

Eugénie T7 - Émeline, la filleule de la diva

Forget, René

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RENÉ FORGET

Émeline,
la filleule de la diva

TOME VII

MICHEL BRÛLÉ

Tome 1 Eugénie, Fille du Roy

Tome 2 Eugénie de Bourg-Royal

Tome 3 Cassandre, fille d'Eugénie

Tome 4 Cassandre, de Versailles à Charlesbourg

Tome 5 Étiennette, la femme du forgeron

Tome 6 Étiennette de la rivière Bayonne

René Forget

Eugénie - Tome 7

Émeline,

la filleule de la diva

Le retour de Cassandra

Le navire *L'Heureuse de Bayonne* en partance de La Rochelle accosta à Québec en juillet 1721.

À l'arrivée de la diva, la population de Québec ne parlait que de l'incendie majeur du 19 juin précédent, qui s'était déclaré à la place du Marché à Montréal, et qui avait détruit cent soixante et onze maisons, soit la moitié de la ville⁽¹⁾. L'intendant Bégon venait de recommander que les maisons des villes soient dorénavant construites en pierre, pour la sécurité des citadins, tout en incitant les cultivateurs qui habitaient en ville à aller se bâtir sur leur champ.

Aussitôt le pied sur le quai, Cassandra se dépêcha d'aller offrir ses condoléances à sa cousine Charlotte Frérot Estèbe et à son mari Guillaume, qu'elle n'avait pas revus depuis huit ans, pour la mort de leurs parents, Anne et Manuel. Les deux cousines s'embrassèrent avec émotion, évoquant des souvenirs d'enfance à Charlesbourg.

Puis, elle s'empressa de rendre visite au chanoine Jean-François Allard, au Grand Séminaire de Québec. Lorsqu'il alla la rejoindre au parloir, il fut contrarié de la voir dans son accoutrement excentrique, mais il n'en dit rien. Si Cassandra voulut l'embrasser, l'ecclésiastique commença plutôt par la bénir. Après, il l'accueillit plus chaleureusement.

— Marie-Chaton, que je suis heureux de ton retour ! Ça fait si longtemps. Raconte-moi tous les détails de ton séjour et de ta carrière à Paris.

Cassandra en profita pour lui expliquer un des motifs de sa visite, c'est-à-dire les circonstances de l'horrible marchandage du régent, qui impliquait sa carrière ecclésiastique.

— Je sais bien que ç'aurait pu être une occasion unique pour toi de gravir les échelons de l'Église à une vitesse fulgurante. Toutefois, le tribut à payer était trop lourd de conséquences. Me pardonnes-tu ?

— Te pardonner ? Mais tu n'as rien à te faire pardonner, Marie-Chaton. Je te rends grâce de ne pas être tombée dans le piège de ce

Satan ! Si le rêve de maman était ma nomination comme évêque de Québec, elle n'aurait jamais donné son aval pour que ta vertu soit compromise. Maman était une femme droite, une femme d'honneur.

Le chanoine réfléchissait.

— Par ailleurs, Monseigneur de Saint-Vallier n'est pas mort. Il ne faudrait surtout pas qu'il apprenne que tu as été l'enjeu de son remplacement. Sinon, c'est une rétrogradation qui m'attend. Un autre chanoine m'envie d'être le confesseur des Ursulines de la rue du Parloir, alors qu'il doit se contenter d'être l'aumônier du couvent des Trois-Rivières... J'ai soumis mon intention de me présenter au Conseil supérieur, comme Jean-Baptiste Gauthier de Varennes. Imagine-toi que Guillaume Estèbe est aussi sur les rangs...

Cassandra réalisa que son frère était toujours aussi soucieux de son ascension.

Tiens, tiens! La complicité avec le curé Glandelet me semble compromise. Ce n'est pas à quarante-sept ans que mon frère va changer. Toujours et encore plus pour sa carrière. Il fut un temps où je l'aurais cru candidat à la sainteté. Comme les êtres changent!

— Il faut que je t'annonce une grande nouvelle qui va te surprendre.

— Ton mariage? Toutes mes félicitations, petite sœur. Permets-moi de te faire la bise.

— Pas tout à fait...

Cassandra sortit alors un médaillon serti du portrait d'un blondinet tout souriant.

— Voici ton neveu.

Le chanoine Jean-François, le teint subitement cireux, le souffle coupé, resta figé comme une statue. Il s'écoula quelques secondes avant qu'il ne réagisse.

— Un enfant illégitime ?

Comme Cassandra n'osait le confirmer, l'ecclésiastique gronda :

— Il n'a pas pu être baptisé. Quel âge a-t-il ?

— Huit ans, répondit Cassandre d'une voix coupable.

Jean-François sortit de la retenue recommandée par sa formation théologique.

— Qu'est-ce qui t'a pris d'être aussi... volage? Tu mériterais un autre mot que les libertines du monde artistique endossent à merveille : c'est du dévergondage, voilà ! Rien d'étonnant avec ta tenue vestimentaire et cette coiffure. Regarde de quoi tu as l'air... De quelle façon est-ce arrivé, et avec qui? J'espère au moins pour toi que tu sais qui est le père. Pauvre maman, si elle l'avait appris de son vivant !

À ces mots, Cassandre s'effondra en larmes. C'en était trop. Le chanoine ne décolerait pas. Il continua :

— Ton fils est déjà trop vieux pour être admis dans les limbes. Il pourrira au purgatoire éternellement, puisque le Ciel ne lui sera jamais accessible... Y as-tu pensé? Maman serait bien morte de honte ! Tu as bien fait de ne pas l'amener ici avant... Est-ce qu'il y a d'autres membres de la famille qui le savent ? Il vaudrait mieux qu'ils ne soient pas au courant. L'enfant de l'adultère !

Les sanglots de Cassandre redoublèrent, ce qui attira l'attention du frère portier, qui avait reconnu la jeune femme à son arrivée. Réalisant sa dureté, le chanoine se reprit.

— C'est tout de même un enfant de Dieu qu'il faudra accueillir un jour dans la chrétienté, n'est-ce pas ?

En disant cela, il présenta son mouchoir à Cassandre. Puis, sur un ton compatissant, il ajouta :

— J'ai été un peu prompt; tu connais ma conscience ! Toutefois, un pasteur doit avoir de la compassion.

Jésus na pas jeté la pierre à Marie-Madeleine, la pécheresse. Pourquoi le ferais-je avec ma petite sœur ? pensa le chanoine, qui continua:

— J'ai aussi été dur avec toi et peu compréhensif ; je te demande de me pardonner... Tu auras bientôt trente-trois ans... Même si la

curiosité me ronge, tu n'as aucune obligation de me révéler le nom du père de l'enfant.

Cassandra regarda longuement son frère. *Le lui dirai-je ?*

— Il s'appelle Quentin Joli-Cœur.

Jean-François en eut les yeux exorbités.

— Joli-Cœur... le comte Joli-Cœur, l'ami de nos parents?

Cassandra fit oui de la tête.

— Marie-Chaton, qu'est-ce qui t'a pris ? Il est beaucoup plus âgé que toi ! Et puis, n'est-il pas marié avec la meilleure amie de maman ? Heureusement qu'elle n'est plus là pour voir tout ce scandale... Comment la comtesse Mathilde prend-elle la nouvelle ?

— Elle le considère comme son petit-fils. Elle l'élève à Paris, pendant mon absence.

— Elle a toujours été reconnue comme une grande chrétienne et elle le prouve !

Le chanoine fit une pause puis continua son interrogatoire.

— Et toi, as-tu refait ta vie ?

— Il y en a un qui me plaît particulièrement... Je ne devrais pas te le dire, je sais, mais c'est plus fort que moi... En fait, il est marié et père d'une fille de deux ans... Il se nomme Marivaux. C'est un homme de lettres.

Jean-François fixa la coiffure «à la culbute» et la tenue colorée et vaporeuse de Cassandra avec dédain, et lui dit avec grand sérieux :

— Marivaux, le poète ?

Le visage émacié du prêtre se gonfla et devint écarlate. Cassandra craignit qu'il fasse une attaque cardiaque.

— Il est grandement temps que tu redresses ta vie, sinon qu'en pensera ton fils plus tard ?

Prenant une profonde respiration, il réussit à se calmer.

— Comme un fils a besoin de sa mère, je vais prier pour que vous vous retrouviez le plus vite possible et que vous viviez en harmonie chrétienne avec la comtesse et le comte Joli-Cœur... Et aussi pour que Monseigneur de Saint-Vallier ne l'apprenne jamais. D'ici là, il vaudrait mieux que tu t'installas à Charlesbourg plutôt qu'à Québec afin d'éviter les qu'en-dira-t-on et les railleries, pour ne pas dire la calomnie.

Si Jean-François avait été sévère à l'endroit de sa petite sœur, les autres membres de la famille Allard furent très heureux de revoir Cassandre et surpris de son allure. Aussitôt arrivée chez Jean, elle alla devant l'âtre, regarda l'écusson et y lit la devise familiale : *Noble et Fort*. Jean-François venait de lui livrer l'impression contraire.

Isa, la femme de Jean, attendait son huitième enfant pour le mois d'août. Elle envoya son fils de quinze ans, François, chercher André et sa famille.

— Nous l'appellerons Jacques, en souvenir de son arrière-grand-père Allard. Puisque Catherine vient d'appeler sa fille Marie-Eugénie, la tradition voudra perpétuer le nom des ancêtres, dit-elle à Cassandre.

— Je voudrais vous annoncer à tous qu'il y a dorénavant un nouveau membre dans la famille : mon fils Quentin.

Comme tout le monde resta coi, elle ajouta :

— Quentin Joli-Cœur. J'attends le couronnement du nouveau Roy pour aller le retrouver.

Il y eut de nouveau un silence. Les adultes restèrent mal à l'aise. Ses frères ne semblaient pas réaliser ce qu'elle venait d'annoncer. Maladroitement, Jean émit une opinion.

— Pourquoi n'es-tu pas restée à Paris avec lui ? Je ne comprends pas la raison de ta venue à Charlesbourg.

Le visage de Cassandre s'assombrit. Pour réparer l'impolitesse de son mari, Isa s'empressa de lui offrir l'hospitalité.

— Tu pourras rester le temps qu'il faudra chez nous. Il y aura toujours de la place pour toi.

Bougon, Jean ajouta son fion.

— Tu pourras aider Isa pour ses relevailles. Marie-Thérèse n'a que neuf ans et la sœur d'Isa est trop occupée à élever ses moutons sur sa ferme.

Pendant la soirée, Cassandre confia à Isa les reproches acidulés que lui avait formulés Jean-François. En raison de son tempérament, Isa voyait davantage les beaux côtés de la vie.

— Je sais bien que l'aspect ombrageux de la personnalité du chanoine est désagréable. Il agit constamment de même avec Jean ; il ne cesse de lui faire des remontrances. Mais il est reconnu comme un prêtre exemplaire, très zélé et fidèle dans l'observance du règlement de son ordre jésuite.

— Tout de même ! À force de se montrer supérieur à sa famille, il risque de s'en distancier.

— Je ne crois pas que ce soit son intention. Tu sais qu'il est à la tête de la frangé canadienne qui revendique les postes de commande au séminaire. Cette friction entre les prêtres canadiens et les prêtres français l'oblige à démontrer une conduite irréprochable. .. Alors, quand il apprend de la bouche de sa propre sœur qu'elle a eu un fils naturel avec un vieux courtisan libertin, et qu'elle a comme cavalier à Paris un poète de mauvaise réputation, il faut se mettre à sa place.

— Le comte Joli-Cœur était un ami de mes parents !

Isa afficha un air qui en dit long sur ce quelle avait entendu dire par sa belle-mère à propos de Thierry Labarre, devenu le comte Joli-Cœur. Cassandre comprit alors qu'il valait mieux ne plus ressasser les propos de son frère ecclésiastique.

— Chère Isa, comme j'admire ton esprit de famille ! Maman avait raison de dire que tu étais une bru dépareillée.

Le lendemain, Cassandre demanda à sa nièce Catherine, la nouvelle maman de la petite Marie-Eugénie, de l'accompagner avec son bébé au cimetière pour prier sur la tombe d'Eugénie et

de François Allard. Catherine avait en main un joli bouquet d'iris bleu et or.

— Je ne voulais pas offrir à grand-mère un bouquet de chrysanthèmes, qui représentent la fin d'un amour.

Elle demanda à Cassandre de déposer le bouquet au nom de Marie-Eugénie.

— Vous voyez, ma tante, l'iris annonce la bonne nouvelle de la vie. C'est ce qu'aurait voulu grand-mère. Elle croyait à la renaissance de la vie.

Cassandre se mit à pleurer.

— Comme ça, elle aurait été d'accord avec la présence de Quentin ?

— Elle l'aurait aimé autant que ses autres petits-enfants. Elle était comme ça : charitable, équitable et forte devant les obstacles. Elle a été pour moi un modèle.

L'affirmation de Catherine alla droit au cœur de Cassandre.

Mon frère Jean-François n'avait pas le droit de me juger ainsi. Je dois être forte et préparer l'avenir de Quentin, quoi qu'il advienne, se dit-elle en se mouchant.

— Quand allons-nous faire la connaissance de Quentin, ma tante ?

— Aussitôt que nous le pourrons, je te le promets.

— Viendrez-vous vivre à Charlesbourg ?

— Si Quentin le désire. Il a beaucoup de parenté, par ici.

Catherine hésitait à la questionner, et Cassandre s'en rendit compte.

— Va. Tu sais que je t'ai toujours estimée, beaucoup plus qu'une nièce. Tu te questionnes à propos du père de Quentin, n'est-ce pas ? À toi, je vais tout dire...

Alors, Catherine prit bien son temps pour demander une

faveur.

— J'aimerais que vous me coiffiez comme vous, « à la culbute ». Si elle était vivante, grand-mère en ferait de même.

Cassandre s'esclaffa, au point de faire pleurer Marie-Eugénie.

— Tu crois? Je n'en suis pas si certaine... Pour cette coiffure, nous aurons besoin des ciseaux à crin de l'écurie. À combien de pouces de la tête les veux-tu? Je te recommande la demi-mesure, au cas où...

— Vous savez, ma tante, je suis une rebelle, comme grand-mère. Je les veux courts, ces cheveux.

— Tant pis pour toi. C'est Marie-Eugénie qui ne te reconnaîtra plus.

— C'est plutôt mon mari. Bah ! Il n'aura qu'à s'habituer !

Cassandre haussa les sourcils de surprise.

J'ai bien l'impression que d'être rebelle est un trait de famille chez les descendantes d'Eugénie Languille Allard, se dit-elle.

—Heu... J'ai aussi une autre faveur à vous demander. Pourriez-vous nous jouer du clavecin ? Nicolas, mon mari, l'a remisé depuis la naissance de Marie-Eugénie, en prévision du prochain, mais, comme vous êtes de retour, il serait malheureux qu'il moisisse dans le hangar.

Cassandre grimaça de déplaisir. En confiant son clavecin à Catherine, elle était certaine qu'elle en ferait bon usage, puisqu'elle agissait comme maître-chantre et organiste à Charlesbourg, comme sa grand-mère Eugénie.

— Tu n'en joues plus? Que s'est-il passé?

Embarrassée, Catherine avoua :

— Quand vous m'avez légué le clavecin, j'étais censée me marier avec le docteur Rémi Baril. Lui-même m'encourageait dans cet art... Nicolas est plutôt du genre bon habitant. La musique à l'occasion, mais pas souvent. Il préfère recevoir les meubles que lui

fabrique mon père. Comme le clavecin prend beaucoup de place dans la maison, vous comprenez...

Cassandre comprenait difficilement.

— Tu n'en joues donc plus jamais ?

— Oui, quelquefois, mais je suis obligée d'aller dans le hangar.

— Mais il doit être tout désaccordé... Écoute, Catherine, ça suffit. Le clavecin fait partie du patrimoine familial des Allard, au même titre que nos armoiries au-dessus de l'âtre. Je ne comprends pas pourquoi mon frère André, ton père, a laissé faire ça. Je vais lui en parler.

— C'est parce qu'il ne le sait pas encore.

Cassandre toisa le regard de sa nièce et y perçut son désarroi pour une décision qui n'était pas la sienne.

— Je vois... Je vais lui demander de déménager le clavecin chez lui et, dorénavant, quand tu auras envie d'en jouer, tu le feras chez ton père. Ton mari ne pourra pas te refuser cela. Et, plus tard, Marie-Eugénie jouera sur celui que ma mère avait reçu en cadeau de mariage de la part de mon père, comme toi et moi l'avons fait. La tradition sera ainsi perpétuée. Il y a une différence entre un meuble de rangement et un clavecin, tu sais !

Quand elle rendit visite à son frère Georges et à sa femme, Catherine Bédard, Cassandre eut la surprise d'y voir arriver Charles Villeneuve à toute vitesse sur son boghey. Sans se préoccuper des autres, il alla droit vers elle et l'embrassa sur la joue.

— Cassandre, que je suis content de te revoir ! Je me suis tellement ennuyé... Quelle tenue: une vraie Française !

Embarrassée de la présence de Charles, Cassandre se demandait si le moment était bien choisi pour parler de Quentin. En un éclair, elle se fit le raisonnement suivant : Tôt ou tard, je le lui dirai de toute façon. Que ce soit maintenant ne changera pas grand-chose. Ça manquera sans doute de délicatesse et de considération de ma part... Il m'en vaudra de l'avoir mis mal à l'aise, c'est certain... Tant pis si je n'ai pas le tact avec mes amoureux; je ne suis pas la seule responsable... Les autres vont trouver

que ce n'est pas de ses affaires, mais, comme c'est le meilleur ami de Georges et que sa mère est la sœur de la femme d'André, que Charles en soit informé ici lui fera sans doute mieux avaler la pilule. De plus, il risque moins de se fâcher. Il a si bon caractère, contrairement au mien !

Cassandre lui fit la bise, sans plus, préférant lui susurrer à l'oreille, nerveusement :

— J'avais tellement hâte, moi aussi. J'ai tellement de péripéties à te raconter. Je m'apprêtais à me rendre à Gros Pin.

Puis, elle annonça maladroitement, pour camoufler toute apparence de familiarité avec Charles :

— Comme je l'ai déjà dit à Jean-François et à Jean-Baptiste, je suis venue vous informer que j'ai un fils de huit ans qui se nomme Quentin. Quentin Joli-Cœur.

La consternation chez Charles Villeneuve se communiqua aux autres, dont le malaise était palpable. Charles se leva subitement de sa chaise et se rassit aussi vite. Son inconfort était bien visible. Il mordit une chique, sans en offrir à Georges, et la cracha aussitôt si maladroitement que sa salive viciée manqua le crachoir et alla gommer le plancher au pied de Cassandre.

Comme celle-ci soupçonnait maintenant une réaction de jalousie venant de Charles, elle se dépêcha d'ajouter à son oreille, sans égard à l'opinion des autres, cette fois :

— Je vais tout t'expliquer une autre fois, lorsque nous serons seuls. Je t'aime, Charles.

Ce dernier se calma et offrit à Cassandre de faire une promenade en boghey. Une fois en route, alors que le cheval trottnait, la crinière au vent chaud de la fin de juillet, Charles, qui était resté silencieux, concentré sur son attelage, alors que Cassandre devenait sa colère, déclara tout bonnement :

— L'odeur du foin dans les champs, il n'y a rien de mieux ! Je ne pourrais pas m'en passer.

Cassandre voulut alléger l'atmosphère tendue et saisit la balle au bond.

— Même si je te demandais de venir vivre à la ville?

La stratégie fit son effet.

— Jamais, à moins qu'il n'y ait une piste de course pas très loin !

— Toujours la vitesse, toi... Je croyais que ma présence te suffirait pour me suivre.

Charles stoppa son attelage et tint un discours lourd de conséquences.

— Tu sais qu'après ton départ, je n'ai pas cessé de penser à toi. Or, je n'ai eu aucune nouvelle. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit?

Cassandra se fâcha.

— Je peux en dire autant de toi !

— Tu sais bien que je n'ai pas ton instruction, répondit-il, penaud.

Puis, prenant une profonde inspiration, il demanda avec nervosité :

— Et aussi, si tu dis m'aimer autant, comment expliquer l'existence de ton fils, Quentin Joli-Cœur? Ça, au moins, tu aurais pu me l'annoncer avant.

Cassandra s'attendait à la question, mais elle croyait être mieux préparée à y répondre. Elle bafouilla.

— Je... Bien... La comtesse et le comte Joli-Cœur l'ont adopté. C'est la raison pour laquelle Quentin porte le nom de Joli-Cœur.

— Donc, si je comprends bien, ce n'est pas lui le père?

Cassandra s'impatia.

— Oui, en loi... Tu m'énerves avec ton interrogatoire. Que veux-tu savoir au juste ? Si j'ai eu un amoureux à Paris ?

Devant la gêne de Charles, elle ajouta :

— Satisfait, maintenant ?

— Et notre amour des derniers jours avant ton départ de Québec, l'aurais-tu oublié si vite ?

— Tu sais bien que je n'avais pas le choix d'aller poursuivre ma carrière à Paris ! Maman venait de mourir, et la comtesse et le comte Joli-Cœur m'ont offert le gîte... Quant à notre amour, il était si récent que... que j'ai cru que ça n'avait été qu'un feu de paille... passager, comme tout ce que Charles Villeneuve, l'étourdi, vivait habituellement !

— C'est ce que pensait ta mère ! Pour moi, c'était le grand amour.

Voyant sa peine et sa déception, Cassandre s'approcha de lui, cajoleuse.

— Maintenant que je suis de retour, ne pourrions-nous pas reprendre là où nous en étions ?

— Vraiment ? Là où nous en étions ? Et le père de ton fils, ne fera-t-il pas objection ?

Cassandre fit une moue d'innocence.

— Je ne crois pas. Lorsqu'il apprendra qu'il est le père de Quentin, je crois qu'il en sera très heureux.

— Pourvu qu'il ne vienne pas me ravir ton cœur... Qui est-ce ?
Cassandre ferma les yeux et murmura :

— M'énerve, m'énerve, m'énerve avec ses questions, celui-là... Écoute, Charles, tu ne devrais pas te soucier de mes amours. L'important, c'est que je sois de retour en Amérique.

— Plus tard, quand tu retourneras là-bas ?

— Si tu ne me laisses pas la liberté de mes gestes et de mes actes, ça ne fonctionnera jamais entre toi et moi. Compris ?

Le ton dur de la réponse de Cassandre fit baisser pavillon à

Charles. Il prit la main de la jeune femme et abdiqua.

— Comme ça, vaut mieux ne pas te demander en mariage maintenant ?

Fière de sa domination sur l'homme, elle répondit, en se rapprochant de lui :

— Il y a des manières d'aimer autrement que de demander une jeune femme en mariage. Ne t'en souviens-tu pas ?

Cassandra l'embrassa langoureusement. Profitant de la belle soirée chaude, Charles se dépêcha de trouver un endroit discret, propice à leurs élans amoureux, à l'orée d'un boisé. Il étendit par terre une couverture et, au son des criquets, observés par les étoiles, ils confirmèrent leur désir d'apprendre à mieux se connaître et à s'aimer davantage.

— Es-tu maintenant rassuré? chuchota Cassandra, lovée contre le torse de son amant.

— Demande-moi tout ce que tu souhaites, et je te l'offrirai.

Je le savais bien que c'était un tendre et un romantique! se dit-elle.

S'attendant à une promesse d'amour éternel, Charles eut la surprise d'entendre :

— J'aimerais aller visiter mon amie Étiennelette Latour, à Berthier-en-haut. Voudrais-tu m'y accompagner?

À Charlesbourg, le début du mois d'août est le temps propice pour les moissons. Charles savait que son absence mettrait eu péril les récoltes de fourrage et de céréales, dont l'avoine si précieuse à la ferme Villeneuve. Comme il ne voulait pas déplaire à Cassandra, il répondit nerveusement:

— Je vais m'organiser, tu peux compter sur moi, mon amour... Cependant, ça serait préférable à la fin du mois d'août. Ne disais-tu pas, chez Georges et Catherine, qu'Isa devait accoucher à la mi-août ? Si tu veux l'aider pour ses relevailles...

— Tu as sans doute raison. Au début septembre, il fait encore beau et chaud, de toute façon.

Enthousiaste à l'idée de se rendre aux îles de Berthier, Cassandre ne laissa pas de répit à l'amant retrouvé. En remettant ses vêtements, elle avançait vers Charles.

— Il est grand temps que je retourne chez Jean. Heureusement, les hommes reviennent à peine de travailler aux foins. Ils doivent être en train de souper. Et moi qui ai promis à mon frère d'aider Isa...

— Je lui dirai que nous avons eu un accident avec le boghey; il comprendra.

Elle l'embrassa aussitôt.

— Que tu es séduisant ! Si tu savais à quel point j'ai hâte de revoir Étienne... Combien d'enfants peut-elle avoir maintenant ? Je parie une dizaine, tiens... Je me demande si elle pense encore à Canada...

— Penser au Canada ? C'est aussi bien pour elle, sinon...

— Laisse, tu ne peux pas comprendre ; seulement Marie-Anne Dandonneau et moi le savons.

— Il paraît que le seigneur Pierre de Lestage est sur le point de faire construire son nouveau manoir à la croisée de la rivière Bayonne.

— Hein ? Pierre de Lestage... Ce monstre est le seigneur de Berthier-en-haut ? Qui te l'a dit ?

— Ton frère l'a appris de ta cousine, Charlotte Frérot.

— Il deviendrait donc le voisin d'Étienne ?

— Comme tu dis !

— Alors, il est grandement temps d'aller la visiter. Il faut que je la mette en garde.

* * *

À la fin du mois d'août, les habitants de la rivière Bayonne furent intrigués par la visite de deux étrangers. Les enfants Latour jouaient à l'extérieur de la maison, tandis que Marie-Anne, l'aînée, travaillait au potager avec sa mère. Âgée de quatorze ans, elle maniait la pioche avec autant d'habileté que de zèle. Ce furent les garçons, Pierrot et Antoine, qui aperçurent la belle dame européenne qui arrivait en chaloupe, accompagnée d'un homme d'âge mûr, manifestement un Canadien, ainsi que de Marie-Anne et son mari, Pierre de La Vérendrye.

Vitement, Étienne fut avisée de la visite inattendue.

— Maman, venez voir la dame. Elle est coiffée de façon bizarre !

— Que dis-tu là ? Es-tu certaine que ce n'est pas l'Anglaise, la cousine d'Esther ? Elle a commencé à prendre l'habitude de passer ses étés par ici. Elle loge au manoir. Elle doit venir me porter un message.

— Non, non, ce n'est pas l'Anglaise.

— Car les Anglaises, tu sais, ont l'habitude de porter la toque, s'obstina sa mère.

Quand la belle étrangère défila devant la haie formée par les enfants Latour, ils purent observer avec curiosité sa coiffure excentrique «à la culbute». L'élégante dame s'était fait couper les cheveux à trois doigts de la tête et les avait frisés en grosses boucles blondes comme les blés. Elle était coiffée d'un petit bonnet à plume. Sa tenue vestimentaire était rouge feu avec des manches amples en gaze. Ce tissu flottait aussi sur les côtés et dans le dos. Elle était chaussée d'escarpins.

Étienne, tenant Marie-Rose par la main, se dit que cette dame était sans doute habillée à la mode de Paris, et que sa tenue ne semblait pas du tout appropriée aux îles de Berthier. Mais,

comme elle était accompagnée de Marie-Anne de La Vérendrye, elle émit un jugement critique.

Quelle excentrique!

— Bonjour, Etiennette. Pourrais-tu me présenter Marie-Rose? Kl le a le teint aussi frais que la rosée du matin, cette enfant.

Spontanément, Etiennette répondit :

— Comment se fait-il que vous sachiez nos prénoms ? Il a bien fallu que quelqu'un de proche vous les dise.

Aussitôt, Étienette regarda Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye, qui souriait. Déjà, Marie-Anne Latour s'était rapprochée de sa marraine.

C'est toi, Etiennette, qui me l'as écrit, l'an passé. Ne t'en souviens-tu pas?

Ce timbre de voix me rappelle quelqu'un ! pensa Étienette.

— Cassandre ! Mon Dieu, quelle belle surprise ! Si je m'attendais à te voir ici. Viens que je t'embrasse !

Après l'élan d'affection amicale, Cassandre introduisit son cavalier.

— Je te présente Charles Villeneuve, de Charlesbourg, l'ami de mes frères Georges et Jean.

— Soyez le bienvenu à la rivière Bayonne. Dites-moi, Charles, n'étiez-vous pas un adepte de courses de chevaux?

Gênée par la répartition d'Étienette, Cassandre répondit à la place de Charles.

— Il s'est assagi depuis, quoiqu'il ne dédaigne pas atteler son coursier à l'occasion, hein, Charles ? Alors, je me suis invitée à passer quelques jours chez mon amie Étienette... Charles me ramènera à Charlesbourg...

— Vous passerez bien quelques jours ici?

Cassandre sourit à l'invitation. Elle s'approcha de Charles, se

colla à son torse et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Ce dernier, les yeux doux, lui répondit quelques mots inaudibles en lui prenant la main avec affection.

Puis, Étiennette proposa de présenter ses enfants à Cassandra et à Charles. Celle-ci, la devançant, s'écria :

— Je suis venue faire la connaissance de ta petite dernière, Marie-Rose, ainsi que des autres, bien entendu. Lequel est Placide-Antoine, mon presque filleul?

Pierrot poussa son frère en avant en pouffant de rire.

— Pierrot, que sont ces manières devant Cassandra ? Voici mon Antoine.

Cassandra s'empressa d'ébouriffer la tignasse châtaine du garçon de dix ans.

— J'ai été ta porteuse quand tu as été ondoyé par ton oncle, Charles Boucher. Que le temps passe vite !

Le souvenir de cette journée empreinte du souci de la santé du nourrisson et d'Étiennette revint à la mémoire de Cassandra avec émotion.

— Dites bonjour à tante Cassandra, les enfants. Depuis le temps que je vous en parle. Comment trouves-tu notre Marie-Anne? Elle est devenue une femme, maintenant. Elle va certainement me demander de se coiffer à la nouvelle mode de Paris.

— Maman ! répondit Marie-Anne en rougissant.

— C'est vrai, Cassandra, que cette coiffure originale te va bien... Tiens, rentrons bavarder à l'intérieur.

Charles Villeneuve suivait Cassandra pas à pas, serrant chaleureusement les petites mains et souriant de manière sincère.

Étiennette et Marie-Anne se jetèrent des regards complices en appréciant le style décontracté du quadragénaire.

Un autre qui semble lui plaire! Son calme fait contrepoids au bouillonnement émotif de Cassandra, se dit Étiennette.

Alors que La Vérendrye mentionnait son désir d'aller saluer

Pierre Latour à la forge, Étiennette intervint.

— J'y pense... Antoine, cours avertir ton père que Cassandre est ici.

— Et Tancrède, est-il toujours votre engagé ?

— Associé de mon mari à la forge, tu veux dire. Il nous est essentiel pour les affaires. Je vais demander à Pierre d'envoyer Victorin le chercher. Ça l'occupera. Quant à Tancrède, il viendra sans doute avec Monique.

— Monique ?

— Monique Ducharme, sa promise.

— Laisse-moi prendre Marie-Rose. Qu'elle est lourde ! Tu as de la chance quelle soit ton portrait tout craché.

Alors qu'elle avait Marie-Rose dans les bras, Cassandre entendit les vagissements d'un nourrisson.

— Un autre bébé ? Étiennette, quelle cachottière !

Marie-Anne alla chercher son petit frère, qu'elle remit à Cassandre. Le petit rechigna.

— Je te présente Pierre Latour, dit Laforge junior. Cela peut paraître étrange, mais je vais t'expliquer... Pardonnez-moi, j'ai oublié de vous offrir un siège et une boisson rafraîchissante. Que je suis impolie ! La surprise immense de votre visite, sans aucun cloute... Que je suis contente !

— Deux nouveau-nés pour ma visite à Berthier-en-Haut et à l'île Dupas. Je n'aurais pas pu mieux choisir mon année ! s'exclama Cassandre.

— Deux nouveau-nés ? Est-ce que..., se risqua Étiennette.

— Moi ? Non, bien entendu, mais Marie-Anne, oui.

Étiennette toisa Marie-Anne en souriant. Celle-ci opina de la tête, tout heureuse d'annoncer :

— Une petite fille, Marie-Anne. Elle a été baptisée le 12 juin dernier. Elle va bien.

— Je vous félicite ; une première fille, après quatre garçons ! Un jour, Pierre et Marie-Anne joueront ensemble.

— J'ai demandé à une cousine Brisset, de l'île Dupas, de la garder. Nous devons repartir avant la brunante.

— Vous partirez quand vous voudrez, à la condition de revenir me présenter la petite Marie-Anne.

Aussitôt, complice avec Marie-Anne de La Vérendrye, Étiennette raconta l'énigmatique visite du fils Francœur et les tourments de son mari pour son passé. Cassandre écoutait le récit avec tellement de sérieux que son hôtesse ne la reconnaissait plus.

Quelle s'est assagie ! Est-ce l'âge, de nouvelles amours ou la carrière ?

Les filles Latour, Marie-Anne, Marie-Françoise et les jumelles, jouaient avec les boucles blondes de Cassandre tout en admirant sa coiffure. De temps en temps, leur mère leur faisait de gros yeux, les priant de ne pas ennuyer Cassandre, alors que celle-ci avait posé son bonnet à plume sur la tête de Françoise.

— Tu ressembles à la cousine de la seigneuresse Esther ! claironna Pierrot pour taquiner sa sœur.

— Esther ? Esther Sayward de Lestage ? questionna Cassandre en plissant le front.

Comme Étiennette s'appêtait à gronder Pierrot, Cassandre s'interposa :

— Laisse-le dire. C'est de l'histoire ancienne, maintenant... Je suis tellement heureuse de faire la connaissance de ta famille ! Ce fut de même avec les garçons de Marie-Anne.

Une fois la narration terminée, Étiennette ajouta :

— Surtout, pas un mot à Pierre. Il pourrait en prendre ombrage. Comme si notre dernier-né était la confirmation de ses origines et qu'il voulait les crier haut et fort.

— Ne t'en fais pas... Moi aussi, j'ai un secret à vous dévoiler. Il fallait que je vienne vous le dire en personne. À moins que Marie-Anne l'ait su par sa mère.

Marie-Anne fit signe qu'elle ne savait rien. Alors, Cassandre sortit de son sac à main un médaillon où apparaissait le portrait d'un mignon blondinet. Étiennette regarda Cassandre, sans trop comprendre. Finalement, elle avança :

— Un de tes neveux Allard ?

— Non, il s'appelle Quentin... Quentin Joli-Cœur; je suis sa mère.

Consternée, Étiennette dévisagea Marie-Anne, qui n'y comprenait rien.

— Qu'il est beau ! En plein ton portrait : blond, les yeux bleus, formula Étiennette, qui n'en revenait pas de la nouvelle ².

C'est probablement le secret quelle ne pouvait me confier dans sa dernière lettre et qui l'avait fait pleurer. Pourtant, avoir un enfant ne devrait pas faire pleurer sa mère, à moins que celle-ci ait été mal jugée, comme Cassandre a pu l'être!

Déjà, les enfants s'étaient rués pour admirer le portrait du médaillon. Étiennette invita alors ses enfants à retourner jouer dehors.

— C'est une magnifique journée d'été. Profitez-en. Dans quelques heures, vous regretterez le soleil. Va, Marie-Anne, continue à sarcler.

— Mais...

— Va, le secret de Cassandre ne concerne que les adultes.

— À quatorze ans, je suis bien assez vieille. Grand-mère Marguerite Lamontagne était mariée à cet âge.

2. Voir tome VI: Étiennette de la rivière Bayonne, chapitre XXVIII

Les trois femmes sourirent. Sa marraine lui répondit :

— Nos grands-mères se sont mariées à quatorze ans, mais il y a bien longtemps de cela !

Obéissante, Marie-Anne prit bien son temps pour récupérer son chapeau de paille. Quand Étienne crut qu'elle était partie pour de bon, la jeune fille revint.

— J'ai oublié mes gants sur l'évier.

Cassandra sourit. Marie-Anne fit signe à Étienne d'être indulgente. Rien n'y fit.

— Allez chercher des légumes, des framboises et des mûres, dit Étienne. Que diriez-vous d'un gâteau blanc garni comme dessert ?

Quand Marie-Anne, à reculons, sortit enfin de la maison, Étienne demanda à Cassandra :

— Va, raconte-nous ! Quentin est ton fils... et il porte le nom de Joli-Cœur ?

Cassandra approuva. Ses amies n'en revenaient pas.

— Et la comtesse Joli-Cœur, comment a-t-elle pris la... nouvelle ?

— Elle le considère comme son petit-fils. Heureusement. Elle l'élève en mon absence.

Étienne devint subitement nostalgique.

— Quentin... c'est le prénom que j'aurais dû donner à mon dernier. Si ça n'avait pas été de mon mari avec ses lubies de transmettre son prénom à tous ses fils !

— Tu auras d'autres occasions, Étienne. Tu n'as pas encore trente-trois ans !

— Nous sommes toujours, toutes les trois, du même âge, ne l'oubliez pas, s'interposa Marie-Anne.

Un fou rire gagna les trois amies.

— Est-il vraiment le fils du comte Joli-Cœur? s'enquit Etiennette.

La question resta sans réponse, car Etiennette, voyant par la fenêtre arriver son mari de la forge avec La Vérendrye, se dépêcha de demander :

— Ton poète de l'amour, est-il toujours là?

Etiennette avait mis le doigt vis-à-vis de son cœur.

— Marivaux? Il est toujours dans mon cercle d'amis avec Voltaire et Rameau, qui correspond avec moi, de Lyon... Bien entendu, il est charmant, doué, amoureux avec...

La réponse incomplète de Cassandre parut énigmatique à Etiennette. Elle décida de lui poser directement la question afin d'assouvir sa curiosité.

— Penses-tu qu'il va attendre ton retour ?

Esquivant la réponse, Cassandre s'approcha d'Étiennette et de Marie-Anne qui semblaient perplexes, et confia :

— Il n'y a pas une seconde qui passe sans que je pense à Quentin. Je lui écris à chaque départ d'un bateau pour la France.

— Eh bien, en te voyant arriver dans ta tenue de grand salon parisien, jamais je n'aurais pu imaginer te revoir en mère de famille ! affirma Etiennette.

Ça y est, c'est soit sa déveine ou sa rupture avec Marivaux qui lui avait causé tant de chagrin. De toute façon, son poète de l'amour ne lui a pas démontré autant d'amour que ça ! Même après cinq ans, elle préfère esquiver la question. Je l'avais bien compris, quelle devait se méfier du chantre de l'amour... J'y pense, elle n'a jamais dit qu'il était amoureux d'elle. Tout ce que j'ai su, c'est que son fiancé, François Bouvard, tentait de l'éloigner de Marivaux. Il aura sans doute été jaloux, peut-être même violent... Ça a dû très mal tourner, car elle ne l'a pas inclus dans son cercle intime... C'est plutôt ça. Pauvre Cassandre... Toujours les pieds dans les plats ! Pourquoi alors me dire que ça pouvait me concerner ? Faisait-elle allusion à des conseils amoureux? En cette matière, Cassandre est beaucoup plus expérimentée que moi! Je me reprendrai en la questionnant sur François

Bouvard, tiens! se dit Étienne.

Pierre Latour se montra ravi de revoir Cassandre, et cette joie fut partagée par cette dernière. Après avoir exhibé le médaillon de Cassandre, Étienne annonça à son mari :

— Regarde, il s'appelle Quentin. C'est le fils de Cassandre et du comte Joli-Cœur.

Figé, le forgeron bredouilla de surprise :

— Quentin !

— Cassandre va passer quelques jours ici avec son compagnon, n'est-ce pas?

— Cassandre sera toujours la bienvenue ici, tu le sais bien.

Cassandre fut heureuse de revoir Tancrede Fréchette, l'ancien logeur de la rue du Bac, informé de la visite-surprise de Cassandre par Victorin Ducharme.

Durant le repas, Pierre Latour parla de chevaux avec Charles Villeneuve, tandis que La Vérendrye les entretenait de ses ambitions d'explorateur. Cassandre, le regard oblique, au détriment de la politesse envers ses hôtes et leurs invités, cherchait à suivre la conversation de Charles, qui aurait plutôt voulu se joindre à celle de Cassandre. De temps à autre, les deux visiteurs se regardaient avec intérêt et s'effleuraient la main. Charles, en galant cavalier, avant de se servir, demandait à Cassandre si elle ne manquait de rien.

— Même si nous avons trente-huit arpents de terre cultivée à l'île aux Vaches et que nous y avons développé l'élevage des bestiaux, expliqua La Vérendrye, nous avons de la difficulté à élever notre famille convenablement. Devrais-je cultiver les cent cinquante-six arpents disponibles de prairie et commencer le défrichement au fief Chicot? Je sais que nous ne sommes pas les seuls habitants à nous plaindre et que je suis privilégié d'avoir l'héritage familial à Varennes et au fief du Tremblay⁽²⁾... Mais n'allez pas croire que mes rentes seigneuriales nous rendent riches... Mes amis, je vous annonce aujourd'hui que je suis officiellement autorisé à faire la traite des fourrures à notre seigneurie familiale de La Gabelle⁽³⁾.

En 1715, le gouverneur de Ramezay des Trois-Rivières lui avait

octroyé la permission d'exploiter la seigneurie familiale de La Gabelle sur la rivière Saint-Maurice, à une vingtaine de kilomètres en haut du poste des Trois-Rivières, et d'y établir un comptoir de traite des fourrures. Dès 1717, chaque été, La Vérendrye fit le commerce de la fourrure avec les Têtes-de-Boule⁽⁴⁾. Les marchands des Trois-Rivières ont voulu l'en empêcher, mais la cour décréta, en juin 1721, la légalité du commerce de La Vérendrye sur sa propriété de La Gabelle.

Marie-Anne de La Vérendrye se permit d'inviter ses amies au mariage de la petite Margot, prévu pour l'année suivante.

— Margot, mariée? Une enfant si pieuse que je m'imaginais qu'elle se ferait religieuse ! dit spontanément Cassandre.

— L'amour ! Il paraît que Pierre d'Youville est très beau ! Je sais aussi que ma belle-sœur n'approuvait pas qu'elle entre en communauté, expliqua Marie-Anne, en cherchant l'approbation de son mari.

— C'est vrai que ma sœur Marie-Renée les a élevés sévèrement.

Quand les La Vérendrye, sitôt après souper, regagnèrent l'île aux Vaches, Pierre Latour fit le rangement de la maison avec sa fille Marie-Anne afin de laisser le temps aux deux amies de bavarder. Cassandre raconta l'abominable marchandage du régent à Etiennette.

— Cet homme est un monstre. Tu as bien fait de refuser et de t'éclipser, même si la séparation d'avec Quentin doit encore t'arracher le cœur. Comme mère, je peux te comprendre !

— Toutefois, c'est mon frère, le chanoine Jean-François, qui doit être quand même déçu.

— Voyons, Cassandre, tu n'avais pas à te sacrifier pour sa carrière ecclésiastique. Qu'ambitionne-t-il? De devenir pape? Je doute que le prochain Saint-Père provienne de Québec!

— C'est ma mère qui lui a toujours soufflé qu'il deviendrait évêque à Québec. Maman était très ambitieuse.

— Voudrais-tu qu'il finisse comme ce cardinal Dubois ?

Cassandra prit un air scandalisé et s'esclaffa.

Étiennette lui posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Tu parlais, dans ta dernière lettre, d'une nouvelle qui me concernait. Est-ce trop indiscret de savoir laquelle?

— Je n'osais pas mentionner l'existence de Quentin. De plus, je ne voulais pas te faire de peine, car je sais que tu as toujours voulu appeler tes enfants Émeline et Quentin.

C'était donc ça, son angoisse. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Moi qui croyais quelle était en peine d'amour. Chère Cassandra, va ! Comédienne jusqu'au bout des doigts, pensa Étiennette.

— Je te fais la promesse solennelle que la prochaine petite fille s'appellera Émeline et que tu seras sa marraine. Tu ne pourras pas refuser ça. Messire Gaillard sera notre nouveau curé(5) à Berthier.

Cassandra se leva et alla embrasser Étiennette.

Avant de partager la chambre des filles, à leur grand ravissement, Cassandra parla de Quentin aux enfants Latour, le médaillon en main. Marie-Anne lui demanda :

— Deviendra-t-il soldat comme les frères de ma marraine ou noble comme son père, le comte Joli-Cœur?

— Quentin décidera par lui-même ce qui lui conviendra. S'il choisit de devenir acteur ou poète, j'en serai la plus heureuse.

— Viendra-t-il nous visiter au Canada? demanda Antoine. J'aimerais l'avoir comme ami.

— C'est vrai, il est presque de ton âge ! répondit-elle avec affection.

Charles rejoignit les garçons au grenier. Pierrot et Antoine, qui n'avaient rien perdu de la conversation de leur père au souper, le questionnèrent sur la race chevaline sélectionnée par les Villeneuve.

— La ferme Villeneuve est en train de créer le cheval canadien⁽⁶⁾, fort, rapide et résistant au climat rude de nos hivers.

— Sera-t-il capable de battre les pur-sang anglais ? questionna Pierrot.

Charles Villeneuve sourit au garçon et lui demanda :

— Tu en as déjà vu, des pur-sang anglais, par ici ?

Intimidé, Pierrot fit non de la tête.

— Les chevaux de trait que ton père ferre sont des perche-rons, et ils sont très puissants pour les travaux de la ferme, comme dessoucher. Mais ils sont très lourds et ne peuvent pas être agiles pour tirer les billots dans la forêt. À Charlesbourg, nous croisons des chevaux pour qu'ils soient aussi résistants, mais plus agiles.

— Seront-ils aussi forts?

— Non, pas tout à fait. Mais leur endurance remplacera la force. Nous sommes en train de faire du cheval canadien un petit cheval de trait.

Pierrot cherchait à comprendre. Soudain, il afficha son plus beau sourire.

— Un cheval de ferme qui gagnera des épreuves de vitesse, c'est ça ?

Ce fut au tour de Charles Villeneuve de complimenter le garçon par un sourire engageant.

— Si tu veux. Plus tard, quand tu seras forgeron, tu les ferreras avec précaution avec des fers légers, si tu veux en faire des champions... Mais ils seront beaucoup plus utiles à tirer la *sleigh* dans l'érablière, sans s'enfoncer dans la neige à cause de leur poids, qu'à courser le dimanche après la messe.

Le ricanement sonore des enfants, attentifs aux paroles de Charles, résonna dans la maison. Cassandre, qui avait tout entendu, pensa: *Combien de fois ai-je entendu ma mère pester contre lui parce qu'il avait entraîné mon frère Jean à courser avec notre cheval ?*

Après la visite de quelques jours de Cassandre, Étiennette, ravie mais épuisée, demanda à son mari :

— Puis, que penses-tu de Charles ?

— C'est certainement un bon habitant. Il connaît les chevaux mieux que Tancrede et moi... Son élevage de chevaux de race canadienne, c'est sans doute une bonne idée... Je me demande si ça plairait aux gens d'ici ; ils sont habitués au percheron. Nous n'avons pas d'érablières comme les gens de Charlesbourg et des environs. Pour ça, il faudrait développer le fief Chicot. Même La Vérendrye ne l'a pas fait.

Étiennette toisait son mari, étonnée.

— Tu en parles comme s'il avait émis l'idée de s'établir par ici.

— Il m'en a donné l'impression, en tout cas.

— C'est le grand ami de Georges et Jean Allard, et les Ville-neuve sont connus comme Barabbas dans la Passion à Charlesbourg avec leur haras expérimental. Pourquoi déménager ?

Blague en main, silencieusement, le forgeron restait concentré sur sa pipe, qu'il était en train de bourrer avec le tabac que Tancrede s'était procuré au fief d'Autray.

— Toi, tu me caches quelque chose... En saurais-tu davantage ?

— Ce n'est qu'une supposition, mais... « Cherchez la femme », comme tu dis souvent !

Étiennette se renfrogna.

— Quelle femme ? Il accompagnait Cassandre !

— Justement !

Étiennette, habituellement si alerte d'esprit, refusait l'évidence exprimée par Pierre.

— Cassandre ? Elle a dit qu'elle retournerait à Paris, sitôt après le couronnement du nouveau Roy, pour retrouver son fils et

continuer sa carrière. De toute façon, Quentin est aussi le fils du comte Joli-Cœur!

— En tout cas, Charles m'a posé tant de questions sur l'arrière-fief Chicot qu'il voudra peut-être s'y établir... Ils m'ont donné l'impression de ne pas être indifférents l'un à l'autre et de se connaître depuis longtemps.

Etiennette savait que son mari n'avait pas tort. Elle avait vu Cassandra chuchoter à l'oreille de Charles, en se collant contre lui, à son arrivée.

— Cassandra exilée au fief Chicot... Ce n'est pas là qu'elle donnera des spectacles !

— Tu crois à ça, toi, que Quentin soit le fils du comte Joli-Cœur?

Etiennette bondit.

— Pourquoi pas, si elle le dit ?

— Je ne me fie qu'à mon idée, mais... au souper, elle était bien attentive aux propos de Charles, alors quelle aurait dû parler de ses grandes amours, le comte Joli-Cœur, François Bouvard, Pierre de Lestage, Marivaux et d'autres que je ne connais pas...

Rouge de colère, Etiennette l'arrêta net.

— Aucune femme n'aurait parlé de ses amours devant un nouveau cavalier. Tu traites Cassandra comme une traînée. Une femme de théâtre a une vie bien différente d'une femme de forgeron ou d'habitant. C'est normal d'être courtisée par les plus grands.

— Je ne crois pas à la réelle paternité du comte Joli-Cœur, sinon la comtesse ne serait pas aussi accueillante avec Cassandra. Ça tombe sous le sens.

Etiennette réfléchissait.

— Alors, qui serait le père ?

— Tout ce que je dis, c'est que Charles Villeneuve et elle

s'entendent bien.

— Tu t'y connais sans doute en chevaux, mais pas en femmes, Pierre Latour. Jamais Cassandre ne vivra sur une ferme, et elle deviendra encore moins femme d'habitant ou d'éleveur. Voyons... une artiste ! Si Charles Villeneuve le souhaite, tant pis pour lui. La vois-tu nettoyer l'écurie avec ses escarpins et son petit bonnet à plume ? Continue à ferrer tes chevaux et laisse-nous les histoires d'amour !

— Si tu le dis, Etiennette. Cependant, je croyais que mon raisonnement n'était pas si bête. Elle n'avait pas l'air d'être si pressée de retourner à Paris, la belle Cassandre ! Alors, je me dis quelle doit trouver son éleveur de chevaux bien à son goût. Mais je ne suis qu'un forgeron et, comme tu l'as dit, peut-être pas assez malin pour sonder les cœurs.

Étiennette prit un air hautain et exaspéré. Elle dévisagea son mari, plutôt que de continuer à laver la vaisselle.

Cassandre et Charles Villeneuve! S'il y a un couple mal assorti, c'est bien celui-là... Douter de la paternité du comte Joli-Cœur est une hypothèse plausible. D'ailleurs, quand j'ai posé la question à Cassandre, elle ne m'a pas répondu. Bah ! c'est parce qu'elle a été interrompue au fil de la conversation. J'aurais dû la questionner de nouveau. Tant pis! J'en parlerai à Marie-Anne. De toute façon, l'an prochain, nous nous reverrons au mariage de la petite Margot de la Jemmerais.

— Il est temps que je te relate ce que Cassandre nous a raconté plus tard de toutes ses années de vie rêvée à Paris et de ses amoureux parisiens, à Marie-Anne et à moi, pendant que La Vérendrye allait te rejoindre à la forge.

—

L'impasse

Été 1712

Aussitôt arrivée à Paris, excitée par son retour, Cassandre n'avait pas tardé à revoir François Bouvard. Immédiatement après les explications données par le jeune homme, les amours de Cassandre et de François avaient repris avec plus de passion. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts de Paris, et Cassandre lui avait paru moins effarouchée.

— Il faut que tu me croies, mon amour, je n'ai pas voulu te manquer de respect en me jetant sur toi. C'est la seule façon que j'ai trouvée de te protéger des connivences des religieuses. J'ai été exilé *manu militari* en Italie. Heureusement que mon oncle, le supérieur des jésuites, a pu intercéder en ma faveur et que j'ai pu reprendre ma carrière musicale à Paris. Un Français à Rome reste toujours un Français. Et, pour un ecclésiastique, les liens familiaux sont si importants. Il aurait tout fait pour me libérer de cet exil. Il s'était bien rendu compte que je ne pouvais plus vivre sans ma muse canadienne...

C'est mon frère Jean-François qui devrait entendre ça ! Leurs liens étaient en apparence plus forts qu'entre frère et sœur, avait pensé Cassandre.

François avait continué:

— J'aimerais, Cassandre, que nous oublions ce passé douloureux et que nous reprenions tout depuis le début. Imaginons que nous sommes au couvent de Saint-Cyr, que j'entre en classe pour ma première leçon d'opéra...

Spontanément, elle lui avait sauté au cou et avait commencé à l'embrasser avec passion, à la grande joie de François.

— Tu n'as pas l'impression, Cassandre, que nous avons sauté quelques étapes. Ça ne serait pas au goût de madame de Maintenon de savoir qu'une couventine de Saint-Cyr peut avoir, disons, corrompu son professeur... J'ai oui dire que...

— Chut ! François Bouvard ! Je me doute bien que madame de Maintenon, de connivence avec les Ursulines de Saint-Cyr, a cru

ça par le passé. Continuons... J'ai envie de débaucher immédiatement mon compositeur d'opéra adoré.

En disant cela, Cassandre avait commencé à caresser son amoureux. Excité par cette invitation érotique, n'en pouvant plus de désirer en pensée sa muse alors que l'occasion lui était fournie de cueillir sa rose, François s'en était donné à cœur joie. Épuisé par leurs ébats, nus et entrelacés, le jeune couple s'était remémoré, en silence, les moments d'extase. Soudain, Cassandre s'était jetée sur le corps de François et avait voulu récidiver. La peau satinée de sa déesse nordique avait réveillé immédiatement chez lui l'envie de la prendre de nouveau de manière insatiable. Il avait tenté de la renverser, quand Cassandre lui avait susurré à l'oreille :

— Laisse-moi faire.

— Mais...

François n'avait pu continuer sa réplique. Quand l'amazone s'était rendu compte du succès de ses avances, elle lui avait mentionné en souriant :

— Il ne faudrait pas que mes amies, les religieuses des Trois-Rivières, nous voient.

La préoccupation de François Bouvard était bien loin ailleurs. Cependant, le couple avait été ramené à la dure réalité lorsqu'il avait entendu le grincement de la porte en bois qui venait de se refermer. Inquiète, Cassandre avait lancé à François :

— T'étais-tu rendu compte que la porte était entrebâillée? Quelqu'un nous a espionnés? Serait-ce Mathilde? Un domestique? Impossible, puisque c'est leur jour de congé et que la comtesse avait une activité de bienfaisance aujourd'hui... On a bien dû t'ouvrir la porte, tout de même !

— J'y pense ! C'est le comte Joli-Cœur qui m'a répondu. Il a prétexté avoir quitté la bibliothèque.

— La bibliothèque? Il s'y rend toujours après les repas pour siroter son rhum de la Jamaïque et fumer un havane. C'est étrange... Pourquoi chercherait-il à nous surprendre?

— Parce que, comme tu me l'as déjà dit, il avait promis à ta mère de veiller sur toi comme un père. Ne m'as-tu pas informé qu'au Canada, un père devait protéger légalement la vertu de sa fille jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, à moins qu'elle ne soit mariée ?

— J'en ai vingt-quatre, et il ne m'a pas adoptée. Je lui dois le respect et je le remercie énormément pour tout ce qu'il fait avec Mathilde pour moi, mais pas au point de le voir intervenir dans ma vie sentimentale... intime. Ça ne regarde que nous deux.

— Serait-il voyeur ?

— Thierry? Tu es drôle, toi ! Le comte pourrait avoir toutes les femmes dans son lit. Elles désirent toutes coucher avec lui.

— Toi aussi ?

— François Bouvard ! Une autre ineptie du genre et je te flanque à la porte ! Ce n'est pas parce que je viens de te prouver mon amour que je suis une dévergondée. Thierry... il a le triple de mon âge, ou presque. Il pourrait être mon grand-père ! Tu n'es pas différent des autres, toi ? Pourtant, je le croyais. Ne redis pas ce que je viens d'entendre parce que tu vas perdre mon amour à jamais... Aussitôt qu'une artiste de scène couche avec un homme, il s' imagine qu'elle le ferait avec tous les autres, et dans la minute, si elle en avait la possibilité. Ce que vous pouvez être goujats tous autant que vous êtes !

Cassandre avait pensé aussitôt à la trahison de Pierre de Lestage. Cette résurgence de son passé pas si lointain lui avait donné la nausée.

— Tu sauras que le comte Joli-Cœur ne se chauffe pas de ce bois et qu'il n'oserait pas me manquer de respect... Il aime trop sa comtesse pour lui être infidèle.

— Alors, qui est-ce?

— Mais tu me fatigues à la fin avec toutes tes questions ! La porte a dû s'ouvrir d'elle-même. Tu sais, les serrures de la résidence sont aussi anciennes que la maison, bâtie il y a une centaine d'années.

— Si tu le dis...

Exaspéré de tant de mystères, François tenta de prendre Cassandre de force. Choquée, elle se débattit et réussit à agripper un vase et à en menacer son agresseur. François lui saisit le bras et le serra fortement pour lui faire lâcher prise.

— Aïe ! Tu me fais mal, lâche-moi ! J'ai le bras tout meurtri ! Va-t'en et vite, François Bouvard ! Ta conduite est monstrueuse et tes manières sont bien celles d'un goujat ! hurla-t-elle. Nous venons à peine de nous retrouver que, déjà, tu me sautes dessus ! Tu viens de me prouver que tu avais vraiment eu l'intention d'abuser de moi, à Saint-Cyr, répondit-elle en frottant son bras.

— Chut ! Ce n'est pas nécessaire d'en faire un esclandre... Ce n'était que de la légitime défense. Tu m'aurais blessé avec ce vase en porcelaine... Tu disais avoir pleuré toutes les larmes de ton corps pour moi, ajouta-t-il pour l'amadouer.

— Parce que je ne te connaissais pas vraiment. Désormais, je ne veux plus être ta muse. Jusqu'à maintenant, je n'ai eu que des soucis avec toi, gémit-elle.

— Mais... c'est à cause de mon opéra que ma muse s'est fait connaître, avait-il insisté en tentant de caresser la ligne des seins de Cassandre.

Brandissant de nouveau son arme, Cassandre le menaçait encore :

— Ne me touche pas, sinon j'appelle à l'aide. Pars, je te dis !

Comme François ne semblait pas la prendre au sérieux, elle agrippa ses vêtements et les lança par l'entrebâillement de la porte :

— Va-t'en ! Et que je ne te revoie plus ! Tu connais le chemin ; la sortie est en bas de l'escalier. Désormais, je ne veux plus être la muse de qui que ce soit. J'ai eu mon lot de cavaliers mal intentionnés.

Il n'y en a qu'un seul qui en a valu la peine, s'était-elle dit en sanglotant.

Au moment où François Bouvard s'apprêtait à quitter l'alcôve

de son amour après s'être rhabillé, l'air désesparé, Cassandre, toujours nue, s'était retournée face contre son oreiller et avait pleuré sur son sort.

Pourquoi tous les hommes tentent-ils d'abuser de ma sincérité en amour ? Je croyais François si différent de Pierre de Lestage. Si lui, un compositeur d'opéra qui glorifie l'amour pur et transparent, n'est pas capable d'apparier ses actes et son discours, quel homme pourrait le faire ?

Plus tard, en se rendant compte qu'elle était enceinte en raison du fait qu'elle avait des nausées, Cassandre avait vécu l'enfer avant d'aviser la comtesse Joli-Cœur de son état.

— Tante Mathilde... euh... j'ai... besoin de votre aide !

— Tu sais bien, Marie-Chaton, que j'ai promis à Eugénie de tout faire pour te rendre heureuse.

— Je sais, mais ce que je vais vous dire ne vous rendra pas heureuse du tout ! Mathilde... je suis enceinte !

Cette dernière avait encaissé le choc difficilement. Aussitôt, Mathilde avait porté son regard vers le ventre de Cassandre pour évaluer le nombre de mois de sa grossesse. Comme il n'y avait rien d'apparent, la comtesse avait regardé Cassandre avec tendresse et lui avait répondu :

— En es-tu certaine ?

En essayant aussitôt ses pleurs avec son petit mouchoir de dentelle, Cassandre avait fait signe que oui. Elle avait été incapable d'en dire davantage, tant elle était anxieuse de la situation. Mathilde avait vite ressenti le malaise de sa pupille et s'en était sentie responsable. Elle s'était empressée d'embrasser et de féliciter Cassandre.

— Notre Marie-Chaton, maman... C'est Eugénie qui aurait été contente !

Comme Cassandre lui avait fait une moue qui lui permettait d'en douter, Mathilde avait rectifié.

— Évidemment, elle t'aurait fait les gros yeux au départ, mais, très vite, elle aurait été impatiente de bercer ton bébé. J'en suis

convaincue.

— Peut-être bien...

— J'en suis absolument convaincue ; il n'y a aucun doute dans mon esprit... Est-ce que tu en as informé François? En tant que père, il a le devoir de prendre ses responsabilités.

Comme Cassandra ne répondait pas, la comtesse avait cru que celle-ci était effrayée de lui annoncer la nouvelle.

— Sois sans crainte, François est un bon garçon. Il t'épousera et sera fier d'être un bon père. J'ai toujours eu confiance en lui. Et puis, votre petit héritera sans doute de votre immense talent musical. Tiens, j'ai déjà hâte de le bercer. Mes propres petits-enfants me manquent tellement !

— J'ai rompu avec François... sur un coup de tête, avoua-t-elle avec une pointe de regret dans la voix.

Cassandra ne voulut pas raconter à Mathilde les circonstances de leur rupture, parce qu'elle avait eu l'impression, après coup, de l'avoir provoquée. Elle se disait qu'un véritable agresseur aurait tenté de la forcer de nouveau et ne serait pas parti déconcerté par la fin abrupte de leur liaison. Elle regrettait d'avoir dit à François qu'elle l'accusait d'avoir délibérément attenté à sa pudeur, à Saint-Cyr. Cassandra pleurait. Émue, Mathilde avait tenté de la reconforter.

— Des peccadilles d'amoureux. Tu as toujours été comme ça, prompte, soupe au lait, mais sans malice, un peu comme...

Cassandra l'interrogea du regard.

— Non, rien. C'est sans importance. Laissons les morts en paix.

Cassandra avait réagi vivement.

— Vous vouliez parler de maman ?

Comprenant sa bourde, alors que le caractère orageux de Cassandra semblait accentué par la tension causée par sa grossesse, Mathilde avait eu la présence d'esprit d'avancer :

— Plutôt d'Anne, voyons. Ta marraine boudait pour un rien, tu t'en souviens ?

Cassandra avait opiné de la tête tout en fouillant dans ses souvenirs. Sauvée par sa répartie, Mathilde s'était empressée d'ajouter:

— Tu disais que tu as rompu avec François ? Les enfantillages se convertissent vite en réactions d'adulte lorsqu'il s'agit d'une situation aussi sérieuse que la venue au monde d'un enfant. François t'épousera. Si tu le veux, j'interviendrai pour toi... Ça ne sera pas si difficile de l'intégrer à la famille. Tu me connais, ce n'est pas moi qui te ferai le reproche de cet acte d'amour.

Mathilde parlait à Cassandra avec tendresse, comme à la fille qu'elle n'avait pas eue.

— L'enfant grandira dans cette demeure, et nous le considérerons comme notre propre petit-fils ou notre petite-fille. Tu n'as pas à t'inquiéter. Que dire de plus pour te rassurer et faire en sorte que ta grossesse soit un heureux événement dans ta vie? Je sais que ce n'est pas la coutume du monde artistique, mais, si vous vous mariez le plus rapidement possible, les gens n'y verront rien d'incongru. Évidemment, nous ferons la réception de mariage ici, rue du Bac, et le Tout-Paris sera invité.

Cassandra avait éclaté en sanglots. Mathilde l'avait serrée contre elle.

— Là, là, là... Pourquoi toute cette peine? Ne prends pas ça de façon si tragique. Donner la vie est le plus merveilleux événement qui soit pour une femme... J'ai mis au monde cinq enfants ; je suis bien placée pour te le dire ! Et tu sais qu'avec la fortune de Thierry, vous serez à l'abri du besoin. Qu'en penses-tu?

Cassandra n'arrêtait pas de pleurer.

— Tu devrais sécher tes pleurs et te réjouir. Voudrais-tu que ton enfant sache un jour que sa mère est devenue dépressive en apprenant sa venue ? Non, bien sûr. Alors, reprends-toi ! Thierry et moi sommes là, comme toujours, pour t'aider.

En hoquetant, Cassandra avait réussi à dire :

— Honnêtement, je ne peux pas faire ça à François.

Surprise de la réplique de la jeune femme, la comtesse avait eu une réaction de suspicion.

— Tu viens d'employer le mot « honnêteté »... Si je lis bien ta pensée, François ne serait pas... le père de l'enfant, est-ce bien ça ?

Cassandra, la mine abattue, avait toisé la comtesse, le regard bas, fautif. Elle avait hoché la tête en guise d'approbation. Pendant que Cassandra, coupable, se réfugiait dans le silence, Mathilde la questionna de nouveau :

— Je ne suis pas certaine de tout comprendre... Si ce n'est pas François le père, alors qui est-ce ?

Comme Cassandra restait muette, Mathilde s'impatienta :

— Écoute-moi bien ! Ce n'est pas par curiosité que je t'ai posé la question, mais pour le bien de l'enfant. Je répète : qui est le père de l'enfant ?

Comme Cassandra ne répondait toujours pas, l'impatience de Mathilde augmenta encore un peu plus.

— Dis-moi au moins si le père est Canadien ou Français.

— Canadien, répondit Cassandra.

Elle avait pris le temps de le dire distinctement.

— Donc, c'est arrivé avant notre départ du Canada, puisque tu étais constamment avec nous sur le bateau... Tu n'as pas perdu de temps pour trahir la mémoire de ta mère, petite sottise !

En entendant le reproche, Cassandra s'était évanouie et était tombée sur le plancher.

Qu'est-ce que j'ai fait? Marie-Chaton pourrait perdre son bébé à cause de mon égoïsme. Je n'avais pas le droit de la traiter de la sorte. Quelle sorte de mégère es-tu, Mathilde? Tu viens de plaider pour le respect de la vie. Qu'as-tu fait? La détruire, plutôt que de l'aider à traverser cette épreuve... Marie-Chaton est si fragile, et

j'ai promis à Eugénie de la protéger jusqu'à mon dernier souffle. Elle a beau être une actrice et une cantatrice incomparable, Cassandra n'a pas un équilibre stable... Elle revient à elle. Laissons-la se reposer et restons-en là. Il faut que j'apprenne la nouvelle à Thierry et que nous ayons un entretien sérieux à propos de l'avenir de cet enfant.

Quand Mathilde avait discuté, le soir même, avec Thierry dans leur chambre à coucher, ce dernier ne l'écoutait que d'une oreille.

— Cassandra ne semble pas dans son meilleur état. Ne l'avais-tu pas remarqué ?

— Oh moi, tu sais, à force de vivre dans le grand monde, j'en suis rendu à moins bien percevoir le comportement des gens au quotidien.

— Tu veux dire des gens ordinaires ? Considères-tu Cassandra comme une fille ordinaire ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Qu'est-ce qui te prend, Mathilde ?

— Cassandra est enceinte.

Comme Thierry ne réagissait pas, Mathilde avait regardé son mari droit dans les yeux.

Un homme a beau cumuler des charges de travail de la plus haute importance et avoir l'habitude de la tension, c'est impossible qu'il n'ait aucune réaction à l'annonce d'une telle nouvelle.

Le comte Joli-Cœur n'avait pas encore cligné des yeux. Mathilde s'était dit qu'il avait probablement développé cette habileté en négociant avec les tribus sauvages du Canada et qu'il resterait impassible. Soudain, il avait hurlé :

— De son compositeur d'opéra, le neveu du pape noir ?

Mathilde avait bien pris son temps pour répondre.

— Calme-toi, elle pourrait nous entendre... Je le croyais, mais elle dit que non. Elle doit bien savoir qui est le père, puisqu'elle est la première concernée.

— Alors, qui est-ce ?

— Je n'en ai aucune idée, et elle ne veut pas le dire. Comme j'ai insisté, elle s'est évanouie. Ils se sont... connus avant notre départ, à Québec probablement. Anne l'aurait sans doute su, mais elle n'est plus là pour nous le dire... Nous ne gagnerons rien de Cassandra à la faire parler sous la menace. C'est son secret, nous devons le respecter.

— Fort bien. Mais, en attendant qu'elle dévoile son secret, elle sera mère célibataire, et l'enfant n'aura pas de père. Qu'est-ce que l'on dira d'elle et de nous ? Si nous avons été plus sévères, jamais François Bouvard...

Mathilde l'avait interrompu sèchement, ne le laissant pas finir sa phrase.

— Puisqu'il ne s'agit pas de lui !

Puis, elle s'était reprise, plus doucement.

— J'ai pensé à une solution.

Ce fut au tour de Thierry de lui couper la parole, irrité par la nouvelle.

— Il ne nous sera pas aisé de retracer le père, s'il est resté au Canada. À moins que je demande à Guillaume Estèbe de faire son enquête. Peut-être est-ce Pierre de Lestage ? En ce cas, Cassandra nous aurait bien déjoués, et Esther est mieux de ne jamais l'apprendre, sinon nos affaires vont périlcliter.

Mathilde avait haussé les épaules d'impatience. Elle n'en revenait pas de l'esprit calculeur de son mari en de telles circonstances.

Elle avait cependant persisté en affirmant :

— Ce n'est certes pas Pierre de Lestage le père. Les dates ne coïncident pas... Si le père lui est inconnu, qui sait ? Eh bien, c'est notre devoir d'aider Cassandra et d'élever le bébé comme ses grands-parents Allard l'auraient fait. Nous l'avons promis à Eugénie sur son lit de mort. Un jour ou l'autre, Cassandra dénicherà bien un papa à son enfant. Tu pourrais jouer le rôle de

père ou de grand-père, comme tu veux, en l'adoptant; qu'en penses-tu ?

— Rien n'est simple avec Cassandre... Quand je connaîtrai le nom de ce goujat, je te jure qu'il saura qui je suis, enrageait le comte.

— D'ici là, l'enfant va grandir orphelin ! avait-elle ajouté, acrimonieuse.

Devant le silence obstiné de Thierry, Mathilde n'en pouvait plus de contenir sa peine et de retenir ses larmes. Fatiguée de tenir une telle conversation, elle s'était effondrée sur le lit.

— De toute façon, nous l'élèverons, cet enfant, et il serait préférable qu'il porte ton nom. Cassandre s'évitera d'endosser la fâcheuse réputation d'avoir mis au monde un bâtard.

Ahuri de tant de détermination chez sa femme, ce qui ne lui ressemblait pas, le comte s'était encore fait prier.

— Il faut que j'y réfléchisse. Tu sais qu'à notre âge, élever un enfant ne sera pas de tout repos.

— Pourtant, nous ne sommes pas si vieux que ça !

Ragaillardie par la promesse de Thierry, elle l'avait entraîné vers le lit et avait défait les boutons de sa chemise. Elle lui avait pris la main et l'avait appuyée sur son sein, et Thierry en avait oublié le problème de la grossesse de Cassandre. Le lendemain, quand le comte s'était réveillé, Mathilde lui avait servi son petit déjeuner.

— Tiens ! Des œufs à la russe, comme tu les aimes !

Comme la comtesse restait près de lui, Thierry se douta bien du pourquoi.

— Avais-tu l'intention de me faire mourir ?

— Ce sera comme ça chaque nuit, désormais. Alors, sache que mourir en faisant l'amour semble la plus belle manière de rendre l'âme. Nous mourrons enlacés, comme deux amants éternels. N'est-ce pas la mort souhaitable pour le premier gentilhomme

des menus plaisirs de la Chambre du Roy, l'épicurien que tu te targues d'être, Thierry Labarre ?

— Voyons, Mathilde, tu en oublies ta distinction et ta grâce proverbiales.

Pendant qu'il mangeait, Mathilde était aux petits soins. Puis, il s'était exprimé.

— J'ai bien pensé à ta proposition d'hier, Mathilde.

— Laquelle? répondit-elle candidement, pour masquer son anxiété.

— Concernant Cassandre. Ça me plairait que son enfant porte mon nom... Ce serait préférable que ce soit un garçon, bien entendu.

Comme Mathilde ne répondait pas, il avait ajouté, après s'être éclairci la voix :

— Ou une fille, ça m'est égal... J'ai déjà un garçon, Ange-Aimé... À bien y penser, pourquoi pas une fille? Surtout si elle ressemble à Cassandre...

Tout heureuse, Mathilde s'était alors approchée de son mari et l'avait embrassé.

— Tu vois, mon joli cœur, que tu es toujours un bel hardi ! Maintenant, dépêchons-nous d'en informer Cassandre.

— À une condition, toutefois...

Mathilde était devenue subitement nerveuse.

— Laquelle ?

— Je ne veux pas voir François Bouvard rôder autour de Cassandre, croyant que le petit est le sien.

— Cela serait en effet préférable, même si elle me dit que leurs amours sont rompues.

La connaissant, rien ne pourrait me surprendre d'elle, se fit-elle

comme réflexion.

Quelques mois plus tard, Cassandre donna naissance à un beau garçon. Elle avait décidé de le prénommer Quentin, comme le fils de son amie Alix Choisy de La Potherie. Ni Mathilde ni Thierry n'interrogèrent Cassandre quant au choix du prénom. Il leur avait semblé normal qu'elle puisse vouloir créer des liens durables avec le fils d'Alix.

Intérieurement, Thierry s'enorgueillissait devant ses connaissances, qui l'enviaient assurément. L'enfant avait été baptisé à la cathédrale Notre-Dame de Paris. Le comte de Chatou avait accepté d'être le parrain de l'enfant.

La conversation fatale

Thierry avait tellement pris son rôle de père au sérieux qu'il avait d'abord cherché à éloigner François Bouvard de Cassandre avant que l'envie ne reprenne à cette dernière de le revoir après la naissance de Quentin. À sa grande surprise, tout occupée à son rôle de mère, Cassandre n'avait pas cherché à reprendre contact avec le jeune homme.

Quand le comte Joli-Cœur était revenu de prison⁸, en 1716, et avait été placé en résidence surveillée, il avait consacré beaucoup de temps à Quentin et lui avait prodigué toute l'affection paternelle qu'il n'avait pu offrir à Ange-Aimé Flamand, le fils illégitime qu'il avait eu avec l'Iroquoise Dickewamis, la fille du i hef mohawk, Bâtard Flamand. Mathilde et son mari s'étaient consacrés alors à l'éducation de Quentin, de plus en plus délaissé par Cassandre, qui apparaissait plus animée par ses amours et sa carrière que par ses responsabilités maternelles.

8. Le comte Joli-Cœur avait été soupçonné de favoritisme au profit de l'Angleterre et des Pays-Bas lors des négociations du traité d'Utrecht alors qu'il était le porte-parole des Affaires étrangères françaises, et il fut emprisonné par le régent. Une maladresse diplomatique impliquant la Perse, ennemie de la Russie, l'avait même rendu vulnérable aux yeux du tsar, qui ne voulait pas se mettre à dos la France et l'Angleterre, avec lesquelles il voulait intensifier le commerce. Le comte Joli-Cœur était, jusqu'à nouvel ordre du régent, en résidence surveillée à son hôtel particulier de la rue du Bac en attendant de connaître l'issue de son étonnante carrière politique. Cependant, le fait d'être resté l'ami du tsar de Russie, qui lui demanda d'accueillir une délégation préparatoire à son prochain voyage en France, réhabilita momentanément le comte, d'autant plus qu'il réussit à faire signer un traité de commerce et d'amitié entre les puissances russe et française.

Cassandra avait repris sa carrière théâtrale après sa rencontre avec Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, dont elle était tombée amoureuse. Thierry détestait Marivaux et expliqua à Mathilde qu'il avait su que le poète projetait de se marier avec une autre.

— Tu sais comment elle est, Cassandra. Elle butine de fleur en fleur. Dès quelle l'apprendra et qu'un autre se présentera dans sa vie, elle l'aura oublié, Marivaux. Il ne la mérite pas, de toute façon, et son mariage est prévu pour bientôt.

— Tu sais bien qu'elle aura de la peine, cette pauvre petite, d'autant plus que leurs carrières respectives les amènent à collaborer. Pourvu quelle rencontre quelqu'un d'autre rapidement !

À la vérité, Joli-Cœur envoyait ce jeune homme d'être le fer de lance du renouveau théâtral, appelé théâtre populaire ou théâtre de l'amour, d'inspiration italienne, alors qu'il plaidait encore la cause du théâtre classique des tragédies de Corneille et de Racine, comme au temps de Louis XIV.

L'œuvre naissante de Marivaux, sous l'œil bienveillant du régent, le duc d'Orléans⁽⁷⁾, reflétait la transparence nouvelle des sentiments humains des petites gens, bien différente de l'épicurisme de la cour de Versailles des dernières années du règne de Louis XIV et de madame de Maintenon. De plus, Thierry détestait ceux que le régent appréciait.

Il y eut cependant un épisode glorieux pendant ces années de retraite forcée, alors que le comte Joli-Cœur et son fidèle Chatou purent mettre à contribution leurs capacités de courtisans, bien habitués aux coutumes épicuriennes des années de règne du Roy-Soleil.

En 1717, le tsar de Russie, Pierre le Grand, vint à Paris après avoir demandé au régent, l'année précédente, que le comte Joli-Cœur accueille la délégation russe en vue de la préparation de son second séjour en France. Le régent n'était pas au courant des accointances entre le tsar et le comte Joli-Cœur. Celui qu'il avait fait emprisonner pour cause d'espionnage à la solde de l'Angleterre allait-il lui faire mordre la poussière à la face de l'Europe tout entière ? Devant l'importance insoupçonnée des relations diplomatiques de Joli-Cœur, de frustration, le régent se serait exclamé en plein conseil des ministres : « Mais qui est ce comte ? »

Le régent n'eut pas le choix d'obtempérer, et celui qui fut

premier gentilhomme des menus plaisirs de la Chambre du Roy Louis XIV reprit du service à la demande de son plus grand détracteur, le Régent lui-même. Il accueillit donc la délégation russe, dirigée par l'ambassadeur, Nicolai Matveev. Quand Cassandre apprit la venue du beau Nicolai rue du Bac, son cœur se mit à palpiter. Elle qui rêvait de le revoir, surtout depuis que Marivaux lui avait annoncé son mariage et qu'elle avait pleuré toutes les larmes de son corps, vibra à l'idée d'être la conquête du cosaque raffiné. Elle s'activa à l'organisation de l'accueil et confia à l'attention de Mathilde son petit Quentin. Cette dernière délégua son rôle d'hôtesse avec plaisir, préférant pourvoir à l'éducation de son fils adoptif.

Nicolai Matveev, de l'âge de Cassandre, eut tôt fait de renouer connaissance avec la belle Canadienne, sous l'œil désapprobateur de ses protecteurs de la rue du Bac. Ils n'étaient pas les seuls, toutefois, à surveiller de près les agissements de Cassandre avec des airs de reproche.

Comme le tsar, féru de théâtre et d'opéra, avait formulé le souhait d'en apprendre davantage au sujet du renouveau théâtral français, le comte dut demander à Cassandre d'introduire son cercle d'amis auprès de la délégation. Comme son nouveau fiancé monopolisait son cœur, celle-ci leur présenta Voltaire, Marivaux et même François Bouvard, sans trop sourciller.

Le comte Joli-Cœur ne se gêna pas pour mentionner à son épouse que Cassandre classait facilement ses affaires sentimentales comme des dossiers administratifs. Cassandre demanda aussi à son amie, Alix Choisy de La Potherie, de faire partie de son cercle intime, au grand dam de Mathilde, qui, en femme plus conservatrice, n'approuvait pas cette exigence. Alix accepta, car Joli Cœur convainquit le marquis de La Potherie des avantages marqués de son acceptation quand il fit étalage de quelques peaux de zibeline d'un blanc immaculé.

La délégation russe séjourna six mois chez le comte, et le tsar le rétribua largement. Le comte dépensa une fortune colossale afin de faire bonne impression auprès du tsar, qu'il devait accueillir à Versailles l'année suivante. Cassandre, pour sa part, reçut la demande en mariage de Nicolai Matveev, amoureux fou de la jeune diva.

Même si Cassandre semblait très éprise du bel ambassadeur russe, la perspective d'aller se terrer au fond des steppes de Russie ne l'enchantait guère. Connaissant son humeur changeante,

Mathilde lui avait recommandé de bien réfléchir à son avenir et à celui de Quentin, et de demander conseil à ses meilleures amies.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à ton amie Alix ce qu'elle en pense ? En plus, vous avez des enfants du même âge.

— Alix?

— Euh... J'en ai parlé avec Thierry, et il ne voit vraiment pas d'un bon œil que votre fils s'exile en Russie. Il fera tout, je pense, pour que tu refuses ce mariage. Sinon, Quentin restera avec nous. Après tout, Thierry est bien son père, n'est-ce pas ?

Cassandre ne contesta pas l'affirmation de Mathilde. Appréhendant la précarité de son roman d'amour avec Nicolai, Cassandre, prise de panique, décida de demander conseil à son amie Alix.

— Moi aussi, je trouve Nicolai très séduisant. Toutefois, si j'étais veuve, je me demande si je risquerais de perdre le confort moderne pour aller geler avec mes enfants dans une datcha {8} de Russie. D'autant plus que Nicolai se déplacera souvent sans toi dans les cours les plus huppées d'Europe, puisque les ambassadeurs russes ont l'habitude de voyager en compagnie d'escortes d'agrément et non avec leurs épouses...

Cassandre fixait Alix de manière songeuse.

— Je ne sais pas si je me suis fait assez bien comprendre, mais ce sont des courtisanes, des prostituées qui les accompagnent habituellement !

Le teint de Cassandre devint écarlate. Pour atténuer ses propos, Alix ajouta :

— Tu es une diva, Cassandre, et tu pourrais sans doute avoir un meilleur sort sur les planches d'opéra de Kiev et de Moscou. Tu chanteras aussi un jour à la nouvelle cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Saint-Pétersbourg. Tu es mieux placée que moi pour savoir quelle allure prendrait ta carrière en Russie... Rien qu'à savoir que leurs hivers n'en finissent plus de les ensevelir de neige, ma décision serait vite prise... quoique je sois Française et non Canadienne !

Son dernier souvenir des hivers rigoureux des Trois-Rivières fit sourire Cassandre. Elle expliqua :

— Nicolai me disait qu'il venait de recruter notre architecte parisien, Jean-Baptiste Alexandre Le Blond (9), avec une équipe d'artisans français pour faire de Saint-Pétersbourg la Venise du Nord.

— Tu vois, la Russie se modernise... Il faudrait que tu demandes l'avis d'une autre Canadienne.

Cassandre n'écoutait que d'une oreille.

— Des courtisanes, disais-tu ?

— Mais non, je disais qu'il te faudrait demander l'opinion d'une Canadienne, habituée à la neige et au grand froid. Pourquoi n'écris-tu pas à ton amie Étienne ? Vous vous connaissez si bien. Les Canadiennes sont tricotées de la même laine, semble-t-il. Elle pourrait te conseiller.

En entendant l'expression, Cassandre s'esclaffa. Elle n'arrêtait plus, au point d'irriter Alix.

— Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ? Ne sont-ce pas des mots de chez vous ?

Cassandre s'approcha de son amie, qui avait déjà commencé à boudier.

— Excuse-moi ; je n'ai pas fait exprès. C'est ta façon de le dire qui est différente de celle du Canada.

Cassandre expliqua à Alix que les Canadiens avaient des mots et des expressions bien à eux.

— D'abord, nous dirions « des mots de par chez nous » et, ensuite, « tricotées serré ». Voilà.

Alix sourit à Cassandre et lui répondit :

— Pardonne-moi.

— Voyons, Alix, tu n'as rien à te faire pardonner. C'est moi qui li été grossière en ricanant.

Cassandre sourit à la délicatesse de son amie parisienne.

Émeline et Quentin ont de la chance d'avoir une mère telle qu'Alix.

Elle jongla avec la suggestion d'Alix et décida de demander l'avis d'Étiennette. Comme Tancrede Fréchette s'apprêtait à partir pour le Canada, elle lui demanda d'aller remettre sa lettre à Étiennette Latour, au fief Chicot, en lui faisant jurer de ne jamais mentionner le nom de Quentin, sous peine de représailles graves de la part du comte Joli-Cœur, qui payait son voyage au Canada, en plus de lui avoir remis une cassette bien garnie.

— Jamais, Tancrede, m'as-tu comprise ? Tiens, voici ma première lettre que tu remettras à ma famille à Charlesbourg. Je l'ai adressée à mon frère André. C'est le plus vieux de la famille, et j'ai mes raisons, que je lui ai expliquées. Demain, avant ton départ, j'aurai écrit celle pour mon amie Étiennette. Je lui dirai que je te recommande à son mari, le forgeron.

— Juré, mademoiselle Cassandre. D'ailleurs, ce n'est pas de mes affaires.

Cassandre ne put jamais se résoudre à demander l'avis d'Étiennette quant à la demande en mariage du beau Nicolai.

Si, en plus de lui parler de François Bouvard, de Voltaire et de Marivaux, je la tourmente avec cette demande en mariage inusitée, ce sont des plans pour que la grande brunette décide d'abandonner son mari et quelle vienne me rejoindre à Paris. Déjà quelle m'enviait durant ma liaison avec Pierre de Lestage et quelle cherchait à tout prix à relancer Pierre Hénault Canada uniquement pour en faire autant! Mais je suis quand même en droit de la mystifier en lui faisant miroiter le beau côté de mes amours parisiennes. Suis-je Cassandre la muse inspirante ou non ?

Cassandre réfléchissait à son avenir.

Maman, aidez-moi! Ma vie sentimentale n'est qu'un tourbillon sans limites, une tornade. Si vous avez pu contrôler la vie sentimentale de votre mari, le docteur Estèbe, vous pourriez influencer ma décision du haut du ciel, n'est-ce pas ?

Mais, si je m'en vais en Russie, j'aimerais tellement qu'Étiennette puisse élever mon fils. J'ai tellement confiance en elle! Elle est la sœur que je n'ai pas eue. Il me semble que Quentin serait mieux à Berthier

qu'à Charlesbourg. Une intuition maternelle? Peut-être bien! Sinon, je ne vois que ma nièce Catherine qui pourrait l'accueillir. Catherine...Je me demande bien où elle vit, qui est son mari et si elle a continué à jouer de mon clavecin...

Finalement, Cassandre décida de retarder sa réponse jusqu'à la venue du tsar. Elle dit à Nicolai qu'il était plus sage d'apprendre à se connaître davantage, d'autant plus qu'il lui restait encore plusieurs mois de séjour à Paris avant l'arrivée du tsar. Nicolai Matveev accepta de bon gré.

Un beau jour d'hiver 1717, une troïka(attelage à 3 chevaux) fit son apparition au Palais-Royal, à Paris. Directement de Saint-Pétersbourg, une dépêche de la part du tsar Pierre 1^{er} de Russie demandait au régent, le duc d'Orléans, de confier au comte Joli-Cœur l'organisation de son séjour prolongé à Paris. Le comte avait fait tellement bonne impression à la délégation russe que le tsar souhaitait au plus haut point remettre la qualité de son séjour dans la capitale européenne des arts et des lettres entre les mains de son vieil ami épicurien, celui que lui avait présenté la belle Estelle, la duchesse de Pauillac. Le régent mordait la poussière encore une fois.

La troïka se dirigea par la suite rue du Bac, à la résidence du comte Joli-Cœur. Le tsar lui faisait remettre un rubis de sa couronne en gage d'amitié et, dans une gentille lettre, il le remerciait d'abord de son hospitalité envers la délégation russe. Puis, il demandait à son ami de libations de s'occuper de son séjour au château de Versailles, en assurant à la comtesse qu'il n'avait pas l'intention d'abuser encore de leur hospitalité. Il déclarait aussi au comte qu'il avait bien hâte d'entendre chanter la belle cantatrice appelée Cassandre pour laquelle son ambassadeur, Matveev, se mourait d'amour.

Le tsar signifiait enfin au comte qu'en tant que monarque de Russie, il lui revenait de donner l'aval à ce mariage qui unirait les mondes russe et français des arts de la scène. Si elle lui convenait, il ferait en sorte que la fiancée de son ambassadeur vive au palais de Saint-Pétersbourg en qualité de dame de compagnie de la tsarine.

Connaissant trop les mœurs libertines du tsar, le comte blêmit. Il se rendait compte que Cassandre risquait de devenir la maîtresse attitrée du tsar, jusqu'au moment où il s'en lasserait. Et si, d'autre part, Cassandre, avec son caractère intempestif, refusait les avances du tsar, elle risquait d'être emmurée dans la même

prison que le propre fils de Pierre 1^{er}, le tsarévitch Alexis, et de subir les plus mauvais traitements qui soient.

Quand le comte lui fit part de ses craintes, Mathilde eut cette réaction.

— Es-tu certain qu'il est si terrible que ça?

— Le mot « terrible » est encore trop faible. Personne ne lui résiste. De retour de son premier voyage en Europe, il a forcé tous les citadins de Moscou à couper leur barbe et à s'habiller à l'européenne, au risque d'être emprisonnés. En 1704, le tsar réquisitionna trente mille hommes de manière brutale pour la construction de la ville de Saint-Pétersbourg... Sa plus grande distraction est de torturer lui-même son fils aîné, le tsarévitch Alexis !

Mathilde sortit son petit mouchoir de dentelle et s'essuya les yeux.

— Cet homme est donc un monstre ! Je n'ai rien entendu de si horrible. Cassandre s'est encore mise dans de sales draps.

— Et, pourtant, le tsar peut s'avérer charmant et il ne peut rien refuser au charme féminin. Je me suis fait raconter ses tournées nocturnes et ses échanges de maîtresses.

Le comte Joli-Cœur venait de commettre une bourde.

— C'est bien ce qui me fait peur, quand je pense au fait que vous êtes si proches ! Je me suis fait dire que tu lui avais jeté la marquise de Pauillac dans les bras, et qu'il t'avait rendu la pareille en délaissant une cantatrice russe à ton profit. Belle paire de débauchés, à ce que je vois !

Thierry ne contredit pas sa femme. Il préféra plutôt ajouter pour sa défense :

— À cette époque, tu t'appelais madame Guillaume-Bernard Dubois de L'Escuyer.

Les yeux de Mathilde faillirent sortir de leurs orbites.

— Thierry Labarre ! Si je te vois lui présenter Cassandre sur

un plateau d'argent, je te jure que je retourne à Québec, rue du Sault-au-Matelot. Tu rachèteras la maison avec le rubis que ce diable d'homme t'a donné en cadeau !

Thierry n'oublia pas la menace de Mathilde.

La visite du tsar

Quand le tsar Pierre 1^{er} de Russie arriva en grande pompe à Versailles le 2 mai 1717, il venait de visiter la ville de La Haye, en Hollande. Il projetait de rester à Paris et à Versailles pendant trois mois dans l'intention de conclure un accord contre l'Angleterre avec le régent Philippe d'Orléans et de marier sa fille Elisabeth avec Louis XV, un bambin de sept ans.

À quarante-quatre ans, le tsar Pierre le Grand aspirait à devenir «empereur de toutes les Russies». Menant le peuple russe d'une main de fer, il se consacrait, depuis son premier voyage incognito en Europe en 1697 et 1698, à la modernisation de son empire, d'abord sur le plan militaire, en organisant une armée permanente à l'européenne; ensuite sur le plan économique, en créant une flotte marchande dominante en partance de sa nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg, dans le delta de la Neva sur la mer Baltique ; puis sur le plan politique, en dotant son gouvernement de nouvelles institutions, dont le sénat; et enfin sur le plan culturel, en valorisant l'activité artistique d'après le modèle occidental.

L'idée de donner une nouvelle capitale à la Russie, construite dans un style qui évoquerait le baroque italien en remplacement de la vétuste ville de Moscou, était venue au tsar à la suite de ses voyages en Europe, où il s'était frotté aux idées occidentales. Les nobles russes, appelés «boyards», n'y virent qu'un caprice de leur despote, qui en avait d'autres, plus personnels.

Les retrouvailles du monarque russe et du comte furent cha-leureuses. Rapidement, Joli-Cœur parla de théâtre et appela son impérial protégé du prénom d'emprunt de jadis, Rodrigue, comme dans la célèbre pièce *Le Cid* de Corneille.

D'abord, Pierre 1^{er} voulut connaître le palais de Louis XIV. Il fut reçu par le comte Joli-Cœur, qui se mit en contact avec le surintendant des Bâtiments du château de Versailles. Les appartements de la reine furent aussitôt aménagés et, le premier soir de sa visite, le tsar coucha dans un des petits cabinets. Le lendemain, selon son vœu, Pierre 1^{er} fit la promenade classique en gondole sur le Grand Canal et visita la Ménagerie. Il y resta pour coucher, la nuit suivante.

S'il appréciait l'émancipation française, le tsar conservait toujours ses habitudes slaves pour la compagnie féminine. Le tsar

avait l'intention de se donner du bon temps à Versailles et, en épiscurien prévoyant, il avait amené avec lui des demoiselles russes de petite vertu. Thierry rappela au monarque le souvenir d'Estelle, la marquise de Pauillac. Comme ce dernier ne se souvenait que trop des conséquences cuisantes de leur liaison torride, il invita le comte à partager avec lui le lit des jumelles, Natalia et Natacha.

Joli-Cœur prétexta des problèmes de santé et déclina l'invitation libertine. Le tsar n'apprécia pas le refus et se promit de mettre le comte au défi de lui refuser une autre partie de débauche, plus délicate.

Le comte Joli-Cœur fit visiter à son ami l'Observatoire et la Sorbonne, en plus d'assister avec lui à une séance de l'Académie des sciences. L'honorable institution fit du tsar un de ses membres. Il émergeilla les académiciens par l'étendue de son savoir et par sa curiosité intellectuelle. Le tsar se promenait partout dans Paris et entrait dans les palais sans y être invité, simplement vêtu d'un habit de drap brun à boutons d'or, les manches relevées et sans gants, le chapeau à la main, arborant une perruque brune non poudrée, du haut de ses deux mètres. Au cours de sa visite au régent au Palais-Royal, il prit le petit Louis XV sur ses genoux, à l'indignation des courtisans.

Pendant la semaine où il séjourna à Versailles, le tsar souhaita rencontrer la cantatrice canadienne fiancée à son ambassadeur.

— Je sais, comte Joli-Cœur, que les coutumes russes peuvent paraître bien étranges aux Européens. Toutefois, si le peuple russe doit s'occidentaliser, il conservera toujours son identité propre. Ainsi, chez nous, le tsar doit toujours donner son consentement au mariage d'un boyard et, pour ce faire, il doit bien sûr connaître la fiancée. Il me tarde de faire la connaissance de mademoiselle Cassandre.

Le comte Joli-Cœur se doutait bien de quelle manière Pierre le Grand voulait « apprécier » la petite Canadienne. Quand Joli-Cœur informa le tsar qu'elle était la mère naturelle de son fils Quentin, le tsar eut cette réponse :

— Que j'ai hâte de faire sauter sur mes genoux ce petit ! Alors, ça vous sera encore plus facile de la convaincre, car elle vous appartient jusqu'à ce qu'elle soit l'épouse de Nicolai Matveev. En Russie, l'amitié oblige à tout partager, même ses maîtresses. Après, cependant, si un autre s'avise de tourner autour de sa femme, le

mari lui sabrera le cou.

Quand Thierry en informa Mathilde, celle-ci se vexa.

— À l'évidence, il considère toutes les femmes comme des courtisanes. Que sont ces coutumes barbares ? Même les Sauvages du Canada n'agissent pas ainsi. Ce serait jeter Cassandra dans la gueule du loup ! Marie-Chaton n'a pas toujours agi comme elle le devait, je sais. À sa défense, elle agit trop spontanément, sans penser aux conséquences de ses gestes... Nous savons d'avance ce qu'il adviendra. C'est inacceptable comme proposition ! Comment Nicolai peut-il être d'accord avec ça ?

Thierry n'osa pas relever l'allusion aux Sauvages du Canada. Il se doutait que Mathilde croyait toujours que Dickewamis, la mère iroquoise de son fils, Ange-Aimé Flamand, qui était devenue religieuse, avait tout fait pour le séduire.

— C'est la coutume ; il a grandi avec. C'est probablement ce qui est arrivé à sa mère, et à sa grand-mère avant elle. C'est le tribut de la noblesse... À moins que... Te souviens-tu de cette coutume russe que j'ai voulu faire connaître aux invités à la réception de noces d'Anne et de Manuel ? Le premier des époux qui atteint le tapis de fourrure d'ours blanc va mener l'autre par le bout du nez pour le reste de ses jours. Il faudrait que Cassandra batte Nicolai de vitesse à ce jeu, et le plus tôt possible.

— Ça dépasse l'entendement..., murmura Mathilde.

Puis, connaissant le caractère enjoué de son mari, elle le ramena à l'ordre.

— La situation est délicate, même dangereuse. Il vaudrait mieux que tu informes le tsar que c'est impossible. Cassandra n'est pas un jouet ni un objet de luxure. Tu ne m'as pas parlé de filles de joie russes qui accompagnaient le tsar ? Entre autres, deux jumelles, Natalia et Natacha ?

Le comte rougit malgré lui. Jamais il n'avait abordé ce sujet avec sa femme. Elle l'avait appris d'autres sources. Il esquiva la question.

— Il serait préférable que ce soit Cassandra qui le remette à sa place.

— Parce que monsieur le comte va perdre un ami ? Même s'il est le tsar de Russie, un ami de la sorte n'en vaut pas la peine.

— Il est puissant. Il pourrait exiger du régent qu'il me désavoue, et je t'assure qu'il n'attend que ça pour le faire et me jeter de nouveau en prison.

— De son côté, Cassandre ne pourra jamais lui résister, encore moins si la coutume du pays de son mari l'exige... Il faudrait qu'elle refuse de se marier avec Nicolai. Or, comme je sais bien qu'elle l'aime éperdument, je ne parierais pas trop sur son refus.

— Et Quentin ? Crois-moi, mon fils ne la suivra jamais en Russie, ami ou pas.

— Bien dit ! Quentin ne sera pas une monnaie d'échange, et je ne cautionnerai pas un acte immoral, même en vertu d'un intérêt moral ou politique supérieur, quoi qu'en ait dit saint Thomas d'Aquin⁽¹⁰⁾ ! Quentin ne deviendra pas cosaque parce que sa mère s'est faite la maîtresse du tsar. Jamais ! Ce petit ne sortira jamais de la maison sans ma permission. N'oublie pas qu'il porte notre nom. C'est ton fils, Thierry, martela-t-elle.

Tout surpris, Thierry lui demanda :

— Saint Thomas d'Aquin ?

— C'est le frère de Cassandre, le chanoine Allard, qui en a déjà fait l'allusion à Eugénie.

Thierry ne contesta pas l'érudition de sa femme ni son raisonnement. Il paraissait très fier que Mathilde soit si attachée à Quentin.

— Que dirais-tu de sonder les intentions de Cassandre ? Après tout, à bientôt trente ans, elle est la première concernée.

Quand Mathilde lui mentionna la coutume russe énoncée par le tsar, Cassandre se révolta.

— Non, mais... c'est impensable d'agir de la sorte ! C'est de la pure barbarie. Autant devenir la prochaine femme du harem du shah de Perse. Nous sommes des femmes aux manières civi-

lisées, ici. Si ma mère, du haut du ciel, me voyait consentir à ça, elle s'arrangerait pour me refuser l'entrée au paradis auprès de saint Pierre et elle aurait bien raison... De plus, François Bouvard ne manquerait pas d'en aviser son oncle jésuite, le pape noir, et ça en serait fait de la promotion de mon frère Jean-François comme évêque de Québec. Ça lui a tout pris pour me pardonner, et encore... il ne m'a pas écrit depuis cinq ans.

— Peut-être pourrais-tu parler de cette coutume étrange à Nicolai ? lui suggéra Mathilde.

— Peut-être...

Cassandra comprit qu'elle devait valider l'information auprès de son amoureux russe. À la première occasion, elle se hâta de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Cassandra, dit Nicolai, nous ne sommes pas des Tatars sans religion pour monter nos femmes comme des chevaux. Quand tu connaîtras ma babouchka, toute de noir vêtue et ne jurant que par le pape, tu réaliseras vite qu'elle n'a été victime d'aucune de ces coutumes archaïques, si elles ont réellement existé en Russie.

Rassurée, elle osa lui demander naïvement :

— Et, si cette coutume était le fruit de la perversité du tsar, est-ce que tu t'y opposerais ?

Nicolai Matveev préféra éviter de répondre franchement à cette question.

— Notre tsar décide ce qui est convenable pour nous, en Russie. Les étrangers sont toutefois bien accueillis. La preuve : le quartier des étrangers à Moscou est le préféré du tsar. Tu n'as pas à être craintive.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Nicolai.

Quand Cassandra relata sa conversation avec son fiancé russe, Mathilde confirma son doute.

— En ne répondant pas directement à ta question, il t'a tout de même donné sa réponse. En bon diplomate, il n'allait quand

même pas te dire franchement la vérité et risquer la torture. Coutume existante ou pas, il m'apparaît clair que le tsar te veut dans son lit et qu'il a demandé à Thierry de s'arranger pour que tu acceptes.

— Et si je refusais?

— Comment ça, « si » ? C'est évident que tu vas refuser. Cependant, nous allons jouer la comédie au tsar d'une manière que seules des femmes raffinées, affirmées et honnêtes peuvent le faire. Tellement que c'est lui qui va recommander à son ambassadeur de passage de retirer sa demande en mariage, tu verras. Il n'a qu'à bien se tenir !

Mathilde et Cassandre mirent leur plan à exécution. Comme Pierre le Grand souhaitait entendre Cassandre chanter, Joli-Cœur demanda au surintendant des Bâtiments du Roy de pouvoir offrir, à Versailles, une représentation de théâtre et d'opéra dans laquelle la jeune diva canadienne serait à l'honneur.

Le surintendant Blouin accéda à la requête de son ami de longue date, même s'il avait été scandalisé d'avoir été obligé d'installer les prostituées russes dans les appartements de madame de Maintenon.

Le comte hésita entre l'opéra-ballet *Les plaisirs de la campagne*⁽¹¹⁾, signé par l'abbé Pellegrin et Bertin de la Doué, et *Le jugement de Pâris*⁽¹²⁾, une pastorale héroïque dont la musique fut composée par Toussaint Bertin de la Doué, l'ancien professeur de Cassandre au couvent de Saint-Cyr et auteur des opéras *Cassandre* et *Ajax*. L'abbé Pellegrin était un autre professeur de la

jeune cantatrice. Celle-ci avait elle-même proposé ces œuvres, qui n'avaient pas encore été jouées sur scène.

Joli-Cœur eut la sagesse de demander l'avis de sa comtesse. Celle-ci suggéra de réfréner l'appétit épicurien du tsar en choisissant un thème plus classique et plus représentatif de la carrière qu'elle souhaitait pour la jeune mère de famille qu'était Cassandre.

— N'oublie pas que le tsar t'a déjà demandé d'associer Cassandre à ses plaisirs charnels. Nous n'allons quand même pas présenter un opéra au titre équivoque ! Si le tsar attire Cassandre en Russie, la vie de notre Quentin sera déchirée à jamais.

Le comte eut tôt fait de choisir *Le jugement de Pâris*. Sur le livret, le tsar Pierre 1^{er} de Russie et le régent Philippe d'Orléans purent lire, en tête des artistes de la représentation, «Mademoiselle Cassandre Allard». Celle qui avait commencé sa carrière à l'opéra en tant que mademoiselle Marie-Renée Allard portait le nom de scène « Cassandre ».

Satisfaite, Mathilde avait dit à Thierry:

— C'est dans l'ordre des choses que Cassandre soit la première à interpréter le rôle principal. N'oublie pas que, dans la mythologie grecque, Cassandre et Pâris étaient les enfants de Priam et d'Hécube, les souverains de Troie. Dotée d'un don de devineresse, elle avait prédit la guerre de Troie et ses conséquences⁽¹³⁾. Le comte n'en revenait pas de l'érudition de sa femme.

— Alors, tu dois savoir que Cassandre avait repoussé les avances du dieu Apollon. Fâché, il la condamna à ce que personne ne la croie.

— Ah ! ça, je ne pense pas que ça puisse arriver à notre Cassandre ! J'aime autant prévenir et la chaperonner, répondit Mathilde de manière spontanée.

Thierry savait qu'elle voulait dire que Cassandre Allard était une femme volage.

Mathilde se rendit à La Salpêtrière⁽¹⁴⁾ avec le tsar après lui avoir fait visiter la manufacture des Gobelins et le Jardin des Plantes, tout près. Sa noblesse et la fortune du comte Joli-Cœur aidèrent

fortement à convaincre les hospitalières qu'un orthodoxe, fût-il l'empereur de toutes les Russies, puisse prier à l'église construite sur un plan circulaire et surmontée par un dôme octogonal, sur le

modèle de l'église du Dôme des Invalides⁽¹⁵⁾.

Les hospitalières refusèrent l'entrée de l'église aux escortes de la délégation russe. Après avoir visité l'hôpital de Paris, où l'on accordait beaucoup d'importance à la prière, aux cérémonies à l'église ainsi qu'au travail dans les ateliers dans une tenue d'écolière uniforme, le tsar fut impressionné par le traitement humain réservé aux pensionnaires.

La comtesse Joli-Cœur exigea du souverain russe qu'il prenne des mesures humanitaires pour enrayer la mendicité dans son pays et fonde des hôpitaux pour héberger les malades, les enfants abandonnés et les vagabonds.

Les Ursulines vinrent en renfort à la comtesse et demandèrent au tsar la création d'écoles dans les villes et les provinces russes, tandis que les docteurs de la Sorbonne lui recommandèrent la construction d'universités à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

Le tsar accéda à toutes ces demandes et s'engagea auprès de la comtesse Joli-Cœur à promulguer à son retour un ukase⁽¹⁶⁾ qui défendrait la vente séparément des membres d'une même famille.

Il s'engagea publiquement envers Thierry, qui accompagnait toujours la délégation russe, à fonder une académie des sciences sur le modèle de celle de Paris.

Parce que les religieuses hospitalières de La Salpêtrière avaient refusé l'accès de l'église aux orthodoxes, Pierre le Grand déclina les propositions de la Sorbonne pour la réunion de l'Église orientale avec l'Église catholique romaine.

Mathilde prit bien soin que Cassandre n'accompagne pas la délégation russe. Pourtant, à la fin de sa visite impériale de la ville de Paris, le tsar exigea de la comtesse Joli-Cœur qu'elle lui permette de rencontrer la jeune cantatrice en tête-à-tête, sinon il se verrait dans l'obligation de retirer sa parole aux promesses faites.

Mathilde reçut cet ultimatum comme un coup de fouet. Si elle et son mari refusaient de jeter Cassandre dans la gueule de ce loup slave, ils ne voulaient pas porter l'odieux du rejet des pieuses intentions du tsar. Les mondains de Paris ne l'auraient pas compris.

— Écoute-moi, Thierry. Nicolai a assuré à Cassandre que la coutume russe du tsar de coucher avec la fiancée d'un boyard n'était que de la pure fantaisie inventée par ton ami.

— Je l'ai toujours su ! Seulement, il est le tsar. S'il désire une fille, il la prend, qu'elle soit fiancée, épouse ou même mineure. Elles sont ses sujettes, c'est tout. Nous n'avons rien à dire ou à redire.

— Nous sommes en France, ici. Qu'il le fasse chez lui comme un barbare, soit ! Mais, foi de Mathilde, la loi russe ne prévaudra pas dans cette maison ! Nous sommes civilisés. Il m'a même promis qu'il ne vendrait pas des membres de la même famille en les séparant. Imagine, il domine un peuple d'esclaves !

— C'est pour ça qu'il les appelle ses serfs... Cassandre a quand même le droit de décider pour elle-même... Le tsar m'a bien expliqué qu'il ne voulait qu'essayer de convaincre Cassandre du bien-fondé d'un possible mariage avec Nicolai.

Mathilde toisa Thierry avec défiance.

— Tu changes d'idée, à ce que je vois. Il n'y a pas si longtemps, tu me le décrivais comme un monstre de cruauté, et tu me jurais que ton fils ne sortirait pas de cette maison pour aller en Russie. Nous nous étions mis d'accord sur ça, pourtant.

Thierry avoua à Mathilde que la qualité des échanges diplo-

matiques avec la France dépendait de la rencontre de Cassandre avec le tsar.

— Le régent a été très direct dans sa façon de me le dire. Si Cassandre refuse ce caprice au tsar, celui-ci pourrait s'allier à l'Angleterre, à la Hollande ou à l'Autriche lors d'un prochain conflit armé. Il n'y a pas un Roy de France qui pourrait ne pas tenir compte de cette menace.

— À mon avis, ce n'est que du chantage d'adolescent gâté. Cassandre n'est quand même pas reine ou princesse !

— Ce n'est pas elle, non plus, qu'il veut comme tsarine. Cassandre n'est que la reine des arts scéniques, même si elle est très jolie.

— Ça suffit, Thierry. Je connais ton penchant pour les jolis minois. Mais cette explication du régent ne me suffit pas... T'a-t-il dit autre chose ?

Comme Thierry hésitait à répondre, Mathilde devint soupçonneuse.

— Il serait plus sage de tout me dire.

Thierry devint soudain vulnérable et avoua.

— Le régent m'a menacé de me jeter en prison et de me condamner à la peine de mort. Il semble sérieux.

— La peine de mort ? Mais c'est horrible ! Sous quel délit grave, cette fois ?

— Entrave à la paix et trahison à la nation. Comme il croit que j'ai acquis ma fortune par le procédé de l'alchimie, c'est le bouillage qui m'attend. Une mort horrible.

— Le bouillage ? De la barbarie, comme les Iro...

Mathilde ne finit pas sa phrase. Thierry avait bien saisi ce qu'elle aurait pu dire.

— Les faussaires comme les faux sauniers sont condamnés à

bouillir dans la marmite.

Mathilde s'avança vers lui et s'appuya contre son torse.

— Pauvre chéri. J'espère que tu ne considères plus le tsar comme un ami. Bouillir comme un missionnaire martyr du Canada.

— Remarque que Tancrede Fréchette aurait pu subir le même sort.

— Pourquoi ne retournons-nous pas au Canada ? La situation se gâte ici pour nous. Je ne voudrais pas que Quentin devienne orphelin.

Thierry prit un moment de réflexion pour répondre.

— Le régent va croire que je m'enfuis et il va mettre sa police à nos trousses. Nous allons tous finir dans la marmite, toi y compris. Non, il vaut mieux braver la tempête et... essayer de convaincre Cassandre de faire un petit effort.

Comme Mathilde ne réagissait pas, Thierry ajouta :

— Cassandre n'est pas une oie blanche, tout de même ! Ça fait six mois qu'elle vit comme une femme mariée avec Nicolai Matveev. Le tsar ne lui volera pas ce qu'elle n'a plus. Qu'elle le veuille ou non, elle transporte avec elle la réputation de son monde...

— Elle servirait d'appât, de chair à canon pour nous protéger tous. Est-ce ça que j'ai promis à Eugénie sur son lit de mort ?

Le comte regarda sa femme avec des yeux pleins de compassion.

— A-t-on vraiment le choix ?

Découragée de tant de lâcheté, Mathilde lui cria :

— C'est la mère de ton fils, y as-tu pensé ?

Thierry la fixa. Elle préféra conclure.

— Enfin, c'est à elle de décider si elle se mariera ou non avec

Nicolai. Je vais lui en parler. Si elle refuse ce mariage, le tsar n'aura aucun droit sur elle. Tout finira bien alors, puisque Quentin restera ici avec nous, sans compromis.

— Et moi, je finirai dans la marmite !

Mathilde n'avait pas tout à fait réalisé cette éventualité. Revenant à la case départ dans sa réflexion, elle se mit à pleurer.

— Nous ne sortirons donc jamais des grosses pattes de cet ours ! Plus j'y pense, plus je le déteste de nous causer autant de soucis. Nous sommes dans un cul-de-sac.

— À moins que Cassandre lui donne ce qu'il veut tout en refusant le mariage avec Nicolai. Après tout, elle a le droit de ne pas apprécier les manières douteuses de ces rustres.

Mathilde bondit.

— Te rends-tu compte que tu penses de la même façon que le tsar? J'avais bien raison en disant que vous faisiez une paire... impitoyable.

Mathilde était maintenant rouge de colère et de honte. Elle essaya cependant de se contrôler et ne voulut pas en remettre sur ses convictions quant à la vie de débauche de son mari.

Celui-ci apprécia sa retenue. Il savait bien quelle n'avait pas tout à fait tort. Il ajouta simplement:

— En ce cas, je lui dirai qu'elle n'est pas obligée de se plier aux caprices du tsar.

CHAPITRE V

Les caprices du tsar

— Te rends-tu compte de ce que tu me demandes de faire ? Me plier aux caprices de ce despote ambulant. Ce n'est pas lui mon amoureux, mais Nicolai.

Furieuse, Cassandre éloignait de la distance de son bras celui qui essayait de l'amadouer.

— Tu le sais aussi bien que moi. C'est du pareil au même, en Russie ; le tsar prend toutes celles qui lui plaisent, amour ou pas.

— Nicolai me disait que les babouchkas étaient toutes respectables et respectées par le tsar.

Le comte Joli-Cœur s'esclaffa.

— Parce que les babouchkas ne l'intéressent pas, voyons ! Files sont vêtues de noir et rondes comme des barriques ! Le tsar ne s'intéresse qu'à celles qu'il trouve belles ou élégantes, voilà la vérité. Et comme tu corresponds à ses critères de beauté, il n'y a aucun doute qu'il t'appréciera... Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

— Je comprends plutôt qu'il me séduira pour son plus grand plaisir, alors que moi, je n'en éprouverai pas d'agrément, parce que c'est Nicolai Matveev que j'aime. À l'évidence, ce monstre russe n'a aucun respect pour les autres, à commencer par ses propres sujets. Si notre mariage dépend du bon plaisir du tsar, je le certifie qu'il recevra plutôt une gifle qu'une caresse. Certaines gens peuvent en témoigner.

Le comte savait que la gifle de Cassandra avait acquis une certaine notoriété.

— Surtout pas. À ce jeu, il sera davantage stimulé et poussera la provocation jusqu'au masochisme. J'ai déjà entendu dire qu'il ne trouvait rien de plus excitant que d'être humilié dans l'intimité.

— Tu vois dans quelle situation impossible tu essaies de me jeter !

— Je ne te donnais cet exemple que pour t'empêcher de mal te comporter.

Exaspérée, Cassandra lui cria au visage :

— Pour qui me prends-tu, Thierry Joli-Cœur ? Il doit certainement y avoir une autre raison qui t'amène à te conduire de manière si odieuse !

Le comte ne voulait pas dire toute la vérité à Cassandra. Il continua son plaidoyer :

— Tu n'as qu'à faire semblant... Disons que tu acceptes de te faire conter fleurette et... s'il veut aller plus loin, tu essaieras de gagner du temps. Il finira bien par se lasser et il demandera à une des escortes de prendre soin de lui. Tu sais qu'il pourrait tenir Nicolai responsable de ton manque de coopération. Même qu'il pourrait décider d'annuler cette promesse de mariage, tout simplement. La carrière de Nicolai pourrait en dépendre. Est-ce ce que tu souhaites pour ton amoureux ?

Cassandra écoutait attentivement le faux noble, les deux mains sur ses hanches, prête à défendre chèrement sa liberté. Ce chantage la fit sortir de ses gonds.

— J'en ai assez de toutes ces stratégies retorses et perverses. Malgré tout l'amour que je lui porte, je n'épouserai pas Nicolai, pas plus que je vais continuer à le voir. Je ne troquerai pas ma liberté pour des coutumes d'un autre âge. Je n'appartiens qu'à Quentin, parce que je suis sa mère. Je ne serai pas la distraction d'un tsar, tout puissant qu'il soit. Et tant pis pour Nicolai d'être né Russe. Moi, je suis Canadienne, et nous n'avons pas ces coutumes abominables.

En son for intérieur, Thierry jubilait de la décision de

Cassandre. Son entrain s'estompa vite quand il réalisa qu'il serait encore jeté en prison par le régent. Si Cassandre venait de se sortir de cette impasse, il venait, pour sa part, d'y entrer.

— La situation n'est pas si simple. Même si tu refuses de revoir et d'épouser Nicolai, je te demande de rencontrer le tsar pour un autre motif. Il en va du bonheur de Quentin !

Cassandre sursauta d'indignation.

— En quoi mon fils peut-il être concerné par tout ça ? Au contraire, son bonheur est sauf en restant ici, entouré de sa parenté.

Thierry décida que le moment de vérité était arrivé.

— C'est plutôt moi qui suis concerné par tout ce chantage. Le régent menace de me faire encore emprisonner si je n'accède pas aux caprices du tsar ; peut-être même pire que ça... Par ailleurs, si nous faisons sa volonté, je serai réhabilité aux yeux du régent et, sait-on jamais, peut-être nommé ambassadeur français à Moscou.

Cassandre parut horrifiée, prête à le gifler.

— Et tu voulais que je fasse les frais de ce chantage ! Tu me sacrifierais pour éviter de retourner en prison et propulser ta carrière de diplomate, en te disant sans doute que j'ai l'habitude de coucher à tous les vents, et qu'un autre de plus ne ferait pas la différence dans mon lit ! Je suis certaine que tante Mathilde n'est pas au courant de ce calcul diabolique.

Le comte Joli-Cœur ne répondit pas au raisonnement de Cassandre, sachant pertinemment quelle avait vu juste dans son petit manège. Il se dépêcha plutôt de faire non de la tête afin d'enlever tout doute dans l'esprit de la jeune femme quant à la complicité de la comtesse.

Pendant qu'il supputait ses chances de voir Cassandre comprendre sa situation et qu'il se voyait déjà en train de bouillir, Cassandre lui fit la surprise de lui demander :

— N'as-tu pas dit « pire que la prison » ?

L'espoir revint chez Joli-Cœur.

— Oui, bien pire : l'exécution.

— Quoi, il te pendrait ?

— Oui... non... Il me ferait mourir par la pire torture : bouilli vif comme une écrevisse.

Thierry Labarre savait ce que le mot torture signifiait pour avoir été mis au pilori sur la place Royale à Québec en 1666, quelques mois après son arrivée.

Cassandre resta coite. Elle n'en revenait tout simplement pas.

— Bouilli... comme les pères Jogues et Brébeuf l'ont été par les Iroquois ?

Le comte opina de la tête.

— C'est de la barbarie ! C'est le tsar qui l'aurait exigé du régent, advenant que..., insinua-t-elle.

Joli-Cœur avait très bien compris l'allusion de Cassandre.

— Oui. Cette mort horrible est la pire qui soit, d'autant plus qu'on obligerait toute ma famille à assister à mon agonie, même Quentin, pour lui servir d'exemple.

Joli-Cœur venait de mentir. En fait, il ne le savait pas trop. Il connaissait les plaisirs raffinés de la cour, et non les tourments infligés aux prisonniers, hormis ceux qu'il avait lui-même subis.

— Ah ! non, jamais je n'accepterai que Quentin voie son père injustement souffrir ! Il en serait marqué pour le reste de ses jours !

— C'est certain... Je pourrais toujours les supplier de lui éviter ça, mais, connaissant l'insensibilité du régent...

Cassandre s'indigna encore plus.

— Et dire que c'est lui qui prépare le petit Louis XV à régner !

Pour sauver la vie de Thierry et empêcher Quentin de voir son père mourir devant ses yeux, je n'aurais donc qu'à tenter d'amadouer le tsar en l'enjôlant, sans tomber dans son piège, ça va de soi. Ça ne sera pas une mission facile, mais tu n'as pas le choix, Cassandre. Il va falloir que tu te dévoues pour le bien-être de ta famille.

— Soit. Avise le tsar que j'aimerais faire sa connaissance. Je continuerai à faire croire à Nicolai que ma rencontre avec son souverain est une étape de plus dans mon intention de l'épouser... Je ferai en sorte que Pierre le Grand me trouve si sotté qu'il obligera Nicolai à retirer sa demande en mariage. Je ne vois pas d'autre moyen de nous tirer de cette impasse.

— Je te fais confiance, Cassandre. Comment te remercier?

Celle-ci s'avança vers lui, moqueuse.

— Attendons d'abord que je réussisse cet exploit. Les remerciements viendront après. Il y va du bonheur de notre fils.

Thierry lui sourit simplement. Lui qui, dans le passé, avait si habilement décidé de l'avenir de la jeune cantatrice, reconnaissait maintenant que son destin reposait dans les mains de Cassandre.

Quand le comte Joli-Cœur informa son auguste ami du souhait de mademoiselle Cassandre de le rencontrer, l'invitation du tsar ne se fit pas attendre.

Le tsar l'accueillit chez un boyard, le baron Orlov, qui habitait aux portes de Paris, dans une maison de style russe entourée de massifs fleuris, de bouleaux et de pins. Ce cadre champêtre allait-il adoucir l'humeur du souverain slave ou plutôt exciter davantage ses sens ? Cassandre se posait pour elle-même cette question quand la troïka qui l'amenait auprès du tsar s'arrêta sur le parvis de la datcha. Un majordome dans un costume de son pays natal vint l'accueillir et la reconduire au salon des invités.

Cassandre s'attendait au pire. Lorsqu'elle aperçut un pope vêtu d'une soutane noire, coiffé d'un chapeau excentrique et portant la longue barbe de patriarche sortir du salon en faisant courbette sur courbette, elle ne put s'empêcher de penser au supérieur des sulpiciens de Montréal.

Ils sont tous les mêmes! Révérencieux avec les puissants, dominateurs avec le petit peuple.

Lorsqu'elle se rappela que son frère, le chanoine Jean-François Allard de Québec, se comportait de la même manière — peut-être pire, se dit-elle —, elle se signa en pensant à sa mère.

Excusez-moi, maman. Je ne veux surtout pas le ridiculiser. Vous m'en voudriez et j'ai tellement besoin de votre secours en ce moment. Il y va du bonheur de Quentin. Je sais, il est arrivé sur terre d'une façon différente de celle que vous auriez souhaitée! Puisque vous êtes au ciel et que ce n'est pas sa faute, pourriez-vous protéger votre petit-fils ?

Le patriarche, Jakof Ignatiev, crut que la jeune femme lui manifestait une marque de respect due à son rang d'ecclésiastique, et il la bénit, à la surprise de Cassandre. Soudain, le majordome

revint et lui demanda de le suivre dans la bibliothèque. En passant dans la salle à manger, Cassandre remarqua que des laquais en livrée servaient des convives masculins plus affairés à faire honneur au gibier en rôti et au vin d'accompagnement qu'à constater sa présence. Elle préféra cette situation, car elle était déjà anxieuse de son sort.

Où sont les escortes du tsar? J'imagine quelles l'attendent dans son lit... À moins qu'il ne réserve ses jeux pervers pour la bibliothèque... Maman, que vais-je devenir? Si vous faites en sorte que je puisse sortir indemne de ce piège tsariste, je vous jure de ne plus regarder un Russe de ma vie. Entendez-vous ma supplique, maman ? La vie de bien du monde en dépend!

Cassandre fit de nouveau son signe de croix. Elle douta de l'impression que sa promesse pouvait faire là-haut.

Mieux, je vous promets de revenir au Canada avec Quentin et d'aller prier la bonne sainte Anne à Beauré. Dites-le-lui de ma part. Et, si elle ne me croit pas, faites-vous aider par papa, puisqu'il est au ciel depuis plus longtemps que vous!

Quand elle fut introduite auprès du tsar, ce dernier se leva poliment et alla au-devant d'elle. Cassandre crut vaciller sur ses talons en voyant l'homme, haut de deux mètres, et alla choir sur le fauteuil le plus près. Comprenant son malaise, Pierre 1^{er} de Russie se pencha, plein de compassion. La stature impressionnante du monarque la laissait sans voix.

— Vous allez mieux, mademoiselle ? De l'eau fraîche vous remettra. Pourquoi ne pas goûter au remontant préféré des Russes, la vodka? Vous verrez, après la première gorgée, vous aurez oublié votre malaise.

Cassandre s'était fait raconter par Nicolai les tournées nocturnes et les beuveries légendaires du tsar à Saint-Pétersbourg. L'angoisse lui serra soudainement la gorge. Morte de peur, elle siffla plus qu'elle ne parla :

— Un peu d'eau suffira.

Le tsar comprit qu'il l'intimidait plus qu'elle ne paraissait malade. Il alla lui-même remplir un verre d'eau et le présenta à Cassandre. Celle-ci humecta d'abord ses lèvres pour s'assurer de la teneur du liquide transparent et, rassurée, elle prit une grande lampée. Le tsar ne fut pas dupe du manège de la jeune femme. Il lui sourit gentiment. Cassandre ne fut pas insensible au charme

désarmant du souverain russe.

Il n'est pas si effrayant que ça. Je le trouve plutôt sympathique, d'ailleurs.

— Je me faisais une joie de notre tête-à-tête pour une raison particulièrement égoïste... En fait, je voulais savourer dans l'intimité de cette ambiance russe de la maison de mon ami Orlov ce que votre protectrice, la comtesse Joli-Cœur, m'avait, disons, refusé, en vous chaperonnant étroitement... Ce qui ne l'empêche pas d'être une dame charmante, même touchante. Je comprends mon ami Joli-Cœur d'en avoir fait sa comtesse.

Le tsar s'était rapproché de Cassandre et il était maintenant assis près d'elle sur la causeuse recouverte de peaux de zibelines. À leurs pieds, une peau de tigre de Sibérie n'amenait rien qui puisse réconforter la cantatrice. Déjà, elle cherchait une issue de secours pour s'enfuir, au cas où le tsar chercherait à la prendre de force.

Bonne sainte Anne, protégez-moi...

Cassandre retrouva un brin de sa contenance quand le tsar lui dit :

— Prenez encore un peu d'eau. Si votre malaise persiste, j'appellerai mon docteur personnel. Sa médecine fait des miracles, vous verrez. Je l'ai déjà expérimentée à quelques reprises.

Cassandre blêmit. Elle avait entendu dire par Nicolai que le docteur Menchikov recommandait des bains d'eau glacée à la limite de l'endurance humaine afin d'habituer progressivement le corps humain à mieux résister aux engelures et aux refroidissements. Pierre le Grand soumettait ainsi son fils à cette torture avec un plaisir mal dissimulé.

Décidément, le tsar n'a pas de milieu : il fait geler ceux qu'il aime et fait bouillir ses ennemis ! Ce diable d'homme mérite bien sa réputation !

Cassandre prit une grande gorgée d'eau avant de lui dire :

— Ça ira. Je me sens beaucoup mieux. Ça ne sera pas nécessaire d'appeler votre médecin.

— Tant mieux. J'ai eu peur, vous savez. Je tiens à vous savoir en pleine forme pour que vous puissiez m'offrir votre meilleure performance à vie, m'entendez-vous ? À vie.

Nous y sommes. Dois-je vraiment le faire pour le bonheur de

Quentin et la survie de Thierry ? Après tout, s'il l'appelle son ami, il ne le fera certainement pas bouillir. Quoique... sait-on jamais avec un homme qui torture son propre fils! Si je criais ou si je me sauvais maintenant, qu'arriverait-il ?

Pendant que Cassandre était perdue dans ses pensées, le tsar proposa :

— Je sais que nous sommes à l'étroit ici. Regardez, vous seriez plus à l'aise sur cette banquette qui est plus grande. Et je ferai tout mon possible pour me faire petit ; je vous le promets. Vous trouverez un nécessaire à maquillage derrière ce paravent. Vous pouvez vous préparer, quand vous le voudrez... Le comte Joli-Cœur a dû certainement vous prévenir. Je ne veux que le minimum d'artifices. Regardez, il n'y a aucun instrument dans cette pièce. C'est votre grâce, la pureté de votre être qui me donnera pleine satisfaction.

Comme Cassandre hésitait à se rendre au coin de maquillage - plutôt de déshabillage, se dit-elle —, le tsar l'interrogea.

— Vous ferais-je peur? Ai-je été grossier? Il faut me le dire, mademoiselle. J'essaierai d'être délicat. Soyez sans crainte.

Il mérite bien sa réputation de pervers, ça ne fait aucun doute! Il me faut à tout prix éviter de marier Nicolai sans froisser le tsar. Je me moque de Thierry, sauf qu'il faut que je réussisse, sinon Quentin perdra son père adoptif, se dit-elle.

Puisque Cassandre hésitait encore, le tsar se leva et lui donna sa main.

— Venez, ça demande un effort, mais l'extase en sera la récompense. Prenez ma main, je vous guiderai, si vous le voulez. Nous n'en sommes plus très loin. Faites-le debout. Surtout, mettez-vous à l'aise, comme au moment de votre naissance... À bien y penser, le maquillage n'a plus d'importance pour moi. Je suis tout acquis à votre personne. J'envie celui qui saura vous accompagner dans les arcanes de votre art.

Ça y est, il me prend maintenant pour une prostituée, comme Natalia et Natascha.

Cassandre n'en pouvait plus du langage du tsar. Ce jeu de la séduction perverse commençait à l'impatienter. Elle décida d'être elle-même et de lui démontrer qu'on ne se servait pas d'elle comme d'un jouet, uniquement à cause de son titre.

— Arrêtez ce petit jeu, sire, je ne suis pas ce genre de fille ! Vous en trouverez bien d'autres qui en seront contentes. C'est Nicolai qui serait malheureux d'apprendre ce que vous me demandez de faire.

Étonné, le tsar demanda :

— Nicolai a été invité. Tous les deux, nous aurions pu vous admirer et apprécier votre talent. Toutefois, il a préféré me laisser la chance de vous contempler seul.

— Est-ce le comte Joli-Cœur qui vous a mis de telles idées en tête ?

— Pas seulement lui. J'ai bien compris que la comtesse Joli-Cœur, à mots couverts, bien entendu, était prête à vous laisser apprivoiser.

— Mathilde ? Vous mentez effrontément, sire. Ma famille ne me livrerait pas aussi lâchement pour satisfaire vos caprices. Me faire croire que la comtesse joue à l'entremetteuse à mots couverts. J'aurai tout entendu !

Le tsar dévisagea Cassandre sans trop comprendre. Celle-ci avait réussi à s'éloigner de lui, de peur qu'il ne la prenne de force. Soudainement, il donna l'impression de saisir le malentendu.

— Sachez, mademoiselle, que la satisfaction de l'oreille est un bienfait de l'existence lorsque l'on peut apprécier la plus belle voix de notre monde civilisé.

Que veut-il dire par là ? Serait-ce une autre manie russe dans le domaine de l'amour ? C'est pire que ce que je pensais !

Cassandre ne semblait pas comprendre le message du tsar. Elle eut l'imprudence de rétorquer :

— Je trouve, sire, vos méthodes perverses et vos manières répugnantes. Sachez qu'au Canada, nos habitants sont des gentils-hommes, ce que, à l'évidence, les Russes ne sont pas. Je ne suis pas dupe de vos manigances avec Nicolai, non plus. Vous perdez votre temps. Je préfère retourner au Canada plutôt que de passer pour votre catin à Moscou, en vivant avec un sempiternel cocu.

Sidéré, le tsar se leva. Son immense silhouette faisait de l'ombre dans la pièce. Le visage blême, il répliqua :

— Je viens de saisir vos allusions. Elles sont d'un manque de goût évident et ne sont pas dignes de provenir de la même bouche d'où émane un son aussi merveilleux. Vous avez la

chance d'avoir une voix exceptionnelle ; pas moi. Cependant, mon oreille n'a pas son pareil pour apprécier les sons... Je ne souhaitais que vous entendre chanter près de moi pour mieux me délecter, sans plus.

Cassandre réalisa son erreur.

— C'est que...

— Vous aviez raison ; la Russie ne sera jamais votre terre d'accueil. Je laisse mes boyards décider du choix de leur conjointe et je n'ai pas l'intention de déroger à cette règle de conduite. Sachez toutefois que je vais mettre en garde Nicolai Matveev contre l'union de sa destinée à la vôtre. Il trouvera certainement, en Russie, une jeune fille qui voudra le rendre heureux.

— Mais le comte Joli-Cœur m'a dit que...

— Je ne sais pas ce que le comte Joli-Cœur vous a dit de cette soirée. C'est ce qu'il ne vous a pas dit à propos de moi qui m'inquiète... Lui et moi aurons peut-être un jour, Dieu sait quand, l'occasion d'en parler.

— C'est une méprise, Votre Altesse.

Le tsar n'écoutait déjà plus. Il venait de sonner son majordome.

— Allez me chercher le père Jakof.

Quand le pope Jakof Ignatiev se présenta, le tsar lui demanda d'asperger la pièce d'eau bénite. Il avisa Cassandre :

— Vous direz au comte Joli-Cœur qu'en Russie, il y a un proverbe qui dit : *Ne crache pas dans le puits, tu pourrais avoir besoin de boire son eau.*

Le cocher de la troïka alla reconduire Cassandre rue du Bac. Le trajet suffit à peine pour que Cassandre assèche ses vêtements aspergés d'eau bénite.

Dès qu'elle le put, elle apostropha le comte Joli-Cœur et lui relata sa rencontre. Elle exigea que la comtesse soit présente durant son compte rendu. Quand elle eut terminé, elle demanda :

— Pensez-vous que j'ai mal agi? J'étais tellement certaine que c'était un traquenard que je me suis empressée de mal le juger. D'autant plus que les dernières paroles du tsar concernant Thierry ne sont pas très encourageantes.

En bon philosophe, ce dernier la réconforta par un autre proverbe russe :

— *À dire la vérité, on perd l'amitié.* S'il s'est montré sous son meilleur jour, tant mieux. Pour la suite, nous verrons bien. Ton honneur est sauf, et le bonheur de Quentin est préservé. Quoi de mieux ? Je suis le plus heureux des hommes en ce moment.

À la vérité, Thierry était inquiet, car il se doutait que le tsar, qui n'aimait pas perdre la face, prendrait sa revanche. Cependant, il ne soupçonnait pas de quelle manière il s'y prendrait. Il n'eut pas longtemps à attendre.

À son retour à Saint-Pétersbourg, le 21 octobre 1717, le tsar Pierre le Grand nomma un représentant de la Russie en France. En même temps, il demanda au roy Louis XV de nommer un agent diplomatique à Saint-Pétersbourg. Il se permit quelques suggestions. Surtout, il exigea de rayer de la liste de candidats potentiels le nom du comte Joli-Cœur, à la grande satisfaction du régent. Si le comte Joli-Cœur n'était plus considéré comme un personnage dangereux pour la sécurité de l'État, il venait de perdre son dernier allié européen et ami de longue date. Sans être en résidence surveillée, Thierry, dépité, préféra se cloîtrer dans sa luxueuse résidence de la rue du Bac et s'occuper, avec la comtesse, de l'éducation de son fils Quentin. Mais, comme l'intrigue était son oxygène, il ne put bien longtemps résister à l'envie de venger sa disgrâce et d'ourdir un complot pour punir le régent.

Cassandre, de son côté, venait de perdre ses chances de chanter un jour en Russie et en Ukraine. Cependant, le fait de savoir qu'elle pourrait se produire en Italie, si elle le voulait, la comblait.

La réputation du régent

Le comte Joli-Cœur se reposait à son hôtel particulier de la rue du Bac, entouré de sa comtesse, Mathilde, de son fils, Quentin, ainsi que de la mère du bambin, Cassandre. Cette dernière déclamait les vers de la pièce *Œdipe* que Voltaire avait fait jouer avec succès en 1718. Cassandre avait refusé d'y participer parce qu'elle interprétait le rôle de Phèdre à la Comédie-Française.

— Écoutez la qualité de ces vers :

« Ne crois pas que mon cœur
 « De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur ;
 « Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Égine,
 « Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,
 « On ne se cache point ces secrets mouvements,
 « De la nature en nous indomptables enfants ;
 « Dans les replis de l'âme ils viennent nous surprendre;
 « Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre :
 « Et la vertu sévère, en de si durs combats,
 « Résiste aux passions et ne les détruit pas. »

Mathilde applaudit poliment.

— N'est-ce pas que son style poétique est parfait ? demanda Cassandre.

— J'aime mieux les vers de Marivaux: ils sont plus modernes. Et l'amour «à la moderne» est plus intéressant que celui de la Grèce antique, affirma Mathilde.

—
Au nom de Marivaux, Cassandre fit une moue de désapprobation. Bien calé dans son fauteuil, comme le maître de céans, Thierry fit la fine bouche.

— C'est un affront à Cassandre qui interprète *Phèdre* de Racine au théâtre actuellement. Ne l'oublie pas, protesta-t-il.

La remarque prit de court Mathilde, qui ne voulut pas blesser Cassandre.

— Voltaire écrit en alexandrins, tandis que Marivaux préfère la prose, s'interposa Cassandre, en agissant comme arbitre de sa profession.

— Justement, je préfère le courant poétique moderne, voilà...

Mathilde flatta l'orgueil de son mari pour l'amadouer.

— Il me rappelle un certain Thierry Labarre dans sa jeunesse, avec son petit air séducteur.

Le comte Joli-Cœur lança un regard complaisant à sa comtesse. Cassandre continua en récitant de mémoire une satire en vers, intitulée *J'ai vu*, que Voltaire avait composée pour tourner en dérision le régent, Philippe d'Orléans :

« J'ai vu cet homme épouvantable

« Ce barbare ennemi de tout le genre humain

« Exercer dans Paris les armes à la main

« Une police abominable. »

Mathilde souriait sous cape, tandis que Cassandre demanda :

— Puis, comte Joli-Cœur, cet ogre ressemble-t-il à une de vos connaissances ?

Renfrogné, celui-ci répondit en bougonnant :

— Voltaire a le mot précis et le style acéré. Il décrit le régent tel qu'il est. Il a du courage, et nous devrions le féliciter pour son audace.

— Voilà qui est bien dit. Je lui en ferai part.

La conversation tourna alors autour de la venue du régent dans la loge de Cassandre après la représentation théâtrale de *Phèdre*. Cassandre était excitée d'avoir pu rencontrer le régent.

— Si vous saviez à quel point sa visite m'a honorée. J'en suis

encore tout émue.

Mathilde et Thierry échangèrent un regard complice qui n'échappa pas à Cassandra.

— Mais... il n'y a pas de faute à recevoir un tel hommage ! Le régent a simplement voulu démontrer son enthousiasme pour ma prestation dans ce grand rôle.

— Quels propos t'a-t-il tenus? demanda le comte.

— Il m'a tout simplement félicitée pour mon jeu de scène. J'étais tellement surprise que j'ai eu peine à garder mon sang-froid.

— Quelques princes royaux ou quelques courtisans devaient l'accompagner ; as-tu pu les reconnaître ?

— Un cardinal et un chef de police l'accompagnaient. Mais ils n'ont rien dit... Pourquoi toutes ces questions? C'est un honneur qu'une tragédienne reçoive les félicitations d'un prince. Souvenez-vous que le roy Louis avait fait de même à Versailles lors de la représentation de l'opéra *Cassandra*.

— Je m'en doutais. Philippe d'Orléans se fait toujours accompagner par ses sbires, Dubois et d'Argenson. Trois êtres inquiétants, Cassandra. Il faut t'en méfier.

— Et pourquoi donc ? Le rôle du régent est de préparer le petit Roy à régner.

— Oui, c'est vrai, mais tu n'es pas sans savoir qu'il mène une vie, disons... plutôt dissolue.

Cassandra toisa Thierry avec défi, ce qui n'échappa pas à Mathilde. Cette dernière, qui s'occupait de Quentin, prit la parole.

— Tu serais sans doute la dernière à savoir que le régent cultive les conquêtes féminines comme d'autres les fleurs ! Il les prend à partir de douze ans. De plus, il a toujours eu une prédilection pour les artistes de scène.

— Grandval, Desmares et actuellement Florence, s'empressa de dire Thierry.

Mathilde acquiesça, forte du soutien de son mari.

— La danseuse de l'Opéra ? demanda crûdement Cassandra.

— Celle-là, répondit fièrement Mathilde, au grand étonne-

ment de Cassandre de la savoir au fait des échos mondains.

Thierry sourit aussitôt à sa femme, tandis que Quentin cherchait à retenir l'attention des adultes en se roulant sur le tapis persan de la pièce. Mathilde essaya d'ébouriffer ses cheveux blonds soyeux pour le calmer, sans réussir. Elle abandonna la partie en faisant signe à Thierry de s'en occuper.

Âgé de cinq ans, Quentin était un petit garçon agité. Il avait hérité de sa mère sa disposition à chercher à se mettre en évidence et à se montrer intéressant.

Thierry ignora l'intention de sa femme. Irritée, celle-ci haussa la voix:

— Cela veut dire qu'avec son esprit retors, cet homme-là n'est pas allé te féliciter pour rien. Il te relancera; il a la réputation de harceler ses conquêtes féminines. Souviens-toi qu'il a fait embastiller Thierry. Nous sommes toujours en disgrâce, d'ailleurs. C'est un homme dangereux, indépendamment du fait qu'il est le protecteur du petit Louis XV.

— Les gens sont méchants; ils disent n'importe quoi pour salir la réputation des personnes qu'ils envient ou pour se venger. Je sais très bien me défendre.

Cassandre avait répondu à l'insinuation de Thierry, qui ne broncha pas. Il préféra plutôt renchérir.

— Il n'a pas la réputation d'avoir été le meilleur exemple comme père. Une de ses filles, la duchesse de Berry⁽¹⁷⁾, aurait été enceinte de lui, tandis qu'une autre de ses filles, Louise Adélaïde, religieuse à l'abbaye de Chelles...

— Je ne vous permettrai pas de parler contre mademoiselle d'Orléans qui, paraît-il, une fois abbesse, ferait jouer les pièces de monsieur Racine dans son monastère. D'ailleurs, j'aurai l'occasion de m'y produire, réagit aussitôt Cassandre en essayant d'assagir Quentin, qui n'arrêtait pas de faire le pitre.

L'enfant se mit à rechigner. La réplique surprit Thierry, qui ajouta:

— Ça prendrait une autorisation soit royale, soit papale pour y être invitée. Comprends que tu défieras toutes les lois morales de ce royaume.

— J'ai déjà été invitée et j'ai répondu oui.

— Par le régent? demanda Mathilde, livide.

— Par le cardinal Dubois, au nom du duc.

— Sais-tu ce qui se passe vraiment dans ce monastère, Cassandra ?

— Je ne veux pas donner d'importance à vos ouï-dire, répondit-elle, excédée.

— Je vais te le dire quand même ! rugit le comte.

Il prit son temps pour s'éclaircir la voix et continua :

— Sœur Louise Adélaïde d'Orléans, la fille du régent... n'est en fait qu'une débauchée. Elle pratique une étrange clôture, mademoiselle d'Orléans ! Elle ouvre les grilles de son monastère aux nobles qui veulent bien profiter des dévotions des nonnes. Celles-ci ont été formées par elle-même afin de rendre au septième ciel les nobles pèlerins en quête de spiritualité. En fait, sœur Adélaïde opère à la fois carmel et bordel, au su du régent, son père... Tiens, l'abbé Dubois, qui est le père confesseur de l'abbesse et de ses moniales, profite des largesses de ces charmantes religieuses, qu'il fréquente assidûment, d'ailleurs. Jamais il n'accepterait de déléguer cette charge, qui est loin d'être un fardeau pour cet ecclésiastique quinquagénaire.

Thierry avait encore le regard rieur en imaginant le ministère plutôt particulier quand il conclut, avec un sourire en coin qu'il essayait de camoufler en se plissant les lèvres :

— Il paraît même que sœur Adélaïde s'exerce au tir au pistolet plutôt que d'assister aux vêpres.

Mathilde sursauta.

— On dirait que tu l'as fréquentée, cette abbaye, et que tu la connais bien, cette sœur Adélaïde !

— Voyons, Mathilde ! répondit-il, mal à l'aise.

— Elle ne semble pas respecter la règle de la clôture. Je n' imagine pas mère de l'incarnation dans une telle conduite répréhensible, ajouta la comtesse.

Et, se tournant vers Cassandra, elle la prit par surprise en clamant:

— Je connais trop bien le bel exemple de conduite morale que nous ont légué mère Marie de l'incarnation et madame Barbe de Boullongne⁽¹⁸⁾, la tante de Guillaume-Bernard⁽¹⁹⁾, dans leur dévotion à la Sainte-Famille, pour ne pas te signifier mon désaccord à ce que tu côtoies le régent. Je n'oublie pas mon serment fait à ta mère sur son lit de mort de veiller sur toi... et c'est ce que nous faisons maintenant, Thierry et moi.

Thierry acquiesça.

— Tu dois déjà savoir ça, toi qui es allée chez les Ursulines à Québec, aux Trois-Rivières et à Versailles... Ta propre mère, Eugénie, était un modèle de conduite catholique. Malgré sa condition de mère de plusieurs enfants, de femme d'habitant et de maîtresse de maison, elle a tout fait pour accomplir ses exercices de piété, comme la récitation du chapelet en famille à la maison et comme organiste et maîtresse-chantre à l'église de Charlesbourg. Tu devrais la prier pour qu'elle t'éclaire et te guide.

Cassandra regarda ses interlocuteurs, l'air ahuri.

— Qu'est-ce qui vous prend de me faire une telle leçon ? À ce que je sache, je ne suis pas une conquête du régent ! Qui plus est, je suis bien capable de parer moi-même à tous ces débordements que vous m'avez décrits... Je me rappelle que ma mère et vous, Mathilde, avec votre congrégation de la Sainte-Famille... Non, rien...

Mathilde resta coite devant l'allusion de Cassandra. Thierry haussa les sourcils et voulut en savoir davantage.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai le souvenir que Mathilde, Anne et ma mère, avaient été expulsées de la congrégation de la Sainte-Famille par Monseigneur de Saint-Vallier. Oh ! je n'avais que cinq ou six ans, je crois, mais ma mère était tellement horrifiée qu'elle en a parlé longtemps après ! Est-ce vrai, tante Mathilde ?

Cette dernière hésita avant de répondre. Elle fixa son mari et avoua finalement :

— C'est tout à fait vrai, Cassandra. Eugénie, Anne et moi avons été expulsées momentanément de la congrégation parce que nous avons décidé d'assister à la pièce *Tartuffe* de Molière, à l'invitation du gouverneur Frontenac. Nous avons eu plutôt la grande politesse d'accepter parce que c'était notre gouverneur qui nous le demandait...

Madame de Champigny et certains autres membres de la congrégation de la Sainte-Famille, femmes de membres du Conseil souverain, avaient refusé. C'était Anne, la plus frondeuse d'entre nous, qui avait insisté, malgré la recommandation de Thomas. Il savait que Frontenac tenait tête à Monseigneur de Saint-Vallier... Pour sa part, Eugénie était tiraillée. Elle avait peur de manquer de respect à son gouverneur et à son évêque. C'était la première fois que je la voyais tergiverser ainsi. Mon Dieu qu'elle a dû le regretter ! Je ne l'ai jamais vue par la suite manquer de discernement dans ses décisions et être ambivalente. Tout d'un bloc, Eugénie... Je crois qu'elle en a voulu à Anne longtemps, certainement jusqu'au jour où l'on nous a réintégrées dans la congrégation. Mais ce n'est pas une certitude, car Eugénie n'était pas rancunière... Et puis, Monseigneur de Laval était bien vivant et il avait toujours beaucoup estimé ta mère. Il a sans doute profité de la capture de Monseigneur de Saint-Vallier, six ou sept ans plus tard, pour nous réhabiliter... Entre nous, il savait que nous étions indispensables à la bonne marche de la congrégation : Anne et moi à Québec, et Eugénie à Charlesbourg. En fait, le diocèse était plus à plaindre que nous... C'est ton frère Jean-François qui a supplié ta mère de revenir à son activité de zélatrice. Je crois que ce ne serait pas venu d'elle, que non !

— Je ne me souviens pas de ça. Plutôt, j'étudiais à Québec, et j'étais plus souvent à la place Royale et sur la rue du Sault-au-Matelot à m'exercer au clavecin.

Ces souvenirs attendrirent Mathilde.

— C'est vrai, tu n'étais plus tout à fait Marie-Renée, et pas encore Cassandre... Tu étais notre Marie-Chaton.

— Marie-Chaton ! Tu entends ça, Quentin ? C'était mon surnom de bébé.

Le garçonnet sourit à sa mère en lui répondant :

— Comme moi, « Tintin ».

— Tintin ? Qui t'appelle comme ça ?

— Monsieur Voltaire.

— Voltaire ? C'est la première nouvelle que j'en ai. Il faudra que je lui en glisse un mot. Ce n'est pas un surnom poétique. Tintin... ce n'est pas digne de son art.

Puis, se rendant compte qu'elle avait coupé la parole à Mathilde,

elle se tourna vers celle-ci et dit :

— Je disais donc que j'étais plus souvent à Québec qu'à Charlesbourg.

— Si tu le veux bien, permets-moi de te le raconter, comme Eugénie l'avait fait pour moi.

— Merveilleux ! Je suis tout ouïe.

— Tu sais que ta mère, une femme vertueuse au plus haut point, une femme sensée, pouvait tenir la dragée haute au clergé quand il le fallait. C'est son modèle de discernement que tu devrais avoir en tête en tout temps.

Cassandre sourit à cette exagération. Maintenant femme, elle se rendait compte que le courage avait toujours été la caractéristique dominante chez sa mère.

Mathilde se tourna vers Thierry afin d'obtenir son approbation. Ce dernier aurait eu envie d'ajouter qu'Eugénie n'était qu'une femme orgueilleuse et scrupuleuse, mais il se retint. Si ces qualificatifs convenaient à celle qui avait toujours été sa conscience, il n'aurait pas été apprécié des femmes de son foyer parisien.

La dispute

La discussion entre Mathilde, Thierry et Cassandre se poursuivait et la comtesse relata à sa protégée la vive prise de bec entre Eugénie et Jean-François.

Eugénie était dans tous ses états et ne réussissait pas à surmonter sa colère, alors que son fils Jean-François venait de lui faire part de son exclusion de la congrégation de la Sainte-Famille par Monseigneur de Saint-Vallier. Elle avait désobéi à la directive du prélat en assistant à une représentation théâtrale en compagnie de ses amies, Anne et Mathilde. Eugénie Allard était en train de faire virevolter le peu de poussière accumulée sur le plancher de la maison. Elle se servait du balai comme d'une arme offensive. Sa colère paraissait évidente aux yeux de son fils Jean-François, qui se préparait à la prêtrise et qui, en raison d'une permission spéciale, était venu rendre visite à sa mère à Charlesbourg.

— Vous ne devriez pas vous mettre dans un tel état, mère, ce n'est pas bon pour vos poumons... Vous pourriez vous blesser avec ce balai. Ils sont souvent mal fabriqués.

Eugénie s'arrêta net et le foudroya du regard.

— Laisse mes poumons tranquilles, mon petit garçon. Manuel... euh, le médecin de Charlesbourg est là pour me les soigner... Sache, de plus, que ce balai est résistant, puisqu'il a été fabriqué par tes frères, André et Simon-Thomas, à partir de nos grands chênes du bout de la terre. Les aurais-tu oubliés dans tes dévotions ?

— Maman ! Vous injuriez la sainte religion catholique du Verbe incarné. Qu'est-ce qui vous prend, tout d'un coup ? Je ne vous reconnais plus.

Le clerc Jean-François était figé par l'attitude scandaleuse de sa mère. La réplique de son fils, au contraire, augmenta la furie d'Eugénie.

— Notre bon prélat, Monseigneur de Saint-Vallier, nous a injustement mises à la porte de la congrégation de la Sainte-Famille, Anne, Mathilde et moi.

Silencieux, Jean-François fixait le plancher à la recherche de poussière récalcitrante.

— C'est un outrage fait à ta mère ! Cette nouvelle a fait le tour de la paroisse dans le temps de le dire, de sorte que je suis maintenant la risée du canton. De quoi ternir l'honneur de ton père pour l'éternité, lui, un homme si respecté... Nous avons tellement donné de nous-mêmes et fait de notre mieux. Ton père aussi est exclu de la congrégation, par le fait même.

— Ce n'est pas lui le fautif.

— Tu sauras, mon garçon, qu'une famille comprend le père, la mère et leurs enfants... Le père en premier, bien entendu. Or, en m'excluant de la congrégation de la Sainte-Famille, Monseigneur nous exclut tous, toi y compris. Tant que tu n'es pas ordonné, ta seule famille est la nôtre. La Sainte-Famille passe après. Puis-je te dire que ton père n'est pas très heureux de la tournure de ces événements ? Il pourrait même s'opposer à ce que tu deviennes prêtre.

— Mais j'ai la vocation, maman. Il ne pourrait pas faire ça !

— Évidemment, je ne l'encouragerai pas, même que j'essaierai de l'en dissuader... Comme je lui ai promis obéissance au pied de l'autel, comme une bonne épouse, je me conformerai à sa ligne de conduite... Nous avons besoin de bons bras aux champs et nous épargnerions les gages d'un aide-fermier.

Découragé, Jean-François regarda sa mère avec consternation. Prenant sur lui cependant, il osa rétorquer :

— La Sainte Vierge n'a jamais assisté à une pièce de théâtre impie.

— Évidemment, ce n'était pas de son époque.

— L'eût-été quelle aurait eu le discernement de s'en abstenir ou de demander l'avis de son fils, notre Seigneur.

— La Sainte Vierge était veuve, pas moi ! C'est différent... Ton père aurait pu être de bon conseil, c'est vrai. Seulement, il n'est pas bavard et il travaille tellement qu'il est rare que l'on discute de ces sujets sérieux.

— Même pas dans l'intimité ?

La colère envahit aussitôt Eugénie.

— Le mariage et l'ordre sont deux sacrements sacrés, mais très différents. Tu ne pourras jamais comprendre ce qui se passe dans

la chambre à coucher des époux, même quand tu seras prêtre au confessionnal.

Jean-François ne s'intéressait qu'à la joute rhétorique avec sa mère.

— Vous venez de me dire que père pourrait me réclamer aux champs !

Décidément, il fera un très bon jésuite, se dit-elle.

Comme Eugénie se sentait faiblir devant l'argumentation de son fils, elle se cabra.

— Qui nous dit que Jésus aurait été à la maison pour prodiguer ses conseils catholiques à sa sainte mère ? Ça aurait pu se produire pendant sa vie publique, qui a duré trois longues années. Autant de temps, ça décourage une mère, même la mère de Dieu. Une femme peut trébucher, même la meilleure des mères et la plus dévouée... D'ailleurs, même si j'avais voulu, comment aurais-je pu te demander conseil, puisque tu vis enfermé ou presque au Grand Séminaire ?

— Ne rejetez pas sur moi votre faute. Selon moi, votre punition était bien justifiée. Et ça aurait pu être pire...

— Comment ça, être pire que cet affront innommable ? L'excommunication, peut-être ?

Le clerc fit un signe de tête ambigu.

— L'excommunication, c'est ça ? Nous n'y avons même pas assisté, à cette représentation, puisque le gouverneur Frontenac l'a fait annuler !

— Mais vous en aviez la ferme intention... c'est tout comme, répondit Jean-François, fier de ses connaissances théologiques toutes récentes.

Il fixa sa mère et, convaincu d'avoir pris le dessus sur elle, il continua avec arrogance :

— En fait, ma visite est plutôt une démarche épiscopale.

Les yeux d'Eugénie faillirent sortir de leurs orbites.

— «Épiscopale», mon garçon ? répéta-t-elle d'une voix faiblarde, blanche de peur.

— Une mission de la plus haute importance, confiée par monseigneur de Saint-Vallier lui-même.

— Doux Jésus, que va-t-il m'arriver?

Fort de son importance, Jean-François Allard bomba le torse au point d'en faire bouger le crucifix qui reposait sur sa poitrine.

— Notre prélat vous demande d'implorer son pardon publiquement en avouant votre faute aux paroissiens de Charlesbourg.

Toujours debout, son balai en main, Eugénie faillit s'évanouir. Elle s'appuya sur le dossier d'une chaise en babiche, au risque de la faire basculer. Finalement, elle réussit à s'asseoir et s'éventa avec le rameau d'olivier qu'elle avait sorti de l'armoire en prévision de la venue de son fils.

— Mes chaleurs ! Qu'il fait donc chaud dans cette pièce ! Il faudra éviter d'attiser le feu.

— Voyons, maman, vous m'aviez demandé d'éteindre l'âtre.

— Excuse-moi, je ne m'en souvenais plus... Ta mère est souffrante, mon garçon. Nous sommes mieux de reprendre cette conversation une autre fois.

— Monseigneur s'attend à ce que je revienne lui remettre votre décision pour les vêpres.

— Tu dois partir bientôt, c'est ça?

— Plus vite j'aurai votre décision, mieux ce sera.

— Tu pourrais rester à souper. Ton père, tes frères et ta sœur seront contents de te revoir. Je te donnerai ma décision juste après.

— Monseigneur croira que c'est de la manipulation de votre part, et ça ne fera qu'attiser sa colère.

— Est-il si furieux après nous trois ?

— Encore plus après vous, qui représentiez un modèle de vie auprès de nos brebis égarées.

Eugénie pensa aussitôt au cheptel de moutons de Thomas Pageau et grimaça.

— Excommunication, disais-tu ?

— Monseigneur de Saint-Vallier pourrait se rendre jusque-là.

— Ton père aussi ?

— Non ! D’abord, c’est un homme, et puis il n’avait pas l’intention d’assister à cette pièce.

Eugénie se mit à jongler.

Je serais la seule excommuniée dans cette maison! François ne permettrait jamais ça. Il demanderait une audience à Monseigneur L’Ancien.

Puis, elle fixa son fils dans les yeux, doutant de ses propos.

— A-t-il prononcé le mot « excommunication » ?

Jean-François se sentit soudain sur la défensive.

— Euh... non, pas encore.

— Alors, il viendrait de toi ?

— Pas davantage... C’est vous qui l’avez prononcé.

— Et tu n’as pas contesté.

Eugénie, en dépit de toutes les convenances, mit au rancart sa distinction. Elle se leva de sa chaise et fit face à Jean-François, de toute sa hauteur, les mains sur ses hanches, prête au combat.

— Tu diras à notre prélat que ta mère n’a pas l’intention de se faire manger la laine sur le dos comme d’autres brebis campagnardes, selon l’expression des bien-pensants de l’archevêché.

Eugénie pointait son regard perçant et déterminé au plus profond des prunelles de Jean-François. S’il y avait eu des témoins de la scène, ils auraient pu voir le scintillement des éclairs dans les yeux des deux protagonistes de cette joute morale. Elle continua :

— Nous avons tout fait, ton père et moi, pour répandre la dévotion à la Sainte-Famille, à Charlesbourg, comme Monseigneur L’Ancien nous l’avait demandé. Et ton père, un homme méritant s’il en est un, avait déjà sa charge comme père de famille, comme habitant et avec son atelier. Il s’est épuisé, le pauvre homme !

La formule fit son effet; le clerc Jean-François baissa les yeux. Eugénie ressentit sa victoire. Elle savait que ses fils vouaient une très grande admiration à leur père, François. Elle n’en resta pas là cependant. Elle voulut faire la démonstration de l’injustice qui lui avait été faite.

— Ton père et moi, nous nous sommes déplacés souvent, de soir comme de jour, comme le curé le fait pour sa visite paroissiale. C'est Odile Langlois qui vous gardait, t'en souviens-tu? Parce que îles âmes nécessiteuses avaient besoin de notre aide. Au début, nous allions jusqu'au bourg du Fargy à Beauport. Par la suite, quand Charlesbourg s'est développé, nos villageois devinrent plus nombreux, et nous avons fait notre zèle dans les environs, bien entendu.

— Vous n'avez fait que ce qui vous était permis en tant qu'épouse et paroissienne ! eut l'impertinence d'avancer l'ecclésiastique.

La remarque désobligeante enragea Eugénie.

— J'accepte le peu de place que le clergé laisse aux femmes dans le diocèse, même si nous méritons mieux. Sache toutefois que c'est à moi, et non à ton père, que monseigneur L'Ancien avait demandé d'être zélatrice de la Sainte-Famille à Charlesbourg. .. Comme j'ai su prendre la place qui me revenait, c'est ton père qui en a eu le mérite. Je me suis toujours soumise à ses dires. Seulement...

Eugénie toussota afin de chercher le soutien de son fils. Comme il ne venait pas assez vite à son goût, elle haussa le ton.

— Sache aussi, mon garçon, que j'ai suivi à la lettre les directives du diocèse. Je ne suis pas allée à la messe tous les jours, mais il n'y avait pas de curé permanent à Charlesbourg quand tu es né. Toutefois, nous avons, tous les soirs, récité le chapelet en famille, et j'ai lu ce qu'il y avait d'écrit derrière cette image sainte, après la cérémonie du chapelet.

Eugénie fixa du regard l'image de la Sainte Vierge accrochée au mur. Jean-François connaissait par cœur ce qui était écrit au dos de l'icône.

— C'est un Ave écrit en latin. Ce n'était pas nécessaire de le lire, puisqu'on avait déjà récité Y Ave une trentaine de fois, dit Jean-François.

La remarque saisit Eugénie.

— Un Ave écrit en latin ?

— Comme il se doit, mère, en latin. Sinon, ce ne serait pas un Ave.

— Ne te moque pas de ta mère, sinon tu pourrais t'en repentir. Je n'ai pas ton instruction théologique, mais je savais que c'était le

langage de la Bible.

— La Bible fut écrite en hébreu, tandis que les évangélistes employèrent plutôt le grec.

— Le grec... Peu m'importe que cet *Ave* ait été écrit en latin, en hébreu ou en grec. Ça t'a inspiré pour ta vocation religieuse et puis ça a permis à tes frères d'apprendre une langue étrangère. Des fois, ça pourrait servir. Même Marie-Chaton devrait chanter

— cet Ave pour préparer sa voix aux cantiques, quoiqu'elle soit encore bien jeune... C'est Catherine, la femme d'André, qui la garde en ce moment... J'ai perdu le fil de ma pensée... Qu'est-ce que je disais?

— Que vous n'aviez pas manqué à vos devoirs de chrétienne...

— Plus que ça: de zélatrice de la congrégation. Nous avons prié en famille pour les défunts, nous avons secouru les malades, les pauvres et les couples en peine, comme Ignace Bergevin et sa femme. Pendant que ton père s'occupait de l'entretien de la chapelle, j'en étais l'organiste et la directrice de la chorale. La dévotion à la Sainte-Famille demandait un engagement total, et nous l'avons donné avec enthousiasme, ton père et moi, sans rechigner. Jamais !

Le ton péremptoire sur lequel elle finit sa déclamation agaça Jean-François.

— C'est très édifiant. Je vais en faire part à Monseigneur de Saint-Vallier, ajouta-t-il de manière indifférente.

Ce ne fut pas au goût d'Eugénie.

— Ce n'est pas ce que je veux que tu lui dises, mon garçon, puisqu'il sait déjà tout ça. Je veux qu'il sache que d'avouer publiquement une faute bien vénielle à la population de Charlesbourg ne ferait que ridiculiser le clergé diocésain à leurs yeux. De là à les décourager de continuer la dévotion à la Sainte-Famille, il n'y a qu'un pas.

— Mais vous allez continuer à l'encourager, cette dévotion, n'est-ce pas?

— Pas si notre prélat m'enlève mon dernier souffle de vie en m'immolant sur la place publique... Il est certain que je continuerai à prier la Sainte-Famille, mais en silence, comme une Ursuline cloîtrée. Sache, mon garçon, qu'un cœur de mère peut saigner, mais jamais autant que par ce coup de glaive que vous essayez de me donner.

— Vous exagérez ; nous n'assassinerons personne.

— C'est tout comme, car je ne serai plus tout à fait ta mère.

Jean-François sursauta.

— Et comment ça ?

— Comment veux-tu que je reste une mère au cœur pur si

vous m'obligez presque à vendre mon âme au diable en me traitant comme une sorcière? Aurais-tu encore la fierté de te savoir mon fils?

— Vous ne le feriez pas, mère, je ne vous connais que trop.

— Si j'étais toi, je ne prendrais pas ce risque-là.

— Êtes-vous sérieuse ?

— Une femme possédée du démon ne répond pas de ses actes.

Effrayé, Jean-François fit aussitôt son signe de croix.

— Allez vite chercher l'eau bénite et le rameau d'olivier. Je vais vous exorciser... par prévention.

— Ça ne sera pas nécessaire si tu dis à ton évêque que les femmes de Charlesbourg, notamment les filles du Roy — et elles sont encore nombreuses —, sont solidaires entre elles. Elles accepteront difficilement que l'on humilie leur condition féminine sur la place publique... Elles pourraient se rebeller contre le pouvoir de l'Église, et ça ferait beaucoup d'excommunications en même temps... trop ! Le pape pourrait se poser des questions au sujet de celui qui mène le diocèse. Les âmes sont assez difficiles à convertir sans qu'on s'amuse à condamner les meilleures.

Jean-François cherchait à comprendre.

— Ce qui veut dire ?

— Ça veut dire que ta mère va fomenter une rébellion paroissiale si vous persistez à m'humilier de la sorte. Tous les anciens protestants de Charlesbourg vont redevenir huguenots, crois-moi, et vous l'aurez bien cherché.

Eugénie avait de la bave à la commissure des lèvres, de telle sorte que Jean-François eut l'impression qu'elle s'était transformée en sorcière. Il eut peur.

— Non, non, n'en faites rien. Je vais convaincre Monseigneur d'oublier toute cette histoire.

— Plutôt une tempête dans un verre d'eau. Après tout, une femme a bien le droit de s'ouvrir l'esprit à des nouveautés tout en restant bonne catholique, sauf le respect et l'obéissance que je dois à Monseigneur de Saint-Vallier.

— Pensez-vous qu'en vous repentant publiquement, ça n'augmenterait pas mes chances d'être bien vu de notre prélat ?

Horri  e d'avoir entendu une telle ineptie, Eugénie prit sur elle pour ne pas   triper son fils.

— C'était donc ça ! Tout est bon pour accélérer ta carrière ecclésiastique. Commence par être ordonné et nous y veillerons par la suite. Ce n'est pas en sacrifiant ta mère que tu auras plus de mérite. Et que je te voie agir de même avec les autres, plus tard !

— Pardonnez mon péché d'orgueil. Je suis inexcusable.

Eugénie toisa son fils en le défiant. Puis, respirant profondément et tentant de reprendre ses sens, elle alla ranger le balai dans le placard et referma la porte avec bruit. Jean-François, qui connaissait bien le caractère fort de sa mère, jugea bon de ne rien ajouter. Eugénie se dirigea alors vers le vaisselier et commença déplacer des assiettes en bougonnant. L'ecclésiastique eut peur d'en être la cible.

— Je vous répète que je suis inexcusable.

— Je ne suis pas encore sourde ; je t'ai bien entendu la première fois... Tu seras excusé seulement si tu restes à souper avec nous. Que dirais-tu d'un bon ragoût ? Je te trouve bien amaigri. Tu ne dois pas manger à ta faim, au Grand Séminaire.

Jean-François respira d'aise. Le gros de l'orage venait de passer.

— Mon ministère se fait surtout à l'heure des repas, de sorte que n'ai pas le temps de manger vraiment.

— Est-ce possible ? Notre prélat doit comprendre que nous sommes ta vraie famille jusqu'au moment où tu seras ordonné. Tu vas manger plus qu'   ta faim, ce soir. En attendant le souper, j'aimerais que nous chantions des airs de la Normandie de ton père.   a te changera des psaumes et des cantiques. Qu'en penses-tu, mon petit garçon ?

Eugénie commença ébouriffer les cheveux blonds de son fils, comme elle le faisait lorsqu'il était petit. Elle souriait.

— Tu as le cheveu un peu dru et court, je trouve.

— Je serai tonsur   bientôt.

— C'est bien, c'est bien. Ta mère est vraiment contente de toi.

Le clerc Jean-François percevait le geste maternel comme une bénédiction. Il souriait de b  atit  de dans un silence monacal.

Quand elle s'en rendit compte, Eugénie s'en inquiéta...

— Bon, il est temps de préparer le souper. Ton père et tes frères vont revenir des bâtiments. J'aimerais bien que Marie-Chaton rencontre son grand frère. Elle t'aime tellement, tu sais.

Comme Jean-François ne réagissait pas, Eugénie devint suspecte.

— Il me semble préférable que tu ailles chercher ta petite sœur chez André. En même temps, ça te donnera l'occasion de les saluer tous. Sais-tu que ça fait longtemps que Catherine et André n'ont pas eu de tes nouvelles? Tu leur manques, continua-t-elle en parlant plus fort.

Sorti de sa méditation, le clerc Jean-François ne put que répondre:

— Vous avez bien raison, maman. Un bon prêtre ne doit pas négliger sa famille, même s'il la quitte un jour pour se joindre à sa nouvelle famille ecclésiastique.

— Bien parlé, mon garçon... Une mère a un rôle différent, mais tout aussi important. Elle doit veiller à ce que le démon ne puisse s'infiltrer dans sa maison... Et Dieu sait qu'il a tellement d'astuces dans son sac, comme de faire disputer une mère et son fils ! martela-t-elle.

Eugénie se remémora la conversation avec dom Claude Martin, son directeur spirituel et fils de Marie de l'incarnation : « N'oubliez surtout pas, Eugénie, que le Malin se retrouvera sur votre route sous des déguisements inimaginables. »

— Si tu le veux bien, j'aimerais que nous récitons quelques Ave avant le souper, dans la langue de ton choix, afin de purifier nos âmes.

— Purifier nos âmes? Si je le pouvais, j'aimerais tellement vous confesser.

Eugénie sursauta.

— Me confesser ? Tu attendras ton ordination, mon garçon. Pour le moment, je crois bien que c'est toi qui requiers la rémission divine à vouloir venir m'obstiner et me relancer dans la maison familiale.

Jean-François s'avança vers sa mère et voulut l'embrasser sur le front. Celle-ci recula aussitôt.

— Qu'est-ce qui te prend? *Vade rétro, Satana.*

— Vous parlez latin, maintenant ?

— Je parle plutôt au diable en toi... Va retrouver les autres.

En disant cela, Eugénie se dépêcha d'ouvrir la porte et d'indiquer la sortie à son fils. Elle s'éventa de la main.

— Va me chercher Marie-Chaton. Sa pureté ne fera que bonifier cet intérieur... Nous en avons grandement besoin.

— Mais...

— Va, je te dis. Le grand air te fera du bien.

Le clerc Jean-François regarda sa mère sans trop comprendre. Il se leva et prit le sentier qui menait chez son frère André.

Bien parlé, Eugénie. Jean-François est un bon garçon. Il cherchera par tous les moyens à nous éviter cette humiliation. Et peut-être que Monseigneur de Saint-Vallier réalisera sa faute... Qui sait ?

Sans trop s'en rendre compte, Eugénie se mit à réfléchir tout en préparant le repas du soir.

J'ai suggéré un bon ragoût. Alors, je vais le faire consistant. Je suis bien fière de mon petit garçon, malgré tout. Il ira loin sur le chemin de la sainteté... Saint Jean-François Allard... Non, tout de même! Qu'il commence par devenir évêque du diocèse de la Nouvelle-France et le reste se fera tout seul... C'est ça... évêque ! Tout un exploit pour un agneau campagnard de Charlesbourg.

— Voilà, Cassandre, comment ta mère a su tenir tête aux visées dominatrices et humiliantes de Monseigneur de Saint-Vallier. C'était bien fait ! conclut Mathilde avec fierté, validant son opinion en alternant son regard d'un côté à l'autre.

Pendant que Thierry était occupé à savourer son cigare, Cassandre avait un petit sourire en coin et amusait Quentin, assis sur ses genoux, en le chatouillant.

— N'est-ce pas qu'Eugénie avait du panache pour tenir tête au prélat ? Avec Madeleine d'Allonne, dont elle se méfiait, elles furent de toutes les filles du Roy les seules qui aient pu tenir tête au clergé tout en obtenant sa gratitude. Du bout des lèvres, parfois, car nos prélats n'aimaient pas la contestation.

— Madeleine d'Allonne n'était qu'une intrigante, une rebelle qui ne cherchait qu'à me voler mes routes de traite. Eugénie, elle, avait du calibre, du talent.

Cassandre et Mathilde tournèrent simultanément la tête dans la direction du comte. Cassandre paraissait tout étonnée du compliment fait à la mémoire de sa mère. À son souvenir, c'était la première fois qu'il vantait Eugénie. Presque incrédule, elle lorgna avec fierté du côté de la comtesse, pour observer son appréciation.

Mathilde avait les yeux fixés dans ceux de son mari. Celui-ci arborait un sourire victorieux, attendant les vivats de Mathilde pour le récompenser de ses bons mots. Il fut pris de court quand il l'entendit dire :

— Tu ne m'avais jamais dit que tu avais courtoisé Madeleine d'Allonne, cachottier !

Thierry n'en revenait tout simplement pas du raisonnement de sa femme.

— Pas du tout; je la connais à peine.

— Tiens, tu viens d'avouer que tu la connais ! Une autre de tes conquêtes, je suppose.

Un ange passa. C'était la première fois que Mathilde lui exprimait sa jalousie devant une tierce personne adulte. Thierry savait qu'elle craignait toujours la Mohawk, Dickewamis, mais il n'avait jamais soupçonné qu'elle avait pu apprendre quoi que ce soit de ses autres liaisons.

— Mais comme tout le monde à Québec, quoi !

Devant le regard assassin de sa femme, Joli-Cœur ajouta :

— Tout de même ! Madeleine d'Allonne est un drôle de piquet qui a depuis longtemps perdu sa féminité à explorer de nouvelles routes de traite, si jamais elle en eut une.

La réponse de Thierry eut l'heur d'apaiser Mathilde. Profitant de cette accalmie, il se leva et la prit dans ses bras.

— Tu es immensément plus jolie qu'elle. C'est d'ailleurs pour ça que tu as été mon premier amour et que je t'ai épousée.

— J'ai toujours pensé que j'avais été la seule à avoir pris possession de ton joli petit cœur.

— Tu sais bien que lorsque je t'ai vue la première fois, sur le *Sainte-Foy*, mon cœur a chaviré.

Ce disant, il lui fit un câlin qui sembla la réconforter un peu, mais pas tout à fait cependant.

— Il y a quand même eu Dickewamis, joueur de piccolo.

Les deux bras de Thierry lui tombèrent le long du corps. Il était ébahi par sa manie de ressasser le passé.

— Mais c'est de l'histoire ancienne, tout ça ! Je t'ai expliqué de nombreuses fois. Je me suis enfui avec Dickewamis par dépit d'amour pour toi. Tu ne voulais plus m'épouser !

— J'aurais bien aimé, mais je ne le pouvais pas. Tu n'étais pas encore installé.

— Oublions ça une fois pour toutes, si tu le veux... N'empêche que tu aurais pu te sauver avec moi, et nous nous serions

immédiatement mariés, si ça n'avait pas été d'Eugénie et de sa droiture pudibonde et scrupuleuse.

Amoureuse, Mathilde se lova aussitôt dans ses bras en lui chuchotant à l'oreille :

— Je le savais, Joli-Cœur, que tu étais un bel hardi !

Encore une fois, le comte Joli-Cœur se sentait en plein contrôle des sentiments de Mathilde. Il s'apprêtait à pavoiser quand ils entendirent la vive réaction de Cassandre, provoquant le sursaut de Quentin et son pleurnichement.

— Ça suffit, vous deux... Sauf votre respect, tante Mathilde, puis-je vous rappeler que vous êtes mariée avec Thierry et que, depuis le temps, il a réussi à très bien s'installer ? Vous n'avez qu'à regarder où vous viviez à Québec, sans parler de cette très belle demeure à Paris !

Mathilde resta coite, tandis que Thierry remerciait Cassandre par un clignement d'yeux. Il fut stupéfait à son tour lorsqu'elle l'interpella.

— Ma mère n'était pas aussi en adoration devant le clergé que vous semblez le penser.

— Ah non ? répondirent en cœur la comtesse et le comte Joli-Cœur.

Cassandre eut l'impression de s'être trop avancée.

— J'en ai peut-être trop dit. Je ne veux surtout pas salir sa mémoire. Elle en a vraiment voulu à l'évêque et rongea son frein en attendant le moment voulu pour lui remettre le change. C'est Jean-François qui en a fait les frais.

.— Salir ? Voyons, Cassandre. Je doute fortement que sa conduite ait été à ce point répréhensible. Au contraire, elle s'est défendue contre l'omnipotence du prélat. Encore une fois, elle a été au combat pour nous, ses amies, et elle a gagné. Nous lui en avons été très reconnaissantes, d'ailleurs.

— Je crois que maman comprenait plutôt bien la démarche de Jean-François. Elle a saisi l'occasion pour sa revanche, c'est tout, continua Cassandre, songeuse.

— C'est certain qu'Eugénie avait deviné l'embarras de ton frère à transmettre le message de Monseigneur de Saint-Vallier, répondit Mathilde.

— Connaissant ma mère, par ailleurs, je ne sais vraiment pas si elle se doutait de l'effet de sa force de caractère... Au fond, elle n'était pas méchante.

— Elle n'était pas naïve non plus. Eugénie était éprise de justice. Comme le clergé avait commis une faute, elle s'est servie de la même arme pour réparer le tort causé aux zélatrices de la congrégation de la Sainte-Famille. Elle savait bien que ton frère en faisait les frais... Cependant, son amour maternel a vite repris le dessus.

— Chère maman, elle nous a tous marqués, pour le meilleur et pour le pire.

Soudainement, des larmes montèrent aux yeux de Cassandra, qui hoqueta en reniflant :

— Que son âme repose en paix !

— Tu as bien raison, Cassandra, laissons nos morts reposer en paix.

Cassandra prit un air recueilli. Puis, après s'être mouchée, elle ajouta spontanément :

— Je pense souvent aussi à Anne et Manuel !

Décontenancés par l'émotivité de Cassandra, Mathilde et

Thierry se regardèrent.

— C'est bien une fin amoureuse insolite, n'est-ce pas, Thierry ? interrogea Mathilde.

— Hum ! Tu devrais t'en souvenir, ma chère.

Mathilde cherchait dans ses souvenirs, recueillie.

— Impossible, puisque j'ai été me coucher avant la fin du récit de Tancrede Fréchette. Et toi, Cassandra, tu t'en souviens ?

— Je vous ai suivie peu de temps après. Je ne pouvais plus en supporter davantage. Je me demande comment il se débrouille, au fief Chicot, celui-là, chez la belle Etienne et sa marmaille.

Mathilde interrogea de nouveau son mari.

— Et qu'avait dit Tancrede ?

— Qu'ils avaient été retrouvés en mer, morts gelés, enlacés,

accrochés à une épave. Que c'est triste !

— Ça me surprend que cette étrange mort soit arrivée à Anne. Je l'aurais mieux compris de la part d'Eugénie !

— Thierry, ce que tu peux être malhabile pour un diplomate de carrière ! Vois-tu la peine que tu causes à Cassandre ? Je te demande de t'excuser et, si elle te pardonne, c'est parce qu'elfe a encore de l'estime pour toi. Que tu ne mérites sans doute pas, par ailleurs... Sache que nous ne choisissons pas le moment et les circonstances de notre mort !

Penaud, Thierry se leva et s'avança vers Cassandre. Il lui fit un baisemain.

— Je te demande pardon. Je n'ai pas voulu insulter la mémoire de ta mère. Je me suis réellement mal exprimé. J'ai seulement voulu dire que les femmes de Manuel sont décédées, alors qu'il les a entourées de son amour jusqu'à la toute fin.

Cassandre fit signe à Thierry que cette bévue était déjà oubliée, et Mathilde s'exclama :

— J'espère que tu seras présent au moment de mon dernier soupir !

Thierry se retourna alors vers sa femme pour lui répondre :

— Nous serons unis pour l'éternité, tu le sais bien.

Sa réponse rassura Mathilde. Le charme mythique du comte Joli-Cœur avait encore une fois réussi à le tirer d'une situation problématique. Thierry continua :

— Je vais reprendre le récit de Tancrède Fréchette jusqu'à la fin... Te souviens-tu au moins, Mathilde, qu'à leurs noces, Manuel avait offert une année de lune de miel à Anne en France et en Espagne?

— Thierry, je t'en prie. C'est déjà assez triste comme ça ! s'offusqua Mathilde.

— Ils étaient restés à Paris beaucoup plus longtemps que prévu... et ce fut tant mieux, ajouta Cassandre, pour apaiser la tension.

— C'était comme si leur destin essayait de retarder une échéance tragique, ajouta Thierry.

Un silence plana. Thierry remarqua le regard interrogateur de Cassandra. Mathilde continua :

— Ils avaient bien hâte de visiter le Pays basque espagnol, la patrie natale de Manuel... Tancrède avait eu une brève conversation à ce sujet avec Manuel... J'imagine qu'Anne nous aurait écrit du Canada si ce n'avait été de cette épouvantable tragédie aussitôt après leur départ de La Rochelle...

CHAPITRE VIII

Le naufrage

Accoudés au bastingage, Anne et Manuel Estèbe étaient en train de prendre le frais tout en se remémorant les meilleurs moments de leur voyage de noces. Manuel, entourant de son bras l'épaule de son épouse, l'étreignait délicatement afin de la rassurer silencieusement en raison du mauvais temps qui semblait poindre à l'horizon. Celle-ci lui témoignait son amour en se blottissant contre lui et en le regardant de manière attendrie.

Au moment de la réception de leur mariage, Manuel avait surpris son épouse, leurs parents, leurs amis et leurs invités en annonçant officiellement un voyage de noces d'une année en France et dans le Pays basque espagnol. Anne et Manuel avaient été accueillis d'abord sur la rue du Bac à Paris par la comtesse et le comte Joli-Cœur, partis sur le *Belle-Saison*, ainsi que par Cassandra. En excellente compagnie, leur séjour parisien avait duré plus de temps que prévu, au grand contentement de tous.

— Tu devrais mettre ton châle, Anna ; tu pourrais prendre froid. Le temps semble vouloir se rafraîchir. Ou plutôt, le temps se gâte : je pense qu'une tempête s'annonce. Entends le tonnerre et vois les éclairs zigzaguer dans ce ciel noir.

— Je l'ai laissé dans la cabine. Ça me fait peur... un orage se prépare. Nous devrions rentrer.

— Pas encore, *mi amor*, rien ne presse... Le voici, ce châle.

—
Anne, surprise, regarda son mari avec amour. Elle l'embrassa tendrement sur la joue.

— Toi, mon conquistador, rien ne t'échappe, vraiment !

— C'est parce que je ne veux pas perdre mon épouse chérie.

Aussitôt, il déposa le vêtement sur les épaules d'Anne. Le compliment la flatta. Elle se colla contre l'épaule de son mari. Elle en avait même oublié le mauvais temps et le froid.

— J'ai l'intuition que tu serais resté plus longtemps chez toi en Basse-Navarre si nous n'avions pas éternisé notre séjour à Paris.

Anne caressait le dos de son mari. Elle semblait vouloir lui soutirer des aveux.

— N'est-ce pas que j'ai raison?

Manuel Estèbe respirait l'air du large à pleins poumons, sans égard pour la houle qui avait commencé à fouetter les flancs du navire. Il hésita avant de répondre :

— Tu paraissais tellement t'amuser avec Mathilde et Cassandre. De vraies jouvencelles !

— Pas toi, avec Thierry? Pourtant, vous vous êtes toujours bien entendus.

Manuel passa sa main dans les cheveux d'Anne et lui sourit.

— Bien sûr, mais pas autant que tu pourrais le croire.

La réponse de Manuel laissa Anne perplexe.

— Ah non ? Pourtant...

— Le soir, entre amis, il était plutôt enjoué, comme le Thierry que nous connaissions à Québec. Cependant, comme à Paris, ses hautes fonctions diplomatiques et protocolaires l'obligeaient à une attitude beaucoup plus froide... Il était beaucoup moins naturel, voilà. De plus, comme c'est un homme d'affaires redoutable, il ne lui restait que peu de place pour la fantaisie... C'est dommage... Mais ça m'a donné la possibilité de visiter mes confrères médecins à Paris. J'ai hâte de raconter tout ça au docteur Michel Sarrazin.

Comme elle savait que le médecin du Roy lui vouait une grande admiration, Anne s'empessa d'ajouter :

— C'est avec une grande curiosité que Mathilde et moi avons visité La Pitié-Salpêtrière.

Puis, satisfaite de son intervention, Anne continua :

— Pourquoi est-ce dommage ? Mon défunt, Thomas, me l'a toujours décrit comme un écervelé. C'est d'ailleurs lui qui l'avait sauvé de la potence.

— Eugénie m'a toujours dit que c'était Mathilde !

En entendant prononcer le prénom d'Eugénie, le visage d'Anne se rembrunit. Elle n'ajouta rien au commentaire. Manuel, ayant perçu sa frustration, crut bon d'orienter la conversation sur un autre sujet.

— Notre chez-nous est à Québec. J'ai bien hâte de revoir Charlotte et Guillaume. Je me demande comment Guillaume se débrouille dans sa fonction de garde-magasinier royal.

— Thierry ne t'en a pas parlé ?

— La conversation ne s'y est pas vraiment prêtée. J'imagine que, si ça avait mal été, il m'en aurait fait mention. Connaissant Guillermo, il doit être un excellent collaborateur.

— Tu vois, tu t'inquiètes pour rien. Et puis, Charlotte est là pour le conseiller et lui donner le soutien nécessaire. À leur âge, ils sont capables de se débrouiller seuls.

— Je le crois aussi... En fait, je me demande si Guillermo s'ennuie de la médecine... Tu sais que la médecine est une vocation ; médecin un jour, médecin toujours.

— Avant de penser au travail, pour le moment, notre lune de miel ne sera pas terminée tant que je ne verrai pas le cap Diamant.

— Elle pourrait même se continuer après, qu'en penses-tu ?

— Euh... nous verrons. Nous aurons peut-être la surprise d'être grands-parents... ou sur le point de l'être. Dans un tel cas, toute mon attention ira vers Charlotte.

— Toute ?

Anne se rendit compte de sa bévue. Amoureuse, elle se lava

contre le torse de son mari.

Déjà, de fortes vagues se fracassaient sur la coque du navire et éclataient en d'innombrables gouttelettes, dont quelques-unes humectèrent le visage de Manuel. Le navire se mit à tanguer. Accoudés au bastingage, les amoureux durent s'y agripper avec vigueur pour maintenir leur équilibre, alors qu'une vague venait d'arroser le pont.

— Tiens-toi bien. Soyons prudents. Nous ferions mieux de nous abriter. Je connais les caprices de la côte atlantique... Il y a une autre raison pour laquelle je préférerais que nous revenions au Canada.

Sa curiosité la rendant momentanément inconsciente du danger, Anne se dégagea de l'étreinte de Manuel et le fixa.

— Pourrais-je la connaître?

— Fais attention, regarde, le marin de la dunette est en mauvaise posture. Le mât chancelle, et il nous fait signe d'aller nous réfugier à l'intérieur... Tu la connais déjà, mais tu n'as pas osé me l'avouer... Alors, je prends les devants.

Intriguée, sans égard pour l'avertissement de Manuel, Anne interrogea son mari du regard.

— C'est en grande partie à cause de Jorge.

Comprenant avec difficulté en raison d'une bourrasque de vent qui avait mal diffusé le son, Anne cria, en s'agrippant sur la rampe d'escalier menant à l'entrepont :

— Quoi?

— Jorge, mon cousin Jorge, hurla Manuel.

— Ton cousin Jorge Perez? Qu'a-t-il fait?

— Il a tellement insisté pour que nous restions chez lui pendant ces quelques semaines... Je me suis vite rendu compte que tu n'aimais pas beaucoup dormir sur une paille dans la bergerie, à sentir les effluves du terroir basque... J'ai l'impression que tu seras heureuse de retrouver notre lit de la place Royale, à Québec.

Au grand étonnement de Manuel, Anne se mit à trépigner comme un enfant.

— Comme ça, c'est décidé, tu viendras loger à la place Royale ?

— Fais attention, tu vas glisser et te faire mal... Ah ! ce vent et cette pluie qui tombe dru ! Chez toi, c'est chez moi, maintenant... C'est toujours ce que j'ai voulu, de toute manière.

— Que tu me rends heureuse, mon amour ! Je craignais tellement que tu m'obliges à vivre à Charlesbourg !

Une grande nostalgie envahit soudainement le médecin de Charlesbourg. Il avait consacré la presque totalité de sa vie professionnelle à cette paroisse et y avait enterré ses deux premières femmes. Sa nostalgie se transforma subitement en peine profonde. La remarque d'Anne l'avait blessé. Cependant, il ne voulut pas le laisser paraître.

— Rentrons dans la cabine, sinon nous allons être projetés à l'eau par le vent. Et avec cette tempête qui s'amplifie...

— Si nous continuions notre lune de miel, qu'en penses-tu, Manuel?

Le nouveau marié regarda intensément sa femme. Après un silence qui commençait à l'inquiéter, cette dernière ajouta :

— Mon invitation ne te convient pas ? Pourtant, tu chantais un autre refrain, hier soir.

— Ce sera bientôt l'heure du souper, quoique je doute fort que le cuisinier ait pu préparer ses petits plats avec ce tangage. Tu te présenterais décoiffée devant le capitaine et l'aumônier? Tu sais, ils ont l'œil clair. Viens, allons nous changer.

Anne visualisa la gêne créée par sa coiffure défaits et ses vêtements trempés.

— Tu as raison, je suis complètement détrempée. Je vais attraper un mauvais rhume ou pire, et mon docteur de mari me grondera.

— Heureux de te l'entendre dire, mon amour.

Puis, après l'avoir embrassée sur la nuque, il lui prit la main et l'entraîna vers la cabine. Ils ne purent s'y rendre aussi facilement qu'ils le souhaitent, car un éclair foudroyant fendit le mât de misaine aussi sèchement que l'on craque une allumette. Ce dernier tomba aux pieds d'Anne et de Manuel, en flammes. Le vacarme occasionné par un coup de tonnerre terrible fit prendre panique à l'équipage. Déjà, le capitaine vociférait ses ordres, que transmettait fidèlement son second, les deux mains cramponnées au gouvernail. Il tentait désespérément de maintenir le cap,

alors que la tempête nouvellement levée cherchait à déboussoler le navire.

Soudainement, le navire se mit à tanguer, si bien que des vagues de fond commencèrent à passer par-dessus bord et à entraîner, sur leur passage, marins, passagers ainsi que tout objet qui se trouvait sur le pont. Si certains réussirent à s'agripper au bastingage, d'autres basculèrent dans l'onde infinie.

Manuel réussit tant bien que mal à aller reconduire Anne à leur cabine alors qu'ils entendaient les gémissements des blessés.

— Au secours ! Un docteur, vite, je vais mourir !

D'autres confiaient déjà leur âme à Dieu, sous la bienveillance compatissante de l'aumônier. Le chirurgien du bateau, reconnaissant Manuel, s'écria :

— Allez chercher ma scie et mon flacon d'éther, docteur Estèbe. Je crois qu'ils sont dans la cabine du capitaine. Sans amputation, ce malheureux ne survivra pas. Il n'y a pas une seconde à perdre.

Tout naturellement, Manuel se pencha vers le marin blessé, lui tâta la jambe et réalisa que la blessure lui avait fait plus de peur que de mal.

— Mais ce n'est qu'une éraflure ! Je ne peux quand même pas laisser ce charcutier à son plaisir de boucherie. Je cours chercher ma trousse et je reviens te soigner.

Ah ! si Eugénie était ici ! Elle, comme infirmière, et moi, comme médecin, nous en sauverions, des vies !

Une fois qu'il eut récupéré sa trousse et eut vérifié qu'Anne était bien installée dans un fauteuil sécuritaire, Manuel se dépêcha de retourner à sa pratique d'urgence. Enjambant corps, débris et matériaux de toutes sortes, il scrutait le ciel en espérant que d'autres mâts ne lui tombent pas dessus. Soudain, il entendit, de l'entrepont :

— Je vous supplie de me libérer ; je suis enchaîné à un gros anneau. Par pitié, je vais mourir !

Manuel s'arrêta net. Il descendit à l'entrepont et vit un groupe de galériens horrifiés.

— Pitié, pitié, noble gentilhomme.

— Comment t'appelles-tu ?

— Tancrède, Tancrède Fréchette.

Manuel observa la carrure du jeune homme, tatoué au fer rouge du matricule des galériens.

— Et quel crime as-tu commis ?

— Nous sommes des faux sauniers^{20}.

Manuel dévisagea le prisonnier. Un coup d'œil lui suffit pour jauger la valeur du jeune homme. Ses années de pratique médicale lui en avaient davantage appris sur ses patients que sur leurs maladies.

— Faux sauniers ! Rien que ça ?

— Nous le jurons.

— Tant que durera la tempête, ceux d'entre vous qui le voudront seront dorénavant brancardiers. Après, je plaiderai en votre faveur auprès du capitaine. Vous pourriez être graciés par le Roy... Mais pas de rapines, de meurtres ou quoi que ce soit d'autre. Ce n'est pas le moment.

— Vous pouvez compter sur nous, docteur, jura le jeune meneur en crachant par terre.

Pour un Basque, la contrebande était un exploit plutôt qu'un délit.

Manuel saisit une barre de fer qui avait été projetée par la vague et libéra le faux saunier de son entrave. Celui-ci s'empressa de rendre la liberté à ses compagnons d'infortune, à demi nus, couverts de plaies et rongés par les vers, en ordonnant :

— Vous avez entendu parler le docteur ? Il a l'accent basque ; il est aussi rebelle et contrebandier que nous. Vite, sur le pont, et récupérons les débris de bois qui nous serviront de montants de civière. Les morceaux de voile compléteront nos brancards. Et, surtout, pas de rapines. Nous ne sommes pas des voleurs ! Vive le Pays basque !

— Vive le Pays basque ! répondirent en chœur les autres galériens.

Ému, Manuel serra fièrement la main de Tancrède après avoir griffonné une adresse sur du papier d'ordonnance récupéré dans sa trousse. Il fut surpris de la poigne du jeune homme.

— Nous sommes forgerons de père en fils, chez nous, en Normandie. Je suis le seul faux saunier de la famille, par contre.

— Forgeron de Normandie, dis-tu ?

Manuel se rappela en un éclair qu'Eugénie lui avait dit que ses amis du lac Saint-Pierre étaient forgerons...

— Tiens, voici le nom et l'adresse d'un bon ami à Paris, au cas où... Le comte Joli-Cœur fera le nécessaire pour te venir en aide. Maintenant, les blessés nous attendent. Le temps presse.

La tempête faisait de plus en plus rage, et le navire était

maintenant dans l'œil du cyclone. Le vent hurlait, le tonnerre grondait, tandis que la foudre fendait les autres mâts. Quelques-uns ne purent résister bien longtemps, blessant ou tuant plus d'un passager en tombant avec fracas, comme pour ajouter à l'horreur de ce massacre. Le tangage et le roulis du bateau, causés par la série de vagues gigantesques qui battaient les flancs du navire et qui inondaient les étages inférieurs, ajoutaient à la panique vécue par les passagers atteints du mal de mer qui entrevoyaient leur dernière heure. Les bêtes dans la cale gémissaient dans une cacophonie cauchemardesque, l'eau étant déjà à hauteur du poitrail.

Les chevaux destinés au gouverneur, attachés à l'entrepont, avaient réussi à fracasser la porte de leur enclos à coups de sabot. Ils s'étaient réfugiés sur le gaillard d'arrière, hennissant à la morsure de la cravache des cavaliers de l'enfer au-dessus de leurs têtes, menaçant à tout moment soit de plonger dans l'abîme, soit de tomber sur le pont et de se blesser, tout en écrasant de pauvres malheureux blessés ou malades.

Le nautonier avait perdu tout contrôle du navire, tandis que le capitaine donnait des ordres à des marins fantômes alors que la visibilité était nulle tant les nappes d'eau de pluie se succédaient en cascades. Le bâtiment délabré, flottant encore par miracle, n'avait plus du navire que le nom. Il virevoltait au gré du vent et des remous, sans gouvernail, sans secours, sans espoir, telle une toupie, selon les caprices du dieu Neptune.

Héroïquement, le contingent d'ambulanciers suivait les indications de Tancrede Fréchette en déplaçant les blessés et en les alignant sur le pont, en espérant que les derniers mâts tiennent le coup. Le docteur se rendit aussitôt compte qu'il expédiait plutôt ses blessés à leur cercueil marin, tant les vagues déferlaient sur le pont à chaque caprice de l'ouragan.

— Non, non, les lames de fond vont les projeter à l'eau. Ma cabine servira plutôt de salle d'opération. Emmenez-les-moi immédiatement. Ça presse. Attends que je te remette le béret que mon cousin Jorge, de Basse-Navarre, m'a offert à la fin de l'été dernier. En le portant, il me sera plus facile de te reconnaître dans cette cohue.

— Merci, docteur ! s'exclama fièrement Tancrede en rabattant son couvre-chef jusque sur ses oreilles de peur de le perdre au vent.

Quelle ne fut pas la surprise de Manuel de retrouver Anne dans une tenue d'infirmière avec sa coiffe fraîchement blanchie !

— Anne, que signifie cette tenue?

— Tout simplement que, dorénavant, je serai l'infirmière de mon médecin de mari.

Les yeux de Manuel s'emplirent de larmes, tout ému qu'il était de la décision de sa femme.

— Vite alors, il n'y a pas de temps à perdre. Tu trouveras dans ma trousse le nécessaire aux soins des blessés... Nous essayerons par-dessus tout de sauver leurs membres... Crois-tu avoir le cœur solide ? C'est toi qui réconforteras les malheureux et qui recueilleras, dans ce sac, les membres que nous devons amputer.

Anne n'hésita pas une seconde.

— Tu peux compter sur moi, Manuel.

Alors que Manuel, fier de sa femme, n'écoutait déjà plus et s'affairait à pratiquer sa médecine d'urgence, Anne eut cette réflexion : *Eugénie n'aura pas été la seule à l'avoir secondé comme infirmière. Parole d'Anne Estèbe, je ferai aussi bien qu'elle. Même mieux!*

La tempête battait si fort le navire livré au gré des caprices du roulis infernal de la mer qu'elle ne leur laissa aucun répit. Le pauvre docteur et son infirmière ne purent procéder correctement aux interventions chirurgicales requises. L'onde s'infiltrait dangereusement dans l'infirmierie de fortune. Ils avaient déjà de l'eau jusqu'aux genoux et ils réussissaient à peine à maintenir les blessés à flot.

Faisant fi de cette menace, Anne et Manuel, côte à côte, en silence, s'affairaient du mieux qu'ils pouvaient auprès des blessés, entre les fioles d'anesthésique qui flottaient devant eux. Soudain, un cri tonitruant s'ajouta à leur angoisse.

— Docteur, madame, il faut venir au plus vite sauter dans un radeau de sauvetage. Le navire va s'éventrer. C'est un ordre du capitaine, clama Tancrede.

— Je ne peux quand même pas laisser mes blessés se noyer. Venez nous aider à les hisser sur le pont.

Tancrede et un de ses compagnons avancèrent dans la cabine

et prirent le brancard flottant d'un premier blessé.

— Attention, celui-ci a subi plusieurs fractures. Quant aux autres, des gestes brusques pourraient empirer leur état.

Anne se rendit compte, au ton grave du médecin, qu'il était très inquiet. Quand les deux bagnards eurent ramené sur le pont les autres blessés, Manuel dit à sa femme:

— C'est à notre tour, il est grandement temps.

Manuel n'avait pas aussitôt fini son observation que le navire se coucha sur le côté. L'eau se ramassa au fond de la cabine, là où se trouvait Anne, et la submergea. Comme Manuel n'eut pas de réponse de cette dernière, il plongea pour la ramener hors de l'eau et se dirigea vers la sortie. Le bateau se balança dans le sens contraire. Les deux époux auraient pu être projetés violemment contre le mur, mais Manuel réussit à s'agripper au cadre de porte d'une main, tenant fermement Anne de l'autre. Nageant à contre-courant, il réussit à gravir l'escalier.

En plus du grondement du tonnerre, les beuglements des animaux de ferme coincés dans la cale et voués à une mort certaine ainsi que les cris des passagers blessés ou paniqués ajoutaient à cette cacophonie apocalyptique.

Quand Manuel regarda l'état de sa femme, elle avait repris connaissance.

— Manuel, Manuel, que va-t-il nous arriver?

— Fais-moi confiance, je vais nous tirer de là, répondit-il sans conviction.

Il avait peur. Machinalement, il tourna la tête et aperçut Tancrede qui lui faisait un signe de la main.

— Docteur, il reste deux places dans la chaloupe pour vous et pour votre dame.

Constatant que l'état du navire était désespéré et qu'il ne réchapperait pas de la tempête infernale, Manuel s'avança, Anne à son bras, vers l'embarcation en s'agrippant à ce qui restait du bastingage. Le capitaine, qui essayait encore de sauver son navire, leur cria de se dépêcher. Manuel lui fit signe de les rejoindre. Le capitaine refusa, préférant couler dans l'abîme. Les trois mâts du navire avaient été fracturés, et ses flancs buvaient des torrents d'eau dévastatrice.

La chaloupe fut mise à la mer, et chacun tenta d'y monter par les moyens du bord. Manuel et Anne furent aidés par Tancrède, qui les empoigna solidement. L'embarcation de fortune tenta de s'éloigner du monstre marin qui s'apprêtait à couler à pic. Le ressac causé par le naufrage du navire créa une gigantesque vague qui renversa la chaloupe de sauvetage. Ses occupants se retrouvèrent dans l'eau glaciale.

Anne était toujours cramponnée à Manuel, qui réussit à agripper un des trois mâts tronçonnés afin d'éviter la noyade. L'eau glacée, après quelques minutes, commença son œuvre. Par un effort surhumain, Manuel réussit à hisser Anne à califourchon sur le mât. Il n'eut plus cependant la force de s'accrocher à son tour et resta dans l'eau, à moitié submergé.

Pour sa part, Tancrède avait réussi à monter sur un radeau de fortune et, tant bien que mal, se maintenait dessus, malgré les fortes vagues qui continuaient leur œuvre mortelle. Le navire avait définitivement sombré, entraînant dans l'abîme tous les êtres vivants de la coque éventrée, humains et animaux, de même que le capitaine, qui avait refusé de les abandonner.-

Tancrède n'avait d'yeux que pour la situation précaire d'Anne et de Manuel Estèbe. Celui-ci, amorti par les flots glacés, avait peine à s'agripper au mât flottant. Il essayait plutôt de protéger sa femme d'une chute fatale en la retenant en équilibre. Le docteur Estèbe lâchait de plus en plus prise. Soudain, l'impensable et l'insolite se produisirent. Anne se lança à l'eau afin d'aider son mari.

— Ils vont se noyer tous les deux. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Elle avait une chance de s'en sortir. Il faut absolument leur prêter main-forte.

Tancrède perdit connaissance à cet instant, au moment où un baril flottant le frappa à la tête. Quand il reprit ses esprits, la mer s'était calmée, et la tempête n'aurait été qu'un cauchemar lointain si ce n'avait été des innombrables cadavres qui jonchaient les flots, témoins de la tuerie cruelle de la tempête. Depuis combien de temps flottait-il ? Il n'aurait pas su le dire. Le ciel recouvert de gros nuages sombres bloquait la clarté de la lune et des étoiles. La nausée le prit. Il chercha à repérer le littoral, mais ne put l'apercevoir. Comme il était transi, il se mit à grelotter. Il scruta l'onde à travers les brumes à la recherche d'une bouée de sauvetage, car son radeau n'allait pas tenir le coup bien longtemps. Il ne vit que des corps frigorifiés qui n'attendaient que de rejoindre leurs malheureux compagnons de traversée aux enfers.

Ce qu'il vit l'émut au plus haut point, lui, le faux saunier habitué à vivre à la dure. Anne et Manuel Estèbe, leurs corps recouverts d'une pellicule glacée, enlacés pour l'éternité. Un tronçon du mât principal les avait maintenus à flot. Dans un geste spontané, Tancrède se signa. Puis, par compassion pour son sauveteur, il pensa lancer le béret basque que Manuel lui avait donné, mais changea d'idée en se disant qu'il s'en servirait comme sauf-conduit.

Adieu, docteur.

Quelques heures plus tard, des pêcheurs s'étaient mis à la recherche de l'épave du bateau et de ses rescapés. Des débris du naufrage, échoués sur la côte, avaient donné l'alerte. Il était à craindre que des pirates rôdent dans les environs et pillent ce qu'ils trouveraient de précieux à bord du navire et sur les naufragés, morts ou vifs. Dans un tel cas, les survivants seraient aussitôt liquidés.

Tancrède eut la chance d'être ramené sur la terre ferme par des pêcheurs bien intentionnés. Il demeura quelques jours à La Rochelle, le temps de se remettre sur pied. Puis, il décida de se diriger vers Paris, à cheval, à l'adresse gribouillée par le malheureux docteur basque.

Commençons par là. Si ce comte Joli-Cœur m'offre l'hospitalité, je resterai à Paris. Sinon, je filerai vers la Normandie et travaillerai à la forge familiale.

Arrivé à Paris, quand il se présenta à l'hôtel particulier de la rue du Bac, le portier crut faire la rencontre d'un mendiant, tant la mine de Tancrède faisait pitié.

— Partez ! Mon maître vous fera la charité une autre fois. Cet hôtel n'accueille pas les mendiants.

— Dites au moins au comte Joli-Cœur que je viens de la part d'un de ses amis du Canada.

Tancrède remit le béret basque au domestique qui le prit du bout des doigts, de peur d'être souillé. Il se dirigea vers la bibliothèque, là où le comte sirotait son rhum des Antilles en compagnie de Mathilde et de Cassandre. Quand il reconnut l'origine du béret et qu'il sut que son propriétaire venait du Canada, Joli-Cœur se tourna vers Mathilde.

— Se pourrait-il que ce vagabond vienne de la part d'un des frères Lestage, Pierre ou Jean ? De mémoire, je ne connais pas

d'autres Basques au Canada.

Cassandre, qui tentait de mémoriser un texte théâtral, parut contrariée en entendant prononcer le nom de Pierre de Lestage. Elle ajouta spontanément :

— Et pourquoi pas le notaire, Martin Casaubon ? Lui aussi vient de Bayonne.

— Faites-le entrer et installez-le dans le boudoir. Je m'y rends dans quelques minutes.

— Ne trouves-tu pas étrange que ce soit un va-nu-pieds qui se présente ? À ta place, je me méfiera. Les brigands sont culottés de nos jours ! avança Mathilde.

— Ne crains rien, j'aurai en main mon pistolet armé. De quoi refroidir toute envie de rapine.

— Et si ce voyou était armé aussi ?

— C'est vrai. Je vais le faire fouiller et, s'il porte sur lui une quelconque arme, je le ferai jeter à la rue. C'est plus sage comme ça.

Comme Tancrède avait pris soin de n'avoir sur lui rien de suspect, le comte le reçut.

— Comte Joli-Cœur, je me présente, Tancrède Fréchette, de Normandie, commença à déclamer nerveusement le jeune homme.

— De Normandie... Et ceci, ce n'est pas un chapeau normand, ma parole !

Pour impressionner le visiteur, Thierry lui avait lancé aux pieds le béret basque.

— Non, bien sûr. Ce béret appartenait à votre ami basque, le docteur Manuel Estèbe. C'est son cousin Jorge, de la Basse-Navarre, qui le lui avait donné. Et voici son ordonnance.

Tancrède sortit le papier fripé de sa poche.

C'est bien vrai. Manuel l'a porté une partie de l'automne et l'hiver passé, au grand découragement d'Anne. Comment aurait-il pu savoir que c'était un cadeau du cousin Jorge de la Basse-Navarre ? Et comment a-t-il su mon identité et mon adresse, si ce n'est par Manuel lui-même ? se questionna Thierry en reconnaissant l'écriture vacillante du docteur Estèbe. Tout se tient, il est le messager de

Manuel.

— C'est bien le béret et la griffe de Manuel. Comment va-t-il et comment vous êtes-vous connus ?

Tancrède raconta l'effroyable naufrage en mer glaciale ainsi que les circonstances de la mort tragique d'Anne et de Manuel.

Une peine évidente envahit soudainement Thierry. Il venait de perdre un ami sincère, peut-être son meilleur. Manuel n'avait jamais cherché à le duper. Au contraire, il avait accepté de convaincre son fils Guillaume de s'associer à l'équipe marchande de Joli-Cœur en devenant garde-magasinier royal à Québec.

— Tancrède, tu vas rester dans cette demeure... Cherches-tu du travail ?

— Je n'ai plus un sou. Si je peux me rendre utile...

— Soit, nous allons t'en donner l'occasion. J'ai besoin d'un jeune gaillard pour s'occuper des chevaux et des attelages. Tu seras mon aide-cocher. Mais, à ta mine, je vois bien que ça fait longtemps que tu n'as pas mangé !

— Vous avez raison, comte. J'ai préféré sauter mes repas afin de vous apprendre au plus vite cette triste nouvelle.

— Bien pensé, mon garçon. Maintenant, à table !

Aussitôt que Thierry eut claqué des mains, Honorine, la servante, amena Tancrède à la cuisine.

Thierry alla retrouver Mathilde et Cassandre pour leur apprendre la tragique nouvelle.

— C'est pratiquement impossible à croire ! s'écria Mathilde. Ils venaient à peine de nous quitter.

— Tancrède Fréchette va nous raconter tout ça dans les moindres détails.

Cassandre ne disait mot ; elle pleurait silencieusement le beau-père qu'elle avait tellement apprécié.

— Les testaments d'Anne et de Manuel sont sans doute à l'étude du notaire Grandbois, près du château.

Mathilde lança un regard assassin à son mari.

— C'est le temps de prier pour le repos de leur âme et non de calculer leur héritage, Thierry Labarre !

— Il faut bien avertir les familles ! Manuel était tout de même notre beau-père ! Je vais écrire à Charlotte et à Guillaume, ainsi qu'à Simon-Thomas, le filleul d'Anne. Comme ça, la famille Allard pleurera son beau-père et les habitants de Charlesbourg, leur médecin, intervint Cassandre.

Mathilde et Thierry se regardèrent. Ils venaient de réaliser subitement que Manuel avait été marié avec Eugénie.

— Tu as raison, Cassandre. Ça serait une bonne façon d'honorer la mémoire de ces chers disparus, ajouta Mathilde.

— Quant à moi, j'ai le devoir d'avertir mon associé Guillaume de la mort de son père... Mathilde, si tu pouvais écrire un mot à Charlotte..., avança Thierry.

Pendant la narration de la tragédie, Mathilde pleurait à chaudes larmes, et Cassandre était inconsolable. Thierry leur proposa plutôt d'aller dormir pour la nuit et d'attendre à une autre fois pour la suite. Si Cassandre préféra rester encore, n'en pouvant plus, elle alla se coucher peu de temps après Mathilde.

Le système de Law

Dans la cour intérieure de l'hôtel particulier de la rue du Bac, transformée en parquet de la Bourse, les investisseurs se chammaillaient pour être les premiers à confier leur fortune ou leurs économies au comte Joli-Cœur, selon leur condition sociale.

— J'étais avant vous, monsieur le baron. Je suis là depuis les petites heures du matin. Mes titres valent autant que les vôtres. À trop attendre, je risque de perdre davantage.

— C'est justement parce que vous avez si peu à perdre, et tout à gagner à attendre, que vous devriez me laisser passer avant vous, mon brave. Étant de la noblesse, je me dois de préserver la fortune ancestrale de ma famille, et non de la jouer impunément... Allez, cédez-moi la place qui me revient.

— Si vous désirez préserver la fortune de votre famille, comment se fait-il que vous soyez ici pour échanger des titres des mines d'or du Mississippi ?

— Insolent petit négociant investisseur minable, comment osez-vous me parler sur ce ton ? répondit le baron, insulté.

Le comte Joli-Cœur se consacrait avec enthousiasme aux activités boursières à partir de son hôtel depuis maintenant quelques mois. Il se levait au petit matin, de sorte que sa famille le voyait peu, même s'il ne quittait pratiquement pas les lieux de sa résidence.

Le comte avait compris aisément les principes du système bancaire de Law⁽²¹⁾ et avait flairé la bonne affaire pour faire croître rapidement sa fortune.

Si le système de Law avait créé une banque de dépôt et d'escompte, le système parallèle de la rue du Bac était devenu une maison de change où l'on échangeait illicitement des titres boursiers contre des lingots d'or et d'argent, ainsi que de la monnaie métallique, et vice-versa. Dans sa hâte, le ministère des Finances avait omis de stipuler les clauses d'illégalité de tout système parallèle à celui de Law. Le système corrompu de Joli-Cœur, appelé affectueusement « la Caisse », n'était pas considéré comme étant hors la loi sur un plan strictement financier. Seule la filière d'escroquerie au sein même de la banque d'État pouvait être passible de crime. Encore fallait-il que cette filière soit éventée.

Joli-Cœur avait pris bien soin de choisir ses collaborateurs.

Dans la cour intérieure de l'hôtel particulier de la rue du Bac, l'activité fébrile de la Caisse se déroulait depuis plusieurs semaines. Fiacres et carrosses y passaient du lever du jour au crépuscule, y amenant leurs occupants affairés, nobles et bourgeois, qui venaient échanger leurs titres boursiers et leur or à la Caisse personnelle créée par le comte Joli-Cœur. Depuis quelques jours cependant, la circulation des véhicules de ces nantis était perturbée par le nombre sans cesse augmentant de petits investisseurs qui se rendaient à pied rue du Bac.

La rumeur sur la fragilité du système de Law avait semé l'inquiétude à Paris. Les négociants cherchaient à retirer leur mise à temps. Comme la Caisse de Joli-Cœur avait maintenant la réputation d'être beaucoup plus accessible et transparente que la Banque générale de Law en ce qui avait trait à la facilité de ses transactions boursières, on observait une affluence soudaine aux grilles de l'entrée de la demeure de la maison de change privée.

Cette circulation créait des embouteillages, rue du Bac, qui commençaient à inquiéter la gendarmerie. Le chef de la police du régent, Voyer d'Argenson, surveillait de près la situation. Joli-Cœur commençait à craindre cette trop grande visibilité et les conséquences fâcheuses quelle risquait d'avoir sur sa combine de génie. Si sa fortune croissait de manière exponentielle, il n'en demandait pas autant, puisqu'il possédait déjà une des plus grandes fortunes de France avec ses commerces outre-Atlantique et ses innombrables propriétés foncières acquises des désespérés, victimes du nouveau système de spéculation. Il ne voulait surtout pas compromettre ses associés du Canada, Lestage, Nepveu, Hervieux et Guillaume Estèbe, qui lui assuraient un contrôle des échanges commerciaux sur le blé en Amérique.

Depuis que la manne boursière battait son plein, Joli-Cœur avait confié à son fidèle collaborateur, Chatou, la gestion du trafic grandissant des petits investisseurs qui ne lui rapportaient que peu de revenus, comparativement à sa clientèle d'investisseurs fortunés. S'il connaissait les méthodes expéditives et convaincantes de Chatou, Joli-Cœur fermait les yeux tout en souhaitant que son comparse puisse soudoyer quelques sbires de la police, puisque l'or et l'argent ne manquaient pas.

Joli-Cœur, de son côté, s'était réservé la clientèle d'importance, qu'il recevait avec courtoisie à sa table. Les commissions

extravagantes qu'il recevait de ces transactions lui permettaient de corrompre largement sa filière de collaborateurs. De temps en temps, il demandait à sa comtesse et à Cassandre de joindre leur compagnie à des clients d'importance ou de renom. Tout un chacun souhaitait connaître la jeune diva et entendre de près sa jolie voix.

Richissime, Thierry Labarre vivait l'extase de l'homme d'affaires à la réussite exceptionnelle. Le jeu politique lui manquait, cependant. Il n'attendait que l'occasion de se retrouver au-devant de la scène des affaires de l'État, et ce n'était certes pas le régent qui la lui présenterait sur un plateau d'argent.

— Dire que le régent lui a préféré un Écossais du nom de Law!

Ce furent les mots qu'exprima spontanément la comtesse Mathilde à Cassandre en commentant les activités boursières fébriles qui se déroulaient à l'hôtel particulier de la rue du Bac.

— Voltaire a su que Thierry vend beaucoup d'actions de la Compagnie du Mississippi pour les récupérer en or, alors que la banque du régent, rue de Vivienne, cherche à émettre des titres boursiers et à mettre en circulation du papier-monnaie. Il paraît que sa fortune a considérablement grossi. Vous a-t-il mis au courant, tante Mathilde ?

Inquiétée, Mathilde regarda Cassandre furtivement.

— Je ne me mêle pas des affaires de mon mari. Dans la mesure où nous avons tous de quoi vivre simplement, cela me suffit... Espérons qu'il n'irritera pas le régent une fois de plus. À vouloir jouer dans la cour des grands de ce monde, il pourrait faire un autre faux pas qui lui serait fatal. Depuis la mort du Roy et le retrait de madame de Maintenon, mon mari n'a pratiquement pas d'appuis dans le gouvernement de la Régence. Et, même s'il en avait, ce serait d'être dans les faveurs du régent qu'il faudrait, ce qui n'est pas le cas.

— Pour sa part, Voltaire croit que la fortune de Thierry a dépassé celle du prince de Conti et qu'elle commence à faire ombrage à celle du régent, auquel cas ce dernier a tous les pouvoirs de la confisquer en créant un prétexte. Le fait de compromettre la prospérité du système bancaire créé par Law serait le prétexte idéal. John Law de Lauriston, qui a la confiance du régent, va tout faire pour se maintenir en place en accusant Thierry de menace

à l'État.

— J'ai confiance dans le sens des affaires et le flair politique de mon mari. Jusqu'à maintenant, il s'est toujours tiré des situations compromettantes. Sa bonne étoile l'a toujours guidé. D'ailleurs, il me disait être floué chaque fois qu'il échangeait la monnaie de carte⁽²²⁾ prévalant en Amérique au Trésor français. Le nouveau système bancaire serait un excellent moyen de se rattraper légalement, puisqu'il considère que la monnaie de carte lui fait courir un grand risque... D'ailleurs, il en pense de même pour l'économie de la Nouvelle-France... Il aurait pu être ministre des Finances de France plutôt que diplomate...

Cassandra jeta un regard amusé vers Mathilde.

— Maman me disait toujours que vous étiez sa bonne fée. Est-ce vrai?

— Je lui ai sauvé la vie à Québec, au début. En fait, j'ai intercédé en sa faveur. Par la suite, quand il est revenu de France, plusieurs années plus tard, il s'était métamorphosé en richissime aristocrate français... Thierry n'aime pas parler de cette période de sa vie, et je ne lui ai pas posé trop de questions non plus.

— Comme mon père. Il est né à Blacqueville, en Normandie, n'est-ce pas?

— Oui, François et Thierry venaient de Blacqueville, de même que Germain Langlois. Tous les trois étaient inséparables. Son père était le boucher du bourg. Il a eu une enfance difficile. Il n'a jamais pardonné à son père les mauvais traitements que ce dernier avait infligés à sa mère. À son retour en France, comme aîné de la famille, il a pris en charge la fratrie Labarre... Je l'ai connu étant sans le sou et partant pour l'aventure au Canada... C'est son côté généreux et bon enfant que j'ai aimé en lui et que je retrouve encore à l'égard des siens... Je sais qu'il est très riche et qu'il s'est construit une fortune colossale, mais ça m'importe peu, pourvu qu'il reste avec le naturel que je lui ai toujours connu... Je l'ai aimé et je l'aime toujours sous cette facette.

— Alors, vous êtes deux à être nés sous une bonne étoile.

— Que veux-tu dire ? demanda Mathilde, soucieuse.

— Mais vous vous êtes mariée deux fois avec des hommes à la situation enviable. Guillaume-Bernard n'était-il pas de la noblesse canadienne ?

La conversation commençait à irriter Mathilde.

— Je te rappelle que je suis une orpheline, élevée à la Pitié-Salpêtrière, la maison de charité du Roy. J'aurais échangé ma situation avec le premier mendiant libre à cette époque... C'est vrai que le retour du sort m'a favorisée, mais je n'ai pas été la seule fille du Roy à qui c'est arrivé.

— Ah, non?

— Cassandre, je t'en prie! Prends ta mère... C'était une femme d'exception aux qualités et aux talents extraordinaires, en conviens-tu?

— Peut-être un peu trop sévère, mais ça ne lui enlève pas ses mérites.

Mathilde la regarda avec des yeux exorbités. Avant de lui répondre, elle eut cette réflexion : Sévère avec tes frères, sans doute, mais pas avec toi, tout de même ! Elle t'a tout laissé passer.

— Eugénie n'en aurait pas accompli autant si elle n'avait pas eu ton père à ses côtés, c'est certain. Il était son gouvernail, son gros bon sens. Et le scénario est semblable pour Anne et ton parrain, Thomas. S'il s'est relevé de la perte de son premier commerce, c'est parce qu'Anne l'a soutenu. Il a fait fortune par la suite, mais elle était toujours là.

— Pourtant, papa avait besoin de maman, comme Anne vivait difficilement sans parrain Thomas.

— Bien sûr ! L'entraide et la complicité devraient être la recette d'un couple assorti et heureux en ménage.

Cassandre était perdue dans ses souvenirs.

— Et avec Manuel? On dit toujours que le premier amour est le plus fou !

La discussion devenait délicate. Le docteur Manuel Estèbe avait été le second mari et l'amour fou d'Eugénie et d'Anne. Mathilde elle-même avait retrouvé les feux de l'amour lors de ses retrouvailles avec Thierry Labarre.

— Les méandres amoureux sont difficiles à sonder. Une veuve qui a terminé sa famille se sent tout d'un coup libérée de ses responsabilités familiales. Donc, elle est plus disponible à l'amour qui se tapit toujours en elle. Encore plus si elle a pleuré toutes les

larmes de son corps lors de la perte de son premier mari, et qu'elle a porté sa voilette et son brassard de deuil le temps requis. Alors là, elle peut tout recommencer. C'est ce que la religion recommande.

— L'Évangile dit : « Croissez et multipliez-vous. » Comment pouviez-vous manquer à ce commandement ?

Me fait-elle marcher ou bien est-elle si naïve ? Pourtant, avec l'existence de Quentin, elle doit savoir ce dont je parle ! se dit Mathilde.

Dans une réaction émotive spontanée, Mathilde ajouta :

— Ce n'est pas parce que nous ne le voulions pas ; nous ne le pouvions pas. D'ailleurs, nous, les filles du Roy, avons fait notre devoir pour le peuplement de la Nouvelle-France. Il n'y a aucun doute à ce sujet. Quand je pense à la petite Catherine Ducharme qui a eu dix-huit enfants en dix-sept maternités, ça se passe de commentaires.

Cassandre laissa Mathilde à ses souvenirs. Soudain, elles virent entrer le comte Joli-Cœur dans la pièce. Elles se regardèrent de manière entendue, en se lançant un clin d'œil espiègle.

L'une: et l'autre se dirent en elle-même: Espérons que ce n'est pas une invitation à un autre dîner de courtoisie...

— À la franquette⁽²³⁾, je meurs de faim. Pas vous ? Faisons vite pour que nous puissions partager notre repas avec Quentin.

Étonnées, Mathilde et Cassandre restèrent coites.

— Qu'ai-je dit de si abominable ?

— Rien. J'ai eu soudainement l'impression d'entendre mon père, à Charlesbourg, répondit Cassandre avec le sourire.

— C'est normal, « à la franquette » est une expression normande. N'oublie jamais que tes grands-parents Allard étaient de bons Normands, de Blacqueville. Je les ai connus. C'est important de reconnaître ses racines.

Dois-je me pincer ou quoi ? Le comte Joli-Cœur est redevenu Thierry Labarre ! pensa Cassandre, tandis que Mathilde avait cette réflexion : Je l'avais bien dit à Cassandre que mon mari avait toujours conservé sa nature malgré ses titres et sa fortune.

Le complot

Le 8 juillet 1717, le duc du Maine^{24} et le comte de Toulouse^{25}, les fils illégitimes du roy Louis XIV, nés de la liaison de celui-ci avec la duchesse de Montespan, furent dépouillés de leur qualité de princes de sang royal et du droit de succéder au trône par le régent, Philippe d'Orléans, fils du frère du Roy Soleil, le duc Philippe d'Orléans, et de la princesse Palatine. Le régent avait épousé Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, fille naturelle légitimée que le roy Louis XIV avait eue de madame de Montespan.

Pour y arriver, Philippe d'Orléans fit alliance avec le Parlement de Paris. En effet, contre la promesse d'être réintroduits au sein du pouvoir royal, les parlementaires acceptèrent de casser le testament de Louis XIV. Le régent leur restitua le droit de remontrance^{26} et mit en place le système de la polysynodie, qui remplaçait chaque ministre du Roy par un conseil composé des représentants de la noblesse. Ces mesures visaient à satisfaire aussi bien les parlementaires que les aristocrates. De plus, la Cour fut transportée de Versailles jusqu'au palais des Tuileries dans le but de se rapprocher des Parisiens. Toutefois, le régent n'avait rien changé à sa vie frivole. Le Palais-Royal était devenu le théâtre de ses petits soupers orgiaques.

Quelques années plus tard, décidés à en découdre avec le régent qui discréditait à leurs yeux la couronne de France, le duc du Maine et son épouse, Louise Bénédicte de Bourbon-Condé, complotèrent contre lui. Ils enrôlèrent le duc de Richelieu, petit-neveu du célèbre cardinal de Richelieu, qui voulait à tout prix récupérer la charge héréditaire de général des galères de France enlevée arbitrairement à sa famille par le régent pour être accordée au roy d'Espagne, petit-fils légitime et descendant direct de Louis XIV.

Le duc de Richelieu insista pour que le premier gentilhomme des menus plaisirs de feu le roy Louis XIV, son compagnon de fêtes illicites, le comte Joli-Cœur, celui-là même qui ruminait sa disgrâce, soit son conseiller dans cette conspiration. Le duc et le comte avaient une connaissance en commun, une bonne amie en fait, la maquerelle Fillon, que les deux nobles avaient par le passé fréquentée assidûment.

Joli-Cœur conseilla au duc d'organiser une rencontre avec l'ambassadeur extraordinaire du roy d'Espagne à la cour de France, le prince Antoine de Cellamare⁽²⁷⁾, à sa résidence de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Même s'il le connaissait bien à cause de ses hautes fonctions à la cour de France, Thierry suggéra à Richelieu de parlementer avec le diplomate.

Thierry avait déjà appris par son ami, le docteur Manuel Estèbe de Québec, que Philippe V envisageait de s'approprier le royaume de France sans guerre fratricide. Joli-Cœur avait un atout caché dans sa manche. Il savait pertinemment que la maîtresse de Richelieu, madame de Matignon, la fille du baron de Breteuil et de la duchesse de Montmorency, sans doute la courtisane la plus convoitée et la plus redoutable de la cour, pourrait facilement exciter l'enthousiasme de l'ambassadeur dévot qui venait de se faire construire une maison de campagne, rue de Sèvres à Paris, qu'il projetait de léguer à une communauté religieuse.

Richelieu rechigna d'abord à cette idée. Puis, comme il savait qu'il partageait les charmes de madame de Matignon avec bien d'autres, il suspecta son ami le comte de faire partie de l'entourage de la belle comtesse. À grands cris, Thierry l'assura qu'il était heureux et fidèle en ménage avec la comtesse Mathilde. Joli-Cœur, cependant, n'avait pas tout dit.

Ne voulant pas déplaire au duc, le faux noble abandonna cette idée saugrenue, estimant que la volonté du roy d'Espagne valait beaucoup mieux que les attentions lascives d'une courtisane, toute experte en plaisirs infâmes fût-elle ! Il fut décidé lors de l'entretien maléfique que le régent serait assassiné au cours de sa promenade quotidienne au bois de Boulogne, alors qu'il aimait être racolé par les prostituées les plus perverses de Paris.

La fin du règne de Louis XIV avait été empreinte d'austérité et de rigorisme moral. Au contraire, les années de la Régence furent marquées par la dépravation des mœurs.

Le régent était un débauché impénitent. Il lui aurait été impossible de dresser la liste de ses conquêtes, faciles ou bien intentionnées. Du temps de Louis XIV, il avait une prédilection pour les actrices. Au fil du temps, il avait été l'amant de la Grandval, de la Champmeslé et de sa nièce, la Desmares. Depuis son accès au pouvoir comme régent du petit Louis XV, il ne cachait pas sa liaison avec Florence, une danseuse de l'Opéra. Il ne manquait qu'une célébrité parisienne à son tableau de chasse, celle-là même qu'il avait félicitée en 1717 pour son interprétation de *Phèdre* à la Comédie-

Française.

Tapi dans sa vigilance, il attendait cependant son heure, car il la savait protégée par un courtisan d'influence, un redoutable viveur aux conquêtes racées, dont la haute intelligence servait si bien le royaume de France dans l'Ancien et le Nouveau Monde.

Le régent avait un cercle fermé, composé de personnes fiables et dévouées à satisfaire ses desseins politiques et maléfiques de toute nature. Tout d'abord, son lieutenant général de police, Voyer d'Argenson, ainsi que Guillaume Dubois, son ancien précepteur {28}.

Le comte Joli-Cœur, maintenant âgé de soixante-treize ans, avait pris l'habitude, depuis sa disgrâce, de fréquenter la maison close de la présidente Fillon, l'entremetteuse la plus influente au moment de la Régence. Mère célibataire dès l'âge de quinze ans, elle avait commencé à faire de la prostitution au Palais-Royal, lieu de résidence du régent. Encouragée par ses succès, elle engagea des filles de débauche, et son commerce illicite devint prospère. Le lieutenant de police, Voyer d'Argenson, lui accorda sa protection en échange de renseignements, non sans avoir au préalable goûté à ses charmes.

Le régent, Philippe d'Orléans, la recevait parfois à souper, car elle avait aussi de l'esprit et du caractère.

Joli-Cœur tomba dans le piège de cette intrigante, et il révéla à la maquerelle le complot de l'enlèvement du régent dans le but de remplacer Philippe d'Orléans par Philippe V d'Espagne. Il faut dire que la présidente ne couchait qu'avec les hommes les plus influents de la cour de France, et le comte Joli-Cœur était une figure marquante de cette liste prestigieuse.

Elle se dépêcha de tout colporter à l'abbé Dubois chez qui elle avait ses entrées libres, car l'ecclésiastique diabolisé fréquentait assidûment la blonde pulpeuse, même au détriment de son ministère cardinalice. Dubois lui conseilla de vendre au marquis d'Argenson ces informations compromettantes. Or, Voyer d'Argenson détestait le comte Joli-Cœur, qu'il trouvait pompeux et hautain.

Comme la réussite du complot aurait pu changer le cours de l'histoire de France, la tenancière de maison close, en plus d'une importante récompense pécuniaire, fut fière d'être qualifiée de « présidente » Fillon. Elle fut appelée par le régent « sa bonne amie », ne fut plus inquiétée de son commerce et finit comtesse d'une petite ville d'Auvergne.

Le duc d'Orléans convoqua un lit de justice extraordinaire pour connaître le nom des conjurés, et d'Argenson lança ses policiers sur leur piste. Comme la liste était courte, pour éviter le plus possible les fuites, le duc de Richelieu fut aussitôt emprisonné à la Bastille. Le régent, malgré sa hâte d'en découdre avec Joli-Cœur, retint son désir de vengeance. Il avait une meilleure idée en tête, qui pourrait en même temps assouvir son désir de luxe.

Au moment de leur repas, les occupants de l'hôtel particulier de la rue du Bac entendirent les sabots ferrés de chevaux marteler le pavé de la cour intérieure. Quentin se précipita aussitôt vers la fenêtre.

— Ma parole, on dirait la cavalerie ! Que se passe-t-il ? tonna Thierry en se dirigeant vers la fenêtre afin de repérer l'origine du vacarme.

Le tintement répété du marteau de la porte ne lui laissa guère le temps d'élaborer une hypothèse. Il fit signe au majordome d'aller répondre. Ce dernier revint aussitôt, encadré du chef de police, Voyer d'Argenson, et du commandant des mousquetaires royaux.

Blanc de peur, Thierry s'affala dans son fauteuil, tandis que Mathilde alla se réfugier au fond de la pièce, près de Cassandre, qui tentait de raisonner Quentin pour qu'il cesse de pleurer. Elle en fut incapable, car celui-ci imitait déjà la réaction de Mathilde, qui ne put retenir ses sanglots.

Voyer d'Argenson se mit à lire l'acte d'accusation.

« Comte Joli-Cœur,

« En sa qualité de régent du royaume de France, le duc Philippe d'Orléans, protecteur de notre petit roy Louis XV, vous accuse d'avoir été conjuré dans le complot menant à l'assassinat de sa personne. Si vous êtes reconnu coupable, vous serez, après votre procès, emprisonné à la Bastille en attendant d'être puni de mort, comme tous les traîtres à la couronne de France le méritent en de telles circonstances. .

« Le régent vous témoigne néanmoins sa considération en vous accordant le privilège de vous expliquer avant d'être assigné à votre procès. Vos hauts faits diplomatiques pour le royaume de France sont à l'origine de cette bonté de Son Altesse. »

— Maintenant, je vous demande de bien vouloir me suivre au palais, ajouta le chef de police.

Aussitôt dit, le mousquetaire passa les menottes aux poignets du comte et, *manu militari*, l'amena vers la sortie. Ayant repris son sang-froid, Mathilde s'était précipitée vers son mari, un manteau à la main. Quentin échappa à la surveillance de Cassandre.

— Papa, papa, hurla Quentin en martelant le militaire, ne touchez pas à mon père.

— Laissez-moi au moins le vêtir convenablement, dit Mathilde. Il ne reviendra peut-être jamais ici, ajouta-t-elle, la respiration haletante et la gorge nouée.

— Et moi, laissez-moi au moins embrasser une dernière fois ma femme et mon fils !

— Oh ! vous les reverrez, croyez-moi... au pied de l'échafaud, selon vos aveux ! répondit en ricanant le chef de police.

Thierry toisa Mathilde, qui retenait ses pleurs devant la situation apparemment sans issue de son mari. Quant à Cassandre, au fond de la pièce, elle réussissait à peine à contenir Quentin, tant elle paraissait bouleversée. Défiant le mousquetaire, Thierry s'approcha de Quentin.

— Ton papa t'aime très fort. Ne t'inquiète pas.

Aussitôt, Quentin se jeta à son cou.

— Reviens vite, papa, dit-il en pleurnichant.

Brusquant père et fils, Voyer d'Argenson claqua des talons et reparti à toute allure au Palais-Royal faire son constat d'accusation au régent, accompagné de l'accusé, le comte Joli-Cœur.

Une fois la lourde porte claquée, le martèlement de la cavalerie se perdit rapidement dans le ciel de Paris. Cassandre fit cette réflexion insolite à Mathilde :

— À ce train d'enfer, ils seront rendus au Palais-Royal dans quelques minutes. Thierry pourrait être de retour dans la soirée.

L'affirmation gratuite eut le mérite de redonner espoir à Mathilde.

— Puisses-tu dire vrai, Cassandre ! répondit-elle en pleurant.

Elle épongea aussitôt ses larmes avec son petit mouchoir de dentelle.

— Je vais amener Quentin à la salle de musique pour lui changer les idées. Son professeur devrait arriver bientôt... De voir son père se faire passer les menottes est abominable pour un petit garçon. Il s'en souviendra toute sa vie. Espérons qu'il n'en reste pas marqué, dit Cassandre.

Une fois devant le clavecin, Quentin demanda :

— Est-ce que papa va revenir ?

— C'est un malentendu. Thierry reviendra très bientôt, je te le promets. Tu sais bien qu'il ne t'abandonnera pas. L'a-t-il déjà fait?

Quentin fit signe que non.

— Tu vois bien. C'est le temps de répéter tes gammes avant que ton précepteur arrive.

— Papa sera ici quand j'aurai fini ma leçon?

Cassandre sourit en guise de réponse. Elle était loin d'en être convaincue. Elle pratiqua elle aussi ses gammes pour encourager son fils. Elle attendit que le précepteur soit avec Quentin pour retrouver Mathilde, qui lui demanda :

— Comment se porte-t-il?

— Il est plus calme depuis que son précepteur est là... Écoutez, on l'entend.

Mathilde prêta l'oreille et, rassurée, elle acquiesça.

— Tant mieux... Qu'allons-nous devenir ? Thierry a déjà été embastillé et il s'en est sorti, Dieu sait comment... Réussira-t-il encore ? J'ai peur, car le régent n'aime pas mon mari. En fait, ces deux-là se sont toujours détestés.

Cassandre cherchait les mots de réconfort. Elle avait, elle aussi, de la difficulté à contenir son désarroi, pourtant bien visible à ses tics nerveux.

— Thierry a toujours su rebondir, même dans les situations les plus dramatiques. Ne m'a-t-on pas dit qu'il s'était sauvé in extremis de la potence à Québec ?

— C'est moi qui ai intercédé en sa faveur auprès du grand-

oncle de Guillaume-Bernard. À Paris, je ne connais pas de personnage assez influent pour pouvoir encore le sauver.

Cassandra se mit à réfléchir. La seule personne influente qu'elle connaissait était le régent et, selon la mise en garde de Mathilde et de Thierry, elle ne voulait pas tenter le diable. Elle lâcha spontanément :

— Et la marquise de Vaudreuil ? Si elle a été capable de favoriser la carrière de son mari et de La Vérendrye, elle pourrait certainement nous aider. J'ai déjà donné des leçons de solfège à la petite Esther Wheelwright.

— La marquise de Vaudreuil ! Son mari s'est toujours bien entendu avec Thierry et nous avons facilement sympathisé... Cassandra, tout n'est pas perdu. Pourvu que cette histoire de complot ne soit qu'une invention factice.

— Vous savez bien que Thierry ne saurait faire de mal à une mouche, encore moins faire assassiner un monarque. À mon avis, tout ceci est encore un coup monté par ses détracteurs.

— Je souhaite que tu aies raison... Parfois, cependant, la politique est traîtresse.

Cassandra regarda Mathilde sans trop comprendre. Mathilde crut bon de clarifier sa pensée.

— Thierry a occupé de très hautes fonctions diplomatiques sous le règne de Louis XIV, en plus de sa charge de premier gentilhomme des menus plaisirs de la Chambre du Roy. Madame de Maintenon était sa protectrice, en quelque sorte. Thierry a été préféré à plusieurs ministres très importants du Conseil... Je connais mon mari, c'est un être franc et loyal. Or, pour maintenir sa ligne de conduite, à la mort du Roy, il s'est rangé du côté du duc du Maine, qui avait le pouvoir réel de régent. Philippe d'Orléans, qui avait reçu la charge honorifique de président du Conseil de régence, a fait alliance avec les parlementaires de Paris et a remplacé son cousin comme régent. Ceux qui ont soutenu le duc du Maine ont été discrédités, limogés, emprisonnés. Le comte Joli-Cœur fut du nombre... Et je ne te parle pas du pied de nez fait par le tsar de Russie, son soi-disant ami.

Cassandra fit signe qu'elle ne voulait plus parler de cet épisode rocambolesque de sa vie.

— Évidemment, quand le régent a de nouveau invité la

noblesse à participer à la politique, Thierry n'a pas été réintroduit dans les cercles du pouvoir. Thierry aurait aimé devenir le nouveau contrôleur des finances de France. La gestion de son immense fortune plaiderait pour ses compétences. Tu le connais, tout ce qu'il touche se transforme en or !

Cassandre suivait l'explication avec indifférence, ou presque. Elle connaissait les péripéties des parlementaires avec la Régence mieux que Mathilde, et pour cause.

Cassandre se doutait aussi de la cupidité du comte Joli-Cœur. Elle comprenait mal pourquoi Thierry continuait à s'associer avec Pierre de Lestage alors que ce dernier s'était conduit comme un goujat avec elle.

— Il y a un autre élément qui a fait pâlir son étoile. Mon mari n'est plus jeune, même s'il le croit.

— Voltaire⁽²⁹⁾ le pense aussi. Thierry n'accepte pas le pouvoir du peuple. Il s'en repentira un jour, selon lui.

Mathilde n'aimait pas ce jeune Arouet, éclairé certes, mais plutôt libre penseur et arrogant. Elle se disait qu'il avait une mauvaise influence sur Cassandre et qu'il convoitait plutôt ses charmes que ses lumières.

— Pour le moment, le véritable danger ne vient pas du peuple de Paris, mais du régent, qui vient de l'arrêter... J'ai vraiment peur pour lui, cette fois-ci. J'ai l'impression que son destin le rattrape.

Intriguée, Cassandre fit un signe d'incompréhension.

— Une intuition féminine, sans doute... Il ne m'apparaît plus aussi confiant dans sa bonne étoile. Il doit y avoir un fond de vérité dans la participation de Thierry à ce complot... Quand je te disais que la politique était traîtresse..., ajouta Mathilde, pensive.

— Thierry n'est pas méchant !

— Avec nous, c'est le meilleur mari, le meilleur père... Ne dit-on pas que l'ambition tue son maître? Ou qu'elle fait tuer son maître... le régent! À mon avis, Thierry a pu tremper dans ce complot. Reste à savoir jusqu'à quel point... À ce que nous savons, il n'est pas emprisonné. Le régent ne veut que l'interroger ; c'est encourageant. Avec son talent de négociateur, il pourrait, par une pirouette lumineuse, faire changer la situation à son avantage...

Pourvu qu'on ne le torture pas. Alors là, il pourrait s'effondrer et tout avouer, même les crimes qu'il n'aurait pas commis.

— Comment savez-vous ça ? Thierry est coriace.

— Il ne l'était pas, il y a cinquante ans, lorsqu'il a été emprisonné à la Citadelle de Québec. D'après ton père, qui l'avait visité dans sa geôle, il n'était pas beau à voir... J'ai réussi à le sauver d'une mort certaine.

— À ce que j'ai su, vous étiez nouvellement mariée à Guillaume-Bernard.

— Oui, et heureuse de l'être.

— Alors, pourquoi? Par charité? Par magnanimité? Ne vous avait-il pas trompée avec cette Iroquoise, la mère d'Ange-Aimé Flamand?

Les yeux de Mathilde s'embruèrent. Elle se dépêcha d'éponger ses larmes avec son petit mouchoir de dentelle.

Cassandra comprit qu'elle venait de ressasser un passé sentimental douloureux. Par pudeur, elle ne voulut pas torturer davantage le cœur de sa tante. Celle-ci, toutefois, lui livra son secret:

— Thierry a été mon premier amour, et je n'ai jamais pu cesser de l'aimer, même mariée à un être d'exception comme Guillaume-Bernard. Thierry m'était aussi essentiel que l'air que je respirais. Ta mère s'en était rendu compte, même si elle désapprouvait cet amour qu'elle jugeait irraisonnable.

Cassandra approuva de la tête et ajouta en souriant :

— Avec le docteur Estèbe comme second mari, je crois qu'elle a mieux compris.

Mathilde était plongée dans ses souvenirs.

— Quand Thierry est là, il me transforme, il me bonifie. C'est l'homme de ma vie... Et je ne veux pas le perdre... Tiens, j'aimerais plutôt mourir enlacée à lui, comme Anne à Manuel, que de lui survivre.

Cassandra réalisait que Mathilde vouait un amour éternel au comte Joli-Cœur.

Que l'amour est beau et grand quand on le partage avec un être de valeur !

Cassandre soupira et se mit à repenser à ses amoureux.

François Bouvard et Pierre de Lestage n'en valaient pas la peine. Marivaux? Il en a plutôt demandé une autre en mariage. Le beau Nicolai? S'il avait pu rester à Paris! Qui sera mon amour éternel ?

— Nous n'en sommes pas encore là, tante Mathilde. Je suis certaine que Thierry trouvera le moyen de s'en sortir.

Mathilde alla serrer Cassandre contre elle.

— Eugénie a eu une grande chance d'avoir une fille comme toi ! Guillaume-Bernard et moi n'avons eu que des garçons, dont je n'ai pas de nouvelles.

Après l'avoir pressée sur son cœur, Cassandre la regarda dans les yeux et lui répondit narquoisement :

— Je suis votre fille, maintenant. N'était-ce pas la directive de ma mère sur son lit de mort?

Ce rappel fit sourire Mathilde. Cassandre en fut heureuse, quoiqu'elle ne comprît pas trop pourquoi.

— Qu'ai-je dit de si drôle ?

— Avec son caractère dominant, les souhaits d'Eugénie devenaient des directives, en effet.

Les deux femmes se mirent à rire aux éclats. Leur bonne humeur eut l'effet de faire baisser la tension quant à la situation précaire de Thierry. Puis, le visage de Mathilde démontra des signes d'inquiétude.

— Je me demande bien ce qu'il lui arrive maintenant et quand il reviendra à la maison... s'il se sort de cette abomination ! Pourvu qu'il ne soit pas jeté dans les donjons du château de Chambord ou de la Bastille... Je ne veux pas paraître égoïste à tes yeux, mais je préférerais la Bastille. Au moins, c'est à Paris. Je pourrais aller lui rendre visite, s'ils me le permettent.

Mathilde s'essuya de nouveau les yeux et se moucha.

— Vaut mieux espérer que pleurer, tante Mathilde. Le régent a déjà pardonné à Voltaire alors qu'il sollicitait sa grâce⁽³⁰⁾. Et, pourtant, Voltaire avait écrit des vers sur les relations amoureuses du régent et de sa fille. Même plus, Voltaire fréquente

toujours le Temple, ce mouvement politique populaire.

— Le régent a le droit de vie ou de mort sur ses ennemis politiques. À plus forte raison s'ils ont comploté pour le faire assassiner.

Piteuse, Cassandre ne put trouver d'autre consolation que de faire son signe de croix afin de demander la grâce pour Thierry.

— Tu as raison, prions et invoquons nos parents et amis décédés. Seul le Ciel pourra intercéder en sa faveur, je le crois bien.

Mathilde s'agenouilla, recueillie. Cassandre la suivit et répondit aux incantations. Elle avait l'impression de revivre le chapelet en famille, à Charlesbourg, alors que sa mère entamait les *Ave* et que son frère Jean-François répondait pieusement.

Un marchandage diabolique

Le comte Joli-Cœur connaissait bien le Palais-Royal pour y avoir déjà organisé des réceptions en l'honneur d'ambassadeurs étrangers. Si le roy Louis XIV habitait Versailles, son frère, le duc d'Orléans, vivait entre le château de Saint-Cloud, considéré comme l'autre Versailles, et le Palais-Royal.

Plus parisiens que versaillais, les enfants que Philippe d'Orléans eut de son épouse, la princesse Palatine d'Allemagne, furent élevés au Palais-Royal, contrairement à leur père, qui naquit et grandit au château de Saint-Germain-en-Laye.

Son fils, Philippe d'Orléans, avant qu'il ne devienne régent, s'était consacré à l'architecture comme dessinateur des plans de son château d'Asnières. Il collectionnait les œuvres artistiques et littéraires de toutes sortes, en plus d'être attiré par le théâtre, l'opéra et les sciences nouvelles.

Est-ce le pouvoir qui dénatura le régent au point qu'il ait des relations incestueuses avec toutes ses filles, « Joufflotte », la duchesse de Berry, mademoiselle de Chartres et sœur Louise Adélaïde, l'abbesse de Chelles, au grand désespoir de la princesse Palatine, leur mère ? De plus, le régent se livrait exagérément aux plaisirs de luxure, peu importe la condition de naissance de ses conquêtes d'une nuit, devant ses valets de surcroît, lesquels étaient souvent appelés à prêter main-forte à son cercle intime de libertins incapables de terminer leur débauche.

Joli-Cœur fut introduit dans l'antichambre d'une salle du Conseil par Voyer d'Argenson, l'œil mauvais. On lui passa les menottes aux poings et aux pieds, tel un bagnard. Derrière la porte fermée, il pouvait entendre rires et vacarme. Le comte savait que ce n'était pas l'atmosphère d'une séance du Conseil et encore moins celle d'un palais de justice. Des débris de nourriture jonchaient le plancher, signes que l'on s'amusait bien derrière la porte close.

En regardant le chef de police, Thierry comprit qu'il n'approuvait pas cette rigolade. Voyer d'Argenson devait sa position de chef de la police secrète de l'État à sa cruauté, à son absence de sensibilité ainsi qu'à sa facilité de mener ses troupes. Voyer d'Argenson n'était pas un débauché, même s'il profitait à l'occasion

de son statut auprès du pouvoir pour se payer quelques douceurs.

Après quelques minutes d'attente, le premier valet du régent vint signifier que le prisonnier pouvait entrer dans la salle du Conseil. Contre toute attente, on libéra le comte de ses chaînes et on l'invita à entrer.

Ce qu'il vit dépassait en fantaisie les orgies qu'il organisait déjà pour les soirées intimes de Louis XIV. Le régent et le cardinal Dubois, masqués et légèrement vêtus, s'adonnaient au plaisir de la conversation, excités par les attentions expertes de gentilles demoiselles d'honneur dans leur plus simple appareil. Habituellement appelé l'abbé Dubois, l'ecclésiastique âgé de soixante ans se tortillait de plaisir et tentait de dégrafer son col romain qui commençait à l'étouffer, le seul signe vestimentaire distinctif qui permit à Joli-Cœur de le reconnaître.

Des brumes de vapeur embrouillaient la vue, de sorte que le comte Joli-Cœur avait peine à distinguer les participantes à ces bacchanales. Des valets servaient le vin et les victuailles, tandis que d'autres honoraient de leur corps d'athlète des courtisanes affalées, tantôt sur le dos, d'autre fois à plat ventre sur les tables consacrées aux jeux du hasard de la promiscuité plutôt que de l'amour. Certains convives enivrés plus que de raison jonchaient le sol dans leurs déjections. Le régent ordonnait alors de les réveiller en les jetant dans un bac d'eau glacée afin qu'ils tentent de reprendre leurs ludiques jeux amoureux.

Quand Thierry s'avança vers le régent, celui-ci l'invita à se masquer le visage et à se mettre en petite tenue.

— Vous n'en serez pas à votre première comparution, comte Joli-Cœur. Ne craignez rien, personne ne pourra vous reconnaître avec ce masque. Votre régent ne voudrait quand même pas vous rendre mal à l'aise !

Devant cette invitation, Joli-Cœur jeta un coup d'œil vers l'abbé Dubois, qui lui donna sa bénédiction et grimaça d'un plaisir décuplé. Thierry se tourna vers Voyer d'Argenson, qui lui fit comprendre par un regard menaçant qu'il lui était préférable d'obéir.

Le comte s'exécuta trop lentement au goût de ses geôliers. Aussitôt, une laideronne mal tournée, le ventre proéminent et les seins flasques, vint l'aider à se déshabiller. Thierry comprit les intentions du régent. Elle glissa ses doigts sur l'entre-cuisse de

Joli-Cœur, cherchant à vérifier la virilité de celui qui avait eu la réputation du plus grand séducteur du royaume. La nabote en bavait de concupiscence. Thierry la laissa faire. Il n'avait pas le choix. Déçue du résultat, elle préféra se tourner vers le valet de chambre du régent, Renaud, qui ne tarda pas à la contenter.

Une fois Thierry déshabillé et masqué, le régent constata :

— Parfait. Vous n'aurez pas l'envie de vous évader dans cette tenue. Venez donc vous allonger sur ce sofa.

Le régent claqua des doigts et demanda à ce que l'on serve à boire au comte.

— Du rhum des Antilles ; je sais que c'est votre boisson préférée.

Thierry accepta la consommation sans rechigner.

— Maintenant que vous avez fait connaissance avec la duchesse de Berry, il faut que vous connaissiez la plus dévote d'entre les Altesses, l'abbesse de Chelles, Louise Adélaïde, mon autre fille, directement venue de son monastère pour des retrouvailles familiales.

S'il n'avait pas reconnu le corps difforme de la fille aînée du régent, Joli-Cœur s'imaginait mal une religieuse cloîtrée dans ce lieu de débauche, Altesse Royale ou pas. Quelle ne fut pas sa surprise de voir arriver une moniale aux formes voluptueuses, le visage voilé, esquissant une arabesque ridicule devant l'abbé Dubois et l'invitant à une danse lascive.

Éméché, le cardinal revêtit son manteau pourpre, symbole de son rang dans la hiérarchie ecclésiastique, et suivit les mouvements indécents de l'altesse religieuse. Cette dernière ne se gêna pas pour faire baver de plaisir l'éminence grise du régent, à la grande satisfaction des participants à cette orgie, enchantés du spectacle inusité. Le corps émacié de ce maigrichon chafouin à perruque insipide frétillait de concupiscence.

Le régent invita sa fille voilée à venir le retrouver. Il lui chuchota quelque chose à l'oreille. Cette dernière s'assit sur le sofa, tout contre Joli-Cœur, et commença à faire connaissance.

Thierry se trémoussait en essayant de résister à l'attaque charnelle de cette cannibale de l'alcôve. Soudain, le régent demanda sérieusement à la religieuse de cesser son manège tout en indiquant aux autres de continuer la débauche.

— Vous n’avez pu résister aux charmes de ma fille masquée ! À l’évidence, ses années de cloître, de prières et de méditation ne l’ont pas empêchée de se rendre désirable. Elle a fait mieux pour vous exciter que la duchesse de Berry, cette petite boulotte mariée dont on siffle de si vilains sarcasmes. Et, pourtant, elle est si intelligente !

Thierry sirotait son rhum. Lui qui avait habituellement l’esprit si alerte pour se déprendre des situations compromettantes avait perdu sa faconde. L’embarras créé par sa nudité et sa virilité le gênait particulièrement, même si le masque le protégeait du rouge écarlate de son teint.

— Soit ! Je comprends votre embarras. Toutefois, je ne vous ai pas invité ici comme compagnon de débauche. Cette mise en scène n’a qu’un seul objectif : établir votre culpabilité au complot menant à mon assassinat. Vous êtes devant un tribunal, comte, et vous êtes devant un juge sans toge, c’est tout. Votre condition nous dégage de l’hypocrisie des institutions corrompues. Vous serez seul à vous défendre. Par ailleurs, j’essaierai de respecter votre noblesse. J’ai deux témoins hors de tout doute : mon chef de police et mon éminence grise. Vous n’en aurez pas...

Ayant jeté un œil vers l’abbé Dubois, le régent constata que son compagnon de débauche était aussi soûl qu’une bourrique.

— C’est bien ce que je disais ! ironisa le régent. Ils agiront comme jurés, le cas échéant.

Thierry envisagea son interlocuteur, incrédule.

— Si, si, vous m’avez bien compris. Le cas échéant, si nous n’arrivions pas à trouver un compromis honorable. Dans un tel cas, ils vous jugeront coupable de haute trahison, et vous encourrez la peine de mort. Une mort honteuse, précédée d’une séance de torture où vous avouerez sous la douleur des crimes que vous n’avez pas commis. Quant à votre comtesse, sa honte sera telle qu’elle tentera peut-être de s’enlever la vie, et ce sera votre unique faute, comte Joli-Cœur.

Thierry était horrifié à la pensée que Mathilde puisse mourir de honte à cause de lui.

Le régent continua :

— Votre fils ne saura jamais qu’il aurait pu hériter d’une immense fortune, car c’est moi qui la récupérerai.

Thierry était prêt à tout avouer pour éviter que ces horreurs arrivent. Le régent ajouta :

— Comprenez-moi bien. Vous avez une chance, même deux, de vous en tirer, contrairement au duc de Richelieu, dont la famille est déjà en route vers le Moyen-Orient. Votre ami, le shah de Perse, va l'accueillir à sa façon. Richelieu mourra seul, comme un traître le mérite... Entre nous, les Antilles sont préférables à la Perse.

Joli-Cœur restait toujours silencieux alors que la religieuse cherchait à le faire réagir en le tâtant. Le régent s'impatienta.

— Maintenant, voici le moment de faire la preuve de votre culpabilité.

L'Altesse Royale fit signe à sœur Louise Adélaïde de se dévoiler.

Le comte Joli-Cœur resta pétrifié. S'il avait cru que la fille religieuse du régent était une débauchée, il était certain que celle qu'il reconnut était une maquerelle de renom.

— Comte Joli-Cœur, vous n'êtes pas sans connaître ma bonne amie madame Fillon, que vous courtisez à l'occasion, n'est-ce pas ? Dites que vous fréquentez à l'insu de votre comtesse le bordel à Matignon ! Ce serait mieux pour vous, car notre amie a bien des talents, dont celui d'agent de renseignements pour ma police secrète.

Comme Joli-Cœur ne réagissait pas, Philippe d'Orléans demanda à la maquerelle :

— Que vous a-t-il avoué sur l'oreiller, ma chère ?

— Le comte m'a confié qu'il fomentait un complot avec le duc de Richelieu, avec l'intention de vous enlever ou même de vous assassiner, s'il le fallait.

— Êtes-vous certaine de ce que vous avancez ?

Comme un magicien, l'abbé Dubois sortit une bible de son manteau épiscopal et la remit au régent. La maquerelle lui sourit. Elle avait déjà débauché le clerc d'un procureur de Bretagne avec qui elle avait eu un enfant.

La présidente éprouvait un grand plaisir à corrompre les ecclésiastiques et à chercher à se confesser après l'acte. Parmi cette rare clientèle, le cardinal Dubois appréciait particulièrement ses

dévotions à genoux, sous sa bure.

— Je vous jure devant Dieu qui voit tout, qui entend tout, que je dis la franche vérité, répondit naïvement la fausse religieuse, la main sur la bible et l'autre sur son cœur.

Si elle était l'entremetteuse la plus influente de Paris et de Versailles, son extraction à sa basse condition lui avait permis de conserver une facette enfantine.

— Que dites-vous pour votre défense, comte Joli-Cœur ?
Niez-vous ou corroborez-vous ce témoignage ?

Thierry se figura le destin d'horreur qui attendait toute sa famille. Il ne pouvait envisager de les faire souffrir parce qu'il avait voulu se venger du régent. Il ne voulait surtout pas que Mathilde apprenne qu'il fréquentait les maisons closes de Paris. Elle en aurait trop de chagrin. Plutôt moisir au donjon et mourir à la potence que confronter Mathilde.

La mort va me sauver. Aussi bien faire ces aveux de complot. J'ai eu une belle vie, alors pourquoi gâcher les dernières années qu'il me reste à risquer la vie de ceux que j'aime ?

— J'avoue avoir cautionné cette conjuration pour votre destitution, Altesse. Toutefois, il n'a jamais été question de vous assassiner. Je m'y serais opposé.

Le régent se tourna alors vers la maquerelle :

— Êtes-vous certaine, ma bonne amie, que vous ne confondez pas les confidences du comte Joli-Cœur avec celles de vos autres relations ?

Si le régent avait la réputation d'un débauché, son jugement politique lui permettait de flairer l'hypocrisie ou l'imagination trop créatrice des gens de son entourage. La présidente Fillon hésita. Le régent en conclut que son témoignage était plus ou moins crédible pour incriminer le comte Joli-Cœur.

— Le duc de Richelieu m'a plutôt parlé d'un assassinat, je pense. Mais je suis certaine que ces deux-là m'ont confirmé un complot visant à vous remplacer, Altesse.

Le comte Joli-Cœur venait d'apprendre que le duc de Richelieu fréquentait la maison close de la maquerelle.

Dans quel bournier, Thierry, patauges-tu?

— J'ai toujours su, comte Joli-Cœur, que vous n'étiez pas un assassin, contrairement au duc de Richelieu. Celui-là est embastillé, bien fait pour lui. Il sera pendu bientôt. Le peuple de Paris saura comment son régent punit les traîtres.

Le régent demanda à la maquerelle de se retirer, à sa grande déception. Comme il avait indiqué à l'abbé Dubois de faire de même, les deux religieux, la fausse et le vrai, continuèrent leur entretien spirituel un peu plus loin. Comme Voyer d'Argenson restait tout près de lui en sa qualité de garde du corps, le régent lui demanda de s'éloigner. Il voulait s'entretenir seul à seul avec Joli-Cœur.

— Comprenez-moi bien ! Vous avez avoué tout de même votre culpabilité à la conjuration ! Je ne peux vous disculper, même si je crois que vous n'aviez pas l'intention de m'assassiner.

Joli-Cœur se demandait bien la raison de ce préambule à sa sentence. Il estima que le régent n'avait pas encore établi son verdict.

Ce dernier alla directement au but.

— Nous avons su que vous aviez fait largement grossir votre immense fortune en ayant eu la clairvoyance de vendre à temps vos actions boursières de la Compagnie des Indes. Je reconnais là votre flair pour les affaires. Cependant, compte tenu de votre connaissance approfondie du commerce en Amérique du Nord et des revenus qu'en tirent vos propres sociétés, cela vous met dans une situation très délicate... sans parler de la conjuration. Nous en avons appris encore bien plus sur votre compte et sur votre concurrence déloyale. Certains de vos collaborateurs ont avoué, sous la torture, l'organisation de votre Caisse, comme vous l'appellez, qui n'est qu'une sale manière pour vous enrichir encore plus de façon malhonnête en vous appuyant sur la cupidité des gens. Votre appât du gain met actuellement en péril le système de notre contrôleur des finances, monsieur Law, et la solidité du Trésor français. Vous représentez une menace pour le royaume de France.

Le comte Joli-Cœur savait que le régent avait misé gros, notamment sa fortune personnelle et sa crédibilité, en imposant, en 1716, le système bancaire de Law à ses principaux conseillers financiers, Noailles, Rouillé et Amelot. Comme les titres boursiers de la Compagnie des Indes avaient entrepris leur dégringolade, le

régent voyait ses avoirs se déprécier abruptement.

— Je pourrais confisquer toute votre fortune. L'État a le pouvoir de récupérer ce que les traîtres lui ont pris...

Joli-Cœur ne fut pas heureux de se faire considérer comme un traître. Il avait su faire prospérer sa fortune intelligemment, même s'il était le seul à savoir qu'elle provenait d'un trésor fortuit. Il grimaça. Il avait participé à la conjuration, car il estimait que le régent était nuisible pour la France.

— Je préférerais cependant que vous donniez le bon exemple aux autres en échangeant de nouveau votre or en billets de banque. Law a calculé que ce retournement de spéculation entraînerait un regain d'optimisme et relancerait notre système bancaire.

Comme le comte Joli-Cœur tardait à réagir, le régent se fit insistant.

— Vous pourriez injecter de plein gré votre immense fortune dans le système bancaire de l'État et donner ainsi un exemple positif aux Français. Vous aideriez votre pays plutôt que de chercher à le détruire. Une fois la confiance des épargnants regagnée, vous auriez servi la France comme un patriote.

Le régent na pas en tête de remplacer Law ni son système bancaire. Il faudrait que je discrédite cet Écossais à ses yeux, pensa le comte.

Pour la première fois, Joli-Cœur s'exprima :

— Et si la manœuvre échoue ?

— Dans ce cas, vous perdrez votre fortune, mais vous aurez la vie sauve.

— Et si la manœuvre fonctionne ? Récupérerai-je les profits ?

— Vous jouez au petit malin, comte. Dans ce cas, il vous sera défendu de demander le remboursement de vos billets. Je m'engagerai à ce que l'État vous donne les sommes nécessaires au maintien de votre vie de bourgeois, car vous serez destitué de votre titre de comte, de toute façon.

Joli-Cœur faillit s'effondrer. Il tenait à son titre de noblesse plus qu'à sa vie.

Que vont penser Mathilde et les autres? Quentin ne pourra pas recevoir son titre de noblesse de manière héréditaire !

— Si je refuse ?

— En ce cas, je vous ai très bien expliqué les conséquences pour votre famille. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de votre part. Mais vous ne pourriez pas le savoir, puisque vous seriez mort avant eux, après avoir été torturé... À moins que vous ne préféreriez que ce soit après eux... Vous en auriez encore plus de chagrin, de honte et de culpabilité.

Joli-Cœur vit jusqu'à quel point la cruauté du régent pouvait aller. Il resta sans voix. Il s'attendait à ce qu'on l'amène en prison pour qu'il réfléchisse au dilemme, quand il entendit le régent lui faire une proposition.

— Cependant, vous pourriez adoucir votre sort et celui de votre famille. Il n'en tient qu'à vous...

Joli-Cœur le regarda, incrédule.

— Oui, vous m'avez bien entendu. Je vous mettrai pour un temps en résidence surveillée, vous continuerez vos activités commerciales en sourdine et vous vivrez paisiblement chez vous en compagnie de votre épouse... Mais votre titre de noblesse pourrait vous être retiré jusqu'à nouvel ordre, monsieur Thierry Labarre.

Thierry resta bouche bée. Il se sentit dénudé à la fois de corps et d'esprit. Ainsi, son grand secret était éventé.

— Cela surprend le fils du boucher de Blacqueville, le faux noble ? Il n'y a rien que mon escouade de renseignements et d'agents secrets ne sache... Vous mériteriez que votre titre de noblesse vous soit retiré ainsi qu'à votre famille et à votre descendance. Mais, comme je suis beau joueur, votre décision peut vous sauver tous ou vous avilir.

Le régent venait de frapper un grand coup. Il était persuadé d'avoir Joli-Cœur à sa merci.

— À quelles conditions ? demanda Thierry.

Le régent savourait déjà sa victoire.

— Que vous persuadiez votre protégée, la belle Cassandra, de se donner à moi... c'est-à-dire qu'elle devienne ma maîtresse en titre. Évidemment, je la préférerai à la marquise de Prie... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? dit-il en riant aux éclats.

Il reprit, plus sérieusement :

— Nous savons que le frère de Cassandre, un chanoine bien en vue à Québec, aspire à une carrière au plus haut niveau dans le clergé de la Nouvelle-France. Je pourrais le faire nommer coadjuteur de son diocèse et lui permettre un séjour de quelques années au Vatican, le temps que l'évêque de Saint-Vallier prenne sa retraite, ce qui ne saurait tarder. Pour le convaincre, le Saint-Père pourrait lui promettre la pourpre cardinalice, une fois de retour à Québec. Dubois se mettrait aussitôt en contact avec Rome... Si, par contre, Cassandre refuse ma proposition, son frère deviendra simple abbé, confiné à des tâches de frère convers, tant que nous régnerons. Je doute que celui qui sera nommé à la place du chanoine Jean-François Allard soit enthousiaste à lui céder sa place une fois Louis XV sur le trône.

Effaré, Joli-Cœur restait coi.

— Remettez vos vêtements. Mes gardes vont vous reconduire chez vous, le temps que vous discutiez de votre sort avec vos proches, et vous me donnerez votre réponse d'ici quelques jours.

Comme le comte restait figé sur place, le Régent conclut :

— Allez, j'ai déjà hâte de tenir la belle actrice dans mes bras.

Thierry n'en revenait pas du marché diabolique proposé par le régent. Une fois Thierry rhabillé, Voyer d'Argenson lui passa de nouveau les menottes avec rudesse et l'amena jusqu'à la diligence royale qui attendait devant le Palais-Royal. Les deux hommes prirent place dans le véhicule aux armoiries fleurdelisées, lequel, après avoir traversé la Seine et croisé la rue de Lille, roula sur la rue du Bac, escorté par les mousquetaires du Roy. Devant l'hôtel particulier du prisonnier politique, le chef de la police descendit en entraînant brusquement Thierry.

— Je reviendrai très bientôt, Labarre, pour rapporter ta décision à notre monarque. Comme tu es sous surveillance de l'État, quatre mousquetaires se relaieront jour et nuit pour t'enlever toute intention de fuite à l'étranger avec tes bailleurs de fonds dans cette conjuration, auquel cas ton compte sera réglé quand nous te retrouverons.

S'il connaissait le langage rude du chef de police, Thierry fut atterré par la familiarité de son tutoiement.

Son insolence a atteint un sommet quand il m'a appelé

«Labarre» plutôt que «comte Joli-Cœur». Je n'ai jamais été dans une position aussi dangereuse... Oh! si, quand je fus sauvé in extremis de la potence par la belle-famille de Mathilde, à Québec, il y a plus de cinquante ans! Il faut absolument lui exposer toute la vérité, quelle qu'elle soit. Son amour pour moi permettra encore une fois de faire un miracle... Cette fois-ci, il y a Cassandre et Quentin, qu'elle aime comme ses enfants. Si je refuse de livrer Cassandre au régent, leur sort ne sera guère agréable.

En plaçant toute ma fortune dans l'aventure bancaire de Law, je sauverai la réputation du régent et nos vies, bien sûr. Mais le risque de vivre dans l'indigence est énorme. Ça, Mathilde et Cassandre vont-elles l'accepter ?

Quant à Cassandre, elle ne ferait jamais son deuil d'avoir raté sa carrière exceptionnelle à Paris. Et que lui arriverait-il si son frère, le curé, venait à apprendre quelle a compromis à tout jamais ses chances de vivre au Vatican, près du Saint-Père, et de devenir cardinal et évêque de Nouvelle-France? L'ambition de celui-ci prendrait-elle le pas sur son amour fraternel ?

Thierry était encore sous le choc de sa réflexion quand il frappa au heurtoir de la porte de sa résidence. Il se rendit compte qu'il n'avait jamais annoncé sa venue de cette manière auparavant. Cela prit un certain temps avant que l'on vienne répondre.

Est-ce un signe des temps ? J'ai l'impression d'être un étranger chez moi, que cette résidence n'appartient déjà plus au comte Joli-Cœur.

Quand le domestique le reconnut, il s'exclama :

— Comte Joli-Cœur, vous êtes enfin revenu... Je croyais... Entrez. J'avise madame la comtesse, qui s'est fait du bien mauvais sang pendant votre absence. J'appelle le majordome.

Il m'a pris pour un sans-le-sou, un mendiant. Est-ce donc vrai?

— Merci, Hector, répondit Thierry Labarre, qui entra discrètement dans sa riche demeure en tant qu'homme libre.

C'est du moins ce que la comtesse Mathilde crut lorsqu'elle l'accueillit avec une joie bien évidente.

— Que je suis heureuse de ton retour, mon bel hardi ! Est-ce que tout s'est bien passé? C'est Quentin qui sera content de revoir son père ! Cassandre l'a amené faire une visite au Jardin des

Plantes. Ils ne devraient pas tarder à revenir.

Thierry s'approcha et embrassa sa femme sur la joue.

— Regarde-moi dans quel état tu es... Est-ce que tout s'est bien passé ? Nous avons eu tellement peur ! s'inquiéta-t-elle en observant sa mine.

Comme il ne répondait pas, elle ajouta :

— Tu dois avoir faim, non ?

— Un peu.

Pendant que Thierry chipotait dans son assiette, pour rendre l'ambiance plus détendue, elle s'exclama, en se forçant à être enthousiaste :

— Cassandre voudra à tout prix t'annoncer une nouvelle surprenante : nous allons avoir de la grande visite.

La nouvelle ne parut pas enchanter le comte, et Mathilde se douta du pire. Sur les entrefaites, Cassandre et Quentin arrivèrent et se réjouirent du retour du comte Joli-Cœur.

— Papa, que je suis heureux que tu sois là ! dit Quentin en se jetant dans ses bras.

Ému, les yeux larmoyants, le comte le serra contre lui.

— Tu m'as tellement manqué, fiston, tellement manqué !

— À quand notre prochaine partie d'escrime ? demanda Quentin.

Le peu d'entrain démontré par Thierry laissa planer un doute. Estimant que le comte avait vécu des moments pénibles, Cassandre tenta de modérer les attentes de Quentin.

— Laisse-le arriver ! Et à moi aussi, il m'a manqué, n'est-ce pas, Thierry ? lança Cassandre en allant vers le comte.

Tout ému, ce dernier l'embrassa. Comme Cassandre s'aperçut que tout n'avait pas été pour le mieux, afin de mettre de la vie, elle affirma, tout enthousiaste :

— Pour une surprise, c'est toute une surprise ! Je n'en reviens pas encore... Tu ne pourras pas deviner !

Le comte fut contraint de sourire à Cassandre, mais timide-

ment, tant il n'avait pas le cœur à la fête.

— On ne peut pas dire que tu es très curieux, mon cher mari.

— Je viens de recevoir une missive du Canada. La mère de Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye s'en vient à Paris. Elle sera ici sous peu. Nous lui réserverons un accueil grandiose.

Le comte Joli-Cœur fut très étonné par l'annonce de cette visite. Il se demandait si le moment était bien choisi et dans quelles conditions il pourrait accueillir son invitée.

Un document déconcertant

Les clients de la forge de la rivière Bayonne avaient raconté au maréchal-ferrant l'extraordinaire inondation qu'avaient subie les riverains des îles.

Étiennette s'était rendu compte que son mari avait également insisté pour aller visiter certaines connaissances de l'île Dupas, notamment les Dandonneau ainsi que François Casaubon, le fils de leur voisin Martin, marié à une Brisset.

Un soir, après la prière et le coucher des enfants, Étiennette et Pierre Latour se racontaient les nouvelles de la journée. Étiennette avait hâte d'avoir des nouvelles de sa grande amie, Marie-Anne de La Vérendrye.

— J'espère qu'il ne leur est rien arrivé de fâcheux. L'île aux Vaches est à fleur d'eau et facilement inondable. Quand le moindre vent se lève, le chenal se gonfle des deux côtés et devient un danger en un rien de temps. Nous l'avons vu souvent sous la menace des flots. Je crois que c'est La Vérendrye qui souhaitait s'établir là. Marie-Anne aurait très bien pu continuer à être notre voisine au fief Chicot.

Pierre aspirait lentement l'effluve apaisant de sa pipe, qu'il appréciait après sa journée de travail, et analysait les arabesques dessinées par les volutes de fumée.

— Je me demande comment se débrouille François Casaubon... Il paraît que son lopin de terre à l'île Dupas a été inondé.

—
Tu sais qu'il est marié à Marguerite Brisset, la fille de Marguerite Dandonneau et de Jacques Brisset. Il est devenu ainsi le cousin par alliance de ton amie Marie-Anne.

Intriguée, Étiennette toisa son mari avec suspicion.

— Aurais-tu perdu la mémoire ? Nous avons été invités, il y a trois ans, à leurs noces, comme voisins et amis de Martin et de Françoise, et non pas parce que François devenait le cousin de Marie-Anne ! Nous avons droit à nos amis, nous aussi. Il n'y a pas que les Brisset, les Dandonneau et les La Vérendrye qui ont pignon sur rue ! Tu devrais avoir davantage d'estime de toi, Pierre Latour... Qu'est-ce qui te prend soudain de t'intéresser aux Dandonneau de la sorte ? Toi, tu caches quelque chose à ta femme...

Le forgeron se frottait le bord de la tempe. Comme sa femme s'en inquiéta, il dit tout bonnement :

— La ruade d'un cheval rétif.

— Tu aurais pu te faire décapiter ! Fais davantage attention, mon vieux.

— Je me sens fatigué... La journée a été rude et une autre semblable m'attend demain. On dirait que mes clients se sont donné le mot pour m'amener leurs chevaux à ferrer et me faire affûter leur soc de charrue !

Intriguée, Étiennette plissa le front d'incompréhension.

Quand son mari se dirigea vers la chambre, Étiennette fit le tour de la maisonnée afin de s'assurer que sa marmaille dormait.

Comme Marie-Rose, la dernière-née, couchait dans la chambre de ses parents, Étiennette se dit que son mari lui jetterait sans doute un coup d'œil.

À moins que ses maux de tête ne l'empêchent de veiller sur elle.

Avant d'éteindre la lampe, Étiennette remarqua un papier jauni et fripé sur la commode de la cuisine. Curieuse, elle s'approcha.

Qu'est-ce que c'est ? Il y a quelque chose d'écrit... à peine lisible. Une facture de la forge ? Un billet de banque ? Pierre ne facture jamais. Il se fait toujours payer en espèces sonnantes ou en biens...

On dirait un acte notarié... Martin Casaubon ? Impossible, puisque ça date de près de cinquante ans. Le nom du notaire est illisible. L'endroit... Trois-Rivières est cité... particulièrement Champlain.

Étiennette s'empara délicatement du papier froissé et se mit à lire à mi-voix:

— «Acte de naissance de Pierre Lat... » Tiens, on dirait que l'on a effacé volontairement le nom de famille... «fils naturel de... dit Laforge... forgeron et marchand à Champlain, et de mademoiselle Jeanne Dandonneau, née aux Trois-Rivières et demeurant avec ses parents à Champlain... Fait à Champlain, ce... de l'année 1671. Signé... » C'est peine perdue, comme si le notaire...

C'est clair que le nom de la mère est Jeanne Dandonneau... Marie-Anne ne ma jamais parlé de cette tante Jeanne... Il y a bien son autre tante, Marguerite Dandonneau, mariée à Jacques Brisset, le beau-frère de Martin Casaubon et d'Antoine Desrosiers, nos voisins.

« Dit Laforge... » Tiens, on a effacé entièrement le nom du père, mais c'est vraisemblablement un forgeron. Qui peut-il bien être, ce Pierre Lat... né il y a près de cinquante ans ? Se pourrait-il que ce soit Pierre Latour, mon mari ? Mais non, il m'a toujours dit qu'il était né à Paris, que son père était forgeron aux écuries du Roy à Versailles et que sa sœur était mariée à un fondeur de cloches. Lat... Lat... serait le nom de famille officiel ? Ce serait normal que l'on ait tronqué son nom, puisqu'on a voulu cacher son identité! Pourtant, l'âge coïncide... Qu'est-ce que c'est que cette histoire abracadabrante ? Est-ce pour ça qu'il n'arrête pas de s'intéresser aux Dandonneau?

N'eût été sa retenue pour ne pas réveiller Marie-Rose, Étiennette se serait empressée de poser des questions à son mari. Elle préféra reporter au lendemain son interrogatoire.

Levée au petit jour, pendant que son mari s'habillait et quelle prenait Marie-Rose dans ses bras pour aller la changer, n'y tenant plus, Étiennette le questionna.

— Pourquoi m'as-tu caché l'existence de ton attestation de naissance ?

— Que me chantes-tu là, ce matin? Un acte de naissance? bougonna Pierre.

Étiennette décida de ne pas s'en laisser imposer.

— Le document qui traîne sur la commode paraît être un acte de naissance.

— C'est le plus jeune fils Francœur qui est venu me le remettre, le petit frère de mon ami Pierre, qui a assisté à nos noces et qui est décédé depuis.

— Tu ne l'as pas consulté ?

— Tu sais bien que je ne sais pas lire.

— Il ne t'a pas dit ce qu'il contenait ? demanda Étiennette avec suspicion.

Connaissant la ténacité de sa femme, Pierre préféra abdiquer.

— Autant te le dire... Il m'a certifié que c'était mon véritable acte de naissance, et que j'étais né à Champlain.

— Tu m'as toujours dit que tu étais Parisien !

Comme le forgeron restait silencieux, Étiennette paniqua.

— Je veux savoir si j'ai compromis mon avenir avec un imposteur ! Cet acte de naissance prouverait que tes origines sont douteuses... Dans ce cas, tu pourrais avoir une autre famille ailleurs... Ça s'est déjà vu, tiens.

Le forgeron n'était pas d'humeur à en parler.

— Tu oublies que je travaille à la forge et que j'ai des clients qui attendent déjà, sans doute.

— Eh bien, qu'ils attendent pour une fois ! Dans la vie, il y a certaines priorités.

Pierre la regarda sans trop comprendre.

— Voyons, tout le monde me connaît dans le coin !

Marie-Rose fit comprendre à ses parents en s'époumonant que la conversation au pied du lit avait assez duré.

Les enfants étaient déjà attablés, attendant leur repas du début de la journée. Étiennette leur servit leur gruau, composé d'avoine, de blé et d'orge. Son mari se servit une généreuse portion de pain de ménage, qu'il voulut accompagner de lard salé, puisé dans la barrique. Étiennette lui retira l'assiette en disant :

— Votre père a une révélation à nous faire.

Elle lui servit plutôt de la confiture d'oignon au goût aigre qu'elle conservait pour les jours d'abstinence et de carême. Pierre Latour sut qu'il lui était préférable de tout dire à sa femme.

Avouer quoi? Elle pensera toujours que je lui cache la vérité. Je la connais; elle espère un conte de fées chaque jour de son existence.

— Que veux-tu entendre ? Je dois aller préparer le feu de la forge.

— Tancrède est censé t'aider, ce matin. Il l'allumera pour toi. Si tu me dis la vérité, ça ne devrait pas être si long.

— La vérité, tu la connais. Tu l'as toujours sue.

— Alors, le document, l'extrait de naissance?

Le forgeron restait muet. Il regardait Étiennette, décontenancé.

— Je ne te l'ai pas encore dit, Étiennette, mais depuis ce coup de sabot reçu sur la tête il y a quelques semaines, j'en perds des bouts.

Étonnée de cet aveu, elle le regarda avec circonspection.

— Je ne sais plus trop qui je suis... Peut-être bien que Francœur dit la vérité... Il m'a remis l'extrait de naissance avant-hier à la forge. Son père et sa mère l'avaient conservé avec leurs papiers précieux enfermés dans le caveau dans une vieille chaudière scellée... Il ne sait pas trop pourquoi... Comme je ne sais pas lire, je lui ai demandé de me dire ce qu'il y avait d'écrit dans ce document. Il m'a raconté toute une histoire qui me bouleverse encore. J'ai peur de ne plus savoir qui je suis !

— Dis-moi au moins ce que tu sais !

Le forgeron reprit son souffle.

— Je me rappelle que mon père était forgeron aux écuries du Roy à Versailles, là où j'aurais appris mon métier de forgeron. Puisque j'avais le goût de l'aventure, comme tous les garçons de mon âge, et que j'avais le physique de l'emploi, mon père aurait consenti à ce que je travaille comme matelot...

Pierre se frictionna de nouveau la tempe.

— Je me souviens seulement qu'à quinze ans, je me suis retrouvé domestique chez le sieur Laverdure, à Beauport. Par la

suite, je me suis fait embaucher par le père de ton amie Cassandre, François Allard, comme apprenti menuisier. Après, je me suis retrouvé aux Trois-Rivières et à Champlain, chez la famille Pelletier, comme forgeron. Pourquoi ? Je ne le sais pas... J'ai épousé ta tante et, après son décès, je me suis rendu à Michillimakinac... Ce bout-là de ma vie est nébuleux. Par la suite, je me suis installé comme forgeron le long du chenal du Nord.

Le forgeron arrêta son récit abruptement. Cela agaça Étienne.

— Te souviens-tu être retourné à Paris dans ta famille ? Car c'est ce que tu m'as raconté quand tu m'as courtisé.

Pierre resta surpris par la question. Il fouilla sa mémoire.

— Je n'en ai aucun souvenir. Je te l'ai dit, Étienne, que j'en ai perdu de longs bouts... Selon Francœur, je serais le cousin de Marie-Anne Dandonneau... Ce document le confirmerait, paraît-il. Son frère me l'aurait dit, pour sûr, répondit Pierre, désespéré, brandissant l'acte de naissance.

Étienne arracha le parchemin des mains de Pierre et lut :

— Tu serais donc ce Pierre Lat... fils d'un forgeron de Champlain, un certain dit Laforge... qui aurait eu un fils naturel avec Jeanne Dandonneau...

Le forgeron opina du chef. Il savait Étienne friande d'anecdotes mystérieuses.

— Et pourquoi ce serait toi et non pas Pierre Latour Ballard ? Il est aussi forgeron, établi à Berthier-en-haut, non ?

— Et si c'était moi, Pierre Lat..., répondit Pierre piteusement.

Étienne crut bon de ne pas contester cette sincérité. Elle comprit que les origines brumeuses de son mari le tracassaient. Avec délicatesse, elle lui répondit :

— Supposons... Cependant, il reste beaucoup du mystère à élucider. Nous irons bientôt en visite du côté des îles.

Quand les beaux jours du mois de mai 1720 survinrent, Étienne et Pierre Latour Laforge allèrent rendre visite à leurs amis La Vérendrye à l'île aux Vaches. Ils voulaient, par la même occasion, aller vérifier l'état de leur maison au fief Chicot. La crue des eaux printanières avait fait déborder le chenal du Nord,

et plusieurs habitations avaient subi des dommages. L'île aux Vaches, à mi-chemin entre l'île Dupas et le fief Chicot, avait certainement écopé des malheurs dus au déchaînement du fleuve et de ses affluents.

Pierre savait que leur demeure avait déjà bien résisté par le passé aux intempéries. Cependant, les insulaires des environs du lac Saint-Pierre savaient que, périodiquement, la débâcle pouvait tout raser sur son passage. Même la rivière Bayonne, qui dormait d'ordinaire tranquille dans son lit, était une menace pour les riverains habitués à la quiétude de ses eaux.

Ils avaient une autre excellente raison de se rendre à l'île Dupas. Ils voulaient éclaircir le mystère des origines de Pierre Latour Laforge.

Quand Étienne et Pierre Latour prirent la direction de l'île aux Vaches, l'eau du chenal était rentrée dans son lit. Les courants habituels n'étaient que frémissements sur l'onde comparativement aux tourbillons torrentiels de la crue du printemps. Néanmoins, sur l'île, l'eau était encore à bonne hauteur, de sorte que Pierre réussit à se rendre en chaloupe, par un fossé plein à ras bord, plus loin que d'habitude, jusqu'à l'embarcation du seigneur de La Gabelle, qui était amarrée solidement à un poteau de clôture.

La Vérendrye vint leur ouvrir. Après qu'ils se furent salués et que celui-ci les eut informés du fait que Marie-Anne et les enfants s'étaient réfugiés au manoir familial, en face, le marchand de fourrure leur fit la description de l'abîme infernal.

— On se serait cru le long de la rivière Saint-Maurice au plus fort de la débâcle du printemps. L'eau est restée trop haute tout l'hiver, et le soleil a fait fondre la neige tout d'un coup. Ce n'est pas étonnant qu'il y ait eu une telle inondation. Il a fallu se réfugier au grenier, tandis que les animaux ont été hissés sur des ponts de fortune pour éviter qu'ils se noient. La pauvre Marie-Anne était tellement épuisée que j'ai dû l'amener de toute urgence chez sa mère avec les enfants, au risque de chavirer. Je crois que la moitié de l'île Dupas était submergée.

— Rien de fâcheux ne leur est arrivé ? questionna Étienne en retenant son souffle.

— Les bourrasques de vent ne me facilitaient pas la tâche, sans parler des morceaux de glace qui auraient pu nous anéantir. Mais

j'ai pu les contourner. C'est étonnant à quel point nous pouvons risquer nos vies sur une si petite distance. Grâce au Sacré-Cœur, nous sommes bien vivants. Tous n'ont pas eu la même chance sur l'île de Grâce et l'île aux Ours, hélas. La plupart des familles comptent actuellement leurs morts... Heureusement, nos familles ont été protégées, et tout le monde est sauf. Le Sacré-Cœur était là pour veiller sur nous tous.

En disant cela de manière pieuse, La Vérendrye se signa. La visite en fit autant.

— Du côté du fief Chicot et de Maskinongé ? demanda le forgeron.

La Vérendrye se mit à ricaner.

— Les terres ont été inondées jusqu'à Maskinongé. Même que les outardes ne s'y reconnaissent plus. Vous devriez voir maintenant la population de volatiles qui jonchent les prés !

— Et au fief Chicot ? demanda de nouveau timidement Pierre Latour.

La Vérendrye s'éclaircit la voix afin de reprendre son sérieux.

— Le fief Chicot y a goûté. Le pire a été au nid d'Aigle. C'est comme si les blocs de glace s'étaient donné rendez-vous afin d'édifier une arête géante, une montagne de glace. Les torrents d'eau se sont déversés ailleurs. Il fallait bien qu'ils se fraient un chemin.

— Et quels chemins ont-ils empruntés ? demanda Étienne, inquiète pour la forge.

— La rivière Chicot et la rivière Maskinongé. Mais, avant de vous alarmer, sachez que le solage de votre demeure est bien solide et qu'il n'a probablement pas été endommagé. La maison de Marie-Anne n'a pratiquement pas été inondée, alors...

Assez rassurée, Étienne interrogea du regard son mari. Celui-ci proposa :

— Il serait sans doute plus prudent d'aller y jeter un coup d'œil, au cas où...

Ce n'était pas la décision qu'Étienne souhaitait, et elle ne manqua pas de le lui faire savoir discrètement.

— Ah ! j'oubliais... Étiennette voudrait bien s'entretenir avec son amie Marie-Anne. Ça fait longtemps qu'elles n'ont pas eu l'occasion de bavarder entre femmes.

— Bien entendu. Marie-Anne me faisait la même remarque, il n'y a pas si longtemps. Ne vous en faites pas, elle vous accueillera avec la plus grande joie au manoir des Dandonneau. D'ailleurs, Marie-Anne risque d'y rester un bon bout de temps, puisque sa mère s'appête à partir pour Paris.

— Paris ? s'exclama Étiennette. Chez Cassandre ?

— Je pense que oui, rue du Bac, chez le comte Joli-Cœur. Marie-Anne se fera une joie de tout vous raconter.

En voyant le visage radieux d'Étiennette, le forgeron ne parla plus de vérifier l'état de la forge du fief Chicot. Accompagnés de La Vérendrye, qui revenait le soir à l'île Dupas, ils décidèrent de franchir le bras d'eau séparant les deux îles. En route, Étiennette prévint son mari de ne pas oublier le motif principal de leur visite : ses origines.

Quand Marie-Anne revit son amie, la joie de la visite lui fit oublier les tracas causés par la crue printanière. Étiennette lui apprit l'existence de sa petite Marie-Rose, âgée d'un an, et lui confia le véritable motif de leur venue.

— Nous voulions prendre de vos nouvelles, en espérant que l'inondation ne vous a pas causé trop de dégâts... Mais, en fait, c'est une démarche bien délicate que nous entreprenons, mon mari et moi, auprès de la famille Dandonneau.

— Notre famille? Seriez-vous dans la gêne financièrement?

— Non, bien entendu. Les affaires vont plutôt bien pour Pierre. Il s'agit d'une autre préoccupation... qui le concerne.

Étiennette prit une profonde inspiration.

— Mon mari s'est fait dire par le fils Francœur qu'il serait ton cousin illégitime.

Consternée, Marie-Anne répondit :

— Mon cousin ? Du côté des Dandonneau ou de celui des Lenoir ?

— Des Dandonneau... Aurais-tu entendu parler d'une tante

mère célibataire ?

— Pas à ma connaissance. De toute manière, il aurait été surprenant que les Dandonneau en parlent ouvertement. Une grossesse illégitime aurait été un scandale... Mes tantes sont toutes mariées et mères d'une famille nombreuse... Attends que j'y pense... Pas tante Jeanne, de Champlain. Elle est restée célibataire jusqu'à sa mort... Mais il n'a jamais été question, à la maison ou chez mes grands-parents à Champlain, qu'elle ait été mère célibataire. Il faudrait en parler à ma mère.

— C'est important pour Pierre; elle comprendra... Au fait, aurais-tu connu un certain Pierre Lat... ou un nom qui ressemble à ça, à l'île Dupas ? Nous pensons qu'il s'agit de « Latour ». Mon mari croit que c'est lui-même! Le père de ce Pierre Lat..., un nommé Laforge, était probablement forgeron et résidait à Champlain.

— Ma mère pourrait nous le confirmer. Toutefois, il faudrait qu'elle sache si l'enfant a survécu et à quel endroit il a grandi. Quant à moi, j'ai dit tout ce que je savais, dit-elle, désolée.

Vitement, Étiennelette s'enquit auprès de Jeanne-Marguerite Lenoir Dandonneau de son voyage à Paris avant d'en venir à éclaircir le mystère de la naissance de ce Pierre Lat...

— Oui, Étiennelette, j'ai tellement hâte de me rendre à Paris pour suivre de près la carrière de mes deux fils, déjà jeunes officiers. En même temps, j'ai peur de laisser ma famille pour un bon bout de temps. Je vais tellement m'ennuyer !

— Voyons, maman, vous ne partez que pour une année ! La comtesse Joli-Cœur et Cassandre vont vous accueillir avec joie.

— Pour quelques jours, quelques semaines, peut-être. Mais c'est dans l'entourage de la marquise de Vaudreuil qu'il me faudra résider pour avoir à l'œil la carrière militaire de tes frères... Je compte bien sur le fait qu'elle pourra favoriser mes entrées. Elle me l'a assuré dans notre correspondance... En parlant de correspondance, je sais que vous étiez bien amies avec Cassandre, vous deux. Si vous prenez le temps de lui écrire, je me ferai une joie de lui remettre vos lettres.

— Avec joie ! Étiennelette trouvera du papier et ma plume sur mon secrétaire, répondit Marie-Anne.

Étiennelette sourit à la proposition.

— À condition que vous reveniez vite avec sa réponse et que vous nous racontiez son conte de fées avec son poète de l'amour.

— À moins que ce ne soit toujours avec François Bouvard, renchérit Marie-Anne.

— C'est vrai qu'avec Cassandre, nous serions bien malignes de deviner, ajouta Étienne.

Puis, cherchant à faire bifurquer la conversation, elle demanda directement à Marie-Anne :

— As-tu questionné ta mère à propos de... ton cousin ?

Jeanne-Marguerite Lenoir fronça les sourcils. Comme femme de décision, elle alla directement au but.

— Lequel de tes cousins? Vous m'intriguez... Parle donc, Marie-Anne.

Hésitante, en pesant ses mots, Marie-Anne questionna sa mère.

— Le mari d'Étienne s'est fait dire qu'il était le fils naturel de tante Jeanne Dandonneau, qu'elle aurait eu avec un forgeron de Champlain. Est-ce la vérité ?

La femme restait coite. On lui demandait de transgresser la loi du silence qui prévalait au sein de la famille Dandonneau, comme dans la plupart des familles canadiennes. Après des secondes qui donnèrent l'impression d'être interminables, Étienne chercha à la rassurer.

— Mon mari a reçu dernièrement un coup sur la tête et, depuis, il a des pertes de mémoire. Depuis que le fils Francœur est venu lui remettre un acte de naissance jauni par le temps, il croit dur comme fer qu'il est apparenté à votre famille.

Jeanne-Marguerite Lenoir sortit de son mutisme.

— Avez-vous pris connaissance de cet acte de naissance ?

— Je l'ai lu. L'enfant, Pierre Lat... serait le fils illégitime d'un certain « dit Laforge » et de Jeanne Dandonneau, de Champlain. Nous pensons tous que mon mari, Pierre Latour dit Laforge, serait ce Pierre Lat... La coïncidence semble apparente, en tout cas, compte tenu de son nom.

La mère de Marie-Anne commença à ressasser ses souvenirs

du scandale qui avait secoué la famille Dandonneau.

— Jeanne Dandonneau, ma belle-sœur, a effectivement eu un fils illégitime. Je n'étais pas encore mariée à cette époque, mais j'ai eu vent de l'histoire, puisque ton père et moi avons commencé à nous fréquenter, dit-elle en fixant sa fille Marie-Anne.

Étiennette ne put s'empêcher de sourire à Marie-Anne. Elle s'empressa d'aller chercher son mari, tandis que La Vérendrye partait visiter les sinistrés de l'inondation. Gêné devant la seigneuresse de l'île Dupas, le forgeron écouta son récit de manière attentive.

Jeanne-Marguerite pesait ses mots.

— Tout ce que mes beaux-parents ont su de Jeanne, car elle était cachottière, c'est que le père de l'enfant pratiquait le métier de forgeron et qu'il résidait à Champlain. Monsieur Dandonneau était furieux. Il a vite fait le tour des forgerons de Champlain. Il y en avait deux: Pierre Jeunio, à qui mon beau-père avait vendu une forge et qui avait forcément connu Jeanne, et un autre... Attendez. .. Ça y est ! Maximin Raynier, dit Laforge...

On aurait pu entendre voler une mouche dans la pièce.

— Jeanne n'a jamais voulu dévoiler le nom du père. Quand le petit garçon est né, elle l'a prénommé Pierre. La famille a alors conclu que le père de l'enfant était Pierre Jeunio, un colosse, puisque le nourrisson était costaud pour son âge...

Étiennette jeta un coup d'œil à son mari. Elle était convaincue qu'à la description faite, il se reconnaissait dans cet enfant. Son visage était impassible.

— La famille a voulu incriminer Jeunio pour avoir débauché Jeanne, mais celle-ci taisait toujours l'identité de son amant. Jeanne éleva le petit comme une recluse et ne se confiait qu'à une seule amie, Jeanne-Léonarde Genest Cardin-Francœur. Quand mon mari acheta l'île Dupas avec Jacques Brisset, et que nous sommes venus y habiter avec d'autres gens de Champlain, Jeanne-Léonarde et son deuxième mari, Pierre Loiseau, dit Francœur, firent partie du groupe d'habitants à devenir insulaires. Pour le bonheur de son petit Pierre, Jeanne demanda aux Francœur de l'accueillir.

— Pourquoi pas nous, maman? demanda spontanément Marie-Anne.

Étiennette, qui appréciait cette compassion, la remercia d'un signe de tête.

— Toujours l'orgueil des Dandonneau. Le petit Pierre représentait le déshonneur de la famille.

La mère de Marie-Anne restait le visage fixé dans ses souvenirs. On pouvait percevoir qu'elle regrettait la décision de son mari. Elle continua.

— Toujours est-il que ton père nous a défendu de fréquenter le petit Pierre. Puis, nous sommes déménagés à Montréal presque aussitôt, de sorte que nous avons perdu sa trace.

La petite assistance restait accrochée aux paroles de la narratrice, si bien que, lorsque La Vérendrye arriva, Marie-Anne lui fit signe de se mettre à l'écoute du récit, lui aussi, ce qu'il fit avec respect, sans trop comprendre.

— Après la mort des grands-parents Dandonneau et de ton père, et notre retour à l'île Dupas, la tante Jeanne reçut un héritage inattendu. Maximin Raynier, dit Laforge, lui fit la donation de ses biens en entier, de son vivant. Il était resté célibataire, peut-être par amour pour Jeanne... C'est le notaire de Champlain qui s'était malheureusement confié à un proche... La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, imaginez ! La population de Champlain, comme la famille Dandonneau et ses apparentés de l'île Dupas⁽³¹⁾, en a conclu aussitôt que le forgeron était l'ancien amant de tante Jeanne et le père du petit Pierre, et non Pierre Jeunio, de telle sorte que Maximin quitta subitement Champlain et se serait installé ailleurs comme forgeron. Certains l'auraient vu à Montréal. Les rumeurs ont dit qu'il aurait changé de nom, ou du moins de patronyme. Il est certain, toutefois, qu'il aurait abandonné son nom de Maximin Raynier.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas demandée en mariage ? Cela aurait été beaucoup plus simple pour tout le monde.

— À cause du partage de l'héritage des Dandonneau ! Jamais la famille de mon mari n'aurait accepté de le diviser avec un membre illégitime et non connu ! Jeanne a dû en parler à son amie Jeanne-Léonarde et lui confier l'identité nouvelle ainsi que l'héritage du forgeron, qu'elle a probablement revu, car il paraît que l'enfant, devenu adolescent, prit aussitôt le nom de Pierre Réal Latour, alors qu'il s'appelait Pierre Cardin. Je ne crois pas cependant qu'il ait su qui était sa véritable mère, dit la dame en regardant le forgeron.

Étiennette dévisagea son mari et lui dit tout bonnement :

— Tu vois, le mystère s'éclaircit. Ce n'est pas toi, Pierre Lat... à tante Jeanne.

— Je n'ai connu qu'un autre forgeron du nom de Pierre Latour dans les seigneuries d'alentour. C'était le vieux Balourd... euh... dit Ballard. Il est arrivé dans la région après moi. Il est mort récemment. Il était bien vieux ! Bien assez vieux pour être mon père, ajouta le forgeron, irrité de la conclusion rapide de sa femme.

Tout bonnement, Jeanne-Marguerite Lenoir demanda :

— Avait-il un fils et, si oui, comment s'appelait-il ?

— Son fils a pris la relève de sa forge de la Grande-Côte. Tout le monde l'appelle Boulard.

— Ce patronyme ne nous avance pas plus... Malheureusement, Jeanne-Léonarde a perdu la mémoire tout autant que la raison.

— Est-ce que le fils Francœur peut se souvenir de ce... frère ? demanda Marie-Anne.

Étiennette lui répondit :

— Voyons ! Il doit croire que ce Pierre Latour est mon mari, puisqu'il lui a apporté l'acte de naissance jauni.

La Véréndrye réfléchissait de son côté.

— Habituellement, le notaire possède une copie de l'acte de naissance remis par le desservant du lieu de culte où l'enfant a été

baptisé. Il faudrait commencer par là.

— Croyez, Pierre, que ma belle-sœur a dû prendre bien soin de cacher cette information au desservant, tout autant qu’au notaire, ou de masquer l’acte de naissance, comme avec ce document qui mentionne Pierre Lat... Oh, il vous aurait fallu la connaître, Jeanne, fière, altière et digne dans son désarroi ! Quand elle s’est retrouvée enceinte, elle a préféré confronter les préjugés à l’égard des mères célibataires plutôt que de compromettre celui qu’elle aimait.

— Je maintiens qu’il doit y avoir un document notarié non modifié à l’île Dupas ou au presbytère de Champlain, grommela La Vérendrye, par dépit.

Tout le monde le regarda, démonté.

— Qu’ai-je dit de si abominable ?

— Rien, mon gendre, si ce n’est que l’étude du notaire Normandin vient d’être détruite par l’inondation et que le presbytère de Champlain est passé au feu, il y a quelques années. Tous ces documents potentiels sont donc détruits.

— Doux Jésus ! Dire que notre contrat de mariage a été rédigé à l’étude du notaire Normandin ! Pour nos descendants, il restera heureusement le certificat religieux rédigé par le desservant Chaigneau ! cria Étienne en regardant son mari.

Pierre Latour semblait plus préoccupé par sa propre ascendance que par les archives notariées pouvant intéresser sa descendance. Il haussa les épaules, tout bonnement.

— Et vogue la galère, mon vieux, il va te falloir un signe divin pour retracer tes origines, conclut La Vérendrye avec le sourire aux lèvres.

Étienne se fit un devoir d’écrire à son amie Cassandra, comme le lui avait recommandé la mère de Marie-Anne. Ensuite, son mari et elle firent la traversée de l’autre côté de l’île aux Vaches, vers le fief Chicot.

Comme le chenal du Nord était sorti de son lit sans prévenir, ils se rendirent compte que la glace avait fracassé, en quelques heures, les fondations des maisons et les fragiles structures de bois des bâtiments.

Déjà, des radeaux improvisés, issus des carcasses d'habitations, circulaient au gré des courants capricieux et se butaient soit aux énormes monceaux de glace, soit aux maisons ou aux hangars, comme dans un jeu funeste pour les animaux et les insulaires.

Des ormes et des peupliers centenaires furent déracinés et transportés, telles des billes de bois, sur les rives de l'île Dupas, vers le lac Saint-Pierre, jusqu'à Rivière-du-Loup, Yamachiche et même jusqu'à Pointe-du-Lac.

Cette crue printanière avait poussé des morceaux enchevêtrés de glace qui s'étaient amoncelés au point de bloquer les résidants dans leur prison flottante, et ces derniers avaient été pris de panique à l'idée de périr sans pouvoir se secourir mutuellement. Les insulaires comme les riverains, réveillés par l'attaque-surprise de cette apocalypse, avaient récité toutes les prières apprises au fil de leur vie. Fervents chrétiens, ils craignaient par-dessus tout que leur nouveau desservant, monsieur Jean-Baptiste Arnaud, et leur nouvelle église, qui se situait sur la pointe ouest de l'île comme un phare bravant la tempête, n'aient été emportés par le monstre du fleuve.

L'eau avait déjà atteint le rez-de-chaussée de plusieurs maisons haut perchées, tandis que d'autres, dévissées du socle de leur fondation, voguaient au gré des eaux tourbillonnantes, espérant un port d'accueil avant d'être englouties par les eaux du fleuve. Certaines maisonnettes sur pilotis, sans ancrage au sol, tels des abris de fortune juchés sur leur promontoire glacé, se dirigeaient à une allure effrénée vers le large, se disloquant pièce par pièce.

Seul l'espoir d'un embâcle pouvait permettre de freiner l'exode du labour des habitants des îles du lac Saint-Pierre. La fuite en chaloupe était considérée comme trop risquée, vu l'ampleur du débordement des eaux. Quelques insulaires avaient tenté l'impossible, mais les malheureux s'étaient noyés.

En route, le forgeron demanda à Étienne :

— Qu'as-tu écrit à Cassandre ?

Comme elle connaissait l'esprit inquiet de son mari, elle répondit :

— Du bavardage de femme, sans plus... Il faut que je demande à ma mère si elle se souvient de Jeanne Dandonneau et de cette histoire rocambolesque.

Rendue à Maskinongé, Étienne demandait vite à Marguerite Pelletier de fouiller dans ses souvenirs.

— Je me souviens de Jeanne Dandonneau, bien sûr, elle est morte vieille fille !

— Et de son amant ?

Quelques secondes passèrent avant que Marguerite ne réponde avec surprise :

— Comment se fait-il que tu saches cela ?

Étienne raconta à sa mère les inquiétudes de son mari et leur visite aux îles de Berthier. Puis, Marguerite voulut partager ses souvenirs avec son gendre.

— Avant l'arrivée de ton mari aux Trois-Rivières, ton grand-père Pelletier avait déjà un jeune apprenti forgeron du nom de Maximin Raynier. Il a continué à exercer son métier à Champlain. À la suite de l'éclatement au grand jour de la liaison de celui-ci avec Jeanne Dandonneau, la population de Champlain les a conspués tous les deux. Nous avons su plus tard que Maximin Raynier, dit Laforge, s'était installé à Berthier-en-haut, sous une autre identité.

— Je n'ai connu que le vieux Ballard — Balourd, comme je l'appelais — comme autre forgeron ! Le père de Boulard, redit Pierre Latour Laforge.

Étienne semblait conquise par cette belle histoire d'amour et n'écoutait que les propos de sa mère. Marguerite continua en fixant son gendre.

— Quelques années plus tard, après la mort de ma sœur Madeleine et ton départ pour la France, quand nous avons appris qu'il y avait un forgeron nommé Pierre Latour, dit Laforge, installé le long du chenal du Nord, nous avons pensé aussitôt que c'était le nouveau nom de Maximin Raynier, dit Laforge... et non pas toi, tu comprends ? Nous n'avions plus de tes nouvelles ! Quand nous avons su que ce forgeron était plus jeune, nous étions certains que c'était son fils naturel.

Marguerite prit une respiration.

— Mais, quand ce forgeron est venu nous rendre visite, il y a seize ans, nous t'avons aussitôt reconnu et accueilli de nouveau dans la famille avec plaisir.

Devant le silence de son mari, Étiennette claironna :

— Nous avons maintenant la preuve que le fils de Maximin, ce n'est pas toi !

— Alors, si ce n'est pas moi, qui suis-je donc ? se lamenta le forgeron.

Étiennette regarda sa mère.

— C'est vrai, Pierre ne se souvient plus de grand-chose de son passé depuis qu'il a reçu un coup sur la tempe.

Revenu à la rivière Bayonne, le forgeron reçut de nouveau la visite du fils Francœur. Pierre Latour Laforge vouait une grande estime à cette famille.

— Salut, Laforge. As-tu encore le vieux parchemin que je t'ai remis l'autre jour?

— L'attestation de baptême de Pierre Lat... ? Étiennette le conserve bien précieusement, tu comprendras. Pourquoi ?

— J'aimerais le ravoir. Il ne t'appartient pas.

Le cœur du forgeron se mit à battre la chamade dans sa poitrine. Il se dit qu'il connaîtrait la véritable identité de ce Pierre Lat..., fils naturel dudit Laforge.

— Alors, il appartient à qui ?

Francœur se mit alors à déballer son sac.

— Quand j'ai dit distraitemment à ma mère que j'avais remis le document à Pierre Latour Laforge, dans un de ses rares moments de lucidité, elle m'a informé que je m'étais adressé au mauvais destinataire. En fait, je devais le remettre au fils de Pierre Latour Ballard, mais je ne le connais pas. Le connaîtrais-tu? Il paraît qu'il y a un héritage qui lui revient.

Mon héritage! pensa Pierre.

— Laisse-moi aller chercher le document à la maison.

Quand Pierre fit part à Étiennette de la démarche de Francœur, il lui demanda :

— Est-ce que je le lui donne ?

— Pierre! Ce n'est pas toi, Pierre Lat..., malgré la ressemblance du nom. Nous avons eu assez de témoignages du contraire... Accompagne-le chez Boulard et essaie de savoir si celui-ci connaît le véritable nom de son père. Appelle-le Pierre Réal Latour, tu verras bien ! Quand tu reviendras, des beignets tout chauds au sirop de plaine vont t'attendre.

Quand le duo fit son entrée à la forge de Boulard, celui-ci aiguisait la lame d'une faux.

— Pierre Réal Latour, mon ami Francœur est venu t'apprendre une grande nouvelle ! claironna Laforge.

Surpris d'entendre prononcer son véritable nom, Boulard se leva d'un trait.

— Comment se fait-il que tu connaisses mon nom, Laforge ? Ça fait au moins trente-cinq ans que je l'ai effacé de ma mémoire.

— Par hasard, comme ça. J'aurais très bien pu t'appeler Maximin Raynier.

— Maximin Raynier? Connais personne de ce nom...

Quand Pierre Latour Laforge présenta le fils Francœur, Boulard parut intrigué.

— Francœur de l'île Dupas ?

— Tout juste. Vous me connaissez?

Boulard étudia pendant quelques instants le visage de l'étranger.

— J'ai connu des Francœur à l'île Dupas... Pierre Loiseau, dit Francœur, et sa femme, Jeanne-Léonarde. Il y avait aussi un fils aîné.

— Ce sont mes parents. Mon père est mort, mais ma mère est toujours vivante, quoique sénile. Quant à mon frère aîné, Pierre, il est décédé, il y a quelques années.

— Tu parles d'un hasard ! En fait, j'ai vécu chez vous jusqu'à quatorze, quinze ans. Après, je suis venu chez mon père, Pierre Latour Ballard, à la Grande-Côte... Il est mort récemment. Tu es venu m'apprendre une grande nouvelle ?

— En fait, c'est ma mère qui devrait te l'apprendre. Tu devrais venir nous rendre visite.

— Alors, quand ?

— Quand tu voudras... maintenant.

— Mais qui va éteindre le feu de ma forge ? Je n'ai pas d'assistant.

Dans un élan de générosité, Pierre Latour Laforge se proposa.

— Moi, avec plaisir ! Ne suis-je pas forgeron ?

Boulard allait de surprise en surprise.

— Comment te remercier ?

— En saluant madame Jeanne-Léonarde Francœur de notre part.

Alors que Pierre Latour Laforge revêtait un tablier de travail, Boulard le questionna.

— Ce sont mes parents adoptifs qui t'ont dévoilé le nom de Pierre Réal Latour ?

— Tu le demanderas à madame Jeanne-Léonarde.

Au retour à la maison, Étiennette s'enquit de la démarche de son mari. Ce dernier, prenant des bouchées doubles de beignets, au risque de se brûler le palais, mâchonna :

— Aussitôt que je l'ai interpellé par le nom de Pierre Réal Latour, il s'est reconnu.

— Lui as-tu cité le nom de Maximin Raynier ?

— Ça ne lui disait rien. À croire qu'il n'en a rien su, répondit-il, déçu.

Étiennette se rendit compte de sa peine.

— Écoute, Pierre, il va falloir que tu vives avec ce que tu sais de ton passé.

Quand Étiennette eut éteint la flamme sous le boisseau et que les deux époux commencèrent à se déshabiller, Pierre lui confia, en l'embrassant sur la joue :

— Pour tout dire, une petite Lamontagne vaut bien une demoiselle Dandonneau.

— Toi, tu cherches à m'amadouer. Tu as certainement une

idée derrière la tête.

Le lendemain matin, en sifflotant, Pierre dit à Étienne :

— Tu te souviens que je t'ai déjà parlé du sieur Hameau ? Je l'ai connu à Paris. Il avait entendu parler des gisements de fer à ciel ouvert des Trois-Rivières et il voulait que je fasse partie de son équipe. Tout un prospecteur, celui-là ! C'est lui qui m'a présenté au comte Joli-Cœur.

— Je croyais que c'était le mari de ta sœur !

— Le fondeur de cloches ? Quand je pense que ma sœur et lui m'ont volé mon héritage familial.

Là-dessus, il cracha par terre de rage. Étienne réalisa que son mari n'avait plus à s'inquiéter de ses origines et qu'il avait retrouvé la mémoire.

L'amour d'Étienne et de Pierre se concrétisa par la naissance d'un neuvième enfant, un petit garçon, né le 20 avril 1721.

— Nous l'appellerons Pierre. À la différence de moi, il ne doutera pas de ses origines, et personne ne l'inquiétera avec ça ! conclut l'heureux papa.

CHAPITRE XIII

La situation à Paris

Comme le comportement du comte Joli-Cœur trahissait une anxiété évidente depuis sa visite au Palais-Royal, Mathilde le questionna :

— Est-ce la visite du Canada qui t'indispose ? Nous la connaissons à peine, cette dame Dandonneau, je sais.

— Non, au contraire. Cassandre semble tellement contente que je n'irai pas compromettre sa joie.

— Alors, tu me caches quelque chose. Est-ce en rapport avec le régent ?

Le comte refoulait ses sanglots, ce qui l'empêchait de répondre.

— Je me rends compte que nous n'avons plus aucun visiteur. Hector m'a mentionné que la police faisait le guet devant la grille d'entrée. Sommes-nous en résidence surveillée ?

Pour toute réponse, Joli-Cœur s'effondra en pleurs. Mathilde ne l'avait jamais vu ainsi. Elle s'approcha de lui et, de façon maternelle, tenta de le réconforter. Comme il était inconsolable, elle s'apitoya sur le sort de son mari :

— Ta rencontre au Palais-Royal a dû être catastrophique pour que tu sois dans cet état.

Thierry lui raconta comment, malgré lui, il s'était retrouvé acteur du complot en vue de limoger le régent. Il omit cependant de lui mentionner la délation de la présidente Fillon.

— Mon interrogatoire au poste de police a été brutal. La torture de Voyer d'Argenson fait avouer n'importe quelle fausseté aux innocents. Même moi, je n'aurais pu y résister. Heureusement que le régent et l'abbé Dubois ont empêché ce sbire d'employer ses méthodes cruelles.

— Pauvre chéri, comme je te plains ! Aucune dévergondée avec lui ? Nous savons que le régent est bien entouré, si je peux m'exprimer ainsi.

— Que veux-tu dire ?

— Ne fais pas le naïf, Thierry Labarre. La grande putain de Polignac, comme l'appelle la duchesse d'Orléans, le suit partout.

— Oui, elle était au poste de police ! En fait, comme elle est aussi la maîtresse du duc de Richelieu, confidentiellement, elle tente de sauver la tête de ce dernier.

— Moi qui croyais que c'était Jeanne de Luynes ! Heureusement que je peux te faire confiance dans ce monde de catins !

Le comte prit bien son temps pour lui exposer le marchandage proposé par le régent. Mathilde réagit avec véhémence.

— C'est une honte ! Ce n'est pas parce que le régent la trouve appétissante que Cassandre doit se retrouver dans son lit. Quel pervers ! Tiens, s'il s'intéresse tant aux femmes de théâtre libertines, il n'a qu'à s'offrir Adrienne Lecouvreur.

L'espoir commença à naître chez Thierry. Il s'empressa aussitôt de clamer :

— Cette suggestion est loin d'être farfelue. Même que je crois qu'elle peut être une bonne solution. Toutefois, Cassandre et ses amis doivent y contribuer. Il faudra les informer du traquenard despotique du régent et de ses sbires si on veut les déjouer. Il y va de notre avenir à tous.

Mathilde signala à son mari qu'elle comprenait le drame dans lequel il se trouvait impliqué. Soudain, la mine de Thierry s'assombrit. Quand Mathilde s'en inquiéta, il affirma :

— Nous jouons quitte ou double. Si Adrienne refuse ou si le régent se sent floué, il va se rabattre sur nous, c'est-à-dire qu'il va confisquer tous mes biens et me ruiner.

— Nous retournerons à Québec, rue du Sault-au-Matelot.

— Nous n'en aurons même pas le temps.

— Pourquoi Adrienne refuserait-elle?

— Parce qu'elle est la maîtresse du comte Maurice de Saxe. C'est lui qui me l'a dit. Entre comtes...

— N'avait-elle pas été la maîtresse de Voltaire, ces dernières années ? Cassandre me disait qu'il lui avait composé un quatrain poétique⁽³²⁾:

« Seule de la nature elle a su le langage ;
« Elle embellit son art, elle en changea les lois.
« L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage :
« L'Amour fut dans ses yeux, et parla par sa voix. »

— Je t'en prie, Mathilde, ce n'est pas le moment. Nous sommes dans un sérieux cloaque.

— Justement, Voltaire respecte le régent, même s'il le nargue; il pourrait manœuvrer comme entremetteur. Même Marivaux et Adrienne Lecouvreur ont de l'estime l'un pour l'autre. Comme ce dernier ne voudra pas sacrifier Cassandre, il sera poussé à convaincre la comédienne...

— Peut-être bien... Toutefois, c'est plutôt à la duchesse de Prie que Marivaux vient de dédier *La double inconstance*. Même Voltaire est devenu son ami.

— Tu sembles bien renseigné, toi ! Pourquoi ne pas la diriger dans le lit du régent, celle-là? demanda Mathilde, agacée.

— Parce qu'elle y est déjà. Son mari, le duc de Prie, premier ministre de France, se sert de sa femme pour arriver à ses fins politiques. Elle roule autant la bosse des affaires que des amants. Elle a déjà fait embastiller le secrétaire d'État à la Guerre, Claude Leblanc... Je viens d'avoir une idée...

Thierry commença à marmonner.

— Elle mise à la Bourse. Je l'ai convaincue de spéculer sur les grains. Elle m'a fait faire beaucoup d'argent.

— Elle et son mari ne pourraient-ils pas plaider en ta faveur ?

— Inutile d'y penser. Tant qu'elle sera la maîtresse du régent, ils videront le Trésor français à leur profit. Le pouvoir et l'argent. Le reste n'est qu'accessoire.

— Heureusement que tu es différent !

Thierry regarda Mathilde de manière triomphante.

— C'est en profitant du système boursier de Law que nous allons déjouer les abominations du régent !

— Est-ce vrai que Law a fait circuler à Paris des Indiens des territoires du Sud chamarrés d'or?

— Il veut prouver que la Louisiane regorge d'argent et d'émeraudes. Voici mon plan : tu vas devenir « Mississippienne » en achetant des actions de la Compagnie des Indes. Comme ça, le régent verra à quel point tu es solidaire de sa cause pour la France.

— Tu sais bien que je n'ai pas d'argent à miser. Je te l'ai tout donné en me mariant, comme la loi l'exige.

— Tu en as bien plus que tu le croies, car je vais te transférer toute ma fortune d'argent sonnante ou de papier. Et tu feras des affaires comme les autres Mississipiennes de Paris. Une mercière de Namur vient de devenir fabuleusement riche en quelques semaines. Tu feras de même.

— Et si on me demande d'où vient tout cet argent ?

— Tu leur diras que tu as vendu tes bijoux, tes résidences et tes domaines au Canada... Et peut-être aussi quelques subsides de ma part. Law ne prendra pas le temps de vérifier, tout heureux que les Françaises participent à son système autant que leurs maris. Déjà, les provinciales accourent à Paris avec leur bas de laine. Il apparaîtra normal que la comtesse Joli-Cœur, en femme d'affaires avisée, fasse mieux qu'elles, n'est-ce pas ? D'ailleurs, la Banque n'a plus le temps d'enregistrer les transactions tant elles se multiplient.

— Et si le régent confisque mon argent ?

— Il ne le fera pas; il détruirait la confiance de la population dans le système boursier de Law. Les épouses empêcheraient leurs maris de spéculer. La Banque serait à risque.

— Pourquoi ne pas investir cet argent dans ta Caisse ?

Thierry voyait que Mathilde n'avait pas le sens des affaires aussi aiguisé qu'il le croyait.

— Mon système de Caisse est déjà dissous et mes collaborateurs, remerciés. Tout ce qu'on pourra saisir, ce sera mes châteaux et mes vignobles. Comme je n'ai pas eu le temps de les visiter... Je viens de léguer ma participation dans ma compagnie de transport du blé à Guillaume Estèbe et mes routes de traite, à Ange-Aimé.

— Et à Quentin ? N'oublie pas que son avenir dépend de toi !

— Aussi de ta fortune, désormais, ne l'oublie pas, dit-il avec un sourire espiègle.

Mathilde resta saisie. Elle ne réalisait pas qu'elle était dorénavant à la tête d'une fortune colossale. Il ajouta :

— Quant à Quentin, il n'a pas à s'inquiéter. Je ne t'en dis pas plus, au cas où...

— Par où vais-je commencer ? Je ne l'ai jamais fait.

— Chatou t'accompagnera aux bureaux de Law, rue Quincampoix, rue de Richelieu ou place Vendôme. Je pourrai te donner quelques conseils, si tu le veux bien.

— Et si les actions du Mississippi descendent au lieu de monter ?

— Comme tu négocieras intelligemment, tu ne perdras pas tout d'un coup. L'important est de démontrer au régent que la comtesse Joli-Cœur est solidaire du système bancaire.

— Et si, par malheur, nous étions obligés de nous départir de notre résidence de la rue du Bac ?

— Une de mes relations d'affaires, monsieur Philippe Le Febvre, cherche à se départir de sa maison de campagne à Nogent-sur-Marne. Il est peut-être temps de s'éloigner de la folie de Paris et du Palais-Royal.

Si elle faisait confiance au flair proverbial de son mari, Mathilde se méfiait de la réaction de Cassandra.

— Tu connais Cassandra, elle ne voudra jamais vivre en banlieue lointaine de Paris.

— Elle se rapprocherait ainsi de son amie Alix. C'est quand même mieux qu'à Charlesbourg !

— Pourquoi dis-tu ça aussi catégoriquement ?

— Parce que, si Adrienne Lecouvreur refuse de marcher dans notre plan, il faudra que Cassandra aille se faire discrète ailleurs qu'à Paris, le temps que la tempête passe. Elle devra mettre momentanément un terme à sa carrière.

— C'est-à-dire?

— Elle n'aura pas d'autre choix que l'exil.

Quand la comtesse et le comte s'entretenrent avec Cassandra du marchandage proposé par le régent, cette dernière crut d'abord à une plaisanterie.

— L'exil? Comme une criminelle?

Elle réagit aussitôt en femme de théâtre, en récitant ces vers:

« Je ne suis point de ces femmes hardies
« Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
« Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
« Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
« La mort au malheureux ne cause point d'effroi:
« Je ne crains que le nom que je laisse après moi {33}. »

— Quand même, Cassandra, un peu de sérieux; l'heure est très grave ! semonça Mathilde.

Quand les résidants de la riche demeure de la rue du Bac lui expliquèrent leur plan pour contrer les malversations du régent et leur intention de demander la coopération de Marivaux et de Voltaire, Cassandra piqua une crise de jalousie.

— Servir Adrienne Lecouvreur sur un plateau d'argent au régent ! Vous n'y pensez pas ! C'est une mauvaise tête qui refuse de chanter les vers à la Comédie-Française. Je la comprends, elle n'a pas de voix ! De plus, elle est un véritable Protée {34} ! Dire que Voltaire lui offre un bouquet de violettes dans un vase d'argent chaque fois qu'il vient la voir, et qu'il a déjà voulu l'épouser !

— Tu ne devrais pas t'en inquiéter. Est-ce que Marivaux pourrait en parler à Adrienne ?

— Surtout, ne me demandez pas de le supplier. Que je le voie encore tourner autour de moi, celui-là! Il se dit bien marié, alors qu'il le reste... D'ailleurs, le talent d'Adrienne Lecouvreur ne va

pas plus loin que d'interpréter les rôles de la *commedia dell'arte*.

Thierry l'interrompit.

— Ce n'est pas en faisant des scènes que tu vas nous aider à trouver une solution à cette impasse. Pense plutôt à Quentin, qui pourrait être séparé de sa mère !

Se figurant le sérieux de la situation, Cassandre en trembla d'horreur. Elle répondit :

— Mille excuses pour cet enfantillage. Je vais demander à Voltaire de nous sortir de ce traquenard. Ces deux-là sont toujours amis.

Adrienne Lecouvreur accepta d'être présentée au régent, qui l'ajouta d'emblée à son tableau de chasse. Néanmoins, comme ce dernier n'avait pas réussi à confisquer l'immense fortune du comte Joli-Cœur, il maintint son entêtement à courtiser la belle

Cassandra et menaça de nouveau le comte Joli-Cœur. Voyer d'Argenson, le chef de la police, ne s'était pas gêné pour le lui faire savoir.

— Cette fois-ci, il faudra prévoir davantage que l'entraide d'un libelliste et le talent financier de la comtesse Joli-Cœur. Le régent veut la belle actrice, sinon c'est la Bastille qui sera ta demeure.

De nouveau, Mathilde et Thierry en firent part à Cassandra.

— Vous ne pouvez quand même pas me demander que je me prostitue pour nous sauver tous ! répondit-elle, affolée.

Mathilde comprenait le déchirement que pouvait ressentir Cassandra.

— Jamais nous ne l'aurions accepté, jamais ! Mais, maintenant, nous ne voyons pas d'autre issue...

Thierry prit son temps avant d'affirmer sur un ton grave :

— Il faut que tu quittes le pays ; tu n'as plus le choix. Si tu disparaissais, le régent t'oublierait vite.

Cassandra se mit à pleurer. Entre deux sanglots, elle formula :

— Quitter le pays ? Pour aller où ? Quentin est bien jeune...

Mathilde et Thierry se regardèrent. Le moment était venu d'exposer ce qu'ils avaient envisagé comme stratégie de repli.

— Thierry et moi .croyons qu'il te serait salulaire de te réfugier à Québec, chez Charlotte et Guillaume Estèbe, ou à Charlesbourg, dans ta famille. Nous dirons plus tard à la classe artistique que tu t'es jointe au Théâtre-Italien et que tu es en tournée en Italie. Marivaux s'est entendu avec le directeur de la Comédie-Française, moyennant une grosse somme que je lui ai donnée, pour que ton rôle de Phèdre soit confié à une autre tragédienne.

— Laquelle ?

— Adrienne Lecouvreur, répondit-elle, gênée.

— Pas elle ! Vous n'aviez pas le droit de me faire ça !

— C'était dans le but d'amadouer le régent.

Cassandra n'avait cessé de pleurer.

— À huit ans, Quentin est bien jeune pour faire la traversée.

— Justement, il ne la fera pas... Comme Thierry est son père, selon la loi, il serait plus sage que nous continuions à l'élever... Quand tout sera rentré dans l'ordre, tu reviendras le rejoindre.

— Dans combien de temps?

— Le temps que le régent cède sa place au roy Louis XV. Quelques années encore, j'imagine !

— Quand partirai-je?

— Dès que Chatou pourra repérer un bateau en partance pour le Canada... Il vaut mieux que tu prépares maintenant tes bagages, car le temps presse. Le temps que tout se calme, et nous nous retrouverons tous.

Effondrée, Cassandre ne savait plus trop ce qui lui arrivait. Sur ces entrefaites, Jeanne-Marguerite Lenoir Dandonneau se présenta, rue du Bac, avec ses deux fils en uniforme militaire. Quentin fut très impressionné. Après les salutations d'usage et la remise des lettres de ses amies à Cassandre, la dame se rendit compte qu'elle arrivait à un bien mauvais moment. Quand Mathilde lui eut expliqué la délicate situation de sa famille et le retour probable de Cassandre en Nouvelle-France, forcée d'être séparée de son fils, Jeanne-Marguerite eut cette pensée compatissante :

— Je te comprends, Cassandre. Moi-même, je m'ennuie déjà de mes autres enfants. Une mère doit parfois prendre des décisions déchirantes. Je te souhaite bon courage ! Et je sais que Marie-Anne et Étiennette sauront te reconforter.

Quand Thierry sut qu'elle venait de traverser sur *L'Heureuse de Bayonne* et que le bateau était dans la rade de La Rochelle, il s'écria :

— Ce navire transporte aussi des denrées pour les garnisons militaires cantonnées en Acadie et à Québec. En partant maintenant, Cassandre sera à Québec avant les glaces. Chatou t'accompagnera en diligence privée jusqu'à La Rochelle. Vite, le temps presse. Il serait préférable que vous rouliez toute la nuit pour mettre le plus de distance possible entre vous et la police du régent.

Les adieux de Cassandre à son fils furent déchirants. En délais-

sant son rôle de mère, elle avait l'impression de trahir son fils.

— Maman reviendra vite, mon trésor. Il faut être très sage, lui dit-elle en l'embrassant.

Ses larmes, qui n'arrêtaient pas de couler, eurent pour effet d'entraîner Mathilde et Jeanne-Marguerite dans leur sillage.

— Maman, maman, je ne veux pas que tu partes. Je veux que tu restes! implora Quentin, qui se blottissait contre sa mère et tirait sur sa jupe pour mieux l'empêcher de le quitter.

— Il faut être raisonnable ; tu es un grand garçon, et maman est fière de toi.

— Je veux partir avec toi au Canada.

Cassandra ne pouvait pas, elle non plus, se séparer de son petit garçon. Ses larmes ruisselaient sur ses joues. Et, pourtant, elle savait que le sort de toute la famille Joli-Cœur dépendait du sacrifice qu'ils s'apprêtaient tous les deux à faire. Prenant sur elle, elle dit à Quentin :

— Tu iras visiter ton ami Quentin de La Potherie avec ton papa Thierry.

— Non, c'est avec toi que je veux y aller !

Cassandra ne savait plus quoi dire pour consoler Quentin. Mathilde décida d'intervenir:

— N'aie pas d'inquiétude. Tu sais bien que nous veillerons sur lui avec affection. Écris-lui souvent. Je lui lirai tes lettres et y répondrai pour lui.

— Je sais bien que je peux compter sur vous deux.

En déclamant ces vers de *Phèdre*, Cassandra laissa éclater, dans son adieu à sa famille, toute sa passion de tragédienne :

« Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :

« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

« À quel nouveau tourment je me suis réservée ! »

Quant à Marivaux, lorsqu'il apprit le départ précipité de sa muse, en pensée il lui dédia en prose un extrait de l'œuvre qu'il était en train d'écrire :

« Madame, il y a longtemps que mon cœur est à vous ; consentez à mon bonheur ; que cette aventure-ci vous détermine ; souvent il n'en faut pas davantage. Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés (35). »

Ces derniers aveux amoureux coupables à Cassandre furent scellés par un baiser sur le papier.

En France, l'année 1720 vit apparaître la maladie que l'on croyait avoir éradiquée : la peste s'abattit sur la Provence, créant une véritable hécatombe. La population de Marseille et de Toulon brûla ses cadavres par milliers afin de stopper l'épidémie. Le régent eut fort à faire pour fournir l'aide nécessaire à ses sujets et il oublia vite de rechercher l'actrice qu'il voulait séduire.

En route vers La Rochelle, Cassandre prit le temps de lire et de relire les lettres de ses amies. Si Marie-Anne lui demandait de bien s'occuper de sa mère, Étiennette lui annonçait la naissance de Marie-Rose. Elle lui mentionna également le mariage de Catherine Allard, la fille d'André, avec Nicolas Jacques, ainsi que la naissance de leur petite Marie-Eugénie.

C'est maman qui serait heureuse de la bercer ! J'aurai tout mon temps pour le faire à sa place, se dit-elle en soupirant et en pensant à Quentin.

Elle devint soudainement nerveuse.

Charles Villeneuve et mon frère Jean-François ! Que vais-je leur dire à propos de Quentin quand je les reverrai ? La vérité ? Il faudra bien qu'ils la sachent un jour. Pour Jean-François, il vaut mieux le lui dire tout de suite... Quant à Charles, c'est préférable que ce soit à un moment plus opportun. Comment réagira-t-il quand il apprendra mes amours avec Marivaux ? Comme mon intention est de revenir à Paris auprès de Quentin le plus rapidement possible, je ne peux pas lui faire de promesses. Et puis, je suis une femme libre. J'ai le droit d'aimer qui je veux, où je veux ! S'il s'accroche à moi, tant pis pour lui ! Il est préférable que Quentin croie que le comte Joli-Cœur est son père. Nous verrons bien après la mort de celui-ci.

Le baptême d'Émeline^{36}

En ce dimanche du 16 mai 1723, le tintement de l'unique cloche de la petite église n'avait de cesse de rappeler avec enthousiasme aux fidèles de la paroisse Sainte-Geneviève de Berthier l'entrée dans l'Église catholique de la petite Marie-Renée Gertrude Émeline Latour, née le 14 avril précédent.

Déjà, la porteuse, Marie-Anne Latour, la sœur aînée bientôt âgée de seize ans, se tenait près des fonts baptismaux de l'église, le bébé dans les bras, habillé de sa robe de baptême toute blanche. Le curé de la paroisse, le sulpicien Joseph Gaillard, un jeune prêtre dans la vingtaine, l'étoile des jours d'alléluia autour du cou, s'entretenait avec l'heureux père, le maréchal-ferrant de la place, ainsi qu'avec la marraine, la cantatrice Cassandre Allard, et le parrain, monsieur Tancrede Fréchette. Charles Villeneuve, de Charlesbourg, accompagnait la marraine.

Se tenaient, dans la petite assistance, les enfants Pierrot et Antoine Latour avec leur cierge allumé bien en main, Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye, Pierre Gauthier de La Vérendrye, Françoise et Martin Casaubon, les familles Pelletier-Antaya, Boucher, Piette, Ducharme et Généreux, ainsi que les paroissiens de Berthier venus assister à la messe.

À cause de la crue particulière des eaux des derniers jours, la grand-mère, Marguerite Lamontagne, de Maskinongé, accompagnée de sa fille, Marie-Anne Dupuis, et de son mari, Viateur, venait à peine d'arriver pour assister à la cérémonie. Marguerite fit un sourire à la porteuse, qui le lui rendit.

Après la bénédiction de l'eau, le curé procéda à l'onction des huiles saintes.

— Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ?

La marraine et le parrain répondirent au nom de l'enfant :

— Nous y renonçons.

Le curé Gaillard versa l'eau bénite sur le front de l'enfant en disant :

— Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Marie-Renée Gertrude Émeline fait désormais partie de la grande famille chrétienne. Pour clamer notre joie et proclamer notre foi,

nous allons réciter le *Credo*.

Contre toute attente, et à la grande joie des assistants comme à la consternation de l'officiant, avant la signature des registres Cassandre y alla, a capella, d'un vibrant *Magnificat* pour remercier la Vierge de lui avoir offert cette grâce si espérée d'être la marraine.

Étiennette Latour avait tenu à faire prévenir son amie Cassandre de la naissance de la petite Marie-Renée Gertrude Émeline le plus rapidement possible et à persuader le curé Gaillard de retarder le baptême d'un mois.

— Depuis le temps que nous remettons cet honneur pour Cassandre ! Si, dans la foi catholique, la petite se nomme Marie-Renée Gertrude Émeline, nous l'appellerons tous Émeline.

La réception eut lieu à la rivière Bayonne, chez les Latour. Étiennette reçut ses invités avec grand plaisir, même si elle relevait d'une dixième maternité, à trente-cinq ans. En revoyant Cassandre, elle lui confia :

— Tu sais, l'an passé, à l'église Notre-Dame de Montréal, au mariage de Margot de la Jemmerais avec François d'Youville⁽³⁷⁾, j'ai demandé à la Vierge une petite fille comme prochain enfant pour que tu puisses en être la marraine. J'ai été exaucée.

— Et moi, je lui ai demandé qu'Émeline arrive vite, avant mon départ prochain pour la France.

— Désires-tu à ce point nous quitter? Tu es arrivée il y a deux ans à peine.

Depuis son retour précipité de Paris, en 1721, Cassandre s'était d'abord installée à Charlesbourg, chez son frère Jean. Avec les huit enfants de ce dernier, la maison familiale des Allard devenait exiguë. Même si la proximité de la maison de Charles semblait convenir aux fréquentations des amoureux, Cassandre songea rapidement à gagner sa vie dans le métier qu'elle affectionnait.

Ayant sur elle la recommandation de la marquise de Vaudreuil, toujours à Paris, et profitant de l'argent que lui avait donné Mathilde, elle n'eut aucune difficulté à obtenir l'appui du gouverneur de Vaudreuil. Il la recommanda aux Ursulines de Québec en tant que professeur de chant et d'art lyrique.

Si la mère supérieure se souvenait d'elle et de sa mère, Eugénie Languille, ancienne postulante, Cassandre prit bien soin, selon les

recommandations de Jean-François, de ne jamais mentionner son statut de mère célibataire aux gens de Québec. Cassandre logeait au château Saint-Louis et elle jouait du clavecin et chantait de l'opéra devant les dignitaires français en mission diplomatique, politique et militaire. Cassandre savait qu'elle ne devait pas tisser de liens trop étroits avec eux. Le dimanche, Charles Villeneuve venait la chercher de bonne heure, et Cassandre retrouvait la famille Allard.

— Tu sais, Étiennette, je m'ennuie tellement de Quentin ! Et j'en ai juste un. Imagine si j'en avais dix, comme toi.

— Il faut croire que nos destins sont très différents... Et avec Charles, comment vont les amours ? Te suivrait-il à Paris ?

— Oh ! Charles me suivrait partout ! Enfin, c'est ce qu'il me dit. Je ne suis pas certaine, par contre, qu'il s'adapterait facilement au monde des grands salons parisiens, répondit Cassandre en riant. Je pense que ce serait plutôt le contraire. Il frémit juste à penser aller à Québec !

— Et toi, le suivrais-tu partout ?

Cassandre jongla et préféra se taire. Étiennette, pour se donner bonne contenance, reprit :

— Mon mari me disait tout à l'heure que Charles s'intéressait toujours au fief Chicot, et qu'il avait même demandé à La Vérendrye s'il pouvait lui vendre assez de terre pour y faire l'élevage de chevaux.

Cassandre se montra surprise.

— C'est pour ça qu'il a tout fait pour venir à Berthier avec moi ! Quel cachottier !

— Nous serons peut-être enfin voisines au fief Chicot, avec Marie-Anne ! Le trio inséparable.

— Comme ma mère, Anne et Mathilde à Québec...

— Il faudra pour ça que tu te maries... Par ici, les mœurs sont différentes d'à Paris ou à Québec.

— Me marier avec Charles ? Il n'en sera pas question tant que Quentin ne sera pas adulte. Il ne comprendrait pas le fait d'avoir deux pères. D'ailleurs, quel enfant le comprendrait ?

— Ce n'est pas tout à fait deux pères ; ce serait un père, le comte Joli-Cœur, et un beau-père, Charles.

Cassandra reprit sérieusement.

— Écoute, Étiennette, restons-en là. Je ne veux pas discuter de projet de mariage avec Charles. Il sait que je vais retourner à Paris retrouver Quentin dès que je le pourrai. S'il veut s'établir par ici, ça le regarde.

Étiennette n'insista plus. À son amie Marie-Anne, elle confia plus tard :

— Je ne parierais pas sur les amours de Cassandra avec le beau Charles ! Je peux la comprendre d'avoir hâte de retrouver son fils et de reprendre sa carrière.

— Et peut-être bien de revoir Marivaux, qui sait ? Elle est partie, selon les dires de ma mère, bien précipitamment de Paris. D'ailleurs, quand Cassandra est venue à l'île aux Vaches, il y a quelques jours, elle s'est inquiétée de ne pas avoir encore eu de communication écrite de personne.

— Devant Charles ?

— Hum, hum !

— Ce qui veut dire qu'elle ne l'a pas oublié, c'est sûr.

— C'est l'impression que ça me donne, même si ça fait deux ans. Elle persévère, notre Cassandra, malgré sa complicité avec Charles. Savais-tu que Marivaux était marié ? C'est ma mère qui l'a su de la marquise de Vaudreuil.

Devant l'étonnement d'Étiennette, elle confirma :

— Eh oui ! Même qu'il serait le père d'une fillette de deux ans. Ma mère a également su par la comtesse Joli-Cœur que Marivaux était nouvellement veuf. Donc, il m'apparaît que la voie est libre pour Cassandra.

— C'est peut-être une autre raison pour laquelle elle veut retourner à Paris le plus rapidement possible. Elle a dû le savoir, qu'il était veuf. Probablement de la comtesse, tiens ! Elle nous a bien eues, la cachottière. Son poète de l'amour, marié légitimement et père de famille. Rien de trop secret pour elle !

— C'est son droit. Après tout, elle n'a fait de mal à personne.

— Voyons, Marie-Anne. Que dirais-tu si ton mari agissait de la sorte ?

— Ce n'est pas pareil. Eux sont deux artistes, et tu connais Cassandra, elle est sans malice.

— Tout de même ! Cette femme-là a dû aimer son mari.

Quand elle se rappela son aventure avec Pierre Hénault Canada, elle grimaça.

— Serait-il le père naturel de Quentin? Parce que la paternité du comte Joli-Cœur, je n'y crois pas tellement, s'inquiéta Étienne.

— Crois-tu ? Alors, si c'était le cas, pourquoi Marivaux aurait-il épousé une autre que Cassandra ?

— Soit il n'a pas su qu'il était le père naturel de Quentin, soit il n'était pas si amoureux de notre amie...

— Cassandra n'est pas vraiment le genre de fille timide pour ne pas le lui avoir dit ! J'en ai déjà été le témoin.

— Cassandra est sans doute une interprète exceptionnelle pour ses œuvres, mais ça ne veut pas dire qu'il soit aisé de vivre à ses côtés... De toute façon, elle est notre amie et nous ne connaissons même pas Marivaux.

— Et, de plus, elle est la marraine de ta petite Émeline.

— Tu as raison. D'ailleurs, j'ai confié Émeline à la Providence, comme ta nièce Margot me l'avait suggéré. J'aurais tellement aimé qu'elle puisse assister au baptême !

— Mon mari s'est proposé pour aller la chercher, mais son époux et sa belle-mère, Madeleine Just, se sont opposés à sa venue. Tu comprends, elle est nouvelle mariée et elle vit chez elle.

— Est-elle heureuse au moins? A-t-elle parlé d'une naissance prochaine?

— Elle n'en a pas parlé. Tu comprends, elle ne s'en serait pas confié à son oncle, à moins d'en être certaine, et encore ! Heureuse? Elle ne le sera pas quand Pierre va l'informer que son mari, François d'Youville, fait de la contrebande en Nouvelle-Angleterre.

— Avec les Mohawks, comme Pierre de Lestage quand il a laissé tomber Cassandra? Non, je n'ai rien dit. Pauvre Margot,

comme je la plains ! Une personne si charitable !

— Comme tu dis, Étiennette. Il y a des femmes qui ne méritent pas leur sort.

— Parles-tu de Cassandre, dis donc ?

Au rire sonore de Marie-Anne, Étiennette réalisa vite que son amie savait faire la part des choses.

Quand est venu le temps des discours, Pierre Latour demanda au jeune curé Gaillard de dire quelques mots. Ce dernier fit l'éloge de la fertilité du couple Latour, comme un gage de la bienveillance de la divine Providence qui protégeait l'avenir agricole de la Nouvelle-France. La Vérendrye se pencha à l'oreille du forgeron pour lui dire :

— J'ai l'impression d'entendre le charabia de mon frère Jean-Baptiste, le grand vicaire⁽³⁸⁾, et la rengaine passée. L'avenir du pays, c'est d'abord de le découvrir, de l'agrandir et d'y faire la traite des fourrures. Quand il n'y aura plus de castors dans l'Ouest, il sera toujours temps d'y semer du blé et d'y élever du bétail. C'est à m'échiner à cultiver du blé à Varennes et sur l'île aux Vaches que j'ai vite réalisé tout ça.

Messire Gaillard soupçonna sans doute la frustration du cultivateur déçu, car il demanda aussitôt à La Vérendrye de prendre la parole à sa suite. Ce dernier étonna tout le monde en grognant :

— Monsieur le curé, avec ma femme, nous nous consacrons à la dévotion au Sacré-Cœur⁽³⁹⁾ et, si nous sommes en communication avec la sainte Providence, c'est en adorant le Saint-Sacrement, comme nous le demande la confrérie. Quant au reste, nous lui faisons confiance. N'est-ce pas à cela que doit servir la Providence ?

Les paroles dures du propriétaire du domaine de la Grande Paix de l'île aux Vaches ébranlèrent le jeune pasteur. Marie-Anne de La Vérendrye fit signe à son mari de se modérer.

Pierre Latour demanda par la suite au parrain, Tancrede Fréchette, de dire quelques mots.

— Je voudrais remercier Étiennette et mon patron, Pierre Latour, de m'avoir fait l'honneur d'être le parrain d'Émeline et de me comparer maintenant à ma future femme, qui a la chance d'être la marraine d'une autre charmante fille Latour.

Tous les regards se dirigèrent vers Monique Ducharme, qui sourit au compliment.

— Monique me disait qu'Émeline était bien lourde pour une enfant d'un mois. Alors, je demande à ses parents de me dire si, dans les familles Latour et Pelletier-Antaya, il y a un précédent qu'une femme ait pu être forgeronne. Sinon, dans le cas d'Émeline, il faudra en créer un !

Des fous rires et des applaudissements fusèrent de toute part.

— Plus sérieusement, Émeline pourra toujours compter sur nous, quoi qu'il advienne. Il y a fort à parier que ce sera nous, cependant, qui dépendrons d'elle quand nous serons vieux, car on m'a dit qu'elle était déjà bien intelligente pour son âge.

Il entendit Monique lui dire à mi-voix :

— Plutôt éveillée pour un bébé de cet âge !

— J'ai bien dit intelligente, si elle tient de ses parents.

Un murmure d'approbation se répandit dans la maison. Sur sa lancée, Tancrede ajouta :

— Voulez-vous que j'en rajoute et que je dise qu'elle est déjà aussi gracieuse que sa maman ? Monsieur Voltaire dirait sans doute d'Émeline : « Sa beauté plaît aux yeux et sa douceur charme l'âme. »

Une salve d'applaudissements suivit.

Tancrede, qui semblait avoir abusé des rasades de cidre bou-chonné offertes par Pierre Latour Laforge, continua :

— Au nom de mon patron, je demanderai à notre diva, Cassandra, la marraine d'Émeline, de nous adresser quelques mots et, souhaitons-le, de nous faire entendre sa voix divine.

Cassandra fut surprise de l'introduction du parrain, un ancien bagnard qu'elle avait vu travailler comme domestique, rue du Bac.

Voltaire avait décidément raison d'avoir de l'estime pour ce garçon talentueux. Celui qui m'aurait dit qu'un forgeron pouvait avoir autant de verve n'aurait pas été cru.

Cassandra s'avança et, prenant une pose théâtrale, elle commença par ces mots :

— C'est la première fois que j'ai la chance de vous adresser publiquement la parole depuis mon retour de France, et je suis particulièrement enchantée de le faire à l'occasion de cet événement que j'attendais depuis si longtemps: être la marraine d'un enfant d'Étiennette et de Pierre. Or, la Providence a voulu que ce soit une petite fille. Je suis doublement comblée.

Des applaudissements accompagnèrent le témoignage qui mit un peu de baume sur la blessure d'amour-propre du curé Gaillard.

— Selon le vœu de notre chère Étiennette, elle portera pour les siens le prénom d'Émeline. Un nom de scène, quoi ! À ce chapitre, je crois bien qu'Émeline possède déjà une personnalité particulière qui lui permettra d'accomplir de grandes réalisations. Et je ferai tout ce que je pourrai pour lui permettre d'accomplir son destin...

Cassandra reprit son souffle alors que l'assistance était accrochée à ses paroles. Elle continua:

— Être la marraine d'Émeline me rapproche encore plus d'Étiennette, qui a toujours voulu que deux de ses enfants se nomment Émeline et Quentin. Or, mon fils de onze ans s'appelle Quentin. Il vit à Paris pour le moment. Viendra un jour où il foulera le sol de sa famille canadienne. Alors, à ce moment-là, Émeline et Quentin feront connaissance et réuniront les familles Allard et Latour.

D'aucuns observèrent qu'Étiennette avait la larme à l'œil. Celle-ci se leva péniblement de sa chaise et alla embrasser Cassandra en lui chuchotant :

— Tu es une amie inestimable. Tu nous as fait un très bel hommage.

Comme Cassandra épongeait déjà ses pleurs, elle entendit scander:

— Une chanson, une chanson !

— Oui, oui, mais je n'ai pas fini. La circonstance se prête à ce que je vous présente Charles Villeneuve. Certains le connaissent déjà. Pour les autres, Charles est un amateur de chevaux et de nature.

— De belles créatures ! avança un esprit échauffé, faisant

rigoler l'assistance.

Cassandra passa outre et continua :

— Il a un cœur en or. Voilà ce qui décrit le mieux Charles.

Aussitôt, elle lui envoya un baiser de la main.

Marie-Anne jeta un coup d'œil à Étienne et lui fit un air *qui en dit long*. *Celle-ci se dit*: D'après ce quelle vient de me dire, il ne faudrait pas qu'il se fasse des illusions! J'ai l'impression qu'il est déjà trop tard.

— Une chanson, une chanson à la mode de Paris ! scandait-on de nouveau.

— Certains s'attendent à une chanson gaillarde comme *Chevaliers de la Table ronde*... Me trompé-je?

— Non, non !

— Vous faites erreur, car j'aimerais vous interpréter la chanson de l'heure à Paris, qui vient du recueil *Noël bourguignon*, qui a été interprétée pour la première fois en 1720 et qui s'intitule *Guillaume, prends ton tambourin*⁽⁴⁰⁾. Nous sommes loin de Noël, mais, comme c'est un chant religieux qui fête la naissance de Jésus, il convient bien au baptême d'Émeline.

Après les bravos, Cassandra dédia la pièce suivante à Émeline.

— J'offre ma prochaine chanson à ma filleule. Issue du répertoire tourangeau, c'est la première pièce que ma mère m'a fait apprendre au clavecin. Vous connaissez tous, j'imagine, *Frère Jacques*, n'est-ce pas ? Vous pouvez la fredonner avec moi.

Après l'exécution de la comptine, Cassandra jeta un coup d'œil à ses amies. Sa dédicace n'était pas tombée à plat, puisqu'elle perçut leur regard ému.

Après la fête d'Émeline, au moment de leur séparation, Cassandra dit à Marie-Anne de La Vérendrye :

— Maintenant, c'est à ton tour de mettre au monde une autre petite fille. Fais-le-nous savoir quand tu seras enceinte.

La Vérendrye, pour sa part, glissa une pièce d'argent dans la menotte d'Émeline.

Et à Étienne et à Pierre Latour Laforge, après les avoir

remerciés pour leur accueil chaleureux et généreux, Cassandre avança, Émeline dans ses bras, et elle dit :

— Nous reviendrons pour son premier anniversaire, l'an prochain. Je ne voudrais surtout pas rater les premiers pas de ma filleule !

— Émeline et sa famille vous attendront avec la plus grande hâte.

Le soir, en se couchant, le forgeron s'inquiéta de la santé de sa femme.

— J'espère que tout ce barda ne t'a pas mise tout à l'envers.

— As-tu remarqué le magnifique ber que Cassandre a remis à Émeline comme cadeau de baptême ? Il est splendide avec ses torsades sculptées. Elle a dû prendre modèle sur les berceaux des enfants royaux.

— Charles m'a dit qu'elle l'avait commandé expressément à son frère Georges. Tu sais bien que tous les hommes Allard sont des artistes-ébénistes.

— As-tu remarqué comment Cassandre s'exprime maintenant en disant « nous » ?

— Nous ?

Le forgeron prit quelques instants de réflexion avant de répondre.

— C'est normal, elle fait dorénavant partie de la famille.

Étiennette s'impatiente.

— Ce n'est pas de ce « nous »-là dont je voulais parler. Plutôt de Charles et d'elle. C'est nouveau, de sa part. Je me demande si...

— Elle a dit qu'elle reviendra avec lui, l'an prochain. Est-ce de cela que tu voulais parler ?

Étiennette préféra ne pas répondre et ferma les yeux. En minaudant, Pierre lui demanda :

— Est-ce que le temps est venu de... tu sais quoi ?

C'est alors qu'Étiennette répondit à la question initiale :

— Cette fête m'a épuisée. N'oublie pas de jeter un dernier coup d'œil à Émeline. Elle s'est promenée dans les bras de l'un et de

l'autre pendant toute la journée... Tu te lèveras lorsqu'elle pleurera. Bonne nuit.

— Ouais... Bonne nuit, ma femme.

—

Le premier anniversaire d'Émeline

Accompagnée par Charles Villeneuve, Cassandre revint aux îles de Berthier le 26 mai 1724, comme promis. Elle avait voulu faire coïncider sa visite pour le premier anniversaire de sa filleule, Émeline Latour, avec la célébration du baptême du sixième enfant des La Vérendrye, Marie-Catherine. Elle ne fut pas étonnée d'y revoir Étienne et son mari, eux aussi invités à la cérémonie et à la réception donnée au manoir Dandonneau de l'île Dupas.

Jeanne-Marguerite Lenoir Dandonneau, la mère de Marie-Anne, venait juste de revenir de Paris et devait se joindre à la cérémonie en dépit de la fatigue causée par la traversée de l'Atlantique à ce moment précoce de la saison.

Cassandre venait de recevoir une lettre de la part de la comtesse Joli-Cœur qui l'informait du décès du régent. Elle avait hâte de la communiquer à ses amis des îles. Quand elle en eut la possibilité, elle se confia à Étienne.

— Le régent vient de mourir. Je vais bientôt retrouver Quentin à Paris. J'ai tellement hâte, si tu savais ! Sois discrète toutefois : je n'ai pas encore avisé Charles. Même s'il doit s'en douter, ça l'assommera.

— Tu avais dit que tu attendais le sacre du nouveau Roy⁽⁴¹⁾ pour retourner en France. Pourquoi ne l'as-tu pas fait à ce moment ?

La question surprit Cassandre.

— Est-ce vraiment ce que j'ai dit ? Je ne pouvais pas retourner là-bas, puisque le Roy avait demandé au cardinal Dubois d'être son premier ministre. Le comte Joli-Cœur m'avait prévenue que le régent et le cardinal Dubois mangeaient au même râtelier. Lorsque ce dernier est mort en août 1723, le duc d'Orléans a demandé de prendre sa charge de premier ministre. Aussitôt demandé, aussitôt obtenu. Comme si l'ancien régent reprenait du pouvoir. Ce n'était pas le temps de retourner à Paris, crois-moi !

Avant qu'Étiennette ne la questionne de nouveau, Cassandre avança :

— Il faut que je te lise ce que m'a écrit tante Mathilde... Enfin, ce que la marquise de Vaudreuil lui en a dit...

Cassandre se mit à lire des bribes de la lettre tout en commentant :

— « Le régent est mort le 2 décembre dernier. Comme à son habitude, après avoir tenu conseil dans son cabinet, le régent avait demandé de la compagnie féminine... La duchesse de Prie... » La femme de son premier ministre, imagine ! Je la comprends, son mari est tellement laid avec son physique de vautour perché sur des jambes d'échassier. Quant à elle, il faut avouer qu'elle a une taille de guêpe et des yeux légèrement bridés, à la chinoise. Dire que Marivaux lui aurait dédié sa pièce *La double inconstance* ! J'aurai deux mots à lui dire, à celui-là, quand je le reverrai... « Aussi, la duchesse de Falari... » Alors, celle-là, ça ne me surprend pas ! Toujours prête à baisser pavillon, pour ne pas dire le pantalon ! Je continue : « Madame de Sabran... » C'est sa maîtresse attitrée, il n'y a rien d'étonnant...

— Il ne pense jamais à demander la compagnie de sa femme ? demanda Étiennette.

Cassandre lui jeta un regard moqueur.

— Madame Lucifer ? Il faudra bien que tu viennes voir par

toi-même comment se comportent les courtisanes! Attends, c'est probablement avec sa femme ou avec l'abbé Dubois qu'il aurait dû avoir un entretien, car il aurait demandé à l'une d'elles s'il y avait un enfer ou un paradis... Comme s'il présentait sa mort. Bien entendu, jamais il ne se serait confessé à l'abbé Dubois, son compagnon de débauche !

— Il m'apparaît impossible qu'il ait... qu'il ait... avec toutes les trois? Enfin, tu comprends ce que je veux dire...

Cassandre regarda Étiennette avec candeur.

— Mathilde est comme toi. Elle croit que le duc a vraiment discuté de religion avec ses maîtresses... C'est ce que la marquise de Vaudreuil tente de lui faire avaler. Chère Mathilde, ingénue !

Étiennette resta bouche bée, agacée que leur complicité se soit étiolée avec le temps. Des deux, Cassandre avait toujours passé, aux yeux de tous, comme étant la plus moderne.

J'en suis à ma dizaine de maternités. Il me semble que je suis en âge de comprendre la vie! pensa-t-elle.

Cassandre continua en fanfaronnant:

— S'il y en a une qui sait de quel bois se chauffe — excuse-moi —, se chauffait le Régent, c'est bien moi. Personne ne va me faire gober qu'il discutait religion avec ses maîtresses. De vraies dévergondées! S'il m'avait demandé mon opinion, je lui aurais dit aussitôt que c'était l'enfer qu'il méritait. C'est à cause de lui que j'ai perdu toutes ces années loin de Quentin.

Étiennette voyait bien que son amie revivait ces moments tragiques avec tristesse. Cassandre avait la larme à l'œil.

— Si jeune et être privé de sa mère à cause de perversités notoires qui détiennent le pouvoir! Maintenant, tout va rentrer dans l'ordre. C'est Mathilde qui sera contente de me voir revenir ! Ça va la soulager.

— Est-ce qu'elle te parle de Quentin ?

La question surprit Cassandre.

— Un peu. Elle me dit qu'il s'ennuie de sa mère... Je ne suis pas inquiète, car Mathilde considère Quentin comme son petit-fils. De plus, comme elle est naturellement mère poule, je suis certaine qu'elle lui donne toute l'affection voulue.

— Est-ce qu'elle te demande de retourner à Paris?

— Non, mais c'est tout comme, en m'annonçant la mort du Régent. Parfois, il faut lire entre les lignes.

Étiennette fut étonnée de la confiance aveugle de Cassandre. Elle se dit qu'il devait y avoir quelque chose qui se tramait là-bas au détriment de Cassandre. Elle lui demanda :

— Est-ce que tu as pensé au moment de ton départ ?

— Probablement à la fin de l'été ou en septembre afin de passer plus de temps avec Charles, ma famille et mes amis. J'hésite encore.

Au timbre nostalgique de la voix de Cassandre, Étiennette comprit que celle-ci était déchirée entre le désir impératif de retrouver son fils et la peine qu'elle ferait à celui qu'elle quitterait.

Tiens, tiens. Charles a pris plus de place que son poète de l'amour. C'est bien différent de l'an passé, alors que ça pressait tant de retourner à Paris. Chère Cassandre, toujours énigmatique! se dit Étiennette.

— Tu vas tellement nous manquer, surtout à Émeline, qui ne verra pas sa marraine de sitôt ! Mais ta place est d'abord avec ton fils.

La larme à l'œil, Cassandre invita Étiennette à aller féliciter ensemble la nouvelle maman et à lui offrir les cadeaux de circonstance.

Après les félicitations, les embrassades et les remerciements d'usage, Marie-Anne avisa Cassandre.

— Ma mère, qui revient de France, souhaitait te parler en privé au manoir de l'île Dupas, après le baptême.

— Est-ce qu'elle veut m'apprendre la mort du régent? La comtesse Joli-Cœur vient de me l'annoncer par lettre.

— Elle te le dira elle-même. Je ne sais rien de plus.

Après la cérémonie du baptême de Marie-Catherine de La Vérendrye au manoir Dandonneau, Jeanne-Marguerite Lenoir, la mère de Marie-Anne, s'entretint avec Cassandre. Elle parut inconfortable quand Cassandre lui présenta son fiancé, Charles Villeneuve. Cassandre comprit alors qu'elle voulait lui parler seule à seule.

— J'ai eu l'occasion de bénéficier de l'hospitalité de la comtesse et du comte Joli-Cœur pendant quelques semaines avant mon départ.

— Comment va mon fils?

— C'est un grand garçon de douze ans et il vous ressemble beaucoup... Vous savez, à cet âge, un adolescent a besoin de prendre pour modèle un père fort, présent... Louis-Adrien voulait devenir seigneur de l'île Dupas et son père lui a servi de modèle.

Cassandre comprenait difficilement ce à quoi voulait en venir son interlocutrice.

— Le comte Joli-Cœur est son père, à ce que je sache. C'est lui qui joue ce rôle de modèle masculin.

— Depuis ses déboires avec la Régence, le comte Joli-Cœur a bien vieilli. Il n'a plus le même ascendant sur son entourage. Il démontre aussi des signes de fatigue.

— Le comte est malade ?

— De la vieillesse. Vous savez, à quatre-vingts ans... Quentin ne semble pas vouloir le reconnaître comme son père, mais plutôt comme son grand-père. Il clame à tous les vents que son véritable père est un héros militaire et qu'il se destine à la carrière des armes pour l'imiter. Monsieur le comte ne semble pas avoir la force de redresser ce tort.

— Et Mathilde?

— La comtesse non plus n'est plus très jeune. Elle est désemparée de son incapacité à jouer son rôle de mère et elle pleure tout le temps... Vous savez, Quentin a un caractère plutôt difficile. Il lui arrive d'être impoli et insolent avec eux. Le climat familial n'est pas toujours serein, rue du Bac.

Le visage de Cassandre s'assombrit. Elle avait quitté un mignon garçon de huit ans, et voilà qu'on lui parlait de son fils de douze ans en pleine révolte. Soudain, ses responsabilités familiales lui commandaient d'agir vite.

— La comtesse ne m'en a jamais soufflé mot. Ça m'inquiète.

— Il est vrai que mes fils militaires et moi avons été reçus chez le comte à quelques reprises. Quentin a sans doute imaginé son hérité illustre au cours de ces visites. La comtesse me disait aussi qu'il s'inventait des personnages comme compagnons de jeu.

— Mon fils qui s'invente des chimères ! se plaignit Cassandre, dans tous ses états.

— À sa défense, il faut dire qu'il ne fréquente aucun enfant de son âge. Des précepteurs privés viennent, rue du Bac, donner leurs cours. Jusqu'à mon départ, la résidence du comte était toujours sous haute surveillance par Voyer d'Argenson fils^{42}.

— Mon fils ne joue jamais et est toujours seul ?

— Son seul compagnon de jeu est son maître d'escrime. Quentin est très doué pour l'art militaire, vous savez.

— Comment se fait-il qu'il en soit arrivé là ?

Jeanne-Marguerite Lenoir regarda intensément Cassandra sans vouloir répondre à cette question. S'en rendant compte, Cassandra éleva le ton :

— Dites-moi, je vous en prie, ce que vous en savez !

— C'est délicat, car j'ai beaucoup de respect pour la comtesse Joli-Cœur.

— Qu'est-ce à dire ?

— En ma présence, Quentin n'a jamais prononcé votre nom. Qui plus est, il nomme la comtesse « maman ». De là à croire que...

— Quoi ? Mathilde et Thierry m'auraient fait ça ?

Jeanne-Marguerite Lenoir Dandonneau eut l'impression d'en avoir trop dit.

— Leur vie n'a pas été de tout repos à être constamment sous la loupe de la police du régent. D'autant plus qu'il y a eu des ragots comme quoi le comte avait été vu dans un lupanar tristement célèbre... Tout ceci n'aide pas un couple à être solidaire... La comtesse n'a sans doute pas eu d'autre choix que de dorloter votre fils pour retrouver l'affection à laquelle elle avait droit... Comme vous ne pouviez pas rentrer à Paris, sous peine d'être embastillée... Je n'essaie pas de prendre la défense de la comtesse et du comte Joli-Cœur. Je tente d'expliquer ce qui m'apparaît plausible dans les circonstances et selon les événements malheureux.

Cassandra restait de marbre, comme si elle devait prendre une décision marquante pour le destin de son fils.

— Je vais rentrer à Paris dès que je le pourrai. La situation m'apparaît critique. Il en va de l'avenir de Quentin.

— Je crois que c'est une très sage décision, si vous me permettez ce commentaire.

— Permettez-moi de vous remercier, madame. Vous m'avez rendu un immense service.

— Comme vous, quand vous m'avez accueillie, rue du Bac. De plus, comme vous êtes l'amie de ma fille... Comme on dit à l'île Dupas, les amis de nos amis...

Sitôt la réception terminée, en route vers la rivière Bayonne, Cassandre restait songeuse. Étiennette percevait que la conversation avec la mère de Marie-Anne avait été déterminante pour l'avenir de Cassandre. Cette dernière lui avait glissé :

— Quand nous serons seules, je t'en dirai davantage. J'ai besoin de me confier à mon amie Étiennette.

— Tu sais bien que je t'aiderai de mes conseils du mieux que je le pourrai. Par ailleurs, nous n'allons pas à un enterrement, mais fêter le premier anniversaire d'Émeline, ne l'oublions pas.

Cassandre sourit. Elle ne l'avait pas oublié. Cassandre tenait dans ses bras une petite boîte de bois ajouré, tandis que Charles veillait à transporter dans un coffre le présent provenant de Charlesbourg.

En arrivant à la croisée du chenal du Nord et de la rivière Bayonne, Pierre Latour Laforge fit une bourde en informant Charles.

— Pierre de Lestage, le seigneur de Berthier, veut faire bâtir son nouveau manoir à cet endroit précis. Vu de l'arrière, le manoir sera du côté de la rivière Bayonne. Vu de l'avant, il longera le chenal d'un bord et, de l'autre bord, le nouveau chemin qui prolongera la rue Frontenac... Son manoir ressemblera au château Ramezay, à Montréal, m'a-t-il dit.

Cassandre avait grimacé. En un éclair, elle se rappela^M) ses retrouvailles torrides avec Pierre de Lestage dans son bureau du château Ramezay, la découverte de sa double vie lorsqu'elle le retrouva au cabaret de sa maîtresse, Roxanne Bachant, ainsi que la

muflerie de celui-ci qui hésita jusqu'au dernier instant pour enfin lui préférer la rousse Esther Sayward comme épouse et, de surcroît, devant Marie-Anne Dandonneau.

Étiennette s'en était rendu compte. Si elle ne connaissait pas les frasques de Cassandre audit château, elle savait bien que son amie avait jadis souhaité être l'épouse de Lestage et qu'elle visualisait à rebours le destin qui aurait pu être le sien : seigneuresse de Berthier. Cassandre et Étiennette auraient pu être voisines et se fréquenter régulièrement, alors que l'une retournerait à Paris bientôt et sans doute pour toujours.

Ce ne sont quand même pas les fantômes du passé qui vont faire rater la fête d'Émeline. Il se pourrait que ce soit la seule en présence de sa marraine, pensa Étiennette.

Elle fit alors les gros yeux à Pierre Latour Laforge qui, sans trop comprendre, devina qu'il devait cesser de faire le guide touristique.

Une fois arrivée à la maison, Cassandre eut la belle surprise d'y voir le parrain d'Émeline, Tancrède Fréchette, avec sa fiancée, Monique Ducharme. Cassandre salua les enfants Latour, qu'elle trouva grandis et vieillis.

— Est-ce bien toi, Marie-Anne ? Tu es maintenant à l'âge du mariage.

Marie-Anne était une belle et majestueuse jeune fille aux cheveux châains et aux yeux pers. Si Marie-Anne et ses parents restèrent silencieux, une réplique maladroitte fusa du fond de la cuisine.

— Je ne connais que Pierre Généreux qui voudrait bien d'elle.

Dérangée par la remarque de l'homme quelle ne reconnait pas, Cassandre interrogea Étiennette du regard.

— C'est Pierrot qui essaie de jouer au finfmaud parce qu'il est beaucoup plus grand que les garçons de son âge. Excuse-toi auprès de ta sœur.

Cassandre alla au-devant de Pierrot, qui rougit d'être en présence d'une aussi jolie femme.

— Pierrot qui est déjà aussi grand que son père. Regardez-le, il me dépasse d'une tête. Viens m'embrasser sur la joue.

Rouge comme une pivoine, l'adolescent aux gestes gauches et au visage bourgeonnant se pencha vers Cassandra, au grand plaisir d'Antoine. Celui-ci, Cassandra l'avait reconnu.

— Toi, Placide-Antoine, mon presque filleul, ne rit pas de ton frère, car tu devras m'embrasser à ton tour.

Comme le garçon de treize ans tardait à s'exécuter, Cassandra prit les devants, au grand plaisir de Pierrot. En ébouriffant la chevelure d'Antoine, elle lui dit :

— Bientôt, tu me dépasseras toi aussi d'une tête, alors j'en profite.

Après les civilités, Cassandra s'empessa de se tourner vers Marie-Anne.

— Pierre Généreux, est-ce un cavalier sérieux?

Cassandra eut la réponse en voyant la rougeur du visage de Marie-Anne. Elle préféra ajouter:

— J'aimerais bien prendre ma filleule. Pourrais-tu aller la chercher ?

Émeline, encore tout endormie, ne savait pas trop si elle devait se plaire dans les bras de l'étrangère ou pleurer son désarroi.

— Qu'elle est jolie, avec ses yeux bleus et ses petites fossettes ! Une année déjà ! Que le temps file !

— Treize mois. Elle est née le 24 avril. Elle a déjà son petit caractère tenace, presque opiniâtre.

— C'est toi, Étienne, mais en plus costaud.

— Tu veux parler de son caractère? demanda Étienne, amusée.

— Jamais de la vie ! Je voulais seulement dire une belle et

grande fille... J'en profite pour la prendre, car je ne sais pas si l'an prochain j'en aurai encore la force.

Cassandre avait forcé son sourire. Seule Étiennette percevait le déchirement de Cassandre, qui continua :

— Si ta marraine est venue de si loin pour te fêter, il est grand temps de t'offrir tes surprises d'anniversaire, mon beau trésor. Que je t'aime donc !

Là-dessus, Cassandre fit une bise sonore à Émeline, qui résonna dans la pièce.

— Comme tu es encore trop jeune pour ouvrir tes cadeaux, je vais demander à ton oncle Charles de le faire gentiment pour toi.

Cassandre s'était approchée de son compagnon et lui avait pris tendrement la main. Étiennette se dit que son amie vouait plus que de l'estime à Charles et que leur séparation ne serait que plus déchirante.

Quel destin ! Sa vie est une tragédie, comme celles quelle interprète au théâtre.

Charles ouvrit d'abord la petite boîte de bois ajouré et la vida de son contenu. Un chaton d'à peine deux mois fut libéré de sa prison et se retrouva dans les grosses mains de Charles. Une clameur de surprise se manifesta dans la pièce.

— Un chaton tigré tout gris avec du poil beige au poitrail et aux pattes ! Qu'il est beau !

Le chaton commença à se débattre quand Émeline, avec sa menotte forte, tenta de lui saisir la queue. Aussitôt, Charles remit délicatement le chaton à Louise, âgée de sept ans, toute fière. Ce ne fut pas une bonne idée, car sa jumelle, Angélique, le réclama, et Étiennette dut pacifier les deux fillettes en prenant le chaton et en le remettant à Marie-Anne.

— Charles et moi avons pensé donner ce chaton à Émeline, car, lorsque mon parrain, Thomas Frérot, m'en offrit un, ce fut un de mes plus beaux cadeaux d'anniversaire.

Comme Marie-Anne était partie faire boire le chaton à la cuisine, Étiennette s'empressa d'ajouter :

— C'est de là que provient ton prénom affectueux Marie-Chaton ?

Pour toute réponse, Cassandre sourit à son amie. Alors que les enfants étaient allés à la cuisine admirer le chaton et que Marie-Anne le protégeait de leur traitement trop affectueux, Cassandre offrit son second cadeau d'anniversaire.

— Celui-ci, je vais demander à Étienne de l'ouvrir pour Émile. Il est très fragile.

Étienne déballa la boîte de bois avec l'aide de son mari et en sortit un clavecin miniature dont les petites touches commencèrent à tinter.

— Qu'il est magnifique ! Est-ce qu'Émile pourra vraiment en jouer ?

— C'est un modèle miniature en bois de rose, comme celui que nous avons à la maison et que j'ai légué à Catherine avant mon départ pour l'Europe. C'est mon frère Georges qui l'a fabriqué selon mes directives. Ses hautes tonalités de cristal sont conçues pour exciter l'oreille, et ses touches sont adaptées au doigté d'un enfant en bas âge.

— Il ne lui manque plus que les leçons de sa marraine pour lui apprendre à en jouer ! avança tout bonnement Charles.

— Est-ce que tu peux jouer un air ? demanda Étienne.

Aussitôt, Cassandre joua *Frère Jacques* en fredonnant simultanément la comptine. Subitement, le chaton perdit ses admirateurs au profit de Cassandre et put boire son lait en paix.

À la fin de la soirée, n'en pouvant plus, Étienne demanda à Cassandre :

— Puis, dis-moi donc ce que madame Dandonneau t'a raconté ?

— En bref, elle m'a relaté la façon dont Mathilde avait élevé Quentin ces dernières années. Ça me tracasse, crois-moi.

— Ça doit être grave...

— Il paraît qu'ils n'en viennent pas à bout. D'abord, elle l'a trop dorloté et, maintenant que Quentin a douze ans, ils n'ont plus de contrôle sur lui. Il semble que Thierry a bien vieilli. Et Mathilde n'est plus d'âge à élever des adolescents.

— Elle qui est si douce ! Ça demande de la poigne, un adolescent. Je suis bien placée pour te le dire. Pierrot va sur ses seize ans et Antoine, sur ses quatorze. Quand je pense que Marie-Anne a dix-sept ans et que le jeune Généreux lui tourne autour !

— C'est normal, c'est une femme maintenant. Rappelle-toi : à son âge, tu étais déjà mariée !

— Tu as raison. On voudrait que nos enfants restent toujours petits, répondit Étienne, pensive.

— En tout cas, mon Quentin m'apparaît vouloir vieillir.

— Que vas-tu faire ?

— Je te l'ai dit : retourner en France le plus tôt possible.

— C'est ce que tu as de mieux à faire.

— C'est la présence de sa mère qu'il lui faut et non pas de grands-parents.

— Hum, hum. Et Charles, le sait-il ?

— Non, pas encore. Je l'en informerai en route. Nous partirons demain.

Après les adieux de Cassandre à sa filleule et aux autres, le soir venu, comme à l'heure habituelle, Étienne et Pierre s'échangèrent leurs impressions.

— J'aurais cru qu'ils seraient restés une couple de jour de plus.

— Pourquoi dis-tu ça? demanda-t-elle, intriguée.

— Parce qu'il s'est vraiment informé du retour de Pierre de Lestage afin d'acquérir une concession. Il m'est apparu très intéressé par le coin... J'aime bien Charles, c'est un bon gars.

Comme Étienne n'ajouta rien à ses propos, le forgeron flaira un obstacle.

— Sais-tu quelque chose que j'ignorerais? Un projet de mariage ?

— Si Charles s'installe par ici, ce ne sera pas avec Cassandre ; elle retourne à Paris retrouver son fils Quentin.

— Es-tu sérieuse ? demanda le forgeron, consterné. Il ne m'apparaissait pas du tout inquiet pourtant...

— Parce que Charles ne le savait pas encore. Cassandre était censée le lui dire en cours de route.

— Qu'est-ce qui la presse tant ? On dirait quelle est toujours comme un cheval à l'épouvante, celle-là.

— Elle veut s'occuper de l'éducation de Quentin maintenant qu'elle le peut. Il a douze ans et il paraît qu'il n'est pas un enfant facile.

— Ça ne m'étonne pas. Un enfant qui ne sait pas qui est son père...

Étienne répondit sèchement, en essayant d'excuser Cassandre :

— Évidemment, tu parles en connaissance de cause.

— Moi, ce n'était pas pareil. J'étais devenu amé... anésique.

— Amnésique. Et puis Cassandre, à trente-trois ans, est majeure depuis longtemps. Elle peut faire ce qu'elle pense être le mieux pour elle. Comme le régent est mort et que Louis XV n'a rien contre le comte Joli-Cœur, sa vie n'est plus en danger.

— Je trouve quand même curieux qu'elle l'abandonne alors que leurs amours paraissent bien aller. Soit qu'elle a essayé de lui

monter un bateau...

— Et puis quoi encore? Sache que l'éducation d'un enfant sans sa mère... Moi, je prendrais la même décision.

Comme sa femme était entêtée jusqu'à l'obstination, Pierre ne voulut pas en remettre. Il avoua cependant :

— Moi, j'ai pour mon dire que Cassandra se met elle-même dans des situations compromettantes.

— Tu sais bien que ça ne nous regarde pas. Tu ferais mieux de surveiller Pierre Généreux avec ta fille. Tu sais qu'elle est à l'âge du mariage ?

— Déjà... C'est vrai, elle vient d'avoir dix-sept ans... C'est pour ça qu'il me demande souvent si Pierrot peut l'accompagner à la pêche. C'est pour mieux rôder autour de Marie-Anne. Je savais bien que, n'étant pas du même âge, il y avait une autre raison.. . À propos, à dix-sept ans, tu étais déjà mariée, toi.

— Oh ! moi, ce n'était pas pareil ! J'étais plus mûre, à cet âge. Tout le monde le disait. Marie-Anne est... disons... plus bébé. Et puis, ça n'aurait pas de sens. Marie-Anne maman alors que je n'ai même pas encore terminé notre famille !

— Ah, non ? C'est une bonne nouvelle, ça !

— Arrête, grand fou, tu sais ce que je veux dire ! répondit Étiennette sur un ton enjoué.

Son mari en profita pour émettre une hypothèse:

— Je viens d'avoir une idée à propos de Cassandra. Se pourrait-il qu'elle précipite aussi son retour à Paris parce qu'elle a peur de s'attacher à Charles? Ça s'est déjà vu avec ses autres cavaliers. J'appellerais ça la fuite en avant. Elle l'aime et puis elle se détache par la force des choses, puisqu'elle est ailleurs. Ainsi de suite avec un autre cavalier et puis un autre. Le cercle sans fin, comme le cercle de fer d'une roue. À ce rythme-là, elle ne se mariera jamais, la Cassandra, pas plus que Charles ne s'établira par ici. De quoi aurait-il l'air?

Le forgeron était certain qu'Étiennette était pour réagir avec force pour défendre son amie. Il eut la surprise de se faire répondre :

— Arrête tes élucubrations et laisse-moi dormir. À parler autant, on pourrait réveiller Émeline. Si jamais elle pleure, prends-la et fais-lui faire un rot. Cette enfant-là ne devrait pas boire autant de lait à son âge, c'est contre-indiqué.

— Qui t'a dit ça ? Cassandre ?

Comme il n'obtint comme réponse qu'un ronflement, il pensa : *Si Cassandre le dit!*

Sur le chemin du retour, alors que Charles Villeneuve avait suggéré à Cassandre de remonter la rivière Chicot à sa croisée avec le chenal du Nord afin de lui montrer le cadre enchanteur où il avait l'intention de faire paître ses chevaux, celle-ci, sans détour, l'informa de sa décision.

— Je tiens à ce que tu le saches maintenant : je retourne auprès de Quentin par le premier bateau dès que j'aurai trouvé une place. Ma décision est irrévocable.

Charles, qui godillait allègrement, fit dériver sa barque à fond plat. Cassandre sut que sa décision venait de créer un choc chez son compagnon.

Moi qui croyais qu'il l'avait deviné, s'émut-elle.

— Alors, tu me quittes à jamais? Moi qui avais des projets sérieux à te proposer.

Cassandre se doutait bien de quels projets il s'agissait.

— Ce n'est pas contre toi. Comprends que je me dois de retrouver Quentin alors qu'il se souvient peut-être encore un peu de sa mère. Comme il n'y a plus d'obstacles à mon retour à Paris, le temps est venu de nous quitter.

— Tu ne m'aimes plus ? Ce n'est pas ce que tu me disais l'autre jour.

— Charles ! C'était avant notre venue aux îles de Berthier. Maintenant, la donne a changé. J'ai des responsabilités familiales.

— Et moi, dans tout ça ?

Le godilleur maniait mal son embarcation, de sorte qu'il s'orientait vers un remous.

— Attention ! Ce n'est pas en nous tuant que Quentin va retrouver ses... sa mère ! hurla-t-elle.

Puis, plus sereinement, elle lui proposa :

— Je ne t'ai pas défendu de m'accompagner, à ce que je sache.

— Tu sais bien que je ne peux pas. J'ai la responsabilité de la ferme familiale.

— C'est comme moi avec Quentin. Je t'écirai le plus souvent possible.

— Le jures-tu ?

— Sur la tête de Quentin.

Au bout du quai de Québec, au moment de rembarquement, alors que Cassandre venait de faire ses adieux à la famille Allard, elle se lança dans les bras de Charles et lui fit cette promesse, les yeux ruisselants de larmes :

— Je te jure que, lorsque je reviendrai, ce sera par amour et pour de bon. À ce moment-là, tu comprendras pourquoi. Mon destin sera accompli. J'espère seulement que tu m'attendras, car moi, je ne t'oublierai pas. Pour le bien et l'avenir de Quentin, ma place est à Paris.

— Et si tu ne reviens pas ?

— Je reviendrai, sois sans crainte. Je ne laisserai pas à une autre un cavalier aussi charmant.

Comme Charles ne répondait pas, Cassandre lui lança ce défi :

— Si tu m'aimes autant que tu le dis, tu m'attendras.

Charles la serra fort contre lui et lui fit ce serment :

— Je t'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra.

Cassandre lui formula alors à l'oreille :

— Qui ne se plaît pas avec Regnard n'est pas digne d'admirer Molière.

Surpris, Charles la regarda.

— Que dis-tu?

— Cela vient de mon ami Voltaire, qui souhaite le triomphe de l'amour et de la liberté. Toutefois, il serait déçu de nos serments aussi résolus. Je pense qu'ils sont préférables aux amours passagères et frivoles. Même lui pourrait s'en rendre compte, un jour.

Charles regarda Cassandre avec tendresse.

— Deviendrais-tu moins comédienne?

— Je crois que la Providence m'a fait croiser deux êtres d'exception : Quentin et Charles. Ce sont les hommes de ma vie. .

Quand le bateau leva l'ancre, ce furent deux cœurs déchirés, mais amoureux, qui se quittèrent en espérant se retrouver un jour.

Quentin

Cassandre n'avait pas pu trouver place sur un navire en partance pour la France avant la fin des moissons, de sorte qu'elle arriva en novembre, à la saison des pluies. Son bateau avait sans doute croisé celui de la marquise de Vaudreuil, embarquée à La Rochelle avec un chargement d'ardoises qu'elle avait fait gracieusement transporter par l'État pour sa maison de Montréal. La marquise se rendait au chevet de son mari gravement malade^{43}.

Le Tout-Paris ne parlait que du prochain mariage^{44} du jeune Louis XV, bel adolescent de quinze ans, avec Marie Leszczyska, âgée de vingt-deux ans, une princesse inconnue, fille d'un ex-roi de Pologne ruiné et en exil.

Il avait été prévu que Louis XV épouse la petite infante d'Espagne, mais des querelles au sein de la Maison royale firent avorter ce projet de mariage, au risque d'une reprise de la guerre avec l'Espagne.

Il fut confié au ministre des Affaires étrangères, le comte de Morville, de dresser la liste des princesses européennes disponibles et en âge d'enfanter rapidement. Il en répertoria près d'une centaine. Il demanda à la marquise de Prie, la maîtresse du duc de

Bourbon, le nouveau premier ministre de Louis XV en remplacement du duc d'Orléans, de procéder à la sélection rigoureuse des candidates au mariage du plus enviable monarque célibataire. La propre sœur de Louis XV, madame de Vermandois, faisait partie du concours.

Pour des raisons d'alliances politiques, seules restèrent en lice la princesse Anne d'Angleterre et la fille du roi détrôné de Pologne, Stanislas 1^{er}. Anne d'Angleterre était de confession protestante, et Londres fit savoir qu'il n'y aurait pas de conversion au catholicisme. Comme la princesse polonaise était une fervente catholique, la marquise de Prie recommanda la princesse de son choix, en espérant que celle-ci lui en soit éventuellement redevable. Afin de parer à cette éventualité, elle choisit elle-même la liste des douze dames de la Maison de la reine, qui étaient toutes dévouées à la marquise.

Comme Cassandre n'avait pas annoncé sa venue, son arrivée causa surprise et émoi dans la maisonnée de la rue du Bac. Si Mathilde et Thierry furent agréablement surpris de la revoir, la

réaction de Quentin fut plus mitigée.

— Bonjour, mon grand garçon d'amour; comme tu as grandi ! Viens embrasser ta maman.

Comme Quentin, mal à l'aise, hésitait à s'approcher d'elle, Cassandre s'inquiéta.

— Tu ne me reconnais pas? Je suis ta mère, de retour du Canada. C'est toi qui as beaucoup changé, et c'est moi qui devrais avoir de la difficulté à te reconnaître.

Quentin s'adressa du regard à Mathilde, qui lui dit :

— Va, mon loup, va embrasser ta mère.

Ce dernier les regarda toutes les deux et fit mine de quitter la pièce. C'est alors que le comte Joli-Cœur intervint.

— Un garçon affectueux embrasse sa mère, surtout s'il ne l'a pas vue depuis longtemps.

La remarque eut l'heur de ne pas plaire à Quentin, qui répondit effrontément :

— Pourquoi je l'embrasserais, je ne la connais même pas !

La remarque darda Cassandre comme un coup de poignard au cœur. Elle s'affaissa dans un fauteuil, haletante. Mathilde demanda aussitôt à Honorine, la servante, d'aller chercher les sels de réanimation. Pendant ce temps, Thierry s'en prit à l'adolescent.

— Un gentilhomme n'agit pas de cette façon envers une dame, à plus forte raison si elle est sa mère !

— Si vous croyez qu'elle est ma mère, comment se fait-il qu'elle m'ait abandonné en retournant dans son pays de neige !

Le comte parut sidéré par l'insolence de son fils. Il se leva et tenta de gifler le garçon.

— Je suis ton père. Je dois bien savoir si elle est ta mère, non ?

Afin de parer le coup, Quentin, dans un geste d'autodéfense, saisit la

canne de Thierry et s'en servit comme d'une épée. De sa pointe, il pressa la poitrine du comte au niveau du plexus solaire et lui coupa le souffle. Ce dernier s'affala, inanimé, sur le tapis persan du salon. Affolée, Mathilde s'écria :

— Il a tué son père ! Nous avons élevé un assassin !

Contre toute attente, surpris, lui aussi, des circonstances du drame, Quentin, plutôt que de fuir après son méfait, se lança vers Thierry et tenta de le réanimer.

— Je n'ai pas fait exprès ! Je n'avais pas l'intention de vous tuer, père ! Je vous aime ! hurlait le garçon en pleurant.

Cassandre, qui venait de retrouver ses esprits, restait désespérée, témoin d'une tragédie qu'elle n'avait pas encore jouée sur scène. Eût-elle voulu aider l'un et l'autre qu'elle ne l'aurait pu, tant son absence avait annihilé son pouvoir d'intervention.

Finalement, ayant retrouvé son souffle, Thierry demanda de l'aide pour se lever. Pour se donner bonne contenance, il demanda avec autorité à son fils :

— D'où tiens-tu cette expression, «pays de neige»? Ni Mathilde ni moi ne te l'avons enseignée, parbleu !

Penaud et contrit, Quentin avoua :

— C'est Voltaire qui emploie cette expression en parlant du Canada.

— Voltaire, ce libre-penseur encanaillé qui fréquente les grands salons en parlant de « Siècle des lumières » et qui sait plaire à la fois aux parlementaires et à l'aristocratie! Tu n'es pas de son

— âge, et il n'est pas ton précepteur. Dorénavant, je vais lui défendre de te côtoyer. Il est de mauvaise influence.

Subitement, Quentin laissa échapper:

— Vous m'avez toujours dit qu'il était un ami de maman et qu'il lui écrivait des tragédies avec Rameau !

La réplique inattendue du garçon fit réagir le comte. Un instant, il crut que Quentin parlait de Mathilde. Force lui fut de se rendre compte qu'il s'agissait de Cassandre. Celle-ci comprit en un éclair que son fils venait de la légitimer, et elle s'empessa d'aller au-devant de lui.

— Maman, maman, que je suis heureux de vous revoir enfin ! n'arrêta-t-il pas de dire, alors que Cassandre, le pressant sur son cœur, lui répondait avec la même conviction :

— Ta maman est revenue pour de bon et ne repartira plus jamais sans toi.

La comtesse et le comte Joli-Cœur assistaient en silence aux élans de tendresse de la mère et du fils.

Thierry revit en pensée la première rencontre de son fils, Ange-Aimé Flamand, au parloir du couvent des Ursulines, à Québec, avec sa mère naturelle, Dickewamis, l'Iroquoise devenue Ursuline. Il savait pertinemment que ces moments uniques étaient précieux, puisqu'ils ressoudaient les liens familiaux écorchés par les circonstances malheureuses de la vie et par l'usure du temps.

Cassandre reprit le contrôle de la situation en faisant une proposition à Quentin.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, n'est-ce pas ? Tout ce temps à rattraper... Tu m'es apparu comme un excellent bretteur avec la canne de ton père ! Pourrais-tu en faire autant en m'ayant comme adversaire ?

Aussitôt, Cassandre saisit son ombrelle par le manche et s'en servit comme d'un fleuret en mettant son fils en joue. Celui-ci implora son père des yeux de lui prêter sa canne. Comme Thierry ne réagissait pas, Mathilde la lui prit et la remit à Quentin. S'ensuivit un duel affectueux, où l'adolescent eut tôt fait de demander

grâce à sa mère, ce quelle fit avec empressement. Mais, dans les faits, Cassandre mérita facilement la victoire, car elle sut comment s'y prendre avec son fils récalcitrant.

Après avoir repris son souffle, elle lui ébouriffa la tignasse et le félicita.

— Tu es un véritable champion. La France saura reconnaître vos mérites, un jour, comte Joli-Cœur !

Quentin, tout fier de sa prestation, lui répondit :

— La prochaine fois, nous nous servirons de fleurets et je vous ferai la botte secrète.

— La « botte secrète » ? Qu'est-ce ? demanda Thierry, inquiet.

— C'est viser au front et non au cœur.

— Ma parole, tu veux tuer ta mère ou quoi ? Si c'est ton maître d'escrime qui t'enseigne ces coups mortels, je vais le congédier, tiens !

En mère compréhensive, Cassandre prit la défense de son fils.

— Je te promets que je vais me mettre à l'escrime, moi aussi. Et c'est peut-être moi qui t'impressionnerai par mes secrets d'estoc ! En attendant, je tiens à vérifier tes progrès au clavecin.

— Ah non ! Pas ça ! Il faut que vous sachiez que je me destine à une carrière militaire et non musicale ou théâtrale.

— Ah bon ! Et cette décision date de quand ? demanda Cassandre, déçue du manque d'intérêt du jeune homme pour les arts. Je croyais que mes amis avaient eu une bonne influence sur toi.

Mathilde sortit de son mutisme et répondit à la place de Quentin :

— Les officiers Dandonneau viennent nous rendre visite lorsqu'ils sont en permission. Je pense que Quentin les a en haute estime.

— Est-ce vrai, Quentin? Tu sais que leur sœur est ma grande amie et que son mari, le sieur de La Vérendrye, est un héros de Malplaquet⁽⁴⁵⁾ ?

— Je sais, sabré huit fois et décoré autant de fois.

Cassandre, Mathilde et Thierry se mirent à rire.

— S'il avait été autant décoré, il serait déjà maréchal de France ! réagit Thierry.

Quentin parut mortifié par la remarque de son père. C'est alors que Cassandre lui demanda :

— N'aimerais-tu pas guerroyer au Canada?

Le rictus de désaccord de Mathilde lui fit réaliser que Jeanne-Marguerite Lenoir Dandonneau n'avait peut-être pas eu tort de l'entretenir de la façon très maternelle de la comtesse d'éduquer Quentin.

Plus tard, elle eut la possibilité d'en discuter avec Mathilde, en l'absence de Thierry et, bien entendu, de Quentin. Elle alla droit au but.

— Comment se fait-il, tante Mathilde, que Quentin agisse parfois avec autant d'indiscipline? J'ai l'impression qu'il n'a pas eu droit à toute la surveillance que je vous avais demandé de lui prodiguer.

Mathilde ne s'attendait pas à une attaque du genre et elle s'effondra. Elle avoua à Cassandre, la larme à l'œil, en s'essuyant avec son petit mouchoir de dentelle :

— Quentin est un garçon si charmant que j'ai voulu le protéger de son père... Thierry a vécu toutes sortes de drames depuis la naissance de Quentin, et ça l'a aigri. Tu te souviens sans doute de ses déboires après le décès du roi Louis XIV : la jalousie de ses ennemis politiques, l'indifférence du tsar, ses emprisonnements à la Bastille, la suspicion du régent quant à sa fortune et au complot visant à l'assassiner, le marchandage maléfique qui a sonné ton exil au Canada et d'autres mésaventures, disons plus galantes, que j'essaie d'oublier. Sans parler de la gestion de ses affaires à distance avec des gredins comme associés, puisqu'il était

sous surveillance, ici.

Cassandra pensa aussitôt à Pierre de Lestage. S'il a pu m'abandonner avec autant d'impudeur, il m'est facile de l'imaginer en affaires.

Mathilde continua :

— Mon mari ne rajeunit pas, et ses mésaventures l'ont fait vieillir prématurément. Il a des trous de mémoire, des sautes d'humeur, sans parler de sa méfiance maladive. Parce qu'il vit dans un monde imparfait, il s'est donné comme mission de créer la perfection chez Quentin, de sorte qu'il le considère comme un adulte et il voudrait qu'il agisse correctement en tout temps. À la moindre erreur, c'est la gifle. Tu te souviens, au moment de ton arrivée? Il a agi selon son habitude, de manière brutale, même... exagérée.

Cassandra nota une grande tristesse chez Mathilde.

— Il n'est plus le même homme depuis ton départ. Je croyais qu'il jouerait doublement son rôle de père, mais non. Parfois, il est si violent !

— Envers Quentin ? s'exclama Cassandra, horrifiée.

— Entre autres.

— Alors, les serviteurs ?

— Aussi.

Cassandra comprit que Thierry s'en prenait physiquement à son épouse. Elle s'en trouva désolée.

— En avez-vous parlé à d'autres, une amie peut-être?

— C'est délicat. Thierry est une personne notoire et je ne voudrais pas le discréditer. Tu sais, un comte... Mais oui, j'en ai parlé à la mère de Marie-Anne Dandonneau qui trouvait que Thierry se comportait de manière bizarre.

— Ah ! s'étonna Cassandra, qui ne voulait pas que Mathilde apprenne que madame Dandonneau, lui avait parlé.

— Entre femmes, maintenant que tu as davantage d'expérience de la vie, nous pouvons parler en toute franchise... Selon Jeanne-Marguerite, Thierry ferait de la démence occasionnelle.

— À quatre-vingts ans, ce n'est pas inhabituel, même si c'est malheureux.

— Ce qui est malheureux, toutefois, c'est la façon dont elle a pu se produire.

— Vous m'inquiétez, tante Mathilde.

— Te souviens-tu du docteur Michel Sarrazin, le médecin du Roy ?

— Et comment ! Ma mère n'arrêtait pas de vanter sa médecine par les plantes.

— Il paraît que ce n'est pas sa seule spécialité ! Mon mari aurait bien besoin de ses remèdes miracles.

— Soignerait-il la démence ou les sautes d'humeur ?

— Ce ne sont là que des symptômes; la cause du mal de Thierry est plus effrayante.

— Quelle cause ? Je ne vois pas.

— Autant te le dire : Thierry aurait contracté la vérole.

— Comme un de nos voisins à Charlesbourg. Je me souviens qu'il avait le visage grêlé. C'était pour cette raison qu'il avait un dérangement mental, au dire de ma mère.

— Pas la petite vérole; la vérole⁽⁴⁶⁾. Comme elle n'a jamais été soignée, la maladie a continué à faire des ravages à son cerveau, d'où sa démence.

— N'est-ce pas une maladie contagieuse ? Dans ce cas...

Mathilde toisa Cassandre et préféra tout lui avouer.

— En fait, il ne l'a pas attrapée dans sa jeunesse, mais plutôt dans sa vieillesse. Ce qui est le plus mortifiant pour lui, c'est que la maladie l'a rendu impuissant. C'est pour cette raison qu'il est si agressif.

Cassandre regarda Mathilde avec compassion.

— Et vous ?

— Tu te souviens de ton départ précipité à cause de la participation de Thierry à un complot visant à déloger le régent ?

— Comment l'oublier ?

— J'ai su, peu de temps après, que mon mari fréquentait un lupanar de luxe et qu'il s'était confié à la maquerelle en chef.

— Qui vous l'a dit ?

— Le journal *Mercur*. Comme c'était de notoriété publique, Thierry m'a tout avoué. Il n'avait pas le choix, c'est moi maintenant qui détiens toute sa fortune, du moins une grande partie.

— Pauvre tante Mathilde, que je vous plains !

— Je suis contente de te l'entendre dire, car j'ai dû me replier sur Quentin pour tenir le coup. De là mon attachement plus que maternel pour ton fils. Comme son père devenait de plus en plus inquiétant, j'ai fait mon possible pour protéger Quentin et le cajoler. Tu comprends ?

Cassandre remercia Mathilde pour sa franchise et alla l'embrasser.

— Vous avez fait ce que vous pouviez. Je n'aurais pas fait mieux. N'en parlons plus.

Si ses rapports familiaux avec Quentin progressèrent, Cassandre, bien que fière des dispositions de son fils pour l'art militaire, ne voulait pas le voir périr sur les champs de bataille

à un si jeune âge. Son titre de comte héritier lui aurait certes permis d'être admis à l'école des officiers; cependant, Cassandre fit comprendre à Quentin que les postes haut gradés des militaires nécessitaient de bonnes connaissances dans le domaine des arts. Elle réussit tant bien que mal à lui faire admettre ce principe, et non à le lui imposer, car Quentin avait déjà une personnalité affirmée pour son âge.

D'aucuns lui reconnaissaient une disposition naturelle pour le commandement, doublée d'une imagination créative qui le portait souvent au rêve et au dialogue avec des personnages imaginaires. Pour l'heure, ces intrus dans son monde réel s'avéraient des duellistes qui perdaient toujours leurs combats d'escrime.

Intriguée par la personnalité complexe de son fils, Cassandre voulut à tout prix qu'il accorde autant de temps à son instruction de la poésie, de la musique et de la philosophie. Elle avait dit à Mathilde :

— J'ai les amis les plus doués qui soient en Rameau, Voltaire et Marivaux ! Ceux-ci pourraient l'aider.

— C'est une excellente idée ! lui avait répondu Mathilde avec une pointe d'humour, devinant que Cassandre voulait reprendre sa relation avec Marivaux. À propos, as-tu su que Marivaux était veuf ? C'est récent de cette année.

— Hein ? répondit Cassandre, étonnée et songeuse à la fois.

Cassandre retint l'information et, rapidement, elle reprit contact avec Marivaux. Si elle espérait toujours secrètement la demande en mariage de son poète de l'amour, elle se sentait toutefois coupable en pensant à Charles Villeneuve, à qui elle avait laissé entrevoir tous les espoirs.

Qu'est-ce qui me prend ? Je ne me sens pas très honnête dans mes sentiments. La raison en est que je les trouve tous les deux à la fois si séduisants et si différents. Marivaux me transporte dans l'imaginaire, tandis que Charles me ramène aux valeurs terriennes, plus concrètes de l'existence. Avec lui, je pourrais m'appuyer sur un compagnon fidèle et protecteur, mais aussi avec un petit côté audacieux, aux limites du danger. Quant à Marivaux, il est spirituel, fin causeur et tellement tendre ! Et je crois qu'il m'a toujours secrètement aimée, même plus que son art, c'est tout dire. Si je n'ai pas de préférence, et qu'ils sont égaux dans mon cœur, j'ai tout de même

l'obligation de donner plus d'importance à l'un d'eux à cause de Quentin. Beaucoup plus d'importance, si je veux être honnête.

Marivaux, pour sa part, n'avait pas eu de nouvelles de Cassandra depuis le départ de celle-ci pour le Canada.

Quand il revit Cassandra, rue du Bac, à l'instigation de la comtesse Joli-Cœur, il se souvint tout de suite de leurs derniers échanges amoureux, mais aussi orageux, alors qu'elle avait appris qu'il en mariait une autre. Ne se retenant plus, Cassandra l'avait traité de profiteur et de goujat en lui annonçant que, désormais, elle ne jouerait dans aucune de ses pièces.

— Comment vais-je faire pour survivre ? Je perds ma flamme, je perds ma muse, je suis ruiné. Sans toi, je n'aurai plus envie de vivre.

— Je souhaitais immensément être demandée en mariage, devenir ta femme pour toujours, mais tu as préféré en épouser une autre. Je ne peux pas t'attendre et vivre l'impossible. Tu m'as flouée, Marivaux. Sache que, si tu penses connaître la sensibilité d'une femme, il n'en est rien ! avait laissé tomber Cassandra, le cœur déchiré par cette abnégation.

Dardé au cœur, Marivaux n'avait pu retenir ce cri de désespoir au goût de fiel: «Qu'est-ce que c'est qu'une femme? Pour la définir, il faudrait la connaître : nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde⁽⁴⁷⁾. »

Ça avait été au tour de Cassandra de sonder la sincérité de Marivaux. Elle avait simulé la femme vexée :

— Est-ce que tu avais dessein de m'aimer? Je croirais plutôt que c'était pour mon talent de grande comédienne.

Puis, reprenant son souffle, Cassandra avait commis l'irréparable.

— Tu me convoitais parce que tu manquais d'argent et que tu jugeais que le comte Joli-Cœur te tirerait de ton indigence.

Piqué dans son amour-propre, Marivaux avait répliqué :

— « La coquette ne sait que plaire, et ne sait pas aimer, voilà pourquoi on l'aime tant⁽⁴⁸⁾. »

Offusquée, Cassandre avait tourné les talons.

— « Ah les hommes ! »

Après le départ précipité de Cassandre pour le Canada en 1721, ruiné par le système de Law, obligé de travailler comme journaliste, Marivaux s'était jeté tête baissée sans entrain dans le travail de l'écriture.

Quand Cassandre le revit, deux ans plus tard, Marivaux était maintenant veuf et libre de refaire sa vie. Cependant, c'était un écrivain à qui sa muse n'avait pas du tout manqué qu'elle retrouva, et non plus le poète écorché par son départ-surprise, puisqu'il avait créé un nouveau style de comédie au théâtre, le «marivaudage».

Un mariage prévisible

Il régnait une grande excitation durant la nuit de Noël 1726 chez la famille de Pierre Latour, le forgeron de la rivière Bayonne. Leur fille Marie-Anne venait d'annoncer qu'elle se marierait le 22 février suivant avec Pierre Généreux, si son père lui donnait son consentement. Elle allait avoir vingt ans.

Pierre Latour revenait en carriole avec ses enfants, Pierrot, Antoine et Marie-Françoise, de la petite église Sainte-Geneviève de Berthier, sous un ciel étoilé annonciateur de la venue de Jésus. Marie-Anne aurait voulu entendre les trois messes basses, elle aussi, mais sa mère en avait décidé autrement. Sa fille aînée devait l'aider à préparer le réveillon et s'occuper de ses frères et sœurs plus jeunes, les jumelles Louise et Angélique, âgées de neuf ans, Marie-Rose, sept ans, petit Pierre, cinq ans, Émeline, trois ans, et le dernier-né, Joseph, né le 8 novembre 1725.

Marie-Anne manquait d'entrain à la tâche, roulant maladroitement la pâte à beignets ou tardant à préparer le civet de lièvre qui serait apprêté à la folle avoine, ce riz sauvage qui abondait sur les rives des cours d'eau avoisinants.

— Ton feu est très haut, Marie-Anne. C'est le temps d'y ajouter ton bouillon... Non, pas de poisson, mais de bœuf. Quand il sera à ébullition, tu pourras y déposer le lièvre avec la graisse d'ours... Victorin en a ramené du pays des Têtes-de-Boule, au lac Maskinongé. Tancrede l'a donnée à ton père comme cadeau de Noël dans une assiette avec un dessin d'ours.

— Ouache, pas de la graisse d'ours ! s'écria Louise.

— Bon, prends plutôt de la barde de lard, il en reste près de la barrique. Nous cuisinerons la graisse d'ours une autre fois.

Les jumelles Louise et Angélique parurent subitement rassurées et continuèrent l'édification de la crèche de Noël, petite boîte de bois transformée pour la circonstance en refuge pour la Sainte-Famille. Étiennette avait reçu de la part de Cassandra, pour la remercier de son hospitalité lors de ses visites à la rivière Bayonne, quelques petits santons sculptés sur bois par ses frères. Les jumelles y déposèrent les saints personnages ainsi que les bergers et les Rois mages. Un âne et un bœuf attendaient patiemment de réchauffer

l'enfant Jésus. Alors que Louise manipulait la statuette, Étiennette les avait prévenues :

— L'enfant Jésus est venu au monde à minuit, pas avant. Ça serait une hérésie de le faire naître avant son heure. Vous pouvez le déposer délicatement dans sa mangeoire à condition de le couvrir pour le cacher. De toute façon, vous ne le verrez pas avant que votre père ne revienne des trois messes basses.

— Pourquoi n'avez-vous pas été à la messe de minuit, maman ? demanda Marie-Rose. J'aurais tellement aimé vous accompagner !

— Parce que votre mère doit à la fois préparer le réveillon et s'occuper de vous. En l'absence de votre père, je n'en vois pas d'autres à qui j'aurais pu me fier.

Étiennette venait de marteler le dernier bout de phrase en regardant sévèrement Marie-Anne. Celle-ci, l'air perdu, tournait machinalement la louche. Étiennette haussa les épaules et lâcha un soupir de contrariété.

Celle-là a autre chose en tête!

— Voilà, tu peux ajouter un peu de vinaigre... Tu mettras le chaudron à feu doux pendant une heure et demie sur les braises d'à côté. Surtout, ne le secoue pas trop. Nous le désosserons une fois cuit... Servi avec un peu de bouillon et de la folle avoine très chaude, ce sera délicieux. Ton père s'en léchera les babines... Je t'ai dit à feu doux ! À ce feu de l'enfer, tu le carboniseras, ce lièvre ! Aussi bien le faire cuire à la forge, tiens... Coudonc, tu n'as pas l'humeur à la fête de Noël, on dirait. Peut-on savoir pourquoi ?

Comme Marie-Anne ne répondait pas, Étiennette avança :

— Je sais ce qui te tracasse. Ou plutôt *qui* te tracasse. N'est-ce pas ton beau Pierre ?

Étiennette ne se serait pas doutée que sa fille aînée, de nature plus réservée comme son père, puisse s'opposer à son autorité.

— Pierre⁽⁴⁹⁾ et moi, nous nous étions promis d'assister aux messes basses ensemble dans le banc des Généreux.

— Dans le banc des Généreux, ai-je bien entendu ? Autant

dire que ton cavalier voulait faire publiquement sa demande en mariage ! Ç'aurait été un affront pour ton père.

— Ce n'est pas de notre faute si le banc des chefs de milice est en avant, en dessous de la chaire, du côté de l'évangile. Papa est assez riche pour s'en acheter un. Celui des Martin est à vendre, du côté de l'épître.

— Tu sais bien que ton père ne croit pas à ces bigoteries. Il nous indique la place qui reste avant la messe.

— C'est pour ça que nous sommes le plus souvent à l'arrière de l'église, comme des gueux. J'en ai même honte !

— Marie-Anne, nous n'avons pas à dicter la conduite de ton père!

Étiennette venait d'élever le ton en prononçant sa réplique. Troublée, Marie-Anne éclata en pleurs, au grand émoi de ses soeurs. Émeline se mit à pleurer à son tour. Sa nature compatissante se manifestait déjà à son âge. Étiennette se rendit compte qu'elle avait été brusque avec sa fille aînée, qui semblait avoir une sensibilité à fleur de peau. Elle enleva son tablier et ses gants de forgeron, qu'elle employait pour soulever les chaudrons en fonte ou en métal, et entoura les épaules de sa fille aînée.

— Qu'est-ce que cette grosse peine-là ? Serais-tu inquiétée par un secret que tu ne peux pas me révéler ?

Étiennette lui présenta son mouchoir.

Après qu'elle se soit mouchée, Étiennette s'attendait à ce que Marie-Anne réponde tacitement du chef par l'affirmative. Tel ne fut pas le cas. Elle annonça plutôt fébrilement :

— Pierre voulait faire sa grande demande au réveillon.

Étiennette resta bouche bée pendant quelques instants, puis elle réagit.

Il vient juste de revenir de l'Ouest. Ce n'est pas dans les formes coutumières de la grande demande, au réveillon, mais je comprends qu'un voyageur n'a pas beaucoup de temps à perdre avant de repartir au printemps ! Il lui faudra pourtant trouver un autre moment. Tiens, pourquoi pas au repas du soir de la Saint-Sylvestre, et le lendemain, au jour de l'An, nous inviterons les Généreux à dîner.

Alors, c'est oui ? Pierre et moi pourrions nous marier ? Que je suis heureuse ! Je vous aime tant, maman !

La bonne humeur de Marie-Anne venait de réapparaître. Elle se jeta dans les bras de sa mère pour l'embrasser. Sans trop savoir pourquoi, les enfants faisaient la ronde de joie autour des deux femmes.

Un moment, je te prie. C'est ton père qui donnera son consentement final, ce n'est pas moi. Il pourrait s'opposer à confier sa fille à un voyageur de la fourrure qui la laissera seule la plupart du temps.

Je le connais. Si vous êtes d'accord, il va dire oui, comme d'habitude. C'est toujours comme ça.

Étiennette regardait sa fille, s'interrogeant si elle devait rire ou pleurer. Mère de dix enfants vivants, à trente-huit ans, elle se demandait si elle revivrait toutes les peines et les inquiétudes qu'une mère traverse dans sa vie avec chacun d'eux. Et voilà que sa fille aînée désirait se lancer dans cette aventure tête baissée.

Étiennette tint à lui donner une leçon de vie conjugale.

Écoute, ma grande. Au pied de l'autel, tu vas jurer soumission à ton mari, tu le sais déjà ?

Ravie, Marie-Anne sourit.

C'est bien beau, tout ça. De son côté, ton mari pourrait le comprendre d'une façon qui te surprendrait à un moment donné.

Comme Marie-Anne ne semblait pas comprendre, sa mère précisa.

— Comme tu le dis, je suis de bon conseil pour ton père, mais c'est lui qui décide dans cette maison. C'est la loi de Dieu et des hommes. Comme tu seras la première à lui demander ton consentement, je n'aurai pas à intervenir. C'est son privilège en tant que père. Nous, femmes, n'y pouvons rien.

Le visage radieux de Marie-Anne s'assombrit soudain. Elle paniqua.

— Il ne peut pas dire non, Pierre est le fils aîné de vos amis de toujours ! Nous nous sommes toujours voisins. Même que la mère de Pierre est la marraine de Marie-Françoise !

— Oh oui, il le pourrait ! La loi est de son bord.

— Monsieur Généreux a été un de ses meilleurs clients avec ses fusils.

— Tout ça est convaincant, et ton père soupèsera le pour et le contre. Mais un père pourrait dire non à sa fille pour la protéger, ou pour tenir tête à sa femme si celle-ci est trop envahissante. Il aurait une chance qui n'arriverait pas souvent dans une vie. C'est pour ça que je ne veux pas l'influencer, tu me comprends ?

Marie-Anne cherchait à comprendre. Ça ne lui était pas facile. Elle posa cette question surprenante à sa mère :

— Qu'est-ce qui fait qu'un ménage en arrive à ça ?

— La différence des rôles dans la vie, et probablement le caractère des époux. Vois-tu, les hommes sont faits pour travailler à l'extérieur, soit aux champs, soit à la surveillance du territoire comme le chef de la milice, ou à l'atelier, comme l'artisan. Nous, les femmes, portons les enfants et travaillons à l'entretien du foyer. Quand le mari revient le soir, il ne sait pas trop ce qui est arrivé à la maison. Certains hommes s'imposent avec violence parfois, et certaines femmes ne tiennent pas assez solidement leur bout et s'écrasent devant l'autorité souvent abusive du mari. D'autres hommes ont tendance à laisser leur femme tout diriger dans la maison, soit par paresse, soit parce que leur femme ne leur en laisse pas le choix.

— Mais la loi?

— La loi, ma fille, est une chose et la réalité du couple, une autre. Personne, en se mariant, ne peut prévoir ce qui arrivera. Comme le mariage est indissoluble, la vie peut prendre un tournant surprenant.

— C'est pour ça que vous ne pouvez pas prévoir la réaction de papa ?

Étiennette opina du chef.

— Vous et papa, comment votre vie de mariage s'est déroulée ?

Étiennette sourit à sa fille.

— Avec dix enfants vivants, tu peux comprendre que j'ai pris de l'importance dans la maison ! Et aussi, ton père est un maréchal-ferrant très occupé... Mais il y a une autre raison.

— Laquelle? demanda Marie-Anne, tout excitée de l'apprendre.

— Comme ton père était veuf et que je me suis mariée très jeune, il m'a considérée comme une enfant gâtée... avec mes caprices.

— Alors, il n'y a aucun danger qu'il refuse votre recommandation?

— Au contraire, il pourrait reprendre le temps perdu et profiter de cette occasion pour s'imposer, tu comprends ?

— Qu'est-ce que vous me suggérez ?

— De ne jamais t'en laisser imposer par ton mari, mais subtilement !

Marie-Anne regarda sa mère, ahurie.

— Ce n'est pas ça, ma question. Que me proposez-vous vis-à-vis de papa?

Étiennette réalisa qu'elle s'était elle-même prise au piège en

dictant la ligne de conduite à sa fille, contrairement aux préceptes de la loi. Afin de faire amende honorable, elle lui fit cette suggestion, avec le sourire :

— Tu as été son premier bébé et il a toujours été très fier de toi. En plus, tu lui ressembles d'allure et de caractère. Il a toujours aimé Pierre, et son père était son grand ami, alors...

Un sourire serein apparut sur les lèvres de Marie-Anne. Étienne continu :

— Seulement, il ne faut pas prendre de risques. Avant que Pierre ne fasse sa grande demande, comme il ne reste qu'une semaine de festivités, arrange-toi pour dorloter ton père sans qu'il se doute de quelque chose. Je le connais, il a un grand cœur... Ah oui ! Il me disait qu'il aimerait bien avoir une pipe de confection indienne, comme les gens de Sorel, et du tabac de Virginie, comme Tancrede et les gens d'Autray en fument... Peut-être que Pierre pourrait lui en offrir à la Saint-Sylvestre, avant sa demande, en lui disant qu'il a décidé de ne plus voyager dans l'Ouest. Est-ce bien la décision qu'il a prise ?

Marie-Anne n'en savait trop rien.

— Tu ne me donnes pas l'impression d'en avoir discuté avec lui. Pourtant, c'est primordial. Est-ce qu'il t'a dit qu'il t'aimait ?

Voyant le sourire radieux de Marie-Anne, Étienne répondit pour elle.

— Bien sûr que oui ! Alors, ma petite fille, il te reste une semaine pour arracher la promesse à Pierre de ne plus retourner là-bas.

— Ça ne sera pas difficile. Il voulait juste ramasser assez d'argent pour se marier au plus vite.

— C'est honorable de sa part, mais il devra te le promettre et le confirmer à ton père, sinon... Je ne voudrais pas que tu meures d'un chagrin d'amour et nos familles, de honte. Ça s'est déjà vu, des coureurs des bois de par ici qui préféreraient l'aventure à l'amour et qui sont morts dans l'Ouest, tandis que leur femme était restée seule.

Étienne pensait à Pierre Hénault Canada, son ancien compagnon du petit catéchisme à la mission de la Rivière-du-

Loup devenu son amour interdit. Elle continua :

— Je vais inviter Françoise Généreux pour le jour de l'An, sans lui dire pourquoi, sinon que par amitié entre familles. Ton promis n'aura qu'à le dire à ses parents.

Marie-Anne, la voix baignée d'émotion, laissa échapper :

— Avec un tel raisonnement, papa n'aura qu'à dire oui !

— Crois-tu? Voilà l'opinion d'une femme. C'est ce que je te souhaite avec Pierre. Quand projetez-vous de vous marier?

— Le 22 février prochain.

— Bien entendu, avant le carême !

Marie-Anne fit signe que oui.

— Alors, une fois le consentement donné, il n'y aura pas grand temps à perdre. J'ai toujours ma robe de mariée dans le coffre de cèdre. Tu es plus robuste que je l'étais, mais nous l'adapterons à ta carrure. Mes bottillons ne te feront pas, par contre. Tu chausseras plus grand que moi, mais tu les essaieras quand même. Tu les bourreras de paille pour les agrandir. L'argent de souliers neufs servira à autre chose. De toute façon, la cérémonie religieuse ne durera pas si longtemps, et tu enlèveras les bottillons aussitôt revenue à la maison. J'aimerais bien que tes sœurs puissent aussi les porter, un jour, à leur mariage.

Marie-Anne ne répondit pas immédiatement. Quand Étienne se retourna, soupçonneuse, Marie-Anne avançait :

— Mais... elle est blanche, votre robe. J'aimerais que la mienne ait un peu plus de couleur. Qu'elle soit plus gaie.

— Le blanc symbolise la virginité... À moins que tu nous caches quelque chose...

Au ton de voix de sa mère, Marie-Anne s'empressa de faire signe que non pour la rassurer.

— À ta guise. Ma robe servira d'abord à ta sœur Marie-Françoise quand son tour de se marier sera venu.

Pierre Latour Laforge revint de l'église en longeant le chenal du Nord et la rivière Bayonne avec ses plus vieux assis sur le siège arrière de la carriole glissant silencieusement sur la neige, bien emmitouflés dans la couverture de chat sauvage pour les protéger du vent cinglant et de la poudrerie qui menaçaient cette belle nuit étoilée de Noël.

Son ami le charron, Victorin Ducharme, lui avait fabriqué la carriole avec une courbure des patins en bois de chêne lui donnant plus de légèreté. Tancrède Fréchette les avait recouverts d'une lame de métal adaptée aux conditions particulières de la conduite des lisses sur la glace.

Marie-Anne fut la première à lui souhaiter un joyeux Noël. À table, le fumet du civet de lièvre à la folle avoine fit frémir les narines du forgeron et lui arracha un sourire, quand Étiennette le prévint :

— Marie-Anne voulait le préparer avec de la graisse d'ours, mais, au prix demandé par Victorin, le lard m'est apparu plus raisonnable.

— Il aurait pu me faire un bon prix, depuis le temps qu'on est amis ! maugréa Pierre, à voix faible.

Puis, le forgeron regarda sa fille et lui dit, les yeux rieurs :

— C'est vrai ce que dit ta mère, au sujet de la graisse d'ours ? Ne t'en fais pas pour ça. Tu reprendras ça une autre fois, tiens, avec du rat musqué, au printemps.

Mère et fille se regardèrent comme deux complices et pouffèrent de rire.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ?

— Sans le savoir, tu as pris les goûts de mon père pour le rat musqué, répondit Étiennette pour détourner la conversation.

— Quoi ? Grand-papa Lamontagne aimait le rat musqué ? questionna Marie-Anne, morte de rire.

— Mais oui, ça n'a jamais fait mourir personne du coin, à ce que je sache.

Quand Pierre Généreux fit sa grande demande, Pierre Latour Laforge posa la question fatidique.

— Es-tu revenu de l'Ouest pour te dépêcher de te marier et y retourner aussitôt ? Si c'est ça, ma fille n'est pas pour toi. Vaut mieux qu'elle pleure maintenant que plus tard.

— J'ai juré à Marie-Anne que je n'y retournerais plus. Le seigneur de Lestage m'a proposé le poste de chef de la milice, à Berthier.

— Comme ça, vous demeureriez à Berthier, et non à l'île Dupas?

— Dès que je commencerai. Entre-temps, nous demeurerons chez ma mère.

— En es-tu certain ? Parce que ces dires peuvent se vérifier.

— C'est la vérité ! clama nerveusement Pierre Généreux en manquant le crachoir de son jet de salive.

Le geste maladroit eut quand même raison de l'hésitation du forgeron. Il fit signe à Marie-Anne, en retrait avec sa mère, d'avancer. Marie-Anne et Pierre eurent le grand bonheur de se faire faire la proposition suivante :

— La ferme d'à côté, celle d'Antoine Desrosiers, qui donne sur la rivière Bayonne, vient d'être mise en vente. Ça serait la dot de Marie-Anne. Quand pensez-vous vous marier ?

— Le 22 février prochain.

— Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Après l'Épiphanie, il faudra que j'en parle au notaire Casaubon.

— Justement, Françoise, sa femme, nous a invités à fêter les Rois.

— Tant mieux. Ça accélérera la cadence. Françoise Généreux le sait-elle?

— Tu sais bien que je l'ai invitée avec sa famille pour demain. Pierre va sans doute leur annoncer la bonne nouvelle dès ce soir, n'est-ce pas?

Ce dernier approuva de la tête.

— Alors, ne perdons pas de temps pour inviter la marraine de Marie-Anne et le sieur de La Vérendrye. Quant aux autres invités, Étienne va dresser une liste complète. Il n'y aura rien de trop beau pour les noces de ma grande.

Dans un élan de loquacité qui ne lui était pas familier, le forgeron confia à son futur gendre :

— Si Marie-Anne est aussi délurée que sa mère, tu auras une femme capable en tout.

Le compliment alla droit au cœur d'Étienne, qui rougit. Marie-Anne regarda sa mère de manière taquine.

Étienne et sa fille établirent la liste des invités.

— En priorité, les familles. De notre côté, les Lamontagne de Rivière-du-Loup et de Yamachiche, ta grand-mère, de Maskinongé, et les Pelletier-Antaya de Sorel et de Dorvilliers. N'oublie pas que nous sommes privilégiés que mon arrière-grand-père ait été le seigneur de Dorvilliers. Mon cousin, qui a hérité du titre, doit être obligatoirement invité. N'oublions pas d'inviter Esther et Pierre de Lestage. Ils te feront un encore plus beau cadeau, puisqu'ils ne pourront pas être des nôtres. Ton père tiendra absolument à inviter les Hénault et les Râtelle, sans oublier les Piette, les Ducharme et les Beaugrand-Champagne.

— Et du côté des Généreux?

— Comme ils habitent l'île Dupas, la plupart des insulaires sont nos amis. De plus, ils proviennent presque tous de Champlain. Ça fera beaucoup de monde. Demande à Pierre de dresser la liste de leurs invités avec sa mère. Ça ne veut pas dire qu'ils veulent voir tout le monde.

Le mariage de Marie-Anne Latour et de Pierre Généreux se fit dans la plus grande convivialité, entre amis installés de longue date dans la région. À la chapelle de Sainte-Geneviève de Berthier, le curé Gaillard officia la cérémonie qui unissait les enfants de deux familles pionnières. Marie-Anne portait la robe de mariée toute blanche de sa mère sous une pelisse de renard roux avec-capuchon. Elle s'agrippait au bras puissant du forgeron, alors que La Vérendrye, un compatriote de la seigneurie de l'île Dupas cl, qui plus est, le mari de la marraine de la mariée, servait de témoin au marié.

La grand-mère de Marie-Anne, Marguerite Lamontagne, venue de Maskinongé, était assise dans le même banc que sa fille Étienne.

Juste à la sortie de l'église, avant que le cortège de carioles ne se dirige vers la rivière Bayonne, la marraine félicita sa filleule.

— Je te souhaite mes meilleurs vœux de bonheur et une nombreuse famille. Tu ne pouvais pas trouver un meilleur garçon ! Abandonner sa passion de la traite de la fourrure pour sa femme est une marque d'amour véritable. Je suis fière et heureuse pour toi.

— Vous me faites un merveilleux compliment, marraine. Merci.

Malgré le bonheur qui l'envahissait, Marie-Anne Latour Généreux avait perçu de la tristesse dans le témoignage de sa marraine.

Dès son arrivée à la rivière Bayonne, sa grand-mère Lamontagne félicita Marie-Anne.

— Tu sais que tu es ma première petite-fille qui se marie. Que le temps passe vite et comme je suis heureuse pour vous deux ! Je vous souhaite une nombreuse famille. Le plus vite sera le mieux. Il faudra aussi que tu continues la tradition des femmes Pelletier-Lamontagne : devenir sage-femme. Tu me feras signe quand tu seras prête.

— Merci, grand-maman.

Au sourire complice de Marie-Anne, Marguerite se laissa aller

à une confidence et chuchota à l'oreille de la nouvelle mariée :

— Ta mère va maintenant se sentir en compétition avec toi ; je la connais.

Quand Étienne se rendit compte de la complicité des deux femmes, Marguerite s'adressa à sa fille :

— Je viens d'offrir à Marie-Anne le cadeau de noces de sa grand-mère.

— Ah oui ? Lequel ? interrogea Étienne en regardant sa fille.

— Le ber où j'ai déposé tous mes bébés, et que ma grand-mère Pelletier m'avait donné, se dépêcha de répondre Marguerite.

— La femme du premier seigneur de Dorvilliers-Antaya ?

— Celle-là même ! Laisse-moi te parler brièvement de l'histoire de la famille Pelletier... Ta grand-mère Morisseau avait tout un caractère ! C'était une meneuse. Elle dirigeait ses propres équipes de voyageurs vers l'Ouest, même enceinte. Elle emmaillottait ses nourrissons à la manière des Têtes-de-Boule.

Étienne devint soudain songeuse. Marguerite s'en inquiéta.

— Ai-je dit quelque chose de dérangeant ?

— Mon mari a donné la main de Marie-Anne à condition que Pierre Généreux ne retourne plus dans l'Ouest.

— Il a bien fait, ma fille. Autres temps, autres mœurs, comme on dit ! Mon père est devenu forgeron parce qu'il a trop souffert de l'absence prolongée de ses parents. Ce qui allait dans ces temps-là ne convient plus de nos jours. Quand j'ai épousé ton père(50), ça faisait longtemps qu'il travaillait comme cordonnier et qu'il avait délaissé l'armée.

Au cours de la réception, Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye et Étienne parlèrent respectivement de leurs enfants les plus jeunes.

— Je me rends compte qu'élever des filles et des garçons n'a

pas de commune mesure. Après quatre garçons turbulents, mes deux fillettes sont des anges de sagesse. Émeline est-elle sage comme une image ?

— Elle est déjà volontaire malgré ses trois ans. L'an passé, quand je lui ai enlevé sa sucrerie, elle m'a fait toute une crise. Elle sait déjà ce qu'elle veut, Émeline... As-tu reçu des nouvelles de Cassandre ?

— Non, et toi ?

— Non plus. Et ta nièce Margot, elle a combien d'enfants ? Est-elle heureuse en ménage ? interrogea Étienne, sachant que sa question était délicate.

La mine attristée, Marie-Anne lui répondit :

— Sa petite Louise, sa quatrième enfant, vient de mourir. Il ne lui reste plus que François, âgé de trois ans. Elle vient d'entrer dans la confrérie des dames de la Sainte-Famille pour venir en aide aux pauvres et aux femmes indigentes.

— Elle l'est elle-même ! Que c'est triste ! Une si bonne personne ! Pourquoi se donne-t-elle tant de peine ?

— Pour oublier son chagrin, j'imagine ! Ça l'aide aussi de lire *La vie de la mère Marie de l'incarnation, institutrice et première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France*. Tu savais qu'elle avait étudié quelques années chez les Ursulines à Québec, n'est-ce pas ?

— Cassandre me l'a déjà dit. Margot se faisait tellement une joie d'aller rejoindre ses tantes religieuses !

Marie-Anne confia à Étienne :

— Son mari boit comme une éponge et fait la fête avec les Sauvagesses... J'aime autant que le mien parte avec nos fils !

Là-dessus, Marie-Anne laissa échapper des larmes bien involontairement.

— Que se passe-t-il, Marie-Anne, pour que tu sois si triste le jour du mariage de ta filleule ?

Marie-Anne de La Vérendrye annonça à Étienne le déménagement des La Vérendrye à Boucherville prévu pour juin 1727.

— Dès que nous serons installés à Boucherville, Pierre s'en ira au fort Nipigon avec son frère Jacques-René. Il a décidé d'y investir tous nos avoirs. Notre gouverneur, monsieur de Beauharnois⁽⁵¹⁾, a tout fait pour convaincre la cour de le soutenir dans ses projets de découvertes, mais rien n'a débloqué. Tu connais l'impatience et l'éternel optimisme de Pierre... Évidemment, mes fils veulent l'accompagner... Christophe sera de l'expédition. Comme il ne s'entend pas avec son beau-père, Pierre le lui a proposé, au grand dam de sa sœur Marie-Renée, qui en a plein les bras avec son Timothy Sullivan, alias Sylvain... Je te dis que mère et fille en ont plein les bras de leur mari buveur. Dire que j'irai vivre près de ma belle-sœur !

— Comme ça, nos routes vont se séparer. C'est la vie.

— Tu comprends bien que ce n'est pas ma décision, d'autant plus que je m'éloigne de ma famille.

— Installée juste en face. Que je te plains, Marie-Anne ! Comme je disais à ta filleule : *Qui prend mari prend pays*.

— D'autant plus que le mien le veut large. Je ne sais pas ce qui va nous arriver, Étienne... C'est dangereux d'aller explorer de nouvelles contrées et de vivre avec des Sauvages qui n'ont jamais vu de Blancs ni connu la civilisation. Je peux perdre tous les hommes de ma famille, alors que le reste de mon héritage est passé à préparer l'expédition... Il ne me reste qu'à prier... Bientôt, Margot va me compter parmi ses indigentes.

— Tu es toujours bienvenue à la rivière Bayonne, tu sais. C'est modeste, mais c'est à nous.

— Puis-je te confier un secret, Étienne ?

— Bien entendu.

— Parfois, je me surprends à rêver que mon mari opère votre forge au fief Chicot. En connaîtrais-tu la signification ?

— Est-ce que Pierre t'a parlé de ses ambitions d'explorateur ?

— Déjà. Ces derniers temps, il pestait plutôt contre son métier de boulanger.

Marie-Anne souriait pour calmer sa tristesse. Elle continua plus sérieusement :

— En fait, ce fut plutôt son commerce de traite à La Gabelle, pendant les étés, qui l'a animé. Cultiver la terre et élever du bétail ne l'a jamais enthousiasmé⁽⁵²⁾.

Étiennette reprit sa question :

— Dernièrement, t'es-tu informée de ses propres rêves⁽⁵³⁾, ou t'en a-t-il parlé?

Marie-Anne toisa Étiennette et fit signe que non.

— Avec mon lot quotidien, tu sais ! Il a peut-être voulu m'en parler, mais je n'ai pas prêté attention.

— Comme nous toutes, évidemment. La vie fait en sorte qu'on en perd des bouts. Lorsqu'on le réalise, il est souvent trop tard. Comme je le disais à Marie-Anne en préparant le réveillon, c'est le mari qui décide. Si la femme peut l'influencer avant, tant mieux. Dans le cas de La Vérendrye, il y a des passions qui sont difficiles à contrer, voire impossibles.

— Tu sais, Étiennette, mon mari est si enthousiaste ! Je me verrais mal l'empêcher de partir. Que me reste-t-il à faire?

Étiennette prit la main de son amie pour la réconforter.

— Soit l'appuyer, soit continuer à rêver au fief Chicot. Avons-nous vraiment le choix, dis?

Étiennette n'avait pas aussitôt fini sa phrase qu'elle entendit La Vérendrye l'interpeller.

— Je voudrais m'adresser à la mère de la mariée, Étiennette, et lui demander si elle regrette son départ du fief Chicot, en sachant que les premiers travaux du fameux chemin du Roy y commenceront bientôt. C'est notre nouvel intendant, Claude-Thomas Dupuy, le remplaçant de Michel Bégon, qui viendra lever une première pelletée de terre. La famille Lamontagne sera sans doute enchantée de venir à Berthier plus facilement, n'est-ce pas ?

Étiennette ne savait quoi répondre, alors que Marie-Anne semblait irritée par l'allure égrillarde de son mari, qui avait abusé du bon vin.

— Plus sérieusement, la marraine de notre si belle mariée et

moi, son humble serviteur...

La Vérendrye venait de faire la courbette devant sa femme, qui lui rendit son hommage. Étiennette toisa le regard de Marie-Anne Dandonneau, qui resta impassible. La Vérendrye poursuivit :

— ... souhaitons offrir à Marie-Anne et à Pierre un petit quelque chose qui permettra à Marie-Anne de rester près de ses parents et à Pierre, de ne pas oublier tout à fait l'île Dupas, même s'il devient citoyen à part entière de Berthier...

La Vérendrye prit son air solennel.

— Ce quelque chose est un lopin de terre qui jouxte celui de mon ami le forgeron au fief Chicot. Ma femme et moi, nous voulions le conserver comme refuge pour nos vieux jours. Demain, si vous le voulez, notre ami, le notaire Martin Casaubon, se fera un plaisir de vous le concéder.

Il y eut un mouvement de surprise dans la salle. Aussitôt, une voix exprima un « oh ! » sonore, et une salve d'applaudissements s'ensuivit. Marie-Anne se précipita pour aller embrasser sa maraine, tandis que Pierre s'avavançait pour remercier La Vérendrye par une franche accolade.

Étiennette et son mari s'avancèrent à leur tour pour remercier leurs amis.

— Tu me l'avais bien caché, ma chère !

— C'était le cadeau pour ma filleule. Nous avions convenu de garder le secret, mon mari et moi.

Après ces émois, La Vérendrye pointa la main vers le curé Gaillard.

— Je tiens absolument à ce que monsieur le curé vienne bénir le nid d'amour de ces tourtereaux... Chers amis, j'ai une autre déclaration à vous faire... un autre secret bien gardé...

Le silence se fit dans la maison.

— Mon épouse et moi vous informons du déménagement prochain de notre famille à Boucherville... dans trois mois précisément. Avec mon frère, cet été, je me rendrai découvrir

des contrées lointaines vers l'ouest et, souhaitons-le, trouver le passage vers la Chine. Nous partirons de Montréal par la rivière des Outaouais...

Ému, La Vérendrye sortit son mouchoir et s'essuya le front.

— Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous laisserons aux îles de Berthier des parents, de si grands amis et tous les autres qui le seraient devenus. L'histoire des Dandonneau est liée à l'histoire des îles, et ce fut pour moi un immense honneur de m'y associer par mon mariage avec une femme si exceptionnelle.

Tous les regards se portèrent vers Marie-Anne de La Vérendrye.

Étiennette se fit cette réflexion : Elle a beau me dire quelle rêve de vivre avec un mari forgeron, le mien ne m'a jamais parlé de cette façon.

— Marie-Anne se joint à moi pour vous dire que nous vous remercions pour tout, et que nous tenterons de revenir vous voir le plus souvent possible. Merci du fond du cœur. Vive les mariés !

Quand la réception fut terminée et que Marie-Anne et son nouveau mari furent partis en carriole vers l'île Dupas, chez les Généreux, et une fois le petit Joseph endormi, Étiennette et Pierre se firent leurs commentaires.

— J'espère que tout se passera bien pour Marie-Anne, dit Étiennette. C'est notre aînée qui s'en va. Ça va faire un grand vide dans la maison.

— Bah ! Marie-Françoise va prendre la relève !

— Elle n'a pas encore douze ans ; tu exagères. Il faut lui laisser le temps.

— Marie-Anne viendra vivre à la rivière Bayonne dès la fonte des neiges.

— N'empêche qu'elle n'a pas encore vingt ans. C'est jeune pour commencer sa famille.

— M'aurais-tu caché quelque chose? Est-elle enceinte?

— Non, non. Je m'ennuie déjà d'elle.

— Tu es mieux de t'habituer, car, au nombre que nous avons, tu t'ennuieras souvent.

— Que tu peux manquer de romantisme! La Vérendrye, lui, n'hésite pas à rehausser sa femme... Que penses-tu de son cadeau de noces ?

Encore sa rengaine des hommes romantiques! Elle n'en revendra donc jamais !

— C'est facile de donner ce qui ne t'appartient pas. Ce lopin de terre est l'héritage de sa femme.

— Il me semblait que nous devions tout vous remettre en vous mariant.

— Ouais... Des fois, c'est douteux... Comme ce lopin.

Étiennette exhala un long soupir.

— Dire que j'ai été faire la morale à notre fille en lui demandant d'obéir à son mari !

— Que dis-tu là? Je n'ai pas compris.

Autre long soupir. Étiennette se dépêcha de se rendre dans la chambre.

— Laisse, tu n'y comprendrais rien. N'oublie pas d'apporter le bougeoir dans la chambre. La journée a été exténuante... Bonne nuit.

— Bonne nuit. À demain.

Quand le forgeron se déshabilla, sa femme ronflait déjà.

La tragédie

30 janvier 1730

— Qu'attends-tu pour me suivre, peureux ! cria Pierrot Latour à son frère Antoine.

— La glace est trop mince pour s'y risquer à pêcher le brochet, le commence déjà à patauger dans l'eau. Ça ne prendra pas de temps avant que nous coulions à pic. Nous serions mieux de revenir sur la rive et de nous rendre à la Grande-Côte chez Tancrède.

— Hé ! Nous sommes à la fin de janvier, la glace ne pourrait pas être plus épaisse ! Ce que tu peux être pleutre, Placide !

Rapproche-toi de l'îlot aux ouaouarons... Non, va plutôt m'attendre à la forge d'été et fais-y un feu. La maison sera réchauffée quand je t'y retrouverai, et nous mangerons les filets du brochet... Allez, grouille-toi !

Se faire appeler Placide était maintenant considéré comme une raillerie pour Antoine. Ce dernier n'osa rétorquer au mépris de son frère aîné, qu'il savait colérique et impulsif.

Antoine-Placide, le troisième de la famille, avait été ondoyé, et ses parents avaient failli le perdre juste après sa naissance. Il allait sur ses vingt ans, et sa mère, Étiennette, disait de lui qu'il avait hérité des deux côtés de la famille : la carrure des Latour et la silhouette élancée des Banhiac Lamontagne.

Étiennette ne disait pas tout haut ce qu'elle pensait tout bas. Son Antoine, pour lequel elle avait une affection particulière,

avait une personnalité qui reflétait ses prénoms de baptême, Placide et Antoine, puisqu'il avait été baptisé deux fois. D'abord Placide, prénom qui lui allait bien, puisqu'il était calme, tendre, presque énigmatique, tandis qu'Antoine, le prénom de son parrain, le notaire Puypéroux de Lafosse, lui conférait l'amabilité et la dignité du notable.

En le regardant grandir, Étiennette s'était dit que de le prénommer Placide était une façon de toujours se souvenir de son amie, Cassandre Allard, sa marraine. Elle s'en était confiée à son mari, le forgeron, qui lui avait répondu bien simplement :

— Tu as toujours insisté pour le prénommer Antoine; il n'y a pas de motif à changer. Cependant, lorsqu'il vieillira, il fera lui-même le choix de son prénom. Nous verrons bien.

Son père avait raison. À peine avait-il atteint ses treize ans que celui qu'Étiennette appelait affectueusement Placide n'avait pas cru bon de s'appeler autrement qu'Antoine, de peur des railleries de son frère aîné.

Pierrot Latour regardait son frère comme pour le narguer. Antoine paraissait furieux. Pierrot continua, d'un air victorieux et moqueur :

— Ne te demande pas pourquoi aucun «engageur» de la fourrure ne pense à toi quand vient le temps de recruter pour les Pays-d'en-Haut ! C'est à cause de ton curieux de prénom, pardi ! Tandis que moi, dès l'an prochain, j'accompagnerai monsieur de La Vérendrye pour explorer l'Ouest et découvrir la mer qui conduit à la Chine et au Japon !

— Tu partirais l'an prochain? Père ne voudra jamais... Et comment peux-tu en être aussi certain ?

— C'est un secret que m'a révélé Boum⁽⁵⁴⁾, l'été passé, quand il est venu nous visiter. Un secret, c'est sacré. D'ailleurs, si je te le confiais, tu irais tout raconter à nos parents... Si tu me jures, maintenant, sur la tombe de notre frère, l'Anonyme⁽⁵⁵⁾, de ne rien leur dire, je pourrais me risquer à te le confier. Jure-le !

— Juré craché.

Antoine s'exécuta en crachant très fort jusqu'à ses pieds, trop

heureux de connaître le secret de son grand frère. Pierrot, sceptique, observait son cadet avec méfiance, droit dans les yeux, essayant de deviner sa sincérité. La fanfaronnade plutôt que la délicatesse convenait davantage à sa nature.

— Je ne sais toujours pas si je peux faire confiance à un rouleur de pâte, un enfariné.

— Tu sauras que je pourrais travailler au chemin du Roy ou à la construction du nouveau manoir sur la côte de la rue Frontenac !

Depuis ses treize ans, Antoine travaillait de la fête du 1^{er} mai jusqu'à celle de la Sainte-Catherine, le 25 novembre, moment de la fermeture pour l'hiver de la boulangerie de l'île Dupas, dont La Vérendrye avait été propriétaire avec Jacques Duteau, l'ami de son père. Il logeait chez son employeur à l'île Dupas. Il n'avait que le chenal du Nord à traverser en bac pour se rendre à la boulangerie. Antoine connaissait bien les pièges de ce cours d'eau sillonné par des courants surnois capables de la pire catastrophe si la glace cédait.

Pierrot ne voulait surtout pas donner l'impression à ce frère à la stature imposante qu'il était capable de se rendre aux Pays-d'en-Haut.

— Ils ne te l'ont jamais demandé, tandis que moi, plusieurs fois.

Antoine parut désarçonné par la répartie de Pierrot. C'est ce que désirait ce dernier. Il savait trop bien que leur père avait besoin d'eux pour le seconder à la forge. Pierrot sourit, heureux de son effet. Pour darder son frère au cœur, il ajouta :

— Avec aussi les garçons La Vérendrye — Jean-Baptiste, Boum, François⁽⁵⁶⁾ — et leur cousin, Christophe Dufrost de la Jemmerais⁽⁵⁷⁾. D'abord pour Michillimakinac, mais, rapidement, avec Jean-Baptiste et Christophe, nous irons au lac La Pluie⁽⁵⁸⁾ pour y construire un fort. C'est à cause du traité d'Utrecht... De toute façon, ça serait trop compliqué à t'expliquer... et tu n'y comprendrais rien.

Les imprécisions juridiques du traité d'Utrecht⁽⁵⁹⁾ avaient laissé l'impression aux autorités anglaises et françaises qu'elles pouvaient continuer à commercer et à s'installer librement et de plein droit dans

le territoire au sud du lac Ontario, riche en fourrures, et dans la région des Grands Lacs. La rivalité commerciale s'accroissait, et les protagonistes anglais et français y construisirent des forts dans la crainte de s'affronter incessamment. Les Français, qui avaient perdu les territoires de la baie d'Hudson, virent l'occasion d'utiliser les forts comme postes de traite.

Pierrot se risqua sur la glace fragile.

— Hé ! N'avance pas trop, tu vas couler ! Reviens, c'est trop dangereux.

Pierrot n'écoutait plus Antoine. Par bravade, il s'amusait à sauter sur la glace pour démontrer à son cadet qu'il n'avait peur de rien quand, soudain, un bruit sec se fit entendre.

Les gens des îles de Berthier et de Sorel étaient habitués à reconnaître la plainte lugubre et sourde de la débâcle printanière. Le craquement subit et sec de la glace en surface qui cédait, alors que des flaques d'eau ne l'avaient pas annoncé, n'était pas familier à Pierrot, qui fanfaronnait. Ce dernier, sans avoir eu le temps et le réflexe de reculer suffisamment, se retrouva submergé. L'air commençait à lui manquer. Une sensation d'engourdissement des membres et de brûlure des poumons se manifesta.

Avant de sombrer dans l'inconscience, un sursaut d'espoir l'arracha à la morsure de la glace. Par un tour de force, il réussit à échapper momentanément à la colère de l'onde impitoyable en remontant à la surface après avoir crevé la surface glacée qui lui bloquait l'air. Puis, il sortit la tête de l'eau glaciale tout en se sauvant de la pression mortelle et il tenta de s'agripper sur le rebord du trou.

Malheureusement pour lui, la glace s'effritait au fur et à mesure qu'il s'agrippait. Crachant l'eau de sa bouche, il demanda d'une voix désespérée à Antoine :

— Vite, dépêche-toi de me sortir de là !

Antoine, qui voyait son frère en train de couler, resta d'abord figé de stupeur. Puis, il décida de s'avancer vers Pierrot. Il ne le put cependant, car à peine fit-il un premier pas que la glace commença à céder sous lui. La panique l'envahit soudain quand il vit le visage convulsé de son frère qui l'implorait de le sauver.

— Vite, Antoine !

Ce dernier eut la présence d'esprit de se coucher sur la glace de tout son long et tenta, en rampant vers son frère, de l'attraper du bout du bras. La glace craquait sous son poids, tandis que l'eau avait déjà imbibé son parka et ses mitaines, rendant ses gestes gourds et malhabiles. Il arriva jusqu'à Pierrot, qui réussissait à peine à se maintenir à flot à cause de l'engourdissement de ses membres.

Antoine sut que son frère était à l'extrême limite de ses forces et qu'il devait l'agripper dans un ultime effort. Tant bien que mal, maintenant sur ses genoux, il s'arc-bouta pour attraper la mitaine de Pierrot, qui lui tendait la main. Ils se touchèrent à peine. Leurs mitaines gelées glissaient plutôt que de s'attraper. Antoine se rendit compte qu'il n'y parviendrait pas et décida de s'allonger de nouveau dans la mare d'eau froide qui l'entourait.

Il entendit son malheureux frère crier :

— Antoine, Antoine !

Dans un effort surhumain, Antoine détendit son bras comme un ressort afin d'agripper son frère, qui ne gémissait plus, victime d'hypothermie. Finalement, Antoine ne réussit qu'à empoigner la tuque de Pierrot, celui-ci venant de disparaître sous les flots. Alors, il laissa échapper un cri de désespoir qui retentit loin au-delà de la rive. Le monstre du chenal du Nord venait d'engloutir Pierrot.

Ce dernier ne se débattait plus. Antoine sut intuitivement que son frère, rapidement devenu inconscient, ne donnerait pas l'ultime assaut pour sa survie et qu'il ne réapparaîtrait plus à la surface.

Antoine pleura ce grand frère fanfaron, son modèle, son compagnon de jeu qui s'était toujours amusé à le taquiner et à le braver, mais sans méchanceté, et dont les dernières paroles avaient été représentatives de l'autorité qu'il affichait envers lui.

Il laissa ses larmes glisser sur ses joues fouettées par l'air frais, ne pouvant plus retenir l'expression tragique de sa tristesse et de sa tendresse. Il tenta, en fermant les yeux, d'incruster dans sa mémoire les souvenirs et les secrets merveilleux de leur enfance à la rivière Bayonne. Il mit fin à cette rêverie quand il réalisa le verdict fatal de la prison de silence et que la mince couche de glace, qui avait été instigatrice du trépas de Pierrot, le menaçait à son tour. En rampant pour éviter que la glace s'effrite davantage

et l'entraîne dans le remous qui venait d'apparaître, Antoine se dépêcha de rejoindre la rive du chenal. Ses efforts furent récompensés. Il se releva et débarrassa son parka de la neige qui l'avait transformé en congère tout en reprenant son souffle.

Deux grosses larmes sillonnèrent son visage blanchi de frimas. Son grand frère qu'il aimait tant n'était plus. Une immense peine, doublée d'une culpabilité accablante, l'envahit. Il était le responsable de la mort de Pierrot, puisqu'il n'avait pu l'agripper ! Il prit le temps de réciter un Ave pour son frère, la seule prière qui lui vint en tête. Puis, il pensa à sa mère, Étienne, qui devait accoucher d'une semaine à l'autre. Il se demanda bien de quelle manière il s'y prendrait pour lui annoncer l'abominable nouvelle tout en la ménageant.

Et mon père ? J'espère qu'il ne me blâmera pas.

Antoine jeta un dernier regard en direction de l'endroit où Pierrot était disparu et fit son signe de croix. Il rebroussa alors chemin et se dirigea difficilement sur les rives du chenal du Nord et de la rivière Bayonne, vers la forge de son père.

Lorsqu'il se présenta devant Pierre Latour, épuisé, transi, frigorifié, puisqu'il avait marché bien longtemps dans la neige jusqu'à la hauteur de la taille, ce dernier, le visage noirci par la suie qui régnait à l'intérieur de la forge, se rendit vite compte du désarroi dans le regard de son garçon. Le forgeron s'essuya le front et dit à son fils, comme s'il pressentait le pire :

— Pierrot n'est pas avec toi ? L'ouvrage vous attend ; vous auriez dû être ici bien avant. Où est-il ?

Antoine répondit, en regardant par terre :

— Il lui est arrivé malheur... II...

Contrairement à son habitude, Pierre Latour Laforge s'énerva subitement. Il s'approcha d'Antoine, l'air menaçant du haut de sa stature, et lui releva le menton en le questionnant :

— Ça veut dire quoi, « il lui est arrivé malheur » ? Quel malheur ? Dépêche-toi, ça presse !

C'est alors qu'Antoine se mit à sangloter. Le forgeron le prit par les épaules et le secoua.

— Ce n'est pas le temps de pleurer comme une fillette ; il faut aller secourir Pierrot. Où est-il ?

— Nous sommes allés pêcher sur le chenal, en face du fief Chicot. Pierrot était certain de prendre du beau brochet... Une fois le trou creusé, la glace a cédé... Il a coulé... J'ai bien essayé de l'attraper en me couchant pour l'agripper, mais je n'ai pas été capable de le retenir... Il a disparu sous la glace qui commençait à céder sous mon poids... C'est ma faute, père, s'il s'est noyé. C'est à cause de nos damnées mitaines glacées. J'aurais dû enlever les miennes et l'agripper avec mes doigts... C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma faute...

— Au fief Chicot ? Mais vous étiez censés vous rendre à la Grande-Côte chez Tancrede. Vous avez désobéi ! Je...

Pierre Latour encadrait toujours les épaules d'Antoine quand ce dernier s'effondra. Le géant, qui n'avait pas l'habitude de prendre ses enfants dans ses bras, accueillit Antoine sans broncher et l'appuya sur son imposant torse pendant quelques instants pour le réconforter. Il prit soudainement conscience de la monstrueuse nouvelle que venait de lui annoncer Antoine. Son fils aîné, Pierrot, venait probablement de se noyer dans les eaux glacées du chenal. Une immense frayeur l'envahit, qui fit place au doute.

— En es-tu sûr ? Il aurait pu revenir à la surface après ton départ !

Comme Antoine ne répondait pas dans l'espoir que son père ait dit vrai, ce dernier intima :

— Tu vois, tout n'est peut-être pas perdu. Dépêchons-nous de lui venir en aide. Il doit geler debout s'il a réussi à sortir de l'eau. Attelle les chiens pendant que je vais éteindre le feu. J'apporte mes raquettes de Sauvages, au cas où le traîneau s'enfoncerait dans la neige détrempée avec ce redoux. Où sont les tiennes ?

Antoine indiqua de la tête qu'il avait laissé ses raquettes près de la porte d'entrée.

— Partons vite ; il n'y a plus de temps à perdre si nous voulons sauver Pierrot ! ajouta le père.

Antoine alla au chenil atteler les chiens. Ces derniers, heu-

reux d'aller faire une randonnée, se mirent à aboyer. Pierre Latour Laforge obligea Antoine à prendre place dans le traîneau avec les raquettes, tandis que le forgeron dirigea l'attelage sur les patins arrière. Peu habitués à tirer une telle charge, les chiens peinèrent à partir. Le forgeron tonitrua un ordre qui retentit jusqu'à l'intérieur de la maison familiale et qui incita l'attelage à se cambrer et à donner l'effort nécessaire au départ en direction du chenal du Nord.

Une bonne heure plus tard, arrivé sur le bord de la rive en face de l'îlot aux ouaouarons, une agglomération de joncs émergée du chenal près de la rivière Chicot, le forgeron se rendit compte que la glace déjà recouverte d'eau se fendillait sous son poids. Il supposa immédiatement que la condition de la surface glacée devait être bien pire plus loin sur le chenal. Il jaugea un instant la possibilité d'envoyer Antoine à l'endroit du drame, mais il comprit vite qu'il risquait de perdre un autre fils par noyade.

Pierre Latour réalisa aussi que la courte explication d'Antoine dans l'espoir de sauver son frère était crédible, vu l'état de la glace. Pierrot n'avait pas pu se tirer de là. Le poids de ses vêtements trempés et gelés l'avait sans doute empêché de se hisser sur la couche de glace amincie à plusieurs endroits. Aurait-il pu le faire qu'il se serait de nouveau retrouvé au bord de l'abîme !

Antoine aurait pu se noyer comme Pierrot! Comment ont-ils fait pour se rendre aussi loin ? Il faisait sans doute plus froid plus tôt dans la journée. Au lieu de se refroidir, le temps se réchauffe. Moi qui croyais qu'ils étaient allés donner un coup de main à Tancrède Fréchette à la Grande-Côte.

— Laissez-moi y aller encore, père. Je crois bien avoir vu une forme étendue sur la glace. Ce doit être Pierrot. J'y vais.

Antoine s'apprêtait à se risquer sur le chenal quand son père le retint de son bras puissant. Le forgeron se rappela alors les paroles de désespoir et de culpabilité d'Antoine. Il regarda intensément, avec tendresse, celui qu'il aimait affectueusement appeler Ti-Mousse, surtout parce que ce fils aimait pêcher en solitaire sur la rivière Bayonne et sur le chenal du Nord, manœuvrant son embarcation avec adresse dans les courants, au printemps. Antoine remplacerait désormais Pierrot comme fils aîné et comme relève à la forge.

— Ce n'est pas ta faute, Ti-Mousse. Personne n'aurait pu faire

plus... Tu as tout risqué pour Pierrot. Tu as été très brave. Tu n'as pas à te sentir coupable... Pour l'instant, il n'y a rien d'autre à faire que de retourner à la maison... Nous reviendrons chercher Pierrot avec nos voisins quand la glace sera plus solide... si elle le devient ! C'est la Chandeleur dans trois jours, mais le chenal peut regeler à tout moment avec un vent du nordet. « À la Chandeleur, l'hiver se passe ou prend vigueur^{60} ! » C'est ce que l'on dit et il faut le croire, conclut Pierre Latour Laforge sur un ton grave avant de replonger dans ses pensées funestes.

Puis, après quelques instants de recueillement, il avisa Antoine :

— La noirceur va tomber bientôt ; il faut prévenir ta mère avec ménagement, dans son état... Sois fort et essaie de ne pas pleurer devant elle. La mauvaise nouvelle sera encore plus difficile pour elle.

Le tandem père et fils reprit le chemin du retour en silence. Tandis qu'Antoine ruminait toujours sa culpabilité, Pierre Latour se remémorait les moments de la vie abrégée dramatiquement de Pierrot: la naissance de son premier fils, qu'il destinait au travail de forgeron, et sa fierté de le voir hériter de son gabarit. Étiennette, pour sa part, avait des visées plus grandes pour son plus vieux, le voyant déjà travailler aux forges des Trois-Rivières, ou comme contremaître à la construction du chemin du Roy, sous le commandement direct du seigneur de Berthier, Pierre de Lestage. Quand le forgeron entra dans la maison, le visage maculé de suie et d'eau, suivi d'Antoine qui affichait une mine abattue, Étiennette sut intuitivement que son mari était porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Ce n'est pas en pleurant comme des Madeleine que nous allons retrouver Pierrot ! Nous prierons pour lui devant le crucifix à genoux, ce soir. Dès que possible, mon mari, tu repartiras avec d'autres du voisinage à sa recherche. Toi, Ti-Mousse, tu demanderas aux garçons Généreux de nous aider à le retrouver. Ils connaissent le chenal mieux que quiconque; ils ont grandi à l'île Dupas, en face de l'île aux Vaches... Si Pierre de Boumois et Jean-Baptiste de La Vérendrye avaient été encore là, ils auraient accepté de nous aider à le rechercher... à le repêcher...

Étiennette ne put terminer sa phrase tellement elle sanglotait. Son mari, qui écoutait religieusement les recommandations de sa femme, s'approcha d'elle et lui remit son mouchoir.

— Antoine, va donc chercher ta sœur Marie-Anne pour qu'elle vienne nous préparer le souper, commanda le chef de famille sur un ton bourru et sans équivoque.

Antoine remit son parka encore trempé et sortit. Il chaussa ses raquettes et, le cœur gros, prit le sentier menant chez son beau-frère, Pierre Généreux, en passant juste en face de la maison Desrosiers.

Il eut l'idée de longer la rive de la rivière Bayonne, mais il changea vite de parcours quand il se rendit compte que le cours d'eau était déjà sorti de son lit et menaçait, en augmentant son débit, les fondations de la maison et de la forge.

Pourvu que ça se refroidisse, sinon on ne sera jamais capables de se rendre au chenal et de retrouver Pierrot.

La pensée funeste de son frère qui disparaissait sous la glace ramollie lui vint à l'esprit. Un immense sentiment de culpabilité l'envahit de nouveau, bien que son père l'eut dégage de cette macabre responsabilité. Il se remit à pleurer.

Lorsqu'il frappa à la porte des Généreux, sa sœur Marie-Anne, qui vint lui ouvrir, fut aussitôt inquiétée du motif de sa visite. Étant venue rendre visite à sa mère sur l'heure du dîner avec son enfant pour l'aider à préparer le repas de son père, elle savait que ses deux frères, Pierrot et Antoine, devaient se rendre chez les Fréchette.

— Antoine ! J'étais en train de faire souper Pierre-François. Regarde à quel point tu es trempé ! Viens te réchauffer. Pierre a préparé une flambée pour le souper. Comme il avait peur de manquer de bois, il est parti en chercher. Je pensais que c'était lui qui revenait... Est-ce que le temps était pire à la Grande-Côte, avec le vent? Des fois, ça peut changer les conditions du trajet, si on a l'intention d'emprunter le chenal, comme de raison. À ce que je vois, la pluie n'a pas cessé. Si ça n'arrête pas à la Chandeleur, comme dirait madame Généreux, le printemps arrivera de bonne heure.

Marie-Anne était aussi loquace que sa mère, Étiennette. Peut-être même davantage, pour certains. Cependant, lorsqu'elle réalisa le mutisme d'Antoine, plus secret que d'habitude, elle prit son air grave.

— Qu'est-ce qui se passe?

— C'est maman.

— Est-elle sur le point d'accoucher? Dans ce cas, il est pressant d'aller chercher la cousine Agnès. Avoir su ça avant, nous vous aurions demandé de revenir de la Grande-Côte avec elle.

— Père m'envoie te chercher pour que tu puisses préparer le souper. Mais maman n'est pas en train... Non... C'est pire !

— Alors quoi ? Parle, Antoine, arrête de me faire languir !

La voix forte et énervée de Marie-Anne avait apeuré son jeune fils, qui commença à pleurer.

Elle était mariée depuis trois ans à Pierre Généreux, le chef de la milice de la seigneurie de Berthier, comme son père l'avait été. Marie-Anne était déjà mère de Pierre-François, âgé de deux ans. Elle avait perdu sa petite Marie-Madeleine, au mois de septembre précédent, une semaine après sa naissance. Encore enceinte, elle attendait son enfant pour la mi-août. Marie-Anne, peu de temps après son mariage, s'était installée dans le voisinage de la forge de son père, près de la résidence d'Antoine Desrosiers, dans la maison que lui avaient achetée ses parents comme cadeau de noces.

— C'est Pierrot... Il s'est noyé... Je n'ai pas pu le sauver.

Figée, Marie-Anne resta sur place sans mot dire. Soudain, elle réagit vivement :

— Comment ça, noyé ? Où ?

— Sur le chenal. Avec ce redoux, la glace a cédé. Il a piqué au fond.

Antoine avait eu de la difficulté à terminer sa phrase tant les sanglots lui étranglaient la voix.

— Pourquoi vous étiez-vous aventurés sur le chenal? continua Marie-Anne, sous le choc de la nouvelle.

Antoine regardait sa sœur aînée, les yeux dans l'eau, sans mot dire.

Sur ces entrefaites, Pierre Généreux revint à la maison. Voyant le désarroi de son beau-frère, il prit sur lui de modérer sa femme.

— Laisse faire, Marie-Anne. Tu vois bien qu'Antoine est désespéré... A quel endroit sur le chenal? reprit-il, plus doucement, en regardant Antoine.

La mine abattue, ce dernier avoua :

— En face du fief Chicot... plutôt de l'île aux ouaouarons, au milieu du chenal. Nous nous préparions à pêcher. Pierrot avait déjà percé la glace quand elle a cédé sous son poids. Je n'ai pas pu le sauver... J'entends encore ses suppliques et ses lamentations. Ça me résonne encore là... juste là.

Antoine avait fini sa phrase en se martelant vigoureusement le crâne. Comprenant toute la culpabilité de son jeune beau-frère, Pierre Généreux s'approcha de lui afin de l'empêcher de se blesser le pressa de s'asseoir.

— Marie-Anne, va me chercher le cruchon de cidre. Vite ! Ça va le remonter.

Cette dernière alla chercher le cruchon avec un gobelet, et Pierre Généreux servit une bonne rasade de cidre à son beau-frère.

— C'est arrivé quand ?

— Avant le dîner. Pierrot voulait manger du brochet frit à la forge d'été. Lorsque j'ai compris que je ne pourrais pas le sauver, je suis revenu chercher père, et nous sommes aussitôt repartis pour le retrouver. L'eau du chenal était déjà montée... Nous n'avons pas pu nous rendre à l'endroit...

Antoine ne put continuer sa phrase, étranglé par des sanglots qu'il essayait de contenir.

— Es-tu certain que tu as fait tout ce qu'il était possible pour le sauver ? N'es-tu pas revenu trop tôt ? Tu n'aurais pas pu attendre plus longtemps, au cas où ? interrogea cyniquement sa sœur aînée, sans se douter de la culpabilité qu'elle enfonçait dans le cœur tourmenté de son frère.

Antoine resta prostré devant la réplique de sa sœur. De nou-

velles larmes lui montèrent aux yeux, alors qu'il n'avait pas complètement réussi à réprimer les précédentes. L'effet du cidre avait déjà commencé à engourdir son esprit, de sorte qu'il ne put réagir à temps pour contrer les larmes. Il se laissa aller à ce débordement de peine.

Marie-Anne se rendit compte de sa brusquerie, elle qui était habituellement si douce et si compréhensive et, comme le disait son mari, qui avait le cœur sur la main. Elle s'approcha d'Antoine et lui ébouriffa les cheveux avec tendresse. Elle aurait bien voulu le prendre dans ses bras, comme le petit frère jadis fragile et souvent protégé, mais elle ne le fit pas. Elle savait instinctivement qu'Antoine n'aurait pas aimé paraître comme une fillette devant son beau-frère, alors qu'il était devenu un homme. Et puis, les circonstances tragiques ne se prêtaient pas aux épanchements doucereux chez les hommes de la famille Latour, dont le chef réussissait à réprimer ses états d'âme.

— Excuse-moi. Tu sais bien que je ne voulais pas te faire de peine ni t'accuser de quoi que ce soit. Si tu nous dis avoir tout essayé pour rattrapper Pierrot, c'est parce que tu as tout tenté, pour sûr!

L'explication de Marie-Anne ne sembla pas assez convaincante au goût de Pierre Généreux, qui répliqua :

— Voyons, ma femme ! Moi, je ne mets pas sa parole en doute. D'ailleurs, ton père non plus n'a pas pu lui apporter son aide. Et, si ton père n'y est pas arrivé, comment pourrions-nous blâmer Antoine, je te le demande ? Mes frères et moi, nous connaissons les courants et les remous du chenal ; nous retrouverons Pierrot.

Marie-Anne vouait un grand respect à son père, et Pierre Généreux savait bien que sa femme se rangerait à ce dernier argument. Pour sa part, Marie-Anne fut reconnaissante à son mari de la manière dont il s'associait à son inquiétude et à sa hâte de venir en aide à Pierrot. Quant à Antoine, l'esprit engourdi par le cidre, il réussit néanmoins à trouver une issue au piège coupable de Marie-Anne.

— Mère souhaite que nous reprenions les recherches le plus rapidement possible. C'est pour ça que je suis venu te chercher, Marie-Anne, pour l'aider à préparer le repas...

— Alors, mettons-nous en route; ça presse. Il n'est peut-être pas trop tard.

Pierre Généreux s'apprêtait à se lever de table alors que Marie-Anne ne lui avait encore rien servi. Elle se rendit compte de la précarité de la situation et devint très soucieuse. Son mari allait-il risquer à son tour la noyade, alors que la luminosité du crépuscule le long de la rivière se situait entre chien et loup ?

Je suis enceinte et je ne veux pas en plus perdre mon mari!

— Tu n'as encore rien mangé ! Et puis, ce n'est pas toi qu'Antoine est venu chercher, mais moi.

Le ton tranchant de Marie-Anne indisposa son mari, car d'habitude, elle dialoguait tout en douceur.

— Voyons, Marie-Anne ! C'est mon devoir de tout faire pour retrouver Pierrot et le sauver! Il n'est peut-être pas trop tard... Je le connais, il a pu s'agripper à un débris flottant... à un tronc d'arbre...

Sa fierté d'avoir trouvé un argument aussi percutant ne dura pas, car Marie-Anne lui rétorqua :

— Ça ne vaut pas la peine de t'égosiller. La débâcle n'est pas en cause. Pierrot a toujours été fanfaron. Et un fanfaron est souvent imprudent.

Le ton de Marie-Anne surprit les deux hommes. Connaissant bien le caractère bravache de Pierrot, elle ne cherchait qu'à trouver une justification au drame qui venait de se produire sur le chenal. Pierre reconnut la justesse de la réplique de sa femme. La fanfaronnade de Pierrot Latour était reconnue dans la région, et plus d'un s'en moquait. Cependant, il avait pour son dire que, fanfaron ou pas, il faudrait que l'on tente tout pour sauver Pierrot.

— Il s'agit de sauver la vie de Pierrot, s'il en est encore temps ! répondit-il avec tristesse.

Ce fut alors au tour de Marie-Anne de fondre en larmes.

— Même au risque de vous noyer tous... de te noyer, avec ce redoux? Pense à ton enfant et à celui qui va naître, Pierre Généreux. .. si tu oublies la peine que ta mort me causerait.

La répartition de Marie-Anne alla droit au cœur de Pierre. Il comprit alors le désarroi de sa femme, qui voulait à la fois sauver son frère et ne pas perdre son mari dans le sauvetage, dont les chances de succès étaient aussi minces que la couche de glace sur le chenal. Il décida d'obtempérer devant cette preuve d'amour dite dans de telles circonstances et ajouta, en fixant Marie-Anne droit dans les yeux :

— C'est au beau-père d'en décider. Après tout, Pierrot est son fils... Je vais rester ici pendant que tu te rendras chez tes parents avec Antoine.

Le rictus du sourire réprimé par Marie-Anne fut le seul signal de son approbation. Pierre ajouta donc pour Antoine :

— Te sens-tu capable de ramener ta sœur à la forge? Je vais m'occuper de Pierre-François pendant ce temps.

Pierre Généreux aurait tellement voulu convaincre son beau-père d'entreprendre aussitôt les recherches !

— N'oublie pas de manger, toi aussi; il y a du pâté dans l'armoire, dit Marie-Anne à son mari.

Pierre-François Généreux pleurnichait autour de sa mère, réclamant sa pitance. L'embarras causé par le piaillage du petit amena Antoine à se réveiller de sa torpeur. Il lança à la volée :

— Venez tous à la maison. Comme ça, nous saurons à quoi nous en tenir pour la suite des événements.

Si elle sembla surprendre Marie-Anne, la proposition inattendue réjouit son mari.

— C'est une excellente suggestion que tu fais là, Antoine. J'attelle immédiatement le cheval, et nous serons là-bas dans le temps de le dire. Tu peux repartir maintenant, le temps d'avertir ton père de notre arrivée.

Antoine figura la réaction de son père à l'annonce de cette visite familiale inattendue. Il préféra proposer:

— Je vous attends ; nous arriverons tous ensemble.

— Comme tu veux.

Quand la famille Généreux entra dans la maison paternelle des Latour, le forgeron renifla fortement devant Antoine en guise de désapprobation, alors que Marie-Anne s'élançait vers sa mère pour la réconforter. Marie-Rose réclama la possibilité de bercer son neveu, alors que Joseph réussit à faire tomber Pierre-François en le poussant. Le bambin se mit aussitôt à pleurer à chaudes larmes, et Émeline se dépêcha d'aller le prendre, au risque de tomber à son tour. Néanmoins, ses pleurs emplirent la pièce et déclenchèrent ceux du petit Joseph.

— Joseph ! tonitrua Étienne, évacuant la tension qui l'habitait depuis l'annonce de la nouvelle dramatique.

Le cri strident résonna dans les oreilles des uns et dans le cœur du forgeron, et figea le garçonnet sur place. Le forgeron prit Joseph dans ses bras pour le sécuriser. Surpris du traitement de faveur d'être protégé par le géant, Joseph cala sa tête contre l'épaule paternelle et lança à sa mère un regard en coin, inquiet d'être grondé. Cette dernière comprit qu'elle avait réagi trop fortement et se rabattit sur Antoine.

— Ça t'en a pris, du temps, pour nous les ramener !

Si le forgeron comprit qu'Étienne souhaitait être entourée des siens, Marie-Anne s'en voulut d'avoir retenu Antoine avec son interrogatoire et prit sa défense :

— Nous serions arrivés plus tôt, mais nous attendions mon mari, retenu aux bâtiments. Nous sommes venus dès que nous l'avons pu. N'est-ce pas, Antoine ?

Avant qu'il puisse répondre, il entendit son père décréter :

— Le temps presse : dépêchons-nous de retrouver Pierrot !

Marie-Anne jeta un coup d'œil à son mari, qui ne se fit pas prier pour accompagner son beau-père et son beau-frère à la recherche de Pierrot.

Les hommes longèrent la rivière Bayonne, déjà sortie de son lit, dans l'espoir de rejoindre le chenal et de se rendre jusqu'au fief Chicot. La nuit était noire, et les fanaux éclairaient mal la route improvisée. Qui plus est, les chiens jappaient à la vue des

arabesques funestes dessinées par les nuages d'encre dans le ciel sans étoiles. Pierre Latour décréta le retour à la maison, non sans penser à la peine qu'il causerait à sa femme.

Pendant ce temps, Marie-Anne prit les choses en main et dit à sa sœur Marie-Françoise :

— Bon, préparons la table pour le retour des hommes, mais faisons souper les enfants d'abord.

À l'attention d'Étiennette, elle ajouta :

— Mangez, vous aussi, maman. Pensez au petit qui va naître.

Pour confirmer son affirmation, Marie-Anne prit le bras d'Étiennette et la força à s'asseoir à la table. Émeline alla se placer près de sa mère et lui caressa le bras pour la réconforter. Étiennette demanda aussitôt le silence.

— Disons une prière, un *Ave* pour Pierrot, afin que la Vierge Marie nous aide à le retrouver le plus vite possible, bien vivant...

La sonorité des sanglots d'Étiennette fit vibrer les écuelles et les verres en étain. Alors qu'elle-même ne pouvait pas contenir ses propres larmes, Marie-Anne entoura les épaules de sa mère de son châle en l'implorant :

— Ne pleurez pas, maman ; ils vont nous ramener Pierrot.

Émeline voulut consoler sa mère.

— Moi, j'ai hâte de bercer le prochain bébé et j'aimerais avoir une petite sœur, affirma Émeline.

Le vœu de la fillette adoucit momentanément la peine d'Étiennette. Esquissant un semblant de sourire, elle lui dit :

— Émeline a raison. Une aussi gentille petite fille que toi !

Aussitôt arrivé, Pierre Généreux avisa Marie-Anne de leur retour à la maison par l'arrière de la forge. Le débordement de la rivière causé par le redoux hâtif était trop menaçant pour s'y aventurer.

— Pourquoi ne pas rester à coucher ici ? Les hommes vont se

reprendre tôt demain matin, lança Étienne.

Pierre Généreux eut la confirmation définitive de la détermination, voire de l'entêtement d'Étienne, que sa femme et sa belle-famille connaissaient depuis belle lurette. Il dévisagea son beau-père, qui approuva la directive de sa femme. Il se doutait que Pierre Latour Laforge, en homme lucide, voulait donner de l'espoir aux siens. Comme il hésitait, Étienne continua :

— C'est dans des moments semblables que la famille doit se tenir les coudes. Nous avons tous besoin de nous serrer les uns sur les autres. N'est-ce pas, Marie-Anne ?

— Nous coucherons ici cette nuit et, demain, je garderai les enfants le temps qu'il faudra, répondit-elle à sa mère.

Le forgeron et son gendre surent que les femmes de la maison avaient décidé d'unir leurs forces pour faire face au destin tragique de la famille.

Après le souper pris rapidement, Pierre Latour Laforge décréta le couvre-feu.

— Bon, allons vite dormir ; nous devons être dispos pour reprendre les recherches tôt demain... Et je vous jure, foi de forgeron, que nous nous rendrons au fief Chicot à la nage s'il le faut !

Là-dessus, il cracha par terre. Étienne, qui d'habitude lui reprochait ses manières, n'en fit rien.

Le chef de milice savait qu'il était quasi impossible de retrouver vivant, le lendemain, quelqu'un tombé dans l'eau glacée, sous des morceaux de glace. Toutefois, pour ne pas être en reste, sachant qu'il décevrait sa femme et sa belle-famille, Pierre Généreux ajouta :

— Pierrot sait que nous ne l'abandonnerons pas et que nous allons tout faire pour le ramener.

Antoine se rapprocha d'eux, et Pierre Latour, au centre, mit une main sur leurs épaules en guise de solidarité dans ce malheur. Antoine en ressentit une très grande fierté et il n'était pas le seul : Marie-Anne et sa mère se regardèrent, complices.

Les efforts du lendemain furent également vains. La saison ne se prêtait nullement à un tel sauvetage. Pierre Latour savait que,

s'il avait survécu, son Pierrot aurait déjà été de retour à la maison. Le seul espoir restait qu'il se fût rendu à Maskinongé, vers l'est, chez Viateur Dupuis ou sa belle-mère. Lorsqu'il s'en confia à Étiennette, celle-ci, plus raisonnable, lui répondit :

— Ton ami Viateur et ma sœur Marie-Anne se seraient empressés de nous ramener Pierrot, voyons donc ! Ou ils nous auraient informés de son état le plus rapidement possible. Non... Pierrot s'est noyé et il ne nous reviendra plus... Nous rechercherons le corps à partir du milieu du printemps, sur les berges d'Autray et de Dorvilliers-Antaya, jusqu'au lac Saint-Pierre et à la rivière du Loup, s'il le faut. Nous le retrouverons, notre petit gars !

Étiennette ne put en dire davantage. L'émotion intense se transforma en sanglots qu'elle ne tenta plus de cacher. Son regard mouillé de larmes implora son mari de continuer sa pensée pour lui donner le temps de reprendre son souffle. Ce dernier comprit le message tacite. Il exprima stoïquement ce qu'il se refusait à dire depuis l'annonce de la probable noyade de Pierrot :

— À mon avis, il est dans une petite baie le long du chenal du Nord... Il faudra se dépêcher de le retrouver avant la saison de la navigation.

Étiennette, tout en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, hocha la tête en guise d'approbation.

À l'heure du dîner, alors que tout le monde était rassemblé autour de la table, Antoine fit la proposition suivante, avec émoi :

— Il n'est peut-être pas mort, maman. Aussitôt que les glaces seront reprises, je continuerai les recherches avec les Généreux. Ils connaissent le chenal mieux que moi.

Étiennette réagit fortement en crachant tous les sanglots que sa gorge retenait :

— Pierrot est mort, me comprenez-vous, une fois pour toutes ? Pierrot est mort noyé. Il ne nous reviendra plus !

Antoine, prostré à la pensée du cadavre de Pierrot flottant sur les eaux glacées du chenal, baissa les yeux de gêne. Il ne vit pas les autres faire de même. Il entendit cependant sa mère continuer à vociférer :

— Comprends-moi bien, Ti-Mousse, je ne veux pas d'autres noyades ! Est-ce clair ? Et que je te voie me désobéir ! Tu es le fils aîné, désormais ; tu as l'obligation de prendre la relève de ton père, qui se fait vieux. Elles sont là, tes responsabilités.

En entendant cette vérité, le forgeron, qui approchait la soixantaine, courba instantanément les épaules. Il parut alors fatigué et donna raison à Étienne. Elle opina de la tête, comme pour se rassurer.

Pour sa part, Antoine se sentit crouler devant le retournement du sort. Lui qui cherchait la voie de son avenir, voilà qu'elle était toute tracée. Il ressentit momentanément de l'anéantissement, alors que la culpabilité de la mort de Pierrot, ajoutée au doute qui l'animait à prendre la relève de la forge, lui pesait lourd. Il craqua. D'abondantes larmes inondèrent ses joues, et il tenta de les camoufler en enfouissant son visage dans ses avant-bras déposés sur la table. Ses sanglots sonores entraînèrent ceux des autres enfants. Pour contrer cette cacophonie funeste, Pierre Latour se leva et alla reconforter son fils, la main sur son épaule.

— Ça ira, fiston. Tu verras, la forge, ce n'est pas si difficile que ça, voyons, depuis le temps que tu m'aides.

Étienne n'était pas dupe de la teneur du discours de son mari, qu'elle savait trop ébranlé pour commenter la mort de Pierrot. Quand Antoine se redressa, elle fit signe à Marie-Françoise de lui remettre son mouchoir. Elle donna alors ses directives à son mari :

— Nous respecterons le deuil le temps de nous recueillir. Toi, mon mari, tu iras avertir les Bouché et les Fréchette de la Grande-Côte ainsi que le curé pour qu'il demande à toute la paroisse de Berthier de prier pour Pierrot. Il faut aussi que mes cousins Pelletier l'apprennent. Cousine Agnès s'en chargera. Après tout, elle les connaît et demeure tout près. Ma mère sera aussi reconnaissante de le savoir.

Étienne fit un signe de tête catégorique, et le forgeron acquiesça. Étienne se tourna alors vers Antoine.

— Ah oui ! Le notaire doit être avisé pour que l'on sache quoi faire si nous ne retrouvons pas le corps. Comme il n'y a plus de notaire dans le coin ⁽⁶¹⁾, toi, Ti-Mousse, tu iras rendre visite à ton

parrain, le notaire Antoine Puypéroux de Lafosse, à Maskinongé, quand le chenal sera navigable. Tu en profiteras en même temps pour rendre visite à ta grand-mère et à tes oncles et tantes, entre autres à ton oncle Charles, à qui nous venons de vendre un lopin de terre à la Rivière-du-Loup et à qui tu ressembles comme deux gouttes d'eau... On doit les mettre au courant de... tu sais quoi...

Encore une fois, le regard intense imbibé de larmes de la mère explorée conclut ce que ses lèvres n'avaient pas pu formuler.

— Bien entendu, quand vous me le demanderez, j'irai, répondit Antoine avec respect.

Par un regard empreint de tendresse, Étiennette remercia le fils qu'elle avait toujours protégé et qu'elle avait failli perdre à la naissance, celui-là même qui avait eu momentanément comme marraine son amie Cassandre et qu'elle avait prénommé, avec sa spontanéité d'artiste, Placide.

Placide! Elle avait eu de la vision, Cassandre. Qu'il est beau, mon Ti-Mousse, avec son regard sombre et naturellement triste! Il doit être tellement chagriné de ne pas avoir pu sauver son frère. Je vais demander à Pierre de ménager son fils, si sensible... Je me demande si Vidée de s'occuper de la forge lui tient à cœur ou s'il ne préférerait pas faire autre chose... Je vais écrire un petit mot à son parrain à ce propos lorsqu'il ira lui rendre visite.

— À partir de maintenant, nous devons nous préparer à la venue d'un autre enfant qui mérite d'être accueilli dans la joie... Il ne devrait pas tarder à arriver. Alors, pas de faces de carême avant le temps... Toutefois, afin de respecter convenablement notre deuil, nous ne fêterons pas le Mardi gras cette année... Il sera toujours temps de reprendre notre deuil au printemps... À ce moment-là, nous ferons une prière pour Pierrot avant chaque repas, en même temps que le bénévolisme. Comme il n'aura sans doute pas la chance que nous avons d'avoir un repas chaud, nous mangerons froid chaque midi, jusqu'à ce que nous le retrouvions.

Antoine resta stupéfait. S'il était prêt à sacrifier sa veillée du Mardi gras à la mémoire de Pierrot, il ne voulait certainement pas rater le dimanche de la mi-carême^{62}, qui coïncidait habituellement avec la première partie de cabane à sucre et le plaisir de déguster la tire sur la neige^{63} tout en dévisageant à son aise les filles du voisinage.

— Les seules gâteries que nous nous permettrons avant Pâques, ce sont les petits pains de sainte Geneviève⁽⁶⁴⁾, si notre curé les rend disponibles. Votre père est en accord avec ma décision ; d'ailleurs, je sais qu'il voudrait sainte Geneviève comme patronne de notre paroisse de Berthier. N'est-ce pas, mon mari ?

Pierre Latour Laforge opina de la tête en plissant les lèvres. Il avait déjà émis ce souhait à Étienne, par respect pour la promesse du capitaine Berthier à sa femme mourante, mais jamais à l'encontre de la décision du curé de Berthier et d'Autray, Joseph Gaillard, qui semblait préférer sainte Élisabeth comme sainte patronne.

Pour sa part, Antoine trouvait que les petits pains de sainte Geneviève, trop durs et sans saveur, étaient plutôt une incitation au jeûne. Toutefois, il ne se serait jamais permis de contester sa mère dans son propos.

Après la prière pour les âmes désespérées, Étienne fit signe à son mari de réciter le bénédicité. Ému, le forgeron bredouilla un charabia qu'il tardait à terminer. Étienne ne lui en tint pas rigueur, car, d'ordinaire, il n'aimait pas un tel cérémonial, qu'il qualifiait de bigoterie. Elle savait que, pour un père, la perte de son fils aîné était une épreuve difficilement surmontable. Et, bientôt, le forgeron devrait jouer à la fois les rôles de père et de mère de famille, puisqu'Étienne attendait la visite des Sauvages.

Cependant, ceux qu'elle accueillit le lendemain n'étaient pas les visiteurs escomptés. En effet, le va-et-vient des attelages de chiens de Pierre Latour et de Pierre Généreux, le long de la rivière Bayonne, avait piqué la curiosité de leurs voisins, les familles Casaubon et Desrosiers.

Françoise et Martin Casaubon ainsi qu'Antoine Desrosiers et sa femme, Marie-Renée, vinrent s'informer de la santé d'Étienne, puisque cette dernière devait accoucher sous peu. Lorsqu'ils apprirent la nouvelle de la disparition de Pierrot Latour, le procureur fiscal du seigneur Pierre de Lestage, Martin Casaubon, offrit tout le soutien de la seigneurie de Berthier-en-haut à la famille Latour. Pour sa part, Françoise promit à Étienne qu'elle assisterait la cousine Agnès Boucher, la sage-femme, et qu'elle s'occuperait de la maisonnée en compagnie de Marie-Renée Desrosiers. Françoise, Marie-Renée et Étienne avaient tissé de solides liens d'amitié en tant que voisines et mères de famille nombreuse.

Pour sa part, Antoine Desrosiers apprit au forgeron qu'il avait

été le tuteur, à Champlain, des enfants mineurs de feu Pierre-Artault Latour et de Louise Manitouakikouch, une Algonquine tête-de-boule. Le plus vieux des Métis se prénommait Pierre-Artault, comme son père, et avait exprimé son intention de venir s'établir le long de la rivière Bayonne, aux côtés d'Antoine Desrosiers.

— C'est un excellent pisteur. Tu sais à quel point les Sauvages sont bons. Pierre-Artault le retrouvera, ton Pierrot, dans le temps de le dire, je te l'assure ! Plus vite il partira, plus vite il le retrouvera, avait clamé Antoine Desrosiers à Pierre Latour.

La suggestion remua le forgeron, qui ne vivait que pour le moment où il retrouverait son fils. Il interrogea Martin Casaubon avant de provoquer de faux espoirs :

— Qu'en penses-tu, Martin ? Tu connais les conditions du chenal en face du fief Chicot.

— Pas autant que toi, mais je l'ai canoté à plusieurs reprises comme chef de la milice. À cette période de l'année, avec ce redoux non coutumier, alors que la glace va bientôt tout recouvrir — car l'hiver est loin d'être fini —, c'est difficile à certifier.

Le notaire et procureur fiscal toisa son ami et voisin avec sérieux et continua :

— Si le Sauvage est prêt à prendre ce risque, tu auras tout tenté pour sauver ton Pierrot... Quant à moi, je ne fonderais pas trop d'espoir dans cette excursion de reconnaissance. Le cadavre de ton fils a probablement été transporté par les courants ou il a pu être submergé par la glace actuelle qui reprend... Il lui sera difficile, peut-être même impossible, de le retrouver dans ces conditions. C'est mon avis.

Pierre Latour, le cœur gros, essaya alors de conjurer le sort.

— Un Sauvage a des dons extraordinaires de coureur des bois. Louis Couc, le frère d'Isabelle, pouvait pister un orignal en forêt pendant des jours.

— Je n'en doute pas, mais un Sauvage n'est pas un animal qui peut flairer un cadavre coincé dans la glace ou sous la neige. Ils ont aussi leurs limites... Tu peux toujours essayer... Sait-on jamais?

— Avant de faire une fausse joie à Étienne, j'aimerais savoir ce qu'en pense Antoine.

Ce dernier apprit au forgeron que le Métis habitait toujours Champlain, et que leur dernière conversation datait de l'été précédent. Pierre Latour gronda aussi fortement que le brasier de sa forge.

— Tu es certain que ton protégé de Métis va le retrouver au printemps, mon Pierrot? Ça serait faire beaucoup de peine à Étienne que de lui donner de faux espoirs !

— Ne sois pas inquiet, c'est comme si c'était déjà fait.

Quand Pierre Latour annonça à Étienne qu'un Métis tête-de-

boule⁽⁶⁵⁾, ami des Desrosiers, participerait à la battue pour retrouver Pierrot le printemps venu, il lui mentionna être convaincu du succès de l'entreprise.

— Il faudra alors le remercier à sa juste valeur, ce Sauvage ! conclut Étienne, optimiste.

— Nous n'aurons qu'à bien l'accueillir comme voisin, puisqu'il veut s'établir dans les parages, tout près de chez Antoine.

— Si près de nous? s'enquit-elle, soudainement inquiète.

Le forgeron, qui se doutait bien du malaise de sa femme, eut le malheur de proposer :

— Que dirais-tu de l'employer à la forge et de lui montrer le métier de forgeron ? Les affaires grossissent... et les bras de Pierrot me manquent déjà.

— Peut-être bien... Après tout, les Sauvages sont les enfants du Bon Dieu, eux aussi... Comment s'appelle-t-il, ton Métis?

Heureux qu'Étienne agréa sa suggestion, il répondit spontanément:

— Pierre-Artault Latour.

Sidérée, Étienne faillit basculer en tournant trop rapidement son gros ventre.

— Il porte ton nom...

Étienne haussa le ton :

— Tu ne nous recommenceras pas ta confusion sur tes origines avec les Pierre Lat... et Latour de Champlain ! À croire que tu serais le descendant d'un chef algonquin, maintenant !

— Je sais qui je suis, ne crains rien. Quant à lui, il s'appelle Pierre-Artault Latour.

— C'est tout comme... Les gens vont penser qu'il est le fruit de ton aventure avec Isabelle Couc, tiens ! Et que tu as remplacé ton vrai fils par un faux fils ! C'est inimaginable ! Et c'est moi qui

vais paraître cocue ! Ou plutôt comme une niaise qui se fait jouer dans le dos par son séducteur de mari !

Le forgeron n'en revenait pas de la réaction de sa femme.

— Étienne, tu t'énerves. Pense au bébé.

— C'est toi qui devrais y penser ! De quoi aurai-je l'air quand les gens me demanderont si cet Artault est ton fils d'un premier lit ? Ou plutôt d'une première natte ! Pierre-Artault Latour... j'aurai tout entendu ! Ça ressemble aux origines cocasses de l'autre Pierre Latour, Boulard, aussi forgeron. Des fois, j'ai l'impression que tu te complais à fabuler ! D'ailleurs, je ne serais pas étonnée que ce Métis soit un bâtard.

Ce fut au tour du forgeron de s'indigner.

— Étienne, tu n'as pas le droit de te moquer de lui ainsi. Les Sauvages aussi se marient. Et, d'ailleurs, il est sans doute baptisé chrétiennement, comme nous... N'est-ce pas toi qui me disais que ton arrière-grand-père Pelletier avait épousé Dorothée la Sauvagesse, une Montagnaise de Tadoussac, et qu'un grand-oncle Pelletier s'était marié trois fois avec des Sauvages du lac Saint-Jean ?

Étienne resta surprise en pensant que Pierre avait dû l'apprendre par sa première femme, Madeleine Pelletier. Elle réagit en répondant sur un ton condescendant :

— Alors, qu'il prenne le nom de sa mère s'il veut demeurer dans le coin.

— Manitouakikouch ? C'est le nom de famille de sa mère.

Étienne se mit aussitôt à ricaner.

— Tiens, ce ne peut être un nom de famille catholique, ça. « Kikouch », ça veut tout dire ! C'est bien ce que je pensais... un bâtard.

Le forgeron en eut le frisson. *Et si j'en étais vraiment un ?* pensa-t-il.

— S'il veut rester par ici, qu'il fasse la traite aux Pays-d'en-Haut ou le long de la rivière Bayonne jusqu'au lac Maskinongé. C'est le mieux

que je pourrais tolérer. Des plans pour que tu perdes toute ta clientèle, s'il travaille à la forge, continua Étienne.

— Et s'il retrouvait notre Pierrot?

Cette dernière, qui n'espérait plus cette possibilité, se tordit soudainement de douleur.

— Est-ce le temps d'aller chercher Agnès? s'inquiéta son mari.

— Je ne sais pas... Aïe! C'est ma première contraction... Le bébé n'est prévu que dans un mois. Je préfère que tu aises Françoise Casaubon.

— Et Marie-Renée Desrosiers.

— Non, pas elle ! Des plans pour qu'elle vienne avec la Sauvagesse qui couche avec le premier venu... comme Isabelle Couc.

Pierre ne voulut pas en rajouter. Il invita plutôt sa femme à s'étendre sur le lit. Quand Étienne fut alitée, il demanda à sa fille Marie-Françoise, qui travaillait à la cuisine, de veiller sur sa mère.

— Prends bien soin d'elle ; son temps semble venu. Je m'en vais quérir Françoise Casaubon. Si elle n'est pas disponible, je demanderai à Marie-Anne de venir. Les jumelles prendront soin des plus petits.

— Pourquoi ne pas aller chercher la cousine Agnès Boucher, père?

— Ta mère me dit quelle n'en est qu'au début de son huitième mois... Agnès viendrait donc pour rien.

De nouvelles lamentations d'Étienne le convainquirent de partir au plus tôt. Il claqua la porte. Son cœur battait fort. À plus de quarante et un ans, Étienne n'était plus une jeunesse pour accoucher d'un bébé en santé.

Le prénom

Le 14 février suivant, Étiennette Latour accoucha d'une petite fille déjà bien en voix. D'aucuns crurent que cette enfant était prématurée. Agnès Pelletier-Boucher, qui se rappelait la naissance traumatisante d'Antoine, redoubla de vigilance dans l'accomplissement de son rôle de sage-femme en se disant que ce serait peut-être le dernier enfant de la famille Latour.

Les heureux parents, encore attristés par la mort de leur cher Pierrot, n'avaient pas eu la force de discuter du choix du parrain et de la marraine.

Agnès Boucher demanda à sa cousine Étiennette, à son réveil, après lui avoir remis sa petite fille bien emmaillotée :

— Et puis, quel sera le prénom de ta fillette ?

Tout bonnement, comme si le prénom avait été décidé depuis le début de sa grossesse, Étiennette, qui donnait la tétée, regarda son nourrisson avec une immense tendresse en répondant sereinement :

— Marie-Amable, ça va de soi !

— Saint Amable⁽⁶⁶⁾ fait fuir le feu. Ce n'est pas trop favorable à la forge ! Tu devrais la prénommer Éloïse, puisque saint Éloi est le patron des forgerons, ou Valentine, puisque nous sommes à la

Saint-Valentin. La fête des amoureux, n'est-ce pas un signe du Ciel, pour que ta petite devienne une grande amoureuse ? lança Agnès.

Étiennette reconsidéra pendant quelques instants le prénom à donner à sa fillette, puis trancha :

— Éloïse et Valentine sont de jolis prénoms, mais elle s'appellera Marie-Amable. C'est le prénom à la mode aux Trois-Rivières, cousine.

— As-tu pensé à celle qui sera la marraine de ta petite ?

— Là-dessus, j'ai mon idée. Toutefois, il faut que j'en discute avec Pierre. Pourrais-tu aller le chercher ?

Quand Pierre Latour arriva, il s'empessa d'aller embrasser sa femme et de la remercier pour l'enfant qu'elle venait de lui donner. Elle sourit tendrement à son mari et lui dévoila le visage du poupon bien emmailloté.

— Elle ne remplacera jamais Pierrot, mais disons qu'elle comblera le vide à sa manière. Comme elle sera sans doute notre dernière, elle égayera notre vieillesse.

Pierre comprenait facilement l'immense tristesse d'Étiennette, qui prenait la place de la grande joie qui aurait dû l'habiter. Lui aussi cachait mal sa peine. La naissance de leur petite fille ne réussissait pas à dissiper leur désolation.

— Je suis certaine que Marie-Amable saura nous aider à porter cette croix durant nos vieux jours. Cette enfant sera aussi pieuse que l'était Margot de la Jemmerais. Tu te souviens, n'est-ce pas, de la petite Margot, la nièce de mon amie Marie-Anne de La Vérendrye ? Comme elle était dévote ! Marie-Anne était persuadée qu'elle entrerait dans les ordres, jusqu'à ce qu'elle annonce son mariage. Toute une surprise ! Eh bien, mon vieux, Marie-Amable sera religieuse, j'en ai le pressentiment !

Le forgeron resta saisi. Étiennette venait de l'appeler « son vieux ». Il se dit que ça n'augurait rien de bon pour la santé et les relevailles de sa femme.

— Marie-Amable ? Pourquoi pas Valentine? Elle est bien née le jour de la fête des amoureux de Saint-Valentin, non ?

— Oui, mais nous avons davantage besoin de prières que de passion dans cette maison pour les épreuves que nous subissons.

Pierre ne reconnaissait plus son amoureuse, dont le désir avait diminué en raison de ses nombreuses maternités.

— J'ai pour mon dire que Marie-Amable se fera forgeronne plutôt que nonne. Nous avons bien plus besoin d'aide à la forge que de prières.

Furieuse de la réplique de son mari, Étiennette cria :

— Pierre Latour, tu viens de commettre un sacrilège et tu iras en enfer ! Insulter la religion de la sorte, alors que Pierrot est peut-être mort et que la petite n'est pas encore baptisée. Si ça ne te dérange pas de vivre chez le diable, ma petite, elle, ne moisira pas dans les limbes. Il est grandement temps que nous allions la faire baptiser... Dépêche-toi de te rendre à l'église et arrange ça avec le curé Gaillard. S'il n'est pas d'accord, nous ferons en sorte que Marie-Amable soit baptisée à l'île Dupas, là où a eu lieu notre mariage.

Le forgeron n'osa pas contrarier Étiennette. Il savait qu'il n'était pas facile de lui faire changer d'idée.

— Comme tu veux; je m'en vais au presbytère dès maintenant... Et quand ferons-nous la réception de baptême?

Sur les entrefaites, Agnès s'était précipitée dans la chambre.

— Qu'est-ce qui se passe? Qui est en train de mourir? Étiennette ou le bébé ?

— Je disais à mon mari que notre bébé s'appellerait Marie-Amable, point à la ligne. En même temps, demande à notre cousin, le seigneur Dorvilliers-Antaya, et à sa femme d'être parrain et marraine. Ce n'est pas tout le monde qui a un seigneur dans sa famille.

Pierre comprit qu'Étiennette n'avait pas perdu la notion du temps. Il s'appêtait à se lever et à se diriger vers la sortie quand il

entendit :

— Et dis à tout le monde, surtout au curé Gaillard, qu'il n'y aura pas de réception de baptême tant que Pierrot ne sera pas retrouvé. Nous ne pouvons pas à la fois pleurer et nous amuser.

Étiennette réalisa qu'elle avait dépassé les bornes et se reprit :

— Quand le sort de Pierrot nous sera connu, alors je pourrai respirer à l'aise, tu comprends ça, mon mari... A propos, as-tu remarqué à quel point Marie-Amable te ressemble ?

Pierre Latour ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

— J'aimerais que tu récites une prière pour notre Pierrot. Il est peut-être encore en vie. Ça pourrait l'aider, ajouta-t-elle.

Pierre se passait la main sur le visage en grattant sa barbe de trois jours, qui commençait à blanchir. Étiennette remarqua que l'inquiétude des deux dernières semaines avait creusé les joues de son mari. Elle lui prit la main et l'appliqua sur sa joue, dans un geste tendre.

Ému, Pierre s'agenouilla et lui dit, à regret :

— Ce que tu me demandes est au-delà de mes capacités. Je n'ai pas marché au catéchisme comme toi. J'aimerais mieux t'offrir autre chose.

— Nous l'aimions tellement, Pierrot !

En exprimant son chagrin, Étiennette pleura tout en serrant son bébé très fort contre elle. Elle reprit en hoquetant :

— Nous l'aimions tellement ! Marie-Amable va nous le ramener, n'est-ce pas ?

Le mari regardait tendrement sa femme, qui embrassait affectueusement son bébé sur le front. Étiennette reprit soudainement courage, et l'esquisse d'un sourire apparut sur son visage.

Au même moment, Pierre sortit de la poche arrière de sa salopette une petite boîte métallique emballée de papier de soie et entourée d'une corde grossière, et la lui présenta.

— C'est pour moi? Un cadeau?

— C'est pour te remercier de nous avoir donné une si belle enfant.

Étiennette palpa l'emballage, froissant délicatement le papier rose, sans oser débiller le cadeau.

— Ouvre-le; c'est ton cadeau.

— Tu ne devais pas...

— Attends de voir si ça te plaît avant de me remercier.

Comme la corde lui résistait, Étiennette confia le paquet à son mari qui eut tôt fait de briser le lien. Il tendit le cadeau à sa femme en disant :

— La boîte est en tôle. Elle fermait mal, alors je l'ai redressée pour la rendre plus convenable.

— Ça m'est égal qu'elle ferme bien ou pas. C'est ce qu'il y a dedans qui m'intrigue.

— Justement, l'un ne va pas sans l'autre.

— Ça se mange? Parce que, tu sais, je n'ai pas beaucoup d'appétit. Petit comme ça, qu'est-ce que ça peut être?

Le papier tomba, et Étiennette lui demanda de le ramasser.

— Du beau papier comme ça, il servira à une autre occasion ; il faut y faire attention... Hein ! Deux tablettes de chocolat, avec une belle râpe... Elle me servira aussi pour nous préparer notre café des fêtes.

Un sourire éblouissant irradiait de son visage. Momentanément, sa souffrance morale s'estompa.

— J'ai choisi deux tablettes pour une occasion spéciale et pour une personne spéciale: ma femme que j'aime tant. Pour le même prix, j'aurais pu t'offrir une grosse tablette de chocolat noir naturel.

Étiennette se mit à sentir les tablettes à tour de rôle. Surprise, elle les renifla de nouveau avant de questionner.

— Elles ont une odeur particulière que je ne connais pas. Mais ça sent tellement bon ! Qu'est-ce que c'est ?

— Deux épices : l'une est à la vanille et l'autre, à la cannelle. Des épices des Antilles. Je t'ai aussi acheté quelques onces de muscade, car il m'apparaissait important que tu puisses les apprécier et les différencier. Tiens.

Aussitôt, le forgeron sortit de sa poche de gilet une toute petite fiole et la remit à sa femme.

— Je suis tellement contente de mon cadeau ! Quand je vais dire ça ! Penche-toi, que je t'embrasse.

Étiennette interrogea de nouveau :

— Laquelle des tablettes est à la vanille et laquelle est à la cannelle ?

Pierre Latour rougit instantanément et avoua, gêné :

— Je n'ai pas pensé le demander au marchand... je... je ne saurais pas te le dire. Pour la muscade, il n'y a pas de problème.

Étiennette crut bon de ne pas passer de remarque.

— Ça n'a pas d'importance, je le demanderai à mes amies.

— Tu n'y goûtes pas ? Le chocolat risque d'être moins savoureux dans quelques mois.

— Juste de le sentir et d'emplir mes narines de l'odeur enivrante, ça me comble pour le moment... Si je les mange ou si je les entame, comment pourrai-je demander à Marie-Anne de me préciser les senteurs de vanille et de cannelle ?

Pierre sourit à la logique de sa femme, puis annonça :

Maintenant, je dois me rendre au manoir Dorvilliers, en passant par le presbytère.

— Où as-tu pu te procurer la râpe et le chocolat ?

— C'est Martin qui m'a procuré la râpe. Françoise pourra t'aider à distinguer la vanille et la cannelle... Quant au chocolat, il vient de Tancrède.

Satisfaite, Étiennette sourit à son mari, qui se dépêcha de fermer délicatement la porte de la chambre. Il entendit aussitôt Agnès lui dire :

— Notre cousin Antaya devait rejoindre le curé Gaillard au presbytère de Berthier. Tu pourrais faire d'une pierre deux coups...

Surpris, le forgeron se figea sur place.

Agnès écoutait aux portes. Je n'aurais jamais cru ça d'elle.

Pierre revint assez tard dans la soirée, de sorte que ce fut Agnès qui s'enquit de la démarche du forgeron :

— Et puis ?

— C'est fait. Ton cousin et ta cousine Antaya seront parrain et marraine, et la petite Marie-Amable sera baptisée demain. Je vais le dire à Étiennette.

— Elle est endormie. Vaut mieux ne pas la réveiller. Son bébé dort près d'elle.

— J'irai dormir ailleurs pour ne pas les déranger... À propos, pourquoi ne serais-tu pas la porteuse au baptême ? Ça ferait tellement plaisir à Étiennette ! De plus, tu pourrais retourner aussitôt chez vous à la Grande-Côte, vu que c'est plus proche de l'église qu'ici.

— Ah ! il n'y aura pas de réception ? dit-elle, déçue. Je serai la porteuse de Marie-Amable avec plaisir, Pierre. Après tout, ce sera peut-être le dernier accouchement d'Étiennette.

Le pacte avec le diable

Mi-mai 1730

Étiennette berçait sa petite Marie-Amable âgée maintenant de quatre mois, celle qu'Émeline appelait affectueusement son bébé d'amour parce qu'elle était née le jour de la Saint-Valentin, fête des amoureux. D'aucuns avaient cru que le choc causé par la disparition subite de Pierrot, son plus vieux, dans des circonstances affreuses, avait provoqué la naissance prématurée de Marie-Amable. Étiennette, qui avait été secouée par la mort de deux enfants, l'Anonyme et Pierrot, cherchait à donner un sens à cette tragédie.

Étiennette Latour était en grande discussion avec sa fille Marie-Anne dans la cuisine familiale.

— Es-tu bien certaine de ce que tu dis, Marie-Anne? Parce que, dès que je vais informer ton père de cette nouvelle, il va tout abandonner pour aller vérifier sur place ; tu le connais !

— En tout cas, Pierre, mon mari, semble y croire. Le Métis aurait dit à Antoine Desrosiers avoir aperçu un cadavre à l'embouchure de la rivière Yamachiche lorsqu'il est revenu de Champlain, il y a quelques jours. Antoine s'est dépêché de le dire à Pierre.

Par nervosité, Étiennette avait augmenté malgré elle la cadence du ber au point d'apeurer Marie-Anne.

— Vous la bercez trop vite, maman ! La petite va sortir du ber, à ce train-là !

Comprenant sa réaction, Étienne se leva précipitamment et prit une décision :

— Il faut aller avertir ton père au plus vite. Tiens, berce la petite à ma place ; elle commence à rechigner.

— Non, je vous accompagne, le sentier est boueux: vous risqueriez de tomber. Pourquoi ne pas demander à une de mes sœurs de veiller sur le bébé ?

— Elles sont parties cueillir le muguet et les garçons font leur sieste. Antoine est à la forge avec ton père. Dans ton état, c'est mieux que ce soit moi qui tombe plutôt que toi... Marie-Amable est déjà bien portante pour ses quatre mois. Peut-être même un peu trop. Elle est si lourde qu'on dirait que j'ai accouché d'un garçon. .. C'est peut-être Pierrot qui est revenu sur terre...

Étienne se signa et se mit à pleurer. Elle avait peine à contrôler les saccades de ses épaules. Marie-Anne s'empressa de présenter son mouchoir à sa mère. Si elle réussit à garder un instant le silence par respect pour la mémoire de son frère, elle ne put retenir ses larmes plus longtemps. N'en pouvant plus, elle se lança dans les bras d'Étienne. Mère et fille s'étreignirent pendant un instant.

Étienne se ressaisit et ajouta:

— Je n'ai pas trop confiance aux dires de ce Métis qui porte le nom de ton père. Ce sont peut-être des racontars pour se donner de l'importance.

— Voyons, maman, il aurait tout le monde de Berthier et de Maskinongé sur le dos. Même jusqu'à la Rivière-du-Loup. Et puis les Desrosiers seraient dans la gêne vis-à-vis de nous. Ils ne lui pardonneraient jamais ça.

Étienne fronça les sourcils en guise de réflexion. Marie-Anne lui fit une suggestion :

— Le Métis est actuellement chez les Desrosiers; aimeriez-vous lui parler?

— Quand il s'agit de la perte d'un enfant, surtout de cette manière, les deux parents doivent s'unir pour affronter le destin. Nous irons rencontrer le Métis dès que ton père pourra se libérer de son travail à la forge.

Aussitôt dit, Étiennette chaussa ses bottes en cuir de bœuf, celles qu'elle imperméabilisait avec de la graisse de vison, mit son châle sur ses épaules et se hâta de se rendre à la forge.

Pierre Latour achevait de redresser le soc d'une charrue. Son fils Antoine maintenait fermement les grosses pinces qui retenaient le métal chauffé à blanc pendant que le forgeron cognait dur pour donner au métal sa forme droite. Quand il vit arriver sa mère, Antoine sut quelle ne venait pas pour des brouilles. Ses mains devinrent molles et, quand Pierre Latour Laforge tenta de frapper le soc, Antoine lui fit un signe de tête annonçant la venue d'un visiteur. Le forgeron stoppa net et tourna la tête.

La venue de sa femme au milieu de la journée n'apportait habituellement pas de bonnes nouvelles. Il déposa son outil et alla éponger son front dégoulinant de sueur avec la serviette qu'Étiennette lavait, blanchissait et repassait chaque jour. Cette dernière lui en présenta une autre, immaculée. Elle avait estimé que la nouvelle serviette rafraîchirait davantage son mari. Le forgeron prit bien son temps pour s'éponger le visage avant d'avaler une grande lampée d'eau qui s'était atténuée avec la chaleur qui régnait dans la forge. Il s'essuya la bouche et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ? Rien de grave ?

Comme Étiennette ne répondait pas, il demanda :

— Un malheur ?

Elle pinça les lèvres avant de dire :

— Il est déjà arrivé, le malheur ! Le Métis d'Antoine Desrosiers a dit à Pierre, ton gendre, qu'il pense bien avoir aperçu un corps flottant à l'embouchure de la rivière Yamachiche. Est-ce possible que ce soit celui de Pierrot ?

— À la rivière Yamachiche ? C'est toute une trotte. Le courant est très fort sous la glace, l'hiver. Il a dû faire un bon bout depuis le début février. Après, les courants de la débâcle ont dû...

— Est-ce possible que ce soit le corps de Pierrot ? cria Étienne, étranglée autant par la nervosité du moment que par la chaleur intense dégagée par le feu.

De ses yeux inondés de tristesse, le forgeron regarda sa femme éplorée. Il rassembla tout son courage pour répondre :

— Le seul moyen de le savoir est de me rendre à la Yamachiche. Il n'y a que moi qui puisse reconnaître mon fils. Le Métis ne le peut pas, il ne connaît pas Pierrot. Je veux lui parler. Où est-il pour que je le questionne?

— Chez les Desrosiers.

— J'y vais. Antoine, continue la réparation des pinces. Si je ne suis pas revenu dans une heure, tu éteindras le feu et tu reviendras à la maison.

Antoine, qui aurait bien voulu accompagner son père, se renfrogna. Pierre Latour aurait souhaité être accompagné de son fils. Toutefois, il ne voulait pas le perturber davantage qu'il ne l'était depuis trois mois. En effet, Antoine avait démontré plusieurs gestes d'inattention dans son travail d'apprenti forgeron, ce qui lui avait occasionné plus d'une brûlure légère. Il ne lui permettait plus de ferrer les chevaux qu'on avait commencé à préparer pour la saison des travaux de ferme, parce qu'il avait blessé une jument en écorchant son sabot par un maladroit coup de cisaille. Il craignait la catastrophe, un jour, s'il ne changeait pas d'attitude. Il allait même jusqu'à penser qu'il n'était pas fait pour le métier honorable de maréchal-ferrant.

Pierre et Étienne se rendirent rapidement chez Antoine Desrosiers, sans s'arrêter pour en aviser Marie-Anne, qui les vit par la petite fenêtre.

Antoine et Noé Desrosiers discutaient avec le Métis, Pierre-Artault Latour, tandis que Marie-Renée s'entretenait avec Kénouche⁽⁶⁷⁾ Latour, la Métisse, sœur de Pierre-Artault. Ce dernier était âgé de vingt-huit ans et Kénouche, de vingt-cinq ans. Aussitôt entré, sans ambages, le forgeron s'adressa à son voisin.

— Comment se fait-il, Antoine, que ce soit ma fille qui m'a informé de la découverte de Pierrot? En principe, lorsqu'on se proclame un bon voisin depuis vingt ans, on ne fait pas faire ses commissions par les autres. Tu sais où est ma forge, à ce que je sache, Desrosiers !

Antoine Desrosiers, de caractère prompt, réagit aussitôt.

— Qu'est-ce qui te prend, Laforge ? D'habitude, tu es moins bavard et tu salues ton monde plus poliment !

Marie-Renée Desrosiers, gênée de la réplique de son mari, croisa le regard d'Étiennette. Cette dernière comprit qu'elle devait aussitôt s'expliquer.

— C'est Marie-Anne, notre fille, qui m'a annoncé que vous... aviez repéré le corps de Pierrot.

Étiennette venait de pointer le menton en direction du Métis, quelle n'avait pas eu de difficulté à identifier avec ses traits typés et son physique râblé. Il était assis aux côtés de Noé, plutôt mince comme son père, qui fixait du regard Kénouche, laquelle roulait des hanches en servant les hommes. Étiennette avait examiné la Métisse plantureuse en une fraction de seconde, avec ses cheveux noir corbeau allant jusqu'au milieu du dos qui ondulaient au gré des mouvements de son bassin.

Marie-Renée Desrosiers jugea quelle devait faire les présentations d'usage le plus rapidement possible :

— Étiennette, Pierre, faites donc la connaissance de Pierre-Artault et de Kénouche Latour. Nous nous en sommes occupés lorsqu'ils étaient en bas âge à Champlain, avant de nous installer par ici. Nous les considérons comme nos enfants.

— Presque, ma femme, s'empressa d'ajouter Antoine en fixant Noé, rosissant de fierté.

— En tous les cas, lorsqu'ils auront des enfants, je les considérerai comme mes petits-enfants !

La réplique de sa mère gêna Noé, qui n'avait jamais remplacé dans son cœur Monique Ducharme, devenue madame Tancred Fréchette, et qui demeurerait toujours à la maison, aidant son père aux travaux de la ferme. Ayant déjà dépassé le cap de la trentaine, Noé reluquait les charmes de Kénouche.

Voulant faire dévier la conversation, Marie-Renée alla droit au but:

— Pierre-Artault a repéré un corps à l'embouchure de la rivière Yamachiche... N'est-ce pas? ajouta-t-elle en regardant Pierre-Artault. Kénouche et toi devez faire la connaissance de nos bons voisins, Étienne et Pierre Latour, le forgeron... Latour, comme votre nom de famille français. Appelez-le comme nous Laforge, ce sera moins mêlant.

Les deux Métis firent un signe de tête en guise de salutation. Étienne sourit avec civilité à Kénouche, qui le lui rendit. Cette dernière détourna rapidement la tête et rougit lorsqu'elle se rendit compte que Noé la fixait. Elle en échappa même une soucoupe. Le bruit alerta Pierre-Artault, qui se dépêcha de prendre la parole.

Monsieur Laforge, madame, Kénouche et moi canotons le long du lac lorsque nous avons aperçu le cadavre d'un jeune homme à l'embouchure de la rivière Yamachiche, où nous nous étions arrêtés pour manger.

— Vous êtes-vous approchés ? demanda Laforge.

— Il était étendu sur le ventre, et ses vêtements étaient très gonflés d'eau. Nous l'avons retourné et nous nous sommes rendu compte qu'il était mort depuis un certain temps.

— Et ses vêtements... que portait-il ? demanda Étienne.

Au fur et à mesure que Kénouche donnait une description assez détaillée de la tenue vestimentaire du noyé, le visage d'Étienne pâlisait. Elle avait déjà reconnu les vêtements que portait Pierrot cette journée-là. Quand il se rendit compte que sa femme pleurait, Pierre Latour demanda à la Métisse, d'un signe de la main, d'arrêter, puis il s'adressa à son frère.

— Pourquoi n'avez-vous pas avisé le chef de milice de Yamachiche de la présence de... du cadavre ?

Un silence lourd régna alors dans la pièce. Les deux Métis penchèrent la tête.

— Réponds, Pierre-Artault ! C'est ton devoir de tout dire, maintenant, intima Antoine Desrosiers. Ne vois-tu pas que tu fais saigner un cœur de mère ?

Le Métis, penaud, avoua :

— J'avais toujours mon fusil dans le canot; c'est normal, si on veut attraper du rat musqué et viser quelques canards pour se nourrir en cours de route... J'avais peur qu'on nous accuse de... meurtre.

Étiennette et son mari figèrent. Le mot « meurtre » venait d'être prononcé ; ces événements étaient déjà assez tragiques sans qu'il faille en rajouter.

— Parle, bonyeu, parle davantage ! jura Antoine.

— Antoine, si on veut que la Providence nous aide à retrouver Pierrot, ce n'est pas le temps de l'insulter, s'insurgea Marie-Renée.

— La poitrine du mort était toute rouge de sang, reprit Kénouche.

La nouvelle stupéfia la petite assemblée.

— Était-ce un soldat? demanda Antoine.

Le Métis fit signe que non. Étiennette savait par la description des vêtements que c'était le cadavre de Pierrot. Elle s'interposa.

— Antoine, c'est bien le cadavre de Pierrot... Qu'est-ce qui a bien pu arriver pour qu'il soit blessé de la sorte?

Étiennette eut de la difficulté à finir sa phrase, tant la peine lui serrait la gorge. Marie-Renée, compatissante, s'approcha d'elle et lui prit la main en guise de solidarité.

— A-t-il été tué ? Des fois, de loin, tu aurais pu confondre le cadavre avec un castor..., continua Desrosiers, accusant presque le Métis.

— Je vous jure que je n'ai pas tiré, ni de proche ni de loin. Il avait du sang sur la poitrine, c'est tout.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous sauvés ?

— Pour ne pas être accusés de quoi que ce soit. C'est beaucoup plus simple d'accuser un Sauvage d'assassinat que de trouver les

causes réelles d'une mort suspecte.

Le Métis était aux abois. Déjà, ses yeux apeurés étaient devenus hagards et se déplaçaient latéralement, comme ceux d'un animal traqué. Kénouche penchait la tête, ne voulant pas être interrogée à son tour par son tuteur. Voyant la situation dégénérer, le forgeron décida de couper court à cet interrogatoire.

— Laisse, Antoine. Moi, je crois que Pierrot s'est bien noyé dans les eaux glacées, il y a bientôt quatre mois. Nous ne devons pas revenir là-dessus. J'ai bien tenté avec mon Antoine de le repérer, mais... Nous allons faire notre deuil, sa mère et moi, le jour où nous reviendrons avec son corps pour l'inhumer au cimetière de Berthier... Et, pour y parvenir, nous aurons besoin de l'aide de ton Métis et des bras de tout le monde qui voudra bien nous accompagner. Ce n'est pas nous, les parents de Pierrot, qui allons l'accuser d'outrage à un cadavre ! N'importe quel animal, un tronc d'arbre acéré ou même un morceau de glace pointu a pu causer des lésions au cadavre de notre enfant.

Le Métis remercia du regard le forgeron et apprécia son jugement tout autant que sa taille impressionnante. Étiennette n'était pas peu fière de la décision de son mari. Antoine Desrosiers ajouta :

— Parfait ! Combien te faut-il d'hommes pour t'accompagner ?

— Antoine, mon fils, m'accompagnera, bien entendu. Il était avec lui quand la tragédie est arrivée. Nous fermerons la forge, le temps de ramener Pierrot, et nous enverrons nos clients chez Tancrede.

Étiennette savait que l'essai raté du sauvetage de Pierrot avait été une rude épreuve pour Antoine et que sa peine serait doublée en voyant le cadavre de son frère. Néanmoins, son puîné devait vivre cette pénible expérience s'il voulait grandir en maturité. Elle opina de la tête, acquiesçant à la décision de son mari. Elle se dit qu'il serait bien pour Antoine de saluer son parrain, Antoine Puypérour de Lafosse, et que ce serait l'occasion de l'informer de la tragédie, quand elle entendit son mari continuer :

— Il me faut de bons bras, habitués aussi à naviguer sur le lac. Je vais demander à Martin Casaubon et à Alexis, son fils, de nous accompagner. S'il y a un problème de juridiction seigneur-

riale, Martin représentera Pierre de Lestage, qui n'est pas encore revenu de Montréal, comme procureur fiscal, notaire et ancien chef de la milice... Sinon, je demanderai à Victorin Ducharme de venir avec moi, et nous arrêterons chez le notaire de Lafosse, à la pointe de Maskinongé, pour être cautionnés par un homme de loi. Je ne demanderai pas à mon gendre, Pierre Généreux, de nous accompagner; ma fille Marie-Anne va accoucher cet été... Il y a assez de souffrance dans cette famille pour ne pas en créer d'autres.

Étiennette sourit à son mari. Elle n'aurait pas pu en exiger davantage.

— Nous prendrons place dans la grande barque seigneuriale que Pierre de Lestage a fait construire à Verchères. Il m'a toujours offert cette possibilité pour les moments exceptionnels. Nous y sommes, maintenant. Il y aura assez de place pour nous quatre... avec le cadavre. Pierre-Artault et sa sœur vogueront dans leur canot, plus malléable, pour la recherche dans les petites baies...

C'est alors que Pierre-Artault Latour avançait :

— Monsieur de La Vérendrye est à Québec actuellement, en train de convaincre le gouverneur Charles de Beauharnois et l'intendant Claude-Thomas Dupuy des avantages de l'exploration vers l'Ouest.

L'assistance resta bouche bée devant l'information du Métis. Antoine Desrosiers rougit de fierté. Il sortit sa blague à tabac et en offrit à son voisin. Le forgeron accepta plutôt la chique que lui présenta Noé et il la conserva dans le creux de sa grosse main.

— Eh ben! Les gens de Champlain sont mieux informés que les gens de la rivière Bayonne! Je pourrai demander à ses fils; ils ne sont quand même pas tous à Québec! Nous partirons demain matin, tôt, s'il fait beau. Après nous être arrêtés aux îles, nous prendrons mon ami et beau-frère, Viateur Dupuis, à Maskinongé, et nous aurons une barque de plus. Nous tâcherons de nous rendre le plus rapidement à la Yamachiche et nous dînerons chez Geneviève et Mathieu⁽⁶⁸⁾, tiens. Après, nous entreprendrons les recherches.

Pierre Généreux fut désolé de ne pas être de l'équipée. Laforge accepta finalement qu'il se joigne au groupe, d'autant plus qu'Alexis Casaubon n'était pas retourné chez lui depuis la veille, au grand désarroi de ses parents.

À son réveil, quand Pierre Latour vit la pointe du soleil levant, plutôt que de s'empresser de se rendre allumer le feu de la forge, il décida que le temps était propice pour l'expédition funeste sur le lac Saint-Pierre, vers la rivière Yamachiche. Il alla aussitôt réveiller Antoine et lui demanda d'aller aviser leurs voisins du départ imminent.

Après le déjeuner, composé d'un bol de thé bouillant, de pain à l'oignon et de charcuterie, père et fils apportèrent le copieux dîner préparé par Étienne et allèrent chercher leurs compagnons. Juste avant leur départ, Étienne, en ce matin frais de mai, vêtue d'une robe de laine et d'un mantelet à manches bouffantes, avisa son mari discrètement, la larme à l'œil :

— Tâche de nous retrouver notre Pierrot, une fois pour toutes... Il mérite d'être enterré comme le bon chrétien qu'il a toujours été. Tiens, prends cette couverture. Un mort doit avoir la tête recouverte pour préserver son intimité.

Pierre Latour comprit que sa femme avait déjà fait son deuil de leur fils aîné.

— Nous reviendrons avec Pierrot, je te le jure.

Aussitôt, Étienne fit son signe de croix et dit, avant de se retourner afin de laisser libre cours à ses sanglots :

— Doux Jésus, miséricorde, prends pitié de notre Pierrot !

Le père, pressé de retrouver son fils, dit aux autres :

— Rendus au chenal, une fois passé les îlots, avant l'île Saint-Amand, nous couperons vers l'île aux Vaches. Pierre-Artault connaît les îles du lac mieux que quiconque. Nous nous fierons à lui.

Le Métis apprécia la remarque, mais ne laissa rien paraître. Même s'il était reconnu comme le meilleur pisteur le long du fleuve jusqu'à la rivière Saint-Maurice, il savait que les îles de Berthier comptaient plusieurs recoins inaccessibles aux visiteurs.

L'arrivée-surprise des embarcations à l'île aux Vaches, au petit matin, ne présagea rien de bon pour la famille La Vérendrye, qui fut très attristée de la nouvelle. En visite chez sa mère, Marie-Anne confia à Pierre Latour:

— Que je suis malheureuse pour votre famille! Comment Étiennelette prend-elle ça? Mal, bien entendu... quelle question !

— Sa cousine Agnès, la sage-femme, est certaine que la disparition de Pierrot a précipité la naissance de Marie-Amable.

Sous le choc de la révélation, Marie-Anne resta coite pendant quelques secondes.

— Si j'ai bien compris, Étiennelette a eu sa petite dernière ?

— Oui, la petite aura bientôt quatre mois.

Souriante, Marie-Anne ajouta :

— Dis-lui que j'irai la féliciter chez vous à la fête de la Saint Jean, le mois prochain. J'en profiterai pour embrasser ma filleule, Marie-Anne.

— Laquelle attend un autre enfant pour le mois d'août !

— Eh bien, la famille Latour s'agrandit à pas de géant, à ce que je vois ! Quand je vais l'annoncer à mon mari...

Puis, subitement, elle reprit un air moins réjoui.

— Avant de fêter, je pense bien que la disparition de Pierrot est un désastre pour nos deux familles. Les garçons s'entendaient si bien avec

lui... Pierre, mon mari, est à Québec chez le gouverneur, mais mes garçons vont vous accompagner. Je vous souhaite de retrouver Pierrot...

Le dernier souhait de Marie-Anne avait été formulé sans conviction. Pierre Latour, qui s'en était rendu compte, ajouta simplement :

— Nos espoirs sont très minces; nous avons dû abandonner nos précédentes recherches, il y a trois mois.

— Où s'est-il... pardon, où a-t-il disparu ?

— Beaucoup plus près d'ici, en face de l'îlot aux ouaouarons. Le Métis l'aurait aperçu près de la rivière Yamachiche. C'est là que nous nous dirigeons.

— Alors, venez vous restaurer avant de continuer. Il vous reste encore une bonne distance à naviguer.

Quelques minutes de répit permirent à Pierre Latour d'avalier la collation offerte par Marie-Anne et de reprendre la description de sa stratégie de recherche pour les fils La Vérendrye, qui semblaient plus occupés à contempler la silhouette de Kénouche qu'à pleurer la disparition de Pierrot, au grand dam de leur mère.

Une barque de plus, amenant les trois fils les plus vieux de La Vérendrye, accompagna la petite escadrille qui partit en direction du lac Saint-Pierre.

À midi, rendus à l'embouchure de la rivière du Loup, grâce au courant favorable, ils avalèrent le casse-croûte préparé par Étienne dans le temps de le dire. Pierre Latour ordonna qu'on commence les recherches le long du lac et des rives des rivières affluentes.

Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que les Métis repèrent un cadavre flottant entre les arbres, près de l'embouchure de la rivière, non loin de la pointe deltaïque du lac.

Lorsque leur canot léger s'aventura près du sous-bois inondé du littoral, puisqu'à cette période de l'année l'eau était encore haute, Kénouche aperçut une masse sombre qui émergeait de l'eau stagnante. Elle en avisa Martin, qui crut avoir

affaire à une énorme bille de bois ou à un tronc d'arbre, malgré les premières indications données. Le trio s'approcha, dérangeant au passage diverses espèces de volatiles. Déjà, quelques rats musqués s'ébattaient près de la masse, tandis qu'une mille de castors travaillait laborieusement à ériger un barrage ci à construire sa cabane.

De ses yeux perçants, Pierre-Artault aperçut un corps inerte, exagérément gonflé, qui gisait sur le ventre. L'odeur nauséabonde de la putréfaction avancée du cadavre prouvait qu'il pourrissait dans l'eau depuis longtemps.

Je crois que c'est le même cadavre, dit-il.

Le notaire pagaya doucement vers le cadavre en se bouchant le nez, avec son foulard. À cause de la brise, l'intensité de l'odeur fluctuait. Rendu à proximité, Martin prit son courage à deux mains, priant le ciel de ne pas lui faire reconnaître Pierrot Latour, qu'il avait vu grandir presque en même temps que son propre fils, Alexis. Il usa de son aviron afin de retourner le cadavre. Comme il ne le put pas lors d'un premier essai, il demanda au Métis de l'aider. Il fallut leurs efforts conjugués pour réussir.

Le visage était encore reconnaissable avec la large cicatrice qui ornait le menton du jeune homme, jadis victime d'une ruade d'un poulain. Malgré la vase qui avait encroûté le corps, il crut aussi reconnaître son capot, mais il n'en était pas certain. Il n'avait plus ses mitaines de loup-marin. Martin estima qu'il avait dû les perdre en essayant de se hisser sur la glace. Ses mains énormes étaient blessées, un signe des efforts surhumains qu'il avait dû tenter.

— Je crois le reconnaître ; maintenant, nous devons signaler la découverte du cadavre afin que Pierre vienne l'identifier. Après tout, c'est lui le père. Il reconnaîtra son fils beaucoup mieux que moi. Il ne doit pas être si loin ; il devait commencer à ratisser le long des berges de la Yamachiche avec Viateur... J'espère m'être trompé sur l'identité de ce jeune homme, conclut-il en le pointant du canon de son fusil.

Le procureur fiscal tira une salve qui fit s'envoler quelques corneilles apeurées par le bruit de la détonation. Il récidiva et termina l'annonce par un troisième coup de fusil.

Quand les deux beaux-frères entendirent les trois détonations, ils comprirent que les Métis avaient repéré le cadavre de Pierrot.

— Les coups viennent du côté ouest et ils sont près d'ici ; ils ne peuvent avoir été tirés que par Martin. D'ailleurs, je reconnais le son de son mousquet basque. Il l'a reçu en cadeau du seigneur Pierre de Lestage, récemment revenu à Berthier sur le bateau *L'Heureuse de Bayonne*. Allons les rejoindre; mais, avant, je vais les avertir de notre arrivée en tirant moi aussi, dit Pierre Latour.

Antoine, son beau-frère, et ses amis, les fils La Vérendrye, entendirent eux aussi les trois coups de semonce venant du côté est. Pierre Généreux s'apprêtait à donner l'ordre de retrouver le canot des Métis quand ils entendirent un quatrième coup de fusil.

— La consigne était de trois coups et non pas quatre. Ce sont probablement des chasseurs, souleva-t-il.

Les garçons se regardèrent, confus.

— Les trois premiers étaient identiques. Le quatrième provenait du fusil de mon père.

— Comment peux-tu en être aussi certain, Antoine ? Un fusil en vaut un autre, se moqua Boum de La Vérendrye.

— C'est mon père lui-même qui l'a fabriqué avec un acier spécial. Comme le canon est fabriqué dans un acier plus épais, le son est plus sourd. C'est aussi simple que ça.

— Mon beau-père vient de retrouver Pierrot, allons l'aider, parbleu ! s'impacienta Pierre Généreux.

Les bras vigoureux des jeunes gens eurent tôt fait de les rapprocher de l'endroit où se trouvait le cadavre. Ils arrivèrent pratiquement en même temps que la barque dirigée par Pierre Latour Laforge.

À la vue du cadavre de leur ami, les garçons La Vérendrye, ébranlés, se bouchèrent le nez. L'état du corps faisait peur. Pierre Généreux, qui n'osait s'approcher de son beau-frère, s'était enfoui le nez dans son foulard. Il leur fit signe d'observer un instant de silence respectueux à la mémoire de Pierrot.

Le forgeron longea le canot des Métis, croisa le regard de Martin qui lui signifia, par un signe de la tête, la dure réalité.

L'odeur suffocante l'arrêta net. Puisqu'il s'agissait tout de même de son fils, il décida de défier l'impensable et invita Antoine à s'approcher. Ce dernier hésitait tant l'odeur de putréfaction lui répugnait.

— Je tiens à ce que tu puisses identifier ton frère en même temps que moi. Ce n'est pas une tâche agréable, je sais, mais nous devons le faire... Après tout, vous étiez ensemble quand il est tombé à l'eau. Tu pourras reconnaître son capot, malgré toute cette vase. Les noyés de l'hiver, paraît-il, passent plus de temps au fond de l'eau et remontent à la surface à la fonte des glaces. Il est possible que la Sauvagesse se soit trompée. Espérons-le !

Le poids de cette responsabilité pesait lourd sur les épaules de ce fils sensible. Aussitôt, le souvenir de l'événement tragique surgit à la mémoire du garçon et se déroula à la vitesse de l'éclair. Il revit Pierrot s'enfoncer dans les eaux glacées du chenal. Celui-ci l'appelait à l'aide, non pas de la manière fantasque dont il avait la mauvaise habitude d'agir avec son petit frère qu'il dominait, mais bien comme un être aux abois qui se savait près de l'abîme et dont la vie dépendait d'Antoine. Le rappel de l'événement tragique l'étranglait.

J'aurais dû tenter le tout pour le tout en plongeant ! Avec un peu de chance, je serais peut-être parvenu à le tirer hors de l'eau en agrippant son capot.

Le mot « capot » résonnait encore dans l'esprit d'Antoine, et il crut que c'était la supplication de l'âme de Pierrot qui, du haut du ciel, le tançait en haussant le ton. Son père venait de décoller un morceau de galette de boue collée aux vêtements.

En reprenant ses esprits, Antoine réalisa qu'il ne pourrait pas changer le cours du destin de Pierrot et lui éviter la noyade.

— C'est bien le capot que portait Pierrot, admit Antoine d'une voix éteinte, la main protégeant son nez.

Antoine redoutait que son père n'ait pas cru à ses efforts surhumains pour sauver son frère. Ce sentiment de culpabilité l'incita à se réfugier dans le silence, en fuyant le regard de son père. Pierre Latour Laforge eut peur d'avoir bousculé son fils. Un frisson le traversa, ébranlant ses épaules encore solides pour un quinquagénaire.

La plainte lugubre du vent, dans une bourrasque soudaine,

reprise en chœur par les mouettes entonnant leurs vocalises éraillées, se fit entendre.

Laforge leva la tête pour apercevoir, à son grand désespoir, la présence de corbeaux à la recherche de leur pitance. Le géant chercha à chasser cette macabre apparition en agitant sa rame à bout de bras, d'une main.

— Constatons par nous-mêmes si la Sauvagesse a dit vrai. J'espère que personne ne lui a tiré dessus, l'ayant pris pour un original...

Martin Casaubon, d'un geste de la main, demanda aux Métis d'ignorer les remarques désobligeantes du père éploré. L'heure n'était pas au ressentiment. Il ne devinait que trop la douleur du père et du frère.

Pierre Latour reconnut aussitôt les traits gonflés du visage de son fils. Une immense peine l'envahit. Il marmonna alors, d'avantage pour lui que pour les autres :

— C'est bien Pierrot... C'est bien mon petit gars.

Apercevant une plaie béante sur le torse de Pierrot, Laforge se sentit vaciller sur ses jambes. Le désarroi l'envahit. Il pensa :

Il ne faudrait pas que sa mère le voie dans cet état!

Martin s'avança vers son voisin afin de lui prêter main-forte, au cas où...

Le forgeron fixait le cadavre de son fils. Avait-il eu le cœur dévoré par une bête sauvage alors qu'il était encore vivant? Pour sa part, Antoine ne pouvait plus retenir ses larmes.

— À mon avis, Pierre, ton fils a eu la poitrine transpercée par un morceau de glace projeté par le courant, avança Martin Casaubon.

— Ouais...

— Amenons-le sur la berge. Nous allons le hisser dans ta barque et l'examiner. Allons-y avec précaution.

Pierre Latour regarda avec ahurissement son voisin.

— Impossible, Martin. La barque deviendra inutilisable. L'odeur va tellement s'imprégner dans le bois que je ne pourrai même pas revenir à la maison avec. Il faudra que je m'en débarrasse... Disons d'abord une prière pour lui et ensuite, nous l'examinerons plus attentivement.

Tout ce qu'il trouva à dire de plus fut :

— Que Dieu ait pitié de son âme ! Pierrot a été un bon fils et un bon chrétien. *Amen*.

— *Amen*, bredouillèrent les autres, rassemblés, émus et désireux que la cérémonie funèbre s'achève.

Ensuite, Pierre demanda à Viateur Dupuis et à Martin Casaubon de l'aider à examiner le corps au visage défiguré. Ces derniers, en qualité d'anciens chefs de la milice, avaient déjà été obligés d'authentifier la mort de noyés inconnus. Comme les vêtements de l'infortuné étaient imbibés de vase et que tout le monde suffoquait malgré la brise, ils décidèrent de concert d'abandonner l'examen et d'enterrer le cadavre le plus vite possible.

L'après-midi étant déjà bien entamé, Pierre Latour suggéra aux garçons La Vérendrye de retourner chez eux pour ne pas inquiéter leur mère. Sans afficher leur enthousiasme, ils furent soulagés par cette décision. Puis, le forgeron récupéra le câble qui lui permettait d'attacher les chevaux.

— Je vais attacher le corps de Pierrot avec le câble et je vais le traîner derrière la barque, indiqua Pierre Latour. Il faut le sortir de là et aller l'enterrer. De toute façon, il n'est pas question de ramener la dépouille à Berthier, compte tenu de son état.

Viateur Dupuis proposa à son beau-frère d'aller l'inhumer au cimetière de Pointe-du-Lac, puisque la famille Pelletier y avait déjà un terrain.

— Nous n'avons pas de bêches pour la fosse, mais, sous la croix du cimetière de Pointe-du-Lac, la terre est déjà remuée puisqu'on vient d'y inhumer Charles Lesieur, le seigneur de Yamachiche. Il paraît qu'il s'est noyé ici même et qu'on l'a repêché à Pointe-du-Lac.

Pierre ne retint que le mot «Yamachiche».

— Probablement à cause de l'odeur insupportable. Ses sauveteurs n'auraient pas pu l'endurer tout ce temps.

— Pauvre lui ! Avoir été seigneur et propriétaire de la chapelle et du cimetière à côté de son manoir et se faire enterrer chez son voisin, le seigneur Godefroy de Tonnancour, qui l'a considéré comme un Indien errant⁽⁶⁹⁾..., remarqua Viateur, ancien chef de milice de Pointe-du-Lac.

— Nous y sommes, à Yamachiche, enchaîna immédiatement le forgeron. L'église est à côté d'ici, à peine une dizaine de minutes en barque. Geneviève, notre belle-sœur, et Mathieu Millet, notre beau-frère, demeurent tout près. Ils vont certainement nous héberger. .. Mais le curé, y sera-t-il ?

— Le récollet, Salvien Boucher, est missionnaire résidant à la Rivière-du-Loup et aussi le desservant de Yamachiche et de Maskinongé. Je le connais bien et je parierais qu'il est en mission ici, aujourd'hui.

L'observation reconforta le forgeron. Il hocha la tête.

— En espérant qu'il puisse venir réciter une petite prière pour Pierrot !

Pendant qu'il parlait, Viateur pointa du menton Antoine, prostré et renfermé. Pierre Latour savait que Viateur s'était rendu compte de la détresse d'Antoine et qu'il pouvait faire confiance à son ami. Le forgeron fixa son fils. Il haussa les épaules d'impuissance, puis tourna vers Viateur son regard perdu.

— Pourvu que tu dises vrai. De toute façon, nous n'avons pas le choix... Vite, avant que la noirceur nous rattrape, ordonna Pierre Latour.

Lestement, malgré son poids et son âge, Pierre Latour se jeta à l'eau. Immergé à mi-cuisses, il prit la couverture qu'Étiennette lui avait remise avant son départ, y enveloppa le cadavre de Pierrot et l'attacha solidement à sa barque. Curieusement, même s'il était énorme, le corps du noyé n'était pas aussi lourd qu'il apparaissait à première vue. Remonté dans la barque avec l'aide de Martin, Pierre indiqua à ce dernier, par un signe de tête, de remonter la rivière Yamachiche en longeant la rive.

Le cortège s'ébranla en direction des Trois-Rivières. Alors que les Métis fredonnaient une mélodie indienne, Pierre Latour crut bon de laisser libre cours à ce chant funèbre vantant les mérites du brave, mort héroïquement. Ne sachant pas trop comment réagir en cette circonstance, le forgeron se leva dans sa barque et fit un large signe de croix, sous le regard surpris des autres. Fervents chrétiens, Kénouche et Pierre-Artault se signèrent à leur tour, démontrant leur compassion au père éploré.

Ensuite, le canot des Métis se dirigea vers l'est, lentement, le temps pour ces derniers de terminer leur oraison funèbre. D'un dernier regard, Pierre-Artault put apercevoir de loin le forgeron qui les remerciait d'un signe de tête, dignement.

Pierre regarda pour une énième fois le corps enroulé de son fils flottant derrière la barque, essayant de se rendre à l'évidence que Pierrot était bel et bien mort, ce qu'il avait tenté d'ignorer ces derniers mois.

Le soleil tardait à se coucher en cette belle journée de printemps sans nuages, de sorte que le temps clair persistait. Dans sa barque, le forgeron se dit que les fils La Vérendrye, rendus sans doute en face du fief Chicot, avaient pu aviser leur mère du décès de Pierrot, et que, s'il n'était pas trop tard, cette dernière leur avait peut-être conseillé de se rendre jusqu'à la rivière Bayonne pour avertir Étienne. Le faible courant leur permit d'arriver à l'heure de l'angélus du soir à l'île aux Vaches. Cependant, les riverains de la Bayonne ne purent prendre connaissance de la nouvelle et réciter une prière à l'intention du trépassé.

Assise à la fenêtre, Geneviève Lamontagne-Millet reconnut aussitôt la silhouette de ses beaux-frères — particulièrement la

carrure de Pierre Latour — accompagnés d'Antoine, de Pierre Génèreux, du procureur fiscal, mais... sans Étienne. Elle se leva.

— Mon doux Jésus ! Je le savais, j'en avais le pressentiment. Dire que votre père appelle ça des bigoteries ! En plus, c'est la couverture de noces d'Étienne, celle que j'ai tissée avec maman et Antoinette.

Ses filles Geneviève et Marie finissaient de laver la vaisselle du souper. Le pressentiment de cette éventualité l'avait habitée tout au long de la journée, à moins que ce ne soit le miracle du rosaire qu'elle avait pris la peine de réciter en compagnie des plus vieilles. Elle avait dit à Mathieu, son mari :

— Tu verras, c'est par ici qu'on va finir par le retrouver, Pierrot. Les courants et la glace, rien ne résiste à ça.

Lorsqu'elle les avisa de l'arrivée du cortège et qu'elle eut demandé à tout le monde de se mettre à genoux pour prier, se forçant elle-même à ce geste dévot, une des filles s'écria en regardant par la fenêtre, paniquée :

— Ils sont en train d'échapper notre cousin à l'eau, maman !
Voulant se relever aussitôt, Geneviève bascula.

— Mon Dieu, maman ! cria Marie en se portant au secours de sa mère.

Elle l'attrapa juste avant la chute fatale, au prix d'un effort surhumain pour une jeune fille de son âge.

Les jeunes filles pleuraient tandis que Geneviève, assise de nouveau à la fenêtre, constatait la manœuvre du transport du cadavre flottant derrière la barque en réalisant soudainement que la maison n'était pas prête pour exposer un mort. Comment faire ? Mathieu et elle ne pouvaient quand même pas prêter leur chambre et aller se loger au grenier. Pierrot n'était pas leur fils !

Cette idée lui trotta néanmoins en tête, quand son beau-frère accosta au quai en face de la maison, le corps drapé le long de l'embarcation.

Si seulement Mathieu était ici ! se dit-elle.

Elle entendit les pas lourds du géant et du procureur fiscal sur le perron. Geneviève se leva d'un bond et alla répondre à son beau-frère, suivi d'Antoine et de son gendre, Pierre Généreux. Martin Casaubon, n'étant pas de la famille, était resté à l'extérieur à surveiller le corps.

Le géant se pencha en entrant pour ne pas se frapper la tête sur le linteau. Antoine le suivait sur les talons. Aussi grand que son père, il eut le même geste de précaution. Geneviève remarqua, malgré la brunante, qu'il avait les yeux rougis. Viateur fit son entrée, lui aussi, et Geneviève les salua d'un petit signe de tête, en attente de la nouvelle funeste. Sur ces entrefaites, Mathieu arriva des bâtiments après avoir fait le train. En s'approchant du quai, il avait reniflé l'odeur de putréfaction.

— Geneviève, Mathieu, nous ne voulons pas vous déranger au moment du souper... Nous sommes revenus avec Pierrot... Seulement... je n'ai pas de bonnes nouvelles, dit le forgeron.

Devinant le malaise de sa belle-sœur qui n'osait l'interroger sur l'état du corps de son neveu, Pierre Latour la devança :

— Il n'est pas beau à voir. Vous le reconnaîtriez à peine, tant il a le visage gonflé et tuméfié par la glace. Nous l'avons découvert à l'embouchure de la rivière, coincé entre les arbres. Ça fait bien trois mois et demi qu'il s'est noyé.

Pensant à toute la peine que sa sœur Étiennette aurait, elle demanda :

— Tu es certain que c'est... Pierrot?

Pour toute réponse, le forgeron opina de la tête. Incrédule, Geneviève tourna alors la tête vers Viateur, qui fit de même.

— Pauvre Étiennette... Que je la plains donc! se lamenta Geneviève.

Ses yeux laissèrent échapper quelques larmes. Elle porta alors son regard vers Antoine en lui disant:

— Et toi, Antoine, tu dois avoir de la peine de voir ton grand frère comme ça...

Antoine voulut cacher sa douleur à cette tante qu'il ne connais-

sait pas beaucoup et, surtout, à ses cousines. Comme réponse, il fixa le plancher ; cependant, le tortillement de son bonnet le trahit. Comme son silence désemparait Geneviève et qu'elle s'apprêtait à le questionner de nouveau, le forgeron intervint.

— Étienne ne le sait pas encore... J'ai pensé que ce serait mieux d'enterrer Pierrot à Yamachiche, vu que vous avez une église et un cimetière... Viateur me disait que votre curé était sans doute ici... Pierrot est resté longtemps dans l'eau... Et aussi, Martin Casaubon est notaire, comme vous le savez, et il lui faudrait une place à la table, afin de préparer l'acte de décès... Il n'a pas ses habits de circonstance, mais, dans ce cas particulier, ce ne sera pas nécessaire. Mais, si vous n'avez pas tout ce qu'il faut, ça pourrait attendre à mon retour ou chez le notaire Puypéroux de Lafosse à Maskinongé... Antoine, va donc chercher Martin et surveille Pierrot à sa place.

Mathieu Millet s'empessa de dire :

— Je viens de le voir, le curé. Je pourrai vous le quérir dans le temps de le dire. Il doit être chez les Gélinas au moment où l'on se parle. À moins qu'il soit au manoir seigneurial Lesieur.

Geneviève se dépêcha d'ajouter :

— C'est la visite de la paroisse. Le missionnaire Boucher commence par Yamachiche et il continue par chez vous au début de l'été.

À ce moment, Martin entra à son tour. La profession de notaire impressionnait les habitants de la colonie. Geneviève lui dit aussitôt :

— J'ai ma plume d'oie et de l'encre de Chine, si ça peut vous convenir, maître.

Il remercia Geneviève d'un sourire. Cette dernière se souvenait qu'Étienne avait déjà été impressionnée par l'amabilité du notaire, ce qui l'avait décidée à s'installer à la rivière Bayonne. Geneviève demanda à une de ses filles d'aller chercher le nécessaire et à l'autre, de préparer la table en guise de secrétaire. Par la suite, Martin Casaubon se mit à rédiger l'acte de décès de Pierrot Latour, sous le regard admiratif des jeunes filles.

Le forgeron exprima ses craintes.

— Il faudra que le curé lui récite la prière au défunt et le bénisse une dernière fois. Il va aussi falloir lui trouver une place au cimetière. Seulement, nous ne sommes pas à Berthier, où j'ai mon carré familial... Et je ne veux pas que Pierrot traîne plus longtemps. Déjà que...

Geneviève fixa son mari, qui réagit aussitôt.

— Je vais tout de suite le quêrir. Qui vient avec moi? Pierre? Viateur ?

Mathieu Millet fit une suggestion qui, croyait-il, pourrait régler la question de l'exposition du défunt. À mi-voix, il proposa à son beau-frère :

— Que dirais-tu de déposer Pierrot dans la remise ou l'étable pour la nuit? C'est une idée comme ça.

Le forgeron réalisa soudain l'urgence de la situation. Sa tête ne cessait de bourdonner.

Le temps presse, car il fera bientôt noir. Si c'était à ma forge, nous le déposerions dans la salle d'attente. Comme ça, il serait à l'abri et pourrait dégeler en paix... Avec l'accord d'Étiennette, c'est là que nous l'exposerions avant ses funérailles... Mais nous ne sommes pas à Berthier, où il aurait été plus simple de l'inhumer, mais à Yamachiche! Et je connais Étiennette; elle aurait tout fait pour déterrer le corps afin de vérifier l'identité de son fils... même à Rivière-du-Loup. Vaut mieux l'enterrer ici, et le plus vite possible... en espérant que ce soit chrétiennement. On ne peut quand même pas le laisser à la merci des bêtes sauvages !

— Voyons, Mathieu, tu seras obligé de mettre le feu à tes bâtiments pour chasser l'odeur ! Non, trouvons le curé et, sinon, enterrons Pierrot... Mais où? Vous devez bien avoir une place réservée aux défunts dans ce type de situation...

— Pour enterrer les animaux, oui, mais pas pour enterrer les humains...

La réponse de Mathieu irrita Geneviève au plus haut point.

— Mathieu ! Ce n'est pas une réponse à faire... Le seul cimetière du genre que je connais est le cimetière des Indiens errants à

Pierre Latour grinça des dents.

— Non, pas là. D'ailleurs, c'est trop loin.

C'est alors que Geneviève eut une idée.

— Pourquoi n'avons-nous pas pensé à notre carré familial, Mathieu ? Après tout, Pierrot n'est pas un étranger, c'est notre neveu.

Le visage du forgeron s'illumina.

— J'allais le dire, répondit Mathieu. J'ai suffisamment de bêches ici pour tous les bras disponibles... Alors, quand partons-nous ?

Pierre Latour grogna son accord. À ce moment, le notaire Casaubon l'invita à venir signer l'acte de décès. Ses beaux-frères, Mathieu Millet et Viateur Dupuis, contresignèrent, à titre de témoins. Quand les trois hommes eurent apposé leur croix à côté de leur nom en guise de signature, le forgeron avisa son ami.

— Nous allons inhumer Pierrot au carré familial des Millet. Comme ça, il reposera avec les autres membres de sa famille, l'aime mieux ça qu'avec les Sauvages.

— Parfait, Pierre; je vais inscrire un post-scriptum à l'acte de décès, au cas où le curé négligerait de le faire, étant donné que la sépulture ne sera pas une grande cérémonie.

— Merci, Martin... À propos, Mathieu, pourrais-tu m'avancer une petite somme à remettre au curé ? Dans mon énervement, j'ai oublié d'apporter de l'argent.

Geneviève sauta sur l'occasion pour annoncer :

— Je vais prendre cette somme sur l'héritage que papa m'a laissé. Étiennette ne se sentira pas redevable... et les Baniac Lamontagne auront payé leur loyer aux Millet... Pauvre Étiennette, quel malheur !

— Je vous remettrai la somme à la première occasion.

— Ça ne sera pas nécessaire, Pierre. Tu prendras plutôt cet argent pour payer une pierre tombale à ton fils.

Ému de tant de solidarité familiale, le forgeron regarda la sœur d'Étiennette avec attendrissement. Il fut conquis par sa gentillesse et sa bonté.

Elle est aussi douce qu'Antoinette et elle a le sens des affaires autant qu'Étiennette, la Geneviève!

Le notaire Casaubon précisa :

— Sur un acte notarié, mieux vaut tout inscrire. Même les gages à la fabrique.

— Même les vôtres, notaire ?

— Mathieu, un peu de respect pour les funérailles de Pierrot, s'offusqua sa femme.

Un ange passa. Reniflant le fumet suave de la cuisine de sa fille, Mathieu invita sa visite impromptue à passer à table.

— Il va falloir nous soutenir afin de creuser. Des oignons frits et des lardons maigres. Ça vous irait ? Avec du bon pain de ménage, bien entendu.

— Non, pas maintenant, répondit Pierre Latour. Enterrons Pierrot d'abord. Nous lui devons bien ça.

— La sépulture pourrait être annoncée éventuellement. Le curé Boucher n'y verrait pas d'objection. Vous mangerez après, n'est-ce pas ? De toute façon, vous allez rester tous pour la nuit. Quant à moi, je vous accompagne ! s'imposa Geneviève.

Pierre Latour Laforge sourit à sa belle-sœur.

Le cortège de fossoyeurs entassa les bûches dans les barques et se dirigea vers le manoir, à quelques minutes de là. Le cœur gros, le forgeron réalisa qu'il naviguait en compagnie de Pierrot pour la dernière fois. Il se signa et demanda à Antoine d'en faire autant. Les autres les imitèrent.

Le missionnaire Boucher lisait son bréviaire dans sa chambre du manoir seigneurial. L'arrivée inattendue des Millet et de leur

visite le surprit. Il reconnut son paroissien de Maskinongé, Viateur Dupuis, ainsi que le forgeron. Il donna l'autorisation de creuser une fosse au carré des Millet et, pendant qu'il revêtait ses vêtements sacerdotaux, Pierre Latour et son gendre amenèrent Pierrot au cimetière sur un brancard improvisé. La cérémonie se limita à la bénédiction du corps déposé près de la fosse. Le curé Boucher aspergea Pierrot d'eau bénite et eut peine à tracer le signe de la croix sur la dépouille.

— Que l'âme de votre enfant repose en paix pour la vie éternelle.

— *Amen*, répondirent en chœur les assistants à la cérémonie, excepté Antoine, qui vacilla.

Aussitôt, Mathieu Millet et Pierre Généreux attrapèrent Antoine. Il fut décidé que le curé Boucher reviendrait avec Antoine, son père, sa tante et le notaire à la maison, tandis que les autres enterreraient Pierrot.

— Allez-y, vous autres. Moi, je tiens à rassurer Étiennelette qu'il ne sera pas dévoré par les bêtes ou profané par les errants.

Viateur Dupuis, Mathieu Millet et Pierre Généreux mirent la réaction vive du père sur le compte du deuil intense.

Le lendemain, vers l'heure du dîner, un lampion se consumait déjà près de l'image de la Sainte Vierge, qui avait été placée près de la chaise d'Étiennelette. Tout en regardant par la fenêtre, elle égrenait son chapelet en même temps qu'elle livrait ses commentaires à Marie-Anne, qui s'affairait à préparer le repas des enfants pendant que les jeunes filles Latour, la larme à l'œil et toujours en robe de nuit, berçaient les plus jeunes.

Apercevant les hommes à la pointe de la rivière, Étiennelette s'inquiéta.

— Tiens, ils arrivent. Je les distingue à peine... Laisse-moi mieux voir... C'est ça... Ton mari et ton père dans une chaloupe, Antoine et Martin dans l'autre... mais pas de Pierrot! sanglota-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas, maman.

Le ton rassurant de Marie-Anne apaisa momentanément l'angoisse d'Étiennette. Un léger rictus fut son seul remerciement ; elle considérait maintenant Marie-Anne comme son égale. Cependant, son angoisse reprit le dessus quand elle vit son mari accoster et arpenter à grandes enjambées le sentier conduisant à la maison.

— Ce n'est pas de bon augure, ma fille... D'habitude, ton père prend davantage son temps. Il doit avoir une mauvaise nouvelle à m'annoncer...

S'il bifurque vers la forge, je me sentirai mieux, car ça voudra dire qu'il pense au travail qui l'attend et qu'il n'est pas inquiet.

L'attention d'Étiennette fut rapidement détournée par l'entrée de son mari, qui avait l'air préoccupé. Comme elle s'apprêtait à se lever, le forgeron lui fit signe de rester assise.

— Nous avons retrouvé le corps de Pierrot à Yamachiche. Il a été enterré dans le carré de cimetière des Millet. Il repose en paix, maintenant, pour l'éternité. Le curé l'a inhumé comme un chrétien.

Pierre Latour se doutait bien qu'elle ne pourrait pas accepter aussi facilement son témoignage. Il connaissait trop bien sa femme.

— Je ne te crois pas. Seule une mère peut reconnaître le fils qu'elle a enfanté. Je veux m'en rendre compte par moi-même ! tonitrua-t-elle en martelant le torse de son mari de ses poings.

Sur ces entrefaites, les autres étaient entrés, sans Martin Casaubon, qui était allé directement chez lui annoncer la mauvaise nouvelle à sa femme.

— Dites-moi qu'il n'est pas mort ! Ti-Mousse, dis-le !

Ce dernier, sidéré par l'attitude hystérique de sa mère, ne répondit pas, le regard rivé au plancher. Pierre Latour marmonna :

— Prends sur toi, Étiennette. Il est bien mort et enterré. Ta sœur Geneviève y était, elle pourra te le confirmer. Étiennette...

Le forgeron cherchait ses mots pour consoler sa femme. L'instant dramatique l'inondait de sueur. Il ne trouva pas autre chose à dire que :

— Non, rien... Il est temps maintenant de passer à table.

Étiennette lâcha un cri strident.

— Comment peux-tu penser à te remplir la panse alors que mon petit gars vient d'être enterré? Quel genre de père es-tu, Laforge ?

Étiennette n'avait jamais manqué de respect à son mari, encore moins devant les autres, et elle avait toujours refusé de l'appeler Laforge, comme ses clients. Alors que Marie-Françoise s'apprêtait à le reprocher à sa mère, Marie-Anne sauva la situation qui était devenue explosive en disant :

— Je vais préparer le dîner. Comme ça, maman pourra se reposer et Marie-Françoise s'occupera des enfants. Les jumelles vont remplir vos assiettes ; vous oublierez la fatigue des derniers jours.

Le forgeron sourit avec reconnaissance à sa fille. Étiennette se radoucît alors qu'Émeline pleurait, éveillée par les éclats de voix. Ses pleurs excitèrent Pierre-François Généreux, qui rejoignit cette cacophonie.

— Tu as raison, Étiennette, j'ai été bien égoïste d'avoir pensé à manger dans les circonstances. C'est beaucoup plus une prière que j'aurais dû proposer, mais tu sais bien que moi, les prières, je ne m'y connais pas autant que le curé Gaillard et toi...

Le forgeron avait toujours sa grosse main qui caressait la nuque d'Étiennette. Cette dernière conservait le silence, tentant de maîtriser ses émotions. Cependant, elle en fut incapable et s'effondra dans les bras de son mari, éclatant en sanglots. Il la rapprocha aussitôt de son torse, où elle se blottit pour se réfugier et se sécuriser. Puis, elle lui chuchota :

— Pierre... Pierre... Pourquoi est-ce arrivé à Pierrot? Le malin s'est-il installé dans notre maison? Je me doute bien que le Bon Dieu ait voulu me punir, puisque je ne m'en suis pas confessé. Je suis en état de péché mortel, Pierre, comprends-tu ça?

Pierre Latour Laforge se figea en l'entendant. Il crut qu'Étiennette se rendait coupable de la mort de Pierrot parce qu'elle avait commis le péché d'adultère avec Pierre Hénault

Canada.

— La mort de Pierrot n'a rien à voir avec toi, lui répondit-il à faible voix. C'est un tragique accident, voilà tout. Je ne veux pas que tu tombes malade de culpabilité. D'ailleurs, il y a longtemps que je t'ai pardonné et que tout est oublié.

Étiennette se redressa subitement et lui lança :

— Tu ne peux pas m'avoir pardonné, puisque tu n'as jamais rien su, Pierre Latour !

Est-ce possible que Canada se soit vanté de quoi que ce soit ? se demanda-t-elle. Pourtant, rien ne s'est réellement passé. Mon péché, c'est de l'avoir souhaité, pas de l'avoir fait. Ce n'était qu'un péché véniel !

Le forgeron se mit à blêmir.

C'est après presque vingt ans quelle avoue son infidélité, pensa-t-il. Il a fallu la mort de Pierrot pour que je sache enfin la vérité. Un homme pense connaître sa femme, alors quelle lui sera toujours mystérieuse et secrète.

Deux larmes coulèrent des yeux rougis du mari. Les enfants crurent que leur père partageait la peine de leur mère et se mirent à pleurer à leur tour. Cette dernière considéra que la mort de Pierrot avait rendu son mari si attristé qu'il ne pouvait retenir ses larmes. Elle lui sourit et s'apprêtait à sécher ses pleurs, quand elle l'entendit de sa voix étranglée.

— Pourquoi me l'avoir caché pendant tant d'années ? D'ailleurs, je m'en suis toujours douté.

Ce fut au tour d'Étiennette de regarder son mari d'un air suspicieux.

— Que veux-tu dire par là ? Ça fait au plus trois mois. Juste après la naissance de la petite.

— Agnès ne t'a pas quittée d'une semelle et tu as été alitée pendant plusieurs jours.

Se rendant compte des yeux tournés vers eux, Étiennette entraîna son mari à l'écart.

— Tu sauras qu'une femme qui vient d'accoucher ne perd pas la mémoire pour autant. Que cherches-tu à insinuer ?

— Ne parlais-tu pas de péché mortel ?

— J'aime autant te le dire, puisque tu es le père de Marie-Amable... Tu n'es pas obligé de me pardonner. Je te demande de ne pas en parler ni à la famille ni au curé. Ça doit rester entre le Bon Dieu et nous deux. Tu me le promets ?

Des sueurs froides suintèrent de l'épiderme du géant.

— Promis, articula Latour, craintif.

C'est alors qu'Étiennette avoua sa faute.

— J'étais tellement en colère contre le Ciel quand vous m'avez appris la nouvelle de la possible noyade de Pierrot que j'ai fait la promesse au diable de ne pas faire baptiser la petite avant qu'on ne le retrouve vivant.

Pierre respira d'aise. Il lui demanda, le sourire en coin :

— C'était juste ça, ton secret, ton péché mortel ?

Étiennette toisa son mari, irritée.

— Oui. Tu t'attendais à quoi ? À un meurtre ? Tu n'as pas l'air d'avoir peur du diable, toi !

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'idée, alors que tu m'as demandé d'aller la faire baptiser le plus vite possible ?

— Je me suis rappelé que, quand je marchais au catéchisme à la Rivière-du-Loup, le missionnaire nous répétait que la vengeance de Dieu était terrible pour ceux qui désobéissaient à ses commandements... pour eux et pour leur famille. Je ne l'avais jamais fait avant et je n'allais pas risquer votre bonheur. Mais j'y ai pensé, et c'était déjà un péché mortel. Tu comprendras que je n'ai pas voulu confesser ça au curé, il ne m'aurait pas donné l'absolution.

— Et ça a été ta seule désobéissance aux commandements de

Dieu?

— La seule. J'ai toujours respecté mes parents et je n'ai jamais tué. Voilà !

— Et... l'adultère?

— Pierre Latour! Comment oses-tu même penser que j'aie pu manquer à mes devoirs envers toi ?

— Ce n'était qu'une question comme ça.

— J'imagine ! Qu'avais-tu derrière la tête?

— Rien, rien... Pour moi, ton péché n'est pas bien grave. Ce n'est pas réellement un pacte avec le diable. Il n'est pas nécessaire que tu t'en confesses.

— Que dirais-tu d'une prière pour le repos de l'âme de Pierrot ? demanda Étienne.

— Tu sais bien que je n'ai jamais marché au catéchisme. Fais-le à ma place, Étienne. Tu es bien la mère de cette famille, n'est-ce pas ?

Étienne ne répondit pas. Elle détourna les yeux vers sa fille, proposant tacitement à son mari de l'interpeller. Pierre Latour s'avança et demanda à Marie-Anne:

— Pourrais-tu réciter une petite prière pour Pierrot, ma fille? Tu les connais mieux que moi.

Fièvre de cette demande de son père, Marie-Anne invita la famille à se rapprocher du lampion qui brûlait devant la statuette de la Vierge et s'agenouilla. Les autres l'imitèrent en silence. Même Marie-Anne se tut. Comme Antoine tardait, le forgeron lui jeta un coup d'œil désapprobateur.

Contre toute attente, Étienne, qui avait demandé à ce qu'on lui rende son bébé, prit la parole.

— Nous allons prier pour que Pierrot se rende au ciel le plus vite possible et qu'il repose en paix. Faisons en sorte de ne jamais

l'oublier... Je vous salue, Marie, pleine de grâce...

Comme Étienne ravalait, Marie-Anne prit le relais de Y Ave. Quand la famille eut répondu *amen*, Étienne fit une annonce à tout le monde.

— Comme Pierrot repose chrétiennement au cimetière de Yamachiche et que ma sœur Geneviève est là pour fleurir sa tombe, c'est au tour de Marie-Amable d'être accueillie dans la joie. La Vierge a répondu à ma prière: Pierrot a été retrouvé... même si nous espérions tous le miracle de le savoir vivant. Nous donnerons la réception de baptême à la fête de Sainte-Anne, la mère de la Vierge Marie. Comme ça, en plein été, nous aurons la chance de célébrer avec tous nos amis.

Sous le choc de la surprise, les plus vieux, en âge de comprendre, restèrent silencieux. Pierre Latour se fit la réflexion que sa femme avait repris ses réflexes de maîtresse de maison. Il en eut la confirmation quand cette dernière ajouta :

— En attendant, si notre pénitence est finie, nous continuerons à prier pour le repos de l'âme de Pierrot et à travailler fort. Votre père et moi irons prier sur sa tombe à Yamachiche et nous en profiterons pour visiter ma famille. Au retour, nous inviterons les La Vérendrye à la réception.

Puis, Étienne s'adressa à sa fille Marie-Anne :

— Vas-tu pouvoir m'aider à organiser tout ça ?

Marie-Anne regarda son mari avant de répondre timidement.

— Vous savez bien que je vais faire tout ce que je peux. Seulement, j'accoucherai peu de temps après et je ne voudrais pas perdre cet enfant comme j'ai perdu ma petite Marie-Madeleine. Vous êtes capable de comprendre ça, maman, n'est-ce pas? Euh... pourquoi ne pas avancer la réception d'un mois, disons pour la Saint-Jean-Baptiste? Comme ça, je serais certaine d'y être.

Étienne répondit :

— Nous n'entreprendrons certainement pas notre déplacement à Yamachiche avec les courants et les remous de la fin du printemps. À nos âges, c'est trop dangereux.

— Vous pourriez vous y rendre après les festivités ; il n'y aura rien pour vous presser à ce moment-là... Et je pourrais vous aider à mon aise.

Étiennette se rembrunit.

— Quelque chose vous contrarie, maman ? Si ça vous dérange, j'aime mieux le savoir maintenant.

Étiennette avoua :

— C'est que j'aimerais que tous nos amis soient présents, tu comprends ? Esther et Pierre de Lestage n'arrivent jamais à leur manoir avant le début de juillet, et ta marraine, Marie-Anne de La Vérendrye, ne viendra pas tant que son mari ne sera pas de retour de l'Ouest. Or, il est censé revenir en juillet.

— Oui, mais la fête de Sainte-Anne, c'est le 26 juillet et, cette année, elle tombe un lundi. J'aimerais tellement être présente et en forme à la réception. Si vous la faisiez le dimanche 27 juin ou même au plus tard, le 11 juillet ? supplia Marie-Anne en dirigeant son regard vers le forgeron.

Ce dernier ne broncha pas. Marie-Anne se rendit compte que son père ne voulait pas s'interposer. Étiennette décida de trancher.

— Ce sera le dimanche 18 juillet, c'est le seul compromis que je peux faire. Tu comprendras qu'autrement, nous ne pourrions pas avoir tout notre monde.

— Mais nous ne gagnons qu'une semaine, maman ! Mes forces déclineront pour sûr ! se plaignit Marie-Anne.

C'est alors qu'Émeline fit une proposition à sa mère, avec sa voix fluette.

— Si Marie-Anne ne le peut pas, je vais vous aider.

Étiennette en fut désarmée. Elle alla vers elle, la regarda tendrement et lui demanda :

— Et comment ?

— En remuant avec la micouenne, répondit Émeline en

rougissant.

— Que c'est gentil de ta part, mon trésor ! Pour te récompenser, nous l'appellerons «le festin d'Emeline». Seulement, tu es encore trop petite pour le préparer. Marie-Françoise nous aidera. À son âge, il est grandement temps qu'elle apprenne à recevoir toute une trâlée, si elle veut un jour se marier.

Étiennette venait de jeter un coup d'œil en direction de sa fille de quinze ans. Celle-ci rougissait en s'enorgueillissant à la perspective de prendre époux et de devenir une maîtresse de maison accomplie. De fierté, elle donna son accord à sa mère. Certaine de son appui, Étiennette décida d'aller chercher le soutien de son gendre, Pierre Généreux.

— N'oublie pas, ma fille, que ton mari a déjà été un engagé de l'Ouest et que ça l'intéresserait sans doute d'entendre parler des explorations de monsieur de La Vérendrye.

Pierre Généreux ne put résister à cette perspective et sourit à sa belle-mère.

— Tu vois, je ne me trompais pas. Tu es forte et bien bâtie. Crois-moi, il ne t'arrivera aucun autre malheur. C'est la sage-femme qui te le dit.

Dès que la navigation sur le chenal du Nord et sur le lac Saint-Pierre fut sécuritaire, Étiennette partit avec son mari pour prier sur la tombe de son fils Pierrot à Yamachiche d'abord et, ensuite, pour inviter tout son monde à la rivière Bayonne.

Quand les parents s'avancèrent vers le tertre fleuri et qu'Étiennette put lire sur une planche de bois l'épithaphe écrite maladroitement « Ci-gît Pierrot Latour, fils du forgeron de Berthier, mort noyé à l'hiver 1730 », elle saisit la main de son mari, la serra aussi fort qu'elle le put et ramassa ses forces pour ne pas s'effondrer, compte tenu de l'intense douleur intérieure qui l'assailait. Quand Pierre la sentit défaillir, sa forte étreinte la retint fermement.

En ce chaud après-midi du début juillet, les deux époux se retrouvèrent ensemble. Étiennette réalisa quelle n'avait pas été seule avec son mari depuis la naissance de leur premier enfant. Ils avaient décidé de se recueillir sur la tombe de leur fils. Elle commença à pleurer doucement, son mari laissant lui aussi libre cours à son

désarroi.

— Pierre, il faudrait faire graver le nom de Pierrot sur de la pierre plutôt que du bois. Demande à Mathieu d'installer une pierre tombale ou un monument, tiens. Il faut que la famille se souvienne pour toujours de Pierrot. Geneviève continuera à fleurir la tombe, je le lui ferai promettre.

— Entendu, Étiennette.

Le forgeron ne pouvait pas en dire davantage tant la peine lui serrait la gorge. Étiennette s'en rendit compte.

Un géant aux pieds d'argile lorsqu'il s'agit du langage du cœur. Mon mari l'aimait bien, son Pierrot. Plus que ça, il l'adorait. Il va falloir qu'il aime autant Antoine. Ça ne sera pas facile au début, car les deux garçons n'avaient pas le même caractère. Mais ça viendra avec le temps... Pierrot était si fanfaron et Antoine est si renfermé, taciturne... comme son père.

— Bon, allons-y, mon mari. Pierrot est heureux là où il est, j'en ai la certitude, et le cœur d'une mère ne se trompe pas, d'habitude. C'est inutile de se faire davantage de mal. Dorénavant, nous prions pour lui chez nous. « Les morts ne sont plus là où ils étaient, mais ils sont partout où je suis. »

Comme le forgeron regardait sa femme, impressionné par son érudition, elle ajouta simplement:

— Ces paroles ont été dites par saint Augustin. C'est Cassandre qui les avait apprises au couvent de Saint-Cyr... Allons retrouver Geneviève et Mathieu, et remercions-les pour tout ce qu'ils ont fait pour Pierrot et pour nous.

Et, plus solennellement, en faisant le signe de la croix, elle ajouta :

— Que les âmes des fidèles défunts reposent en paix. *Amen.*

— *Amen.*

Recueilli, Pierre Latour pensa à sa première femme, Madeleine, la tante d'Étiennette. Cette dernière le ramena à la réalité en disant :

— Ça fait si longtemps que je n'ai pas vu Geneviève, je me demande si je la reconnâitrai ! Viens.

Étiennette se leva, prit la main de son mari et lui demanda :

— Tu me disais qu'ils demeuraient à côté du cimetière. C'est de quel côté?

— Suis-moi, ce n'est qu'à quelques enjambées.

— Tu sais, tes enjambées, je m'en méfie.

Le forgeron esquissa un sourire. Étiennette sut que Pierre se remettrait de son chagrin.

Chapitre XXI

Le festin

Étiennette maintint sa décision et fit les choses en grand. Elle composa le menu avec ses filles Marie-Anne et Marie-Françoise avant de commencer les préparatifs de la réception, quelle voulait mémorable, pour souligner la naissance et le baptême de Marie-Amable.

— N'oublions pas que votre père pourrait bien être mar-guillier un jour. De plus, nous aurons à notre table le seigneur de Berthier, les coseigneurs de l'île Dupas, Louis-Adrien Dandonneau et Jacques Brisset, le parrain et la marraine de Marie-Amable, le seigneur et la seigneuresse Dorvilliers, sans oublier les notaires de Lafosse et Casaubon, le curé Gaillard, les familles Pelletier et Lamontagne, ainsi que nos amis de toujours.

— Qu'est-ce que l'on pourra bien servir pour plaire à tout le monde ? demanda Marie-Anne, inquiète.

— Justement, un menu qui respecte la condition de tous avec des saveurs bien de chez nous. Nous ne sommes pas nobles, mais nous savons apprécier la bonne table. Il faut que ce festin soit mémorable. Souvenons-nous des recettes de nos grands-mères, et il est certain que tout le monde se remplira la panse et se réglera.

— Que voulez-vous dire au juste ?

— Tiens, pour le gibier, nous apprêterons le canard et la tourte. Pour le poisson, il nous faudrait de l'originalité : les recettes de brochet, de perchaude, d'esturgeon, de maskinongé et de carpe sont bien appréciées... Et pas de soupe aux pois et au chou. Il fera bien trop chaud.

— Y aura-t-il du rat musqué comme le préparait grand-mère Lamontagne à grand-père ? demanda ironiquement Marie-Françoise.

— Toi, ma coquine, sache que nous n'en avons jamais mangé à la maison... Quoiqu'à Rivière-du-Loup, tout le monde en mangeait.

— Si l'on veut que le festin soit mémorable, il faut offrir des mets différents, rectifia Marie-Anne.

Étiennette se pinça les lèvres ; sa fille avait raison. Elle qui n'aimait pas être contrariée devait se rendre à l'évidence que ce qu'elle proposait n'avait rien d'original pour les habitants de Berthier et des environs. Elle réfléchissait.

Esther, Marie-Anne, que diraient-elles ?

— Tu as raison, Marie-Anne, essayons autre chose. Tiens, le jambon de Bayonne devrait être à l'honneur. Un Basque qui ne retrouve pas de jambon dans son assiette n'est pas heureux. Le seigneur de Berthier et le notaire Casaubon sont des Basques, ne l'oublions pas. Même que Cassandra Allard me disait que son beau-père, le docteur Manuel Estèbe, en raffolait. Savais-tu que ce n'est pas une coïncidence si notre rivière tient son nom de cette ville ? C'est le notaire qui l'a baptisée du nom de son lieu natal...

— Quoi d'autre, maman ? demanda Françoise.

— En plus du canard rôti comme gibier, je propose de la fricassée de tourtes à la crème et à l'ail. Nous pourrions les accompagner de concombres à la crème.

— Mais n'aurons-nous pas l'impression de servir trop de crème ?

— Un festin doit faire bonne impression, et la crème est un produit bien naturel. Les gens riches en ont toujours au menu... Marie-Anne me parlait aussi d'une recette de pois verts. Ce sont des légumes de notre potager, et les pois verts font nobles. Aussi, certainement une salade de cresson. Tiens, ce ne serait pas une mauvaise idée de la servir avec le jambon ou le canard. Ça fait très distingué, à bien y penser. N'oublions pas l'huile, le vinaigre et le sel à volonté, bien entendu. Ça rehausse les saveurs et ça permet aux convives d'être contents. Certains aiment mieux leurs plats très salés, d'autres préfèrent le vinaigre.

— Et comme poisson ?

Étiennette prit quelques instants de réflexion.

— Du doré, comme au château du gouverneur, avec des anchois. Je pourrais le servir avec de la folle avoine des marais d'ici. Qu'en dites-vous? Mais je ne voudrais pas que ça fasse trop « coureur des bois » non plus, vous comprenez ?

— Ouache ! des anchois, c'est bien trop salé ! Madame Généreux m'en a déjà fait goûter.

— Françoise Généreux connaît les anchois? Eh bien ! Qui s'en serait douté ? Je l'aurais cru de Marie-Anne Dandonneau, mais de Françoise Dessureault, ça me surprend ! répliqua Étienne, vexée de s'être fait damer le pion. D'accord, pas d'anchois. D'ailleurs, c'est hors de prix et c'est quasiment impossible à trouver... Je me demande bien comment Françoise a pu se les procurer.

Piquée de voir ainsi sa belle-mère méprisée, de surcroît par une amie de très longue date, Marie-Anne, qui connaissait bien l'esprit d'émulation de sa mère, décida de l'agacer.

— Notre doré est excellent, mais il sera meilleur à la fin juin, je pense... Que diriez-vous de proposer les quenelles de brochet de tante Marie-Anne, à Maskinongé ? Elle n'a pas sa pareille pour les cuisiner.

À cette proposition, Étienne bondit.

— Il n'y a pas que ma sœur qui sait cuisiner le poisson ! Imagine-toi que j'y ai pensé. Nous allons plutôt présenter des truites rissolées avec un ragoût de champignons sauvages bien d'ici. Les truites et les champignons seront excellents, le 18 juillet... Bon, les mets principaux et leurs accompagnements sont choisis. Voyons voir pour le dessert.

Marie-Anne comprit que sa mère était bien déterminée à offrir la réception à cette date. Sans se préoccuper de l'inquiétude de sa fille, Étienne continua :

— Pour le dessert, de la mélasse fera plus chic en plus de notre traditionnelle confiture d'atocas, de cerises et de notre sucre d'érable. Je viens de demander à votre père d'en acheter une barrique. Nous aurons aussi des framboises et il restera bien des fraises des champs quelque part. Les jumelles seront mises à contribution, car ce sont elles qui s'en chargeront. À treize ans, c'est de leur âge.

Marie-Françoise, qui attendait cette occasion pour revoir Etienne Charron Ducharme, réagit aussitôt.

— À quinze ans, je suis bien plus capable qu'elles de remplir mon seau de petits fruits.

Étiennette la regarda de manière suspicieuse.

— Je te trouve bien vive, ma fille ! Tu n'aurais pas d'autres idées particulières en tête ?

Marie-Françoise devint instantanément écarlate, ce qui confirma à Étiennette ce qu'elle soupçonnait.

— À quinze ans, c'est plutôt l'âge d'apprendre à faire des tartes et de s'enlever les garçons de la tête... Nous ferons de la tarte aux framboises et aux fraises. C'est l'occasion ou jamais de te l'apprendre...

Marie-Françoise pencha la tête en guise d'expiation. Plutôt que d'aller folâtrer sur les berges de la rivière Bayonne et de cueillir les fleurs des champs dans l'espoir d'apercevoir au loin son amoureux secret, elle passerait une partie du beau mois de juillet à l'intérieur à rouler la pâte et à pétrir le pain tout en surveillant la cuisson, emperlée de sueur causée par la chaleur intense du four.

Étiennette poursuivit :

— J'aimerais quelque chose de plus singulier... Ça y est, je le sais. Mes amies Marie-Anne et Esther me disaient qu'on apprêtait la tarte aux poires cultivées dans la région de Montréal. Même que leur variété favorite est la Bon-Chrétien⁽⁷⁰⁾. Esther en a probablement en conserve dans son garde-manger.

— Je ne sais pas, maman, si nos invités apprécieront notre banquet, mais nous aurons un grand plaisir à le préparer.

Étiennette fut surprise de l'appréciation d'Émeline, qui prenait à cœur son festin.

Celle-là ira loin. Parler comme une grande personne, à son âge! Elle a donc le tour de se rendre aimable, avec ses beaux yeux bleus et ses charmantes fossettes.

— Tout est dans la manière, les filles, car ce que nous offrirons sera délicieux.

Les femmes et les filles Latour se mirent à la tâche et préparèrent tout ce qu'elles pouvaient cuisiner à l'avance. Quant à Pierre Latour, il reçut la commande d'attraper les tourtes au rets et de se procurer le poisson. Quant aux boissons, Étiennette lui dit :

— Nous ne sommes pas aussi riches que tes amis marchands. Des bouteilles de vin rouge et blanc suffiront. Nous servirons aussi de la bière et du cidre, du thé et du café. Pas de rhum ou autres spiritueux du genre. Avec la chaleur qu'il fera, les hommes n'auront pas à se réchauffer l'intérieur.

— Du porto ? Les Basques aiment bien ça.

— À condition qu'Antoine et toi n'en buviez pas... D'ailleurs, je tiens à ce que tu surveilles ce qu'il va boire. Il a la taille d'un homme, mais pas tout à fait la maturité... Depuis la mort de Pierrot, il est taciturne, il rumine. Je n'aime pas ça. Je ne veux pas que l'alcool lui soit une panacée.

— Qu'est-ce que nous aurons au menu ?

— Tu penses toujours à manger, toi... Tu ne seras pas déçu, crois-moi.

Étiennette avait eu comme idée de faire parvenir une invitation à la famille de Varennes, notamment à Marie-Renée, remariée depuis dix ans avec un marchand émigré irlandais, Timothy Sullivan, dans le but qu'elle vienne avec sa fille Margot. Elle invita aussi le chanoine Jean-Baptiste, toujours procureur du Séminaire de Québec et siégeant au Conseil supérieur, avec le souhait qu'il se fasse accompagner par le chanoine Jean-François Allard, le frère de Cassandra, celui-là même qui avait chanté à leur cérémonie de mariage à l'île Dupas. Sans se l'avouer, elle était désireuse d'avoir des nouvelles de la famille Allard et surtout de Cassandra.

— J'ai appris qu'Angélique Belleau, la fille de l'amie de madame Eugénie, et son mari, François Chatel, étaient de passage à Berthier. Ils arrivent de Charlesbourg; ils auront peut-être eu des nouvelles. Invitons-les. De plus, ce sont des gens affables et il paraît qu'il y a de fortes chances pour qu'ils s'installent par ici.

Quand Pierre lui proposa d'inviter sa clientèle, elle lui répondit :

— Autant inviter tout le monde! Il n'en est pas question... Hormis tes clients qui sont nos amis de toujours.

Le forgeron n'insista pas. Il se serait senti plus à l'aise d'accueillir ses invités et clients dans sa forge, et il se demandait bien comment recevoir tout ce monde galonné à la rivière Bayonne.

Lorsqu'il s'en confia à sa femme, elle le surprit en répondant :

— Je ne suis pas inquiète; Pierrot s'occupera de cela. Continuons à prier pour le repos de son âme et tout rentrera dans l'ordre.

— C'est ce que je fais chaque jour en travaillant. Je t'avoue cependant que cette réception m'énerve. Et ce n'est pas Émeline qui pourra remplacer Marie-Anne à l'organisation.

— Tu n'es pas content que nous fassions les choses en grand ?

Pierre Latour regarda sa femme avec inquiétude.

— Je me demande comment tu peux être aussi sereine et confiante; nous n'aurons jamais assez de place ici pour loger autant de monde.

Étiennette avait une bonne nouvelle à lui apprendre :

— J'attendais pour te le dire, mais Esther m'a proposé de recevoir nos invités à son manoir seigneurial. En plus de m'aider à la préparation, elle mettra des domestiques à notre disposition pour le service aux tables... Et tu sais que ce n'est pas l'argent qui lui pèse au bout du doigt, à la belle Esther. Elle m'a même proposé de prendre tous les frais à sa charge... Je suppose que je suis vraiment sa grande amie... Et Pierre de Lestage n'a jamais été aussi prospère. Il ne peut que nous estimer, puisque nous avons été les premiers à l'accueillir dans la région, quand nous demeurions au fief Chicot et qu'il faisait halte à la maison pour ses voyages entre Québec et Montréal.

Comme la réaction du forgeron tardait, Étiennette ajouta:

— N'est-ce pas une belle histoire à raconter plus tard à notre

petite fée, Marie-Amable ? s'enthousiasma Étienne.

— Est-ce qu'elle exige quelque chose en retour ? s'inquiéta le forgeron.

— Tout ce qu'elle nous demande, c'est d'inviter Jean de Lestage et sa famille, ainsi que celles des marchands Jean-Baptiste Nepveu et Léonard Hervieux, les associés des Lestage. Marie-Anne et Jean de Lestage seront déjà au manoir pour l'été. De toute manière, nous les apprécions déjà puisqu'ils sont les amis des Casaubon... Évidemment, nous allons préparer nous-mêmes la cuisine. Mon amie Marie-Anne de La Vérendrye viendra m'aider durant quelques jours en attendant que son mari revienne de l'Ouest. Mais il ne devrait pas tarder... Où en es-tu avec ma commande de tourtes, de dorés et de truites ?

Le forgeron devint soucieux à entendre le nom du marchand Nepveu. Sa femme s'en rendit compte.

— Quelque chose ne va pas ?

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Tu auras tout ça à temps... Pourquoi m'avoir fait languir plutôt que de me l'avoir annoncé dès que tu l'as su, à propos d'Esther ?

Étienne s'approcha de son mari, lui pointa affectueusement l'index sur le torse et lui dit :

— Tout simplement pour que tu continues de prier pour Pierrot. Quand tout tombe trop vite du ciel, on a tendance à se croire surhumain ; surtout toi. La prière nous rend humbles, tu sais !

Comme le forgeron fixait sa femme d'un air sceptique, Étienne continua :

— À quand remonte ta présence à la messe du dimanche ?

— C'est la journée la plus occupée à la forge. Les clients se présentent avant et après la messe.

— C'est plutôt commode... Quoi qu'il en soit, tu n'auras pas le choix d'assister à la messe dans quelques semaines, puisque ta forge sera fermée et que tu te seras endimanché pour accueillir tes

invités dans ton costume de noces.

— Il sera beaucoup trop juste.

— Alors, tu devras maigrir d'ici là en faisant carême une autre fois. Quelques ajustements à tes habits suffiront à te rendre présentable. Il faudra que Marie-Amable soit fière de son père. Promets-le pour elle.

— Devrai-je porter le col et la damnée cravate? maugréa le forgeron.

L'expression faciale d'Étiennette suffit comme réponse.

— Promis, alors, ronchonna le forgeron.

Pierre Latour Laforge tint promesse. Il réussit à revêtir son habit de noces, après vingt-cinq ans. Son bébé dans ses bras, Étiennette était fière de sa toilette : une robe de coton avec motifs à fleurs et un chapeau de paille assorti. Le curé Gaillard fit la surprise de présenter officiellement la petite Marie-Amable Latour à la messe, auprès des fidèles de Berthier, en présence du chanoine de Varennes de l'archevêché de Québec, installé dans le chœur. Le chanoine Allard avait pour sa part décliné l'invitation à regret.

Pour l'occasion, la petite nef de la chapelle dédiée à Sainte-Geneviève était démesurément remplie par les parents et les amis de la famille Latour. Plusieurs de ses clients assistaient sans doute à la célébration dominicale, mais le forgeron les considérait comme ses amis.

Pierre et Esther de Lestage accueillirent les invités à leur manoir avec toute la considération accordée aux parents de Marie-Amable. Cette dernière, âgée de six mois, exigeait par ses vocalises d'être dans les bras de l'un et l'autre de ses parents. À l'approche de la soixantaine, avec ses cheveux blanchis et parsemés sur son crâne dégarni, Pierre Latour avait davantage l'aspect d'un grand-père que d'un père. Néanmoins, sa stature était encore droite, malgré les rudes efforts que son travail quotidien exigeait de lui.

— Aujourd'hui, c'est surtout en tant qu'amis de Pierre et d'Étiennette Latour qu'Esther et moi voulons leur offrir le témoignage de notre indéfectible considération en leur prêtant notre

manoir pour accueillir leurs invités. Sans que cela ravive la douleur immense de la perte de leur fils aîné dans des circonstances abominables, qu'ils sachent que les habitants de la seigneurie de Berthier, tout comme ceux de l'île Dupas, Dorvilliers et d'Autray sont là pour les soutenir...

Un lourd silence plana. Afin de faire place aux larmes de joie plutôt que de peine d'Étiennette, Pierre de Lestage s'empessa de continuer:

— Sur une note plus festive, les parents et les amis de Pierre et d'Étiennette se souviendront sans doute qu'il y a vingt-cinq ans, le seigneur Alexandre Berthier fêta leur union ici même, dans ce manoir. Levons nos verres en cet honneur !

Les domestiques s'étaient à peine présentés avec les boissons sur des plateaux d'argent que Marie-Amable voulut aussi, par ses cris stridents, attirer l'attention de ses parents.

— Marie-Amable a bien raison; n'oublions surtout pas que cette réception célèbre son baptême. Levons donc nos verres à ces deux événements importants, se dépêcha de proposer gaiement le seigneur de Berthier, sous les applaudissements de l'assistance.

— Vous avez remarqué que certains vins sont d'origine basque, comme mon vin de Tursan, ainsi que le Malaga et le vin de Navarre. Vous retrouverez aussi du calvados pour les amateurs de cidre, du vin blanc Château Haut-Brion, le préféré d'Esther, et, pour les femmes, du café des Antilles, café moka et chocolat... Étiennette, comme nous la connaissons, n'aurait pas permis que l'on vous serve du tafia⁽⁷¹⁾.

Les regards se portèrent vers Esther et Étiennette, qui parurent étonnées et gênées par la remarque. Le seigneur de Berthier continua, comme si de rien n'était :

— Aujourd'hui, ce sont des réjouissances familiales, seigneuriales... et même coloniales. Nous les terminerons avec un feu d'artifice, le soir venu. Esther, Étiennette, Pierre et moi espérons qu'elles seront mémorables... Vive Marie-Amable Latour, la petite fée de cette seigneurie. Trinquons à sa longue vie !

— Longue vie à Marie-Amable ! répétèrent les invités en levant leur verre.

S'ils avaient été ravis de reconnaître le chanoine de Varennes dans le chœur, Pierre et Étienne le furent tout autant de revoir La Vérendrye, nouvellement de retour de l'Ouest, ainsi que Charlotte et Guillaume Estèbe, les amis et invités au manoir d'Esther et de Pierre de Lestage. Étienne se dit qu'elle aurait sans doute des nouvelles des membres de la famille Allard par leur cousine Charlotte Frérot.

Si Marie-Amable recevait tous les compliments, passant dans tous les bras féminins présents à la réception, notamment ceux de sa marraine, la seigneuresse Dorvilliers-Antaya, Étienne fit en sorte que ses filles reçurent leur part de félicitations pour l'avoir aidée à préparer la table originale et de bon goût. À son étonnement, la tarte aux poires fit les frais de l'émerveillement féminin.

— C'est grâce à l'aide de mes filles et de mon amie Esther. Il paraît qu'à Montréal, les poires et les melons sont à l'honneur, clama Étienne.

Charlotte Estèbe s'avança vers elle.

— Vous me reconnaissez, Étienne ?

— Bien sûr, Charlotte, la cousine de mon amie Cassandra, n'est-ce pas ?

— En effet. Votre sauce crémeuse est tout simplement savoureuse. Elle relève la salade, les viandes, le poisson... Comment la préparez-vous ? interrogea Charlotte.

Déjà, un rassemblement féminin s'était formé.

— Du jaune d'œuf, de l'huile, du citron, sel et poivre... Évidemment, il s'agit de doser les ingrédients.

— Évidemment ! ricanèrent les femmes.

— La recette basque m'a été donnée par Françoise Casaubon. Son mari l'appelle « bayonnaise » en l'honneur de la ville de Bayonne, d'où il vient, répondit Étienne, au grand plaisir de sa voisine.

— C'est tout à fait délicieux. Je reconnais un petit goût spécial, un peu relevé. La couleur est très légèrement ambrée, est-ce possible ?

Chacune se purlérait les doigts, sans gêne, comme si la convivialité avait supplanté l'attitude guindée du début des réjouissances. Marie-Anne de La Vérendrye, qui possédait une horloge à épices et qui les connaissait toutes, se risqua à dire à Charlotte à haute voix pour qu'Étienne entende :

— Je parierais qu'Étienne a un secret culinaire. Est-ce que je me trompe, dis ?

Le concert de l'intrigue culinaire avait attiré les hommes, tout aussi curieux de tremper leur index dans la sauce, en faisant fi de l'étiquette.

Étienne se confia, sans réfléchir.

— C'est la recette préférée de mon mari ; il est fou de la moutarde forte. Il apporte même la bayonnaise comme collation, à la forge. Il en raffole sur une tranche de pain.

— Oui, de la moutarde forte, bien entendu. Que c'est une bonne idée ! C'est ce qui fait la différence entre une bonne cuisinière et un chef. De l'originalité, évidemment ! s'enthousasma-t-elle à haute voix.

Charlotte goûta de nouveau à la bayonnaise⁽⁷²⁾.

— Hum ! Même très relevé, presque épicé. Il fallait oser !

— Pierre m'a offert des épices pour la naissance de Marie-Amable. Depuis, nous essayons de nouvelles recettes à la maison !

Ce dernier, surpris par l'affirmation de sa femme, ne sut pas quoi répondre lorsqu'il entendit clamer par un invité :

— Eh bien ! Pierre, nous ne savions pas que tu cuisinais à ta forge ! Un p'tit fer à cheval par-ci, une p'tite sauce à la moutarde forte par-là. La prochaine fois que je t'amènerai mon étalon à ferrer, je prendrai garde de ne pas le voir servi en côtelettes ou en ragoût !

L'hilarité était à son comble, et le forgeron était devenu la risée de ceux qui avaient déjà bu plus que de raison. Pierre de Lestage décida de s'interposer.

— Esther vient d'apprendre par Étienne que notre Pierre, notre ami forgeron, a offert à sa charmante épouse un assortiment d'épices. Ces ingrédients raffinés ont permis de nous préparer une nouveauté culinaire qui nous a tous ravis... Notre Étienne mérite des félicitations. Une bonne main d'applaudissements pour Étienne !

L'assemblée ne se fit pas prier et la salve d'applaudissements résonna dans tout le manoir. Pierre de Lestage n'en resta pas là. Il voulut sauver l'honneur de son censitaire.

— Je connais Étienne et Pierre depuis plus de vingt ans, et je puis vous assurer qu'il n'y a pas plus gros mangeur de lard dans ma seigneurie que mon ami le forgeron. Il mange pratiquement sa brique de la partie du cochon la plus grasse quotidiennement. Qui peut en dire autant ici ? J'ai toujours pensé qu'il y puisait sa force herculéenne. Il n'y a pas de meilleur forgeron de Montréal à Québec et c'est à Berthier qu'il réside. Soyons fiers d'avoir un homme fort tel que lui !

Pierre Latour, qui fuyait toujours les hommages, ne savait plus où se cacher. Sa fierté que l'on ait pu encenser sa force prodigieuse et sa capacité de manger beaucoup de lard prit le dessus. Spontanément, il s'avança vers Pierre de Lestage et alla lui serrer la main, au grand plaisir de tous. Lestage lui réserva une surprise.

— Laissez-moi finir. Nous, les Basques, aimons bien les tours

de force. Aujourd'hui, j'aimerais que notre ami le forgeron nous fasse la démonstration de son savoir-faire.

— Oui ! Oui !

— Finissons le repas d'abord et amusons-nous après. Pour ceux qui voudraient être au meilleur de leur force, je recommande la modération dans le boire, car notre géant ne boit pas. Tenez-vous-le pour dit.

— Ouais, ouais. Un p'tit coup ne lui ferait pas de mal, à celui-là! entendit-on en dérision.

L'alcool commençait à réchauffer les esprits masculins, malgré les recommandations d'Étiennette. Inquiète, elle apostropha son mari.

— Il me semblait qu'on ne servait que le strict minimum à boire. D'où vient cet alcool ?

— Pierre a pris l'initiative d'ouvrir sa cave, et tu sais qu'il possède la meilleure.

— J'aurais dû m'en douter. C'est un épicurien, il n'a pas changé.

Le forgeron se gratta la tête d'ignorance.

— C'est plutôt un marchand et un haut fonctionnaire, non ?

— C'est un mot que Cassandre m'a appris et qui le caractérise.

— Ne parle pas contre notre ami et notre seigneur, Étiennette ; il nous a tirés d'un beau pétrin ! Qu'est-ce que c'est, cette histoire de moutarde forte, peux-tu me dire ?

— Je ne voulais pas avouer à mes invitées qu'à mon insu, Émeline avait, dans la sauce, ajouté le contenu de la fiole de poudre de moutarde, tu sais, celle qui me sert à soigner les enfants avec des mouches de moutarde contre la toux. Alors, j'ai inventé cette histoire de moutarde forte pour me tirer d'embarras... Tu comprends, elle ne l'a pas fait exprès. De la moutarde forte, c'était plausible pour les Basques, puisque Françoise me disait en mettre

dans ses marinades. Si j'avais parlé de muscade, autant dire que j'aurais fait rire de moi.

— Alors que c'est de moi que les gens se sont moqués ! Heureusement que Pierre a pris ma défense. Qui lui a dit que je mangeais autant de lard ?

— Tu vois, c'est ton appétit qui t'a sauvé. Allons retrouver les autres. J'entends La Vérendrye faire le jars.

La Vérendrye, en effet, suivant son habitude fantasque, quoique charmeuse, discourait abondamment de ses faits d'armes devant un public conquis d'avance. En ce moment, son frère Jean-Baptiste, le curé Gaillard, ses amis basques, Lestage, Casaubon et Estèbe, les seigneurs Pelletier et Dandonneau, ses fils, ainsi qu'Antoine Latour, son employé à sa boulangerie, l'entouraient. Depuis deux ans, il avait été le commandant du poste de Kaministiquia⁽⁷³⁾.

— Je suis convaincu que la découverte de la mer Vermeille⁽⁷⁴⁾, par la route de l'Orient qui conduit en Chine et au Japon, passe par l'exploration du lac Ouinipigon⁽⁷⁵⁾. Il paraît que les Sauvages de là-bas vivent dans de vraies maisons et non dans des tentes, comme les nôtres. Il ne me reste qu'à convaincre le Roy que la présence des Français dans l'Ouest, en établissant des forts de traite de la fourrure, enrichira la Nouvelle-France tout en nuisant au commerce des Anglais de la baie d'Hudson. Ça ne coûtera au Roy que l'achat de cadeaux pour les Sauvages, car mon entreprise se remboursera à même les profits de la traite des fourrures.

Les gens se regardèrent, étonnés. Un de ses amis de l'île Dupas l'interpella :

— À peine revenu, déjà reparti. Coudonc, as-tu peur d'attraper la gale auprès de ton voisinage pour reprendre la route aussi rapidement ?

Les rires fusèrent.

— Je ne peux pas résister à l'appel du vaste pays qu'il nous reste à découvrir. A une autre époque, j'aurais cherché la route de la mer Vermeille par la voie des océans ; aujourd'hui, je crois bien qu'il me sera possible de la découvrir.

Un murmure d'étonnement se fit entendre. La Vérendrye

s'adressa au curé de Berthier, en conversation avec le chanoine Jean-Baptiste, et lui dit à la blague :

— La prochaine fois, c'est à vous que je me confesserai.

Le jeune curé répondit du tac au tac :

— Votre frère Jean-Baptiste est pour moi un modèle de spiritualité et de rectitude canonique. Comment vous accorderais-je ce qu'il vous refuse ?

Pris de court, La Vérendrye abdiqua. Il préféra s'adresser ouvertement à ses fils, pour se donner bonne contenance.

— Quand je dis qu'il *me* sera possible, je veux dire *nous*, car je viens d'annoncer à mon frère Jean-Baptiste que mes garçons, Jean-Baptiste, Pierre de Boumois et Louis-Joseph, m'accompagneront dans l'Ouest. Il ne nous reste plus qu'à l'apprendre à votre mère.

Aussitôt les garçons explosèrent de joie. Boum se tourna alors vers Antoine et lui dit :

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous et ne quitterais-tu pas pour de bon les outardes et les rats musqués ?

Avant qu'Antoine n'ait eu le temps de rêver à la proposition, déjà La Vérendrye rabrouait son fils.

— Il n'y a rien de plus ingrat que de renier le coin de pays qui t'a vu naître, car un jour pas si lointain, tu auras le mal de ce pays. À ce moment-là, tu te souviendras de ce que je te dis. D'ailleurs, là où nous irons, il y a aussi des outardes et des rats musqués... Quant à Antoine, il doit seconder son père à la forge de Berthier. Nos seigneuries ont besoin de gens stables qui besognent durement pour les faire prospérer.

Pierre Latour, qui venait d'entendre la leçon de patriotisme de l'explorateur, alla entourer les épaules d'Antoine de son bras puissant. Le petit groupe d'hommes réalisa plus manifestement que le père et le fils les dépassaient facilement d'une tête. Chacun put se rendre compte que le maréchal-ferrant comptait sur son fils pour prendre la relève à sa forge. Antoine sourit timidement à son père, lequel apprécia l'approbation de son second fils, devenu le fils aîné de sa famille.

En son for intérieur, Antoine se sentait tiraillé entre la confiance que lui témoignait désormais son père et son goût mitigé pour le métier de forgeron. Il aurait préféré accompagner ses amis La Vérendrye à la conquête de l'Ouest canadien.

Il faudra bien que le père, un jour, réalise que je ne suis pas fait pour ce métier-là. Je veux respirer du grand air, autre chose que de la fumée, et voir le ciel plutôt que le feu de la forge.

Marie-Anne de La Vérendrye n'avait pas pu entendre l'annonce surprenante du départ prochain de son mari et de ses fils vers l'Ouest, car elle était en grande conversation avec Esther, Françoise Casaubon, Charlotte Estèbe, Étiennette, sa fille Marie-Anne, sa mère et ses sœurs, ainsi qu'avec sa cousine Agnès.

Après les félicitations répétées quant à la beauté et à la ressemblance de la petite Émeline avec ses parents et la préoccupation de ces mères de famille à l'endroit de Marie-Anne, visiblement à l'approche de son accouchement, Étiennette tenta de rassurer sa mère, Marguerite, plutôt inquiète.

Marie-Anne se tortillait d'inconfort sur sa chaise, les traits tirés et le teint blafard. Elle n'avait pas pu savourer l'excellent buffet, qui lui avait plutôt donné la nausée depuis qu'elle avait commencé à le préparer.

— Marie-Anne a une santé de fer, comme son père. Je n'ai aucune inquiétude pour elle et le bébé qu'elle porte.

— Pourtant, tu devrais invoquer encore saint Antoine de Padoue, comme tu l'avais fait à la naissance d'Antoine, tu te souviens?

Étiennette toisa sa mère d'un air de défi.

— Je ne dis pas que le bébé à naître de Marie-Anne est une cause désespérée, mais saint Antoine de Padoue est tout de même le saint patron de la paroisse de Rivière-du-Loup, là où il nous a tous protégés des Iroquois à ta naissance. Disons que les nouveau-nés sont sa spécialité, surtout s'ils sont en danger de mort.

Comme Étiennette se rembrunissait, sa mère continua:

— Si je ne me trompe, n'a-t-elle pas perdu sa petite fille, l'an passé à pareille date, dix jours après sa naissance⁽⁷⁶⁾? J'ai pour mon dire que ta fille s'est épuisée à préparer cette réception. Tu n'aurais pas dû lui demander de se dépenser autant... Si tu veux mon avis, tu es trop exigeante avec tes filles. Trop, c'est parfois pire que pas assez, affirma Marguerite, peu rassurée.

Étiennette grimaça. Sa mère avait raison. Pour se donner bonne contenance, elle ajouta :

— En tout cas, sans l'aide de Marie-Anne et la générosité d'Esther, cette fête n'aurait pas été aussi grandiose, c'est certain.

Comme Émeline était près d'elle, Étiennette ajouta, en lui souriant tendrement :

— N'oublions pas qu'Émeline nous a été d'un grand secours aussi. Ce n'est pas pour rien que je lui ai demandé de m'aider.

— Mais, maman, j'ai surtout surveillé Marie-Amable. Vous n'avez pas voulu que je vous aide.

Étiennette parut gênée par cette vérité. Puis, elle interrogea Marie-Anne de La Vérendrye dès qu'elle le put.

— Je m'attendais à la présence de Margot et de sa mère. Ont-elles eu un empêchement? Je sais bien que je m'y suis pris un peu tardivement pour les inviter, mais je croyais...

— Bien sûr, tu n'as pas pu le savoir; je viens à peine de l'apprendre moi-même. Margot est maintenant veuve, enceinte de quatre mois, avec deux fils en bas âge... Son mari est décédé le 4 juillet dernier, emporté par une pleurésie... Imagine son désarroi ! Tu sais qu'elle en a déjà perdu quatre, et tout ça en huit ans de mariage ! François était pratiquement toujours soûl, et Margot ne s'est jamais plainte, jamais. Seulement, ma belle-sœur, Marie-Renée, s'était déjà rendu compte que le beau visage si princier de sa fille aînée avait été marqué de coups.

— Ce qui veut dire...

— François d'Youville avait le caractère bouillant et il s'emportait facilement, encore plus quand il s'était enivré.

— En tout cas, moi, il ne faudrait pas que mon mari me frappe, car il ne me toucherait plus jamais, foi d'Étiennette.

— Moi non plus. Par ailleurs, une femme n'a pas toujours le choix et elle doit obéissance à son mari.

— Tout de même. Ils auraient tous les droits, même de nous blesser, ou pire, de nous tuer s'ils sont en boisson ?

— Peut-être pas jusque-là... De toute façon, Margot est sans le sou. Elle vient d'annoncer la vente de son esclave, un Indien panis(77), ainsi que d'une vache et de son veau. Avec ces cent quatre-vingts livres, elle aura de quoi subsister un temps, pourvu qu'elle trouve acheteur !

Étiennette eut une réaction de surprise.

— Ce n'est pas un habitant de Berthier qui achèterait un esclave ! Et, si jamais Esther en avait envie, elle serait mieux de s'en dispenser. Nous ne sommes pas habitués à cela. Tout de même, ce sont des habitudes des gens de la ville, pas de la campagne !

Marie-Anne ne voulut pas prendre parti. Comprenant son silence, Étiennette continua :

— Sa belle-mère n'est-elle pas fortunée ?

— Certes, mais elle est avaricieuse. Pierre me disait que Margot avait dû confectionner elle-même sa robe de funérailles... Dans les circonstances, penses-tu qu'elle en avait le goût ? De plus, Margot a confié à ses oncles qu'elle se verrait obligée d'ouvrir un petit commerce pour joindre les deux bouts et régler les dettes de son défunt mari. Il faut qu'elle soit réellement mal prise !

— Si sa mère ne pouvait la lui payer, cette robe, pourquoi la famille de Varennes ne la lui a-t-elle pas offerte ?

— Margot n'accepterait jamais qu'on lui fasse l'aumône. Les dames de la confrérie de la Sainte-Famille ont voulu lui faire la charité. Imagine-toi qu'elle leur a répondu qu'elle pensait à donner tous ses biens aux pauvres de Montréal, une fois ses dettes réglées, et à devenir elle-même dame de la charité.

Étiennette restait pensive. Elle conclut :

— C'est une bien triste histoire, en effet. Le malheur conjugal me rappelle les amours compliquées de Cassandre. Au fait, as-tu eu de ses nouvelles ?

— Pas plus que toi. Charlotte Estèbe pourrait nous en donner. Lorsqu'elle sera seule, nous la questionnerons à ce sujet. Soyons aux aguets.

Étiennette sourit à l'initiative de Marie-Anne.

Comme c'est étrange; nous sommes restées aussi espiègles qu'auparavant !

Pendant que les hommes se préparaient à l'extérieur à se faire valoir au concours de tours de force, Antoine Latour arpentait l'allée de bosquets de l'entrée du manoir, songeur, les mains dans les poches de son pantalon. Il avait préféré se distancier de ses amis La Vérendrye, surtout de Boum, qu'il trouvait aussi fanfaron que son père. La vérité, aux yeux des invités, paraissait bien évidente. Aucun ne fut dupe du mutisme et de l'absence de joie de vivre du grand garçon s'accusant de la noyade de son frère.

L'explorateur La Vérendrye s'en était rendu compte dès le début de la réception et s'était bien promis d'aborder le jeune homme dès qu'il le pourrait. La Vérendrye estimait Antoine, son employé à la boulangerie, pour son sens des responsabilités et son ardeur à la tâche. Il savait qu'il avait en quelque sorte tué dans l'œuf le désir d'Antoine de quitter la rivière Bayonne et de voir du pays en lui refusant d'être de sa prochaine expédition avec ses fils.

Quelle ne fut pas la surprise d'Antoine de se voir interpellé par le grand homme ! Tout fanfaron et habitué au style hautain et guindé des militaires gradés et des courtisans, La Vérendrye savait parler aux gens du peuple, les «petites gens», comme il aimait les appeler, plutôt par boutade que par dérision.

— Antoine, je n'ai pas eu encore la chance de m'entretenir avec toi aujourd'hui. De fait, depuis deux ans, puisque je viens de revenir des Pays-d'en-Haut.

— Oui, ça fait longtemps, monsieur.

— Laissons ça: le protocole, « patron », « monsieur » et tout

le tralala. Nous ne sommes pas en France, ici ! Comment appelle-t-on les habitants de Berthier?

— Je ne sais pas, heu...

— Moi non plus, tu vois. Les habitants s'appellent surtout par leurs prénoms, n'est-ce pas? Comme Tancrède, Noé, exact? Or, le mien, c'est Pierre. Comme c'est aussi le prénom de ton père, pour éviter la confusion je te recommande de m'appeler La Vérendrye, mais à une condition...

— Laquelle ? interrogea Antoine, piqué par la curiosité.

Amusé de son effet, l'explorateur répondit :

— À la condition qu'il n'y ait que moi que tu puisses nommer comme tel. Appelle mes fils plutôt par leur prénom, comme Jean-Baptiste, Pierre Boumois ou Boum et Louis-Joseph, comme tu le fais déjà. La Vérendrye, c'est ma signature, tu comprends ça, n'est-ce pas?

— Bien entendu, La Vérendrye.

— Parfait. Maintenant, tu es prêt à écouter ce que je vais te proposer.

La Vérendrye entoura les épaules d'Antoine, comme son père l'avait fait au cours de la journée. Cette marque de considération le réconforta.

— Tu vois, ce n'est pas tout le monde qui est fait pour l'exploration, la traite de la fourrure ou même la trappe. Quel âge as-tu maintenant?

— J'aurai vingt ans dans un mois, le 25 août prochain.

— Si tu n'as pas encore trappé à ton âge, c'est parce que ton père ne te l'a jamais montré. C'est normal, c'est un forgeron et il ne quitte sa forge que pour visiter ses gisements de fer sur les rivières ferrugineuses, n'est-ce pas? L'accompagnes-tu?

— Oui, chaque automne.

— Aimes-tu ces moments privilégiés ?

— C'est ce que j'aime le mieux du travail du forgeron: le grand air. La fumée et la chaleur infernale m'indisposent.

— Je peux te comprendre, mon garçon. C'est comme moi quand, transi, je dois manger du gibier cru assaisonné de tripe de roches⁸⁹, parce que mes allumettes sont trempées et que le bois est trop mouillé pour allumer un feu en le frottant. Et ça m'arrive souvent, crois-moi ! Alors, je pense à mon ami le forgeron, qui travaille en sifflant près du feu et qui sait que sa femme lui servira de l'excellente cuisine pour le souper. Jour après jour, mois après mois, sauf à l'automne, quand il renifle l'air frais du lac Saint-Pierre et qu'il s'en remplit les poumons pour l'année. Alors là, je me dis que je n'ai pas choisi le bon métier.

— Alors, qu'est-ce qui vous pousse à faire ce métier d'explorateur et de marchand de fourrure ?

— Nous y voilà, Antoine. Ce métier, je l'ai dans le sang que m'ont transmis mon père et mon grand-père Boucher. Et tu ne peux pas aller à l'encontre de ça. Mes fils l'ont encore plus que moi, puisqu'ils ont aussi le sang des Dandonneau dans les veines. Un jour ou l'autre, ils iront vers l'ouest ou le sud, en descendant le Mississippi, et ils risqueront leur vie, si je n'ai pas veillé à mes devoirs de père responsable en les préparant convenablement. C'est ce que je veux faire dès que mes projets seront agréés par le gouverneur.

— J'aimerais voir d'autres contrées que la rivière Bayonne ou...

— L'île Dupas, c'est ça ? Tu te dis que le four à pain est presque aussi chaud que l'atmosphère de la forge et que tu n'y gagnerais rien au change ?

Comme Antoine restait silencieux, La Vérendrye reprit:

— J'ai une suggestion à te faire. Pour le moment, ça doit rester un secret entre nous. Je t'apprécie, tu le sais, et je te vois avec un brillant avenir.

Antoine sourit. Cette réaction enthousiasma La Vérendrye,

qui mit cartes sur table.

— D'abord, n'oublie surtout pas que c'est du sang de forgeron qui coule dans tes veines. Ton père est forgeron, ton grand-père Latour était forgeron et ton arrière-grand-père Pelletier l'était aussi. C'est difficile de l'avoir davantage. Par ailleurs, le monde moderne t'offre différentes possibilités d'exercer ton métier.

— Je sais. Je pourrais aussi être armurier, orfèvre, coutelier, vétérinaire⁽⁷⁸⁾, même tonnelier. On m'a dit qu'avec ma force, je pourrais facilement transporter les tonneaux.

— Tonnelier, tonnelier ! Ça ne sert qu'à préparer des barils de folle avoine des marais et de maïs cultivé, et à transporter des esturgeons et des poissons blancs salés pour les expéditions, ce métier-là ! s'emporta La Vérendrye.

Antoine le regardait, perplexe. Comprenant qu'il déroutait le jeune homme en dénigrant le métier de tonnelier, qu'il réduisait à la course des bois, alors qu'il tentait de le décourager de l'accompagner, l'explorateur se reprit.

— Tout ça est vrai, Antoine, mais, pour être armurier, il faut connaître le maniement des armes, s'être battu sur les champs de bataille et demeurer près d'une garnison. Y en a-t-il par ici ? Il y a à peine vingt fusils pour nous tous. Quant à l'orfèvrerie et à la serrurerie, ce sont des métiers pour les artisans des grandes villes comme Québec et Montréal. Il n'y a pas de bandits de grand chemin à Berthier, l'avenir n'est pas dans la serrure... En parlant de chemin, il n'est pas encore commencé et loin d'être fini, ce chemin du Roy. C'est audacieux de penser que le trajet de Québec à Montréal prendra seulement quatre jours avec treize ponts et trois bacs ! Les habitants du rang Petit-Bruno s'opposent déjà et, connaissant l'entêtement des habitants de la Grande-Côte de Berthier, rien ne sera terminé à temps ! Voici ce à quoi je veux en venir : j'aimerais que tu réfléchisses à l'idée de devenir maître fondeur dans la région des Trois-Rivières, plus précisément à la mine de fer du Cap-de-la-Madeleine.

— Maître fondeur de cloches ?

— D'habitude, oui, mais il y a aussi des haches, des couteaux, des outils de toutes sortes. Le sieur François Poulin de Fran-

cheville, un ami, est responsable de la production des forges du Saint-Maurice, et mon neveu par alliance, Ignace Gamelin, qui a épousé Louise de la Jemmerais, la fille de ma sœur Marie-Renée, est associé au projet. Ils n'hésiteront pas à te donner ta chance, si tu es d'accord. De plus, il y a ici un haut fonctionnaire important de Québec qui doit donner son aval au projet, Guillaume Estèbe. Or, il s'avère qu'il est redevable à mon ami Lestage. Par ailleurs, si tu veux lui être présenté à cet effet, pour le futur, ton père doit en être informé... Déjà, je me suis bien avancé sans sa permission... Penses-y et tu me feras signe tout à l'heure après les tours de force. À propos, si nous devons nous affronter, ne me laisse aucune chance, ça m'indisposerait.

— D'accord, La Vérendrye.

Ce dernier sourit.

Quand les concours de vitesse et de tours de force furent annoncés, les hommes de la fête se présentèrent pour s'inscrire. On retrouva les jeunes gens des familles Généreux, Charon-Ducharme, Piet dit Trempe, Baril, Boucher, Beaugrand-Champagne, Casaubon, Desrosiers, Lafrenière, Hénault, ainsi qu'Antoine Latour. Les marchands Jean-Baptiste Nepveu, Léonard Hervieux et Tancrède Fréchette étaient aussi du concours.

La course à pied permit de découvrir deux vainqueurs ex aequo, les jumeaux Martial et Vital Baril. À la proclamation de leur victoire, Charlotte Estèbe demanda à son mari :

— Ça ne te dit rien, ces noms-là? N'est-ce pas les jumeaux du docteur Rémi Baril, qui a acheté ta pratique médicale à Charlesbourg?

— Heu... peut-être.

— Il me semble, en tout cas. Je vais m'en informer auprès d'Étiennette Latour.

Elle s'approcha de celle-ci et lui demanda :

— À propos, est-ce possible que ces jumeaux Baril soient les fils de feu le docteur Rémi Baril ? Catherine, la fille de mon cousin, André Allard, devait épouser le docteur Baril et venir s'installer à Berthier. Vous vous souvenez ?

— Vous m’y faites penser... Je crois bien que oui. Ils sont encore célibataires et ils demeurent avec leur oncle Jean Baril. Ce dernier m’a déjà dit qu’il était du deuxième lit de son père, Mathurin. À leur âge, tout se tient.

— Ils ne se souviennent probablement pas de Catherine.

— Ils étaient bien trop jeunes. Ils sont de belles promesses. Tancrède les connaît bien. Ils demeurent à la Grande-Côte... À propos, auriez-vous d’autres nouvelles de la famille Allard ?

— Très peu, Étienne. La seule nouvelle de Charlesbourg provient de la famille de Jean, celui qui a hérité de la maison paternelle. Isa, sa femme, serait sur le point d’accoucher de son onzième enfant. Autrement, les frères de Catherine sont dans la construction et la rénovation d’églises.

Étienne restait sur sa faim. Elle se risqua à lui demander :

— Avez-vous eu des nouvelles de Cassandra ?

— Je m’attendais à ce que ce soit vous qui m’en donniez et je n’osais pas vous le demander... Ma dernière lettre de Cassandra remonte à deux ans ; depuis, plus rien.

Déçue, Étienne lui répondit :

— Elle ne m’a pas écrit... À moins que le courrier ne se soit perdu...

— Ou qu’elle n’en ait pas eu le temps, plutôt ! Elle m’a donné l’impression que sa vie n’était qu’un tourbillon de représentations artistiques, de réceptions mondaines et d’émotions. Son naturel, quoi ! J’y pense, Étienne, pourquoi ne lui écrivez-vous pas ? Vous savez écrire, n’est-ce pas ?

— Oui, j’ai appris à lire et à écrire à la mission de la seigneurie de Rivière-du-Loup. Vous avez raison... Je remets ça depuis si longtemps et c’est moi qui en souffre.

— Je suppose que Cassandra doit en souffrir autant que nous. La famille, les amis, c’est précieux...

Les premiers tours de force à la manière basque consistèrent à soulever de grosses pierres des champs et à lancer de gros cailloux. Ces épreuves de force brute ne demandaient pas de déplacement, de sorte que, peu importe leur âge, les plus vieux pouvaient y participer et même les remporter.

Françoise Casaubon défendit à son mari, le notaire, de s'inscrire au concours. Étiennette aurait bien aimé aussi empêcher le sien, mais leurs invités voulaient admirer la force légendaire de Pierre Latour Laforge. Étiennette craignait surtout de le voir déchirer son habit de noces, déjà trop ajusté.

Le processus d'élimination était simple. Il s'agissait de soulever une grosse roche à hauteur de la taille. Une autre, plus lourde, attendait le ou les vainqueurs de l'épreuve jusqu'à la proclamation du champion. On avait demandé aux participants de se mettre en ligne par ordre de grandeur. Le forgeron finissait la rangée, puisqu'il était le plus grand de tous, précédé de La Vérendrye. Constatant qu'Antoine venait de gagner le concours du lancer du poids, son père lui demanda de le rejoindre.

— Me voilà en train de rivaliser de force avec le légendaire homme fort. Dis-moi, Pierre, est-ce qu'Antoine t'a parlé de la proposition que je lui ai faite ?

À voir l'étonnement du forgeron, La Vérendrye supposa qu'il n'en avait pas été informé.

— C'est à propos des gisements de fer à ciel ouvert de la région des Trois-Rivières. Tu les connais bien, n'est-ce pas ?

Pierre Latour s'enflamma.

— Tu sais bien que j'alimente ma forge avec ce fer ! Jadis, c'est moi qui avais aidé le sieur Hameau, venu de Paris au nom du Roy en reconnaissance de la qualité du gisement au Cap-de-la-Madeleine. Même que le docteur Michel Sarrazin voulait se servir de l'eau du gisement pour en faire un remède. Sans parler de celui de Pointe-du-Lac. Dans le temps, avec le grand-père d'Étiennette, le forgeron des Trois-Rivières...

Comme son interlocuteur lui paraissait distrait, le forgeron continua :

— L'important gisement de Pointe-du-Lac... Tu en as certai-

nement entendu parler?

La Vérendrye reprit soudainement la conversation.

— Eh bien ! C'est ce que je voulais t'annoncer, Pierre. François Poulin de Francheville vient d'obtenir le brevet d'exploitation de la mine de fer pour vingt ans. Il fouillera le sous-sol du Cap-de-la-Madeleine à Yamachiche... Bien entendu, en dessous de ce qu'il verra à ciel ouvert.

Le forgeron n'en revenait pas de cette nouvelle. Tancrède et Antoine avaient déjà soulevé la roche avec succès, c'était le tour de La Vérendrye.

— Soulevons la roche d'abord et nous continuerons...

— Comme ça, je ne pourrai plus m'approvisionner sur les terres de nos habitants chaque automne ? demanda le forgeron, dépité.

La Vérendrye contraria encore plus le forgeron en continuant :

— Ah oui, pour ton garçon... J'ai demandé à Antoine s'il voulait devenir maître fondeur quand la nouvelle forge du Saint-Maurice sera opérationnelle. Comme il a le métier de forgeron dans le sang, ça lui ferait un bel avenir... Toi non plus, Pierre, tu ne seras pas en reste, tu verras... Je t'en parlerai tout à l'heure.

— Antoine ! Tu sais bien que j'ai besoin de lui pour remplacer Pierrot !

La Vérendrye ne put répondre à ce cri du coeur, car il était en train de soulever la roche. Il peina et rata son tour de force, à la déception de la petite foule. Seul Tancrède Fréchette avait réussi l'exploit jusqu'à présent.

Pour ne pas trop perdre la face, La Vérendrye salua son public et lui adressa un petit mot de remerciement.

— Je vous remercie tous de votre compréhension. J'aurais voulu faire mieux, mais que voulez-vous ! Un boulanger ne vaut pas un forgeron à ce jeu-là, dit-il, en saluant de la main Tancrède pour son exploit.

Pendant cet intermède, Pierre Latour réfléchissait en se faisant

du mauvais sang.

Qu'est-ce qui va m'arriver ? J'aurai bientôt soixante ans et Antoine est déjà sollicité pour travailler ailleurs. Je n'aurai jamais la force de travailler assez longtemps tout seul pour élever ma famille. En plus, Tancrede qui veut travailler à son compte...

Il n'avait pas vu Jean-Baptiste Nepveu se faufiler pour l'aborder discrètement.

— Monsieur Latour, permettez-moi de vous féliciter pour cette belle réception... Je sais que ce n'est pas le moment, mais le temps est venu du règlement de votre dette. Venez à Autray dans les prochains jours. Comme je vois que vos affaires se portent plutôt bien...

Quelques années plus tôt, afin de financer l'agrandissement des installations de sa forge de la Grande-Côte dont s'occupait son homme de confiance, Tancrede Fréchette, il avait fait un emprunt important auprès du marchand Nepveu, d'Autray. Comme il n'avait pas assez d'économies dans son bas de laine, à l'insu d'Étiennette. Le forgeron avait contracté un prêt usuraire. L'échéance du règlement de l'emprunt était maintenant dépassée.

Pierre Latour blêmit. Il entendit seulement la fin de la phrase du marchand, tant ce qu'il appréhendait le paniqua.

— Allez, les gens vous réclament. C'est à votre tour... Nous reparlerons de tout ça.

Pierre Latour s'amena au tertre où reposait la roche et se pencha pour la soulever. Tous les regards étaient fixés sur celui dont la force herculéenne était légendaire dans la région. Ébranlé par la nouvelle, Pierre Latour agrippa mal la roche, qui lui glissa des mains, et faillit l'échapper sous les regards incrédules des spectateurs.

— Oh!

Un plaisantin lui lança:

— Ce n'est pas de cette façon que les gens oseront dorénavant te surnommer Laforce !

Le forgeron grimaça. Étiennette eut un mauvais pressentiment et en fit part à sa fille Marie-Anne.

— Ça n'augure rien de bon. Tu le vois grimacer? Ça ne lui est jamais arrivé. Ça ne ressemble pas à ton père. Quelque chose le tracasse. J'ai peur!

Quand Pierre Latour commença à se redresser péniblement pour amener la roche à la hauteur de sa taille, une douleur intense lui déchira la poitrine, au point de le faire vaciller sur ses jambes. Il lâcha un cri rauque, laissa tomber la roche sur le sol et s'écroula à son tour en se tordant de douleur.

— Vierge Marie, il vient de faire une attaque, il va mourir! hurla Étienne, qui bondit aussitôt vers son mari. Vite, quelqu'un, venez l'aider !

L'assistance restait pétrifiée. Pierre de Lestage et Martin Casaubon s'approchèrent.

— Dieu soit loué, il n'est pas mort, il respire! Ça fait longtemps que je lui dis que manger du lard et trop forcer n'est pas bon pour son cœur !

— Vite, amenons-le au manoir et couchons-le sur notre lit. Allons chercher un médecin.

Personne ne répondit au seigneur, qui réalisa soudain que Berthier n'avait pas de docteur et que le seul à la ronde résidait à l'île Dupas. On transporta délicatement le malade au manoir sur un grabat de fortune. Quand Étienne réalisa que son mari reprenait ses esprits, elle avisa Pierre et Esther de continuer les réjouissances et de ne pas trop s'inquiéter.

Lorsque Pierre put lui sourire, elle lui dit, en lui caressant les cheveux :

— Tu nous as fait une de ces peurs, toi !

Le forgeron pinça les lèvres.

— C'est ce damné col de chemise qui m'a trop serré le cou ! J'ai eu l'impression d'avoir manqué de force... J'aurais pu le battre d'une seule main, Tancrède.

De retour à la maison, le soir venu, alors qu'Étiennette venait de coucher son bébé et de souffler la chandelle, son mari voulut se confier.

— Tu sais... c'est à cause de ce que La Vérendrye m'a dit concernant Antoine.

— Ont-ils eu quelque chose à lui reprocher à la boulangerie ? s'inquiéta Étiennette.

— Non, il lui a proposé de travailler comme forgeron aux Trois-Rivières, alors que j'ai besoin de lui à la forge, tu comprends, ça m'a énervé... Je ne peux pas me passer d'Antoine alors que Pierrot...

Prenant sur elle, Étiennette lui dit, avant de se retourner :

— Repose-toi. Demain, je questionnerai Antoine et nous en saurons davantage. Maintenant, c'est le temps de dormir.

Le lendemain matin, quand Antoine eut avoué à sa mère ce que La Vérendrye lui avait proposé, Étiennette bondit :

— Tu aurais pu faire mourir ton père !

Et fixant son fils d'un regard autoritaire, elle affirma :

— Ton père se fait vieux et il a besoin de toi à la forge. Il est grandement temps que nous ayons une discussion sérieuse concernant ton avenir. Bientôt, tu auras vingt ans et, à cet âge, tu devrais savoir ce que tu veux faire dans la vie ! Sache que ta place ici est plus importante que tu sembles le croire.

Se tournant vers son mari, Étiennette devint soupçonneuse.

— Tu m'as semblé bien affairé, hier soir...

— Que veux-tu dire, ma femme ? demanda Pierre, mal à l'aise.

— Je t'ai vu parler avec le marchand Nepveu, juste avant ton tour de force. Il n'a pas été question d'emprunt sans m'en parler, j'espère ! Parce qu'il a la réputation d'être rapace, tu sais, et je ne voudrais pas être obligée d'héberger un soldat pour payer tes dettes !

Le forgeron feignit l'étonnement.

— Voyons, Étiennette, je ne t'ai jamais rien caché, et je ne commencerai pas maintenant ! Il nous a félicités pour la belle réception. Autrement, que des banalités, en fait.

— Que ça ? questionna Étiennette, curieuse, comme d'habitude.

Pierre se rappela la rencontre qu'il avait eue quelques semaines auparavant avec son créancier.

— Comprenez-moi bien, monsieur Latour, il y a une limite à la patience. Vous devrez vous acquitter de votre importante dette sous peu, sinon je devrai prendre les moyens légaux qui s'imposent. Je sais que votre femme a hérité d'une terre à la Grande-Côte au fief Dorvilliers-Antaya. De droit, donc, cette terre appartient à son mari et il peut en disposer comme il l'entend. Afin qu'elle ne vous tienne pas rigueur de me l'avoir donnée en échange de la radiation de votre dette, je vous propose de la vendre à un de mes redevables de Verchères, qui me la rendra. Comme ça, hormis mon notaire de Montréal, personne ne se doutera de rien. Ce dernier fera l'omission d'indiquer le montant de la transaction dans le document qui vous sera remis, de telle sorte que votre femme ne connaîtra pas le prix de la vente, c'est-à-dire rien. Bien entendu, le notaire Casaubon sera en dehors de ça.

La voix étranglée par le choc, le forgeron ne put dire autre chose que :

— Et aussi le notaire de Lafosse, c'est le parrain d'Antoine...
Et le seigneur de Lestage...

— Ne vous inquiétez pas, la transaction sera effectuée par un notaire de Montréal, un ami. Quant à mon associé, Lestage, il n'en saura rien, je vous l'assure... Je pourrais tout au plus, pour un temps, vous accommoder en vous laissant habiter la maison comme locataire. Mais je dis bien pour quelque temps, car Louis Plouffe m'a demandé la même possibilité...

Pierre Latour décida de cacher une partie de la vérité à sa femme, de crainte de l'énerver.

— Il me disait qu'un de ses amis de Verchères envisageait de s'établir à la Grande-Côte et qu'il était prêt à mettre le prix fort pour acheter une terre à son goût... Je lui disais tout simplement que tu avais hérité d'une terre de ta famille et que c'était à toi de décider.

Étiennette rougit de fierté.

— Ce que j'aime de toi, Pierre, contrairement aux autres maris, c'est que tu me laisses la liberté de choix lorsqu'il est question d'affaires...

Soudainement, elle devint songeuse. Craintif, le forgeron se risqua à lui demander :

— Serais-tu en désaccord ?

— Nous la conservions pour nos vieux jours, cette terre.

— Justement, si nous vendions notre terre, c'est un notaire de Montréal qui rédigerait le contrat.

Étiennette se rappela soudainement que, vingt ans auparavant, elle avait dû refuser l'occasion de visiter Montréal avec ses amies Marie-Anne et Cassandre parce qu'elle était enceinte. Elle répondit de façon inspirée :

— Nous la vendrons si nous nous rendons à Montréal pour effectuer la transaction de vente. C'est ma condition. Depuis le temps que je veux connaître cette ville... J'irai prier à l'église Notre-Dame et visiter Margot avec Marie-Anne... Tu peux en informer le marchand Nepveu... J'ai hâte de me rendre à l'île aux Vaches pour demander à Marie-Anne de m'accompagner... Cette fois-ci, c'est moi qui irai et non pas Cassandre.

En pensant à son amie, Étiennette changea de sujet.

— As-tu remarqué que Pierre est beaucoup plus agréable en présence d'Esther qu'il ne l'était avec Cassandre ?

— Si tu le dis, répondit-il, ne voulant surtout pas risquer de froisser sa femme.

— As-tu une explication ?

Le forgeron se rendit compte qu'il devait se prononcer.

— Soit qu'il l'aime davantage, soit que leurs caractères sont plus compatibles.

Perplexe, Étiennette hasarda cette explication.

— Ou qu'elle lui donne l'impression qu'elle est plus soumise que ne l'était Cassandre. Est-ce possible ?

Percevant la discussion délicate, Pierre Latour Laforge préféra prendre ses distances.

— Tu connais tes amies mieux que je ne les connais moi-même.

— Suis-je assez soumise à ton goût ?

Il se gratta la tête, selon son habitude, quand la situation nécessitait une certaine réflexion, et répondit, face au regard inquisiteur de sa femme :

— Je n'aurais pas pu marier une femme plus d'adon !

Étiennette sourit. Cependant, elle restait songeuse.

Comme elle n'eut pas d'autre réponse de son mari, Étiennette conclut que c'était sa manière de décrire un couple heureux. Cette perspective la rassura.

Le soir venu, Étiennette se dit qu'elle avait négligé d'écrire à son amie Cassandre, rue du Bac.

Ça fait longtemps quelle n'a pas reçu de lettre de moi. De quoi lui faire faire une syncope.

La lettre à Cassandra

Août 1730

Étiennette était attablée, les avant-bras bien appuyés sur les planches de la table de la cuisine aux multiples usages devenue inégale avec le temps. Elle cherchait l'inspiration, les mots à dire à sa chère amie. Les quelques feuillets du papier rugueux et racorni lui rappelaient que l'on n'écrivait pas beaucoup dans la maison, hormis les enfants qui s'échinaient à apprendre l'alphabet sur leur ardoise d'écolier. L'encrier dans lequel trempait une plume d'oie, comme une sentinelle endormie en devoir, jetait son ombrage sur la table sous l'effet de la flamme vacillante de la chandelle de suif.

— Comment et par où devrais-je commencer? J'ai tellement à lui dire ! murmura-t-elle, comme pour se convaincre de l'importance de sa missive.

Puis, elle eut peur que son mari l'entende et jeta un regard vers la porte de la chambrette. Son ronflement la rassura. Elle poursuivit sa réflexion intérieurement :

Je ne devrais pas m'inquiéter ; il dort comme une bûche et il commence à être dur d'oreille. On n'est jamais assez prudent : même les murs ont des oreilles. Par ailleurs, je ne devrais pas me cacher de Pierre, d'autant plus que c'est lui qui m'a recommandé d'écrire à Cassandra. Ah... je saisi Je vais commencer par son nom et son adresse. Les lettres sur l'enveloppe sont toujours plus grosses. Comme ça, ma main deviendra plus sûre au fur et à mesure que j'écirai, et ce sera plus facile pour Cassandra de me lire. L'enveloppe. Où est l'enveloppe? Tiens, la voici; elle était sous le papier. Ouf! «Mademoiselle» ou «Madame»? C'est la question à se poser dans son cas... avec un adolescent! Je vais écrire «Mademoiselle», ça fait plus artiste de la scène ou femme de la haute société. Il ne faut pas que j'oublie quelle demeure dans l'hôtel particulier d'un comte.

Étiennette commença à écrire en lettres détachées sur l'enveloppe:

« Mademoiselle Cassandra Allard
 « Hôtel particulier du comte Joli-Cœur
 « Rue du Bac, Paris, France »

Puis, elle se mit à griffonner, après avoir calculé la quantité

d'encre qui rendrait son écriture lisible, sans imbiber le papier.

« Ma très chère et très bonne amie Cassandre. »

Non... C'est la vérité, mais ça ne se dit pas dans une lettre! Elle sait de toute façon que notre amitié est éternelle. «Ma chère Cassandre», c'est mieux ainsi.

Étiennette se dépêcha d'effacer le surplus avec un linge plutôt que de le rayer.

« Ma chère Cassandre,

« Comment vas-tu ? Et Quentin ?

«Tu te dis certainement que c'est une revenante qui t'écrit, et tu as raison. Je m'en veux de ne pas t'avoir donné de nouvelles depuis ton retour à Paris.

« Je me doute qu'il te tarde de savoir comment va ta filleule, Émeline, et combien d'enfants nous avons à la maison. Émeline est une petite fille plus qu'adorable, avec ses yeux bleu azur et ses petites fossettes, qui nous étonne de jour en jour et qui demande souvent des nouvelles de sa marraine. Deux autres enfants se sont ajoutés à la famille depuis ton départ. D'abord Joseph, qui aura cinq ans sous peu, et Marie-Amable, qui a maintenant six mois. Nous venons tout juste de fêter son baptême même si elle avait déjà été baptisée après sa naissance. Je te vois sourciller en pensant qu'il y a seulement ton amie Étiennette qui peut en décider ainsi. En fait, j'avais fait une promesse, sous le coup d'un immense chagrin, que j'ai peine encore à t'annoncer: la noyade de Pierrot, à la fin de janvier dernier.»

Des larmes jaillirent des yeux d'Étiennette. Le cœur bouleversé, elle se remémora les angoisses de ces événements dramatiques. Surtout, elle revit en pensée Cassandre avec Pierrot à peine âgé de deux ans, tout sourire, comme deux complices qui jouaient ensemble à attraper les grenouilles au bout du quai de la forge du fief Chicot. Le petit garçon, qui commençait à babiller ses premiers mots, l'appelait « Gazande » au plus grand plaisir de celle-ci, qui ne cessait de fredonner : « Au clair de la lune, mon ami Pierrot⁽⁷⁹⁾ » en le chatouillant, sous l'œil attendri d'Étiennette.

«Avec l'Anonyme mort-né, Pierrot aura été le second que j'aurai perdu. Pierre et moi sommes encore chavirés. Tu comprends, les parents ne se remettent jamais vraiment de la perte de leurs enfants... Mais il nous en reste dix, bien vivants, trois garçons et sept filles.»

Le souvenir du deuil pénible de ses deux enfants donna des

chaleurs à Étienne. Elle soupira de désillusion et continua.

« Tu te souviens de ma fille Marie-Anne, la filleule de notre amie Marie-Anne Dandonneau ? Elle a maintenant vingt-trois ans et a épousé le fils Généreux, un chef de la milice lui aussi. Elle sera maman pour la troisième fois⁽⁸⁰⁾ dans quelques jours. Comme l'an passé elle a perdu sa petite Marie-Madeleine dix jours après sa naissance, espérons que tout se passera bien cette fois-ci. Marie-Françoise, mon autre fille, qui a quinze ans, m'assiste comme ménagère à la maison, et je prie le Ciel pour que le jeune Charron Ducharme, qui rôde autour, ne lui fasse pas trop les yeux doux avant le temps. Rien ne presse, mais, comme sa sœur Marie-Anne, son modèle, forme un bon couple avec son mari, elle l'envie secrètement, bien entendu. Tu comprends, je ne peux pas la blâmer, je me suis mariée avant d'avoir eu mes dix-sept ans...

« Pour ce qui est des jumelles Louise et Angélique, leur caractère est complètement à l'opposé. De nature rebelle, Louise me donne du fil à retordre, tandis qu'Angélique est la douceur même. Inutile de te mentionner qu'elles se chamaillent constamment. Quant à ta filleule Émeline, c'est un amour. Une mère ne doit pas avoir d'enfant préféré, mais celle-là fait pencher la balance en sa faveur. Tu devrais voir ses yeux qui cherchent à comprendre... et elle est toujours prête à aider ! »

Étienne avait le goût d'écrire: «Et toi, es-tu enfin mariée?» Mais elle trouvait la question de mauvais goût à cette étape de la rédaction de la lettre. *Je vais lui parler d'Antoine. Après tout, je l'ai impérieusement empêchée d'être sa véritable marraine pour faire à ma tête.*

« Notre regretté Pierrot était la relève de Pierre à la forge. Mon mari approche la soixantaine et il n'y a qu'Antoine pour le remplacer. Or, il ne nous paraît pas certain de cet avenir et il fête ses vingt ans aujourd'hui. Tu te souviens, tu l'avais prénommé Placide, comme marraine d'ondoiement? Si tu savais comme il est beau garçon ! Grand et fort, comme son père, et mince comme moi. Il a un tempérament de poète et c'est là certainement ton influence lointaine. Il ne me le dit pas, mais je pense que Pierre se désillonne sur le désir d'Antoine de le remplacer à la forge. Je ne peux pas le blâmer, j'ai toujours martelé l'idée à Antoine qu'il deviendrait notaire comme son parrain, le notaire Puypéroux de Lafosse. »

Étienne prit quelques instants de réflexion pour soupeser son dernier propos. Comme pour se convaincre de nouveau, elle

opina de la tête et retrempa la plume d'oie dans l'encrier.

« Comme l'étude du notaire Normandin est à vendre à l'île Dupas, nous pensions, Pierre et moi, que l'occasion était idéale. La mort de Pierrot a bouleversé les plans de mon mari, et Antoine se referme sur lui-même. Puisque le fait d'avoir travaillé à la boulangerie des La Vérendrye à l'île Dupas lui a permis de se faire apprécier là-bas, il rêve maintenant d'explorer l'Ouest avec les fils de Marie-Anne... Je te vois sursauter, n'est-ce pas? Voilà que ses garçons parlent d'accompagner leur père dans l'Ouest ! » Étienne se surprit à sourire. Cette impression lui fit grand bien et la soulagea de la tension causée par le tourbillon des événements de l'année. Elle prit le canif sur la table et effila la plume. Après avoir constaté qu'elle avait la quantité d'encre suffisante, elle continua. ,

« Notre amie Marie-Anne demeure maintenant à Boucherville. Elle est mère de quatre garçons et de deux filles; je l'ai accouchée en tant que sage-femme. Pauvre Marie-Anne ! Elle qui a été si patiente à l'attendre pendant cinq ans avant d'être réellement mariée — tu comprends ce que je veux dire —, voilà que La Vérendrye a déjà quitté la maison pour le commerce de la fourrure depuis trois ans, et qu'il projette d'amener ses fils dans l'Ouest, l'an prochain ! Quand un mari a la bougeotte avant son mariage, tôt ou tard, après, il récidivera ; c'est mon dire. Heureusement qu'il a refusé à Antoine de l'accompagner, car j'en serais morte de chagrin, surtout après le décès de Pierrot. Et, aussi, le commerce de la fourrure peut tuer son homme ! »

Étienne pensa à Pierre Hénault Canada, son amoureux secret d'adolescence pour lequel elle avait ravivé sa flamme, plus tard, devenue mère de famille, et qui était mort à Michillimakinac.

«Voilà pour les nouvelles de Berthier. Que te dire de plus, sinon que nous attendons, pour l'an prochain, l'arrivée d'un nouvel intendant, un certain Gilles Hocquart, qui remplacera Claude-Thomas Dupuy. Ah oui, une nouvelle qui te fera plaisir: le chant à table est devenu le passe-temps favori de tous les Canadiens, soldats, marchands ou habitants ! *Trois beaux canards, À la claire fontaine, Trois cavaliers fort bien montés, La belle rose du rosier blanc* et bien d'autres chansons s'entendent au moment des repas, lorsque les fenêtres sont ouvertes à la belle saison. Le gouverneur Beauharnois de La Boische a tout fait pour inciter les colons à chanter lors des célébrations en l'honneur de la naissance du dauphin Louis-Ferdinand. Voilà ton héritage à la

patrie, Cassandre !

«Et toi, où en est ta vie sentimentale? Cette question me brûle les lèvres depuis le moment où j'ai commencé à écrire cette lettre. Tu te souviens d'Étiennette la curieuse, n'est-ce pas? Nous réserves-tu de belles surprises? Et ton fils Quentin? Te ressemble-t-il toujours autant? Comment vont la comtesse et le comte Joli-Cœur?

« Donc, nous espérons que tu pourras effectuer encore une fois la traversée et nous revenir pour toujours. Tu n'as plus à t'inquiéter de la grogne de Monseigneur de Saint-Vallier ; il est mort il y a trois ans. Comme tu vois, j'aime toujours te taquiner, tout comme autrefois !

« Lorsque des amies en sont rendues à de tels propos, c'est qu'il tarde qu'elles se les disent de vive voix. Alors, j'espère que nous nous reverrons sous peu. Tu vois, j'ai vieilli, mais je n'ai pas vraiment changé. À part quelques cheveux gris qui ont fait leur apparition, je suis toujours la même grande brunette.

« Tu es la bienvenue à la rivière Bayonne.

«Ton amie qui t'embrasse bien fort et qui attend de tes nouvelles,

«Étiennette Latour»

Étiennette avait pris soin d'écrire son nom et son adresse à l'endroit réservé à l'expéditeur.

Voilà, c'est fait. J'espère de tout mon cœur que cette lettre se rendra aussi vite que possible et que Cassandre pourra me répondre. Si elle m'imité, ça risque d'être long.

Elle souffla une dernière fois sur l'encre afin qu'elle soit bien sèche et cacheta la lettre pour plus de discrétion.

Une fois sa missive prête pour son long périple, Étiennette apporta la chandelle qui achevait de se consumer dans sa chambre. Satisfaite de savoir que Marie-Amable dormait comme un chérubin dans son ber, elle se déshabilla rapidement, enfila sa robe de nuit et s'allongea près de son mari. Réalisant que ce dernier dormait profondément, elle le darda d'un coup de coude dans les côtes. Il grogna et dévisagea l'intruse qui dérangeait son sommeil de manière brutale.

Lorsqu'il se rendit compte que son épouse venait de relever sa robe de nuit et qu'elle s'offrait à l'ardeur de sa concupiscence, il cessa de rechigner. D'un mouvement leste des reins pour ses

soixante ans, il se projeta sur le corps nu de sa femme et commença à la caresser.

Chapitre XXIII

L'avenir d'Antoine

Étiennette et son mari étaient en train de parler de l'avenir d'Antoine et des possibilités que l'industrie du fer offrait aux jeunes gens des environs des Trois-Rivières.

— C'est toi qui devrais en parler à Antoine. Après tout, tu es son père et ta voix porte davantage que la mienne. Comme à la forge, vous êtes trop occupés...

C'est en ces termes qu'Étiennette fit part à Pierre Latour Laforge de son inquiétude concernant le peu de motivation de son fils Antoine à prendre la relève de son père.

— Hum ! Tu as sans doute raison. Ce soir, après souper, je vais lui parler. Je veux cependant que tu sois présente.

— Si c'est ce que tu veux, je serai là. Mais je me ferai discrète, bien entendu. Ce sera une discussion entre hommes.

Étiennette n'allait surtout pas refuser la possibilité d'assister à cette discussion cruciale concernant l'avenir de Ti-Mousse et de tenter de prêter main-forte à son mari, si la rencontre ne tournait pas à son goût. Elle ajouta :

— À moins que tu veuilles l'entretenir de cette possibilité d'aller à Boston. Il n'est ni un explorateur ni un interprète. Mais... on ne sait jamais ce qui pourrait lui arriver. Il pourrait faire carrière ailleurs dans l'industrie du fer, comme Cassandre Allard l'a fait au théâtre et à l'opéra.

Pierre regarda sa femme, perplexe. Il la savait admirative de sa grande amie Cassandra. Il se demandait toutefois comment elle pouvait associer le métier de forgeron à une carrière artistique.

— Oh ! Il n'y a aucune crainte ! L'offre du sieur Poulin de Francheville s'adressait à moi, un forgeron d'expérience qui a déjà accompagné des scientifiques comme le sieur Hameau de Paris et le docteur Sarrazin de Québec.

Étiennette dévisagea son mari, qui semblait s'enorgueillir de ses succès comme forgeron. Elle décida de lui rabaisser le caquet.

— Tu n'as jamais accompagné le docteur Sarrazin, monsieur le forgeron de génie. Ce n'était qu'à l'étape de projet. L'épidémie de la fièvre de Siam a tout arrêté, je m'en souviens bien. D'ailleurs, tu ne parles pas anglais. Comment veux-tu comprendre et te faire comprendre en Nouvelle-Angleterre ?

Vexé, le forgeron répondit spontanément, contrairement à son habitude :

— Il y a des gens qui parlent français au Massa... Massa... chuets, quelque chose comme ça.

— C'est bien ce que je disais, tu ne parles pas anglais, tandis qu'Antoine le parle assez bien.

Pierre Latour Laforge se mit à ricaner.

— Antoine parle anglais ? De quelle manière a-t-il appris cette langue ? A t'entendre, ce n'est pas avec moi à la forge ! Serait-ce à la boulangerie de l'île Dupas ? Je te fais remarquer que je n'ai pas de clients anglais à la forge du fief Chicot, puisque ce sont tous des habitants de l'île Dupas, alors...

— Tu as oublié qu'Antoine a passé ses étés à faire des petits travaux au manoir seigneurial et qu'Esther lui parlait toujours en anglais. Elle me disait que la connaissance d'une autre langue ne pouvait que lui assurer un meilleur avenir.

Soucieux, le forgeron fronça les sourcils.

— Il me semblait que tu ne voulais pas les voisiner, ces Anglais.

— Moi, non, mais Antoine, c'est dans son caractère d'être original. J'ai toujours su qu'il était différent des autres. N'oublie pas qu'il a été ondoyé, que son parrain est notaire et qu'il se prénom-mait Placide. Parler anglais ne pourrait que l'aider s'il devenait marchand.

— Tu vois bien grand pour notre Antoine, Étiennette! D'abord, aller à Boston et, maintenant, devenir marchand. Tout ça parce que sa mère lui a fait apprendre l'anglais ! Hier, tu voulais que je rachète pour lui l'étude du notaire Normandin. Tu oublies que j'ai besoin de lui à la forge ; ça, c'est prioritaire depuis...

Comme Pierre Latour allait ressasser des souvenirs douloureux, Étiennette s'empessa d'éviter cette souffrance.

— N'est-ce pas toi qui avais aussi des idées de grandeur quand nous nous sommes installés ici, à la rivière Bayonne? Tu voulais rayonner comme maréchal-ferrant jusqu'à la paroisse de Saint-Sulpice et installer des forges un peu partout dans le canton, ne l'oublie pas ! Antoine est ton fils et c'est la responsabilité de sa mère de l'aider à entrevoir le meilleur avenir possible pour lui.

Pierre réfléchissait tout en mâchouillant sa pipe.

— De toute façon, j'ai recommandé, à ma place, mon forgeron du fief Chicot, Jean-Baptiste Labrèche, et un ami, le forgeron-taillandier Christophe Jamson, dit Lapalme, au sieur Poulin de Francheville, par l'intermédiaire de Guillaume Estèbe. Il va le considérer parce qu'il était aussi un ami de Thomas Frérot, le père de Charlotte, du temps qu'il était le seigneur de Rivière-du-Loup. Quant à Antoine, il a beau parler anglais, ce n'est qu'un apprenti forgeron. Il a encore des croûtes à manger, notre p'tit gars. De plus, ça pourrait lui donner le goût de l'aventure, alors que tu crains toujours son désir d'aller dans l'Ouest, je te le rappelle. Boston au sud, Détroit à l'ouest, c'est toujours le même goût de l'aventure.

Un ange passa. Les époux se rappelèrent chacun de leur côté le souvenir empoisonné de Pierre Hénault Canada dans leur vie conjugale.

— C'est vrai que tu as déjà été à Michillimakinac... À propos, je viens d'avoir une idée concernant l'avenir d'Antoine.

— Laquelle ?

— Pour le retenir par ici, cherchons-lui une femme. Il fallait y penser !

— Que veux-tu dire ? Voudrais-tu le marier ? demanda Latour, de plus en plus curieux.

— Non, mais l'intéresser aux filles. Depuis la mort de son frère, Antoine n'en parle plus.

— C'est vrai, ce que tu dis là, Étiennette. Aurais-tu une fille du voisinage à lui présenter ?

— Peut-être pas du voisinage, mais c'est tout comme.

— Tu m'intrigues. Mais pas trop loin, car il va prendre la poudre d'escampette.

— Ça ne risque pas d'arriver. Au contraire, ça va peut-être t'arranger.

— Je te rappelle que le dernier mariage que tu as voulu arranger n'a pas encore eu lieu. Celui de Tancrède.

Étiennette ne voulait pas débattre de cette situation avec son mari. L'avenir d'Antoine la préoccupait davantage.

— Monique Ducharme, la future madame Tancrède Fréchette, m'a parlé d'un nouveau client, qui voudrait s'établir à la Grande-Côte. Il s'agit de Louis Plouffe, de Verchères. Sa femme, Marie Truchon-Léveillé, est originaire d'Autray. Leur fille de quinze ans, Marie-Louise, pourrait intéresser Antoine si on la lui présentait.

Pierre Latour Laforge sursauta.

— Louis Plouffe de Verchères ?

— Tu le connais ?

— Pas vraiment. Tancrède m'a parlé d'un nouveau client qui résidait à Verchères et qui voudrait venir par ici, mais sans plus, répondit-il, agacé.

— Ça doit être lui. Mais comment faire pour que cette Marie-Louise Plouffe et Antoine fassent connaissance?

Étiennette réfléchissait. Soudain, un sourire vint aux lèvres du forgeron.

— J'y pense... Antoine demeurera chez Monique et Tancrède à la forge. Tout s'arrange donc ! conclut-il, satisfait.

Pierre n'avait pas mis sciemment Étiennette au courant qu'ils devaient vendre leur terre à Louis Plouffe et que ce dernier aurait, lui aussi, à rembourser l'argent au marchand et à oublier pour longtemps son projet de s'établir à Berthier. Or, Jean-Baptiste Nepveu avait proposé leur petite maison en location aux deux familles, soit les Latour et les Plouffe. En laissant la maison à Louis Plouffe, Pierre se dit que les deux jeunes gens pourraient se voisiner et se fréquenter, pourvu qu'Antoine puisse demeurer à la Grande-Côte.

Tout se tient, désormais. Antoine travaillera avec Tancrède comme forgeron à la Grande-Côte. Il aura Louis Plouffe comme client; je m'arrangerai bien avec Tancrède pour qu'ils se rencontrent. La jeune Marie-Louise tiendra la maison, alors qu'Antoine logera chez Monique et Tancrède. Étiennette sera heureuse de tout ça et je n'aurai pas à lui mentionner mes dettes à Nepveu. Quant à Plouffe, comme il sera dans la même situation gênante que moi, il ne dira rien. Tout s'arrange.

— Non, rien ne s'arrange, Pierre Latour. Antoine ne restera pas dans la maison du péché. À voir la situation conjugale équivoque de Monique et Tancrède, des plans pour qu'il veuille en faire autant à son tour. D'ailleurs, qui te dit que la mère de Marie-Louise, si elle est sensée, va permettre à sa fille de quinze ans de quitter la maison familiale comme ça ?

— Puisque je te dis que Louis Plouffe va s'installer à la Grande-Côte. Tu sais bien que c'est en se côtoyant que les jeunes gens apprennent à se connaître. Prends-moi comme exemple. Comme ton oncle, je t'ai prise sur mes genoux quand tu étais bébé.

— Ne mêle pas notre situation à ça. Je veux préparer l'avenir d'Antoine, mais pas de cette façon. Il y a moyen de fréquenter une jeune fille convenablement sans l'amener sur la voie du péché.

— Monique et Tancrede, eux? C'est semblable à l'histoire de Cassandre Allard et de Pierre de Lestage.

Réalisant sa bévue, Pierre ajouta aussitôt, pour faire amende honorable:

— Tu as raison. Leur concubinage a probablement quelque chose à voir avec la baisse de nos affaires. Les gens ne sont pas dupes de leur libertinage, je le sais !

Mais il venait quand même de commettre un impair fâcheux, et Étienne le fusilla du regard. Elle préféra cependant en rester là.

— Pauvre Monique ! Heureusement qu'ils n'ont pas d'enfants illégitimes comme...

Le forgeron eut un regard mauvais à l'endroit de sa femme. Elle se reprit aussitôt.

— Je voulais dire comme des Sauvages dont les parents n'ont pas été mariés en bons catholiques comme nous... En tout cas, Antoine a encore le temps, il ne la connaît même pas, cette Marie-Louise Plouffe. Mais s'il assiste Tancrede, Antoine ne travaillera plus avec toi. Ça ne t'arrangera pas.

Pierre Latour n'avait pas été aussi loin dans sa réflexion. Il voulait tellement dissuader Antoine d'aller au loin qu'il n'avait pas pensé que la Grande-Côte était quand même assez éloignée de la maison de la rivière Bayonne. Qui plus est, si Antoine lorgnait du côté de Verchères, ça l'éloignerait encore plus de la maison.

Il se gratta la tête, comme il en avait l'habitude lorsque ses réflexions paraissaient sans issue.

— Ouais, tu as raison, ma femme. Le problème reste entier. Le mieux serait qu'Antoine finisse ses jours en travaillant ici comme forgeron, et qu'il devienne un vieux garçon comme Abondius Sylvestre.

Étiennette trépigna de colère à cette remarque.

— Comme Abondius Sylvestre? Tu n'y penses pas! Beau comme il est, Antoine, et parlant anglais en plus ! N'est-ce pas toi qui voulais installer tes fils dans une entreprise familiale florissante? Déjà que Tancrède parle de voler de ses propres ailes en courtisant ta clientèle !

Le forgeron en oublia de rallumer sa pipe qui venait de s'éteindre. Désespéré, il demanda humblement à Étiennette :

— Tu viens de me perdre avec tes suppositions et tes objections. Il ne m'est plus possible de démêler tout ça. Tu as la réputation d'être une bonne marieuse, toi. Que me recommandes-tu de lui proposer?

Fière de son coup, le visage d'Étiennette devint radieux.

— Je sais ce que nous allons lui proposer.

— Dis vite.

— C'est simple. La moitié du temps à la forge de la Grande-Côte, chez Agnès et Charles, l'autre moitié, ici, si tu es capable de suffire de cette manière. L'important, c'est de lui permettre de faire sa cour convenablement. S'il est amoureux, il en aimera d'autant plus son travail et ça le retiendra à Berthier. Viendra un temps où Louis Plouffe déménagera sa famille par ici.

— Comment peux-tu dire ça ?

— La connaissance des gens, Pierre. Vois-tu, Louis Plouffe n'achètera pas notre terre et notre petite maison pour la revendre aussitôt, pas au prix que nous allons lui demander. Il ne ferait pas assez de profits. À notre prix, il restera longtemps à la Grande-Côte, crois-moi.

Pierre se sentit subitement mal à l'aise. Il craignait que le marchand Nepveu s'y oppose et qu'il révèle ses dettes à sa femme.

— Pas trop, Étiennette. Louis Plouffe ne doit être ni si stupide ni assez riche pour payer une somme indue. Il faut être raisonnable. Arrangeons-nous pour qu'il s'établisse, au moins, pour qu'Antoine fréquente sa fille. Sinon...

Ce fut au tour d'Étiennette de trouver la recommandation de son mari sensée.

— C'est juste. Un prix raisonnable pour qu'il l'achète, et pas trop bas pour qu'il ne la revende pas avec profit au premier offrant. Bien. Maintenant, quel est le prix que nous devrions demander ? Martin pourrait nous conseiller... Les notaires s'y connaissent en ce domaine. À la première occasion, nous irons le voir. Il ne faudrait pas tarder.

Pierre avait des sueurs. Il sentait la situation critique. Il fallait qu'il intervienne vite et de la meilleure façon possible.

— Laisse, je vais me débrouiller avec ça. Les affaires reviennent aux hommes, tu le sais. C'est la loi. Martin est maintenant un vieux notaire dépassé. Le prix qu'il pourrait me recommander ne serait sans doute plus conforme à la réalité du marché actuel.

— Je te préviens, ne me fais surtout pas rater mon voyage à Montréal, car je ne te le pardonnerai jamais! Compris? Fixe le bon prix et qu'on la vende, cette terre.

Le forgeron saisit la balle au bond.

— Justement, à la réception d'Émeline, le marchand Jean-Baptiste Nepveu me parlait de son expertise dans l'achat et la vente de terres et de maisons. C'est un marchand prospère, il doit s'y connaître.

— Fais comme tu veux, demande-le-lui. Après tout, c'est toi, le maître de la maison. C'est la loi qui le stipule ! conclut-elle en simulant l'indifférence par un haussement d'épaules.

Le soir venu, après le souper, alors qu'Étiennette rapprochait le bougeoir près de la pile de vêtements à raccommoder, Pierre Latour Laforge invita Antoine à fumer la pipe sur le perron. Étiennette prit bien soin de sourire à son fils pour le rassurer et de demander aux autres enfants de laisser leur père discuter tranquillement avec lui. Père et fils se dirigèrent donc à l'extérieur et s'assirent sur les chaises droites, l'un à côté de l'autre. Le forgeron sortit sa blague à tabac et offrit à son fils de bourrer sa pipe.

— Tiens, le tabac vient de la terre sablonneuse le long du petit bois d'Autray. C'est le marchand Nepveu qui m'en a fait

cadeau lors de la réception d'Émeline. Goûtes-y et tu m'en diras des nouvelles. Je l'ai aussi en chique, si tu préfères.

Le forgeron commença par mordre dans une chique et éjecta aussitôt de sa bouche un long filet de salive noircie destinée au crachoir. Mais le crachat manqua sa cible et alla plutôt se répandre sur le perron. Voyant sa maladresse, le père voulut affirmer son autorité en élevant la voix.

— Mon fils, ce soir, il faut parler sérieusement, entre hommes. Il y a des sujets importants qui concernent ton avenir et je m'attends à ce que tu me dises la vérité.

S'il avait souhaité s'exprimer sur le ton de la confiance, il rata son introduction et apeura plutôt son fils, déjà trop taciturne à son goût. Antoine, qui avait choisi de fumer une pipée, se leva prestement et rentra dans la maison, sous le regard surpris de son père. Après être allé récupérer un tison dans l'âtre, il revint, non sans avoir lancé un regard inquiet à sa mère. Cette dernière, comprenant l'urgence de sa présence, se dépêcha de prendre son châle et la veste de son mari. Puis, elle sortit et s'adressa à celui-ci :

— Comme la soirée s'annonce fraîche, j'ai pensé t'amener ta veste de laine.

Elle la remit à son mari, qui n'attendait que son départ pour continuer la conversation.

— Vois-tu, fiston, il s'agit de ton avenir et non du mien. À mon âge... Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

Antoine fit oui de la tête.

— Parfait. Depuis la mort de ton frère, plus rien n'est pareil à la forge. Pierrot était bien vaillant, même s'il ne le paraissait pas toujours, et je comptais sur lui pour me remplacer dans mes vieux jours, pas si éloignés... Je veux savoir si tu as l'intention de le remplacer. .. Maintenant, ça me rassurerait que tu me le dises.

Le forgeron tira une bouffée de sa pipe en attendant la réponse de son fils. Comme elle se faisait attendre, il se leva de sa chaise afin d'ajuster sa veste. En réalité, cet interrogatoire le rendait inconfortable et il ne savait plus quelle position prendre pour se donner une contenance. Étienne, qui lorgnait vers la fenêtre, aperçut son mari debout. Elle se dépêcha de sortir et de demander :

— Quelque chose qui ne va pas, mon mari? Et toi, Antoine?

Le forgeron savait bien qu'Étiennette la curieuse désirait se mêler de l'entretien et, comme il ne savait plus trop quoi dire à son fils, il profita de la présence de cette dernière pour l'inviter à rester avec eux.

— Comme Antoine allait me parler de son avenir, j'aime autant que tu l'apprennes en même temps que moi. Après tout, tu es sa mère.

Cette dernière n'en attendait pas tant. Elle pointa le menton vers son fils en guise d'interrogation. Ce dernier s'exécuta.

— J'aurais bien aimé aller dans l'Ouest, mais monsieur de La Vérendrye ne veut pas que je l'accompagne... J'aimerais travailler à la construction du chemin du Roy quand le temps sera venu...

Étiennette regarda son mari. Il comprit qu'il devait donner son point de vue.

— Ça ne sera pas pour demain, mon gars⁽⁸¹⁾. Et puis, le métier de cantonnier n'est pas de tout repos. En attendant...

— Le seigneur de Berthier a plein de projets de construction : moulin à scie, moulin à farine. Le travail d'ouvrier à la construction du manoir est bien payé.

— Mais c'est saisonnier ! gémit le forgeron.

— Alors, j'aimerais cultiver le chanvre et le lin, et élever des animaux, comme un vrai habitant ! s'écria Antoine, exaspéré par les commentaires de son père.

Ce dernier haussa les sourcils.

— Le chanvre et le lin, dis-tu?

Croyant qu'il venait de piquer vraiment la curiosité de son père, Antoine renchérit.

— Maman pourrait même tisser des catalognes et fabriquer des tapis.

La suggestion déplut au forgeron.

— Ta mère a déjà assez de sa besogne comme ça. Si tu veux collaborer avec elle, aide-la à étendre le linge au-dessus du feu.

Pour faire sa lessive, Étiennette avait pris l'habitude, avec ses filles, d'installer leur cuve sur les braises du petit feu de la forge, celui qui servait aux petits ouvrages. Ça leur évitait d'activer constamment le feu. La vapeur et la buée redonnaient sa forme au linge et leur évitaient la longue corvée du repassage. Pour sécher le linge, elles l'étendaient sur une série de cordes à travers la forge. Le spectacle de la lingerie féminine alimentait les commentaires des clients, dont certains ne s'étaient pas gênés pour donner leur appréciation des rondeurs d'Étiennette.

Si Pierre Latour avait choisi son épouse en fonction de sa sveltesse, l'opulence de sa poitrine était discutable. Justement, quelques clients mal éduqués ne se gênaient pas pour en discuter entre eux, à mots couverts, au grand dam du forgeron.

Voyant qu'il n'aurait pas le dernier mot avec son père, Antoine tenta le tout pour le tout.

— C'est possible aussi de cultiver du tabac dans le jardin. Antoine Desrosiers le fait bien. Si vous le vouliez, nous pourrions même essayer d'en planter plus grand dans la pinière, là où la terre est plus sablonneuse. Ça nous éviterait de l'acheter à gros prix de la Nouvelle-Angleterre et nous pourrions le faire sécher à la forge. Avec la chaleur qu'il y fait !

Étiennette surprit le rictus de mécontentement de son mari, qui se mit à mordiller le tuyau de sa pipe.

— Laisse le tabac aux Anglais ; tu ne vivras pas de ça, par ici. Il n'y aura pas grand-chose qui poussera dans le sable de la pinède ! Des feuilles de tabac en plus du linge de corps féminin à sécher... C'est une boutique de forge ici, pas un magasin d'articles de traite où les gens viennent faire leurs emplettes ! Autant commencer à brasser de la bière, pour profiter du feu de la forge !

Devant le peu de compréhension de son père, Antoine se renfrogna. Comprenant qu'elle devait intervenir, Étiennette prit le relais.

— Pourquoi ne te ferais-tu pas notaire comme ton par-

rain? Ton père pourrait acheter l'étude du notaire Normandin et tu t'installerais à l'île Dupas. Tu sais sans doute qu'il y a fait de bonnes affaires. Et plus tard, qui sait, le notaire de Lafosse pourrait te faire héritier de son étude ou te la vendre à un bon prix? Et pourquoi pas celle du notaire Casaubon aussi? T'installer le long de la rivière Bayonne, y as-tu pensé? je vois déjà ta pancarte aux églises de Maskinongé, de l'île Dupas et de Berthier... Que nous serions fiers d'avoir un fils notaire !

Étiennette s'était enflammée. Elle se rappela soudain son désir, en demandant le notaire Puypéroux de Lafosse comme parrain d'Antoine, d'en faire aussi un notaire. Elle avait évidemment oublié que Pierre Hénault Canada avait d'abord été son premier choix.

Pierre Latour Laforge, pour sa part, ne pensait qu'à la somme qu'il aurait à déboursier pour l'achat d'autant d'études notariales et qu'il devrait encore emprunter. La perspective de faire affaire encore avec le rapace Jean-Baptiste Nepveu le troublait. Mais Antoine répondit :

— Ah non, pas notaire, je ne me vois pas assis toute la journée, les coudes sur un bureau, à écrire, enfermé constamment, sans bouger! D'ailleurs, à l'école, je n'ai jamais aimé l'écriture, ça m'ennuyait. Ce n'est pas un travail pour un vrai homme.

Antoine avait suffisamment vu d'études de notaire pour avoir pu se faire une idée. Celle du notaire Casaubon, où il allait souvent jouer avec Alexis, et celle de son parrain à Maskinongé. De plus, avec son père, il était allé rendre visite au notaire Normandin, à l'île Dupas.

Antoine se souvenait d'avoir surtout vu des études sombres et humides, des livres, des registres et des documents empilés sur un bureau, qui risquaient de prendre feu près des chandelles qui se consumaient. Le notaire, costumé d'un habit funéraire et affublé d'un lorgnon, trônait derrière sa longue table de travail, à portée de main de l'encrier et de la plume d'oie fraîchement taillée, occupé à griffonner sur du papier-parchemin tantôt les dernières volontés sur testament, tantôt l'acte de propriété tant convoité.

Si le notaire préférait par-dessus tout rédiger le contrat de mariage des bâtisseurs du nouveau pays et rendait un sourire entendu à l'heureux élu, il n'hésitait pas à faire des remontrances aux rapaces créanciers, sous le sceau, évidemment, de la plus grande confidentialité des affaires, comme sa profession l'exigeait.

— Antoine ! Ne ridiculise pas ton parrain ainsi que le notaire Casaubon. Ce sont des pères de famille tout aussi respectés que ton père. Le notaire est aussi important que le curé et le médecin.

— Être habillé de drap noir, d'un collet gênant, d'un chapeau à plumes noires et de gants noirs à longueur de journée me donnerait l'impression d'être déguisé en corbeau. Sans parler de la cape que le notaire porte à la prévôté.

— Une toge ! Ce n'est pas pareil ! Comme un juge à la cour... C'est le protocole.

Étiennette prit une grande respiration.

— Et tes parents qui t'avaient trouvé le parrain qui aurait pu accélérer ta carrière ! Tu vas le regretter un jour !

Elle avait regardé son mari avant d'exprimer sa frustration. Comme elle ne trouva pas d'appui auprès de lui, elle se résigna à lui dire :

— Ton père a une proposition à te faire : t'associer à ses affaires. Devenir comme lui, maréchal-ferrant. D'abord, travailler comme forgeron et, ensuite, être le propriétaire de la forge. Qu'en penses-tu ?

Antoine la regarda, ébahi.

— Il n'y a rien de nouveau. Il n'arrête pas de me le répéter depuis... six mois ! cria-t-il, exaspéré.

Il avait failli dire plutôt « depuis la mort de Pierrot », mais il ne voulait pas, en bon fils, faire de la peine à ses parents. Étiennette comprit soudainement qu'elle ne s'y était pas prise de la bonne façon. Avant que son mari n'intervienne, alors qu'il avait déjà commencé à bouger sur sa chaise, elle se reprit :

— Ton père voudrait que tu deviennes éventuellement le grand patron de la forge Latour. Pour ça, il faut que tu apprennes bien ton métier et que tu développes ton sens de l'organisation. Il a pensé que travailler avec Tancrède à la Grande-Côte, disons la moitié du temps, ça te permettrait de t'affirmer comme patron, petit à petit. Nous savons que tu t'entends bien avec Tancrède. Tu logerais chez Agnès et Charles Boucher, et tu pourrais te rap-

procher de tes cousins. Si tout va pour le mieux, tu pourrais remplacer ton père à la tête de la forge et même devenir le patron de Tancrède. Tu comprends, ce sera toi, l'héritier de l'entreprise familiale.

Comme Antoine ne réagissait toujours pas à la proposition de ses parents, Étiennette se risqua, non sans avoir jeté un regard teinté d'inquiétude à son mari :

— Un jour pas si lointain, tu te marieras...

Cette perspective réussit à faire frémir Antoine. Constatant l'inconfort de son fils, Étiennette ajouta :

— À ton âge, ça serait normal d'y penser, et ton père voudra bien se donner à son fils aîné, encore plus s'il a pris sa place à la forge, tu sais...

Antoine fixait le plancher du perron, sans plus. Étiennette se sentit prête à faire plus de concessions. Elle poursuivit :

— Mais accueillir tes vieux parents ne sera pas une condition, puisque nous avons d'autres enfants, tout comme nous n'avons pas l'obligation de rester à la rivière Bayonne non plus. Si, ta future femme et toi, vous décidiez de vous installer à la Grande-Côte, par exemple, et que vous vouliez bien nous faire vivre, nous irions, naturellement.

Antoine jeta alors un regard vers son père afin de vérifier cette affirmation. Ce dernier ne laissa pas paraître sa surprise et opina de la tête d'un mouvement sec. Rassurée, Étiennette, qui venait de suivre le manège de son mari, continua :

— Quelles sont tes intentions, Antoine ? Nous savons bien que nous te bousculons, mais tu devrais au moins réagir. Il n'y a pas beaucoup de fils qui se font offrir un si bel avenir ! S'il y a quoi que ce soit dont nous puissions discuter, c'est le temps de le faire. La fraîche vient de tomber et ton père doit se reposer. À moins que tu veuilles le remplacer pour allumer le feu de la forge demain, à l'aube.

Le forgeron travaillait habituellement du petit matin, lorsqu'il allumait le feu de la chaufferie en activant le soufflet, jusqu'au soir, tard, quand il se dépêchait de profiter de la dernière braise pour battre le fer avec son marteau et faire crépiter une dernière

fois les étincelles du feu. Dans la journée, il ferrait les chevaux, appointait les socs des charrues et ciselait les clous et les rivets du ventre des barres de fer qu'il avait forgées. S'il était honoré du titre de maréchal-ferrant, c'est que la clientèle appréciait autant son importance dans la communauté que son habileté à travailler le fer et à ferrer les chevaux.

Cette remarque piqua Antoine.

— Le métier de forgeron, c'est toujours la même chose. Actionner le soufflet, prendre le métal rougi au feu avec des pinces, le coincer dans l'étau et le marteler sur l'enclume, le tremper dans l'eau et ferrer les chevaux... encore, encore et encore. Si, au moins, j'avais la possibilité de travailler à la réparation des armes et des outils dans les Pays-d'en-Haut, comme vous l'avez fait, père, à Michillimakinac ! Les armuriers sont appréciés dans les postes de traite.

— Pour que tu deviennes coureur des bois ou explorateur et que tu te maries avec une Sauvagesse comme... C'est à cause des commerçants de fourrure si la colonie en est encore avec la monnaie de carte. J'aimerais mieux que tu deviennes boulanger, tiens !

Le forgeron, inquiet, dirigea son regard vers sa femme. Elle savait bien ce qui venait de hanter sa pensée.

— Je voulais parler du sieur de Joncaire⁽⁸²⁾, notre maître ambassadeur auprès des Iroquois, et non pas de nos amis Lestage et La Vérendrye, voyons donc !

Et, pour éviter une discussion inutile avec son mari, elle continua, déterminée :

— Il n'en est pas question ! Nous envisageons pour toi un plus bel avenir, ton père et moi !

Rabroué par sa mère, Antoine pencha la tête.

Comprenant le désarroi de son fils, Pierre prit sa défense.

— Antoine a raison, Étiennette. Il pourrait se servir de tout ce que je lui ai appris. L'armurier ne travaille qu'avec un soufflet plus fort et une enclume plus étroite, sans plus.

— Ça demande plus de précision, ajouta agressivement Antoine.

Le père grimaça.

— Je sais bien que ma forge répond aux besoins des habitants et que je ne te laisse que les travaux les plus routiniers, mais tu es encore en apprentissage. Très bientôt, je te laisserai mesurer la circonférence d'une roue.

Comme cette suggestion ne paraissait pas répondre aux attentes du jeune homme, Pierre Latour Laforge ajouta, après un moment d'hésitation :

— Nous pourrions nous spécialiser dans la taillanderie d'outils, comme les haches, les marteaux, les masses, les ciseaux, les faucilles, les bêches et même les couteaux de rabots. Ce n'est pas plus compliqué que ce que nous faisons. Il s'agit de chauffer et de marteler encore plus le fer, de le tremper ensuite pour qu'il résiste aux coups... Ça pourrait être très payant si nous y ajoutions la ferronnerie. Imagine, nous serions les spécialistes de l'installation des moulins à scie le long de la rivière Bayonne. À Montréal, Pierre de Lestage me disait que les taillandiers étaient propriétaires de leur maison... Évidemment, Antoine, c'est toi qui serais le spécialiste à la forge Latour et fils.

Étiennette, sceptique, dévisagea son mari.

— Si c'est si payant, pourquoi ne pas t'être spécialisé avant ?

Le forgeron s'était préparé à répondre à cette question. Se bombant le torse, il poursuivit :

— Quand ton grand-père Pelletier a démarré sa forge, ainsi que moi-même plus tard, les habitants n'avaient pas d'argent et nous leur fournissions les réparations de base pour les gros travaux. L'arrivée des chevaux à ferrer nous a apporté une clientèle assurée. Maintenant, nous faisons toujours des socs de charrue, des roues et des essieux, des pièces de renforcement, bien sûr, mais les habitants se sont équipés d'enclumes, d'étaux, de marteaux, de tenailles, de limes... de sorte que certains ferment leurs chevaux et la plupart tentent de forger certains outils et de les réparer tant bien que mal. Pour le travail bien fait, ils ne seront jamais capables de rivaliser avec nous auprès des moulins à scie et à farine des sei-

gneuries, des chantiers navals du gouvernement et des besoins en ferrure de toutes sortes, comme les cerceaux de tonneaux pour les communautés religieuses et les fabriques. Tu as juste à penser à l'équipement de charronnage qu'il faudra lors de la construction du chemin du Roy. Il est là, le nouveau débouché. Et je le répète, bien plus payant... Antoine fait partie de la nouvelle génération de forgerons et ils ne s'appelleront plus comme tels. Ils se diront serrurier, ferronnier, même ferronnier décoratif... Après tout, la ferronnerie, c'est assez simple. Il s'agit de réduire du minerai de fer, de produire d'abord des barres de fer et de les forger par la suite. J'ai fait ça toute ma vie. Et je ne te parle pas de la ferblanterie, puisque Laboucane^{83} vient d'ouvrir sa boutique au village ! D'ailleurs, le fer-blanc^{84} n'est pas aussi payant.

Le forgeron s'était exprimé avec conviction, en observant son auditoire médusé. Quand il s'agissait de parler de son métier, Pierre Latour, d'habitude peu loquace, devenait intarissable.

Étiennette insista à son tour:

— Ton avenir à la forge vaudra bien mieux que de cultiver la terre comme un habitant ou de courir la galipote un peu partout. Penses-y. Je vois déjà ton enseigne: *Ferronnerie Latour*. Ça vaut bien une étude de notaire, après tout. Notre Antoine, ferronnier ! Nous serions fiers de toi, Antoine.

Étiennette et Pierre portèrent leurs regards attendris sur leur fils. Ce dernier, cependant, eut cette réaction :

— À quel endroit vais-je commencer à travailler comme ferronnier, à la rivière Bayonne ou à la Grande-Côte ?

Ses deux parents se regardèrent. Ils n'avaient pas prévu cette question. L'avenir de leur fils dépendait de leur réponse.

Pierre Latour Laforge, pour sa part, malgré l'enthousiasme démontré antérieurement, se voyait mal encore une fois emprunter une forte somme au marchand Nepveu.

Il y a toujours ce marchand de Montréal, Pierre Coraux, dit Lacoste, qui travaille à la Compagnie des Indes occidentales qui pourrait me prêter l'argent.

De peur de voir Étiennette prendre la parole à son détriment, il profita de son statut de chef de famille et de propriétaire de la forge pour claironner :

— Fais ton demi-temps chez Tancrède et nous verrons petit à petit à nous spécialiser en ferronnerie, ici, à la rivière Bayonne. Je ne veux surtout pas que Tancrède saute sur cette idée et qu'il chambarde la clientèle avec des idées révolutionnaires. En temps et lieu, nous verrons. Les affaires roulent, et mieux vaut ne pas déranger les habitudes des clients de la Grande-Côte. Il y a assez de Jean-Baptiste Labrèche qui ira à Boston. Si tous mes forgerons sont ailleurs...

Étonnée par l'assurance de son mari, Étienne renchérit :

— Ton père a raison, Antoine. Commence par nous prouver que le métier de forgeron est vraiment ce que tu souhaites, après nous verrons. On n'exerce pas le métier de forgeron à défaut d'un autre. Il faut de l'idéal. Prends exemple sur ton père. Qu'en penses-tu ?

En bon fils, Antoine rassura ses parents sur ses intentions.

— Je vais essayer de me plaire dans ce métier.

Craignant qu'il ne change d'idée ou qu'Étienne n'insiste davantage, Pierre Latour Laforge se dépêcha à conclure.

— Bien. Demain, nous nous rendrons à la Grande-Côte et j'expliquerai la situation à Tancrède. Il ne faut pas qu'il devine nos plans concernant la ferronnerie. Chaque chose en son temps. Comme nous partirons tôt, il est temps d'aller se coucher.

Antoine se dirigea vers l'escabeau qui menait à sa paillasse au grenier, tandis que son père avait déjà ouvert la porte de la chambre. Étienne avait récupéré au passage la chandelle de suif et faisait déjà signe à son mari de ne pas réveiller Marie-Amable, alors que le forgeron avait commencé à se déchausser. Le bruit de ses énormes souliers avait l'habitude de réveiller la maisonnée.

Pierre attendit qu'Étienne retrouve sa jaquette, comme à son habitude, en se couchant, mais elle ne le fit pas. Elle resta plutôt assise sur le bord du lit, boudeuse.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'habitude d'être plus d'adon.

Courroucée, Étienne croyait avoir finalement compris la signification du mot « adon ».

— Et moi qui croyais que tu parlais d'un couple heureux, en parlant d'adon ! Avoir su que c'était uniquement pour la chose ! Prenez mon avis que je ne serai plus souvent d'adon à l'avenir, monsieur le forgeron enflammé.

— Que vas-tu chercher là ? Je n'ai jamais rien dit de tel !

— Oh oui, je m'en souviens très bien, après la réception du baptême, en parlant d'Esther et de Pierre de Lestage.

Pierre Latour feignit une perte de mémoire.

— Pourtant...

— Tu disais qu'Esther et Pierre étaient plus d'adon que Casandre et Pierre, dans le temps. Je comprends maintenant que tu considères que le rôle de la femme consiste à... tu sais quoi, pour rendre son ménage heureux ! Alors, je présume que tu dois être des plus heureux avec moi comme épouse, parce qu'après douze maternités, j'ai été pas mal d'adon ! Est-ce là toute la considération que tu as pour moi, Pierre Latour?

Le regard perçant d'Étiennette indiquait que son indignation allait croissant. Le forgeron décida de faire patte douce et de freiner ses envies charnelles.

— Nous en discuterons demain, si tu le veux. Maintenant, dormons, sinon la p'tite va se réveiller.

— Demain, dans le berlot. Bonne nuit.

Étiennette souffla sur la chandelle. Alors quelle s'était tournée sur le côté, son mari lui demanda, inquiet :

— Comment ça, dans le berlot? Que veux-tu dire?

— T'imaginais-tu que j'allais te laisser demander à Monique d'héberger Antoine à ma place ? Ces nouvelles-là se disent entre femmes.

Intrigué, le forgeron se tourna vers sa femme et affirma bien naïvement :

— Excuse-moi.

Étiennette parut satisfaite des excuses de son mari. Elle poursuivit :

— Crois-tu au désir d'Antoine de te succéder ?

— C'est un p'tit gars. Il a accepté de travailler à demi-temps à la Grande-Côte, c'est bien ce que nous voulions, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je me demande s'il nous a livré le fond de sa pensée ou s'il a tout simplement voulu nous faire plaisir...

— Peu importe, le résultat est le même : il deviendra forgeron... et peut-être bien ferronnier. Mais ça ne presse pas. L'important, c'est qu'il m'aide à la forge.

— J'espère que tu ne joues pas dans le dos de ton fils, Pierre Latour. Il s'agit de son avenir tout autant que de nos vieux jours. Il n'a pas à se sacrifier pour nous.

Ce fut au tour du forgeron de toiser sa femme du regard.

— Nous lui avons peut-être sauvé la vie, qui sait ?

Étiennette ne s'attendait pas à cette réflexion. Surprise et intriguée, elle questionna :

— En quoi aurions-nous pu lui sauver la vie ?

— Il aurait pu vouloir devenir milicien et espionner les Anglais, déguisé dans leur uniforme, chez eux en Nouvelle-Angleterre, puisqu'il parle anglais.

— Doux Jésus, avoir su ! Je n'ai jamais pensé que la connaissance de la langue anglaise pouvait être dangereuse.

— Ça l'est, ma femme. Il ne faudrait pas que ça se sache trop, qu'Antoine parle anglais, sinon il se retrouvera sous les drapeaux bientôt. Pierre de Lestage me disait à la réception que Montréal venait d'être ceinturée d'un mur de pierre percé de huit portes et d'un fossé profond de sept pieds pour mettre une distance avec les soldats anglais en cas de siège. C'est sérieux: les Anglais sont à

nos portes !

— Même aux portes de Berthier... de la rivière Bayonne? questionna-t-elle, effrayée.

— Surtout de la rivière Bayonne... Heureusement que tu as ton vieux grincheux de mari pour te protéger.

En disant ça, Pierre avait commencé à remonter lentement la robe de nuit de sa femme en prenant bien soin de ne pas provoquer une réaction vive qui lui aurait été désavantageuse. Quand Étiennette réalisa les véritables intentions de son mari et qu'elle avait été dupe de son manège, apaisée par la douceur des sensations charnelles, elle se laissa désirer en prenant de plus en plus plaisir aux attouchements de ce dernier. Goûtant à l'extase, elle lui susurra amoureusement à l'oreille, avant de sombrer dans le sommeil :

— Pas si vieux que ça.

—

La prima donna

En 1733, trois troupes professionnelles de théâtre existaient à Paris. La Comédie-Française, l'Opéra et le Théâtre-Italien. Les théâtres de la Foire, dont le plus célèbre était l'Opéra-Comique, menaient pour leur part un parcours parallèle et s'adressaient aux gens de condition plus modeste.

La prima donna⁽⁸⁵⁾ du Théâtre-Italien gesticulait à un tel point qu'elle faillit s'empêtrer dans sa robe à cerceaux et tomber. Rameau se dépêcha d'empêcher la célèbre cantatrice, Cassandra, d'exécuter un plongeon qui lui eût été néfaste. Aussitôt qu'elle fut hors de danger, elle continua à rager tout en dirigeant son regard mauvais vers les musiciens de l'orchestre de chambre, qui paraissaient terrorisés par l'attitude hystérique de l'actrice.

— J'en ai assez, assez de ces sonnaillles de tambourin et des sons lugubre du luth et fluet de la flûte ! postillonna-t-elle. Je veux de la vie, de la vie, comprenez-vous, Jean-Baptiste ? Ce tambourin donne l'impression d'interpréter *Les Bacchantes*. Ce n'est pas de la tragédie lugubre qu'il faut présenter à l'auditoire, mais de l'amour, Jean-Baptiste, de l'amour-passion ! Or, pour ça, ce sont des trompettes, des hautbois, des clarinettes et des cors qu'il nous faudrait. Pas des fossoyeurs de partition !

Flairant la catastrophe de la présentation de sa première tragédie lyrique, *Hippolyte et Aricie*⁽⁸⁶⁾, devant l'Académie royale de musique, Jean-Philippe Rameau sonna la pause afin de calmer la prima donna, incapable de se contrôler. S'approchant de son ancienne élève de musique du célèbre couvent de Saint-Cyr à Versailles, il tenta de l'amadouer.

Rameau dit à Cassandre, qui se méfiait de la moralité de l'abbé Pellegrin :

— Il ne faut pas vous en faire autant, Cassandre. Nous venons de la présenter en privé chez La Pouplinière", et ça s'est bien passé. Il n'y a pas de quoi faire un drame de cette répétition. Tout ira bien et nous aurons le même succès que le *Phèdre* de Racine ! Vous savez, Cassandre, l'abbé Pellegrin⁽⁸⁷⁾ est un tragédien biblique remarquable. C'est pour son talent que je lui ai demandé de composer les paroles d'*Hippolyte et Aricie*. Il faut reconnaître que le texte a le secret de transmettre l'émotion aux spectateurs. Notre

princesse Aricie a des réactions qui s'adaptent bien au lyrisme de ma musique, plus tendre, plus sentimentale. Vous interprétez délicieusement cette princesse du nom de la forêt d'Aricie, car vous personnifiez bien la passion.

— Justement, la pièce est un drame et je me sens mourir d'ennui à jouer de la tragédie.

— C'est Marivaux qui vous a mis ça en tête, comme il vous a persuadée d'adopter votre nouveau nom de scène, Cassandra, pour plaire au public italien. N'oubliez pas que Marivaux ne s'est pas encore relevé de ses échecs répétés à la Comédie-Française.

Lors de leur réconciliation, Marivaux avait jugé que Cassandra avait plus d'avenir à jouer au Théâtre-Italien qu'à la Comédie-Française en s'appelant Cassandra.

— Laissez Marivaux en dehors de ça. D'ailleurs, ma vie personnelle ne concerne personne d'autre que moi ! Chacun de nous a ses admirateurs et ses détracteurs. De grâce, cherchons plutôt à nous soutenir qu'à nous critiquer !

Voyant que la célèbre cantatrice défendait, toutes griffes sorties, son amoureux, Rameau préféra louvoyer plutôt que de l'irriter encore plus.

— Vous avez raison, Cassandra : à chacun sa manière. Marivaux a fait de son œuvre dramatique une philosophie du théâtre et nous devrions nous enorgueillir de son talent.

La remarque obligée sembla plaire à Cassandra, qui lui rendit un demi-sourire de victoire.

— D'ailleurs, Voltaire et moi tenons à ce que vous soyez la cantatrice de notre prochain opéra... Une autre tragédie... biblique. L'opéra s'intitulera *Samson*^{88}. Évidemment, avec tambourin à sonnaillles, mais je pourrais y inclure des instruments plus modernes, comme le hautbois et la clarinette, si c'est votre condition pour interpréter le rôle principal.

En vérité, Rameau n'exprimait pas sa véritable pensée. Il craignait la réaction vive de Cassandra. Il considérait Voltaire comme un véritable homme de théâtre, tandis que Marivaux lui apparaissait surtout comme un romancier sans musicalité,

puisqu'il écrivait en prose plutôt qu'en vers. Un style alambiqué, guindé, peu naturel et affecté, comme aimait le siffler Voltaire quand l'occasion se présentait.

De caractère chicanier, Voltaire jalousait Marivaux et n'hésitait pas à discréditer son rival auprès des acteurs de théâtre et de la haute société. Personne cependant n'était dupe, et tous savaient qu'il aurait bien souhaité avoir la jolie Canadienne dans son lit.

La prima donna répondit à Rameau :

— Une tragédie biblique restera toujours trop classique. J'estime que ce genre ne plaît plus au public d'aujourd'hui et qu'il faut innover. Voltaire avance bien des idées nouvelles en politique et en religion, alors pourquoi ne se renouvelle-t-il pas au théâtre ? Marivaux l'a bien fait, lui !

Rameau avait envie de lui répondre que la tragédie classique reconnaissait la beauté intérieure de l'être humain, tandis que le théâtre de Marivaux était superficiel ; toutefois, il ne voulait surtout pas que la cantatrice, au caractère explosif, refuse tout net la proposition.

— La forme de la tragédie peut paraître trop classique, c'est vrai, mais elle a l'avantage d'être construite en vers. Les personnages bibliques y paraissent à leur meilleur, et le cantique permet d'élever l'âme. Votre voix de soprano est si pure que l'auditoire se croit au paradis.

— Oh ! Mais je ne connais que trop bien Voltaire ! Il cherchera à critiquer les institutions, les classes sociales et même à lancer des critiques personnelles.

— Cette fois-ci, il m'a promis que sa tragédie se mettrait au service de votre talent.

Cassandre réfléchissait.

— Il faut que j'en parle avec Marivaux. Après tout, je partage sa vie et, de plus, Voltaire et lui sont de fiefs concurrents.

Rameau plissa les lèvres de contrariété. L'idée que Marivaux soit consulté lui convenait peu. Cassandre ajouta :

— De toute façon, c'est moi qui déciderai. J'ai été élevée par une mère à l'esprit indépendant, et mes amies canadiennes ont une manière d'agir semblable.

Mon Dieu, vingt ans après sa mort, je pense encore à maman !

Rameau connaissait assez bien la personnalité de Cassandra et la savait impulsive. Personne à Paris, ni à la Comédie-Française ni au Théâtre-Italien, n'osait la contester. Quand Cassandra aborda le sujet avec Marivaux, ce dernier la mit en garde.

— Tu connais Voltaire assez bien pour savoir que c'est un hypocrite qui veut me détruire. Il prendra tous les moyens pour te duper, Cassandra. À mon avis, tu prends le risque d'écorcher ta réputation. Tu devrais refuser ce cadeau empoisonné.

— Voltaire travaillera conjointement avec Rameau. Je ne connais personne de plus fiable que ce dernier. Tu sais qu'il a été mon professeur de clavecin à Saint-Cyr, et que je travaille actuellement son opéra, *Hippolyte et Aricie*.

— Comment l'oublier, Cassandra ? Tu le fredonnes chaque soir. Cassandra pensa à sa mère.

Maman serait fière de moi

Des larmes inondèrent les yeux de Cassandra. Elle se dépêcha de les essuyer.

— T'ai-je fait de la peine, Cassandra, en doutant de la sincérité de ton ami Rameau ? Remarque qu'il est aussi le mien. C'est le plus grand musicien de France.

Cassandra apprécia la sincérité et la modestie de son amoureux.

— Tu as raison ; la souplesse de sa rythmique et la tendresse de son style instrumental me permettent d'incarner plus facilement l'expression sentimentale des personnages.

Marivaux s'approcha de Cassandra et lui caressa tendrement la joue.

— Tu n'as pas besoin de musique, ma chère, pour que l'on confonde amour et extase. En un mot, vivre à tes côtés rend un

homme éternellement amoureux.

En réaction à cet élan de flatterie, Cassandre sauta au cou de Marivaux. Après l'avoir embrassé goulûment, elle lui répondit tout en continuant à le cajoler :

— Toi, mon romancier préféré, je me demande si je dois te croire. A vouloir être considéré comme le chantre de l'amour, n'exagérerais-tu pas un peu ? Je te soupçonne plutôt d'être envieux de mes amis.

— Et, pourtant, c'est moi qui ai la chance inouïe de partager ta vie.

Marivaux faillit dire plutôt «ton lit», mais il eut la prudence de se taire. Ce fut tant mieux, car sa déesse de l'amour eût pu le faire languir dans ses draps. Il savait mieux que quiconque que l'on ne s'amuse pas au détriment d'une prima donna sans en subir les conséquences fâcheuses.

Devant le succès partagé de la représentation d'*Hippolyte et Aride* à l'Académie royale de musique, Cassandre fit ces commentaires :

— Cet opéra ne va pas à la cheville de *Phèdre* et n'aura pas un grand succès. Rameau fait fausse route en faisant confiance aux textes de l'abbé Pellegrin. Je me demande si je dois accepter de jouer dans l'opéra *Samson*...

Marivaux répondit :

— Le roy Louis XV applaudit toujours les œuvres de Rameau ! Alors...

— Si tel est le cas, c'est à Versailles que j'aimerais jouer, et devant le Roy.

— Il faudrait que tu remises, comme un beau souvenir, ta prestation de l'opéra *Cassandre* devant le roy Louis XIV. Cette époque est révolue et Rameau est un précurseur avec son style musical.

Cassandre réfléchit avant d'avouer :

— Il faut que je te dise que je me suis fait huer.

Stupéfait, Marivaux réagit :

— Non ! Alors, je comprends que tu espères ne plus jouer d'autres œuvres de Rameau et de Voltaire ensemble.

Cassandra s'approcha de Marivaux et lui minauda à l'oreille :

— Je voudrais désormais ne jouer que tes œuvres, mon amour.

Marivaux ne pouvait rien refuser à Cassandra. Cependant, il lui fit une remarque :

— Je suis un homme de théâtre, pas d'opéra. Si tu veux encore faire valoir ta voix sublime, alors que tu es au faite de ton art vocal, tu n'as pas vraiment le choix de t'associer à un musicien comme Rameau. Toutefois, libre à toi de décider. Comme tu n'es pas le genre de femme à se faire dicter sa conduite...

— Et, pourtant, je souhaiterais emboîter le pas à un homme qui déciderait à ma place, en ce moment. Un homme de toutes les qualités, qui sait tout et en qui je pourrais avoir une confiance aveugle. Un être exceptionnel qui connaîtrait les rouages de la cour, mais qui ne voudrait que mon bien, et non mon cœur, puisqu'il t'appartient, Marivaux... Cet homme-là n'existe malheureusement pas.

Marivaux regarda Cassandra avec un sourire moqueur. La prima donna rêvassait encore.

— Pourquoi ne pas demander conseil au comte Joli-Cœur?

Cassandra sourit à son tour.

— Le comte est très âgé ; il a quatre-vingt-dix ans. Son seul divertissement est de converser avec Quentin, quand celui-ci revient de l'École militaire. Il adore lui parler de son demi-frère iroquois, Ange-Aimé Flamand, le chef de la mission d'Oka... Il me semble que Thierry, euh... le comte n'a pas une si grande culture musicale et qu'il n'est plus véritablement bien placé pour me donner des conseils judicieux.

— Soit, mais il possède encore une profonde connaissance de la cour. Il a été de tous les grands dossiers de France, en plus de sa

charge de premier gentilhomme des menus plaisirs de la Chambre du Roy.

Cassandre se rendit compte de son égoïsme et de son manque de compassion. Marivaux avait raison. Le comte Joli-Cœur s'était jadis occupé de sa carrière et, de plus, il avait adopté Quentin, son fils, qui hériterait plus tard du titre de comte Joli-Cœur.

— Tu sais bien qu'il voue une adoration à Quentin. Il s'intéresse beaucoup plus à la carrière militaire de mon fils qu'à la mienne, maintenant. Quelquefois, je me demande si je ne devrais pas retourner à Québec avec Quentin, pour lui faire connaître ses racines. Quentin rêve du Canada. En même temps, ça me permettrait de réfléchir à ma carrière.

Marivaux avait l'habitude des volte-face de Cassandre et ne s'en étonna pas. Au contraire, la spontanéité et la fraîcheur de son actrice, loin de le dérouter, stimulaient plutôt sa créativité.

— Es-tu certaine que c'est la meilleure décision à prendre, Cassandre ? Tu es au sommet de la gloire. Tu n'as pas d'égale à Paris. Tu quitterais tout ça pour un caprice d'enfant gâté ! Pense un peu à toi. De plus, je ne crois pas que la comtesse et le comte accepteraient que Quentin compromette ainsi sa carrière. S'il part, il ne deviendra jamais officier. Le comte a déjà dit qu'il fallait être né en France pour être reconnu sur les champs de bataille... Est-ce que Quentin est Français ou Canadien ?

Cassandre ne lui répondit pas immédiatement. Sa pensée était déjà à l'autre bout du monde. Elle devint soudainement chagrine en pensant à la peine qu'elle aurait pu faire à sa mère.

— Voyons, Pierre, tu le sais aussi bien que moi ! Le petit est né à Paris, alors que ma mère est morte avant mon départ. De toute façon, si elle avait appris que j'étais enceinte sans être mariée, ça l'aurait tuée. Elle voulait pour moi un mariage conventionnel. Le mari d'abord, les enfants ensuite... Enfin, à chacun son destin... Je ne ferais qu'accompagner Quentin et l'introduire là-bas. Je reviendrais dès que je le pourrais. Il veut connaître son demi-frère Kawakee à Oka⁽⁸⁹⁾ ; c'est légitime... Il est temps aussi qu'il découvre ses origines canadiennes et sa famille à Charlesbourg.

— Tu as mentionné « Oka » ?

Devant l'étonnement de Marivaux, Cassandre s'enthousiasma.

— Il faut connaître cet endroit enchanteur avec sa pinède et son lac aux deux montagnes. Tiens, pourquoi ne viendrais-tu pas au Canada avec nous ?

Si Marivaux appréciait le romantisme de la nature sauvage dans ses œuvres, la perspective de côtoyer les méchants Iroquois ne l'enchantait guère, d'autant plus qu'il s'était fait raconter maintes fois par le comte ses péripéties dans la nature sauvage du Canada.

Je laisse l'engouement du Nouveau Monde à Voltaire. Moi, je préfère fréquenter ce que la Nouvelle-France a produit de meilleur, c'est-à-dire toi ! Et puis, je n'abandonnerai pas ma fille de douze ans, elle qui n'a jamais connu sa mère !

Cassandre connaissait bien la manière romanesque de Marivaux pour enthousiasmer son public. Cependant, le compliment raviva chez elle le mal du pays. Elle se mit à raconter avec ferveur que les Canadiens chantaient tout le temps, surtout durant le temps des fêtes, de Noël aux Rois.

Aux Rois ?

L'Épiphanie, si tu préfères. Dans un gâteau, bien cachés dans la pâte, se trouvent un pois et une fève. Le pois est pour le roi, la fève pour la reine.

As-tu été souvent la reine de cette fête ?

Constamment. C'est normal, j'étais la seule fille. J'ai compris plus tard que maman me servait la portion de gâteau quelle savait contenir la fève.

J'aimerais que tu me décrives les qualités et le caractère du Canadien.

La question saisit la jeune femme, qui s'esclaffa. Reprenant son sérieux à demi, elle répondit :

C'est facile, le Canadien est un bon vivant. Il aime sa liberté. Certains même vont préférer trapper la fourrure de l'animal en forêt pour gagner leur vie en étant libres comme l'air. Si l'habitant travaille dur aux champs, il prendra le temps de se divertir suffisamment et d'aller chasser et pêcher. Nous sommes fiers de notre indépendance.

— Et la Canadienne ?

— C'est la plus belle femme au monde. Elle est toujours coquette, même si elle n'est pas assez riche pour s'acheter les plus beaux atours. Les Françaises nous trouvent frivoles, je sais. Nous reflétons la joie de vivre, c'est tout... Mon amie Étienne, par exemple, de la rivière Bayonne, même avec ses nombreux enfants, est toujours de bonne humeur.

— De Bayonne ? Elle serait plutôt Française, ma foi !

— C'est un peu plus compliqué que ça. La rivière Bayonne se situe à Berthier-en-haut. Elle n'est pas encore très connue, mais elle le deviendra.

— Elle serait frivole malgré sa nombreuse famille ?

— Mais non ! Elle est loin de l'être, imagine ! Et, en plus, elle aide son mari à la forge. D'ailleurs, il y a peu de risques d'être frivole à Berthier, car les divertissements sont rares, à part pêcher la barbotte et plumer le canard ! Malgré cela, elle sait s'endimancher, et son plancher brille, crois-moi. Une vraie ménagère qui sait rester coquette.

— Son mari est forgeron, disais-tu ?

— Plus que cela : un maréchal-ferrant. En plus d'être l'homme le plus fort au monde.

— Plus fort que cet Hercule anglais⁽⁹⁰⁾ qui, les pieds contre un mur ou retenus par des piquets de bois enfoncés dans le sol, rivalise de force avec un cheval ?

— Ce n'est rien, ça, pour Pierre Latour, le mari d'Étienne. Un de mes amis me racontait que ce forgeron pouvait facilement plier une tige de fer à mains nues... Mis au défi, Pierre Latour, comme si c'était la chose la plus facile à faire, est capable de lever une charrue à manchons de sa seule main droite et de la pointer en direction demandée. Étienne me disait qu'elle avait assisté à ce tour de force plus d'une fois. Paradoxalement, il est doux comme un agneau... Étienne le mène par le bout du nez, c'en est drôle.

— Est-ce une habitude des femmes du Canada de tout régenter ?

Le souvenir amer de Pierre de Lestage lui revint à la mémoire. Elle devint soudainement songeuse. Elle regretta de ne pas lui avoir mis la corde au cou avant de s'être donnée à lui.

Celui-là aurait mangé dans ma main si j'avais été plus ferme. Je demeurerais dans ma maison cossue de la rue Saint-Paul à Montréal, à la place de cette Esther je ne sais plus qui, et je passerais mes étés à Berthier, à voisiner Étienne et Marie-Anne... Ma mère me l'avait pourtant bien dit!

Se rappeler les conseils de sa mère la fit sourire.

— C'est parce que tu n'as pas connu ma mère, Pierre! Elle s'est mariée deux fois avec deux hommes séduisants, le premier, mon père... hum...

En disant «mon père», Cassandre s'éclaircit la voix, ce qui fit sourire Marivaux, qui pensa aussitôt : Toujours aussi prima donna, brillante et théâtrale! C'est ma muse, il n'y a aucun doute, et je ne la laisserai à aucun autre, quitte à me battre en duel, s'il le faut.

Cassandre continua :

— Et le deuxième, un Basque espagnol, bel homme, le médecin de Charlesbourg, ami du comte Joli-Cœur. Ces deux-là attiraient le regard de tout ce qui portait un jupon à Québec. Tu as connu Thierry dans ses belles années, imagine-toi Manuel. Eh bien, ma mère le menait au doigt et à l'œil, presque en laisse. C'en était drôle de le voir lisser sa moustache en se demandant ce que ma mère voudrait qu'il fasse, lui, un homme adulé par la gent féminine.

— Il m'apparaît que ta mère avait une nature dominante... peut-être même dominatrice !

Plutôt surprise, Cassandre fouilla dans ses souvenirs.

— Dominatrice? Je préfère dire qu'elle avait un ascendant naturel. Elle me répétait souvent que le réel pouvoir de la femme était dans son doigté. Elle appelait ça « la touche féminine ».

— Si je comprends bien, une main de fer dans un gant de velours.

— Plutôt un gant en «étoffe du pays», plus rugueux... Ce fut parfois difficile pour ceux qui ont partagé sa vie. Enfin... elle nous a laissé son empreinte, puisque j'y pense souvent... Je crois qu'elle aurait pu mettre ses principes et ses scrupules de côté et qu'elle aurait quand même été heureuse de faire la connaissance de Quentin. Il est si beau, blond comme elle... Si Thierry acceptait que Quentin s'installe à Québec, Guillaume Estèbe, le mari de ma cousine Charlotte Frérot et l'associé du comte au Conseil supérieur, pourrait lui assurer un brillant avenir dans la haute administration canadienne.

— Tu en parles comme s'il ne reviendrait pas du Canada. Pourtant, Quentin est un Parisien ; ses racines sont françaises. Et le comte est bien capable d'acheter une belle situation à son fils, comme militaire gradé ou autrement... Tu n'as pas le droit de prendre une décision aussi capitale sans consulter la comtesse et le comte. Quentin porte tout de même le nom de Joli-Cœur et non celui d'Allard !

La rhétorique de Marivaux choqua Cassandre et la prit de court. Elle monta subitement sur ses ergots.

— Allard, dis-tu ? Sache que je suis fière de mon nom de famille. Si j'ai effectué un retour aux sources à Blacqueville en Normandie, avec Thierry et Mathilde, je ferai de même avec Quentin si je le veux et s'il le souhaite. Il est en droit de connaître sa famille à Charlesbourg.

Marivaux comprit qu'il lui faudrait lâcher prise afin d'éviter une querelle.

— Alors, nous devrions aborder la question dès ce soir avec la comtesse et le comte, avant d'en faire mention à Quentin. Tu sais qu'à leur âge, la vie ne tient qu'à un fil. Il ne faudrait pas le couper prématurément.

Comme Cassandre restait silencieuse à cette proposition, Marivaux commit une bourde difficilement pardonnable en essayant de la faire parler de sa vie intime avec le comte.

— À moins que tu ne juges préférable que les parents de Quentin discutent seuls de son avenir... En ce cas, je me rangerai à ta décision. N'oublie pas que c'est la comtesse qui a élevé ton fils en ton absence prolongée au Canada. Il faut dire que c'est une personne plus que compréhensive. Elle l'a souvent démontré à ton égard.

Cassandra n'en revint pas de l'insolence inattendue de Marivaux.

— Que veux-tu dire? maugréa-t-elle.

— Comment se fait-il que la comtesse Joli-Cœur ait toléré de vivre sous le même toit que la maîtresse de son mari ? Est-ce la coutume au Canada? J'ai ouï dire qu'il fut un temps où le comte et toi aviez été assez proches... Heureusement que la comtesse Mathilde a été naïve. Voltaire clame à tous les vents que les Sauvages pratiquent la polygamie et que cette influence se répercute sur les habitudes conjugales des Canadiens. J'ai ici la preuve que les Canadiennes badinent avec l'amour avec beaucoup de facilité.

La remarque disgracieuse irrita Cassandra.

— Assez, Marivaux! Ma parole, tu es jaloux! De quel droit oses-tu avancer que j'ai été la maîtresse du comte! Sache que ma vie sentimentale m'appartient.

— Alors, qui est le père de Quentin ? Ne serait-ce pas plutôt François Bouvard? Dans ce cas, tu aurais rendu le comte cocu.

Cassandra trépignait de rage. Elle faisait les cent pas en se retenant pour ne pas sauter au visage de Marivaux.

— Je suis la seule à savoir qui est le père de Quentin et ça ne te regarde pas ! Ce n'est pas en me traitant de dévergondée que tu continueras à me séduire ! Tu dis avoir le cœur pur, Marivaux, mais, en fait, tu es très laid ! Et laisse Mathilde en dehors de tout ça, la pauvre ! Quant à traiter le comte Joli-Cœur de vieux cocu, souviens-toi que c'est lui qui a payé tes créanciers, avec sa propre cassette, lors de ta dernière faillite !

Même si elle était agacée par l'attitude dominatrice de Marivaux, surmontant sa colère, elle tenta d'expliquer son raisonnement.

— Tu oublies que je suis la mère de Quentin et que c'est moi qui dois veiller sur son avenir... Et, Thierry, combien d'années lui reste-t-il encore à vivre? Il a le cœur si usé que c'est un miracle qu'il soit encore vivant! Mathilde comprendra et sera de mon côté. Elle l'a toujours été, il n'y a pas de raison pour qu'elle fasse autrement. C'est sa promesse à ma mère sur son lit de mort.

— Ne crois-tu pas que tu risques de faire mourir le comte prématurément en lui enlevant son fils ?

Sidérée, à bout de patience, Cassandre eut envie de servir une gifle mémorable à son amant.

— C'est toi, Marivaux, qui te targues dans tes pièces théâtrales d'employer un langage délicat et séducteur, qui essaies de dévoiler les méandres d'un cœur amoureux en osant croire que tu renouvelles le genre de la comédie, alors que tu m'accables de reproches en voulant décider à ma place. Je me demande pourquoi je me retiens de te gifler... Oh oui, je le sais, ça ne changerait rien, de toute façon ! J'en ai déjà giflé un, à double reprise, et il m'a abandonnée quand même... Tu t'en iras, toi aussi, monsieur le poète de l'amour, j'en ai bien l'intuition: à la première occasion, quand je ne serai plus la prima donna du jour! Je vais te démontrer que les Canadiennes peuvent être des femmes de caractère et de décision. Aussi bien en finir maintenant...

Cassandre fulminait, les yeux étincelant de colère.

— Qu'est-ce que j'ai dit de si terrible pour mériter cette litanie d'inepties?

— Tu vois, tu n'as rien compris ; tu viens encore de me considérer comme une imbécile! C'est fini entre nous, désormais. Va-t'en. Nous rompons, et c'est définitif!

— Excuse-moi, mes paroles ont dépassé ma pensée. Effaçons tout et recommençons.

— Je viens de te dire que tout est fini entre nous. Maintenant, que je ne te revoie plus ! Me suis-je bien fait entendre ? La personne qui me dictera ma conduite n'est pas encore née ! Surtout lorsqu'il s'agit de mes propres intérêts et de ceux de mon fils. Oh, non, foi de Cassandre ! Et retiens que, désormais, Cassandre Allard ne

sera plus ta muse.

La prima donna se leva et claqua la porte au soi-disant chantre de l'amour.

À quarante-cinq ans, Cassandre savait qu'elle pouvait décider ce qui lui semblait bon pour son fils et pour elle-même. Par ailleurs, n'avait-elle pas promis à sa mère de suivre les conseils de Mathilde et de Thierry, qui avaient accepté de la considérer comme leur fille et d'adopter Quentin ?

Lorsque Cassandre annonça la rupture de ses fiançailles avec Marivaux, la comtesse et le comte Joli-Cœur ne parurent pas si surpris. Au contraire, que Cassandre conserve un amoureux aussi longtemps relevait pour eux de l'exploit. Il en fut tout autrement quand Cassandre parla de son projet de se rendre au Canada avec Quentin et de quitter la rue du Bac pendant quelques années.

— Je crois qu'il est temps pour Quentin de connaître sa famille canadienne. Il a vingt ans et sera éventuellement diplômé de l'Académie militaire. Avant d'entreprendre une carrière, il vaut mieux qu'il connaisse ses racines et sa parenté. Les Allard de Charlesbourg ne viendront pas à Paris. Évidemment, je l'accompagnerai et nous reviendrons après notre séjour là-bas.

Mathilde défaillit à l'annonce de l'intention de Cassandre, tandis que Thierry resta de glace. Plutôt, il blêmit, tellement que Cassandre s'approcha de lui pour lui prendre le pouls. Elle eut peur. Elle se rendit compte, à ce moment-là, que le comte était un vieillard fragile. Un géant aux pieds d'argile vacillant à la moindre contrariété. Elle réalisa que la nouvelle n'était pas anodine. Elle venait d'annoncer au nonagénaire qu'elle lui enlevait son fils. Elle lui tapota le poignet tout en jetant un coup d'œil vers Mathilde, qui lui lança un regard de reproche.

— Ne vous en faites pas, Quentin vous reviendra plus vite que vous ne le croyez.

Le regard inquiet du comte révéla à Cassandre qu'il se remettait mal de la nouvelle et qu'il n'accordait pas de crédibilité à cette promesse.

— C'est vrai, Thierry. Je te jure que nous reviendrons dès que nous aurons retrouvé la famille et... Ange-Aimé, bien entendu... Tiens, nous serons de retour dans moins d'un an.

Quand Quentin, en congé, revint de l'École militaire, Cassandre s'empessa de lui faire part de sa conversation avec le comte et la comtesse. Elle avait en main la dernière lettre d'Étiennette.

— Je pense que ton père a bien mal pris la nouvelle de notre départ.

— Quel départ, maman? Je viens à peine d'arriver et je n'ai pas eu le temps de saluer Mathilde et père que vous me parlez de repartir. Qu'y a-t-il de si urgent pour vous énerver de la sorte?

— Tu as raison ; que je suis impolie ! Ton premier devoir est de t'informer de ton père et d'aller embrasser Mathilde. Mais je veux aussi te parler d'un projet qui me tient à cœur et qui est de la plus haute importance pour toi.

Quentin Joli-Cœur faisait belle figure dans son uniforme de sous-officier de la cavalerie. S'il faisait la fierté de ses parents, il faisait aussi tourner les têtes féminines par son élégance : grand, mince, avec des bouclettes dorées qui ornaient son front. Il avait les mêmes traits que ceux de sa mère et de sa grand-mère Allard. Ceux qui avaient connu le comte plus jeune disaient de Quentin qu'il avait la hardiesse et l'éloquence de Thierry Joli-Cœur.

Quentin avait quelque chose de plus que le comte : la témérité. Quentin épuisait souvent sa monture à vouloir gagner absolument ses courses de chevaux. Il n'hésitait pas, lors de combats d'escrime, à risquer d'être embroché pour attirer l'attention des spectateurs, surtout des spectatrices. Ses supérieurs appréciaient ses capacités de chef, comme sa fougue à l'entraînement. Ses faits d'armes ne tarderaient pas à survenir.

Le fils du comte Joli-Cœur avait un bel avenir dans l'armée française, et le jeune homme le désirait ardemment. Aussi, quand Cassandre lui révéla son intention de lui faire connaître sa famille canadienne, Quentin se rebiffa-t-il.

— Est-ce cette lettre provenant du Canada qui vous oblige à ce départ précipité ? Vous pouvez vous y rendre, si vous le voulez. Quant à moi, il n'en est pas question, maman. Mon avenir est ici, à Paris, et sur les champs de bataille, là où je pourrai me battre vaillamment au nom de Sa Majesté.

— Tu risques de mourir bien jeune, mon garçon, et je ne m'en remettrais jamais, répondit Cassandre, les yeux déjà larmoyants.

— Mourir pour la gloire de son pays, n'est-ce pas la raison d'être du soldat? Vous devriez davantage vous réjouir que pleurer pour une telle éventualité.

— Il y a d'autres faits d'armes que la mort, même en héros. Le mari d'une amie, La Vérendrye, a déjà été sabré huit fois, laissé pour mort sur le champ de bataille à Malplaquet et il n'est pas mort pour autant. Son véritable héroïsme fut de revenir se marier au Canada avec celle qui l'attendait.

Peu surpris d'entendre parler de ce soldat, puisque les officiers Dandonneau lui avaient jadis relaté les exploits de leur beau-frère, Quentin interrogea :

— Je le sais. Et que devient-il maintenant?

— Il cultive la terre à l'île Dupas tout en trappant sur sa seigneurie de La Gabelle^[91].

— Pouah ! C'est tomber bien bas, après s'être si vaillamment illustré sur le champ de bataille. D'ailleurs, je n'ai jamais entendu parler de cette île... comment dire... Dupas... Dugué?

— Je t'interdis de te moquer des gens du Canada, où demeure ta famille ! Sache que le métier de cultivateur est honorable. Tes grands-pères l'ont été et, très probablement, ton père l'est.

Quentin resta estomaqué. Il prit quelques secondes de réflexion, puis intervint:

— Voyons, maman, vous divaguez ! Vous m'avez toujours dit que grand-père Joli-Cœur était un prince slave et que Thierry, mon père, comme enfant unique, avait hérité de son immense fortune.

Cassandra jeta un regard attendri sur son fils et s'approcha de lui.

— Ta mère ne t'a pas dit toute la vérité, lui chuchota-t-elle en tentant de lui caresser tendrement la joue.

Quentin la regarda fixement, essayant de comprendre ce qui lui arrivait. Surmontant sa rage, il lui demanda sèchement :

— Quelle est donc la vérité ?

Le ton de la réplique fit entrevoir à Cassandra qu'elle passerait un mauvais quart d'heure. Penaude, elle répondit :

— S'il est vrai que Thierry est bien le comte Joli-Cœur, ton grand-père... son père était le boucher de Blacqueville en Normandie... un homme pauvre que son penchant pour l'alcool a tué.

Étonné, Quentin regarda sa mère.

— Mais son père est mon grand-père ! Pourquoi faites-vous la distinction ? M'avez-vous tout dit, mère ?

Cassandra se rendit compte qu'elle allait révéler le secret qu'elle, Mathilde et Thierry avaient toujours caché au jeune homme.

— Il est temps que tu connaisses la vérité, mon garçon. Le comte Joli-Cœur est ton père adoptif. Mathilde a donné son accord pour que Thierry t'adopte. C'est la raison pour laquelle tu portes légitimement le nom Joli-Cœur. Cependant, ton vrai père, celui qui t'a donné la vie, demeure au Canada.

À cette nouvelle, Quentin se perdit dans ses pensées. Lui qui pensait être issu de la noblesse française se retrouvait être le fils d'un Canadien.

— Comme ça, mon véritable père est propriétaire terrien au Canada ?

— Il était cultivateur sur la terre de son père, il y a une dizaine d'années. Je ne sais pas s'il a une terre bien à lui maintenant; je n'en ai pas eu de nouvelles... En fait, je ne lui ai jamais mentionné ton existence.

Peiné, Quentin demanda:

— Pourquoi ? Aviez-vous si honte de moi ?

— Quelle question ! Bien sûr que non ! D'ailleurs, tu lui ressembles beaucoup, tu sais.

Piqué dans sa curiosité, le jeune militaire réagit :

— Vous m'aviez toujours dit que j'avais la couleur des yeux et des cheveux de ma grand-mère Allard.

— C'est vrai et tu les as toujours. Depuis que tu es devenu un homme, je reconnais en tes gestes et tes traits de caractère ceux de ton père.

— Comme ça, ce ne fut pas une passade ? Vous l'avez vraiment aimé?

— Bien sûr que oui ! Je ne l'ai pas su immédiatement, bien entendu, et quand je me suis rendu compte que j'étais amoureuse de lui, le sort a décidé que nous devions nous quitter. Je ne savais pas encore que j'étais enceinte. Tu as été conçu pratiquement en même temps que nous dûmes nous quitter.

Quentin resta bouleversé. La révélation de Cassandra venait de le rendre muet. Il revit en quelques instants son enfance, rue du Bac, alors que Mathilde le dorlotait et que Thierry présentait avec fierté au Tout-Paris ce fils venu sur le tard, qu'il avait eu de sa sémillante maîtresse, la diva canadienne. Il ne pouvait tout simplement pas s'imaginer qu'il pouvait être le fils d'un autre homme que le comte Joli-Cœur. Soudain, reprenant ses esprits, de manière critique, il apostropha sa mère.

— Pourquoi n'a-t-il pas cherché à vous retenir ou à vous accompagner, si vous vous aimiez tant ?

— C'est moi qui n'ai pas voulu. Tu sais bien que personne ne

peut faire changer ta mère d'idée ! Il faut que ça vienne de moi. Ta grand-mère Allard était comme moi : têtue, opiniâtre même, l'avais décidé de revenir à Paris pour poursuivre ma carrière... Quand j'ai su que j'étais enceinte, Mathilde a recommandé à Thierry de t'adopter. Tu es et tu resteras toujours le fils du comte Joli-Cœur. À son décès, tu porteras à ton tour le titre de comte Joli-Cœur... C'est l'héritage que ta mère a voulu te laisser, pour ton plus grand bien. Ne va pas le gâcher en mourant au combat pour une gloire vaine ! La richesse t'appartient, Quentin. Dans quelques années, tout au plus...

Cassandra en avait trop dit. Elle n'avait pas pris en compte la grandeur d'âme de son fils. Celui-ci s'exclama avec vigueur :

— Vous n'allez quand même pas tuer le comte avant son temps avec cette révélation ! Je ne vous permettrai pas cette impudence. Le comte Joli-Cœur est mon père et le restera toujours. D'ailleurs, c'est vous qui vouliez que je porte son nom ! Je l'aime, vous me comprenez ? Vous vous êtes comportée comme une étourdie... Si Paris apprenait que le comte n'est pas mon père, je ne donnerais pas cher de votre réputation, laquelle est, disons... de gens de scène.

Cassandra venait de réaliser sa maladresse. D'ordinaire, elle aurait relevé la remarque incendiaire pour mieux contre-attaquer. Cette fois-ci, elle ne tenta pas de se justifier. Elle commença à pleurer, tout simplement. Entre deux sanglots, elle hoqueta :

— Tu n'as pas le droit de me juger ainsi !

Quentin était habitué de voir pleurer sa mère pour un rien, mais pas de cette façon. Il se rendit compte que le chagrin de Cassandra allait au-delà d'un jeu d'actrice et il en fut peiné. Pour se racheter, il s'avança vers elle et lui tendit son mouchoir.

— Je...

S'il avait l'intention de s'excuser, il préféra instinctivement lui demander :

— Pourriez-vous au moins me dire qui il est ?

Cassandra avait accepté le mouchoir que lui tendait Quentin. Pendant qu'elle séchait ses pleurs, elle eut le temps de réfléchir à la suite de la conversation. Si elle avait eu la naï-

veté de croire que son fils réagirait positivement à la nouvelle déroutante, elle jugea qu'elle devait agir de manière plus prudente désormais.

— Comme tu ne le connais pas, il ne me semble pas essentiel que je te révèle son identité à ce moment-ci.

La réponse de sa mère désarçonna Quentin. Il plongeait ses yeux bleus perçants dans ceux de Cassandra et la mit au défi :

— Alors, quand connaîtrai-je ce valeureux géniteur?

Sa réaction piqua Cassandra au vif... Elle se sentit envahie par un fort sentiment de culpabilité. Vulnérable, elle balbutia :

— C'est que...

— Quoi? N'ai-je pas le droit de le connaître, puisque je suis son fils?

Une vague d'impuissance déferla sur elle. Elle se rendit compte que Quentin lui tenait la dragée haute et que son pouvoir de manipulation frôlait l'intimidation. Elle devait coûte que coûte l'empêcher de mener le jeu à sa manière.

— Ne me bouscule pas... Je te fais remarquer que Thierry a un autre fils, Ange-Aimé, et qu'il l'aime aussi.

Cassandra ne voulut pas jeter d'huile sur le feu en disant que le comte Joli-Cœur était le père naturel d'Ange-Aimé Flamand. D'ailleurs, Quentin le savait bien. Il osa cette réplique:

— J'ai quand même le droit de le savoir ! Quel fils ne voudrait pas connaître l'identité de son père?

Cassandra comprit qu'elle devait fournir une réponse. Elle jaugea la situation avant de formuler:

— Je te le dirai le moment venu, quand nous serons en route pour le Canada.

— Pourquoi pas maintenant, puisque ce moment est loin de se produire ? défia le fils.

— À quoi cela servirait-il? Même si je te le disais, tu n'ap-
prendrais que bien peu de choses de plus. D'ailleurs, Mathilde et
Thierry ne connaissent pas son identité et je ne voudrais pas qu'ils
s'en inquiètent en l'apprenant.

— Justement, ils seraient aussi attristés d'apprendre notre
départ pour le Canada ! Je ne puis leur imposer cette peine qui
pourrait bien leur être fatale, à leur âge.

Cassandra réalisa à quel point son fils visait juste. Elle
conclut la conversation :

— Je te dévoilerai le nom de ton père quand nous débarque-
rons à Québec, pas avant. Comme ce dernier ne sait même pas
qu'il a un fils, je tiens à ce que ce soit moi qui le lui dise et qui
fasse les présentations. Il est peut-être marié et tu as peut-être
des frères et sœurs.

Quentin tint tête à sa mère avec crânerie :

— En ce cas, je vous suggère de vous armer de patience,
car je n'irai pas au Canada de sitôt, à moins que le haut
commandement de l'état-major ne m'en donne l'ordre. Dans
un tel cas, j'aurai grande hâte de donner une leçon à ces Anglais
qui menacent la Nouvelle-France.

Cassandra regardait Quentin avec intensité. Une idée venait
de germer dans son esprit.

*Ça serait certainement ma revanche sur Esther Sayward de
Lestage si Quentin allait combattre les Anglais à Québec ou à Montréal!
Finalement, accepter de jouer dans la pièce Samson de
Rameau et Voltaire me permettrait de patienter et de m'intéresser à
la carrière militaire de mon fils, sans parler de faire un pied de nez
à Marivaux!*

La mort du héros

La santé du comte Joli-Cœur, fragilisée par l'annonce de Cassandre d'amener son fils Quentin en Amérique, avait périclité. Le dur coup l'avait obligé à garder le lit et à accepter les soins des chirurgiens de Paris. À Mathilde, qui s'inquiétait des traitements inefficaces administrés à son mari, celui-ci avait émis un souhait inaccessible.

— Il n'y a que le docteur Michel Sarrazin, médecin du Roy, de Québec, qui pourrait me guérir de mon mal lancinant.

Comme Mathilde le regardait avec tristesse, Thierry ajouta, en prenant la main de Mathilde :

— J'aimerais mourir entouré de mes deux fils. Ce n'est pas dans cet état que je pourrai me rendre au Canada, n'est-ce pas ?

Mathilde demanda alors à Cassandre de faire part de ses intentions concernant l'avenir de Quentin.

— Comprends que la santé de mon mari décline à vue d'œil, et je ne vois pas d'autre moyen de lui donner un peu de répit qu'en le sécurisant sur la présence de Quentin auprès de lui.

Cassandre assura Mathilde de son intention de rester à Paris.

— J'aimerais que Thierry l'apprenne de toi. Il en serait plus certain.

À la première occasion, Cassandre se rendit au chevet du comte. Ce dernier voulut lui démontrer qu'il lui avait pardonné.

— Si tu savais, Thierry, à quel point je me sens indigne de toutes les bontés que Mathilde et toi m'avez prodiguées ! D'abord, en me traitant comme votre fille et, en plus, en ayant adopté Quentin.

Thierry fit signe à Cassandra de s'approcher du lit. Celle-ci pleurait. Lui serrant la main, il lui confia :

— Il ne faut pas pleurer pour moi. J'ai eu une vie rêvée, entouré d'une femme merveilleuse et d'une fille incomparable, même si tu m'en as fait voir de toutes les couleurs. J'ai côtoyé les plus grands de ce monde, profité d'une fortune enviée... et eu deux fils dont je suis très fier, Ange-Aimé et Quentin.

— Justement, je voulais te dire que ce n'était pas mon intention de vous l'enlever, seulement...

— Tut ! tut ! tut ! Je le sais bien. J'ai eu le temps de réfléchir... Avec tes parents, nous avons tous eu envie de partir au Canada. Tu y es née. J'ai même poussé l'aventure plus loin en étant le père d'Ange-Aimé. Évidemment, tu connais son histoire. Avec ton père, quand nous avons quitté Blacqueville, en Normandie, nous laissions un avenir bien peu prometteur. Le Canada nous a donné la chance de nous affirmer, ce que la France ne permettait pas aux gens d'origine modeste. Le sort a voulu que je me hisse au niveau de la noblesse et que je côtoie les rois...

Une quinte de toux étouffa Thierry. Comme Cassandra s'apprêtait à le laisser se reposer, il lui fit signe de rester.

— Attends, j'arrive à l'essentiel... Quentin deviendra un militaire de renom, s'il ne meurt pas avant sur les champs de bataille. Il est tellement téméraire, ça pourrait lui arriver bien plus vite que nous pouvons le penser... Aussi, vais-je prendre les moyens nécessaires pour qu'il soit affecté à Québec. Les canons anglais grondent aux portes de la Nouvelle-France et, cette fois-ci, je pense bien qu'ils sont très sérieux dans l'intention de nous y déloger... Je crois bien que le ministre des Colonies, le comte de Maurepas⁽⁹²⁾, le fils d'un ami de longue date, et notre nouveau Roy verraient cette nomination d'un bon œil. J'ai encore de bons trucs pour y arriver, crois-moi. Mais c'est Paris qui décide. Cette fois-ci, je te demanderai de te faire discrète et de ne pas trop t'approcher du Roy, tu comprends ?

— Mais...

— Laisse-moi finir...

— Bien. Maintenant, jure-moi de ne pas harceler Quentin sur le fait que je ne suis pas son père. Comprends que cela nous perturbe tous les deux.

Cassandra resta figée.

— Est-ce Quentin qui t'a dit ça?

Thierry fixa Cassandra droit dans les yeux avant de répondre.

— Il y a des malaises qui se devinent... De plus, comment veux-tu que je facilite sa carrière à Québec si l'on apprend que je ne suis pas son père ? Rien de mieux qu'un pieux mensonge pour faciliter son ascension. Je dirais plutôt une vérité voilée, puisque, de toute façon, à ma mort, il s'appellera comte Joli-Cœur. Comme il portera ce titre de noblesse française, puisqu'il est né à Paris, ses entrées à Québec lui seront davantage facilitées. Un noble français, né de mère canadienne, qui serait responsable de la défense de la ville de Québec et, qui sait, de la Nouvelle-France tout entière... Sa crédibilité ne pourra être mise en doute, à condition qu'il soit sérieux. C'est là que tu intervies, Cassandra. Comme mère, tu dois donner l'exemple.

Cassandra devint soudainement inquiète.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu dois mettre un terme à tes fréquentations avec tes amis douteux !

— Pourtant, je viens de rompre avec Marivaux !

— Un gentil garçon, quoique trop éthéré, auquel j'ai réglé les dettes... Cette fois-ci, je veux te parler de Voltaire avec ses *Lettres philosophiques*⁽⁹³⁾. Un personnage scandaleux ! Sa promiscuité avec l'Angleterre compromettrait l'avenir de Quentin. Nous ne pouvons pas nous permettre ça, d'autant plus qu'il a dédain du Canada.

— Et ma carrière ?

— Il te reste Rameau comme ami, non ?

— Hum, hum !

— Tu devrais te fixer à la Comédie-Française et t'occuper de Quentin et de Mathilde, le temps que tu retournes au Canada. Ma dernière heure approche et Mathilde aura bien besoin de toi. D'ailleurs, par testament, notre résidence de la rue du Bac te revient.

Surprise, Cassandra s'exclama de joie et se pencha pour l'embrasser.

— Ça va ; c'est tout naturel. Tu remercieras plutôt Mathilde, qui te considère aussi comme sa fille.

— Et si Quentin décidait de se marier et de faire sa vie à Paris ?

— Un cantonnement par-ci par-là devrait épuiser la patience de toutes les belles qui auraient l'intention de l'attendre. N'est-ce pas la vie d'un militaire d'être constamment affecté là où ses supérieurs le lui ordonnent ? Je compte sur toi pour lui vanter le charme des Canadiennes.

— Ou des Indiennes... Il y en a certainement de très jolies à Oka.

Thierry parut soudain songeur. Il se rappela la silhouette de Dickewamis, la fille du chef mohawk, Bâtard Flamand, lorsqu'il la vit au quai de Québec lors de l'arrivée du *Sainte-Foy* en 1666. Celle qui devint la mère de son fils Ange-Aimé l'avait aussitôt enthousiasmé pour le nouveau pays. Dès lors, son destin en fut tracé.

Cassandra regretta ce qu'elle venait de dire, sachant que Thierry Labarre avait failli être pendu, si ça n'avait été de l'intervention de la belle-famille de Mathilde, les Ailleboust, auprès du gouverneur.

— Je compte sur toi pour faciliter le rapprochement entre mes deux fils... J'ai envoyé une dépêche à Lestage, à Montréal, pour qu'Ange-Aimé vienne me voir avant que je... J'aimerais que tu

puisses bien l'accueillir et l'héberger. Je ne peux pas en demander autant à Mathilde; elle a toujours été jalouse de Dickewamis... Me promets-tu tout ça? Il n'y a que sur toi maintenant que je peux compter. À quatre-vingt-cinq ans, Mathilde n'est plus aussi capable. De plus, je l'ai toujours protégée.

Cassandre ne voulut pas contredire le comte Joli-Cœur en lui disant que Mathilde gérait sa fortune depuis dix ans, au moment de la banqueroute du système de Law.

Le comte Joli-Cœur attendit en vain la venue de son fils Ange-Aimé. La lente et pernicieuse maladie, qu'il avait contractée en fréquentant des femmes à la moralité douteuse, eut raison de sa résistance prodigieuse. Si la démence grugea son cerveau, il eut quelques lueurs de lucidité avant sa mort et en profita pour faire des aveux aux siens.

Quand la comtesse vit le médecin sortir de la chambre de son mari, la tête baissée, elle comprit que son seul amour véritable était sur le point de rendre l'âme.

— Le comte n'en a plus pour longtemps, madame. Il vous demande. Si vous désirez lui parler...

Son chapelet dans une main et son petit mouchoir de dentelle dans l'autre, elle regarda Cassandre, qui lui fit signe de se rendre seule au chevet de Thierry. Aussitôt entrée dans la chambre, elle s'avança péniblement vers le mourant en esquissant un semblant de sourire, pour lui donner espoir. Elle lui prit la main et l'embrassa sur le front.

— Mon bel hardi ! Le médecin m'a dit que tout irait mieux et que tu voulais me parler.

Le séduisant comte Joli-Cœur était maintenant un vieillard moribond. Il sourit faiblement à sa femme et, d'une voix presque inaudible, lui avoua:

— Le médecin ne me donne que quelques heures, n'est-ce pas? J'ai l'impression de revenir momentanément d'un gouffre. La mort rôde autour de moi, Mathilde. Aussi, vais-je tout te dire, si tu le veux bien.

En pleurs, celle-ci opina de la tête, incapable de produire un

son.

— Je t'ai toujours aimée du plus profond de mon cœur, et ce, dès le premier moment où je t'ai vue sur le bateau, quand j'agissais comme brancardier avec François Allard. Tu t'en souviens ?

Mathilde hocha la tête en guise d'approbation.

— J'ai manqué de courage. J'aurais dû t'enlever de chez madame de La Peltre et nous nous serions installés aux Trois-Rivières, même chez les Têtes-de-Boule, plus au nord, s'il avait fallu. À présent, je me rends compte que c'est François et Eugénie, avec leurs scrupules, qui nous en ont empêchés. Nous nous serions mariés et tu aurais eu dix enfants, comme les autres filles du Roy...

Mathilde était concentrée sur les confidences de Thierry, qui continua péniblement :

— Si j'avais su que ça t'aurait fait autant de peine que je fugue avec la mère d'Angé-Aimé, jamais je ne l'aurais fait. Tu n'avais pas raison d'être jalouse d'elle, c'est toi que j'aimais... Il ne s'est jamais rien passé avec Cassandre. Comment aurais-je pu ? Je l'ai toujours considérée comme ma propre fille. De plus, j'ai toujours eu trop de respect pour toi pour te mentir de la sorte... Aussi ne faut-il pas laisser notre amour être ébranlé par toutes sortes de rumeurs quant à mon infidélité avec Cassandre.

— Je te crois, mon bel hardi... Est-ce que Cassandre t'a déjà dit qui était le vrai père de Quentin ?

— Ni à moi, ni à Quentin d'ailleurs. Ça sera leur secret familial. Quant à nous, nous l'aimons comme notre propre fils, n'est-ce pas l'essentiel ? Promets-moi de veiller sur Quentin et sur Cassandre. Tu es encore leur mère, et tu es toujours très belle, tu sais... Tiens, embrassons-nous comme sur le bateau, près de la poulaine, tu te souviens ?

Mathilde se pencha et s'apprêtait à embrasser son mari, quand elle entendit frapper. Cassandre se pointa le nez.

— Quentin est ici. Si Thierry veut lui parler...

Mathilde sentit son mari lui retenir la main en lui chuchotant :

— Comme sur le bateau. Adieu, mon amour.

Le dernier serment d'amour de Mathilde fut de dire à Thierry:

— Cher Thierry, tu as toujours été mon bel hardi. Adieu, cher amour.

Cassandre prit Mathilde dans ses bras, alors que Quentin se dirigeait vers son père.

— Papa... je suis heureux de vous voir...

Thierry contemplait le beau militaire dans son uniforme. Un léger sourire apparut sur ses lèvres.

— Viens embrasser ton père, mon grand garçon. Je n'en ai plus pour longtemps, aussi, vais-je te faire mes recommandations...

Thierry suffoquait, au point que Quentin voulut appeler le médecin.

— Non, non, il m'empêcherait de te parler ou il me saignerait comme un porc avec sa lancette... Prends bien soin de ta mère et de ta grand-mère. Tu seras l'homme de la maison et elles t'aiment tellement ! Ce sera la grande fierté de cette maison de te voir devenir un militaire de renom. Encore plus, toutefois, de te voir réaliser ta carrière au Canada...

Quentin resta stupéfait. Le comte continua :

— Pas maintenant, mais plus tard, quand tu resteras seul avec ta mère, quand sa carrière sera sur son déclin. Je sais qu'elle brûle d'envie de retourner là-bas. Elle a tracé la voie aux Canadiens désireux de se produire à Paris, mais elle est restée profondément Canadienne, et c'est très bien ainsi. Elle mérite d'être respectée non seulement comme une très grande artiste, mais aussi comme une mère attentionnée et comme une personne dévouée... Tu es à moitié Canadien, ne l'oublie jamais! Quand le temps sera venu, le ministre des Colonies t'affectera à la Citadelle de Québec. D'ici là, il te faut mériter les grades subalternes, comme il se doit. Je compte sur toi pour y arriver et, surtout, pour rester en vie d'ici là... À Québec, tu auras sans doute la possibilité de repousser les Anglais, qui n'aspirent

qu'à s'installer en Nouvelle-France... Fais honneur à tes deux patries.

Le comte eut une nouvelle quinte de toux déchirante. Quentin épongea le front de son père.

— Quand tu iras au Canada, fais la connaissance de ton frère Ange-Aimé. Malgré les apparences et l'écart d'âge entre vous, tu verras qu'il n'est pas si différent de toi. C'est un chef très estimé et un ambassadeur de renom. À Québec, contre les ennemis, il pourrait t'être de grand conseil. Son fils pourrait même se battre à tes côtés ! Promets à ton père que tu vas suivre ses recommandations. C'est pour ton bien.

— Je vous le promets.

— Et aussi, tu hériteras de notre fortune et du titre de comte Joli-Cœur. Je souhaiterais que tu prennes soin financièrement de la famille Labarre, de Blacqueville en Normandie, comme si c'était ta famille.

— Promis.

— Maintenant, embrasse ton père et poursuis ta destinée. Je suis fier de toi, Quentin ! Va chercher ta mère. Adieu, mon fils.

Quentin ne put répondre tant il consacrait ses efforts à réprimer ses larmes. Quand Cassandre entra dans la chambre, elle vit les yeux convulsés de Thierry. Elle s'écria :

— Mon Dieu, Mathilde, venez !

Quand Mathilde franchit le cadre de la porte, son mari, Thierry Labarre, venait de rendre l'âme. Elle s'approcha de lui, lui ferma les yeux et l'embrassa sur le front.

— Adieu, mon bel amour. Tu m'as rendue si heureuse !

Lorsque la nouvelle se répandit, le Conseil des ministres de Sa Majesté reconnut les immenses services rendus à la France et à la Nouvelle-France par le comte Joli-Cœur.

Afin d'honorer cet aristocrate réputé pour ses talents de négociateur et d'ambassadeur, le comte de Maurepas proposa, en

accord avec le premier ministre, le cardinal de Fleury, qu'on le nomme, à titre posthume, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, la plus haute distinction de la monarchie. Son insigne, la croix de Malte, suspendue à un large ruban bleu moiré, fut remis à la comtesse Joli-Cœur.

Le comte de Maurepas demanda à ce que le fils du comte, Quentin, puisse désormais être appelé comte Joli-Cœur et qu'il soit autorisé à porter le cordon bleu de son père. Le roy Louis XV accéda à cette requête.

C'est ainsi que s'acheva le destin extraordinaire de Thierry Labarre, le fils du boucher de Blacqueville, en Normandie, qui émigra au Canada comme engagé-fermier en 1666 et qui, après avoir acheté son titre de noblesse de comte Joli-Cœur, avoir été nommé premier gentilhomme des menus plaisirs de la Chambre du roy Louis XIV et avoir négocié le traité d'Utrecht, reçut les honneurs de héros national du royaume de France.

Ses admiratrices n'eurent pas de gêne à le hisser secrètement au titre de prince.

Chagrin de femme

Quelques mois plus tard, la comtesse Joli-Cœur tomba gravement malade ; par amour, disait Cassandre. Avant sa mort, celle qui avait vécu dans l'ombre de ses maris de marque et qui avait discrètement soutenu leur carrière par son appui indéfectible et ses qualités humaines se confia à Cassandre.

— J'ai commis la plus grande faute qu'une mère peut commettre: abandonner les cinq enfants que j'ai eus avec Guillaume-Bernard. Ce mal me ronge depuis si longtemps que j'ai peine à pouvoir l'extirper de mon âme. Ce cancer occasionne ma mort, certainement autant que la perte de mon cher Thierry. Toi qui es la mère de Quentin, tu peux me comprendre... C'est pourquoi, je te prie d'écouter ma confession et de saisir l'ampleur de mon drame, en espérant que le prêtre, que je te demande de faire venir à mon chevet, pourra me donner l'absolution pour faciliter mon entrée au paradis.

Cassandre écoutait religieusement les confidences de Mathilde.

— Vous pouvez compter sur moi, tante Mathilde. Vous avez été comme une mère pour moi.

— Justement, même si Eugénie a toujours été ma protectrice, je sais bien qu'elle n'a jamais été d'accord avec mon mariage avec Thierry... Je pense bien qu'elle a tout essayé pour faire échouer nos premières fréquentations, ce qui a poussé Thierry dans les bras de l'Iroquoise, Dickewamis. Évidemment, ton père, qui la

convoitait, a été son complice malgré lui. Elle avait un tel ascendant sur nous tous, excepté sur Thierry. C'est probablement pour cette raison qu'elle s'en méfiait et qu'elle s'est arrangée pour m'en distancier.

Cassandre approuvait en silence, comme si elle avait été témoin du déroulement de ces événements de l'automne 1666.

— Eugénie avait une telle noblesse de cœur et un tel courage que mes amours avec Thierry l'ont toujours laissée froide par la suite, même si nous étions tous amis avec ton père d'abord, et avec Manuel par la suite... Je ne me suis jamais confiée à elle à ce sujet, car je savais qu'elle m'aurait désapprouvée... Aujourd'hui encore, si elle vivait, elle me désavouerait. C'est pour ça que, te sachant plus moderne, plus compréhensive, je veux te faire part de mon fardeau.

— Allez, je vous écoute, tante Mathilde.

— Mon péché fut d'avoir abandonné ma famille : mes cinq enfants, et sans doute leurs enfants... Je ne sais même pas combien de petits-enfants j'ai maintenant... Mon indifférence envers eux date du retour de Thierry dans ma vie. Je ne dis pas dans mon cœur, car j'ai toujours pensé à lui. Je n'ai jamais pu m'empêcher de le faire. Il fut le premier garçon que je rencontrais depuis mon départ de l'orphelinat et je l'ai aimé dès le premier instant, quand il s'est mis à jouer de son piccolo. Il fut mon amour de toujours, même si Guillaume-Bernard fut un mari irrécupérable.

Cassandre opina de la tête. Mathilde lui fit signe de s'approcher du lit et de lui prendre la main.

— Je te demande, quand tu retourneras à Québec, de leur transmettre ce message... Dis-leur que leur mère les a toujours grandement aimés, mais que ma passion pour Thierry a été aveuglante au point de le considérer comme l'astre de ma vie. Seule une autre femme passionnée peut comprendre ça.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit Cassandre, qui paraissait déroutée par les confidences de Mathilde.

— Oh, je ne leur demande pas de me pardonner — ce sera sans doute au-dessus de leurs forces —, mais seulement de t'écouter. Tu les connais depuis longtemps; mes fils t'écouteront

comme leur seule petite sœur. Tu en as l'habitude, tu as été la cadette de tes cinq frères Allard.

Cassandre songea un instant à la réaction du fils ecclésiastique de Mathilde, en espérant qu'il ne se comporte pas comme son frère, le chanoine Jean-François.

— Promets-moi que tu le leur diras.

— Promis, tante Mathilde.

— Tu continueras à bien veiller sur Quentin, n'est-ce pas ? Tu seras une riche héritière, dorénavant, et je ne voudrais pas qu'il dilapide la fortune familiale pour des soubrettes au joli minois. Tu sais qu'il est bel homme, notre Quentin !

Cassandre sourit au compliment qui rejaillissait sur elle.

— J'ai une dernière faveur à te demander...

— Tout ce que vous voudrez, dit Cassandre, la voix empreinte d'émotion, n'arrivant plus à retenir ses larmes.

— Tu te souviens quand tu logeais chez nous alors que tu étudiais chez les Ursulines, rue du Parloir ? Il t'est arrivé de m'appeler maman, au grand désespoir de ta mère lorsqu'elle l'a su...

Cassandre approuva avec affection d'un signe de tête.

— J'ai promis à Eugénie sur son lit de mort de m'occuper de toi comme de la fille que je n'ai pas eue. Je te demande, sur mon propre lit de mort, de m'appeler à nouveau maman. J'aurai ainsi l'impression d'avoir vraiment tenu la promesse que j'ai faite à Eugénie.

La demande touchante de Mathilde émut Cassandre au plus haut point. Elle se pencha alors vers l'oreille de Mathilde et lui exprima, pour quelle l'entende bien :

— Je vous aime, maman.

L'aveu de Cassandre apaisa les souffrances de la moribonde et un sourire apparut sur ses lèvres. En l'embrassant sur le front, Cassandre l'entendit murmurer :

— Maintenant, fais venir le prêtre. Je lui dirai que ma fille m'a pardonné. Ça m'aidera sans doute à obtenir son absolution pour le repos éternel de mon âme, aux côtés de celle de mon amoureux.

Cassandra fit déposer la dépouille de Mathilde près de la tombe de Thierry, dans le caveau familial du comte Joli-Cœur, au cimetière Saint-Joseph. Parce que la comtesse et le comte avaient été de grands mécènes des arts scéniques à Paris, elle avait tenu, en accord avec Mathilde lors du décès de Thierry, à acheter un emplacement près du caveau où reposait Molière^{94}, le grand homme de théâtre.

L'incendie de Montréal

Le 10 avril 1734, à Montréal, en pleine nuit, un violent incendie détruisit quarante-cinq maisons de la rue Saint-Paul, dont la résidence du marchand prospère et seigneur de Berthier, Pierre de Lestage, ainsi que l'Hôtel-Dieu. L'hôpital venait à peine d'être reconstruit après l'incendie de 1721. Des centaines de Montréalais perdirent tous leurs avoirs et restèrent sans abri. Les hospitalières durent dormir à la belle étoile et supporter la rigueur des nuits froides.

Obligé de se réfugier en toute hâte chez des amis avec sa femme Esther, Lestage perdit non seulement les papiers administratifs concernant ses commerces de grain et ses routes de traite de la fourrure, mais aussi tous les actes notariés et les documents légaux concernant la gestion de sa seigneurie. Il ne put récupérer que quelques livres et papiers pris au hasard dans la panique. Ainsi, quand la lettre du comte Joli-Cœur lui demandant de se mettre en contact avec Ange-Aimé Flamand arriva à Montréal, le facteur ne put remettre la missive à son destinataire, puisque la maison où elle avait été adressée avait été incendiée.

L'année précédente, Pierre de Lestage avait dû, selon la loi, faire l'aveu et le dénombrement de sa seigneurie, un acte légal par lequel le seigneur décrivait ses titres de propriété et faisait l'inventaire des biens de ses censitaires, c'est-à-dire leur terre, leur maison et leurs bâtiments, ainsi que le défrichage qu'il leur restait à compléter. Le dénombrement permettait aussi de statuer sur l'état de la seigneurie.

La population de Berthier sut rapidement qu'une esclave noire nommée Angélique, appartenant à madame Poulin de Francheville, de la riche famille de marchands qui avait créé la compagnie des forges du Saint-Maurice, près des Trois-Rivières, avait été accusée avec son amant, Claude Thibault, d'avoir mis le feu. Angélique fut retrouvée dans le jardin des pauvres de l'Hôtel-Dieu, alors que le feu s'était propagé à tout le quartier, et elle fut emprisonnée en attendant qu'une accusation formelle soit déposée contre elle. Un procès fut aussitôt intenté contre Angélique, puisque Thibault s'était enfui, laissant sa maîtresse seule devant la justice.

Une vingtaine de personnes vinrent témoigner de la culpabilité de l'esclave noire, mais aucune ne l'avait vue mettre le feu à la maison de la rue Saint-Paul. Parmi ces témoins, Marie, dite Manon, une esclave indienne panis, déclara qu'Angélique avait l'intention de brûler sa maîtresse, alors qu'une domestique de la veuve Francheville témoigna du caractère intempestif de l'accusée.

Angélique fut trouvée coupable sur la seule déclaration équivoque d'une enfant de cinq ans, après avoir été forcée d'admettre sa culpabilité sous la torture. Elle fut condamnée à être conduite dans un tombereau ouvert par les rues incendiées jusqu'à la place du Marché, à genoux, la corde au cou et en passant devant l'entrée de l'église, un cierge de deux livres en main, afin de demander pardon. Angélique devait être brûlée vive après avoir eu le poing coupé, mais cette exécution fut différée. Elle fut pendue publiquement le 21 juin 1734.

Les propriétaires durent rassembler les ressources nécessaires pour reconstruire leur maison pendant que les autorités assistaient les hospitalières dans la reconstruction de l'Hôtel-Dieu. Le peuple de Montréal en voulut encore plus à l'élite dirigeante, qui n'avait qu'à puiser dans ses goussets pour rebâtir, alors que les petites gens durent s'endetter pendant longtemps pour y arriver.

Si l'incendie n'avait fait aucune victime, les censitaires de Berthier reçurent une douche froide en entendant la rumeur selon laquelle le seigneur de Lestage exigeait d'eux une importante contribution financière lors de la reprise de l'inventaire de leurs titres de propriété. Pierre de Lestage venait de financer l'expédition dans l'Ouest de son ami La Vérendrye et de lever un nouvel impôt pour permettre le financement de la construction du chemin du Roy.

En cette fin de juin, à la forge de la rivière Bayonne, les commentaires allaient bon train et les opinions divergeaient.

— Ce sont toujours les pauvres cultivateurs qui doivent financer les notables les plus riches, avança Baril. Avec le fumier qui se fait rare, je ne pourrai pas, cette année, avoir mon comptant de récolte de blé et d'avoine. Même si le seigneur de Lestage exige que je lui en donne davantage, je ne le pourrai tout simplement pas.

— C'est parce que tu t'es mis à l'élevage du mouton, ajouta Beaugrand-Champagne. Rien de mieux que des bêtes à cornes pour le fumier à céréales. N'empêche que ce n'est pas à nous de

financer les expéditions de l'aventurier de l'île aux Vaches, qui n'a jamais su récolter un minot de blé par lui-même! Excuse-moi, Latour, de critiquer ton ami, mais un vrai cultivateur ne devient pas boulanger, encore moins coureur des bois.

Pierre Latour les laissait parler, affairé à redresser le soc tordu d'une charrue en martelant le fer chauffé. Antoine, de son côté, calmait les chevaux qui piaffaient, tandis qu'Émeline, du haut de ses onze ans, servait l'eau fraîche aux récalcitrants.

— Laisse-moi flatter les chevaux, Antoine. Je suis certaine d'être capable de les calmer.

— Voyons, Émeline, ce n'est pas l'affaire des filles de soigner les chevaux. Ils pourraient te faire mal.

Pierre Latour demanda à son fils de l'aider à tenir son côté de la charrue. Émeline en profita pour entrer dans la stalle et réussit à les calmer en peu de temps, devant l'assistance masculine, qui en fit la remarque au forgeron.

— Coudonc, Latour, ta petite est meilleure avec les chevaux que tu peux l'être !

Pour toute réponse, le forgeron grogna :

— Ce n'est pas ta place, avec les chevaux, ici dedans. Tu ferais mieux d'aider ta mère à la lessive ou à la cuisine.

Émeline obéit à son père. Toutefois, elle se dit qu'elle reviendrait tenir compagnie aux chevaux.

— Je trouve qu'il exagère, Pierre de Lestage, de nous demander de financer la reconstruction de sa maison cossue de Montréal, sous prétexte qu'elle contenait nos titres de propriété ! affirma

Desrosiers. S'il les avait confiés au notaire Casaubon, nous nous en serions sauvés. Si mes papiers brûlés sont à reprendre, je ne lui donnerai pas le prétexte d'empiéter sur mon bien et de m'obliger à défricher mon restant de terre pour y planter du chanvre et du lin, parce que ça fait plus moderne.

— Pourquoi ne taxe-t-il pas ceux de la Grande-Côte qui récoltent du tabac dans la pinière? demanda Trempe. Il paraît qu'ils font des affaires en or. De plus, ils n'ont pas à contribuer à

la corvée de la construction du chemin du Roy, eux !

— Moi, j'en veux aux Anglais de Montréal ! gronda Olivier Major en crachant par terre. Sous prétexte qu'ils ont le monopole du commerce, ils obligent le petit peuple à payer la reconstruction de leurs entrepôts. Je mets Lestage au défi de m'imposer quoi que ce soit parce que sa femme s'appelle Sayward ! Ce n'est pas une Anglaise qui va régenter cette seigneurie. Nous en avons eu déjà assez de financer la construction de son manoir. Des fois, je me demande si c'est moi le seigneur de Berthier et si c'est lui le censitaire !

Au ricanement de ses clients, le forgeron en eut assez d'entendre critiquer son ami Lestage. Il se félicita d'avoir exigé d'Émeline qu'elle retourne à la maison. Il tenta de faire dévier la conversation sur un sujet aussi épineux, mais qui ne concernait pas la population de Berthier. Il savait que, d'entrée de jeu, les commentaires seraient acerbes.

— Qu'est-ce que vous pensez de l'exécution de la petite négresse ?

Le sujet prit de court la clientèle. Après un silence pesant, alourdi par la chaleur du feu régnant, le forgeron préféra les faire parler du chemin du Roy.

— Il paraît qu'un carrosse pourra rouler sur le nouveau chemin de Québec à Montréal en quatre jours. J'ai pour mon dire que c'est à Lanoraye qu'il y aura le plus d'obstacles. Il faudra y construire un pont, pour sûr !

— Il y a des courants, à la fin du printemps, dans lesquels on ne pourra pas ramer avec le bac, confirma Victorin Ducharme. Il faudra un pont solide, avec des montants et des travers en fer. Tu ne devrais pas manquer de travail, hein, Latour ?

L'assistance s'esclaffa et le forgeron grimaça. Il se renfroigna quand le grand Major l'offusqua.

— C'est à croire que ton ami Lestage ne fait des faveurs qu'à toi ! Se pourrait-il qu'il pense à ses autres censitaires, des fois ?

Les autres virent le visage de Latour se rembrunir. Ils craignirent une flambée de violence dans la forge. Pour calmer le

jeu, Victorin Ducharme dit:

— Ce n'est pas une faveur à lui faire que de faciliter la venue de sa belle-mère ! De Maskinongé, elle sera ici, en voiture, en deux heures tout au plus, sans se mouiller les pieds.

Il y eut un nouvel éclat de rire, alors qu'Antoine trouvait son père bien malheureux d'entendre de telles âneries.

Après sa journée de travail et le souper, quand le forgeron s'informa à Étiennette de l'allure de sa journée, elle lui répondit :

— Tu sembles oublier que nous avons deux mariages en vue, cette année. Nous serons dans les honneurs avec le mariage de notre Marie-Françoise avec Étienne Charron Ducharme, le 11 novembre prochain. Il serait préférable d'ajuster encore ton habit de noces et de le raccommoder ou de l'agrandir, si je le peux. Il me semble que tu as pris du poids, ces derniers temps... Il y a aussi le mariage de Monique et de Tancrède... Même si nous ne sommes pas dans les honneurs, comme patron tu dois paraître à ton mieux. Je te dis que j'avais hâte que ces deux-là se marient ! Je n'aurais pas voulu qu'Antoine soit hébergé dans la maison du péché et que les Plouffe le repoussent parce que le patron de Tancrède tolère le libertinage. Tu sais, des voisins, ça voit clair. Si nous voulons qu'Antoine se trouve une compagne de qualité, nous devons tout faire pour le mettre devant l'occasion.

— Tiens, encore Étiennette la marieuse. Je parie que tu es pour quelque chose dans le mariage de Marie-Françoise.

— C'est normal, elle va sur ses vingt ans. De plus, je suis si contente que mon amie Marguerite Piet soit liée à notre famille. Une famille de pionniers est toujours un bon exemple de patriotisme.

— N'oublie pas les Charron Ducharme. Étienne me disait que son ancêtre, Catherine Pillât, accosta à Montréal comme fille du Roy à treize ans. La sœur Bourgeoys l'a mariée à quinze ans.

— Il sait tout ça, Étienne? Pas mal plus déluré que Victorin ! Ce n'est certes pas à la forge qu'il a appris tout ça... C'est Émeline qui m'a raconté les propos qui s'y disaient.

— Émeline? T'a-t-elle parlé de son imprudence à s'approcher

des chevaux? Une seule ruade et c'en est fait d'elle.

— Quoi? Si elle recommence, parle-m'en.

— Justement, je souhaite que tu lui parles avant.

Étiennette reconnut sa faute et grimaça.

— Esther m'a écrit; elle et Pierre n'arriveront pas de sitôt à Berthier. Il est occupé à faire reconstruire sa maison de la rue Saint-Paul. Le curé Gaillard lui a proposé de faire une quête spéciale pour la financer, mais Pierre a refusé sous prétexte d'en demander trop à leurs censitaires. Elle n'est pas d'accord que des gens quêtent pour tout et pour rien, et elle ne veut surtout pas que les gens de Berthier et d'Autray aient une mauvaise impression des Anglais...

— Hum!

— Elle ajoute aussi que Pierre essaie de convaincre l'administration de Québec de ne pas imposer aux censitaires de retourner devant le notaire à cause du feu. Il se sent déjà malheureux de leur imposer la corvée du chemin du Roy. Nous avons un bon seigneur, n'est-ce pas ? Les gens de Berthier l'apprécient beaucoup.

— Hum !

— J'ai bien hâte que le tronçon du chemin du Roy de Berthier jusqu'à Montréal soit terminé. Nous projetons, Marie-Anne et moi, d'aller visiter Margot, sa nièce. Ça lui fera un bien immense d'oublier un peu la mort de sa Marie-Anne⁽⁹⁵⁾. Elle avait une année de plus que notre Émeline... Pauvre petite.

— Pour ma part, j'aimerais me rendre aux Trois-Rivières avec Antoine pour visiter les forges du Saint-Maurice. Je pourrais faire coïncider ce voyage avec mes provisions de fer et donner le goût du métier à Antoine. Il ne me paraît pas encore tout à fait convaincu. Comme nous avons parlé de favoriser sa carrière...

Étiennette avertit son mari :

— Vous ne pourrez pas partir tous les deux ! Qui va opérer la forge pendant votre absence? Souviens-toi que La Vérendrye

voulait qu'Antoine aille travailler là-bas. S'il se met en tête d'y aller, il n'épousera jamais la petite Fréchette et c'en sera fini de tes projets de retraite.

— Ouais ! Tu as sans doute raison. A-t-elle écrit autre chose?

— Elle salue le maréchal-ferrant, mon mari... Ah oui, imagine-toi que Pierre de Lestage et Jacques-René Gauthier de Varennes se sont réconciliés !

Comme le forgeron ne se rappelait pas qui était Jacques-René Gauthier de Varennes, Étienne martela :

— Mais oui ! Le frère aîné de La Vérendrye avec lequel il est en train d'explorer l'Ouest! L'ancien prétendant de Cassandra...

— Je ne me rappelle pas. Elle en a eu tellement que je m'y perds !

— Pierre Latour, ne commence pas, je t'en prie! gronda Étienne.

Elle continua :

— Je disais donc que les seigneurs de Varennes et de Berthier seront invités, ainsi que d'autres personnages de la région de Montréal, dont monsieur François Foucher⁽⁹⁶⁾, procureur du Roy, par le seigneur, patron et curé de Terrebonne, Louis Lepage de Sainte-Claire⁽⁹⁷⁾, à l'inauguration de la cloche de la nouvelle église de la paroisse de Saint-Louis-de-Terrebonne. Ils ne pourront pas faire autrement que de se réconcilier, puisque la cloche s'appellerait la Pierre-Jeanne... Devines-tu pourquoi?

Par son air interrogateur, Pierre Latour Laforge parut surpris.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne suis pas fondeur de cloches, mais maréchal-ferrant ! Je n'ai pas le moule pour fondre une cloche... Je prénomme les chevaux quand ils sont anonymes, mais pas les cloches !

Étienne toisa son mari et haussa les épaules. Celui-ci avança, pour se réchapper :

— Je ne savais même pas qu'ils s'étaient chicanés. Comment

veux-tu que j'en devine la raison? Probablement à cause de Cassandre. Ses histoires d'amour tournent toutes au vinaigre.

Étiennette réalisa soudainement que le raisonnement de son mari avait touché la cible, même sans le savoir. Pour ne pas discréditer davantage son amie Cassandre aux yeux de celui-ci et être obligée de tout lui raconter des péripéties du voyage à Montréal de Cassandre et de Marie-Anne⁽⁹⁸⁾ plus de vingt-cinq ans plus tôt, elle lui expliqua calmement :

— La cloche⁽⁹⁹⁾ s'appellerait Pierre-Jeanne parce que son parain serait Pierre de Lestage et la marraine, Marie-Jeanne Le Moyné de Sainte-Hélène, épouse de Jacques-René de Varennes.

— Pourquoi se rendre à Terrebonne pour se réconcilier, alors qu'ils sont voisins à Montréal? Ce n'est pas à la porte, d'autant plus qu'il doit être plus qu'occupé à faire reconstruire sa maison de la rue Saint-Paul, lui aussi ! Lorsqu'on sait qu'il venait juste de revenir des Pays-d'en-Haut avec La Vérendrye...

Étiennette regarda son mari, étonnée :

— D'où tiens-tu ces informations?

— Comme tu vois, il ne se dit pas que des bavardages et des futilités à la forge ! J'ai des clients bien informés.

La remarque atteignit sa cible; Étiennette resta coite. Le forgeron en profita pour satisfaire sa curiosité.

— Je sais que j'en ai manqué des bouts, mais que s'est-il passé entre Cassandre Allard et Jacques-René Gauthier de Varennes?

— Pour que tu ailles tout raconter par la suite à tes indicateurs? Jamais! Les histoires d'amour restent secrètes, hormis entre femmes. Ça ne concerne pas les hommes. Occupe-toi de discuter avec tes clients de sujets plus importants, comme la nouvelle culture du tabac.

— Justement, je me suis fait demander si l'éleveur de chevaux de Charlesbourg était pour venir s'installer au fief Chicot... Pourrais-tu écrire cette question à ton amie Cassandre ? Tu sais qu'un maréchal-ferrant bien informé dépasse d'une longueur sa compétition. Comment s'appelait-il, son cavalier, déjà ?

— Ma parole, on dirait que c'est toi qui fais des courses de chevaux ! Laissons-lui ses amours, à Cassandre, et occupe-toi de ferrer les chevaux plutôt que de rapporter des rumeurs... Et c'est encore plus important de bien diriger Antoine à la forge.

— S'il pouvait savoir ce qu'il veut, Antoine, ça ferait mon affaire.
Étiennette exprima son accord par un signe de la tête.

— C'est vrai que je n'ai pas eu de réponse de Cassandre à ma dernière lettre. Et ce n'est pas Pierre de Lestage qui va informer Esther de ce qui se passe à Paris !

—

Le mariage d'Antoine

Le 25 mai 1737, Antoine-Placide Latour, l'ondoyé miraculé du fief Chicot, prit Marie-Louise Plouffe pour légitime épouse en lui promettant, devant le curé Gaillard, de la rendre heureuse. Cette dernière l'assurait de son amour et de son intention de lui donner la descendance désirée. Puisqu'Antoine était le premier fils d'Étiennette et de Pierre à se marier, le forgeron voyait en cette union le jalon nécessaire à ce que le nom des Latour se perpétue.

Il avait dit à Étiennette, quelques semaines avant le mariage :

— J'espère qu'il aura plus à cœur d'assurer sa descendance qu'à prendre la relève de la forge. Il aura bientôt vingt-sept ans et je ne suis pas encore convaincu qu'il y parviendra. Le cœur n'y est tout simplement pas.

— Je suis certaine que Marie-Louise va lui remettre le cœur à la bonne place. Rien de mieux qu'une épouse sérieuse pour encadrer son homme. Elle a près de vingt-deux ans et j'ai bien confiance en elle.

— Ouais ! J'espère que tu as raison.

— Jusqu'à maintenant, nos enfants nous ont fait honneur. Marie-Anne et Marie-Françoise sont bien mariées.

— Nous connaissions leurs maris depuis l'enfance; Pierre Généreux et Étienne Charron Ducharme sont les fils de nos amis de toujours.

Vexée, Étiennette répondit sèchement:

— J'ai vu en Marie-Louise Plouffe une fille remplie de qualités, comme notre Émeline.

— Là, je suis d'accord avec toi. Émeline ferait sans doute une meilleure forgeronne qu'Antoine. À quatorze ans, elle est bâtie comme un garçon et sait se faire aimer des chevaux. Il ne lui reste plus qu'à apprendre les rudiments du métier.

— Je te défends bien de me l'enlever. Déjà, elle est bonne à tenir la maison. Si on veut la marier, il ne faudrait pas la rendre garçonne. En plus, elle a un joli visage... malgré sa gorge.

— Sa gorge ?

À cause d'une inflammation, Émeline avait la gorge démesurément enflée et rougie.

— Tu n'as pas remarqué ? Tu es bien le seul ! Elle a le fond de la gorge si rouge, en plus d'avoir le nez qui coule. C'est probablement à cause de la fumée qui emplit la forge. Son haleine est insupportable ! Même les chevaux ne pourront pas l'endurer longtemps ! Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle penche la tête d'un côté. Elle me dit que, de cette façon, ça lui fait moins mal. Et sa fièvre n'arrête pas. Ce n'est pas normal, tout ça.

— Elle a dû prendre froid, cet hiver. Elle va se rétablir...

— Souhaitons que tu dises vrai. Les chirurgiens coûtent si cher ! Il faudra la confier à saint Georges, le temps venu... Ah oui, ne trouves-tu pas que Marie-Louise Fréchette ressemble à sa mère, Marie Truchon-Léveillé ?

— Je ne l'ai pas remarqué. J'échangeais plutôt avec son mari à propos de la dot de Marie-Louise. Il faut comprendre qu'un cordonnier ne peut pas être si riche que ça... À part quelques meubles, elle n'apportera pas grand-chose à Antoine.

Étiennette arrêta de se poudrer et dévisagea son mari.

— Ne viens pas me dire ça aujourd'hui ! Tu as marié la fille d'un sabotier et tu n'as pas eu à t'en plaindre, je pense. Regarde nos beaux enfants. C'est quand même moi qui les

ai eus. Marie-Louise fera de même. De toute façon, quand nous nous donnerons à Antoine et à Marie-Louise, ils auront d'autres meubles. N'oublie pas l'essentiel, mon mari : il ne fallait pas qu'Antoine aille travailler aux forges du Saint-Maurice aux Trois-Rivières. Nous avons espéré une épouse sérieuse pour Antoine, et le mariage scellera leur destinée. Nous n'aurions pas pu trouver mieux comme bru ! J'ai su par Monique Fréchette que Marie-Louise était très attachée à ses parents et qu'elle ne poussera jamais Antoine à déménager ailleurs, tu comprends ? De toute façon, elle demeurera ici avec nous le temps qu'il faudra ; tu apprendras à la connaître, et nous pourrons être au courant de leurs projets... Heureusement que j'ai saisi l'occasion à temps, quand tu m'as dit que Louis Plouffe avait déménagé à la Grande-Côte, hein ?

— Heureusement, répondit le forgeron, qui ne voulait pas contrarier sa femme.

— Pas de lard, si on t'en sert lors de la réception, et, surtout, pas de tours de force. Ce n'est plus de ton âge.

— Sais-tu ce que l'on nous servira à la réception ?

— En fait, plutôt des poissons. C'est normal, les Plouffe viennent de Verchères.

— Alors, ne t'inquiète pas pour mes tours de force. Ce n'est pas le poisson qui me motivera ! ajouta le forgeron, déçu de ne pas se faire servir un repas copieux.

— Louis Plouffe n'avait pas le choix, de toute façon.

— Et pourquoi ? Nous ne sommes pas assez bien pour lui ?

— Voyons, plutôt à cause de la misère qui prévaut dans la colonie. Tu ne l'as pas appris par tes clients, à la forge ? Si tu assistais à toute la messe avec nous plutôt que de sortir sur le perron de l'église avant le sermon, tu aurais su par le curé Gaillard que le vicaire général du diocèse de Québec, Jean-Pierre de Miniac, a ordonné de prier pour ceux qui souffrent de faim dans la région de Québec.

Le forgeron se sentit froissé. Il s'empressa d'ajouter, afin de

réhabiliter son commerce :

— Paraîtrait même que l'intendant Hocquart aurait l'intention de faire vider les greniers pour répartir le blé entre les habitants ! Nos hivers sont trop longs. Il a même neigé un 29 septembre à Québec, il y a quelques années. Imagine !

Étiennette et Pierre faisaient référence aux mauvaises récoltes et à la famine qui sévissait dans la vallée du Saint-Laurent à cause des pluies excessives et des hivers hâtifs. Mère Marie-Andrée de Sainte-Hélène, supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, écrivait que les habitants n'avaient plus de blé et qu'ils étaient obligés de manger des bourgeons d'arbre et des pommes de terre, nourriture destinée aux bestiaux.

— Avec ton appétit pour le lard, tu as probablement pris du poids. Le poisson te fera du bien ! Je vais sortir ton habit de noces du coffre et faire les retouches qu'il faudra. Prépare-toi à une séance d'essayage. Si le col de ta chemise est trop serré, sois convaincu que ton habit le sera tout autant. Tu ne pourras pas respirer.

— J'aurai simplement à nouer ma cravate sans attacher le bouton du haut, au lieu de te le faire coudre.

— Non, non, le maréchal-ferrant est une personne importante et doit être vêtu correctement, encore plus s'il accompagne son fils au pied de l'autel.

Les Latour avaient dû réserver une chambre pour Antoine et Marie-Louise loin des oreilles des adolescentes de la maisonnée. La pièce, qui jouxtait la chambre d'Étiennette et de Pierre, fut aménagée en conséquence. Les quelques meubles qu'apporterait Marie-Louise, dont un grand lit tout neuf avec matelas de plume ainsi qu'une commode et un bahut en noyer de la région, remplaceraient plus qu'adéquatement le cadre de lit à paille où dormaient Antoine et ses petits frères.

Quand il vint livrer le mobilier, Louis Plouffe se fit accompagner par le curé Gaillard, un adepte de l'enseignement du catéchisme⁽¹⁰⁰⁾, qui avait l'intention de bénir le lit nuptial, ainsi que par Marie-Louise et sa mère, Marie Truchon-Léveillé. En l'aspergeant d'eau bénite, le curé tint à mentionner aux futurs mariés que ce lit deviendrait leur lit de mort et que, d'ici là, ils devraient suivre les enseignements du Christ: « Croissez et mul-

tpliez-vous. » Étienne se dit intérieurement qu'elle n'avait pas manqué à ses devoirs de bonne mère catholique.

Les jours précédant le mariage, Étienne avait réquisitionné ses filles, Louise, Angélique, Marie-Rose et Émeline, pour la lessive du linge à porter pour les noces. Comme Antoine se mariait à la fin mai, elle jugea opportun d'installer sa buanderie à l'intérieur de la boutique de forge en suggérant à son mari de prendre congé de sa clientèle pour la circonstance.

— Une journée de congé à ton âge, mon vieux, ça ne te fera pas de tort, d'autant plus que c'est pour une bonne cause.

Au petit matin, Antoine alluma le feu de la forge et plaça de grosses bûches d'érable dans le brasier activé au charbon de bois, selon la demande de sa mère.

— Ce n'est pas tous les jours que des parents marient leur fils aîné. Il faut que le linge sente propre et bon.

Elle demanda à Pierre, âgé de seize ans :

— Toi, tu dois t'assurer que le feu reste constamment allumé. C'est important pour réchauffer les cuves et le fer à repasser. Tu te feras aider par Joseph. À douze ans, ça ne devrait pas lui faire peur... Comprends qu'Antoine, comme fiancé et prochainement marié, doit être très présent chez les Plouffe. Après les noces, même s'il est ici avec sa femme, nous devons les laisser souvent seuls... Il est temps de le remplacer, maintenant.

Sitôt le déjeuner pris, les femmes se rendirent à la forge. Déjà, la boutique était embuée des vapeurs des cuves qui allaient bientôt recevoir les vêtements remisés depuis le mariage de Françoise. Les jumelles avaient bien demandé à leur mère une toilette neuve, mais la réponse d'Étienne n'avait laissé aucune place à la discussion.

— Deux robes neuves du coup endetteraient davantage votre père. Prenez exemple sur Émeline, qui n'a rien exigé.

— Elle n'a que quatorze ans, maman. Nous en aurons bientôt vingt.

— Justement, votre prochaine toilette toute neuve sera votre robe de noces... Et, de grâce, pensez à votre père! N'allez surtout

pas tourner autour des jumeaux Baril, Vital et Martial. Une double dépense l'achèverait, pour sûr.

Étiennette avait demandé à ses hommes d'agencer deux cuves, l'une pour le lavage au savon artisanal composé de cendres de bois, appelé « potasse », et l'autre pour le rinçage.

Elle dit aux jumelles :

— Pour l'odeur agréable, j'ai l'extrait de lavande et l'essence de rose qu'Esther a rapportés de Montréal. Pour la lingerie féminine, nous emploierons la rose, n'est-ce pas ? C'est jour de fête ou quoi ? finit-elle avec le sourire.

Les jumelles ricanèrent. Elle donna plus tard ses recommandations à Émeline, qui en était à ses premiers essais au repassage. Étiennette avait en main un panier à linge et un fer à repasser.

— Quant à toi, je vais te montrer comment repasser. Un beau repassage est une oeuvre d'art, aussi importante que le jeu du comédien ; c'est un art féminin. Le costume fait toute la différence. Et fais attention de ne pas appuyer trop fort. Il faut laisser glisser le fer avec minutie et régularité. Le fer doit être toujours chaud. Pour humidifier le linge, ajoute régulièrement de l'eau d'odeur... Tiens, comme ça... J'ai la certitude que les membres de la famille Latour seront les plus beaux et les plus propres de la noce !

— Mais je sais déjà tout ça !

— Fais comme si tu entretenais les costumes de scène de ta marraine Cassandra. Ça te plairait, n'est-ce pas ? Et fais attention pour ne pas brûler Marie-Amable avec le fer. Ton père lui a laissé prendre l'habitude de se tenir auprès de lui, mais c'est dangereux. Il devrait être plus prudent avec son bébé !

Émeline sourit avec difficulté, gênée par sa gorge enflée.

Il ne faudrait pas que Cassandra la voie dans cet état ! pensa Étiennette.

La réception se fit chez Louis Plouffe, à la Grande-Côte. Les enfants Plouffe étaient pratiquement de l'âge des enfants Latour. On dansa au son des sonnaillies et du tambourin.

Le frère de Marie-Louise, Louis, âgé de vingt ans, était accompagné de sa fiancée, Marie-Louise Laporte Saint-Georges, de la paroisse de Saint-Sulpice, à la grande déception des jumelles, Louise et Angélique. Pierre Plouffe, âgé de dix-huit ans, dansa avec Marie-Rose, sous la surveillance discrète de sa sœur Marie-Anne, qui souhaitait rapprocher Louis Généreux, son beau-frère, de Marie-Rose.

Pierre Latour et Joseph Plouffe, âgés de seize ans, sympathisèrent rapidement, tandis qu'Émeline et Marguerite Plouffe, du même âge, se découvrirent une passion commune pour les chevaux.

— Maman voudrait que je m'occupe de la maison. Moi, je préfère aider mon père à la forge, surtout pour tenir les chevaux lorsqu'il les ferre.

— C'est comme moi. L'odeur des harnais de chevaux à la cordonnerie me plaît.

— Tiens, moi aussi, j'aime bien leur odeur. Qu'ils sentent bon, les chevaux !

Pour leur part, Françoise Plouffe et Joseph Latour, âgés de onze et douze ans, se regardaient à la dérobée, du coin de l'œil. Quant à la petite Marie-Amable, elle demanda à sa mère devant Marie Plouffe :

— Je suis la seule, maman, qui n'a pas d'amie Plouffe. Ce n'est pas juste !

Étiennette ne répondit pas à sa cadette. Toutefois, elle s'enorgueillit de sa famille nombreuse.

Après le repas de noces, où Pierre Latour mangea sa ration de lard, les hommes parlèrent des forges du Saint-Maurice et de la construction des vaisseaux de Sa Majesté aux Trois-Rivières, et possiblement à Sorel.

— Le croyez-vous, à Sorel ?

— Pas vraiment. La construction des moulins à scie du seigneur de Lestage⁽¹⁰¹⁾ nécessite encore des planches, et tous les scieurs de long de la région sont embauchés. Je ne vois pas qui

pourrait s'installer à Sorel pour ça.

— Parlez-vous des moulins à scie des seigneuries d'Ailleboust et de Ramezay⁽¹⁰²⁾ ou de celui de Lanoraye? Parce que les seigneurs Lestage et Nepveu⁽¹⁰³⁾ ont déjà été associés, m'a-t-on dit!

Pierre Latour était plutôt préoccupé par le nouveau règlement qui l'obligeait, comme forgeron, à afficher l'inventaire des animaux errants de la paroisse et à en faire la crie à la porte de l'église, deux dimanches consécutifs, si l'animal n'avait pas été réclamé dans un délai de quatre jours.

— Ce règlement n'a pas de sens. Il oblige d'abord celui qui trouve l'animal à le reconduire à l'enclos municipal de la Commune et, ensuite, à me le signaler. Pourquoi le forgeron de la place ferait-il ça? Est-ce mon rôle? Va pour les chevaux, mais, pour les bêtes à cornes, on devrait demander au chef de la milice.

Louis Plouffe avait une autre préoccupation.

— Les terres d'Autray sont pauvres et peu propices à l'agriculture. Je parlais tout à l'heure avec François Chatel, qui pense se rendre en Illinois faire la traite de la fourrure, et à votre gendre qui l'a faite, dix ans passés, aux Pays-d'en-Haut. Mon métier de cordonnier nourrit à peine ma famille et ce n'est pas ma terre qui ajoute beaucoup à mes gages. J'en ai parlé à ma femme et elle ne voit pas la traite de la fourrure d'un bon œil, à cause de mon âge. Il y a toujours la fabrique de goudron de Lanoraye, éventuellement. Par ailleurs, pour ce qui est de déménager aux Trois-Rivières, elle ne dirait pas non.

Pierre Latour se rebiffa sur sa chaise. *Quand Étienne saurait ça!* se dit-il.

Pour leur part, Étienne et Marie Plouffe parlaient de leurs enfants.

— Ce furent de magnifiques noces et nous avons bien hâte d'accueillir Marie-Louise. Mon Antoine me semble bien amoureux d'elle.

— N'est-ce pas? Ils forment un beau couple... Ils ne semblent pas les seuls, hum !

Étienne comprit l'allusion.

— Ne soyez pas inquiète, je vais en glisser un mot à Marie-Rose. On parle déjà de fiançailles avec Louis Généreux, vous savez.

— Je ne m'inquiète surtout pas pour Pierre. Vous saviez qu'il en faisait tourner, des têtes ! Si Marie-Rose ne l'avait pas encore repéré, c'est parce qu'ils ne vont pas à la même heure de messe, le dimanche, sinon... J'ai entendu dire que votre amie, madame de La Vérendrye, souffrait de l'absence de son mari. Moi, je ne pourrais pas accepter que mon mari parte avec mes fils en me laissant seule comme une dinde.

— Qui vous a rapporté ça ?

— Monique Ducharme-Fréchette. Qu'elle est donc gentille ! Elle me dit tout.

Étiennette eut envie de dire : « Elle vous en dit trop », mais elle se retint.

— Monique a raison. C'est moi qui lui disais que Marie-Anne de La Vérendrye avait bien du mérite. C'est comme ça quand tu épouses un homme valeureux. Les femmes de Varennes semblent avoir un triste sort. Sa belle-sœur, Marie-Renée, a élevé sa famille seule. L'an passé, Christophe, l'enfant posthume de la famille, est décédé alors qu'il était en route vers le fort Saint-Charles; son oncle, La Vérendrye, au fort Maurepas, l'avait envoyé chercher des provisions. Même que sa fille, Marguerite d'Youville, une jeune veuve éplorée, vient de fonder la congrégation des Sœurs de la Charité, à Montréal. Toute une famille au destin hors du commun, je vous dis ! J'avais promis à Marie-Anne d'aller la visiter, une fois les nouveaux mariés à la maison. Ce sera bientôt le bon temps d'y aller.

Marie Plouffe n'écoutait déjà plus.

— Monique me parlait d'une de ses nièces qu'elle pourrait présenter à Pierre. Elle se nomme Marguerite Charron Ducharme.

Piquée, Étiennette lui répondit :

— Tant mieux pour lui. Quant à Marie-Rose, nous la marierons à Louis Généreux.

Marie Plouffe ne fut pas en reste. Elle demanda à Étiennette :

— Votre Émeline a une gorge volumineuse pour son âge. Est-ce de naissance ? C'est vrai qu'elle est assez forte comparativement à Marguerite, qui est du même âge !

— C'est un mauvais rhume mal soigné. Cette infection lui passera. Soyez sans crainte pour elle. Elle se trouvera bien un parti qui lui fera honneur, mon Émeline !

— Émeline, c'est tout de même un drôle de prénom, ne trouvez-vous pas ?

— C'est normal, sa marraine est une artiste de scène de réputation mondiale qui se produit à l'Opéra et à la Comédie-Française, à Paris. En fait, elle est ma meilleure amie. Je devrais recevoir une lettre d'elle sous peu, d'ailleurs.

— Ah ! fut la seule réponse qu'ait pu trouver son interlocutrice.

La réponse de Cassandra

Octobre 1737

Cassandra avait pris les rênes de la gérance de l'hôtel particulier de la rue du Bac tout en continuant sa carrière et en surveillant de près celle de Quentin.

Le titre de comte de Quentin et son cordon bleu au cou l'avaient fait remarquer par une ravissante étudiante de l'école de théâtre que Voltaire lui avait présentée à l'insu de sa mère.

— Viens, Quentin, que je te présente une nymphe dans un corps de déesse d'une grâce incomparable ! Elle est blonde comme les blés et d'une séduction ! Elle est de plus une comédienne de talent. Elle me rappelle ta mère, la voix en moins. Ne va pas lui dire, toutefois, car j'ai l'impression que Cassandra me boude, et je ne sais pas trop pourquoi. Le saurais-tu, dis?

Quentin tardait à faire la connaissance de cette déesse qui étudiait le chant, la danse et le théâtre.

— Viens avec moi au théâtre du château d'Étiolles. Ce soir, on joue ma pièce *Zaïre*⁽¹⁰⁴⁾. Elle sera de la distribution. Je te la présenterai.

— Quel est son nom et quel âge a-t-elle ?

— Jeanne-Antoinette Poisson⁽¹⁰⁵⁾. Elle est âgée de seize ans... Je sais que son patronyme n'est pas très séducteur, mais tu l'oublieras vite quand tu la verras.

— J'ai vingt-cinq ans. Pensez-vous que j'ai des chances?

— C'est ton cordon et ton titre aristocratique, plutôt que ton uniforme ou ton âge, qui l'attireront! répondit-il en riant.

Cassandra suivit les recommandations du comte Joli-Cœur sur son lit de mort et ne joua plus que pour Rameau. Son public la revit dans quelques tragédies lyriques, dont *Castor et Pollux*⁹,

qui eut un succès médiocre. Cette secousse à sa réputation d'artiste la fit réfléchir sur la poursuite de sa carrière. À cinquante ans, elle songeait de plus en plus à sa terre natale.

Lorsqu'elle apprit que son fils fréquentait la Poisson, la « belle débutante », comme elle l'appelait, son sang ne fit qu'un tour dans ses veines. Elle apostropha Quentin :

— Tu sembles oublier la promesse que tu as faite à Thierry sur son lit de mort !

— C'est-à-dire?

— De te préparer à une carrière de premier plan à Québec.

— Vous me dites ça parce que vous n'appréciez pas mes fréquentations féminines, n'est-ce pas? Sachez que j'ai droit à ma vie sentimentale avec Jeanne-Antoinette, et pas seulement à une carrière militaire dans un pays lointain.

— Cette fille ne court que le gros gibier. Tôt ou tard, elle te laissera tomber au profit d'un autre, qui lui rapportera davantage, crois-moi.

— Qu'est-ce qui vous permet d'en être si certaine ?

— Voltaire. Il la connaît, il l'a eue dans son lit.

Si elle avait voulu assommer son fils, Cassandre ne s'y serait pas mieux prise.

— Je suis désolée, Quentin. Même si elle n'a que seize ans, Jeanne-Antoinette Poisson n'est pas la jeune fille vertueuse que tu crois.

— Vous en connaissez, vous, une jeune fille vertueuse, jolie, gracieuse, qui serait disponible et en qui je pourrais et vous pourriez avoir confiance? demanda le jeune homme, par dérision.

— Quelques-unes, en effet, mais elles vivent au Canada. Particulièrement ma filleule.

— Vous avez une filleule au Canada ?

- Que oui, mon garçon ! Elle s'appelle Émeline Latour.
- Émeline... Quel joli prénom ! Et quel âge a-t-elle?
- Quatorze ans. Elle est sûrement aussi jolie que sa mère et ses tantes Lamontagne.
- Elle ne vous a jamais écrit.
- C'est vrai, et c'est sans doute le temps de corriger cette erreur.
- Émeline... Que c'est joli! Émeline et Quentin, comme nos amis La Potherie.

— Tout à fait. Tiens, laisse-moi te raconter.

Quand Cassandre eut terminé, elle questionna Quentin.

— Et puis ?

— Disons que vous m'avez fait soupirer davantage... Si, en plus, je connaissais le nom de mon père naturel, ça m'inciterait sans doute à précipiter ma visite au Canada.

Cassandre ne fut pas dupe de la manipulation de son fils.

— Je t'ai déjà dit que je te le mentionnerais une fois en route vers Québec. Quand ta décision sera prise, je lèverai le voile sur ce secret.

Comme Quentin restait hésitant, Cassandre ajouta :

— Je vais écrire à Étienne Latour, la mère d'Émeline, pour en savoir plus à son sujet. Cependant, je ne voudrais pas que mon fils soit un bourreau des cœurs et que ça puisse altérer mon amitié de longue date avec Étienne. Je ne sais rien d'Émeline, sinon qu'elle est ma filleule. Et ça ne veut pas dire qu'elle n'a pas déjà un amoureux.

— À quatorze ans ? Les Canadiennes sont-elles si précoces ?

— Dans le temps, beaucoup de filles de colons étaient mariées,

à cet âge-là. Plus maintenant, bien entendu. Comme je connais la grande brunette, elle doit être vigilante sur les fréquentations de ses filles. Si elle est marieuse pour les autres, c'est sans doute différent chez elle.

— Pourquoi Émeline ne m'enverrait-elle pas un médaillon d'elle ? Comme ça, je serais plus certain de mon inclination vers elle.

Cassandra toisa son fils, qu'elle trouvait rusé. Elle essayait de trouver un prétexte pour recevoir un portrait d'Émeline.

— Émeline n'a que quatorze ans. À cet âge, sa beauté n'a pas atteint sa plénitude... Je vais écrire à Étienne que je souhaite, en tant que marraine, avoir le portrait d'Émeline, pour que je puisse penser à elle le plus souvent possible. Pour l'en inciter, nous allons lui faire parvenir nos deux portraits... Sans doute qu'en voyant le tien, Émeline aura un coup de cœur... À moins que ça ne soit le contraire et qu'elle décide d'en rester là.

La boutade n'eut pas l'air de plaire à Quentin, orgueilleux.

— Je pourrai toujours me consoler avec Jeanne-Antoinette.

Cassandra grimaça. Elle répondit à la lettre d'Étienne la journée même.

« Ma très chère Étienne,

« Comment allez-vous, les enfants, Pierre et toi ? Ta dernière lettre nous a tous fait extrêmement plaisir. Votre famille compte combien d'enfants, maintenant ?

« À la maison de la rue du Bac, à Paris, la mort est venue frapper deux fois. Très tristement, la comtesse et le comte Joli-Cœur sont décédés il y a deux et trois ans, respectivement. Avant sa mort, Thierry avait écrit à Pierre de Lestage, de façon urgente, mais nous n'avons jamais reçu de réponse. Thierry a été décoré par le Roy, de manière posthume, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, la plus haute distinction du royaume, pour services rendus à la France. Cette marque d'estime suprême a confirmé sa réhabilitation définitive. Le roy Louis XV a autorisé Quentin, maintenant comte Joli-Cœur, à porter la croix de Malte suspendue au cordon bleu. Tu peux t'imaginer à quel point ça peut le rendre orgueilleux !

« Quant à Mathilde, elle n'a pas pu vivre très longtemps sans Thierry. Malgré son grand âge, je crois que son deuil a été plutôt un immense chagrin d'amour. Je sais que la vie est cruelle et si brève, mais, dans leur cas, ils auront vécu une magnifique romance, sans doute éternelle. Sans ridiculiser la condition des femmes qui nous ont précédées, n'est-ce pas de cette manière-là que nos mères ont souhaité vivre et mourir: en aimant? Maman me disait que c'était l'idéal des filles du Roy, et Mathilde a vécu le sien jusqu'à la fin.

« Maintenant, je reste seule dans cette immense résidence, excepté les jours de permission de Quentin. Tu es sans doute curieuse de savoir de quoi il a l'air. C'est pourquoi tu recevras aussi deux portraits, le sien et le mien. En retour, j'aimerais penser constamment à ma filleule, Émeline. Voilà pourquoi je me permets de te faire parvenir une certaine somme pour que je puisse recevoir son portrait, sans vouloir t'offusquer, bien entendu.

« Des nouvelles de moi ! À mon retour en France, j'avais repris mes fréquentations avec Marivaux. Nous étions très près, professionnellement et sentimentalement. Cependant, je me suis rendu compte qu'il était, comme bien des hommes, trop accaparant. C'était bien de veiller sur l'éducation de Quentin, mais pas au point de me critiquer comme mère. Après tout, il n'était pas son père ! Il ne comprenait pas ça. En plus, il commençait à être jaloux pour un tout et pour un rien, de sorte que notre relation s'est détériorée. Comme ce n'était plus le poète romantique qui me courtisait, j'ai décidé de mettre un terme à tout ça.

« Depuis, je joue dans les pièces de Rameau. Je suis toujours dans l'entourage de Voltaire, mais je me suis rendu compte, dernièrement, qu'il avait une mauvaise influence sur Quentin, un si beau et brave garçon ! Un amour, comme tu pourras le constater quand tu le connaîtras, un jour. Il pourrait faire chavirer des cœurs, mais il est plus sérieux que ça. Il se destine à une grande carrière militaire au Canada, imagine... Je vois déjà ta surprise. Je ne sais pas quand, car ça dépend du ministre des Colonies, mais, un jour, je l'accompagnerai et notre première visite, après Charlesbourg, sera à Berthier, direction rivière Bayonne. Nous avons bien hâte tous les deux.

« Et puis, comment vont mon amie Marie-Anne et son mari, l'explorateur? Depuis la mort du comte Joli-Cœur, je n'ai pas eu de nouvelles de Charlotte et de Guillaume Estèbe, ni des associés

de Thierry. Comme j'ai hérité avec Quentin de tous les avoirs de Mathilde et de Thierry, le partage de la succession n'a pas dû être au goût de tout le monde !

« J'attends de vos nouvelles et n'oublie surtout pas le portrait d'Émeline.

« Très affectueusement, ton amie de toujours qui vous embrasse, en particulier Émeline,

« Cassandre »

Comment l'adresser ? Ils ne sont pas plus de cinq cents habitants à Berthier. Au pire, le postier déposera le tout au fief Chicot, qui fait maintenant partie de la même seigneurie. Sinon, Marie-Anne ou les Dandonneau la lui remettront.

« Madame Étienne Latour

« Forge de la rivière Bayonne, seigneurie de Berthier-en-haut

« Canada »

Quand le postier royal vint remettre le précieux colis et la lettre à la résidence des Latour, les filles se précipitèrent afin de pouvoir admirer les portraits de Cassandre et de son fils. Aux premières loges se retrouvèrent les jumelles d'Étienne, Louise et Angélique, qui, à vingt ans, étaient encore célibataires, ainsi que Marie-Rose. Étienne avait pris soin de dissimuler le louis d'or pour payer l'artiste. Loin d'être offusquée, elle eut cette réflexion :

Cet argent tombe à point. Comme je connais mon mari, je ne veux pas me faire reprocher cette dépense toute ma vie.

Louise fit la remarque :

— Regardez ce beau garçon, il doit en faire chavirer, des cœurs ! Si jamais il venait par ici, je ne refuserais pas sa demande pour danser un menuet ou une allemande, croyez-moi !

— Depuis quand danses-tu, Louise ? Contente-toi d'accorder tes attentions à Pierre-Simon Beaugrand-Champagne⁽¹⁰⁶⁾ qui te tourne autour. Tu n'es pas la seule fille intéressante de Berthier, tu sais, s'affirma Angélique pour une fois.

— Moi, au moins, je ne resterai pas vieille fille !

La répartie cinglante de Louise fit pleurer Angélique. Étienne n'admettait pas ces échanges acerbes et méchants, encore moins de la part de ses enfants et dans sa maison. Elle apostropha sa fille :

— Sache que ce n'est pas en te conduisant de la sorte que tu vas intéresser les garçons ! Excuse-toi auprès de ta sœur.

Comme Louise hésitait à le faire, Angélique alla se réfugier dans sa chambre.

— Tu vois où ton mauvais caractère t'amène ! Je vais en parler à ton père. Ce n'est pas un bel exemple à donner à tes sœurs.

Surtout, il ne faudrait pas que ça sorte de la maison, maugréa Étienne, en pensant que Marie-Louise Plouffe pourrait en informer sa mère.

Marie-Rose Latour contemplait le portrait.

— Vous avez remarqué ses beaux cheveux blonds et ses beaux yeux bleus ? Il les a hérités de sa mère. Son regard me semble plus franc, moins superficiel.

Un silence gênant se répandit dans la pièce. Marie-Anne fusilla sa sœur du regard. Pour amadouer sa sœur aînée, Marie-Rose ajouta :

— De toute façon, je préfère les yeux bruns et les cheveux foncés, comme ceux de Louis, mon fiancé.

Étienne commença à parcourir la lettre.

— Mon Dieu !

— Quoi, maman ?

— La comtesse et le comte Joli-Cœur sont décédés ! Laissez-moi continuer. Mes yeux ne sont plus aussi bons, et la dernière fois que j'ai pu lire date de si longtemps...

Étienne faisait des mimiques.

— Quoi ? Dites-le !

— Cassandre parle de ses amours, mais ça ne nous regarde pas.

— Alors, pourquoi l'a-t-elle écrit ? demanda Marie-Rose.

Étiennette regarda sa fille et trouva l'argument justifié.

— Cassandre et Marivaux ont rompu. Voilà !

— Ça valait la peine d'être la fiancée du poète de l'amour !

Étiennette fit mine de ne pas avoir compris l'allusion. Elle continua à lire :

— Ah non ! Cassandre demande en retour le portrait d'Émeline, sa filleule.

Tous les regards se dirigèrent vers la jeune fille, qui afficha son plus beau sourire, malgré les difficultés que lui infligeait l'enflure de sa gorge.

— Il n'est pas question que je lui envoie le portrait d'Émeline tant qu'elle ne sera pas guérie ! Est-ce possible d'être organisée de la sorte ? Nous verrons plus tard. Les traits de sa figure seront d'autant plus à son avantage.

Quand Étiennette informa son mari de la demande de Cassandre, celui-ci réagit :

— Où veux-tu qu'on lui fasse faire le portrait à Berthier ? Ce n'est tout de même pas François Fournaise, dit Toulouse, alias Laboucane, le ferblantier, qui en a les capacités ! Il est tout juste bon à graver, bien que médiocrement, des figurations d'animaux sur ses vases et dans ses assiettes !

Étiennette, vexée, lui répondit :

— Il me semblait que sa femme Angélique et lui étaient nos amis !

Faisant la moue, le forgeron ajouta :

— Attends que j'y pense... Aux Trois-Rivières, il y a un sculpteur du nom de Gilles Bolvin⁽¹⁰⁷⁾ qui a produit la chaire de l'église du curé Quintal⁽¹⁰⁸⁾ dans le style des portes de la chapelle de Ver-

saillies. Il serait en train de sculpter, pour l'église Saint-Charles de Lachenaye, un tabernacle, une croix et des chandeliers. S'il est capable de dessiner des statues, il pourrait faire le portrait d'Émeline ! Veux-tu que je lui demande ?

Quand le forgeron se rendit compte du coût possible de l'œuvre, il blêmit.

— Tu sembles bien au courant de ses déplacements. Comment se fait-il que tu le connaisses ? demanda Étienne, curieuse.

Fier d'en connaître autant sur le sculpteur, et heureux que sa femme n'ait pas sauté sur la proposition, il s'empressa d'ajouter :

— Le sculpteur s'arrête chez Tancrede, à la Grande-Côte, pour faire vérifier les essieux de son convoi chaque fois qu'il transporte ses boîtes qui contiennent les statues, lorsqu'il se rend à Lachenaye. .. Tu comprends, à cause des cahots sur le chemin du Roy... Il pourrait dessiner le portrait d'Émeline, petit peu par petit peu.

— Il emprunte le chemin du Roy, des Trois-Rivières jusqu'à Lachenaye ?

— En fait, il transporte ses boîtes de matériel par bateau jusqu'à Montréal. De là, il emprunte la route vers Lachenaye. Comme il ne fait pas confiance à d'autres forgerons... Tancrede connaît son affaire, tu sais.

Étienne avait son idée en tête. Ce quelle venait d'apprendre défaisait ses plans.

— Il doit être bien occupé... Et puis, à l'automne, il ne doit plus aller à Lachenaye. La route est trop boueuse. Il faudra que j'en parle à Esther, l'été prochain. Une seigneuresse qui habite Montréal doit certainement en avoir entendu parler... C'est curieux qu'elle n'en ait jamais fait mention. Le retable de la petite chapelle du manoir, construite par le seigneur Alexandre de Berthier, doit nécessiter des réparations après trente-cinq ans... Quel genre de sculptures fait-il ? Tu as travaillé avec le père de Cassandre, à la chapelle du Petit Séminaire de Québec ; tu dois le savoir. Et puis, nous ne connaissons pas ses prix, au sculpteur Bolvin !

— Je ne faisais que tenir l'escabeau et monter les pièces de bois... Selon Antoine, il aurait dit à la mère de Marie-Louise

Plouffe que son style de sculpture employait d'innombrables motifs floraux, entrelacs et festons.

— Comment se fait-il que Marie Truchon-Léveillé, une fille d'Autray, comprenne les termes de sculpture ? Et puis, un peu à la fois ne devrait pas donner de bons résultats. Le visage d'Émeline n'est quand même pas le lanternon de la chapelle de Versailles ! Ce n'est sûrement pas donné. Ce n'est pas nous qui avons hérité de la fortune du comte Joli-Cœur, après tout !

— Il paraît que le curé Quintal des Trois-Rivières est bon en dessin, lui aussi. Un prêtre ne devrait pas coûter cher ! Je dois partir sous peu pour mes provisions de fer aux Trois-Rivières. Émeline pourrait m'accompagner. Ça serait plus selon nos moyens.

Étiennette sursauta.

— Tu n'y penses pas, avec sa gorge ! Le voyage au frais va la rendre pire. C'est un ex-voto⁽¹⁰⁹⁾ qu'il peindra, le père Quintal, si Émeline survit !

Devant le regard admiratif de son mari devant tant de culture, Étiennette se rengorgea.

Comme l'état de santé d'Émeline ne s'améliora pas pendant l'hiver 1738, Étiennette s'entretint avec son mari :

— Je ne sais plus à quel saint me vouer ! Je ne comprends pas pourquoi sa guérison tarde autant. Pourtant, je la soigne avec de l'ail dans du lait miellé pour que sa gorge désenfle...

Étiennette fit un soupir de découragement et ajouta :

— Émeline pourrait être une très belle fille si ce n'était de sa damnée gorge.

— C'est normal qu'à quinze ans, une fille soit en train de se former.

— Tu ne la vois pas du même œil que les autres ! Elle est plutôt en train de se déformer, justement ! Souviens-toi de l'apparence de tes autres filles, à cet âge, et tu verras la différence.

Pour se rattraper, Pierre Latour déclara :

— Sa gorge est peut-être un peu plus ronde, mais avec sa poitrine, sa silhouette est équilibrée. Ma clientèle ne m'en a jamais fait la remarque.

Étiennette bondit :

— Évidemment, ta clientèle n'est composée que d'hommes qui ne s'attardent habituellement pas trop à la hauteur du cou. Quant aux femmes, nous regardons plutôt l'harmonie de l'apparence. Dans le cas d'Émeline, ça la défigure... presque. Je pense qu'elle fait de l'infection. Ça lui prendrait les soins d'un médecin spécialiste. Je n'ai pas trop confiance à celui de l'île Dupas.

— Ça va coûter une fortune, puisqu'il faudra le faire venir de Montréal !

— Justement, le beau-frère de Marie-Anne de La Vérendrye, le docteur Timothy Sullivan, pourrait nous faire un bon prix... surtout si on allait le visiter à Montréal.

Comme le forgeron restait muet, Étiennette insinua :

— Encore et toujours ton souci avec l'argent, j'imagine.

— Non, non, je me disais que de commencer avec des médecines plus naturelles... On ne sait jamais. Sinon, les prières ne pourraient pas faire de tort.

— Tiens donc! Monsieur Latour qui devient subitement dévot! Des médecines naturelles? En as-tu une idée? Elle s'est déjà gargarisée pour rien avec de la tisane à la sauge.

— L'herbe de la Saint-Jean⁽¹¹⁰⁾ guérit pas mal de maladies, dont l'eczéma. Ça doit être curatif aussi pour la gorge... Il paraît qu'à Cap-Santé, les forgerons soignent les chevaux avec cette herbe en les amenant brouter au fleuve et en les frictionnant avec l'eau du 24 juin.

— Tout de même, ne compare pas Émeline avec un cheval ! Et puis, je n'attendrai pas au 24 juin pour la faire soigner.

— La femme du grand Major emploie des cataplasmes d'argile, qu'elle applique sur la gorge de ses enfants.

— Où pourrait-on se procurer de l'argile?

— Le lit de la rivière Bayonne en est plein.

— Ne compte pas sur moi pour mettre de la vase souillée sur la gorge d'Émeline. Elle est déjà assez humiliée comme ça.

Étiennette décida de confier la guérison de sa fille à saint Biaise. Le curé Gaillard avait développé ce culte dans les paroisses où il était le desservant, notamment à Sainte-Geneviève de Berthier, en affirmant que saint Biaise était le premier des sept saints auxiliaires que l'Église catholique invoquait pour son pouvoir particulier sur les corps.

Chaque année, le premier dimanche de février, le plus près du 3 février, fête de saint Biaise dans le calendrier liturgique, après la messe, le curé Gaillard bénissait deux cierges qui étaient appliqués en forme de croix sur la gorge des paroissiens de Berthier qui en souffraient et qui, avec foi, imploraient la protection de saint Biaise.

Les mères recommandaient particulièrement leurs enfants. Étiennette demanda au curé Gaillard de la prendre pour modèle lors de la bénédiction solennelle. Elle fit la promesse que, si Émeline guérissait, elle irait en pèlerinage à Montréal, à l'Hôpital général tenu par la nouvelle congrégation des Sœurs de la Charité, fondée par Marguerite d'Youville, qu'elle appelait affectueusement «la petite Margot». Elle savait par Marie-Anne de La Vérendrye que les sœurs grises vivaient sur la rue Notre-Dame.

Fortement convaincu qu'Étiennette Latour tiendrait sa promesse, et en tenant compte du fait que le chemin du Roy lui permettrait de se rendre aisément à Montréal, le curé Gaillard mit la croix de cire d'abeille sur la gorge d'Émeline en demandant à saint Biaise de désenfler le cou de la jeune fille. Celle-ci ressentit aussitôt une chaleur apaisante et tourna la tête avec souplesse vers sa mère, affichant son plus beau sourire. Arrivée à la maison, après la cérémonie, elle déclara fièrement à Étiennette:

— Maman, ma gorge ne me gêne plus. Je peux avaler sans difficulté.

Étiennette sut que la guérison était en train de s'accomplir. Elle lui répondit avec fierté:

— Dès qu'Esther nous recommandera un artiste, nous lui ferons faire ton portrait, que nous enverrons à Cassandre et à Quentin. En même temps, nous en profiterons pour saluer la petite Margot. Si ce n'est pas cette année, ce sera l'an prochain. À seize ans, ta silhouette n'en sera que mieux.

Émeline rougit à l'idée que Quentin Joli-Cœur, un officier militaire parisien, puisse rêver de la connaître.

Une occasion ratée

À l'été 1738, Étiennette avait tenu à ce que son mari, maintenant âgé de soixante-sept ans, prenne quelques semaines de congé dans le but de ménager sa santé, mais aussi pour permettre à Antoine de s'engager dans la gouverne de la forge. Étiennette estimait qu'à vingt-huit ans, ce dernier était apte à prendre ses responsabilités. Sans le lui avoir dit à son mari, elle voulait qu'il les accompagne, Émeline et elle, à Montréal.

Le sort en voulut autrement. Pierre Latour Laforge, Étiennette, Louise Latour, l'une des jumelles, ainsi que Marie-Louise Plouffe, la femme d'Antoine, se rendirent chez le ferblantier du village, François Fournaise, dit Toulouse, alias Laboucane. Ils arrivèrent juste après Alexis Casaubon, le fils du notaire, des voisins et amis d'Étiennette et de Pierre. Alexis était en train de négocier l'achat d'une chaudière en fer-blanc. À cause de son caractère querelleur, il avait la réputation d'être le mauvais garçon de Berthier. Par plus d'une fois, Pierre Latour Laforge avait été demandé par ses parents pour tempérer les ardeurs du jeune homme. La prestance et la force dissuasive du forgeron lui avaient toujours permis de limiter les dégâts du tempérament fougueux d'Alexis. Comme les résidants de la rivière Bayonne formaient une communauté d'entraide, le notaire Casaubon savait remercier son voisin par ses conseils judicieux.

Angélique Serre Fournaise, la femme du ferblantier, agissait comme marchande générale, alors que son mari s'affairait plutôt à fabriquer les outils légers de jardinage, les ustensiles et autres articles ménagers comme les casseroles, les bassines, les chaudières, les assiettes et les lanternes. Le ferblantier employait un acier doux recouvert d'une fine couche d'étain. Ce métier, complémentaire de celui de forgeron et de maréchal-ferrant, n'avait pas de lettres de noblesse, selon le point de vue de Pierre Latour. Néanmoins, Laforge considérait Fournaise comme étant, tout comme lui, un artisan; à ce titre, l'un et l'autre se recommandaient à la clientèle. Le respect mutuel qu'ils se portaient avait rejailli sur Étiennette et Angélique, qui se voisinaient et qui se considéraient comme des amies.

En entrant à la boutique de ferblanterie, la famille Latour se rendit aussitôt compte que la négociation pour l'achat de la chaudière avait mené à une altercation entre Casaubon et la ferblantière.

Angélique avait un caractère prompt et n'aimait pas s'en laisser imposer. Casaubon, lui aussi de caractère soupe au lait, était de nature violente et effrontée.

— Pour la dernière fois, je vous dis qu'autant de pistoles pour cette chaudière pratiquement trouée, c'est du vrai vol ! Vous me la donneriez que je n'en voudrais pas. Même qu'en consentant à en payer la moitié, j'aurais l'impression de vous faire l'aumône. Tiens, autant vous faire la charité dès maintenant !

Ce disant, Alexis Casaubon sortit une pièce de monnaie métallique et la lança bruyamment dans la chaudière. Le tintement accentua l'ire de la marchande. Pour se moquer davantage d'Angélique, Alexis en rajouta :

— Rien qu'à entendre cette sonnaillie, on se rend bien compte qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de métal là-dedans. La prochaine fois, je me rendrai à Sorel pour m'y acheter une chaudière en cuivre.

Ayant reconnu le forgeron, qui se plaçait près de lui, Alexis le prit à témoin :

— Qu'en penses-tu, Laforge ? Si tu ferais tes chevaux avec ce métal, ils auraient les sabots usés depuis belle lurette !

Inconfortable, le forgeron ne répondit pas, même s'il n'apprécia pas se faire tutoyer par un jeune de trente ans. Sa diplomatie le servit. Il eut juste le temps de se ranger. Angélique venait de lancer un gobelet d'étain en direction d'Alexis. Elle le manqua de peu. Le gobelet finit sa trajectoire avec fracas sur la cage d'oiseau devant la fenêtre. Le canari poussa des cris stridents de panique.

Alexis Casaubon ne put se retenir. Il se dirigea vers Angélique et la frappa brutalement au visage. La ferblantière tomba violemment par terre. Étienne se précipita pour secourir son amie, tandis que Pierre Latour attrapait Alexis par le bras, le retenant fermement en lui faisant des yeux désapprobateurs.

Angélique Serre avait perdu connaissance. Sa tête avait heurté le comptoir et du sang coulait de son front.

— Vite, de l'eau froide et des sels ! cria Étienne à l'intention de sa fille et de sa bru.

Le tintamarre causé par les bruits métalliques et la chute de sa femme avait sorti le ferblantier de son arrière-boutique. Lorsqu'il vit sa femme étendue par terre, inconsciente, et le forgeron qui retenait Alexis Casaubon, et connaissant la réputation de ce dernier, il eut la certitude qu'une altercation s'était produite. Il regarda le forgeron et lui demanda :

— Que s'est-il passé, Laforge?

Pierre Latour, tout en retenant Alexis qui se débattait, raconta qu'il avait vu Angélique Serre lancer un gobelet vers Casaubon. Ce dernier avait vu rouge, s'était précipité vers Angélique et l'avait frappée au visage. Sous l'impact, elle était tombée après s'être frappé le front sur le comptoir.

— Toi, mon fieffé gredin, tu ne t'en tireras pas comme ça ! Allons chercher le curé Gaillard.

Fournaise regarda en direction de Louise, qui sortit et se dirigea aussitôt vers le presbytère, pas tellement loin de là. Le ferblantier ajouta :

— Cet acte criminel ne restera pas impuni. Toi, la jeune bru, pourrais-tu quérir ton beau-frère, Généreux, le chef de milice ?

Pierre Latour fit signe à sa bru d'aller chercher Pierre Généreux, le mari de Marie-Anne. Entre-temps, Angélique Serre reprit ses esprits, au grand soulagement de son mari et des autres. Remise sur pied, elle invectiva aussitôt Casaubon en s'essuyant le sang du revers de la main.

— Gibier de potence ! Me brutaliser ainsi ! Ce que je peux plaindre ta femme, Madeleine Fafard ! Heureusement que tu n'as qu'un fils pour perpétuer ta vilaine race. Si j'étais un homme, je t'en ferais voir de toutes les couleurs !

Toujours retenu avec force par Pierre Latour, Alexis Casaubon comprit sa position précaire. Il eût bien voulu faire taire de nouveau la femme devenue hystérique, mais le forgeron lui conseilla discrètement :

— Mon gendre va arriver sous peu. Tu devrais essayer d'aider ta cause en évitant une autre altercation.

Sur ces entrefaites, Marie-Louise Plouffe était revenue en compagnie du chef de la milice, Pierre Généreux, et Louise Latour avec le curé, Joseph Gaillard. Après s'être fait relater l'altercation et ses suites, le chef de la milice conclut, dans son procès-verbal, que l'affaire pouvait être de nature criminelle, si le mari de la plaignante y consentait, et que, dans ce cas, les membres de la famille Latour devraient être assignés comme témoins à charge.

— Portez-vous plainte? demanda le chef de la milice au ferblantier.

— Comment donc ! Je vais le traîner en justice, ce criminel ! En plus, je veux que ma femme soit vue par un médecin. S'il maltraite sa femme, ça le regarde, mais pas la mienne.

— Alors, je vais demander au curé Gaillard, puisqu'il sait écrire facilement, de l'indiquer sur le procès-verbal en mon nom.

Fier de son instruction et de ce rôle important que lui confiait le représentant de la justice, l'ecclésiastique s'exécuta. De sa voix de baryton, Pierre Généreux lui dicta :

— « Plainte de François Fournaise, dit Toulouse, alias Labou-cane, contre Alexis Casaubon, pour avoir frappé sa femme, Angélique Serre, lors de la négociation pour l'achat d'une chaudière en fer-blanc. Le plaignant demande la tenue d'un procès et la visite d'un médecin », entonna Pierre Généreux de sa voix de baryton.

— Sa femme est folle. Ma voisine, Françoise Garnier, connaît bien Angélique Serre, assez pour témoigner de son état mental ! avança subitement Alexis Casaubon, avant que le forgeron ne lui torde le bras.

Pierre Généreux, en bon administrateur de la justice, continua en faisant signe au curé d'écrire ce qu'il allait ajouter :

— « L'accusé demande à ce que sa voisine, Françoise Garnier, témoigne de l'état mental de la plaignante. » Vous signerez « Joseph Gaillard, prêtre de Berthier».

— Messire Joseph Gaillard, sulpicien. Les messieurs de Saint-

Sulpice se font toujours appeler comme ça ! rectifia l'ecclésiastique.

— Comme vous voulez. Ah oui, les témoins... j'oubliais !

Le chef de la police se rengorgea avant d'étaler avec fierté les noms des membres de sa belle-famille.

— Écrivez: «Les témoins de cette scandaleuse affaire criminelle sont: Pierre Latour Laforge, âgé de soixante-sept ans, Étiennette Banhiac Lamontagne, épouse de ce dernier, âgée de... »

Étiennette le regarda avec méfiance. Comme elle était sur le point d'atteindre la cinquantaine, elle ne voulait pas étaler cette information publiquement. Comme son gendre connaissait son aversion pour mentionner son âge et qu'il ne voulait pas essuyer ses foudres, il la pointa du menton, espérant trouver une issue à son dilemme. Sa belle-mère le sauva du piège en claironnant:

— Quarante-quatre ans...

Surpris, son mari, sa fille et sa bru la regardèrent sans toutefois rectifier l'information. Pierre Généreux s'empressa d'ordonner au prêtre :

— C'est ça, écrivez: «quarante-quatre ans» pour madame Latour, « ainsi que Louise Latour, âgée de vingt ans, et ma belle-sœur, l'épouse d'Antoine Latour, âgée elle aussi de vingt ans».

Perplexe, le curé Gaillard, s'était momentanément arrêté d'écrire et regardait le chef de police. Quand celui-ci s'en rendit compte, il demanda: «Vous vouliez ajouter quelque chose?»

— Le procureur du Roy, François Foucher, à qui vous ferez parvenir votre procès-verbal, vous demandera d'indiquer précisément le nom de tous les témoins visuels de la scène criminelle, sinon ils ne seront pas assignés comme témoins. Ainsi, j'écirai avec votre accord Marie-Louise Plouffe, épouse d'Antoine Latour. Je l'ai moi-même instruite de la catéchèse et l'ai mariée. Je peux certifier qu'elle est une bonne chrétienne et digne de témoigner contre Alexis Casaubon, si le procureur Foucher décide d'ordonner la comparution de l'accusé à son procès.

Pierre Généreux agréa au commentaire du curé, qui n'aimait vraisemblablement pas Alexis Casaubon. Ce dernier ne faisait pas que battre sa femme, Madeleine Fafard ; il ne faisait pas non

plus ses Pâques.

Quand le curé eut terminé, il demanda à Pierre Généreux de signer le procès-verbal.

— Bon. Cette information judiciaire sera transmise au procureur royal, Foucher, dès que le prochain train postal passera pour se rendre à Montréal. Quant à Alexis...

Pierre Latour Laforge fixa Pierre Généreux pour lui dessiller les yeux: la solidarité bayonnaise, comme l'aurait dit Martin, le père d'Alexis, commandait le respect et l'entraide. Le chef de police continua :

— Casaubon évitera tout contact avec monsieur et madame Fournaise, sans quoi il sera mis au cachot quelque part en attendant son procès, puisque la seigneurie de Berthier-en-haut n'a pas encore de prison. Hum ! Bien entendu, il lui est défendu de quitter le territoire de Berthier jusqu'au moment de sa convocation à Montréal.

Le forgeron cligna des yeux en guise de remerciement et desserra son étreinte du présumé criminel. Alexis Casaubon se mit à ricaner tout en défroissant ses vêtements. Pierre Généreux le prit par le bras et lui ordonna de quitter la boutique de ferblanterie. Quand ils passèrent devant le curé, celui-ci dit à Casaubon :

— Dimanche prochain, j'espère entendre votre confession.

Le prévenu fit mine de n'avoir rien entendu et fila son chemin.

Pour sa part, Étienne fit part de son intention :

— Nous ne pouvons pas laisser la pauvre Angélique dans cet état. Avec votre permission, monsieur Fournaise, j'aimerais soigner votre femme, le temps qu'elle se rétablisse. Ma fille Louise restera aussi pour respecter les convenances. Comme ça, vous continuerez à manger vos repas chauds et mon amie Angélique sera sous mes soins. Après tout, une sage-femme est bien capable de soigner, et pas seulement d'accoucher. À quoi ça sert d'avoir des amis s'ils ne peuvent pas vous aider dans le malheur, n'est-ce pas ? Est-ce possible de se faire traiter de folle comme ça par un...

Étiennette voulait dire « un criminel », mais elle se retint. Elle pensa aux parents, Françoise et Martin Casaubon, et eut de la compassion pour eux.

Le lendemain, Angélique Serre était rétablie. Quand Étiennette et Louise revinrent à la maison, Étiennette raconta à sa fille Marie-Anne :

— Si tu avais vu ton mari faire son faraud en dictant son procès-verbal ! Un vrai chef de police, je te dis ! Ton père et moi avons été bien impressionnés.

— Est-ce que madame Angélique s'est fait mal ?

— Il l'a giflée et elle s'est blessée en tombant. Nous serons les témoins des Fournaise, si le juge nous convoque à Montréal.

— Comme ça, papa ne pourra pas éviter d'aller à Montréal !

— Dès que la juridiction royale de Montréal le décidera. Ça ira sans doute à l'été prochain. Il sera important de convaincre Marie-Rose et Louis Généreux, ton beau-frère, de se marier avant.

— Ne vous en faites pas pour ça. Ils parlent du 3 février.

— Alors, tant mieux ! L'an prochain, Émelîne fera dessiner son portrait et nous l'enverrons à Cassandre. À seize ans, elle n'en sera que plus ragoûtante... Sa gorge sera alors complètement guérie. Il ne nous reste plus qu'à trouver un artiste... Je vais demander à Esther si elle en connaît un.

Quand Étiennette revit Esther de Lestage, elle s'empessa de lui demander le nom d'un artiste peintre de Montréal.

— Marie-Anne de La Vérendrye m'a recommandé un artiste qui est en mission à Montréal, ces années-ci. Le plus réputé de la Nouvelle-France, semble-t-il, pour sculpter des madones... En fait, Pierre-Noël Levasseur⁽¹¹¹⁾ serait le cousin de Noël Levasseur⁽¹¹²⁾, bien connu des Varennes et protégé de Charles Chaboulié⁽¹¹³⁾, un artiste-sculpteur de la région et mari de sa sœur, Angélique Dandonneau. En avez-vous déjà entendu parler?

— Heu, oui..., s'empessa de répondre Esther, désireuse de

camoufler son ignorance.

— Il semble qu'il saurait reproduire exactement l'expression du visage d'Émeline et faire valoir toute sa bonté. Vous avez remarqué, Esther, la quiétude rassurante du regard de ma fille, n'est-ce pas?

— Si ce sculpteur pouvait peindre ses petites fossettes qui lui donnent tant de charme et de beauté, je suis certaine que son portrait pourrait faire soupirer bien des prétendants. C'est à ça que devrait servir le portrait d'une jeune fille !

Étiennette se surprit à penser aussitôt à Quentin. Or, comme c'était la première fois, elle en fut troublée.

— J'ai l'impression que vous n'êtes pas pressée qu'elle vous quitte, celle-là.

Étiennette la regarda, perdue dans ses pensées. D'emblée, Esther suggéra :

— Je prends le risque de manquer de diplomatie en disant qu'Émeline est votre préférée. Me trompé-je?

Comme Étiennette ne la contredit pas, Esther continua :

— Pourquoi ne pas demander à Gilles Bolvin ? C'est un artiste des Trois-Rivières. Il passe régulièrement par Berthier, et ça vous éviterait de vous rendre à Montréal.

— Je sais. Il s'arrête chez Tancrede Fréchette pour faire vérifier les essieux de son véhicule... Ce serait tellement plus pratique que le peintre soit à Montréal !

— Pourquoi donc?

— Vous savez que nous serons peut-être assignés comme témoins à charge au procès d'Alexis Casaubon, à Montréal ?

Esther prit quelques secondes avant de répondre. Étiennette perçut qu'Esther avait une communication à lui transmettre.

— Mon mari trouve cette histoire scandaleuse pour la réputation progressiste de sa seigneurie de Berthier. Confidentiellement,

comme Alexis est le fils de Martin, son grand ami — vous savez à quel point les Basques se tiennent entre eux —, mon mari s'arrangera avec le procureur Foucher pour que l'affaire soit instruite au tribunal administratif plutôt qu'au criminel, et ce, moyennant une copieuse compensation au ferblantier.

— Ah ? Ce qui veut dire ? questionna Étienne, perplexe.

— Ce qui veut dire que vous serez exemptés d'aller témoigner au palais de justice à Montréal.

Comme Étienne paraissait bien déçue, Esther s'inquiéta :

— Quelque chose vous contrarie, Étienne ?

— Je souhaitais rendre visite à la petite Margot, avec sa tante Marie-Anne de La Vérendrye. Je le lui ai toujours promis. Être veuve avec des enfants à charge, des garçons de surcroît, ne doit pas être facile ! Ça lui remonterait le moral. J'aimerais tellement qu'Émeline la connaisse !

— À qui le dites-vous ! Après l'incendie, je ne me reconnaisais plus... Le soutien des autres m'a permis de me reprendre ! Si monsieur Latour ne peut pas aller à Montréal, venez quand même. Au retour, je vous raccompagnerai. Comme ça, je pourrai dire à mon mari ce qu'il en est de son chemin du Roy. Jusqu'à maintenant, nous n'avons voyagé de Montréal à Berthier qu'en bateau. Vous logeriez chez nous, à notre résidence de la rue Saint-Paul. Elle a été rebâtie à neuf après l'incendie. Nous aurons le plaisir de nous revoir, les trois amies, Marie-Anne, Étienne et Esther.

— Ça nous arrive si peu souvent, en effet.

Si Cassandra ni entendait, elle me fusillerait. Elle qui déteste Esther ! se dit Étienne.

— Alors, quand viendriez-vous à Montréal ?

— Dès que vous pourrez nous y accueillir.

Après un court moment d'hésitation, Esther conclut :

— Au printemps, ça vous va ? Mon mari et moi vous y attendrons.

Le voyage à Montréal

S'il amena son lot de réjouissances familiales, le mariage de Marie-Rose Latour avec Louis Généreux apporta aussi sa part d'inquiétude quand le forgeron, malgré la désapprobation d'Étiennette, rivalisa de force avec le jeune voyageur de la fourrure, Jean-Marie Ducharme. L'effort fourni par le forgeron, alors âgé de soixante-huit ans, lors de l'épreuve qui consistait à soulever une grosse roche au-dessus de la taille et à la maintenir ainsi pendant quelques secondes, fut trop violent. D'aucuns supposèrent que le fait que Ducharme l'ait réussi facilement causa un stress supplémentaire au forgeron, qui s'arracha littéralement le cœur. Quand il souleva la roche, son poulx se mit à battre de manière désordonnée et ses genoux fléchirent. Les forces du géant flanchèrent et, plutôt que de rejeter la roche, il s'écroula par terre. Le forgeron fut aussitôt alité, puisque la réception de noces se donnait à la forge. Étiennette lui prodigua les premiers soins en lui frictionnant la poitrine, le cou et les épaules avec du camphre.

Antoine prit la relève de son père à la forge, aidé à l'occasion par Tancrede Fréchette, puisque son emploi du temps le lui permettait. Le soir, après leur journée de travail, ses beaux-frères, Pierre et Louis Généreux, ainsi qu'Étienne Charron Ducharme venaient lui prêter main-forte. Toutefois, leur générosité ne lui aurait pas permis de suffire à la tâche si Émeline n'avait pas été là pour veiller à l'organisation des travaux à exécuter et au service des clients de la forge.

Étiennette apprit par Marie-Louise Plouffe que la clientèle de la forge avait rajeuni. Antoine avait dit à sa femme que les garçons du voisinage se présentaient à la place de leur père afin de faire exécuter les travaux, si bien que Pierre Latour Laforge, qui regardait par la fenêtre, en avait, lui aussi, fait la remarque à sa femme.

— Peux-tu me dire ce qui se passe à la forge ? D'ordinaire, Antoine n'est pas si bavard pour attirer autant de jeunes. J'espère qu'il ne commère pas au lieu de faire son ouvrage ou qu'il n'a pas commencé à vendre de la bière.

— Voyons, Antoine ne boit pas. Ce que tu peux être grincheux et soupçonneux ! C'est le début de l'été ; les jeunes préfèrent

prendre du bon temps, j'imagine.

Étiennette se rendit compte que la présence fréquente d'Émeline à la forge n'était pas étrangère au changement de clientèle. Un jour, elle retrouva le portrait de Quentin Joli-Cœur dans un tiroir de la commode de sa chambre.

Quand son mari eut pris du mieux, Étiennette l'avisa :

— Je crois que la gorge d'Émeline est guérie. Nous allons faire un pèlerinage à Montréal pour remercier saint Biaise.

— Est-ce obligatoire d'aller si loin ?

Prise au dépourvu, Étiennette, qui avait habituellement réponse à tout, rétorqua :

— Te souviens-tu de la petite Margot? Je crois que c'est le temps de lui rendre visite avec Émeline et Marie-Anne de La Vérendrye, sa tante. Tu sais qu'elle tient une maison de charité, rue Notre-Dame. Elle a fait de saint Biaise le saint patron de cette maison. Esther nous accueillera, rue Saint-Paul. Il paraît que c'est à côté.

Pierre Latour Laforge resta silencieux un instant. Puis il lança, sans ambages :

— La maison Le Verrier? Il paraît que Margot vend de l'alcool aux Sauvages, comme son mari le faisait.

Furieuse d'entendre une telle calomnie, elle apostropha son mari, oubliant son état de santé.

— Qui t'a raconté ce mensonge? À t'entendre, tout le monde fait de la contrebande, excepté toi !

— Le jeune Jean-Marie Ducharme. Ce sont les Sauvages qui le lui ont dit.

— Alors, il t'a dit une sottise! Une fille issue d'une lignée honorable. N'oublie pas qu'elle est la nièce de La Vérendrye, un de Varennes, des gens de valeur !

Devant l'air piteux de son mari, Étiennette ajouta :

— Émeline et moi emprunterons le chemin du Roy jusqu'à Repentigny. Marie-Anne de La Vérendrye nous y attendra. L'affaire de quelques jours, le temps d'accomplir nos dévotions. Antoine se fera aider par Louise et Angélique à la forge.

— Trouves-tu que c'est une bonne idée? Louise jacasse constamment.

— Ça leur donnera au moins l'occasion de se faire un cavalier.

— Ma forge n'est quand même pas un salon de rencontre !
Étiennette alla caresser affectueusement la nuque de son mari.

— C'est ce qui arrive quand un forgeron laisse la direction de ses affaires à des jeunes. La prochaine fois, tu y penseras deux fois avant de forcer sans réfléchir à tes gestes.

Levées à la pointe du jour, Étiennette et Émeline, après avoir préparé et pris le petit déjeuner, tout ajustées dans leur costume de voyage, prirent place dans la voiture conduite par Antoine en direction du manoir. Comme Étiennette voulait qu'Émeline fasse la meilleure impression possible, elle l'avait chaussée de ses bottillons de noces, alors qu'elle-même portait ses sabots. Elles avaient apporté un casse-croûte, qu'elles avaient préparé le matin même et qu'elles avaient l'intention d'attaquer à l'arrêt d'Autray, selon la recommandation de Tancrède.

Avant le départ, le forgeron avait conseillé à sa femme :

— Surtout, faites attention aux Sauvages de Montréal. On n'est jamais assez prudent... Tiens, c'est pour le portrait d'Émeline.

Il lui remit quelques pièces directement dans la main.

— Tu lui en donneras un peu plus qu'il ne t'en demandera. Il paraît que c'est comme ça qu'il faut faire dans les grandes villes. Mais pas trop. Et puis aussi, pour le don à saint Biaise... Pour la gorge d'Émeline... Je regrette de t'avoir dit que Margot faisait de la contrebande d'alcool. Elle est trop correcte pour ça.

Étiennette n'en revenait pas de la générosité de son mari, d'habitude pingre. Elle accepta l'argent et le cacha sous sa jupe, dans le porte-monnaie qu'elle gardait à l'abri des regards.

Avec cet argent, je pourrai acheter quelques cadeaux, se dit-elle.

— Comment sais-tu qu'Émeline va faire peindre son portrait ? demanda-t-elle.

— Nous en avons parlé... En plus, ma femme n'abandonne jamais son idée. Comme Émeline est la filleule de Cassandra Allard, et que tu veux à tout prix lui montrer à quel point elle est belle, alors je m'attendais qu'à ses seize ans, Émeline visite Montréal.

En l'embrassant sur le front, elle lui dit :

— Tu sembles avoir repris toutes tes forces, dis donc ! À notre retour, je veillerai à te considérer comme un peu moins malade. Les petits soins peuvent devenir des gâteries.

En entendant Antoine parler fort, Étiennette dit à son mari :

— Surtout, ne retourne pas à la forge ! Est-ce clair ? Antoine nous attend.

— Bon voyage et faites bien attention. Des femmes qui voyagent seules, des fois...

— Nous ne nous rendrons qu'à Repentigny. Ces gens-là sont presque tous connus de Pierre de Lestage.

— Les pires ne sont pas ceux-là, ce sont les voyageurs qui font le trajet à partir de Québec.

— Tu sais bien que ce sont de bons catholiques. Il y aura sans doute des membres du clergé. Et puis, je ne suis plus une jeunesse. Je veillerai sur Émeline comme une mère poule. Tu n'as pas à t'inquiéter. Nous ne ferons pas d'imprudence.

— Ah, si j'étais là !

— Sois sans crainte, rien de malheureux ne nous arrivera.

— J'aimerais bien aller vous reconduire au relais de la diligence, devant le manoir de Berthier.

— Antoine le fera à ta place. Repose-toi, plutôt.

La diligence, qui venait des Trois-Rivières, n'arriva qu'à midi, de telle sorte qu'Étiennette et Émeline avaient commencé à grignoter leur casse-croûte, composé de fromage blanc, de fines tranches de jambon et de pain de ménage. Une gourde fabriquée par le ferblantier contenait du jus refroidi des légumes ayant servi au bouilli de la veille. Cette gourde était un cadeau de sa femme, Angélique Serre, à Étiennette pour l'avoir soignée.

Finalement, après un changement d'attelage, c'est sous le soleil ardent du début d'après-midi que la diligence longea la Grande-Côte et la pinière de la seigneurie Dorvilliers.

— Tu vois, ces terres-là appartiennent à la famille de ma mère, les Pelletier. Ton père a aussi son lot.

La diligence, tirée par de solides chevaux, passa par Lanoraye et longea les vestiges d'une maison longue indienne. L'une des banquettes de la diligence était déjà occupée par un clerc lisant les saints évangiles, ainsi que par un énigmatique personnage, un bel homme d'environ trente ans, qui n'arrêtait pas de dévisager Émeline. Celle-ci et sa mère étaient les deux seules femmes.

Quand eurent lieu les présentations d'usage, Étiennette fut surprise d'entendre :

— Gilles Bolvin, pour vous servir, mesdames. Vous saviez que Lanoraye était un relais incontournable du chemin du Roy, n'est-ce pas? Et qu'à une autre époque, bien avant que les Français n'arrivent, les Iroquois, les Algonquins et les Hurons venaient y chercher leur gibier tout en échangeant leurs marchandises... C'est plus agréable que de faire le trajet vers Montréal, de Berthier jusqu'à Saint-Sulpice, en traîneau sur les eaux gelées du fleuve et drapé d'une couverture en martre ouatée. On veut bien se protéger la tête, la gorge et la poitrine, même enfiler deux paires de bas de laine du pays, le froid se faufile toujours par un défaut de la cuirasse fourrée. Je présume que vous habitez Berthier, puisque vous y êtes montées...

Malgré la réserve des deux femmes, le passager volubile continua son monologue.

— Je vois là un visage plus qu'intéressant avec ses lignes pures, comme l'âme de la demoiselle, sans doute, et de si beaux yeux bleus ! La couleur indigo pourrait les reproduire à merveille. Et ce sourire agrémenté de jolies fossettes... Oh là là! Qu'il est romantique, ce visage !

Émeline rougit aussitôt, au grand ravissement du peintre qui

tarda à détacher son regard de son visage. Il s'adressa à Etiennette avec ferveur :

— Quel éclat! Avec votre permission, madame, j'aimerais peindre le portrait de votre fille, ne serait-ce que pour le plaisir de l'artiste ! Je me rends à Lachenaye. Où allez-vous ?

— À Repentigny, répondit Étiennette, déjà excédée par le bavardage du dandy.

— Je m'y arrêterai, moi aussi, car c'est un poste de relais pour la diligence. Il y a une excellente auberge pour s'y restaurer.

L'artiste venait de jeter un coup d'œil hautain à ce qui restait du casse-croûte d'Émeline et d'Étiennette. Intarissable, il continua :

— C'est à Lavaltrie, toutefois, que la beauté du paysage vous coupe le souffle, avec sa bordée d'arbres majestueux au magnifique feuillage qui donne l'illusion d'être plongé dans l'eau... Les Sauvages l'appellent la « pointe du jour», à cause de son littoral qui forme une saillie sur le bord du fleuve. Cette route semble un immense jardin à découvrir. Et pas de cahots ! Les Canadiens sont fiers de leur chemin... Pardonnez-moi cette exubérance, je suis aussi poète à mes heures et un brin jaloux de l'indépendance d'esprit de votre peuple... Pour ma part, j'ai payé mon passage à partir de Rivière-du-Loup-en-Haut. Les religieuses du couvent de Lachenaye m'attendent habituellement à la descente de la diligence. Vous verrez que je suis un homme honorable.

C'est alors qu'Émeline lança :

— Tout le monde dit, à Berthier, que vous ne voyagez que par bateau !

Saisie, Étiennette lui fit signe de se taire, mais il était trop tard.

— Vous aviez alors déjà entendu parler de moi ?

— Par mon père. Aussi par Tancrède Fréchette, répondit Émeline du tac au tac.

Surpris, l'artiste regarda Émeline.

— Vous connaissez donc monsieur Tancrède Fréchette, le forgeron... Tous les gens de Berthier se connaissent, ça va de soi.

Émeline ne voyait pas sa mère qui l'implorait de cesser de parler par des gestes furtifs.

— Je sais aussi que vous arrêtez le voir à la Grande-Côte pour

faire réparer les essieux de votre voiture avant de vous rendre à Montréal.

— Vous êtes bien au courant de mes allées et venues, jeune demoiselle ! Quel est votre nom ?

— Émeline, Émeline Latour. Et voici ma mère.

Bolvin se tourna vers Étienne et lui fit la révérence.

— Mes hommages, madame Latour. Attendez... Latour... Madame Monique Fréchette m'a parlé de l'épouse du maréchal-ferrant de Berthier, le patron de son mari, un certain Pierre Latour Laforge. Est-ce?...

— C'est mon père.

Puis, comprenant son manque de politesse, elle se reprit :

— Heu, c'est le mari de ma mère... Enfin...

— Le maréchal-ferrant Latour Laforge est mon mari, ajouta Étienne en jetant un regard courroucé à Émeline.

— Monique et Tancrede me parlent en très grand bien de votre famille.

— Et mon père a entendu parler de vos qualités d'artiste par le père Quintal, des Trois-Rivières.

Bolvin s'adressa alors à Étienne :

— Vous connaissez la région des Trois-Rivières, madame Latour ?

— Je suis née à la seigneurie de Rivière-du-Loup⁽¹¹⁴⁾ et j'ai été baptisée à Saint-François-du-Lac. Mon grand-père était un forgeron réputé aux Trois-Rivières.

— Je vois. Vous connaissez Trois-Rivières mieux que moi. Connaissez-vous aussi le père Quintal ?

— Pas moi, mais mon mari. Vous savez, il a déjà été l'assistant du sculpteur François Allard.

— Vraiment ! Un très beau maître-autel à la chapelle du Petit Séminaire de Québec. Tout un artiste, cet homme-là !

— Émeline est la filleule de sa fille Cassandra, qui chante l'opéra à Paris.

Bolvin parut impressionné. Par opportunisme, Étiennette lui demanda :

— Émeline souhaite faire parvenir son portrait à sa marraine et nous cherchons un artiste pour le peindre. Comme nous n'avons pas beaucoup de moyens, une amie m'a parlé d'un certain Pierre-Noël Levasseur. Vous savez, il est connu à Charlesbourg et la famille de Cassandre est établie là-bas depuis très longtemps. Nous nous rendons à Montréal, justement pour le rencontrer.

— Ne vous donnez pas cette peine, ma chère dame. Je vais peindre son portrait gratuitement, si vous le désirez. D'abord, vous êtes les patrons de Tancrède. De plus, le portrait sera remis à Cassandre Allard, la fille du maître de la sculpture canadienne du XVII^e siècle.

Étiennette pensa à tout l'argent qu'elle économiserait avec ce portrait.

Décidément, je ne pourrai pas tout dépenser !

Étiennette allait le remercier chaleureusement quand Bolvin ajouta, conquis :

— Mademoiselle Émeline a un si joli prénom ! Aussi joli qu'elle peut l'être elle-même !

Émeline rougit, alors que le religieux, par un raclement de gorge, manifesta son mécontentement. S'en rendant compte, Bolvin ajouta :

— Ne négociez rien avec Levasseur. Dès mon retour de Lachenaie, disons... dans deux semaines, je m'arrêterai à Berthier et je peindrai le portrait d'Émeline.

— Vous avez dit « gratuitement », ai-je bien entendu ? demanda Étiennette.

Comme le clerc avait tourné la tête en direction d'Étiennette, celle-ci ajouta prestement :

— Notre contribution aux œuvres de charité de madame Marguerite d'Youville de Montréal, une femme de notoriété presque apparentée à notre famille, n'en sera que plus importante ! Ça nous donne juste le temps de vous trouver un petit coin tranquille pour votre travail d'artiste. Que diriez-vous de peindre à l'atelier de mon mari ?

L'évocation d'un don charitable eut l'heur d'adoucir l'humeur

de l'ecclésiastique. Gilles Bolvin, pour sa part, jeta un coup d'œil aux sabots d'Étiennette et haussa les sourcils d'incrédulité.

— L'atelier de votre mari? J'ai bien peur que la chaleur ambiante soit contre-indiquée pour le séchage de la peinture. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Réalisant sa méprise, Étiennette tenta de réparer son erreur :

— Je demanderai à mon amie, la seigneuresse de Berthier, de vous loger à son manoir. Elle reviendra de Montréal avec nous, elle me l'a promis. Elle m'a déjà parlé de vous; elle sera heureuse de vous offrir cette hospitalité.

— À la bonne heure ! Et le portrait de la charmante Émeline sera le gage d'un futur ouvrage à Berthier. Je ne pourrais pas trouver un plus bel exemple de la qualité de mon travail à exposer. Si nécessaire, le seigneur de Berthier pourrait admirer mon retable à la chapelle de Lachenaye.

— C'est déjà fait, je pense. Esther de Lestage m'a déjà parlé de la bénédiction d'une cloche ou quelque chose du genre à l'église ou au couvent de Lachenaye.

— Je me rends compte que ma réputation me précède. À chacun de mes séjours, je loge à la maison Mathieu. Je trouve cela plus décent qu'au couvent ou au presbytère. Même si je suis payé, logé et nourri, vous comprendrez que je ne veux pas abuser de la religion.

Étiennette approuva de la tête.

— Alors, je compte sur vous pour que vous me présentiez à ces notables.

Étiennette rougit de cette confiance, alors que Gilles Bolvin continuait à n'avoir d'yeux que pour Émeline. Quand il se rendit compte que le clerc en faisait tout autant, il lui dit discrètement :

— J'étudie mon modèle sous tous ses traits. Ma toile n'en sera que mieux réussie.

Étiennette, qui avait encore l'oreille assez fine pour avoir entendu son dernier commentaire, se dit : Plutôt sous toutes ses rondeurs! Il ne faudra pas qu'Émeline reste seule avec lui, il pourrait vouloir qu'elle pose nue, comme le font les peintres italiens. Et moi qui pensais que les artistes-sculpteurs des maisons de culte étaient de fervents catholiques et de bons pères de famille... Mon Dieu ! Il vaudrait

mieux qu'ils soient tous prêtres!

Étiennette se mit alors à regarder sa fille, à son insu.

C'est vrai qu'Émeline est une bien jolie fille. Je peux comprendre quelle puisse attirer les regards masculins. L'important, c'est qu'elle n'excite pas leur appétit. Pour Cassandre, quelle soit à son avantage ne peut être que bénéfique. Et si Quentin a envie de la connaître, eh bien, nous ferons de la place pour les accueillir ! Après tout, la religion n'empêche pas les parents d'être fiers de leurs enfants, surtout si leurs filles sont charmantes!

En route, la diligence croisa des charretiers, pipes au bec, portant des ballots de marchandises ou des billots de bois. Ils profitaient ainsi des largesses de la nouvelle route carrossable tout en suivant les sillons dessinés par les voitures gouvernementales.

Les devantures des maisons à toiture de bardeaux de cèdre, baignées des rayons du soleil et échelonnées de manière éparse le long de la route vers Lavaltrie et Saint-Sulpice, faisaient face au clocher des villages, tandis que les peupliers et les saules, pliés par un grand vent, faisaient poliment leurs révérences au convoi routier, leurs pieds pataugeant dans l'eau près de la rive, tout en scrutant l'horizon de l'autre côté du fleuve.

À l'occasion, des croix le long du chemin du Roy montraient que les cultivateurs priaient dévotement, à moins qu'un malheureux n'y ait rendu l'âme et que la croix fasse office de rappel mortuaire. Le clerc de la diligence souleva chaque fois sa calotte en guise de respect. Par de grandes éclaircies du paysage, Émeline apercevait des habitants locaux qu'elle reconnaissait à la façon dont ils étaient vêtus, engagés de manière saisonnière dans le commerce de la fourrure, glissant maladroitement leurs barges remplies à moitié de peaux le long du fleuve en direction de Montréal. Déjà, l'ère des voyageurs dont les canots étaient affrétés des Trois-Rivières et de Sorel était révolue.

Parfois, un coup de fusil claquait. Les voyageurs savaient, sans les voir, que les chasseurs étaient à l'affût, guettant le gibier à plumes. Les terrines de canard sauvage et de perdrix garniraient le garde-manger des habitants.

Étiennette en fit la remarque au sculpteur, toujours en train d'étudier son modèle. Celui-ci lui répondit:

— Le véritable commerce de la fourrure se fait à partir de Montréal, vers les Grands Lacs et la baie d'Hudson. Le sieur

de La Vérendrye vient de nous ouvrir les portes de l'Ouest canadien et du passage de la mer de Chine. Vous le saviez ?

— Son épouse, Marie-Anne Dandonneau, est ma grande amie. Elle doit nous retrouver à Repentigny.

— En ce cas, elle doit être apparentée au sculpteur Charles Chaboulié, répondit l'artiste, en grimaçant.

Émeline regarda sa mère avec étonnement. Sans explications et fière de son coup, Étienne approuva l'affirmation de Gilles Bolvin. Elle se disait intérieurement qu'elle avait bien fait de demander la gratuité du portrait d'Émeline. Le dandy ne méritait que ça. Oser la prendre de haut !

Il ne faut surtout pas que mon mari sache que le portrait est gratuit. Déjà que le peintre ait accepté de faire le portrait à Berthier lui semblera étrange. Des plans pour qu'il me demande de justifier le coût du déplacement vers Montréal! Que vais-je répondre, en ce cas?

Rendu à Repentigny vers l'heure du souper, comme il devait aussitôt prendre sa correspondance pour la destination de Lachenaye, l'artiste donna rendez-vous à Étienne à Berthier. Celle-ci fut ravie de retrouver son amie Marie-Anne de La Vérendrye, quoiqu'elle lui sembla bien triste. Après les accolades d'usage lors de retrouvailles, Étienne expliqua à Marie-Anne qu'elle venait de conclure un marché avec Gilles Bolvin, et que leur voyage à Montréal n'avait maintenant plus la même justification. À l'insu d'Émeline, elle avoua à Marie-Anne :

— Si Esther n'offre pas l'hospitalité à Gilles Bolvin, nous l'accueillerons chez nous. Ce sera notre façon de le rétribuer. Par ailleurs, Pierre m'a remis de l'argent pour le payer généreusement. Habituellement, lorsqu'il s'agit de sortir un sou de sa poche, c'est très différent.

Marie-Anne restait pensive. Quand Étienne lui demanda ce qui la préoccupait, elle lui raconta qu'elle s'ennuyait désespérément de son mari et de ses trois fils, Pierre de Boumois, François et Louis-Joseph. Étienne se rendit compte que Marie-Anne faisait encore le deuil de son fils aîné, Jean-Baptiste, massacré avec vingt autres Français par les Sioux, le 6 juin 1736, et de sa fille Marie-Anne, décédée en 1733, à l'aube de ses douze ans, victime de l'épidémie qui ravagea la ville de Québec, alors qu'elle était pensionnaire chez les Ursulines de la rue du Parloir.

— Je viens de recevoir une lettre de mon mari, qui est au fort La Reine⁽¹¹⁵⁾ pour y passer l'hiver et qui revient de peine et de misère du pays des Mandanes⁽¹¹⁶⁾... Déçu de ne pas avoir trouvé la voie par eau vers la mer de l'Ouest, il est épuisé et sans le sou. Il me demande encore de l'argent. Il parle de revenir l'an prochain... Je ne comprends pas pourquoi. Ça serait le temps ou jamais... Son dernier séjour remonte à l'an passé. Il revenait du fort Saint-Charles. Des fois, je me demande s'il a pensé vraiment à Marie-Catherine⁽¹¹⁷⁾ en la retirant du couvent des Ursulines de Québec et en la ramenant à Montréal. Sans doute qu'il croyait que je m'ennuierais moins... À moins que ce ne soit à cause de nos problèmes d'argent !

Étiennette regardait son amie avec compassion. Elle pensa aussitôt: La Vérendrye a probablement eu peur que son autre fille meure d'une épidémie loin de chez elle. La Vérendrye a le cœur à la bonne place. Je ne suis quand même pas pour le lui dire, dans son état! Pauvre Marie-Anne! Ça ne va vraiment pas.

Marie-Anne continua:

— Tu as bien de la chance d'avoir un mari qui t'attend à la maison ! Les expéditions du mien nous ont pris tous nos avoirs. Nous sommes tombés en cannelle⁽¹¹⁸⁾, presque rendus à la mendicité, Étiennette ! Je vis du soutien financier de ma famille. C'est à mourir de honte, puisque les extravagances de mon mari ont grugé tout mon héritage... Allons, il m'en reste assez pour t'offrir l'hospitalité à Montréal. L'attelage nous attend. Demain, nous visiterons Esther et Margot. Elles ne demeurent pas si loin l'une de l'autre.

— Qu'en penses-tu, Émeline? Nous allons longer le moulin à vent des sulpiciens à Pointe-aux-Trembles. Tu verras comme il est imposant avec ses trois étages. Nous arriverons à Montréal par la Grande Porte Saint-Laurent. Il paraît que l'on prolongera le chemin Saint-Laurent jusqu'à la paroisse de la Visitation du Sault au-Récollet⁽¹¹⁹⁾, en bordure de la rivière des Prairies.

Émeline et Étiennette écoutaient distraitement, sans connaître la toponymie de la ville, puisqu'elles venaient à Montréal pour la première fois de leur vie. En route, Marie-Anne leur indiqua l'endroit où le général Phips toucha terre à partir de l'île Sainte-Thérèse, avant de se rendre attaquer Montréal.

Si Émeline était enthousiaste à l'idée de visiter la ville avec sa cathédrale, ses boutiques et sa place d'Armes, Étiennette, pour sa

part, souhaitait informer Esther de la volonté de l'artiste, Gilles Bolvin, de peindre le portrait d'Émeline au manoir de Berthier, et elle avait hâte de revoir Margot.

L'occasion lui fut présentée le lendemain, après une nuit de repos fort bien méritée. Après avoir entendu la messe à la cathédrale Notre-Dame, les quatre femmes se dirigèrent vers la rue Notre-Dame, à la maison de charité des sœurs grises. Une des compagnes de Margot, Thérèse Lemoine-Despins, vint les reconduire dans la petite pièce qui servait de chambre à Margot, qui, affligée d'un mal à un genou, était difficilement capable de se mouvoir.

Émeline fut déconcertée par la rareté des meubles et la modestie du logis. Elle fut encore plus surprise par la variété d'images saintes et de crucifix qui ornaient les murs. C'est la statuette de Notre-Dame qui attira surtout son regard. Des roses fraîchement coupées du matin étaient déposées à ses pieds. Du regard, elle interrogea sa mère. Celle-ci s'approcha d'elle et lui chuchota à l'oreille :

— Nous devrions en accrocher davantage à la maison, et surtout à la forge. Ça pourrait rendre plus dévote la clientèle de ton père. N'empêche que je me doute qu'autant d'images de la Vierge ont pour fonction de boucher les trous dans les murs. Je n'ai jamais vu de logement aussi pauvre. Comment Margot peut-elle faire pour vivre dans cette condition d'austérité? Marie-Anne me disait qu'elle venait en aide aux démunis de Montréal, mais jamais je n'aurais pensé qu'elle avait fait un tel vœu de pauvreté !

Margot était en train de rapiécer les vêtements des vieillards de l'Hôpital général, en compagnie d'une pauvre femme qu'elle avait accueillie à la mission, quand Thérèse la sortit de sa concentration sur ses travaux d'aiguille. Par un large sourire reflétant sa joie, elle reconnut aussitôt sa visite.

Étiennette eut de la difficulté à reconnaître la femme de trente-huit ans, tant les difficultés de la vie avaient transformé le visage de l'adolescente de l'île aux Vaches. Si Margot avait le teint blafard à cause de la souffrance et la silhouette amaigrie, une beauté intérieure émanait de sa personne.

Mon Dieu quelle a changé! Je ne me la représentais pas aussi grande et aussi belle, se dit Étiennette. Elle s'approcha d'Émeline et lui dit à voix basse :

— C'est Margot. Je la reconnais, même si elle a beaucoup

vieilli. Essaie de faire bonne impression ! Tiens-toi comme une demoiselle de la haute société et, surtout, aie un sourire convaincant. Comme Margot a étudié chez les Ursulines de Québec, je me souviens que son maintien reflétait la distinction des religieuses. Et puis, tu l'as hérité naturellement des femmes Pelletier.

Émeline éclaira son visage par un sourire tout en redressant légèrement ses épaules, mettant ainsi en valeur le corsage de la robe toute neuve que sa mère venait de lui coudre.

— Parfait. D'ailleurs, il est grand temps de commencer à te pratiquer ; le peintre va te demander de te tenir bien droite. Nous en reparlerons en temps et lieu.

Comme Émeline ne comprit pas l'allusion, Étienne lui signifia de ne pas en tenir compte. *Je lui expliquerai*, se dit-elle.

Margot reconnut aussitôt Étienne et l'aborda :

— Madame Étienne, que je suis heureuse de vous revoir ! Tante Marie-Anne m'a souvent parlé de votre famille nombreuse. Demeurez-vous toujours au fief Chicot ? Je garde d'excellents souvenirs de vos enfants que j'ai gardés : Marie-Anne, Antoine et Pierrot, le joueur de tours... Qu'est-il devenu, celui-là ?

Le visage d'Étienne s'assombrit. Elle répondit tristement :

— Pierrot s'est noyé dans le chenal, il y a plus de neuf ans. 11 aurait trente ans, aujourd'hui.

À cette annonce, Margot ferma les yeux et pria pendant quelques secondes. Une immense bonté baignait son visage. L'assemblée pouvait presque lire le Notre Père sur ses lèvres qui remuaient à peine.

— Tous mes regrets. Je ne l'ai pas su. Nous priions, mes sœurs et moi, pour le repos de son âme, quoique je sois certaine qu'il est à la table du Seigneur.

Et, pour changer de sujet, elle poursuivit :

— Que de beaux étés j'ai pu vivre à l'île Dupas, chez tante Marie-Anne et oncle Pierre !

Elle jeta un coup d'œil à Marie-Anne et se rendit compte que celle-ci avait la larme à l'œil. Aussitôt, elle lui demanda d'approcher. À l'oreille, elle lui confia :

— Mes compagnes et moi allons prier aussi pour l'oncle Pierre afin qu'il revienne le plus rapidement possible à Montréal avec mes cousins. Allons, la Providence entend votre peine et votre solitude, tante Marie-Anne. Vous devriez vous réjouir d'être mariée à un homme qui tente de maintenir la paix entre les diverses tribus indiennes⁽¹²⁰⁾. Dieu l'a choisi pour que ses enfants des bois vivent en harmonie, dans son amour infini. Il faut rester fidèle aux devoirs du sacrement de mariage que vous avez embrassé. Surtout, faites en sorte de continuer à faire confiance à oncle Pierre. Il ne vous oublie pas, soyez-en convaincue. Il reviendra vite, je vous l'assure.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! fut la réponse insolite de Marie-Anne, ce qui laissa sa nièce avec un doute quant à l'état de santé de sa tante.

Pour briser le silence gênant qui avait envahi la pièce, Étienne se dépêcha de répondre à Marguerite d'Youville.

— Nous sommes déménagés à la rivière Bayonne, il y a bien longtemps.

Margot se rendit compte de son manque de mémoire.

— C'est vrai, je m'en souviens... Et comment va votre mari ?

— Il a fait trop d'efforts aux noces de notre fille Marie-Rose. Depuis ce temps, il ne peut plus travailler. Son dos. est mal en point, d'autant plus que son cœur... Il n'a plus vingt ans, vous savez. Mon Antoine a pris la relève, et c'est une de mes filles, Émeline, qui l'aide à la forge. Seulement pour accueillir la clientèle, parce qu'une demoiselle doit rester féminine pour plaire aux garçons...

Margot fixait Émeline.

— Qui est cette belle jeune fille aux magnifiques yeux bleus ?

— Que je suis bête d'avoir manqué à l'étiquette ! Je vous présente ma fille, Émeline. J'avais hâte que vous fassiez connaissance, vous savez !

Aussitôt, Émeline s'avança et fit la révérence à Margot, à la satisfaction d'Étienne et au ravissement de Margot.

— Je ne l'ai pas gardée, celle-là, sinon je l'aurais reconnue. Que

tu es gracieuse ! Et que peut-on te souhaiter, Émeline?

Comme Émeline ne répondait pas, rouge comme une pivoine, Étienne intervint :

— Émeline est venue remercier saint Biaise d'avoir guéri sa gorge et...

Étienne n'avait pas encore fini sa phrase qu'Émeline ajouta, en confiance :

— Maman était censée faire peindre mon portrait, à Montréal, pour le remettre à ma marraine Cassandra, à Paris.

En entendant le nom de Cassandra, le visage de Margot parut s'ensoleiller.

— Cassandra ! Tante Marie-Anne me disait qu'elle menait une grande carrière à Paris ? Je me souviens de notre complicité, à Varennes, et de notre visite à grand-père Boucher. Qu'il fut heureux d'apprendre que Cassandra était la fille de ses protégés de traversée !

Au nom de Cassandra, en voyant la mine renfrognée d'Esther, qu'elle connaissait pour avoir eu précédemment sa visite avec sa tante Marie-Anne, Margot se souvint d'avoir entendu parler de la rivalité des deux femmes pour le cœur de Pierre de Lestage. Elle se reprit en lui demandant :

— Et vous, seigneuresse de Lestage, retournez-vous à Berthier sous peu ?

— Je vais raccompagner madame Latour et sa fille. Je dois accueillir au manoir un artiste qui a exprimé le désir de peindre l'une des plus belles fleurs de notre seigneurie.

Si Émeline reçut le compliment en rougissant, Étienne respira d'aise en constatant qu'Esther accueillerait Gilles Bolvin chez elle. Le regard apaisant de Margot fixait Émeline au point d'intriguer Étienne.

— Quel âge as-tu, Émeline?

— Seize ans, madame.

— Que veux-tu faire? Devenir mère de famille nombreuse comme ta mère, ou artiste de scène comme ta marraine ?

La question surprit Émeline. Elle répondit spontanément, sans

penser à la réaction de sa mère.

— Je désire devenir vétérinaire et épouser un militaire français.

Marguerite d'Youville sourit paisiblement à la jeune fille.

— Comme mon père. Il était un officier dans la marine. Quoi de plus normal pour un Breton ? Après, avec le père de tante Marie-Anne, il a défendu Montréal contre les Anglais. Malheureusement, mes souvenirs de lui sont bien lointains, puisque j'avais sept ans lorsqu'il est mort.

Étiennette resta saisie de la complicité amorcée entre Margot et Émeline. Elle tenta d'expliquer la spontanéité d'Émeline :

— Comme je le disais, Émeline seconde Antoine à la forge, comme je l'ai fait avec mon mari, au début de notre mariage...

— Moi, c'est différent, je veux soigner les chevaux. Je veux être vétérinaire.

Irritée de l'effronterie de sa fille, Étiennette voulut justifier ses principes éducatifs :

— Voyons, Émeline, seul un homme peut faire ce travail. Le rôle de la femme consiste à élever des enfants.

Quand Étiennette eut fini son intervention, Margot réconforta la jeune fille :

— C'est une noble cause que de soigner les chevaux qui nous sont si précieux. Sans eux, le chemin du Roy n'aurait pas sa raison d'être ! Est-ce que le projet d'épouser un militaire français est indépendant de ce métier ?

Émeline se demandait si elle devait dévoiler le fond de sa pensée. Spontanément, selon sa nature directe et ingénue, elle répondit :

— Le seul militaire français que je connaisse, c'est Quentin, le fils de ma marraine.

— Je vois... Et le portrait lui sera aussi destiné... Alors, je vais prier pour que tes souhaits les plus secrets soient exaucés. Tu sais, les desseins de la Providence ont leurs fondements qui nous échappent parfois, mais qui auront leur raison d'être. Il faut que tu sois à l'écoute de ton cœur ! J'ai ouï dire qu'un autre affrontement entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre se préparerait, et

que la France enverrait des soldats pour contrer les Anglais. Le Nouveau Monde est si convoité^[121] !

À la couleur écarlate du teint d'Émeline, le petit groupe de femmes n'eut aucun doute sur le penchant de la jeune fille pour le beau militaire.

— Nous ne pouvons toutefois pas souhaiter une telle calamité, n'est-ce pas ? La Providence saura tracer ta voie, si tu le lui demandes, comme moi je l'ai fait. C'est au service des pauvres que nous nous consacrons désormais, mes compagnes et moi.

Un silence respectueux emplissait la petite pièce.

— Ne répandez pas encore la nouvelle, mais je suis à rédiger un projet de constitution d'un ordre religieux. Je me fais aider par ma cousine, Marie-Catherine de La Vérendrye, qui corrige mon brouillon. Pauvre petite, ça la motive à comprendre les vertus de l'instruction. D'ailleurs, elle est déjà plus instruite que je ne le suis. Je lui dois beaucoup.

Les mots « constitution religieuse » figèrent les femmes Latour, puisqu'elles n'en connaissaient pas la signification. Étiennette eut soudain peur que Margot demande à Émeline si elle avait fréquenté l'école pour pratiquer comme vétérinaire. Pour éviter cette humiliation, elle réagit aussitôt.

— Mes enfants auraient bien voulu avoir plus d'instruction, mais le curé Gaillard n'était pas très disponible, à parcourir toutes ses cures et à s'occuper de l'âme des habitants de Berthier jusqu'à Saint-Sulpice, vous comprenez... Cependant, Esther me disait qu'elle projetait d'établir une école près du presbytère ou le long de la Grande-Côte, pour accommoder les enfants d'Autray et de Lanoraye. Bien entendu, si Émeline avait étudié chez les Ursulines des Trois-Rivières ou chez les Dames de la congrégation, comme Marie-Anne, elle aurait pu en être l'institutrice... Nous en avons déjà discuté avec mon mari. Si Cassandre, sa marraine, était encore enseignante aux Trois-Rivières, Émeline y aurait sûrement fait un séjour, parce que mon mari est loin d'être contre l'instruction. Lui-même regrette de ne pas savoir écrire son nom. Vétérinaire sera une très belle occupation pour elle, puisqu'elle aime les chevaux. Je ne lui permettrai pas de les ferrer, toutefois. Il y a toujours bien des limites à ce que peut faire une femme !

Margot souriait au plaidoyer d'Étiennette, tandis que Marie-Anne restait en retrait de la conversation, elle qui aimait

habituellement converser avec sa nièce. Quand Étienne²nette s'en rendit compte, elle lui demanda :

— C'est bien vrai que tu as étudié au couvent de L'Assomp²tion? Nous sommes passées tout près par le chemin de notre Roy.

Quand Marie-Anne sortit de son mutisme, elle répondit très brièvement par l'affirmative, à l'étonnement des autres qui se doutèrent que tout ne tournait pas rond. Pour faire réagir sa tante, Margot proposa :

— Nous ne sommes pas bien riches, mais nous pouvons tout de même vous proposer une collation. Que diriez-vous de fruits de notre potager ?

Étienne²nette lorgna du côté d'Esther, qui fit une autre proposition.

— Nous vous remercions, madame d'Youville, mais j'ai promis à Émeline d'aller lui faire visiter quelques boutiques. Mais j'aimerais remettre cette aumône à vos pauvres. Pourriez-vous vous en charger? J'en connais bien quelques-uns, mais j'ai la sincère conviction que les vôtres sont encore plus nécessaires, car vous savez les choisir.

Esther remit aussitôt une petite enveloppe renflée de pièces de monnaie.

— De la part de mon mari, le seigneur de Berthier-en-haut.

— Mes pauvres vous remercient et la Providence vous en saura gré. Vous savez, madame, que l'on ne choisit pas d'être indigent, pas plus que nous trions les plus méritants. Nous venons en aide à ceux que la divine Providence met sur notre route, sans plus.

À son tour, non sans une dernière hésitation, Étienne²nette lui remit le louis d'or que Cassandre lui avait fait parvenir.

— Mon mari, monsieur Latour, tient à ce que je vous remette cet argent pour vos pauvres, dit Étienne²nette en glissant le louis d'or dans la paume de Margot.

L'éclat ensoleillé de la pièce d'or éblouit la chambre de sa couleur. Margot ne put réprimer un sourire intéressé. Fiè²re de son obole, Étienne²nette lorgna du côté d'Esther, qui paraissait ombrageuse.

Pourvu quelle ne change pas d'idée quant à l'accueil du peintre au manoir! Je l'ai peut-être humiliée en donnant sans doute davantage quelle, une seigneuresse, se dit Étienne.

— Je pourrais vous dire que c'est beaucoup trop, mais ça ne l'est jamais pour mes pauvres ! Remerciez monsieur Latour pour tant de générosité et dites-lui que la Providence le remettra sur pied bientôt. Imaginez, un louis d'or de la part du maréchal-ferrant de Berthier, quel honneur! Avisez-le qu'il est sur notre liste des donateurs privilégiés pour notre future congrégation. Nous comptons beaucoup sur de tels dons pour que l'archevêché et le Conseil supérieur aient notre œuvre. Je vous tiendrai au courant par madame de Lestage de l'évolution de ce dossier.

— Je transmettrai le message à mon mari. Il appuiera vos œuvres sans l'ombre d'un doute, répondit Étienne.

Mon Dieu, qu'est-ce que je viens de faire? S'il faut que Pierre apprenne que j'ai donné un louis d'or en son nom avec la promesse de récidiver, ça va l'achever, c'est sûr!

Marie-Anne sortit de son mutisme en déclarant :

— J'aimerais moi aussi te donner de l'argent, mais tu comprends, pour le moment...

Margot se leva alors péniblement de son fauteuil et alla l'embrasser.

— Vous savez bien, chère tante, que je ne vous en demande pas tant ! Votre visite me suffit, pourvu que vous reveniez une autre fois avec Marie-Catherine !

— Justement, je dois être à la maison, car elle revient de l'école Bonsecours sous peu. Tu comprends, j'ai étudié avec la sœur Barbier, chez les sœurs de la congrégation à L'Assomption... Le saviez-vous ? demanda-t-elle en les regardant toutes.

D'un regard entendu avec Margot, Étienne conclut la visite.

— Bon, il est temps de te faire voir le côté frivole de Montréal, Émilie !

Si la remarque avait pu choquer la religieuse, elle n'en tint cependant pas rigueur à celle pour qui elle avait tant d'estime.

— J'espère que nous nous reverrons bientôt et, cette fois, avec

monsieur Latour, que vous saluerez de ma part. Souhaitez-lui un prompt rétablissement et dites-lui que nous prions aussi pour nos généreux donateurs.

— Il en sera très honoré, croyez-moi, sœur...

— Je suis toujours votre petite Margot, ne l'oubliez pas.

Étiennette poussa discrètement Émeline afin qu'elle salue Margot.

— Je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance, Margot, dit la jeune fille, en lui tendant la main.

Un coup de coude appliqué dans les côtes rappela à Émeline qu'elle avait sans doute manqué de politesse.

— Voyons, Émeline... « Madame d'Youville », que l'on dit !

— Appelle-moi Margot. Comme ça, j'aurai l'impression d'avoir été ta gardienne. Laisse-moi t'embrasser.

Pendant l'accolade, Émeline chuchota à l'oreille de Margot :

— Moi aussi, j'aurais bien aimé être gardée par vous.

La remarque fit chaud au cœur de la religieuse. Alors, surmontant ses souffrances, elle étreignit Émeline.

— Nous sommes presque apparentées. Tu reviendras me voir, n'est-ce pas, avec ta famille, un de ces jours?

— Je vous le promets, Margot.

— Il est temps pour toi d'aller te divertir avant de travailler comme vétérinaire et, peut-être, d'épouser un beau militaire... qui sait?

Le sourire d'Émeline en dit long quant à ses souhaits d'avenir. Le regard de tendresse de Margot lui confirma que la religieuse prierait pour que ses vœux se concrétisent.

— Quant à nous, les vêpres nous attendent. Il y aura sans doute un psaume pour commémorer votre belle visite.

En retournant à Berthier en diligence, la conversation tourna autour de l'état de santé mentale de Marie-Anne. Étiennette interrogea Esther.

— Comment se fait-il que La Vérendrye ne revienne pas de l'Ouest? Ce n'est pas humain pour une femme d'être coupée ainsi de sa famille !

— Mon mari m’a expliqué que ses employeurs l’obligeaient à découvrir sans cesse de nouvelles zones de traite. Il n’a pas le choix: il est ruiné. C’est-à-dire qu’il a dilapidé la fortune de sa femme !

— Et ses fils ne pourraient-ils pas convaincre leur père?

— Toujours selon mon mari, l’attrait des bois a pris le dessus sur eux.

— Pauvre Marie-Anne ! Elle n’aurait jamais dû accepter de les voir partir avec leur père.

— Courir les bois a ses attraits, surtout en vivant auprès des Sauvagesses, paraît-il ! avança Émeline.

Esther grimaça. Une pincée bien appliquée par sa mère rappela à Émeline qu’Esther avait été enlevée par les Abénaquis et ramenée captive de la Nouvelle-Angleterre à Bécancour.

Pour ajouter à son autorité, Étiennette avisa Émeline, à Finsu d’Esther :

— Que je te voie rapporter à ton père le louis d’or que j’ai remis à Margot ! Il y a des secrets de femmes qui ne se dévoilent pas, comme la lingerie en soie et en dentelle que nous venons d’acheter pour tes sœurs, ta belle-sœur et nous.

— Et le costume de papa ?

— Depuis le temps qu’il porte son habit de noces, sa chemise et sa fameuse cravate ! S’il regimbe, ce sera tant mieux. Nous ne sommes pas si pauvres que ça !

Au retour à Berthier, alors qu’Esther était descendue au manoir et qu’elles attendaient Antoine, Émeline demanda à sa mère:

— Est-ce vrai que papa deviendra un généreux donateur aux œuvres de charité de Margot ?

Étiennette se prit le menton, le temps de réfléchir, avant d’affirmer :

— Si nous ne sommes pas si pauvres que ça, nous ne sommes pas si riches non plus, comme Esther de Lestage, par exemple.

La notion de richesse échappait encore à Émeline. Elle préféra questionner sa mère sur un autre sujet.

— À propos du peintre, que vouliez-vous dire par « Je t'expliquerai en temps et lieu » ?

Étiennette regarda sa fille et la trouva encore bien ingénue.

Est-ce possible quelle soit si naïve, à seize ans ? Moi, à son âge... C'est vrai que le mariage déniaise vite une fille.

Elle décida que le temps était venu de lui expliquer les choses de la vie.

— Tu sais, le peintre n'est pas seulement un artiste, mais aussi un homme. En peignant tes traits, il savourera probablement tes rondeurs... Alors, s'il te demande d'en montrer un peu trop, tu refuseras. Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

— N'est-ce pas mon visage qu'il doit peindre ?

— Oui, bien entendu. Mais il voudra peut-être voir le prolongement de ton cou vers ta poitrine.

— Pourquoi ?

— Les madones françaises ont le cou bien en évidence, voilà !

Sans gêne, Émeline détacha quelques boutons de son encolure et afficha ostensiblement la naissance de sa poitrine opulente.

— Comme ça ?

Le geste stupéfia Étiennette. Elle referma aussitôt le chemisier.

— Pas tant que ça, ma fille. Il ne faut quand même pas exagérer ! Tu pourras détacher seulement un bouton, ça suffira. L'imagination fera le reste.

Émeline resta songeuse, puis demanda :

— Est-ce si important, l'imagination, en amour ?

Étiennette remplaçait encore le vêtement d'Émeline, cherchant une réponse concluante.

— Pour le moment, l'important est de ne pas exciter l'appétit du peintre, pour qu'il s'en tienne à l'essentiel.

— Ne m'aviez-vous pas déjà dit, en temps et lieu, en parlant du peintre ?

Pauvre petite, elle confond tout ! Elle a peut-être raison dans sa

naïveté, après tout...

— Restons-en au visage. Pas de bouton détaché, ça complique tout pour rien. Si Quentin Joli-Cœur veut t'admirer, qu'il vienne par ici, nous l'accueillerons. Quant à Gilles Bolvin, une future vétérinaire doit être capable de se défendre, au cas où...

— S'il tente ou s'il dit quoi que ce soit de déplacé, je le jette par terre !

— Uniquement s'il tente une action abusive. Sinon, il ne fera pas ce portrait, et nous serons obligés de payer quelqu'un d'autre. Je ne suis pas certaine que ton père sera aussi généreux une seconde fois.

— Et si ses paroles sont trop audacieuses ?

— Dis-lui que tu les répéteras à l'homme fort de Berthier, en l'occurrence ton père. Il se tiendra bien muet devant son cheval, crois-moi.

Quand les femmes distribuèrent les cadeaux à tous, et que le forgeron, suspicieux de tant de dépenses, s'enquit du portrait d'Émeline, Étienne l'informa.

— Comme le peintre viendra faire le portrait d'Émeline au manoir gratuitement, il nous en est resté assez pour t'acheter un habit.

Quand il revêtit son nouveau costume, qui suscita l'admiration de tous, il s'exclama :

— Ce costume a dû coûter une fortune !

Étienne lui répondit :

— Ne t'inquiète pas, l'autre est trop juste, et il reste encore assez de cérémonies pour que tu puisses en user un nouveau.

— Si tu le dis, Étienne ! C'est vrai que je me sens beaucoup moins coincé. À qui appartenait-il ?

— À un vieux marchand de la rue Saint-Paul.

— Tu as bien fait d'acheter un costume usagé. Après tout, je ne suis pas assez riche pour porter du neuf.

— C'est ce que nous nous sommes dit, Émeline et moi, répondit Étienne, en faisant un clin d'œil à Émeline.

Celle-ci se retint pour ne pas pouffer de rire.

Le portrait

À son retour de Lachenaye, Gilles Bolvin fut accueilli au manoir de Berthier. Comme il aimait se promener le long du chenal du Nord pour prendre le frais durant ces jours de canicule, l'artiste confiait à qui voulait l'entendre qu'il était venu peindre le portrait d'Émeline, la fille du maréchal-ferrant Pierre Latour Laforge, et que son ouvrage serait acheminé à sa marraine, la diva canadienne Cassandre Allard, à Paris.

Antoine Latour s'aperçut qu'il y avait de plus en plus de jeunes clients à la forge de la rivière Bayonne venus pour faire réparer de menus outils, uniquement dans le but de faire la connaissance et, sans doute, de tenter de faire la cour à Émeline.

Étiennette avait demandé à une de ses jumelles, Angélique, d'accompagner Émeline aux séances de pose.

— Pourquoi m'accompagne-t-elle, maman? Je vais me sentir gênée de me tortiller, si le peintre me demande de prendre les poses qui lui conviendraient.

— Raison de plus, ma fille !

Et, comme Émeline ne semblait pas comprendre, Étiennette ajouta :

— Tu es rendue une célébrité à Berthier, comme ta marraine à Paris. Il faut que quelqu'un en qui tu as confiance t'accompagne, ne serait-ce que pour éloigner les importuns. Angélique est raisonnable, plus que Louise, sa jumelle et, avec elle, pas de danger de distraire le peintre.

— Pourquoi dites-vous ça ? Angélique est jolie !

— Oui, bien sûr, mais elle est si sérieuse et dévote qu'elle ne cherchera pas à attirer l'attention sur elle, comme Louise. Le peintre doit se concentrer sur son modèle, en l'occurrence toi !

— Ah!

En vérité, Étiennette ne trouvait pas sa fille Angélique bien jolie, de sorte qu'elle était persuadée que sa présence refroidirait les ardeurs de Gilles Bolvin.

Étiennette avait vu juste. Au retour de la séance de pose,

Angélique lui fit part de la mauvaise humeur du peintre, tandis qu'Émeline lui confia que Bolvin, si bavard dans la diligence, restait étrangement muet.

— Il n'est pas toujours agréable avec nous. Je crois que ma présence le dérange, avança Angélique.

— S'il veut effectuer sérieusement son travail, le peintre doit se concentrer. Il s'exprime alors par son pinceau, et non par sa parole.

Intriguée, Étiennette décida de rendre visite au peintre, à l'improviste, afin de voir l'avancement du portrait et de constater comment il se comportait.

— Je vais vous accompagner. Le pauvre peintre n'a pas encore été invité à la maison. Il doit se sentir regardé et à l'écart. Il est grandement temps d'y remédier.

Une fois au manoir, après ses salutations au seigneur Pierre de Lestage et les remerciements d'usage à son amie Esther, Étiennette demanda à celle-ci ce qu'elle pensait du peintre et de quelle manière il se conduisait.

— C'est un homme charmant. Même que je lui ai demandé de nous réserver de son temps pour décorer le retable de la chapelle de la paroisse de Sainte-Genève.

— As-tu vu le portrait d'Émeline ?

— Non, il ne m'a pas proposé de me le montrer, et je ne lui ai pas demandé. C'est toi, sa cliente, en plus d'être la mère d'Émeline.

— Je suis venue pour constater l'avancement de son œuvre... et le saluer, bien entendu.

— Ça va de soi !

Quand Esther conduisit Étiennette au studio du peintre, il l'accueillit avec beaucoup de politesse.

— Madame Latour, que je suis enchanté de vous revoir !

— Justement, je disais à mon mari que nous serions enchantés de vous recevoir à souper, bientôt. Alors, je suis venue vous inviter.

— Vous m'en voyez honoré. J'ai bien hâte de connaître votre

mari, dont j'ai entendu grand bien par Tancrède Fréchette, ainsi que votre famille, bien entendu.

— Le plaisir sera pour nous. Vous verrez que j'ai toute une marmaille ! Vous connaissez déjà Émeline et Angélique, n'est-ce pas ?

Étiennette percevait que Gilles Bolvin n'était pas très à l'aise, malgré sa contenance. Elle s'attendait tellement à ce qu'il l'invite à regarder l'avancement du portrait qu'elle se trouva agacée de son peu d'empressement à le faire.

— Bon, il faut que je retourne à la maison, les enfants m'attendent. .. et mon mari, bien entendu.

Gilles Bolvin souriait de manière forcée.

— Je... Nous ne sommes pas habitués d'avoir un artiste peintre comme convive... Et des Trois-Rivières, en plus.

— Oh, vous savez, la plupart du temps, je suis l'invité de presbytères et de couvents de religieuses où l'austérité du menu, plutôt frugal, est notoire ! Je me contente de peu, c'est vrai, quoique je fasse honneur à l'occasion à un festin. J'ai ouï dire que vous aviez déjà préparé un repas mémorable pour la naissance d'un enfant... Les gens d'ici m'en ont parlé très favorablement.

— C'était il y a neuf ans pour le baptême de ma dernière, Marie-Amable. Émeline m'avait beaucoup aidée... Elle a beaucoup de talent, vous savez.

Étiennette tournait autour du pot en espérant que Bolvin lui montre l'ébauche du portrait. Comme il ne se décidait pas, elle s'avança vers le chevalet du peintre et leva le voile du tableau. À sa grande stupéfaction, il n'y avait que quelques coups de crayon de tracés, insuffisants pour y reconnaître les traits du visage d'Émeline.

— Mais vous n'avez pas encore commencé, malgré les deux séances de pose de ma fille ! Sachez, monsieur Bolvin, que mon Antoine a d'autres occupations que de se promener en boghey en plein milieu de la journée. Vous lui avez fait perdre son temps, lui, le soutien de famille en attendant le rétablissement de mon mari !

— Et vous, madame, le mien.

Étiennette resta éberluée.

— Moi, je vous fais perdre votre temps ? Je voudrais bien savoir de quelle façon !

— Là, là, madame Latour, calmez-vous ! Laissez-moi vous expliquer... D'abord, asseyez-vous, vous êtes en nage, par cette canicule.

Surprise, Étiennette se laissa dicter sa conduite. Bolvin continua :

— C'est vrai que mademoiselle Émeline est très belle avec son port de tête altier et son teint mat, qu'elle tient de vous d'ailleurs, ainsi que par d'autres charmes bien féminins qui lui donnent la grâce d'Aphrodite lorsqu'elle tourne les épaules et roule des hanches...

— Aphrodite?

— C'est la déesse grecque de la beauté.

— Ah ! N'était-elle pas nue ?

— Oui, et alors ?

— Parce que vous m'aviez dit que vous étiez expert à sculpter des madones. Or, je n'ai jamais vu la Sainte Vierge nue. Ce serait un sacrilège et vous seriez excommunié !

— Je vous ai dit ça ? Bon ! Vous savez que, pour l'artiste, les lignes du corps humain sont encore plus pures quand le sujet à sculpter est nu. Je reconnais toutefois qu'une madone doit être vêtue.

— En effet.

Étiennette essayait d'imaginer Émeline en Aphrodite ou en madone.

— J'aimerais mieux que vous vous représentiez ma fille en madone, car Émeline est aussi pure que l'eau de source.

— Je n'en ai jamais douté; c'est ce qui fait toute son ingénuité, mais elle manque de naturel. C'est pour ça que la toile est si peu avancée. J'ai beau regarder Émeline sous tous ses angles et m'imprégner de ses traits, je n'y arrive pas. Voilà, c'est dit !

— Comment ça, elle manque de naturel? Émeline a toujours dit ce qu'elle pensait, trop même. Alors, comme personne spontanée, on ne peut trouver mieux !

— C'est la perception que j'avais d'elle dans la diligence vers Montréal, et c'est la raison pour laquelle je vous avais proposé de faire ce portrait gratuitement. Or, les conditions ont changé...

Un coup de massue n'aurait pas plus assommé Étiennelette que ce dernier bout de la phrase.

Doux Jésus! Il veut me le faire payer maintenant, alors que j'ai donné en aumône le louis d'or de Cassandre et dépensé l'argent que mon mari m'avait donné pour lui acheter un habit et pour offrir des cadeaux de Montréal aux enfants. En plus, j'ai pris toutes mes économies dans mon bas de laine. Que vais-je faire? Il faut, coûte que coûte, qu'il peigne ce portrait, foi d'Étiennelette !

Prenant sur elle, elle releva fièrement la tête et les épaules, et demanda au sculpteur :

— Que voulez-vous dire ? Que recommandez-vous ? Mais pas de nudité, il n'en sera jamais question. Nous sommes à Berthier où nos saints sont habillés, pas en Grèce, un pays de païens !

— Rassurez-vous, telle n'est pas mon intention. Toutefois...

Étiennelette était sur le qui-vive.

— Toutefois ?

— J'irai droit au but. Émeline serait beaucoup plus détendue si Angélique ne passait pas constamment son temps à m'épier. Ça m'enlève toute ma créativité et mon sens de l'esthétisme.

— Esthétisme ?

— Un synonyme de «beauté». Ça vient du grec.

Décidément, la civilisation grecque l'a marqué, se dit-elle.

— Et que faudrait-il pour que votre créativité revienne ?

— Il faudrait que je sois seul avec Émeline. Rassurez-vous, strictement dans le but de la peindre comme une madone de la Renaissance.

— Et qu'a-t-elle de spécial, cette nouvelle madone ? Elle n'est pas nue, j'espère!

— Non, non, ne revenons pas là-dessus. Je souhaiterais que mademoiselle Angélique ne revienne plus. Pourriez-vous m'accorder cette faveur ?

Est-ce risqué? Il me semble plein de bonnes intentions. Je m'en tire à bon compte! pensa Étienne.

— Je dois en parler à son père. S'il donne son accord, nous viendrons reconduire Émilie seule.

Bolvin tint pour acquis que le forgeron donnerait son autorisation.

— De plus, comme les séances peuvent se prolonger parfois, dépendant de mes dispositions, puis-je me permettre de vous demander, comme vous me l'aviez proposé dans la diligence, qu'Émilie reste au manoir, le temps de finir le portrait?

Devant l'air abasourdi d'Étienne, qui n'en revenait pas d'une telle effronterie, le peintre se reprit.

— J'ai outrepassé mes prérogatives; cette décision se prendra entre madame la seigneuresse de Lestage et vous, bien entendu.

— Et mon mari. Vous semblez l'oublier, c'est lui, le chef de la famille Latour ! Je devrai lui parler d'abord, affirma Étienne.

— Euh... Si madame de Lestage était d'accord, peut-être que ça faciliterait sa décision, osa Bolvin, radouci.

— Parce que vous ne connaissez pas mon mari ! S'il disait non après coup, je perdrais la face devant Esther. Vous savez, je ne le mène pas par le bout du nez, cet homme-là !

Bolvin se mordilla la lèvre, comme s'il en avait trop demandé. Étienne crut comprendre qu'elle l'avait brusqué. Elle s'en félicita intérieurement.

— Après tout, Esther est mon amie, et le lui demander ne coûte pas plus cher, puisque je suis ici, de toute façon.

Étienne se rendit compte de sa bêtise.

Pas plus cher! Qu'est-ce que je suis allée dire? Des plans pour qu'il me demande de payer, et là, honteuse, je devrai quémander de l'argent à Esther. À part elle, qui pourrait me fournir cet argent ? Marie-Anne de La Vérendrye ? Elle est sans le sou !

Avant de laisser le temps au peintre de faire le compte, elle se hâta de dire :

— Esther devrait être d'accord. Émilie serait sous sa sur-

veillance. Ces deux femmes-là se respectent et mon mari sera rassuré, du moins je le souhaite.

— Je le souhaite aussi. Il en va de la qualité de l'œuvre, dont je maintiens la gratuité, rassurez-vous.

Étiennette respira d'aise. Après avoir obtenu la promesse de l'hospitalité, Étiennette aborda son mari. Celui-ci, toujours absent du travail, faisait les cent pas dans la maison, maugréant contre son manque de souffle et ses courbatures.

— Je commence à me faire vieux; les membres ne suivent plus. Je m'essouffle à rien, et je ne suis plus capable de mettre un pied devant l'autre sans risquer de tomber. Peut-être qu'en me rendant à la forge, je retrouverais ma forme... D'autant plus que j'aimerais voir par moi-même comment Louise se débrouille avec la clientèle, en l'absence d'Émeline. Antoine n'est pas trop jasant là-dessus... De toute façon, Louise n'a jamais aimé les chevaux. Ce n'est pas elle qui va les soigner : elle n'aime pas leur odeur! Peut-être que la p'tite Plouffe, la femme d'Antoine... Je commence à l'apprécier, celle-là !

— Voyons, elle en est à son septième mois ! Des plans pour qu'elle accouche de son premier à la forge. Ce n'est pas une place pour une femme enceinte. La fumée n'est pas recommandable pour les poumons du bébé à venir.

— Tu l'as bien fait et aucun des enfants n'en est mort.

Étiennette regarda son mari tristement.

— Tu oublies l'Anonyme. Et je suis passée bien près de perdre Antoine. Tu te rappelles, il a été ondoyé par Charles Boucher? Je crois que la fumée a été la cause de ces malheurs. As-tu remarqué que j'ai défendu à mes filles d'en faire autant?

— Ouais... Tu as sans doute raison. Il y a trop de fumée. Depuis que les hommes fument le tabac de Lanoraye, ça empire, répondit le forgeron, soucieux.

— Louise aidera Antoine à la forge, à moins que tu préfères qu'Angélique la remplace.

— Angélique? N'accompagne-t-elle pas Émeline chez le peintre? En outre, elle est si gênée qu'elle ferait fuir la clientèle plutôt que de l'encourager. J'aime autant ne pas la voir là. Angélique est bonne pour les travaux ménagers. Tu devrais faire en

sorte qu'elle reste à la maison. Il sera toujours temps de penser à la marier, celle-là.

C'était l'occasion qu'Étiennette attendait.

— Justement, je reviens du manoir avec les filles et Antoine. Je voulais voir par moi-même l'avancement du portrait.

— Et puis, est-il beau? Y as-tu reconnu Émeline?

— Euh... le portrait est à peine commencé.

— Comment ça? Elles sont toujours rendues au manoir. Es-tu certaine que ce n'est pas un canular, cette histoire-là ? Avec la somme d'argent que je lui ai donnée, il devrait l'avoir fini. Je savais qu'il y avait quelque chose de louche ! D'abord, il préfère revenir peindre le portrait à Berthier, soi-disant parce qu'il a été invité par Esther et, maintenant, il tarde à le faire. Est-on certains qu'il est un artiste, au moins?

— Laisse-moi t'expliquer plutôt que de monter sur tes grands chevaux ! Je te fais remarquer que c'est Tancrede qui nous en a parlé en grand bien.

Le forgeron prit quelques secondes de réflexion.

— Ouais, c'est vrai que Tancrede m'a déjà dit que le sculpteur prenait grand soin de ses essieux. S'il est aussi méticuleux avec sa peinture qu'avec son boghey, il y a des chances qu'il soit honnête.

— En plus, c'est un spécialiste des madones, qu'elles soient de par ici ou bien d'Europe.

— Si tu le dis, Étiennette. C'est toi qui as marché au catéchisme... Alors, s'il a si bonne réputation, pourquoi le portrait n'est-il pas plus avancé?

— Parce qu'Angélique le dérange dans son inspiration. Un artiste a besoin de toute sa concentration. Il paraît qu'elle épie tous ses mouvements.

— Elle a raison ; c'est pour surveiller la vertu d'Émeline qu'elle l'accompagne.

— Nous avons bien fait. Cependant, le portrait prendra du temps et Bolvin demandera beaucoup plus cher, à ce rythme-là.

— Ouais... Tu crois ?

— J'en ai bien peur. Il y a toutefois une solution, et je voulais ta permission avant d'agir.

Comme Pierre Latour paraissait curieux de la connaître, sa femme continua :

— Si tu es d'accord, je demanderais à Esther de loger Émeline au manoir, le temps qu'il faudra pour achever le portrait, pas une minute de plus. Comme elle lui offre le gîte et le couvert en attendant qu'il commence à orner le petit oratoire du manoir, elle a tout intérêt à insister pour qu'il termine le plus rapidement possible, même qu'elle lui a donné la commande du retable de la chapelle Sainte-Geneviève !

Surpris de la confiance du seigneur de Berthier envers le sculpteur, le forgeron écoutait attentivement la suggestion de sa femme.

— Angélique restera à la maison et m'aidera aux travaux ménagers. Je te fais remarquer que ses absences m'ont grandement retardée dans mes confitures, et ce n'est pas Marie-Amable qui pourrait m'aider. À neuf ans, elle est meilleure pour les manger que pour les préparer! Comme ça, le portrait ne nous coûtera pas plus cher, et Émeline sera sous bonne surveillance. Tout le monde serait content... Si tu es d'accord, puisque c'est toi, le chef de la famille Latour.

Assis sur sa chaise, ce dernier réfléchissait. Étienne se rendait compte que son mari était très amaigri. Ses essoufflements répétés et ses quintes de toux en plein été ne présageaient rien de bon.

Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Ce n'est pas seulement son âge et ses rhumatismes. Même si la canicule nous fait tous suffoquer, mon mari n'a plus la même force. Et, pourtant, avec Angélique, nous surveillons son alimentation. Que je le voie se lever la nuit pour aller manger son lard! Lorsqu'il ira mieux, il ne faudrait pas qu'il retourne travailler à la forge, son cœur flancherait...

— Ouais... C'est une bonne idée. Avant de le demander à Esther, j'aimerais faire la connaissance de Gilles Bolvin. Rien de mieux qu'un homme d'expérience pour constater par lui-même les intentions d'un autre homme. Est-il marié, ce peintre?

La question de son mari prit Étienne au dépourvu. Plutôt que d'avouer son ignorance, elle préféra suggérer:

— Tu lui demanderas toi-même... entre hommes! Nous allons l'inviter à dîner. Comme ça, s'il y a anguille sous roche, tu pourras le détecter.

Il fut convenu d'accueillir le peintre après la canicule et de suspendre les séances de pose. Gilles Bolvin fut satisfait de cette décision et profita de ce répit pour se promener le long du chenal et savourer la fraîcheur de la brise. Il se rendit même jusqu'à l'île Saint-Ignace pour flairer l'air bénéfique du large.

La santé du forgeron se dégradait. Il perdait de plus en plus souvent connaissance. Étienne ne put en rejeter la cause sur la chaleur écrasante, puisque son mari était habitué à la température de la fournaise de la forge. Il fit tellement chaud. 1 Berthier, cet été-là, que les récoltes en souffrirent. Même le bétail fut conduit en entier à l'île Randin pour éviter qu'il meure de chaleur.

Étiennette décida de fermer boutique et demanda à Antoine de prendre soin de sa femme, dont la grossesse devenait de plus en plus insupportable. Elle prit l'initiative d'autoriser Émeline à loger au manoir et confia à ses jumelles, Angélique et Louise, l'organisation de la maison, en se fiant toutefois davantage à Angélique.

Elle demanda à Bolvin d'accélérer son travail.

— L'invitation à dîner chez nous est remise à plus tard, le temps que mon mari aille mieux. Émeline sera à votre entière disposition... pour votre travail d'artiste, on s'entend... Êtes-vous marié, monsieur Bolvin ?

La question prit de court l'artiste.

— Heu... oui. Mon épouse, Madeleine⁽¹²²⁾, m'a déjà donné quatre enfants en sept ans de mariage. En fait, en huit années de fréquentation, car notre plus vieille, Marie-Joseph, est née illégitimement. Ce sont des surprises de la vie, n'est-ce pas ?

Il m'avoue ça de la façon la plus naturelle! Évidemment, un artiste ne fait jamais les choses de manière conventionnelle ! se dit Étiennette, choquée et surprise par le sans-gêne du peintre.

— Écoutez-moi, monsieur Gilles Bolvin. Mon mari et moi ne voulons pas de ce genre de surprise. Est-ce clair? Ça l'achèverait, déjà qu'il ne va pas très bien !

— Soyez sans crainte, madame Latour. Madeleine et moi formons un mariage heureux.

Mariage heureux, c'est lui qui le dit! Il ne nous a jamais parlé de sa famille avant et, à rester comme ça au manoir, à se promener le long du chenai et à bavarder avec toutes les femmes qu'il rencontre, il ne semble pas très pressé de la retrouver, sa famille! Et cette naissance illégitime qui me chicote... Un bel homme, j'en conviens, pressé sur la bagatelle, qui pourrait plaire à Émeline...

— Je l'espère pour tout le monde. Comme vous êtes du genre pressé, je vous demande d'accélérer votre travail en vous attardant à dessiner son visage plutôt qu'à contempler ses formes. Me suis-je bien fait comprendre ?

— C'est très clair, madame Latour. Toutefois, la seigneuresse de Berthier m'a demandé d'entreprendre en même temps les travaux du retable de l'oratoire du manoir, en alternance avec

le portrait d'Émeline. Comme je vais me rendre quelques jours aux Trois-Rivières, ce projet va retarder d'une semaine à dix jours, tout au plus.

Désappointée, Étienne devint subitement nerveuse et irritée.

— Vous m'aviez dit que ce serait l'affaire de quelques jours !

— Il y a toujours moyen de le faire, au lieu de me rendre auprès de ma famille. Tout ça est une question de prix. Comme je vous l'ai offert gratuitement, je devrai alors vous demander de me dédommager.

Étienne pensa à ses finances.

— Pensez-vous terminer le portrait avant les glaces, pour que nous puissions l'expédier en France par bateau ?

— Probablement. Ça dépend de l'état d'esprit de mademoiselle Émeline.

— Que voulez-vous dire? Elle n'a qu'à sourire... En tout cas, je compte sur vous pour la respecter. Sinon, vous pourriez perdre vos contrats auprès des communautés religieuses. Le chanoine Allard est le frère de la marraine d'Émeline, et nous connaissons bien Son Excellence de Varennes du Conseil supérieur.

La mise en garde d'Étienne n'eut pas l'air d'énervier Gilles Bolvin.

— Le curé Quintal des Trois-Rivières est un mécène qui a tout le respect de la hiérarchie cléricale et qui défendra ma réputation, le cas échéant. Vous saviez que j'avais décoré la chapelle des récollets à Trois-Rivières, n'est-ce pas?

Sans le savoir, Étienne approuva de la tête d'un petit geste sec. Boivin continua sur sa lancée :

— Les communautés religieuses apprécient mes oeuvres, tant que je leur donne priorité. Si vous rendez ma tâche trop difficile, eh bien, j'aurai le regret de vous demander de vous trouver un autre artiste! Et ce n'est même pas une question d'argent. Gilles Bolvin ne revient jamais sur sa parole, à moins qu'on l'indispose...

Blême, Étienne était dans ses petits souliers. Elle n'osait plus

dire quoi que ce soit, de crainte d'irriter encore plus le peintre. Pour affermir davantage sa position, Bolvin ajouta :

— Demandez toujours aux Levasseur. Qui sait s'ils viendraient à Berthier?

Sur ces entrefaites, Esther de Lestage surprit le dernier bout de la conversation et remit Bolvin à sa place.

— Ils viendront certainement à Berthier si mon mari le leur demande. Voulez-vous que je l'invite à se joindre à nous? Il est en train de discuter avec le jardinier.

Un rictus d'inconfort apparut sur le visage de Bolvin. Esther et Étienne devinèrent que le sculpteur calculait déjà ses pertes de contrats.

— Je disais justement à madame Latour que je terminerais le portrait d'Émeline en alternance avec la décoration de votre petit oratoire.

— Vous savez, monsieur Bolvin, le petit oratoire peut attendre. Émeline est si désireuse de faire plaisir à sa marraine !

— En ce cas, le portrait d'Émeline sera prioritaire. Je demanderai seulement à madame Latour de me permettre d'aller visiter ma famille avant. Mon absence doit leur manquer grandement.

Esther se tourna vers Étienne, qui réagit en bonne mère de famille :

— Prenez le temps qu'il faudra, monsieur Bolvin. Pourvu que le portrait parte par le dernier bateau.

— Je vous promets que je ferai tout mon possible pour le finir à temps.

Étienne s'apprêtait à lui demander sa parole d'honneur, mais elle ne voulut pas défier le caractère imprévisible de l'artiste.

En espérant qu'Esther le talonne, se dit-elle.

Pour ne pas inquiéter son mari, une fois au lit Étienne l'informa que le peintre reprendrait le tableau dès son retour des Trois-Rivières, et le terminerait dès qu'il le pourrait.

— Il me donne l'impression d'être constamment débordé, cet homme-là, ou de ne pas savoir gérer ses priorités. Je te garantis que, si nous agissions comme ça à la forge, les affaires iraient

plutôt mal !

— C'est sans doute ce que les gens appellent un « tempérament d'artiste ». Tout est dans l'imagination, pas dans la gestion de leur temps. Or, ne pas avoir la notion du temps rend leurs œuvres éternelles.

— Ouais... Il ne faudrait quand même pas que Gilles Bolvin prenne une éternité pour peindre le portrait d'Émeline! Il me semblait que c'était pour le faire parvenir à Cassandre le plus rapidement possible... J'ai payé le plein prix, et plus encore ! Et c'est le client qui a toujours raison dans le commerce.

Étiennette ne voulait pas avouer à son mari qu'à cause de la gratuité du portrait, elle ne pouvait pas brusquer le peintre.

— Je vais lui faire savoir que tu insistes pour qu'il termine le portrait dans les meilleurs délais... Pourvu qu'il la respecte!

— Nous y voilà! Je savais que cet homme-là avait de mauvaises intentions. Je ne veux pas de tels agissements avec ma fille, sinon je ne réponds plus de mes actes ! répliqua-t-il avec colère.

Pierre Latour avait le souffle saccadé et commençait à transpirer. Étiennette se rendit compte de sa bétise et lui prit la main.

— Prends sur toi, voyons. Pas Émeline, mais sa parole. Bolvin est marié, et sans doute heureux de l'être. Il vient de décorer la chapelle des récollets des Trois-Rivières! lui dit-elle pour le sécuriser, même si elle n'était pas du tout convaincue du bonheur de son mariage.

— La chapelle des récollets des Trois-Rivières ! répéta Pierre, impressionné. N'empêche que ses propos sont énigmatiques et me laissent un doute quant à son honnêteté.

— C'est un langage d'artiste ! C'est comme pour les poètes. Toi-même, déjà, tu tournais des vers en me déclamant du Ronsard.

Gêné de cet intérêt passé, Pierre Latour répondit pour se justifier:

— C'était l'influence de Tancrède qui me parlait de ce Voltaire, un ami de Cassandre Allard.

Étiennette se colla contre son mari.

— Je l'aimais bien, ton tempérament de poète. Tiens, je m'en ennuie... Qu'est-ce que tu pourrais me dire en vers ?

— C'est si loin, tout ça... Avant même la naissance d'Émeline. De plus, je n'ai jamais eu de facilité à versifier, tu le sais bien.

— Mais tu as d'autres talents !

En aguichant son mari, Étiennette testait en même temps sa virilité. Rassurée de constater qu'elle n'avait pas à en douter, elle lui chuchota :

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour Émeline. Elle serait capable de refroidir l'ardeur de tout artiste...

Comme il avait commencé à la caresser, Étiennette mit en garde son mari :

— Tu ne devrais pas t'exciter autant, tu vas abîmer ton cœur.

— Au contraire, c'est si je m'excite que mon cœur va rajeunir et que je vais retrouver l'appétit.

L'appuyant contre son torse, le forgeron se trémoussait et ses saccades répétées avaient commencé à faire flancher la résistance de sa femme. Se sentant fléchir, elle minauda :

— Pourvu que ce ne soit pas un poète comme toi qui courtise Émeline... J'ai l'impression que ton appétit est revenu pour de bon... Grand fou, si tu n'arrêtes pas, je ne garantis pas ma retenue...

Le lendemain matin, au déjeuner, Étiennette avisa ses enfants de la répartition des tâches, et elle informa Émeline du report des séances de pose chez le peintre et de son prochain séjour au manoir de Berthier. Au même moment, le cocher de la diligence de la poste royale vint apporter une dépêche au manoir de Lestage. Dès qu'elle en prit connaissance, Esther se rendit à la forge de la rivière Bayonne.

Ce fut Émeline qui la reçut, s'attendant bien à ce qu'elle lui parle du peintre. Essoufflée, Esther voulut s'entretenir avec Étiennette. Lorsque celle-ci vit Esther, pâle, dans l'embrasure de la porte de chambre, elle comprit qu'elle n'apportait pas une bonne nouvelle.

— Esther, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je suis venue pour t'informer d'une bien triste nouvelle. Tiens, lis cette lettre ! Elle t'est adressée par Margot d'Youville. Elle a tenu à t'en informer personnellement. Elle m'a écrit aussi.

— Margot ? Est-elle malade ? interrogea Étiennette, stupéfaite.

— Lis!

Étiennette déplia la lettre et se mit à lire.

« Monsieur Pierre et Madame Étiennette Latour,

« J'ai le très grand regret de vous informer du décès de ma tante, Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye. Elle est morte, il y a quelques jours, dans des circonstances incompréhensibles pour sa famille. Désespérée, elle s'est pendue. Comme la charité chrétienne nous incite à prier pour elle plutôt qu'à la condamner, je vous demande de vous rappeler la merveilleuse personne qu'elle était, douce, charmante et dévouée à ses proches, ainsi que les beaux souvenirs qu'elle nous a laissés.

« Je sais que tante Marie-Anne vous estimait au plus haut point. Elle me l'a rappelé dernièrement en faisant référence à votre voyage à Montréal. Elle me disait qu'elle vous considérait comme une amie de toujours, presque une sœur. Elle regrettait son départ de l'île aux Vaches, me disant que non seulement la famille Dandonneau et les gens de l'île Dupas lui manquaient, mais aussi ses amis Latour, du fief Chicot.

« Prions pour le repos de son âme et pour l'indulgence de sa famille envers son geste désespéré.

« Avec toute ma sincère considération,

« Votre amie dans ce malheur,

« Marguerite d'Youville »

— Non, pas ça ! cria à tue-tête Étiennette.

Le cri strident envahit la maisonnée et ameuta les enfants Latour. Ceux-ci s'élancèrent vers la chambre, croyant que leur père venait de trépasser. Arrivée la première, Émeline aperçut sa mère qui pleurait dans les bras d'Esther. En fait, les deux femmes pleuraient leur amie.

Quand Étiennette se rendit compte que la chambre était comble, elle leur expliqua, la voix étranglée, qu'il s'agissait de l'annonce de la mort de Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye.

En accord avec Esther, Étiennette demanda à Émeline d'aller représenter la famille Latour aux obsèques de Marie-Anne.

— Tu accompagneras la seigneuresse et le seigneur de Lestage

à Montréal, par la diligence du chemin du Roy. Ce sera un moment très émouvant, car ni son mari ni ses fils ne seront présents. Je ne sais même pas s'ils auront appris cette terrible nouvelle... En leur offrant nos condoléances, surtout à la petite Marie-Catherine et à Margot, tu leur expliqueras notre absence, causée par la maladie de ton père. Ne dis rien de plus... Je vais te laisser un peu d'argent que Margot remettra à Marie-Catherine. Chère petite, je ne sais pas qui va s'en occuper! Enfin... Esther t'hébergera chez elle, rue Saint-Paul... Tu es une adulte, maintenant... Il faut que tu saches que Marie-Anne n'est pas morte naturellement: elle s'est pendue.

Étiennette s'attendait à voir Émeline bouleversée en dévoilant ce secret. C'est elle-même qui fut consternée en voyant sa réaction.

— Et mon portrait ? Je suis certaine que ma marraine l'attend avec impatience !

Déçue, Étiennette comprit qu'Émeline était plutôt impatiente de faire voir son médaillon par Quentin.

— Ah, oui, le fameux portrait ! souffla-t-elle. Comme Esther veut que Gilles Bolvin s'attelle rapidement à la décoration de son petit oratoire, tu reviendras avec elle d'ici deux à trois jours, tout au plus. Quand le peintre reviendra des Trois-Rivières, tu logeras au manoir, le temps qu'il complète ton portrait. Comme les artistes adorent exposer leurs œuvres, il voudra la montrer aux gens de la place pendant quelques jours avant qu'on l'envoie à Paris. Ton retour coïncidera sans doute aussi avec l'accouchement de Marie-Louise, la femme d'Antoine, de sorte que tu prendras soin d'elle.

— Mais, maman, mes chevaux m'attendent déjà à la forge pour se faire soigner !

— C'est vrai, j'allais oublier ta passion des chevaux... Alors, ce sera Angélique qui prendra soin de Marie-Louise et de son père... Comme Antoine sera moins présent, il faudra quelqu'un pour expliquer ses absences. Tu reprendras ton poste à la forge, tandis que Louise viendra me seconder aux travaux ménagers.

— Je commençais à bien apprécier la clientèle, moi ! maugréa Louise.

— Si tu envisages de marier un veuf, ma fille, tu es mieux de te préparer à l'organisation d'une marmaille toute faite, darda Étiennette, surmenée par les responsabilités familiales depuis la maladie de son mari.

— À moins que ton père aille mieux et qu'il se sente la force de faire patienter ses clients, Émeline en prendra plus large à la forge...

À son retour de Montréal, Émeline apprit la naissance du petit Antoine Latour.

— Nous t'attendions pour le baptême, quitte à déplaire au curé Gaillard, lui confia Étienne. Et puis, parle-moi des funérailles de Marie-Anne. Y avait-il beaucoup de monde ?

Émeline raconta à ses parents que les obsèques de Marie-Anne s'étaient déroulées à la petite église Bonsecours plutôt qu'à la basilique Notre-Dame, compte tenu des circonstances tragiques de son décès. Esther de Lestage avait obtenu cette permission spéciale, étant donné la réputation exemplaire et les états de service des familles Dandonneau et de Varennes pour la Nouvelle France.

— Comment ça, des circonstances spéciales, que lui est-il arrivé ? demanda Pierre Latour Laforge.

Étienne expliqua à son mari que son amie Marie-Anne s'était probablement pendue par désespoir, étant donné l'absence de son mari et de ses garçons, le deuil difficile de son fils, Jean-Baptiste, massacré par les Sioux, en plus de ses problèmes financiers.

— Avoir un destin si prometteur et finir si tragiquement ! Elle, la seigneuresse du fief Chicot, qui épousa un héros militaire de la noble famille de Varennes ! Dire que j'ai failli être son cousin !

Comme Émeline ne semblait pas comprendre, Étienne lui fit signe de ne pas en tenir compte et de continuer son récit.

— Elle a été enterrée à côté de la tombe de son père, au cimetière des militaires. C'est le seul endroit que les sulpiciens ont permis. Louis-Adrien Dandonneau, le nouveau seigneur Du Sablé⁽¹²³⁾, veut éventuellement ramener le cercueil de sa sœur à l'île Dupas, près de celui de sa mère, dans le carré familial.

— Près de son père ou de sa mère, c'est du pareil au même selon moi, exprima le forgeron. Est-ce que les familles Dandonneau et Brisset étaient là ?

— Seulement le seigneur Louis Dandonneau Du Sablé et

son épouse, Josephthe Drouet. Sa sœur, Angélique Dandonneau, demeure à Détroit avec son mari, Ignace Jean, dit Vien.

— Détroit? Ce n'est pas à la porte ! La nouvelle n'est peut-être pas parvenue jusque-là, commenta Pierre Latour, qui y avait déjà travaillé.

— Et du côté des Varennes? demanda Étienne, curieuse.

— Le seigneur de Varennes, Jacques-René, ainsi que son épouse, Marie-Jeanne Le Moyne de Sainte-Hélène, Marie-Renée de Varennes et son mari, le docteur Timothy Sullivan, et Margot avec les sœurs de la communauté de la Charité.

— Les Sœurs de la Charité? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Bien oui, mon vieux; à notre retour de Montréal, je t'ai dit que Margot s'apprêtait à fonder une communauté religieuse. Trois de ses compagnes se sont jointes à elle, il y a près de deux ans, pour s'occuper des pauvres.

— Des filles sans le sou, sans doute...

— Là, tu te trompes ! Marie-Louise Thaumur de La Source est la fille d'un médecin, le reprit Étienne.

— D'un médecin? Et elle va vivre de l'aumône de tout un chacun ? se moqua le forgeron.

— Il paraît même qu'elles ont déjà accueilli une dizaine d'indigents chez elles ! s'exclama Émilie.

— C'était déjà trop petit pour les quelques religieuses ! lança Étienne. Et Margot qui se sert du rez-de-chaussée de sa maison comme magasin, pour vendre ses travaux d'aiguille et divers articles ménagers. Avec un genou estropié, en plus ! Je me demande où tout ce beau monde va se loger... Tu l'as remerciée, au moins, pour sa lettre ?

— Oui, bien sûr. Elle était tellement contente de ma présence. Elle m'a demandé de vos nouvelles et elle vous salue. Elle va prier pour vous, papa.

— Je ne suis pas si malade que ça. Si ta mère ne m'en empêchait pas, je serais déjà de retour à la forge.

— Que je te voie ! Estime-toi heureux que de bonnes personnes comme Margot et ses sœurs prient pour toi.

— Et l'homélie?

— Il n'y en a pas eu.

— Marie-Anne qui était si pieuse !

— Il ne faut quand même pas exagérer, compte tenu de...

— Toi ! Que je t'entende dire quoi que ce soit à propos de la mort de mon amie ! s'exclama Étienne, excédée par le peu de compassion de son mari.

Elle préféra s'adresser à Émeline :

— Et Marie-Catherine, qui va s'en occuper?

— Elle ira vivre, m'a-t-on dit, chez sa cousine, Marie-Charlotte Petit de Levilliers, l'épouse de Nicolas-Joseph de Noyelles. Ils demeurent sur la rue Saint-Paul.

— À quinze ans, orpheline de père et de mère ! Au moins, sa parenté est tout autour.

— Comment ça, orpheline de père ? questionna le forgeron. La Vérendrye n'est pas mort !

— C'est tout comme. Un père qui abandonne sa femme et sa fille en risquant ce qui est arrivé ne mérite pas cette responsabilité. La gloire de parcourir le pays n'est pas une excuse !

Étienne venait de s'emporter. Dans de telles circonstances, le forgeron avait appris à baisser pavillon pour ne pas essuyer la tempête.

— Si tu le dis, ma femme !

— Nous retournerons à Montréal fleurir la tombe de Marie Anne, maintenant que le chemin du Roy nous amène facilement à la grande ville ! conclut Étienne à l'endroit d'Émeline tout en défiant du regard son mari.

Émeline eut la joie de porter sur les fonts baptismaux son nouveau neveu, Antoine Latour, le fils d'Antoine. Après le baptême, la réception eut lieu au manoir pour éviter de fatiguer le malade. Entre-temps, Gilles Bolvin était revenu à Berthier. Étienne en profita pour lui demander s'il était disposé à compléter le portrait d'Émeline. Celui-ci, tout mielleux, lui répondit :

— J'allais vous le proposer, madame Latour. Ma palette de coloris de bleu est déjà prête pour tenter de saisir les magnifiques yeux de votre fille. C'est là tout mon défi: peindre la distinction d'Émeline.

La voix douce et complaisante de Gilles Bolvin ne laissait pas bonne impression à Étienne. Pourtant, elle se dit : Ce n'est plus le moment de remettre ce portrait à plus tard, depuis le temps qu'on en parle ! Et il ne faudrait surtout pas ameuter mon mari. Déjà qu'il ne fait pas confiance à ce Gilles Bolvin. Par ailleurs, Émeline est débrouillarde et saura se défendre s'il tente un geste déplacé. Elle n'a pas que de beaux yeux bleus. Elle a aussi hérité de la poigne de son père, notre Émeline !

À peine quelques jours plus tard, au milieu de la matinée, Esther ramena Émeline avec le portrait; le peintre les accompagnait. Toute la famille était rassemblée et un des garçons était allé aviser Marie-Anne Gendreau. L'excitation était à son comble. Sans le faire voir, Étienne avait peine à contrôler sa hâte. Gilles Bolvin sortit le portrait de son écrin et commença à débaler l'ouvrage, bien protégé par un tissu épais. Le portrait d'Émeline apparut dans toute sa magnificence, inondé des rayons du soleil de l'été indien.

— Oh, qu'il est beau ! Le peintre a reproduit le visage d'Émeline de façon parfaite ! s'écria Étienne.

— Mieux, ajouta Louise, jalouse. Émeline est loin d'être aussi belle.

Étienne lui fit de gros yeux, et elle alla reconforter Émeline en s'approchant d'elle. Elle lui chuchota à l'oreille :

— Il n'a pas été trop... familier ?

— Il m'a juste demandé de détacher le premier bouton de l'encolure de ma robe.

— J'aime mieux ça. C'est ce que nous nous étions dit.

— De toute manière, il valait mieux qu'il n'en demande pas trop, car...

Comme si de rien n'était, Émeline montra à sa mère le fer à cheval qu'elle avait caché dans son sac à main.

Mon Dieu ! S'il avait fallu un procès ! se dit-elle, effrayée. Elle s'empressa d'interpeller Esther.

— N'est-ce pas que monsieur Bolvin a vraiment pu saisir l'expression de son visage ?

— Les yeux bleus et les fossettes d'Émeline, qui font son charme, sont magnifiquement reproduits ! Ils enflammeront tous les cœurs des jeunes gens.

— Tu entends? dit Étienne à Émeline.

— J'ai voulu peindre le sourire d'une *donna bella*, avec les

fossettes d'Émeline. L'atmosphère de *sfumato*⁽¹²⁴⁾ du chenal du Nord au matin, à Berthier, avec ses brumes et ses marécages, tout me disposait à faire le portrait à la manière de Léonard de Vinci, le grand maître. C'est comme ça qu'il a peint sa célèbre Mona Lisa.

Étienne resta surprise. Comme le forgeron ne comprenait pas, Étienne lui expliqua à mi-voix:

— Le peintre dit qu'Émeline lui faisait penser à Mona Lisa.

— Mona Lisa? Ça ressemble à de l'abénaquis. Demande donc à Esther, elle a été captive à Bécancour.

Étienne lui fit les gros yeux.

— Chut ! Pas si fort ! Il paraît que c'est de l'italien. Il parle aussi le grec. Il a dit d'Émeline qu'elle ressemblait à Aphrodite, la déesse grecque de la beauté, répondit-elle, contrariée.

— Une beauté grecque, notre Émeline... C'est parce qu'elle te ressemble, sans doute, ajouta le forgeron qui regardait sa femme, cherchant à se l'imaginer en statue.

Le peintre s'aperçut des chuchotements.

— Êtes-vous satisfaite du résultat, madame Latour ?

Par bonheur pour Étienne, il était intarissable.

— Regardez; j'ai peint, en toile de fond, dans une perspective qui respecte sa beauté bucolique, le paysage typique des îles de Berthier. Des bestiaux en train de paître sur l'île de la Commune ainsi que des bernaches et des oies blanches en plein vol. Sans oublier l'église de la paroisse de l'île Dupas et son clocher, puisque nous sommes de bons catholiques. Et le chaton, comment le trouvez-vous? Émeline me disait que sa marraine les adorait.

Étiennette approuva.

— Marie-Chaton était son surnom affectueux de fillette.

Pierre Latour se dit pour lui-même, cherchant à repérer ce

que le peintre venait de décrire : On dirait qu'il a plutôt dessiné ma forge. Après tout, Émeline est ma fille et je l'ai grassement payé!

Le peintre avait commencé à mimer la position qu'il avait demandée à Émeline, son modèle.

— Dans le cadrage du tableau, Émeline adopte une pose de trois quarts. J'ai voulu qu'elle dirige son regard vers sa maraine tout en esquissant son si charmant sourire. Là, les yeux sont rieurs, et d'un bleu... *Mamma mia!* Quelle douceur dans ce visage ! Remarquez, madame Latour, Émeline est représentée à mi-corps, pour respecter sa vertu et sa distinction... Vous aimez?

Étiennette n'avait pas de mots pour exprimer sa joie. Elle regardait à la fois Émeline et son portrait tout en confondant l'une et l'autre. Esther prit la parole.

— Mon mari m'a fait savoir que le dernier bateau en partance pour la France, *La Ville de Québec*, appareille dans quelques jours. Nous avons juste le temps d'expédier le portrait d'Émeline par la poste royale du chemin du Roy, demain matin.

— Demain matin? Nous aurons eu à peine le temps de l'admirer ! s'exclama Émeline, déçue.

— Voyons, sois raisonnable. Nous savions que le temps pressait, lui répondit Étienne, avec un regard de reproche à l'endroit du peintre.

Comme il se sentait responsable de ce contretemps, Gilles Bolvin s'excusa:

— Comme je me rends aux Trois-Rivières dès demain, je m'occuperai du portrait tout en faisant mes recommandations au postier pour qu'il en prenne bien soin jusqu'à Québec. J'ai oublié un petit quelque chose dans la voiture, pour vous, madame Latour, pour me faire pardonner.

— Pour moi ? Ce n'était pas nécessaire, répondit Étienne, curieuse.

Le peintre revint avec un autre étui qu'il remit à Étienne.

— Si vous n'avez pas d'objection, je vais le déballer pour vous.

Il en sortit une réplique identique du premier tableau.

Un « Oh ! » d'allégresse se répandit dans la pièce.

— Je me suis dit qu'un tel chef-d'œuvre se devait d'être admiré des deux côtés de l'océan Atlantique... Évidemment, ce ne sera pas plus cher.

Au montant que je lui ai donné, c'était tout à fait normal qu'il fasse deux portraits d'Émeline au lieu d'un! pensa le forgeron.

— Comment vous remercier, monsieur Bolvin? s'écria Étienne.

— En m'invitant à la rivière Bayonne une prochaine fois. J'essaierai d'y venir avec ma famille.

— C'est comme si la table était déjà mise. Nous avons bien hâte de vous revoir, n'est-ce pas, les enfants ?

À leur expression de joie, Gilles Bolvin n'en douta pas. Après avoir remercié encore une fois Esther, Étienne dit à son mari :

— Il ne me reste qu'à écrire à Cassandre. Je profiterai de la

tranquillité d'après-souper.

— Tu la salueras de ma part. Demande-lui si elle est toujours en contact avec son monsieur Villeneuve, l'éleveur de chevaux de Charlesbourg. Il n'est jamais revenu par ici.

— Voyons, Pierre, ça ne se demande pas, ce n'est pas de nos affaires !

— Au contraire, je gagne ma vie à ferrer des chevaux et Émeline souhaite devenir vétérinaire ! Un élevage de chevaux à Berthier nous rapporterait gros.

Agacée, Étienne haussa les épaules. Le soir venu, assise à la table, elle aiguisa sa plume d'oie et la trempa dans l'encrier. Puis, en face du portrait d'Émeline bien en vue dans la cuisine, elle adressa sa missive.

« Madame Cassandre Allard

« Hôtel Joli-Cœur

« Rue du Bac, Paris

« Ma grande amie Cassandre,

« Comment allez-vous, Quentin et toi ? La santé ? La carrière ? Je te dis que vos médaillons ont été admirés ! Sans te faire offense, celui de Quentin a été très populaire auprès de mes filles. Tu peux l'imaginer, n'est-ce pas ? Alors, en retour, Émeline te fait parvenir son portrait, réalisé par un véritable artiste peintre, comme les Italiens et les Grecs. Nous espérons que tu l'aimeras. Elle a tellement hâte d'avoir l'appréciation de sa marraine !

« À la maison, la santé de mon mari inquiète. Il est las, manque d'entrain et maugrée. Son âge et son cœur, à la fois, j' imagine... Trop d'efforts aussi. Il est absent de la forge depuis plusieurs semaines. Antoine se fait aider par Émeline. La femme d'Antoine

— je t'apprends qu'il s'est marié avec Marie-Louise Plouffe, il y a deux ans — vient d'accoucher de son premier, le petit Antoine. Comme ils habitent à la maison, ses pleurs dérangent la tranquillité de Pierre. Par ailleurs, Antoine a plusieurs tantes pour le bercer. Marie-Rose s'est mariée l'hiver dernier avec Louis Généreux, le frère du mari de Marie-Anne. Les jumelles sont toujours célibataires, à vingt ans, quoiqu'un jeune veuf semble vivement s'intéresser à ma Louise ! Quant à Marie-Françoise, elle fêtera, le mois prochain, son cinquième anniversaire de mariage. Elle a

déjà deux petits Charron Ducharme, Étienne et Pierre. Nos plus jeunes, ici, vont bien, et ma cadette, Marie-Amable, est le boute-en-train de la famille. Elle distrayait son père jusqu'à l'arrivée du petit Antoine. Maintenant, elle joue à la poupée.

« J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer : notre amie Marie-Anne Dandonneau vient de se donner la mort. C'est Émeline qui nous a représentés aux funérailles. Son mari et ses fils brillaient

par leur absence. Ils ne l'ont probablement pas su, puisqu'ils trappaient au lac Supérieur.

« Quel étrange destin que celui de Marie-Anne, à qui tout souriait, tu te souviens ? Le désespoir l'a tuée. Je l'ai vue une dernière fois l'été passé. Je l'ai trouvée triste, étrange. Avec elle, nous sommes allées visiter Margot — tu te souviens de la petite Margot de la Jemmerais —, qui nous a demandé de tes nouvelles et qui te rend son meilleur souvenir. Imagine-toi que, veuve avec deux garçons à sa charge, elle vient de fonder une communauté religieuse de charité, les soeurs grises. Drôle de nom pour celle qui n'a jamais pu sentir une goutte d'alcool parce que son mari est mort d'en avoir pris trop, n'est-ce pas ?

« Quoi qu'il en soit, en plus de marcher avec des béquilles, elle vit volontairement dans la pauvreté. Ça n'a pas dû remonter le moral de Marie-Anne de la voir ainsi, elle que les expéditions de son mari, La Vérendrye, ont ruinée.

« J'ai demandé à Émeline de t'écrire, mais la poste va passer demain, et elle ne l'aura sans doute pas fait. Alors, j'écris pour toute la famille, en te disant que nous pensons à vous deux, et que les enfants ont bien hâte de connaître Quentin, surtout Émeline, qui insiste pour connaître ta réaction en voyant son portrait. Quant à mon mari, il vous salue.

« Ton amie de toujours, qui t'embrasse et qui a hâte de te revoir,

« Étiennette »

Quand Étiennette, une fois déshabillée, souffla sur la chandelle, elle entendit son mari lui demander :

— Et puis, as-tu écrit à Cassandra?

— Ne t'inquiète pas, la lettre est écrite et je lui ai dit que tu les saluais. Le portrait partira demain matin par la poste. Antoine ira livrer le paquet au manoir avant l'ouverture de la forge... Penses-tu qu'Esther pourrait remplacer Marie-Anne dans notre trio d'amies, et que Cassandra le voudrait ?

— Si tu veux mon avis, ça fait longtemps qu'Esther a remplacé Cassandra, et vous ne lui avez pas demandé sa permission.

— Loin des yeux, loin du cœur..., soupira Étiennette. Le portrait incitera peut-être Cassandra et Quentin à venir s'installer

par ici.

— Espérons-le. En tout cas, c'est un bien beau portrait ! C'est vrai que notre Émeline est une belle fille : le portrait tout craché de sa mère.

— Que dis-tu là? demanda Étiennette, qui soupçonnait les intentions de son mari.

— Qu'Émeline tient sa beauté de sa mère !

— Toi, je te vois venir ! Tu devrais ménager tes efforts, à ton âge, je te l'ai déjà dit...

— Rien de plus difficile, en présence d'une *donna bella*.

Le forgeron avait déjà commencé à caresser sa femme. Celle-ci bredouilla, par saccades :

— Comme ça, tu as retenu ce mot italien. Plus rien ne m'étonne de toi.

Le lendemain matin, la famille s'était levée tôt pour contempler le portrait. Déjà, des voisines voulurent vérifier l'exactitude de la rumeur. Émeline répétait à qui voulait l'entendre la manière italienne dont le peintre s'y était pris pour réaliser le tableau. Le vacarme des exclamations et le va-et-vient des clients, qui s'étaient risqués à entrer dans la maison plutôt que d'attendre à la forge, avaient fait oublier la présence du maître de céans. Lorsqu'elle vit sa chaise vide et son assiette toujours propre, Étiennette s'en inquiéta.

— Comment se fait-il que Pierre ne soit pas venu déjeuner? Angélique, pourrais-tu aller voir si ton père dort encore ? Il est grandement temps qu'il se lève, nous approchons de l'heure du dîner!

Angélique alla voir si son père dormait encore. Lorsqu'elle entra dans la chambre, Pierre Latour Laforge était couché sur le côté, immobile. Elle s'approcha tout près. Elle constata qu'un filet de sang s'échappait de sa bouche et que son visage était bleuté. L'angoisse la saisit aussitôt. Elle cria à tue-tête:

— Papa !

Le cri se répercuta aussitôt dans la cuisine. Étiennette se leva d'un bond et se dirigea vers sa chambre, tandis que les autres restèrent figés sur leurs chaises.

— Pierre, ne meurs pas ! s'écria-t-elle en secouant son mari inerte.

Elle lui prit le pouls et se rendit compte qu'il battait bien faiblement.

— Il n'est pas mort. Vite, une serviette propre pour essuyer le sang... Émeline, va demander à Antoine, à la forge, d'aller chercher le docteur Valois à l'île Dupas. Qu'il ramène aussi le curé Gaillard !

— Oui, maman, répondit Émeline en refoulant ses sanglots.

Comme les enfants Latour étaient arrivés en pleurs au chevet de leur père, Étienne leur dit :

— Ne restez pas autour de lui, ça pourrait l'achever. Louise, va avertir ta sœur Marie-Anne, elle en informera elle-même Marie-Françoise. Angélique, occupe-toi de Marie-Amable. Pauvre petite !

Marie-Amable, qui ne comprenait pas l'ampleur de la tragédie, s'accrochait aux jupes de sa mère.

Quand Émeline revint de la forge, elle se rendit retrouver sa mère, qui attendait le prêtre et le médecin. Étienne avait la main inerte de son mari dans la sienne et pleurait. Émeline l'entendit murmurer :

— C'est ma faute ! J'aurais dû le savoir, ménager tes forces !

Émeline interrogea sa mère du regard et comprit tout l'amour qui les unissait. Angoissée, Étienne avisa quand même Émeline :

— Attendons-nous au pire quant au diagnostic du médecin. Ton père est vieux et il ne s'est jamais ménagé. Ça faisait un bout de temps qu'il ne se sentait pas bien... Pour le moment, nous dirons les prières de circonstance. Prions saint Éloi, le saint patron des forgerons. On ne sait jamais, un miracle est toujours possible. Saint Biaise a bien guéri ta gorge !

Après qu'elles ont adressé quelques invocations, Antoine arriva avec le chirurgien. Rendu au chevet du malade, il tâta son pouls et regarda le blanc de ses yeux. Il examina le visage enflé et la langue du malade. Il prit un petit marteau enrobé d'un pansement immaculé et testa ses réflexes en frappant légèrement la rotule, le coude et la pointe du menton. Il n'obtint aucune réaction du malade. Son diagnostic était concluant. Il demanda à Étienne d'aller en retrait des autres.

— Et puis, docteur? demanda-t-elle, craintive de ce qu'elle allait entendre.

— Votre mari est comateux, indéniablement. Je crois qu'il est atteint d'une paralysie au côté gauche, le côté du cœur. Il a donc eu une attaque. Était-ce sa première?

— Non, il en a déjà eu une autre lors d'un concours de force.

— Bien sûr, l'homme fort de la région de Berthier et de Sorel.

— Va-t-il se remettre entièrement ou rester paralysé ?

— Difficile à dire pour l'instant. S'il sort de son coma, il pourrait soit s'en tirer, soit rester paralysé d'un seul côté ou des deux, du bas du corps comme dans son entier. S'il ne se réveille pas, disons, dans une semaine au plus tard, alors il mourra : un homme ne survit pas sans être alimenté...

Étiennette était sous le choc. Elle prit son courage en main et demanda:

— Que nous faudra-t-il faire pour espérer le faire sortir du coma?

— Restez constamment près de son lit. La science ne peut rien faire de plus, j'en ai bien peur. Des émotions fortes pourraient stimuler son cerveau... Je vous recommande aussi de lui faire administrer les derniers sacrements. Le miracle ne proviendra pas de la médecine.

— Peut-on prier?

— Si je peux vous prescrire un remède, c'est bien celui-là !

Peu après, le curé Gaillard administra le sacrement de l'extrême-onction au maréchal-ferrant de Berthier, entouré de toute sa famille. Étiennette organisa des tours de veille afin que les prières et l'amour de sa famille puissent activer la conscience du mourant.

Elle se confia à Émeline :

— Quand la mort rôde aux alentours, il n'y a pas lieu de se réjouir. Ton père n'est pas encore sorti de son coma et le temps presse... Je ne te cache pas que je suis très inquiète. S'il ne se réveille pas bientôt, il mourra. Je ne sais pas ce que je donnerais

pour qu'il retrouve la santé. Marie-Amable n'a pas encore dix ans. Elle est encore bien jeune pour perdre son papa !

Comme elle voyait qu'Émeline était dépassée par les événements, elle lui passa tendrement la main dans les cheveux.

— Sois forte. Seul le Ciel pourra nous le ramener.

Émeline promit secrètement au Sacré-Cœur de rester célibataire et de seconder son père à la forge le temps qu'il vivrait. Alors, pour appuyer sa promesse, elle transporta son portrait dans la chambre de ses parents et l'installa à la vue du malade, à l'étonnement de sa mère.

Visiblement affectés, Étienne et ses enfants se relayaient jour et nuit auprès du malade. Étienne savait que chaque seconde comptait.

Le système de Law

Le système de Law est un système économique développé par l'Écossais John Law, arrivé en France en 1714 et protégé du duc d'Orléans. À la suite de décennies de guerre, notamment contre l'Espagne (1702-1712), les finances du royaume étaient dans un état désastreux. Le déficit était alors de 80 millions de livres, et la dette atteignait près de trois milliards de livres, soit l'équivalent d'une dizaine d'années de recettes.

John Law réussit à convaincre le Conseil des finances de France de l'utilisation du papier-monnaie à la place de l'or afin de relancer l'activité économique du pays. Ayant beaucoup voyagé dans sa jeunesse, Law avait remarqué que les Vénitiens n'hésitaient pas à troquer du papier-monnaie contre de l'or afin d'être moins chargés lors de voyages commerciaux.

La création d'une banque privée, connue sous le nom de Banque générale, au capital de six millions de livres, la seule à pouvoir émettre du papier-monnaie pour les vingt années suivantes, devait permettre de prendre à sa charge les dettes de l'État français en absorbant les activités et les profits provenant des colonies françaises d'Amérique du Nord (la Louisiane, le Canada et le Mississippi), confiées à la Compagnie d'Occident, qui deviendra celle des Indes, une autre création du système de Law.

Puisqu'il était possible en tout temps d'exiger son or pour fournir une contrepartie tangible aux billets de banque émis, il fallait des ressources garantissant la solvabilité du papier-monnaie. La Compagnie d'Occident, créée par un privilège royal en août 1717, devait exploiter les richesses du Mississippi pendant vingt-cinq ans. Law fit miroiter la richesse provenant des mines d'or de la Louisiane et convainquit le régent de fonder la ville de La Nouvelle-Orléans, en 1718, et d'y faire immigrer 800 colons. Le gouverneur de la nouvelle capitale se nommait Jean-Baptiste Le Moyne, sieur de Bienville, frère de Pierre Le Moyne d'Iberville, surnommé le Cid canadien.

Le régent espérait fortement pouvoir ainsi éliminer, ou du moins diminuer, la dette du Trésor du royaume. Pour marquer son soutien au système bancaire, le régent y déposa personnellement, au début de sa fondation, un million de livres. Son exemple convainquit un grand nombre d'investisseurs qui déposèrent, dans les coffres de la banque, toutes leurs richesses.

Comme la Banque avait le pouvoir d'émettre des billets remboursables à vue et au porteur, le cours de la monnaie devint ainsi garanti par le roi. Ces billets pouvaient aussi être utilisés pour le paiement des impôts.

Comme ils étaient en principe convertibles en monnaie de métal à un cours boursier variable, les billets reçurent très rapidement la confiance des Français, et leur usage se répandit dans les échanges commerciaux. Le papier-monnaie, plus maniable, circula aisément et raviva l'économie dès les débuts du système. Au bout d'un an, les actionnaires reçurent des dividendes de 7 %.

John Law décida d'émettre plus de papier-monnaie que d'argent en réserve et de faire monter virtuellement le cours boursier en achetant des titres de la Compagnie, encourageant ainsi la spéculation sur tous les titres de ses sociétés. Il rémunéra des spéculateurs professionnels et des coulissiers pour faire circuler des rumeurs très positives sur les perspectives d'avenir de la Compagnie. On assista à une extraordinaire fièvre de spéculation. Le cours des titres de la Compagnie explosa et des fortunes se constituèrent.

À la fin de l'année 1719, le système atteignit son apogée quand Law annonça que le dividende en actions atteindrait 40 %. Si le prix des actions monta en flèche, certains actionnaires commencèrent à craindre un mouvement baissier des cours, car les revenus de la Compagnie des Indes ne justifiaient pas cette surévaluation des titres. Les rumeurs sur les quantités insuffisantes de métaux précieux disponibles confirmèrent que les mines d'or de Louisiane n'étaient que des chimères. Law prit des mesures d'exception pour enrayer cette vague d'inquiétude et soutenir le cours boursier: rachat d'une partie des actions, diminution du dividende à distribuer en 1720, limitation de détention d'actions en monnaie métallique, ristourne fiscale aux contribuables payant leurs impôts en billets, perquisition des domiciles privés pour saisir les espèces et introduction du cours forcé du papier-monnaie.

Le bruit commença à courir que la Louisiane était en déficit et que le système de Law battait de l'aile. Lorsque de gros actionnaires comme le prince de Conti, en 1720, demandèrent la conversion en or de leurs titres de la Compagnie des Indes, leur argent avait disparu afin de renflouer les coffres de l'État.

La Banque avait émis pour trois milliards de livres de papier-monnaie, alors que ses voûtes ne contenaient que cinq cents millions en valeurs métalliques. La panique chez les petits investisseurs

s'ensuivit, et ils exigèrent leur remboursement en espèces. Des émeutes se produisirent au siège social de la Banque, à la maison de Law et au Palais-Royal, demeure de Son Altesse Royale, le régent. Au cours des bousculades, il y eut douze morts.

Law décida aussitôt d'empêcher la libre circulation d'espèces en or et en argent, fusionna la Banque avec la Compagnie des Indes, empêcha la conversion des billets de banque, sauf en actions de la Compagnie, et réduisit sensiblement la valeur de l'action et du billet.

Ces mesures enclenchèrent une spéculation baissière irréversible sur les actions de la compagnie et finirent par ruiner le système bancaire. Comme les richesses coloniales n'étaient pas encore arrivées, la Banque fut dans l'incapacité d'assurer le remboursement des billets en circulation contre des espèces métalliques et se vit obligée de fermer. Les billets de banque de Law perdirent toute leur valeur. Celui-ci dut quitter Paris, puis la France.

Le régent prit la décision de mettre en faillite la Compagnie des Indes en 1723 et dut admettre la banqueroute du système de Law. Ceux qui avaient vendu tous leurs avoirs pour investir, notamment la noblesse, furent ruinés. Ceux qui avaient vendu à temps, par contre, s'enrichirent exagérément, peu importe leur condition sociale.

La crise qui suivit créa une flambée des prix, provoquée par la grande quantité de papier-monnaie en circulation. Le système boursier français devint endémique. La « fièvre du Mississippi » retarda la mise en place d'un système bancaire efficace en France.

S'il fut bénéfique, - à long terme, pour l'économie agricole française parce qu'il désendetta l'État et stimula l'essor du commerce outre-Atlantique, la banqueroute du système de Law laissa le souvenir d'un désastre dans la population française, qui craignit pendant des siècles l'utilisation du papier-monnaie.

Marivaux

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux naquit le 4 février 1688 à Paris et y mourut en 1763.

Issu d'une famille de petite noblesse, son père travailla dans l'administration de la marine, ce qui l'amena à déménager en province. À l'âge de vingt-deux ans, il s'inscrivit à la Faculté de droit à Paris. En réalité, il fréquenta les grands salons parisiens, où il découvrit la préciosité.

En 1712, il publia son premier texte, *Le père prudent et équitable, ou Crispin l'heureux fourbe*. En 1714, Marivaux prit parti pour les Modernes dans la querelle contre les Anciens.

Afin d'essayer plusieurs genres, Marivaux écrivit des romans parodiques, des poèmes et des chroniques journalistiques. Il remania les classiques, notamment *Y Iliade travestie* en 1716. Considéré comme un excellent moraliste, il fut perçu comme le nouveau La Bruyère.

En 1717, il épousa Colombe Boulogne, dont la dot lui permit de vivre dans l'aisance, qui mourut en 1723. En 1721, ruiné à la suite du déclin du système de Law, Marivaux dut se consacrer au travail pour pouvoir vivre décemment avec sa fille de quatre ans. S'il avait obtenu sa licence en droit et avait été reçu avocat en 1721, il n'exerça toutefois pas cette profession. Il se consacra au journalisme en fondant son propre journal et en se mettant à l'écriture.

Il produisit, pendant ces années de disette, quelques-unes de ses plus belles œuvres, comme sa *Surprise de l'amour* (1722) et *La double inconstance* (1723), en renouvelant la comédie au théâtre avec un style bien à lui appelé « marivaudage ». Ce nom a d'ailleurs donné naissance au verbe « marivauder », signifiant « échanger des propos galants d'une grande finesse afin de séduire quelqu'un ».

S'il se tourna par la suite vers la comédie philosophique avec des références utopiques, notamment avec *L'île des esclaves* (1725) ou encore *La nouvelle colonie* (1729), il s'intéressa à la réalité sociale de son époque en publiant le fruit d'un travail de quinze années (1726-1741), *La vie de Marianne*.

Ainsi, dans sa pièce marquante, *Le jeu de l'amour et du hasard* (1730), les nobles se retrouvaient ensemble, et les gens de condition plus modeste se regroupaient de leur côté. Nonobstant cette inéluctable conclusion, Marivaux parvint à permuter l'ordre établi en compliquant les préjugés et en inversant les rapports maîtres-valets. Ses quiproquos exploitèrent les forces occultes du mensonge et des jeux de masques entre les personnages.

Ayant laissé une œuvre considérable composée de romans, de feuilletons et, surtout, de nombreuses pièces de théâtre, Marivaux sera élu à l'Académie française, en 1742, après avoir été longtemps boudé par les académiciens. S'il prononça plusieurs discours à l'Académie, par la suite, il n'écrira plus que quelques pièces de théâtre jouées à la Comédie-Française.

Le génie de Marivaux fut de dévoiler avec infiniment de délicatesse les ressorts d'un cœur amoureux.

Voltaire

François Marie Arouet, dit Voltaire, naquit à Paris le 21 novembre 1694 et y mourut le 30 mai 1778. Écrivain, homme de théâtre et philosophe, il fut reconnu comme la figure dominante de la culture française du XVIII^e siècle, appelé aussi le Siècle des lumières.

Particulièrement, ses oeuvres théâtrales, ses poèmes épiques et ses œuvres historiques furent marqués par un style élégant et précis, et par une ironie mordante. Ses premiers grands succès littéraires furent *Ceïpe* (1718) et *La Henriade* (1723), et il atteignit aussitôt la célébrité. Il écrivit une soixantaine de pièces, et le public parisien le considéra comme le successeur de Corneille et de Racine. Voltaire connut la consécration en 1778, à la Comédie-Française, quand son buste fut couronné de lauriers devant un parterre enthousiaste.

Voltaire a collaboré quelques fois avec Rameau pour des œuvres lyriques, notamment pour l'opéra sacré *Samson* (1733), qui finit par être abandonné sans avoir été présenté, condamné par la censure.

Voltaire a aussi écrit des contes, comme *Candide* (1759) et *Zadig* (1748), qui sont des œuvres incontournables.

En 1715, sa critique de l'intervention du pouvoir et ses railleries à propos des relations amoureuses du duc Philippe d'Orléans et de sa fille le firent emprisonner à la Bastille pendant onze mois, puis exiler en Angleterre. Pourtant, Voltaire gravita toute sa vie autour des élites éclairées et des têtes couronnées de l'Europe des Lumières, conquises par son esprit brillant.

Ce fut largement grâce aux femmes et à ses talents de poète mondain que Voltaire, au début de sa carrière, triompha dans les salons et les châteaux, notamment au château de Sceaux, foyer d'opposition au régent, où la duchesse du Maine, Louise Bénédicte de Bourbon, mariée au bâtard légitimé de Louis XIV, tenait une cour brillante, et au château de Vaux-le-Vicomte, où il s'éprit de la duchesse de Villars, qui lui inspira *La Henriade*, poème épique dont le sujet est le siège de Paris par Henri IV, qui trace le portrait d'un souverain idéal.

Voltaire eut aussi d'éphémères liaisons avec quelques actrices,

dont Adrienne Lecouvreur. Il avait un caractère méprisant pour les auteurs contemporains et les traitait d'« auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée⁽¹²⁵⁾ ».

Le recensement de 1721 dénombrait 4 183 familles en Nouvelle-France.

Le fief du Tremblay avait 28 arpents de front sur le fleuve, dont 22 appartenaient à La Vérendrye, entre la seigneurie de Boucherville et la baronnie de Longueuil. De nos jours, Saint-Étienne-des-Grès, près de Shawinigan.

Ainsi nommés pour leur coutume ancestrale d'envelopper la t<>tc de leurs poupons en forme de boule. De descendance algonquine, de nos jours les Têtes-de-Boule du Haut-Saint-Maurice parlent la langue crie.

5. En février 1721, le procureur général du Roy au Conseil supérieur à Québec, Mathieu-Benoît Collet, et le greffier Nicolas-Gaspard Boucault visitèrent les seigneuries pour constater les besoins religieux de chaque lieu de culte. À l'île Dupas, le curé de la paroisse de la Visitation, Jean-Baptiste Arnault, qui desservait aussi les missions d'Orvilliers, d'Autray et de Lanoraye ainsi que les paroisses de Sorel et de l'île Saint-Ignace, recommanda la construction d'une église sur la seigneurie de Berthier, puisque l'église de l'île Dupas, qui se situait au bout sud-ouest de l'île, était difficilement accessible aux riverains. Pierre Gauthier de La Vérendrye et Pierre Latour «Laforge», ainsi que quelques autres, signèrent le rapport avec le curé.

De 1665 à 1671, Louis XIV envoya 82 chevaux en Nouvelle-France pour contribuer au développement de la colonie. Ces chevaux étant un bien précieux, les colons eurent l'obligation de les entretenir et de les faire se reproduire sous peine d'amende.

En 1763, on en dénombrait 13 000. La croissance fulgurante de la population chevaline et l'isolement de la colonie jusqu'à la fin du Régime français, en 1760, favorisèrent l'émergence d'une nouvelle race équine: le cheval canadien. Particulièrement adapté aux rigueurs du climat et aux travaux de ferme et de chantier, de même qu'excellent cheval de course, on le surnomma «petit cheval de fer». Le cheval canadien fut la fierté des habitants et de chaque famille qui en possédait un.

Philippe d'Orléans (1674-1723). Petit-fils de Louis XIII, il est, à la mort de son oncle Louis XIV, l'adulte de la famille royale le plus proche du Roy-Soleil. Il devint ainsi le régent du royaume de France pendant la minorité de Louis XV. Maison de campagne russe.

9. En 1716, le tsar Pierre 1er demanda à l'architecte français Jean-Baptiste Alexandre le Blond de concevoir, pour le centre de la ville de Saint-Petersbourg, un plan ovale parcouru par de nombreux canaux rappelant Amsterdam ou Venise.

. Thomas d'Aquin (1224-1274). Dominicain, docteur de philosophie, son œuvre théologique permit de concilier la raison et la foi Il fut canonisé en 1323.

L'opéra-ballet fut présenté sur la scène parisienne en 1719.

L'œuvre fut présentée à Paris en 1718.

Même si Cassandre l'avait mis en garde contre le fait de partir pour la Grèce, cela n'empêcha pas Pâris d'enlever la belle Hélène, la femme de Ménélas, roi de Sparte, et de la ramener à Troie, causant ainsi la perte de la ville.

Le jeune Louis XIV, paralysé par les soulèvements de la Fronde, voulut se débarrasser de la vision de la misère de son peuple en abritant 10 % de la population de Paris (50 000/500 000 habitants), c'est-à-dire les pauvres, les mendiants, les indigents et les prostituées. Sous l'influence de dames patronnesses, notamment la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, dame de la Charité très active aux côtés de Vincent de Paul et proche aussi des fondateurs de Montréal et de l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital général de Paris, aussi appelé La Salpêtrière parce qu'il fut construit sur l'emplacement d'une ancienne fabrique de poudre, accueillit les mille cinq cents premiers pensionnaires dès 1656. Une des cinq maisons de cet hôpital, la Pitié-Salpêtrière, recevait surtout des orphelins de petits nobles pauvres et d'officiers militaires, sans famille, sans dot et sans avenir

intéressant pour y apprendre la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, la couture et la broderie. De cette maison furent recrutées 250 des 800 filles du Roy qui vinrent se marier en Nouvelle-France et qui furent les ancêtres de la plupart des Canadiens français. En 1670, Louis XIV décida de faire construire un bâtiment susceptible d'accueillir ses soldats invalides ou trop âgés pour leur culte quotidien. Appelée l'église du Dôme, elle fut inaugurée par le Roy le 28 août 1706. Son intérieur est percé par huit arcades qui communiquent avec quatre nefs et quatre chapelles disposées en rayons aboutissant au centre de l'église.

Édit du tsar de Russie.

La duchesse de Berry (1695-1719), fille aînée du régent et de mademoiselle de Blois, bâtarde légitimée de Louis XIV et de madame de Montespan, que son mari appelait « madame Lucifer », était surnommée « Joufflotte » en raison de son visage

bouffi par les excès de toutes sortes: nourriture, alcool, sexe, grossesses et fausses couches

à répétition. Elle serait devenue enceinte de son père, de qui elle aurait été éperdument amoureuse.

La confrérie de la Sainte-Famille naquit à Montréal, en 1663, grâce à madame Barbe de Boullongne, veuve du gouverneur Louis d'Ailleboust, et à son confesseur, le

père Chaumonot. Dans le but de réformer les familles chrétiennes sur le modèle de

la Sainte-Famille du Verbe incarné, Monseigneur de Laval, grand dévot de la Sainte-

Famille, lui demanda d'organiser la même confrérie à Québec.

Guillaume-Bernard Dubois de L'Escuyer, premier mari de Mathilde, procureur général de la colonie après Jean Bourdon, était le neveu du gouverneur d'Ailleboust et

de madame Barbe de Boullongne.

Un faux saunier était un contrebandier du sel. Ce condiment fut longtemps le seul moyen de conserver les aliments. Il fit l'objet d'un monopole royal et d'un impôt stra-

tégique appelé «gabelle». Les faux sauniers inculpés étaient habituellement envoyés

aux galères. Entre 1730 et 1743, 585 faux sauniers furent déportés en Nouvelle-France

sur un navire royal afin de fournir de la main-d'œuvre bon marché à la colonie. La

moitié d'entre eux étaient âgés de vingt à trente ans. Enchaînés, ils devaient affron-

ter la traversée dans des conditions pénibles, souvent inhumaines. Arrivés à Québec,

beaucoup cherchaient à s'évader. Les habitants qui leur venaient en aide étaient passibles de six mois de prison et de 400 livres d'amende.

John Law de Lauriston (1671-1729). Financier écossais qui affirmait que la richesse

d'une nation tenait à la puissance de son commerce et à l'abondance de ses liquidi-

tés. Il recommandait l'usage d'une monnaie en papier pouvant suppléer à la

pénurie
d'espèces monétaires en or ou en argent. Le système de Law aurait permis de relancer

l'économie française, rendue exsangue par les guerres sous le règne de Louis XIV, de

gérer la dette du Trésor ainsi que de grossir la fortune monarchique. Il convainquit le

régent, Philippe d'Orléans, d'investir dans son système bancaire, modelé sur celui de la

banque d'Angleterre et de la banque d'Écosse. Voir l'annexe I.

En 1718, après trente-trois ans de circulation dans la colonie, la monnaie de carte était à ce point dépréciée que le ministère des Finances de France ne la remboursait

aux marchands qui négociaient dans les colonies outre-Atlantique qu'à la moitié et

parfois au quart de sa valeur. Afin de se prémunir contre cette dévaluation, les marchands avaient décidé d'augmenter les prix des marchandises payées en monnaie de carte.

Cette expression d'origine normande et picarde voulait dire «franchement». La forme actuelle, «à la bonne franquette», n'est apparue qu'au milieu du XVIII^e siècle et

avait toujours le sens de « franchement », et non pas celui de « sans façon, sans cérémonie-

nie» qu'on lui connaît aujourd'hui.

Louis Auguste de Bourbon, duc du Maine (1670-1736).

Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, duc de Penthievre, d'Arc, de Châteauvillain et de Rambouillet (1678-1737).

Le droit de remontrance pouvait être invoqué au moment de l'enregistrement d'un

édit contraire aux intérêts du Roy ou du peuple.

De son vrai nom, Antonio del Giudice, duc de Giovenazzo.

Guillaume Dubois (1656-1723). Ancien précepteur de Philippe d'Orléans. L'ecclésiastique, qui devint archevêque de Cambrai, cardinal de l'Église catholique et principal

ministre de France, était un spécialiste de la diplomatie secrète, aidé en cela par sa maî-

tresse en titre, madame de Tencin. Celui que l'on surnommait l'abbé Dubois fut ordonné

prêtre en 1720, trois mois avant d'être consacré archevêque. Pour ce faire, il annula son

mariage. Il reçut la pourpre cardinalice en 1721, alors qu'il ne savait pas célébrer une

messe. Ses préoccupations allèrent à la politique, alors qu'il fut doté de sept abbayes.

Certains lui prêtèrent une vie dissipée dans l'entourage du régent.

François Marie Arouet, plus tard connu sous le pseudonyme de Voltaire, prendra la tête du mouvement qui reconnaîtra éventuellement le contrat social comme source

de pouvoir.

Voltaire fut exilé en 1716 à Tulle et à Sully-sur-Loire parce qu'il fréquentait le salon

de la duchesse du Maine, à Sceaux. Le duc du Maine, bâtard légitimé de Louis XIV et désigné régent plénipotentiaire par ce dernier, avait perdu la course à la Régence au profit de Philippe d'Orléans, neveu du Roy-Soleil.

En 1720, vingt-cinq familles de propriétaires terriens peuplaient l'île Dupas. Il ne restait que peu de concessions vacantes. En plus de sa propre famille, Marie-Anne y avait plusieurs oncles et tantes, ou autres parents Dandonneau et Brisset. Adrienne Lecouvreur (1692-1730) avait fait des débuts éclatants à la Comédie-française en 1717. Tragédienne de génie, elle recevait ses amis et admirateurs dans sa chambre à coucher. Elle avait une véritable passion pour le théâtre. Elle eut une liaison amoureuse avec le comte Maurice de Saxe qui lui valut la haine fatale de sa rivale, la duchesse de Bouillon.

Racine, *Phèdre*, acte III, scène 3.

Personne qui change continuellement de rôle, d'opinion.

La seconde surprise de l'amour, acte III, scène X. Cette oeuvre de Marivaux sera jouée pour la première fois en 1722.

Sainte Émeline fut, au XII^e siècle, une pieuse religieuse cistercienne du couvent de Boulancourt, près de Troyes, en Champagne. Très usité au Moyen Âge, le prénom

Émeline, qui signifiait «travaillante», retrouva une certaine faveur au cours du XVIII^e

siècle. Dans le calendrier liturgique, sainte Émeline est fêtée le 27 octobre. L'ordre de

Cîteaux reconnaissait le travail comme une vertu cardinale.

Marguerite de la Jemmerais épousa François d'Youville le 12 août 1722. François était le

fils cadet de Pierre You, sieur de La Découverte, et de Madeleine Just. Après des années d'aven-

ture dans les Pays-d'en-Haut, le sieur de La Découverte devint fermier pour le marquis de

Vaudreuil à l'île aux Tourtes et y établit un poste de traite. À son décès, en 1719, François lui

succéda. Son mariage à Marguerite de la Jemmerais le haussait dans l'aristocratie* montréalaise.

Jean-Baptiste Gauthier de Varennes (1667-1726). Frère aîné de Pierre Gauthier de La

Vérendrye, il fut ordonné prêtre par Monseigneur de Laval en 1700. Tour à tour vicaire

à la cathédrale Notre-Dame, chanoine, pénitencier, archidiacre et vicaire général, il fut

nommé conseiller clerc du Conseil supérieur en janvier 1724.

Monseigneur de Saint-Vallier avait introduit dans son diocèse de la Nouvelle-France la confrérie du Sacré-Cœur. Les adeptes de cette confrérie devaient adorer le Saint-Sacre-

ment. Cet esprit religieux suivit éventuellement le découvreur durant ses explorations.

Composée par Bernard de La Monnoye (1641-1728), la chanson s'interprète sur

l'air de L'enfant au tambour.

Louis XV a été couronné le 25 octobre 1722.

Marc Pierre de Voyer, comte d'Argenson (1696-1757). Fils du marquis d'Argenson, fondateur de la police secrète du régent, le duc d'Orléans, il fut lieutenant général de police de 1720 à 1724.

Le marquis Philippe de Rigaud de Vaudreuil décéda à Québec le 10 octobre 1725.

Il venait de se brouiller avec Monseigneur de Saint-Vallier pour une banale histoire de paiement de banc d'église. Sa femme retournera en France dès 1726.

Ce mariage eut lieu le 4 septembre 1725.

La bataille de Malplaquet fut la dernière grande confrontation du duc de Marlborough dans la guerre de la Succession d'Espagne, le 11 septembre 1709. Elle eut lieu près du village de Malplaquet, qui se situe près de la frontière franco-belge, et mit en présence une armée de 100 000 hommes, Anglais et Hollandais, et l'armée française composée de 90 000 soldats, la victoire fut remportée par les Anglais. Autrefois, la syphilis.

Citation de Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux tirée de *La surprise de l'amour*.

Citation de Marivaux tirée de Lettres sur les habitants de Paris.

Pierre Généreux était le fils de Pierre Généreux (1674-1723) et de Françoise Des-sureault (1678-1758). Veuve, celle-ci se remaria en 1699, à Champlain, avec Pierre Généreux. Ce dernier, premier chef de la milice à Berthier, avait été témoin au mariage d'Étiennette et de Pierre Latour, son ami.

59. François Banhiac Lamontagne avait été soldat du régiment de Carignan, Compagnie La Fouille. Démobilisé en 1668, il se maria une première fois avec Madeleine Doyon, et une seconde fois avec Marguerite-Angélique Pelletier, la mère d'Étiennette. Charles de la Boische, marquis de Beauharnois (1671-1749), a été gouverneur de la Nouvelle-France de 1726 à 1746, après la mort de Philippe Rigaud de Vaudreuil, en octobre 1725. Il prit son poste dans un contexte de guerre froide entre Français et Anglais, alors que leurs colonies d'Amérique du Nord se disputaient les territoires du commerce de la fourrure et les alliances amérindiennes.

La Vérendrye, dont le métier de cultivateur ne lui permettait plus de faire vivre honorablement sa famille, avait décidé de se consacrer à plein temps au commerce de la fourrure. Marie-Anne Dandonneau avait amené une dot importante lors de son mariage en 1712. Elle possédait de belles terres au fief Chicot et à l'île Dupas, et la moitié sud-ouest de l'île aux Vaches. Après avoir vendu les terres de l'île Dupas et du fief Chicot pour payer leurs dettes en 1724, il ne leur restait plus qu'une terre de sept arpents sur l'île aux Vaches. La Vérendrye eut beau faire l'élevage de bovins plutôt que de récolter le blé, il n'eut pas d'autre choix que de se concentrer sur le commerce de la fourrure. Il faut dire qu'il n'avait fait aucun défrichement au fief Chicot. Il avait préféré commercer la fourrure à son fief de La Gabelle en haut des Trois-Rivières et se faire aussi boulanger à l'île Dupas. En 1727, il décida de rejoindre son frère Jacques René, un des fondateurs de la société commerciale appelée le Poste du Nord, ancien commandant de la garnison de Montréal, devenu commandement du poste de Kamistiquia au nord du lac Supérieur. La Vérendrye installa les siens à Boucherville en 1727 et se joignit, en 1728, à la compagnie du Poste du Nord, comme commandant de quelques forts établis le long de la route vers le lac Supérieur. Il était depuis peu de retour dans la région de Montréal afin de convaincre son bon ami Pierre de Lestage de lui financer les marchandises et les articles de traite pour sa prochaine expédition, qu'il désirait organiser lui-même. Il avait décidé de se faire accompagner par ses fils, son neveu, Christophe Dufrost de la Jemmerais, ainsi que par un jésuite, le père Messaiger, qui serait l'aumônier du groupe d'intrépides.

La Vérendrye rêvait depuis longtemps d'aller plus loin que le Trifluvien Jacques de Noyon, qui s'était rendu, vers 1688, jusqu'au lac des Bois, six cents milles au-delà du lac Supérieur. Lorsqu'il était commandant du fort La Tourette, près du lac Nipigon, il proposa au Roy d'agrandir la Nouvelle-France en rejoignant la mer de l'Ouest par terre, et d'ouvrir ainsi la route vers l'Orient. Il expliqua clairement que son intention était aussi de contrecarrer la présence anglaise à la baie d'Hudson. L'intendant Hocquart et le gouverneur Beauharnois appuyèrent la proposition de La Vérendrye. Le Roy accorda un privilège de traite à La Vérendrye, mais il refusa de financer l'entreprise, prétextant que les revenus des fourrures suffiraient à payer les dépenses de l'expédition.

Pierre de Boumois de La Vérendrye, deuxième fils de Marie-Anne Dandonneau et de Pierre Gauthier de Varennes de La Vérendrye. Étienne avait mis au monde, le 3 mai 1713, un petit garçon qui décéda dans la journée et qui ne fut pas baptisé. La famille lui donna le prénom d'Anonyme.

François du Tremblay de La Vérendrye. Les fils de La Vérendrye faisaient partie de la milice canadienne.

Enfant posthume de Marie-Renée Gauthier de Varennes et de Christophe Dufrost de la Jemmerais.

À cheval sur la frontière entre l'Ontario et le Minnesota, le lac La Pluie se situe à l'ouest du lac Supérieur et se trouve sur la route de la traite de la fourrure en direction du nord-ouest.

L'accession au trône espagnol de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, avait servi de prétexte à l'Angleterre et à l'Autriche pour former une coalition européenne contre la France, dont l'influence croissante menaçait l'équilibre des forces en présence et la paix. Mettant fin à la guerre de Succession d'Espagne, les négociations du traité d'Utrecht, dans les Pays-Bas, s'échelonnèrent du 12 janvier 1712 à la signature du document. Entre-temps, d'un commun accord, le 12 août 1712, les belligérants décidèrent de faire la trêve. Le 11 avril suivant, la France, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, le Portugal et la Savoie signèrent le traité. La France cédait les territoires de la baie d'Hudson, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie (Nouvelle-Écosse) à l'Angleterre. La Nouvelle-France perdait quant à elle ses principaux ports de pêche, ses fourrures de la baie d'Hudson et de la région des Grands Lacs ainsi que la route du bassin du Mississippi menant vers la Louisiane. Elle avait toutefois conservé la maîtrise de l'île du Cap-Breton, à la fois gardienne de l'entrée du fleuve Saint-Laurent, la voie navigable jusqu'au cœur du pays, et premier port français, qui permettait de maintenir le contact avec la métropole. Vu la nouvelle ampleur que le Roy voulut donner à cet établissement, l'île du Cap-Breton s'appela désormais île Royale, et sa capitale, Port Saint-Louis, changea de nom pour Louisbourg.

La fête de la Chandeleur est le 2 février.

Le notaire Daniel Normandin (1661-1729), qui avait tenu son étude à l'île Dupas, achetée du notaire Thomas Frérot, était décédé à Batiscau, le 18 septembre 1729. Le greffe du notaire Normandin était conservé aux archives judiciaires des Trois Rivières.

Pour adoucir la période de jeûne et de pénitence du carême de quarante jours, l'Église permit la fête du Mardi gras, précédant le début du carême, ainsi que le jeudi de la mi-carême, trois semaines plus tard. C'était l'occasion pour les fidèles de se réjouir en visitant leurs voisins, de chanter et de danser. Les hommes pouvaient prendre un verre, tandis que les enfants se déguisaient en portant des masques et recevaient des friandises lors de la tournée du voisinage. Pendant une partie de cabane à sucre, les enfants dégustaient de la tarte d'érable sur la neige, alors que les adultes faisaient bombance en mangeant gras des mets arrosés de sirop d'érable. Les adolescents, pour leur part, avaient la possibilité de jouer des tours et de taquiner les filles sans

remontrances de la part de leurs parents, puisqu'ils étaient déguisés. Au carême comme à la mi-carême, les réjouissances devaient être terminées sans faute à minuit, puisque, le lendemain, on faisait jeûne.

L'eau sucrée qui s'écoule des érables entaillés est transformée successivement en sirop, en tire et en sucre. Ces opérations sont réalisées dans une cabane à sucre construite dans l'érablière. Pour recueillir l'eau sucrée des érables, une entaille est faite dans le tronc de l'arbre, et on y introduit un chalumeau. Par la suite, la tournée, faite à cheval, permet d'accumuler l'eau des chaudières suspendues aux érables dans le tonneau qui repose sur le traîneau. On fait ensuite bouillir l'eau d'érable dans un chaudron en fonte.

Ces petits pains d'un demi-pouce de diamètre pouvaient être disponibles à l'arrière de l'église, le dimanche. Bénis le 2 janvier en la paroisse Notre-Dame-des-Victoires de Québec, ces pains étaient recueillis par les curés de campagne qui les distribuaient à leurs paroissiens; ces pains étaient mis sur les tablettes de la maison pour la protéger de la famine.

Les Algonquins Têtes-de-Boule, chassés du nord-est du lac Supérieur à la suite de

la fermeture de la plupart des postes et des forts français de l'Ouest, ont récupéré les territoires de chasse des Attikameks de la Haute-Mauricie à la fin de XVIIe siècle et ils se sont installés d'abord dans la région de Maskinongé. Ils naviguaient sur la rivière Maskinongé pour aller vendre leurs fourrures aux Trois-Rivières.

Saint Amable (397-475) naquit et vécut à Riom, en Auvergne. Dans le calendrier liturgique, sa fête est célébrée le 18 octobre.

Prénom issu de l'appellation d'une ancienne nation algonquinc.

Geneviève Lamontagne, sœur d'Étiennette, avait épousé Mathieu Millet en 1709.

Le couple vivait à Yamachiche.

Louis-Joseph Godefroy de Tonnancour (1712-1784), garde-magasinier, procureur

du roi, seigneur et marchand, commença à s'imposer dans la région de Trois-Rivières dès 1730 lorsque le grand voyer, Jean-Eustache Lanouillier de Boisclerc, le choisit comme commis. Ayant hérité de son père la seigneurie de Pointe-du-Lac, il tenta d'y établir un village pour les Indiens errants.

Aujourd'hui, la poire Bartlett.

Rhum de seconde qualité.

Compte tenu du mystère de ses origines, il est plausible d'émettre l'hypothèse que

la sauce crémeuse appelée aujourd'hui «mayonnaise» provienne de la ville française de Bayonne, et que le mot «bayonnaise» ait subi une déformation orthophonique.

Thunder Bay, en Ontario.

Dans l'océan Pacifique.

Winnipeg.

Mario-Madeleine Généreux naquit le 28 août 1729 et décéda le 6 septembre suivant.

En Nouvelle-France, au XVIIIe siècle, la plupart des esclaves étaient des Indiens appelés généralement Panis originaires des Plaines de l'Ouest, comme les Cris, les A.xi niboines et les Pawnee du Missouri. Comme La Vérendrye avait ramené des Panis de ses expéditions de l'Ouest, il est vraisemblable de penser qu'il en ait offert un à sa nièce dans le besoin.

La principale tâche du vétérinaire du XVIIIe siècle consistait à ferrer les chevaux.

Les soigner venait en second.

Au clair de la lune serait une chanson populaire française d'un auteur anonyme du XVIIIe siècle. On l'attribue aussi à Jean-Baptiste Lully (1632-1687), surintendant de musique de Louis XIV. Sa tragédie en musique aurait influencé le compositeur Jean-Philippe Rameau, professeur de clavecin de Cassandre au couvent de Saint-Louis de Saint-Cyr, à Versailles, en 1705, et devenu son ami par la suite. Il est plausible d'imaginer que les étudiantes de Saint-Cyr aient fredonné la chanson populaire lors de la récréation.

François Ambroise Généreux naquit le 16 août 1730 et décéda trois jours plus tard.

93'. En 1706, les autorités gouvernementales souhaitèrent construire une route, de Québec à Montréal, qui aboutirait les chemins royaux de chacune des seigneuries.

Les routes d'alors permettaient aux habitants d'aller seulement à l'église, au moulin, à un quai ou à un cours d'eau dans leur seigneurie. En 1732, le nouveau grand voyer colonial, Jean-Eustache Lanouillier de Boisclerc, consulta les habitants des seigneuries

de l'île Dupas, de Berthier, d'Autray, de Dorvilliers, de Lanoraye et de Lavaltrie afin de construire des ponts et d'installer des bacs le long de l'axe routier. La construction du chemin du Roy à Berthier débuta en 1734. Large de 24 pieds, il fut terminé à l'été 1737. La distance en voiture par le service officiel de la poste entre Québec et Montréal se fit dorénavant en quatre jours. Dès 1733, il fut prolongé de Québec jusqu'à Kamouraska, et de Laprairie vers le Richelieu, sur la rive sud du fleuve, ainsi que de Montréal jusqu'à l'île Jésus et Terrebonne, sur la rive nord.

Louis-Thomas Chabert de Joncaire arriva au pays en 1684. Déjà, lors de la Grande Paix de 1701, les Iroquois le considéraient comme un des leurs. Le gouvernement colonial le considérait comme le gouverneur véritable du fort Niagara et comme le pacificateur des territoires de l'Ouest.
Surnom de François Fournaise, dit Toulouse.

%. Le fer-blanc est un acier doux recouvert d'une fine couche d'étain.
Originellement employé dans les compagnies d'opéra pour désigner une soprano à laquelle le rôle principal est attribué.

Tragédie lyrique en cinq actes et un prologue.

Joseph-Simon Pellegrin (1663-1745). Vicaire savoyard, écrivain français, l'abbé Pellegrin fut poète, librettiste et dramaturge.

Ce projet d'opéra sur un sujet biblique ne put voir le jour en raison de la censure, la musique a été perdue, mais des parties ont été réutilisées par Rameau dans d'autres oeuvres.

Ce fut vers 1881 que le nom de Mission des Deux Montagnes fut abandonné pour Oka. jugé trop long par les commerçants de l'époque, ils préférèrent donner à la mission le nom d'Oka, en l'honneur d'un vieux chef algonquin. En langage indien, Oka signifie poisson doré. Les noms de Mission des Deux Montagnes, Oka et Kanesatake en langage mohawk seront employés pour désigner ce lieu qui se situe au lac des Deux Montagnes. Thomas Topham (1710-1749), aussi appelé le «Samson britannique». Ce Londonien fut considéré comme le premier homme fort moderne. En 1733, il a rivalisé de force avec un cheval, les pieds contre un mur. Le 28 mars 1741, devant une foule considérable, il a soulevé trois tonnes d'eau pesant 1 836 livres. Plus tard, il a levé une table chargée d'un poids de cent livres avec ses dents, et s'est amusé à passer des chevaux par-dessus des barrières. D'autres tours de force impressionnants lui furent attribués. Aujourd'hui Saint-fitienn-des-Grès, en Mauricie.

Jean Frédéric Phélypeaux (1701-1781), comte de Maurepas, secrétaire d'état à la Marine et ministre des Colonies de 1723 à 1749 sous Louis XV. Il fut disgracié par le monarque à l'instigation de madame de Pompadour. Il revint en force sous Louis XVI, en devenant son principal conseiller.

À la suite d'une altercation avec le duc de Rohan, Voltaire dut s'exiler en Angleterre, où il écrivit l'essentiel des *Lettres philosophiques* parues en 1734. L'ouvrage, qui otait l'expression de la vague d'anglomanie qui déferlait partout en Europe, portait un regard critique sur la société française, en comparaison avec les mœurs et les institutions plus libérales et plus tolérantes prévalant en Angleterre. Aussitôt publié, le livre fut considéré par les tribunaux comme un ouvrage pouvant inspirer le libertinage le plus dangereux pour la religion et pour l'ordre de la société civile.

Les restes de Molière furent exhumés par la suite et conservés dans différents endroits, puis mis en terre au cimetière du Père-Lachaise, le 6 mars 1817.
Marie-Anne de La Vérendrye est morte en 1733 à l'âge de onze ans.

François Foucher (1699-1770) fut procureur du Roy, à Montréal, de 1727 à 1753. Son fils François lui succéda jusqu'au moment de la Conquête, en 1760.

Louis Lepage de Sainte-Claire (1690-1762). Prêtre catholique peu fortuné, curé et

propriétaire de la seigneurie de Terrebonne de 1720 à 1745. Lorsqu'il acheta la seigneurie en 1720, celle-ci était à peine développée. Il a donc investi ce qu'il possédait dans l'industrialisation de la seigneurie en y faisant construire la première église, un manoir, un moulin à farine et un moulin à scie en 1736. 11 est considéré comme le fondateur de Terrebonne.

Voir tome VI : Étienne de la rivière Bayonne.

Cette cloche de l'église, inaugurée en 1734, sera baptisée la Pierre-Jeanne le 16 décembre 1742.

Le pape Benoît XIII, lors du synode de l'Église romaine qui s'est tenu en 1725, avait recommandé fortement à ses évêques un enseignement plus rigoureux de la catéchèse, pour une meilleure pratique religieuse des fidèles.

Pierre de Lestage, comme nouveau seigneur de Berthier-en-haut, avait fait bâtir un moulin à farine, un moulin à scie et une église érigée le long du chemin du Roy. La scierie fut incendiée en 1724, avec son inventaire en bois de sciage, en madriers et en planches. Comme compensation, Lestage obtint du gouvernement le prolongement de sa seigneurie, quelques années plus tard.

En octobre 1736, deux seigneuries contiguës ne jouxtant pas le fleuve, celle d'Ailleboust, concédée à Jean d'Ailleboust, sieur d'Argenteuil, et celle de Ramezay, octroyée à Geneviève de Ramezay, sont créées. Aujourd'hui, les paroisses de Sainte-Mélanie d'Ailleboust et de Saint-Félix-de-Valois, dans Lanaudière, occupent le territoire de ces deux seigneuries.

Jean-Baptiste Nepveu (1676-1754) devint le seigneur d'Autray en 1710 et de Lanoraye en 1717. En agrandissant ces territoires jusqu'à la rivière L'Assomption, il les fusionnera en 1739 en une seule seigneurie qui s'appellera désormais Lanoraye. Il y fera construire un moulin à farine et un moulin à scie sur la rivière d'Autray (aujourd'hui Saint-Joseph) ainsi qu'une fabrique de goudron.

La pièce fut jouée pour la première fois le 13 août 1732.

La future marquise de Pompadour, favorite du roi Louis XV.

Louise Latour venait de sympathiser avec un client, Pierre-Simon Beaugrand

Champagne, veuf de Marie-Joséphite Duteau. Celle-ci était la fille de Jacques Duteau, de l'île Dupas, un ami de Pierre Latour Laforge.

Gilles Bolvin (1710-1766), aussi connu sous le nom de Gilles Boivin. La carrière de ce sculpteur de talent se déroula surtout dans la région des Trois-Rivières, dans la décoration d'église. Se déplaçant fréquemment pour exercer son art, il travailla aussi à Lachenaye, Boucherville, L'Assomption, Berthier-en-haut et Pointe-aux-Trembles.

Le père Augustin Quintal (1683-1776) a été supérieur et curé de la paroisse des Trois-Rivières pendant dix-huit ans. Il exerça son ministère dans plusieurs paroisses et missions de cette région depuis son ordination en 1713, notamment à Yamachiche, où il fut considéré comme curé constructeur de l'église. Ce récollet avait bon goût en matière d'art sacré et en ornementation d'église. Il fut particulièrement apprécié en embauchant des sculpteurs de grand talent, dont Gilles Bolvin. Offrande (statue, icône) faite à Dieu en remerciement d'une grâce obtenue. Le matin du 24 juin, les habitants de la Nouvelle-France baignaient leurs enfants dans de grandes cuves remplies d'herbe verte bouillie dans l'eau et frottaient les palles malades du corps avec la colle végétale qui en résultait.

Pierre-Noël Levasseur (1690-1770). Il se situe dans cette grande famille d'artisans du bois qui a marqué la production artistique canadienne au cours du XVIII^e siècle.

Deux grandes lignées, issues des frères Jean et Pierre Levasseur, constituèrent cette dynastie, dont Pierre-Noël Levasseur, petit-fils de Pierre. La paroisse Saint-Charles-Borromée

de Charlesbourg possède deux sculptures de saint Pierre et de saint Paul, dont la ligne courbe, représentative de l'art baroque, donne de la force, de la légèreté et du mouvement aux personnages, dignes de la sculpture traditionnelle québécoise. En 1726, il avait exécuté des travaux, dont la grande porte pour l'église Sainte-Anne de Varennes. Trois de ses fils, l'aîné Pierre-Noël, Charles et Stanislas, perpétuèrent cette lignée de sculpteurs.

Noël Levasseur (1680-1740). Maître sculpteur, petit-fils de Jean Levasseur, dit Lavigne. Ses œuvres capitales furent le maître-autel de la chapelle de l'Hôpital général de Québec (1722) et le retable d'esprit Louis XIV de la chapelle des Ursulines (1732-1736). Continué par ses deux fils, François-Noël et Jean-Baptiste Antoine, et son cousin Pierre-Noël, cette œuvre caractérisa la sculpture canadienne du XVIII^e siècle. Charles Chaboulié (Chaboillez) (1638-1709). Sculpteur et menuisier, il épousa Angélique Dandonneau Du Sablé, de trente ans sa cadette, en 1704. Ses importants ouvrages, dont quelques madones, furent accomplis pour les chapelles de l'Hôtel-Dieu, de la congrégation Notre-Dame, ainsi que le tabernacle de la chapelle des récollets, il Montréal. S'il prit Charles Achard en apprentissage, Chaboulié avait des relations amicales avec le sculpteur Noël Levasseur.

La seigneurie de la Rivière-du-Loup prit le nom de Louiseville en 1880, en l'honneur de la princesse Louise, la fille cadette de la reine Victoria, qui devait visiter

l'endroit, cette année-là.

L'actuel portage La Prairie, sur la rivière Assiniboine.

Le territoire de cette tribu se trouve, de nos jours, dans l'État du Dakota du Nord. Ces Amérindiens, apparentés aux Sioux, vivaient exclusivement de la chasse au bison.

Marie-Catherine de La Vérendrye était la seconde fille et la sixième et dernière enfant du couple. Née en 1724, elle fut pensionnaire chez les Ursulines de Québec,

comme sa sœur, sa grand-mère et ses tantes paternelles, durant quatre mois, en 1737.

En septembre 1737, au commencement de l'année scolaire, La Vérendrye retira sa fille

du couvent de Québec et la fit revenir chez sa mère, prétextant qu'elle pouvait recevoir

la même instruction qu'à Québec en fréquentant une école à Montréal, non loin de la

maison.

«Tomber en cannelle» signifiait être sans le sou, ou être ruiné, par analogie à la cannelle, épice provenant de l'écorce aromatique d'un arbrisseau, laquelle était réduite

en morceaux pour être vendue sous forme de petits tuyaux ébréchés.

Ce prolongement eut lieu en 1740.

La Vérendrye consacra beaucoup d'énergie à développer des liens avec les Amérindiens. Dans chaque poste, il envoya de jeunes Français vivre avec les Amérindiens,

et il accepta que deux de ses fils soient adoptés par les Cris. Tout en créant ces liens,

La Vérendrye participa cependant à la traite des esclaves amérindiens en envoyant des

esclaves sioux en Nouvelle-France.

En 1739, l'Angleterre faisait la guerre à l'Espagne au sujet des frontières en

Floride.

Gilles Bolvin avait épousé Madeleine Lamarque aux Trois-Rivières le 24 mai 1732.

Louis-Adrien Dandonneau devint le propriétaire de la seigneurie Du Sablé en 1739.

Paysage sans lignes ni contours, «à la manière de la fumée». Cette technique de peinture a été développée par Léonard de Vinci.

Tiré dès 1760 de sa correspondance avec Marie-Louise Denis, sa nièce, mais aussi sa gouvernante et sa compagne de vie.

Table of Contents

Page titre